

Furie divine

Dos Santos, José Rodrigues

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J.R. DOS SANTOS
FURIE DIVINE

ROMAN

HC
éditions

J.R. DOS SANTOS

FURIE DIVINE

ROMAN

TRADUIT DU PORTUGAIS PAR ADELINO PEREIRA

HC
éditions

Du même auteur

La Formule de Dieu, Éditions Hervé Chopin, 2012

L'Ultime Secret du Christ, Éditions Hervé Chopin, 2013

La Clé de Salomon, Éditions Hervé Chopin, 2014

Codex 632, Le Secret de Christophe Colomb, Éditions Hervé
Chopin, 2015

L'ordre de parution des romans de la série des Tomás Noronha en France ne suit pas l'ordre de parution au Portugal.

D'un commun accord avec l'auteur, nous avons en effet décidé de privilégier le thème abordé par les romans de la saga et sa résonance dans notre société française et notre actualité, plutôt que l'ordre chronologique.

La vie de Tomás Noronha en France n'est donc pas linéaire, mais chaque roman peut se lire de manière totalement autonome.

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Gradiva en 2009, sous le titre :
Fúria divina

Directrice éditoriale : Isabelle Chopin
Conception de couverture : Le fruit du hasard
Maquette : Point Libre

© José Rodrigues dos Santos/Gradiva Publicações, S.A., 2009
© Éditions Hervé Chopin, Paris, pour l'édition en langue française

© Éditions Hervé Chopin
164, rue de Vaugirard – 75015 Paris
www.hc-editions.com

Dépôt légal 2^e trimestre 2016

ISBN 9782357202573

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

*À tous les croyants
Qui aiment sans haïr.*

*À Florbela, ma femme,
Et à Catarina et Inês, mes filles*

« Acquérir des armes pour défendre les musulmans est un devoir religieux. S'il est vrai que j'ai réellement acquis ces armes (nucléaires), alors je rends grâce à Dieu. Et si je tente d'en acquérir, je ne fais rien d'autre qu'accomplir mon devoir. Ce serait un péché pour un musulman de ne pas tenter d'acquérir des armes pouvant empêcher les infidèles d'infliger des souffrances à d'autres musulmans. »

Oussama ben Laden, Afghanistan, 1998

SOMMAIRE

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Note de l'éditeur

Avertissement

Prologue

Furie divine

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

Chapitre XX

Chapitre XXI

Chapitre XXII

Chapitre XXIII

Chapitre XXIV

Chapitre XXV

Chapitre XXVI

Chapitre XXVII

Chapitre XXVIII

Chapitre XXIX

Chapitre XXX

Chapitre XXXI

Chapitre XXXII

Chapitre XXXIII

Chapitre XXXIV

Chapitre XXXV

Chapitre XXXVI

Chapitre XXXVII

Chapitre XXXVIII

Chapitre XXXIX

Chapitre XL

Chapitre XLI

Chapitre XLII

Chapitre XLIII

Chapitre XLIV

Chapitre XLV

Chapitre XLVI

Chapitre XLVII

Chapitre XLVIII

Chapitre XLIX

Chapitre L

Chapitre LI

Chapitre LII

Chapitre LIII

Chapitre LIV

Chapitre LV

Chapitre LVI

Chapitre LVII

Chapitre LVIII

Chapitre LIX

Chapitre LX

Chapitre LXI

Chapitre LXII

Chapitre LXIII

Chapitre LXIV

Épilogue

Note finale

Note de l'éditeur

L'édition originale du roman de José Rodrigues Dos Santos, *Fúria Divina*, est parue au Portugal en 2009. En 2009, Al-Qaïda était omniprésent, Ben Laden était toujours en vie et l'État islamique ne sévissait pas encore. En tant que reporter de guerre, J.R. Dos Santos voulait écrire sur ce sujet, alors même que le Portugal était l'un des pays occidentaux les plus préservés de la menace terroriste. *Fúria Divina* rencontra un succès phénoménal et dès notre première rencontre, en 2011, J.R. Dos Santos a souligné l'intérêt de ce titre pour les lecteurs français.

Mais le sujet est dur, le risque de polémique est grand et nous voulions d'abord que les lecteurs découvrent l'auteur et l'exigence de son travail. Qu'ils comprennent que le seul moteur des romans de Dos Santos est la vérité. Quel que soit le thème abordé, c'est à elle qu'il aspire et son but est de la rendre accessible, compréhensible. Même si elle dérange.

Les attentats de *Charlie Hebdo* et la menace terroriste toujours plus forte nous ont amenés à reconsidérer l'idée de publier *Fúria Divina* en France... Le besoin de comprendre est impérieux et l'on est désormais prêt à entendre une autre voix. Une voix neutre, surtout pas polémique, mais coupante car aiguisée par le fil de l'histoire et la rigueur de l'auteur. Pas de parti pris, pas d'idéologie, simplement une remise en perspective, des mots simples pour comprendre ce qui reste souvent flou. Un roman efficace pour plonger dans l'histoire de l'Islam et de ses différents courants.

Nous avons décidé de programmer *Furie Divine* pour l'année 2016 avant les attentats de Paris en novembre 2015 et bien avant ceux de

Bruxelles et Lahore en mars 2016. En travaillant sur le texte, qui a donc déjà sept ans, nous nous sommes demandé s'il fallait le retravailler, l'actualiser... Retrouver Al-Qaïda et Ben Laden est d'abord déroutant, la menace a changé de nom. Mais lorsque l'on avance dans le roman, lorsque l'on apprend à connaître la pensée fondamentaliste, lorsque l'on décrypte le dessein final des djihadistes, lorsque l'on découvre combien J.R. Dos Santos a été visionnaire, on ne veut surtout pas toucher au texte original.

Une fois encore, José Rodrigues Dos Santos nous ouvre les yeux et nous donne les clés, froides et dépassionnées, pour décrypter ce qui constitue désormais notre histoire.

Avertissement

Toutes les références techniques et historiques
ainsi que toutes les citations religieuses
ici exposées sont authentiques.

Ce roman a été révisé par l'un des
tout premiers membres d'Al-Qaïda.

Prologue

La lumière des phares déchira la nuit glaciale, bientôt suivie d'un vrombissement assourdi. Le camion remonta lentement Prospekt Lenina, puis marqua un temps d'arrêt lorsqu'il parvint en vue du portail. Le véhicule tourna lentement, gravit le raidillon avec peine et s'immobilisa devant les grilles dans un grincement de freins, le moteur sifflant d'épuisement.

La sentinelle assoupie abandonna la guérite, enveloppée dans un lourd pardessus, la kalachnikov en bandoulière, et s'approcha du conducteur.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda le soldat, mécontent d'avoir été tiré du confort de son abri et d'affronter le froid mordant de l'extérieur. Qu'est-ce que vous faites ici ?

– On vient pour une livraison, dit le conducteur, son souffle laissant échapper par la fenêtre un nuage de vapeur.

La sentinelle fronça les sourcils, intriguée.

– À cette heure-ci ? *Tchort !* Il est presque deux heures du matin... (Le visage du chauffeur attira son attention. Il avait la peau basanée et des yeux noirs brillants, la physionomie typique d'un homme du Caucase.) Montrez-moi les documents.

Le chauffeur baissa la main droite et sortit un objet de l'ombre.

– Les voilà, dit-il.

Le soldat eut à peine le temps de comprendre que l'homme du camion pointait sur lui le canon d'une arme muni d'un silencieux.

Sans même un gémissement, la sentinelle s'affaissa comme un pantin désarticulé, son corps émettant le son étouffé d'un sac qui tombe par terre, un filet de sang coulant de sa nuque pour se répandre sur la neige boueuse.

– Maintenant ! s'exclama le conducteur en regardant vers l'arrière.

Suivant le plan préalablement établi, quatre hommes sautèrent du camion, tous vêtus de l'uniforme des soldats de l'armée russe sur lequel était cousu le numéro du régiment 3445. Deux d'entre eux hissèrent le corps de la sentinelle à l'arrière du camion, un autre nettoya la neige ensanglantée tandis que le quatrième disparaissait dans la guérite.

Le portail s'ouvrit avec un bruissement électrique, le camion dépassa un panneau sale indiquant *PO Mayak* en caractères cyrilliques et entra dans le site.

Il s'agissait d'un complexe gigantesque, mais le chauffeur savait parfaitement où il allait. Il aperçut les bâtiments affectés à la recherche de Chelyabinsk-60, se gara le long du trottoir, prit son portable et composa le numéro.

– Allô ? répondit une voix au bout de la ligne.

– Colonel Pryakhin ?

– Oui.

– Nous sommes à l'intérieur, à l'emplacement convenu.

– Très bien, répondit la voix. Dirigez-vous vers le complexe chimique et procédez comme prévu.

Le camion démarra et se dirigea vers ce qu'on appelait, par euphémisme, le « complexe chimique ». Le véhicule passa par la Zavod 235 et s'approcha des installations de stockage.

Un mur de ciment surmonté de fil de fer barbelé apparut sur la droite. La route débouchait sur un poste de garde, le conducteur savait qu'il y en avait encore deux à différents endroits le long du mur. Entre le poste et le portail, un vieux panneau rouillé indiquait *Rossiyskoye Hranilichshe Delyaschyksya Materialov*.

Appliquant le plan qui avait été arrêté, le conducteur stationna le camion dans un coin discret devant la cahute, arrêta le moteur et éteignit les phares. Il composa à nouveau le numéro sur son portable, laissa sonner deux fois, coupa et attendit.

Le portail automatique commença à se plier. Puis la porte de la cahute s'ouvrit, laissant passer un filet de lumière de l'intérieur, et un homme en sortit. Le bonnet qu'il portait indiquait qu'il s'agissait d'un officier de l'armée. Le militaire regarda autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose, et le chauffeur fit un appel de phares.

À ce signal, l'officier se dirigea aussitôt vers le camion d'un pas rapide.

– *Komsomolskaya*, s'exclama-t-il, énonçant la première partie du mot de passe.

– *Pravda*, compléta le chauffeur.

Le soldat s'installa à côté du conducteur qui le salua d'un signe de tête.

– *Priviet*, colonel. Tout va bien ?

– *Normalno*, mon cher Ruslan, acquiesça Pryakhin d'une voix tendue, en faisant un geste d'impatience. Allons-y. Il n'y a pas de temps à perdre.

Ruslan passa la première, le camion démarra et se dirigea vers le portail ouvert. Le véhicule dépassa lentement le poste de garde et pénétra dans le périmètre du complexe chimique.

– Et maintenant ?

Le colonel russe désigna une porte sur la gauche.

– Garez-vous devant cette porte de service.

Le camion se positionna devant la porte et, laissant tourner le moteur pour l'empêcher de geler, Ruslan cria un ordre vers l'arrière. Aussitôt, cinq hommes sautèrent du véhicule. Le chauffeur descendit aussi et donna à nouveau des ordres ; de toute évidence, c'était lui qui commandait. On sortit deux petites caisses métalliques de la plateforme du camion.

– *Davai, davai !* rugit nerveusement le colonel Pryakhin. On se magne !

Laissant derrière eux un homme pour surveiller le camion, les autres emportèrent les caisses, suivirent l'officier russe en direction de l'entrée de service et pénétrèrent dans le bâtiment.

La température y était agréable et les intrus ôtèrent leurs gants, mais gardèrent leurs manteaux. Ruslan regarda autour de lui, examinant les installations. Une lumière jaunâtre éclairait l'intérieur et les murs en béton semblaient incroyablement épais.

– Ils font huit mètres d'épaisseur, dit le colonel en voyant Ruslan examiner les murs. (Il leva la main.) Et le plafond est recouvert de ciment, de goudron et de pierres.

L'officier russe conduisit les intrus à travers les couloirs déserts, tournant à droite puis à gauche, jusqu'à ce qu'il s'immobilise dans un

coin et se retourne vers Ruslan.

– Je ne vais pas plus loin, murmura-t-il. La salle de surveillance vidéo, qui contrôle l'accès ainsi que l'intérieur du coffre, se situe après le couloir. Comme je vous l'ai déjà dit, deux hommes s'y trouvent. Un peu plus loin, au fond du couloir, vous verrez un escalier au sommet duquel il y a l'antichambre avec l'entrée du coffre. N'oubliez pas que vous avez besoin des deux gardes pour y accéder. Le premier a le début du code et le second la fin. Si vous ne maîtrisez que l'un d'eux, vous n'aurez qu'une moitié du code. C'est pour ça que...

– Je sais, coupa brusquement Ruslan sur un ton cassant, comme s'il lui ordonnait de se taire.

Le colonel se tut un moment et dévisagea intensément le chef du commando. Il était habitué à donner des ordres, pas à en recevoir.

– Bonne chance, grommela-t-il enfin.

Ruslan se retourna et s'adressa à deux de ses hommes.

– Malik. Aslan. (Il fit un rapide mouvement de la tête.) Allez-y ! Les deux hommes empoignèrent leurs pistolets équipés de silencieux, dépassèrent l'angle et avancèrent en silence dans le couloir. Sur la droite s'ouvrait une porte d'où provenait de la lumière. Ils se précipitèrent tous les deux dans la salle et, après une brève échauffourée, on entendit le bruit sourd de quatre coups de feu.

Sans attendre leurs compagnons, Ruslan et les deux autres hommes avancèrent le long du couloir avec les deux caisses qu'ils avaient apportées et ne s'arrêtèrent qu'au pied de l'escalier. Ils gravirent les marches prudemment et parvinrent à l'antichambre ; c'était une salle protégée par des grilles qui ressemblait à une cage.

– Qui va là ? demanda une voix.

Un homme bedonnant, d'une quarantaine d'années, se leva de son siège et s'approcha de la grille pour voir les inconnus.

– Qui êtes-vous ?

– Je suis le lieutenant Ruslan Markov, répondit l'inconnu de l'autre côté de la grille, en faisant le salut militaire. (Il désigna les deux caisses que transportaient ses compagnons.) Nous venons de l'usine chimique de Novosibirsk avec du matériel qu'il faut stocker.

– À cette heure-ci ? s'étonna l'homme bedonnant. Ce n'est pas réglementaire. Quel protocole suivez-vous ?

Après avoir jeté un coup d'œil au badge que portait l'homme, Ruslan sortit son portable et composa un numéro. À la deuxième

sonnerie, une voix se fit entendre et Ruslan tendit le téléphone à travers la grille.

– C’est pour vous.

L’homme bedonnant regarda le portable avec étonnement et, fronçant les sourcils l’air intrigué, saisit l’appareil et le porta à l’oreille.

– Allô ?

– Vitaly Abrosimov ? demanda une voix au bout du fil.

– Oui, c’est moi. Qui est à l’appareil ?

– Je vais vous passer votre fille.

Il y eut un son confus puis une voix tremblotante et craintive se fit entendre.

– Allô ? Papa ?

– Irisha ?

– Papa. (La fille sanglota, la voix baignée de larmes.) Ils disent qu’ils vont nous tuer, maman et moi.

– Quoi ?

– Ils sont armés, papa. (Encore un sanglot.) Ils disent qu’ils vont nous tuer. Je t’en prie, viens...

La phrase fut interrompue par un clic suivi d’un son continu ; la communication avait été coupée.

– Irisha.

Les regards de Vitaly et de Ruslan se croisèrent à travers la grille.

– Ouvrez la porte, ordonna Ruslan.

Vitaly recula d’un pas, sans savoir que faire, paralysé par la peur.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

– Tu veux revoir ta famille en vie ? demanda l’intrus en sortant de sa poche un appareil photo numérique. (Il alluma l’appareil et dirigea l’écran vers Vitaly.) Regarde cette photo. Elle a été prise il y a une heure à Ozersk.

L’homme bedonnant vit sur l’écran l’image de sa fille et de sa femme, en pleurs, une main d’homme tenant chacune d’elle par les cheveux, la lame affûtée d’un poignard plaquée contre le cou.

– Mon Dieu !

– Ouvre la porte immédiatement ! hurla Ruslan, en tenant l’appareil.

Les mains tremblantes, Vitaly sortit une clé de la poche de son pantalon et débloqua la porte sans attendre. Les trois hommes se

précipitèrent dans l'antichambre, leurs kalachnikovs tournées vers le gardien du coffre.

– S'il vous plaît, laissez-les en paix, implora Vitaly en reculant, les mains jointes. Elles n'ont rien fait, laissez-les en paix.

Ruslan fixa ses yeux noirs sur la grande porte en acier au fond de l'antichambre, au centre de laquelle était apposé le symbole de la radioactivité.

– Ouvrez le coffre !

– Ne leur faites pas de mal.

L'intrus saisit Vitaly par le col et l'attira vers lui.

– Écoute-moi bien, espèce de fumier. Si tu ouvres ce coffre et que ça déclenche l'alarme, je te garantis que tes petites nanas seront découpées en morceaux, tu m'as compris ?

– Mais je n'ai qu'une partie du code.

– Je sais, acquiesça Ruslan. Appelle ton petit copain. Mais sans éveiller les soupçons, hein ?

Toujours en tremblant, des gouttes de sueur coulant de son front, Vitaly s'assit à son bureau, respira profondément, prit le téléphone et composa un numéro.

– Misha, viens me voir. (Une pause.) Oui, maintenant, j'ai besoin de toi. (Une autre pause.) Je sais qu'il est tard, mais j'ai besoin de toi tout de suite. (Encore une pause.) *Blin*, viens, je te dis ! Dépêche-toi, allez !

Il raccrocha.

– Où est-il ? demanda Ruslan.

Vitaly regarda furtivement une porte latérale.

– Dans la chambre, en train de dormir. Il est deux heures du matin, vous savez !

Ruslan fixa les deux hommes qui l'accompagnaient et fit un geste en direction de la porte. Sans un mot, les membres de son commando se placèrent immédiatement contre le mur, de chaque côté de la porte.

Lorsque celle-ci s'ouvrit, les deux hommes s'emparèrent aussitôt du garçon qui entra.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? protesta-t-il.

Ruslan leva son arme, posa le canon muni du silencieux sur ses lèvres et le menaça du regard.

– Silence !

Immobilisé, le garçon n'eut pas d'autre choix que d'obéir.

– Toi et Vitaly, vous allez ouvrir le coffre.

Le garçon regarda la porte en acier, incrédule.

– Quoi ?

Ruslan fit un pas vers lui et le dévisagea intensément.

– Écoute bien ce que je vais te dire, murmura-t-il sur un ton lourd de menace. Je sais qu'il existe un code secret qui ouvre le coffre et qui déclenche l'alarme en même temps. Ce n'est pas celui que tu vas composer. Je veux le vrai code, tu saisis ?

– Oui.

Ruslan rit jaune et retira l'appareil photo de sa poche.

– Je sais ce que tu penses, dit-il tout en allumant à nouveau l'appareil. Tu me dis que tu n'actives pas l'alarme, mais tu en composes quand même le code et, cinq minutes après, patatras ! Les hommes du 3445 nous tombent dessus. (Il plaça son doigt sur la tempe du garçon.) Mauvaise idée, Mikhail Andreev. Très mauvaise idée. (Il tourna l'écran de l'appareil numérique vers son prisonnier.) Cette photo a été prise il y a une heure. Tu reconnais quelqu'un ?

Mikhail fixa l'écran et écarquilla des yeux remplis de terreur.

– Iulia !

Sur l'écran on voyait le visage en larmes de sa femme, leur bébé dans les bras et les canons de deux kalachnikovs pointés sur leurs têtes.

– Ils sont beaux, hein ? s'exclama Ruslan d'une voix chargée d'ironie. La jolie Iulia et le petit Sasha ! (Il glissa l'appareil dans sa poche.) Si, par hasard, un type du 3445 se pointe ici après que vous aurez ouvert le coffre, je te jure que mes hommes qui sont dans ton appartement à Ozersk enverront aussitôt ta petite famille en enfer. C'est clair ?

– Ne leur faites pas de mal, je vous en prie.

– La sécurité de vos familles dépend de vous, pas de nous. Si vous faites ce qu'il faut, tout se passera comme sur des roulettes. Dans le cas contraire, tout ça finira dans un bain de sang. Compris ?

Mikhail et Vitaly acquiescèrent de la tête, leur capacité de résistance réduite à néant.

Satisfait, Ruslan recula d'un pas et fit signe à ses hommes de relâcher Mikhail.

– Pas de bêtise, hein !

À ce moment-là arrivèrent dans l'antichambre les deux hommes

qui étaient restés derrière pour « nettoyer » la salle de surveillance vidéo. L'un d'eux agita une cassette, comme s'il montrait un trophée.

– Tout est réglé.

– Bon travail, dit Ruslan sur un ton monocorde. (Il se dirigea vers la porte du coffre et considéra les deux prisonniers.) Composez le code.

Tremblants, en état de choc, tous deux s'approchèrent, s'inclinèrent vers le boîtier qui contrôlait le système de verrouillage et, à tour de rôle, chacun composa sa partie du code. La grande porte émit un son, une sorte de décompression, et se débloqua.

Délicatement, Ruslan fit tourner la poignée et la porte du coffre s'ouvrit.

– Sésame, ouvre-toi ! s'exclama-t-il avec un sourire.

Appeler « coffre » la pièce que les intrus découvrirent leur parut bien vite beaucoup trop réducteur. La porte d'acier leur donna accès à un énorme magasin rempli de conteneurs, chacun d'entre eux arborant le symbole de la radioactivité. Les conteneurs étaient posés les uns sur les autres, des passages étant ménagés entre chaque rangée, comme des rues qui séparent des pâtés d'immeubles.

Ruslan se tourna vers Vitaly.

– Comment est-ce organisé ?

Le Russe bedonnant désigna les alignements.

– Le plutonium se trouve à gauche. L'uranium de l'autre côté.

Ruslan fit un signe et ses hommes descendirent l'escalier puis s'engagèrent dans le labyrinthe de conteneurs. Ils se déplaçaient rapidement, personne ne voulant rester là plus de temps qu'il ne fallait. Les conteneurs étaient tous scellés, mais la radioactivité avait tendance à rendre tout le monde nerveux.

Le commando arpenta le labyrinthe et ne s'arrêta que lorsque Ruslan leva la main.

– C'est là ! s'exclama-t-il en lisant les inscriptions en caractères cyrilliques sur un groupe de conteneurs. (Il s'adressa à l'un de ses hommes.) Beslan, montre-nous ce que tu sais faire.

Un homme posa par terre l'une des caisses provenant du camion et en sortit des instruments qu'il utilisa pour forcer l'un des conteneurs. Celui-ci fut ouvert en quelques secondes, puis l'homme alluma une lampe torche. Plusieurs coffrets frappés de caractères cyrilliques et du symbole de la radioactivité s'y trouvaient. Beslan saisit l'un d'eux et le

plaça dans la caisse qu'il avait apportée avec lui. Quelques instants plus tard, il répéta l'opération avec l'autre caisse.

– Que faites-vous ? demanda Vitaly, suffisamment alarmé pour oublier toute prudence. C'est de l'uranium enrichi à plus de quatre-vingt-dix pour cent !

– Tais-toi.

– Mais vous ne comprenez pas, insista-t-il, d'une voix presque suppliante. Chacun de ces coffrets contient une masse souscritique d'uranium. Si vous les mettez ensemble, les deux masses dépasseront la valeur critique, ce qui pourra déclencher une explosion nucléaire. C'est très...

– Je t'ai déjà dit de te taire.

La gifle résonna bruyamment dans le magasin et Vitaly, la joue brûlante, n'osa plus émettre un son.

Ruslan se tourna de nouveau vers ses hommes.

– Malik et Aslan, gardez toujours les caisses à plus de deux mètres l'une de l'autre. (Il désigna l'homme qui avait ouvert le conteneur.) Beslan, scelle-moi ça. Je veux que tu laisses le conteneur exactement comme on l'a trouvé.

Beslan ferma le conteneur et commença à le sceller tandis que ses compagnons s'éloignaient avec les deux petites caisses. Ils se retrouvèrent quelques minutes plus tard dans l'antichambre et fermèrent la porte en acier du coffre.

– Vous venez avec nous, ordonna Ruslan en désignant les prisonniers russes.

Le groupe parcourut le chemin de retour en file indienne, Ruslan en tête, suivi de Malik avec une caisse, Aslan fermant la marche avec l'autre, les deux autres hommes et les deux prisonniers au milieu. Ils passèrent par la salle de surveillance vidéo et le chef du commando en inspecta rapidement l'intérieur. Tout avait été rangé et remis en place, on ne voyait aucun signe de l'échauffourée.

– Très bien.

Ils reprirent la marche le long des couloirs et, deux intersections plus loin, arrivèrent à l'endroit où se trouvait le colonel Pryakhin.

– Alors ? Tout s'est bien passé ?

– Oui, *net problem*.

L'air glacial les accueillit lorsqu'ils sortirent du bâtiment. Ils enfilèrent leurs gants et se dirigèrent vers le camion. Le moteur était

toujours allumé et l'homme qui était resté posté là les attendait, assis au volant. En voyant revenir ses compagnons, il bondit dehors et alla ouvrir la porte arrière.

Ils sautèrent sur la plateforme du camion et placèrent les deux caisses dans des conteneurs spéciaux, séparés l'un de l'autre. Une fois le matériel radioactif en sûreté, Ruslan désigna les trois cadavres allongés dans un coin, celui de la sentinelle qui avait été éliminée au portail d'entrée et ceux des deux hommes abattus dans la salle de surveillance vidéo puis transportés jusque-là.

– Couvrez ces corps et amenez les prisonniers.

Les hommes jetèrent une bâche sur les trois cadavres, pendant que Ruslan et Aslan préparaient leurs pistolets. Puis Malik fit un signe vers l'extérieur et les deux prisonniers russes montèrent sur la plateforme du camion. Ruslan et Aslan les laissèrent passer, pointèrent le canon de leurs armes sur leurs nuques et firent feu presque en même temps.

Pendant que ses hommes nettoyaient le sang répandu sur la plateforme du camion et plaçaient ces nouveaux cadavres sur les autres, Ruslan sauta et alla s'asseoir à la place du chauffeur. Le colonel Pryakhin était déjà installé sur le siège à côté. Le camion démarra et dépassa le portail, abandonnant le périmètre du complexe chimique.

– Vous êtes sûr, mon colonel, de vouloir sortir avec nous ? demanda le chef du commando à l'officier russe.

– Vous plaisantez ou quoi ? rétorqua Pryakhin en ricanant nerveusement. J'en suis absolument sûr. Officiellement je ne suis pas à Mayak. N'oubliez pas que je suis entré avec un passe anonyme et qu'il n'existe aucune trace de ma présence ici. Il ne faut surtout pas que l'on me voie à l'intérieur. Si je ne sors pas avec vous, je sors avec qui, hein ?

Du pouce, Ruslan indiqua le poste de garde qui s'éloignait derrière eux, le portail déjà refermé.

– On n'a vraiment rien à craindre avec les types du poste de garde ?

– Je vous ai déjà dit que ce sont des hommes en qui j'ai toute confiance. Je les ai commandés en Tchétchénie et je réponds d'eux.

Le camion parcourut le complexe de PO Mayak dans l'autre sens et revint au portail d'entrée. L'homme qui était resté de garde dans la guérite sauta sur la plateforme. Le camion poursuivit sa route et s'engagea sur Prospekt Lenina, avant de disparaître dans la brume et

l'obscurité glacée.

Il transportait le nouveau cauchemar de l'humanité.

FURIE DIVINE



I

Ce fut au milieu de l'étroit pont, entre le Lagon bleu et le Lagon vert, que Tomás remarqua l'homme. Il était blond, avait les cheveux coupés très court, presque hérissés, des lunettes noires qui lui cachaient les yeux et un étrange maintien. Il était assis au volant de sa petite voiture noire et contemplait le paysage avec l'attitude de quelqu'un qui se promène et qui attend en même temps.

– Ça doit être un touriste, murmura Tomás.

– Qui ? demanda sa mère.

– Cet homme. Il nous suit depuis Ponta Delgada, tu n'as pas remarqué ?

– Non. Pourquoi ?

Après avoir fixé pendant un long moment l'inconnu qui était garé à l'entrée du pont, Tomás secoua la tête et sourit, tranquilisé.

– Ce n'est rien, dit-il. C'est moi et mes manies, rien de plus.

Graça parcourut des yeux le paysage, se laissant envahir par la sérénité du panorama. La vallée verdoyante s'étendait jusqu'à une lointaine enceinte circulaire, la verdure à peine interrompue par les deux grands miroirs liquides posés de chaque côté du pont. Une forêt de pins bordait des pâturages parsemés d'hortensias et de fuchsias qui coloraient les coteaux.

– Que c'est beau, dit-elle. C'est vraiment très beau.

Son fils hocha la tête.

– C'est l'un des plus beaux paysages du monde, ça ne fait aucun doute.

– Oh que oui ! Quel spectacle !

– Tu sais comment tout cela s'est formé, maman ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

Tomás tendit le bras droit et, du bout du doigt, indiqua la longue muraille qui enserrait l'horizon comme un anneau.

– Ce qu'on voit là, c'est la caldeira d'un volcan, tu sais. Graça blêmit, soudainement angoissée.

– Tu plaisantes ?

– Pas du tout, insista son fils. Tu ne vois pas que la muraille là-bas au fond entoure toute la vallée ? Ce sont les parois du cratère, elles mesurent plus de cinq cents mètres de haut. On est vraiment au milieu de la caldeira.

– Mon Dieu ! Nous sommes dans la caldeira d'un volcan ? Et... et ce n'est pas dangereux, mon fils ?

Tomás sourit et la poussa tendrement par l'épaule.

– N'aie pas peur maman. Il ne va pas y avoir d'éruption, sois sans crainte.

– Comment peux-tu en être si sûr, voyons ? Si c'est vraiment un volcan, tout... tout peut exploser ! Tu n'as pas vu cette émission sur le Vésuve à la télé ?

Son fils désigna le versant occidental du cratère.

– La dernière fois qu'une éruption volcanique s'est produite ici, c'était il y a trois cents ans, au pic des Camarinhas, là-bas au fond.

– Et alors ! Ça peut exploser à nouveau, non ?

– Bien sûr. Mais lorsque cela se produira, il y aura des signes avant-coureurs. Un volcan n'entre pas en éruption d'un instant à l'autre. D'abord, on observe une certaine activité, ce qui permet de donner l'alarme. (Il indiqua quelques maisons qui bordaient le Lagon bleu.) D'ailleurs, il y a même des gens qui vivent là-bas, c'est donc qu'il n'y a rien à craindre.

Sa mère regarda les maisons avec une expression d'incrédulité.

– Ça alors, il y a un village !

– Oui, il s'appelle Sete Cidades. Un millier de personnes y vivent.

Graça porta les mains à la tête.

– Mon Dieu, comment peut-on vivre dans le cratère d'un volcan, il faut être fou ! (Elle fit un signe de croix.) Et si tout venait à exploser ?

– Je te l'ai déjà dit, avant que le volcan n'entre en éruption, il y aura des signes.

– Quels signes ?

Tomás indiqua les deux lacs qui les entouraient, l'un azur comme le ciel, l'autre vert comme la forêt environnante.

– L'eau se mettrait à bouillonner, par exemple. Ou alors, des fumeroles commenceraient à sortir du sol et on sentirait des secousses

telluriques d'origine volcanique. Je ne sais pas, moi, il y a une infinité de signes avant-coureurs. Mais, comme tu peux le voir, tout est tranquille, il ne va rien se passer.

Une brise fraîche glissait des parois de l'énorme cratère et parcourait la surface tranquille des lacs. Graça remonta le col de son manteau et poussa son fils par le bras.

– Il commence à faire froid.

– Tu as raison. Il vaut mieux partir.

Ils entrèrent dans la voiture qui était garée sur le bas-côté et se sentirent tout de suite réchauffés, à l'abri du vent désagréable.

– Où allons-nous maintenant ? demanda sa mère.

– Je ne sais pas. Où veux-tu aller ? En face, c'est Mosteiros...

– Non, dit-elle, en indiquant les maisons qui bordaient le Lagon bleu. Allons plutôt au bourg.

Tomás mit le contact et le moteur commença à tourner. Il démarra, fit demi-tour, croisa la voiture noire de l'homme blond, et se dirigea vers le village. Une délicieuse quiétude régnait sur ce recoin de l'île de São Miguel ; tout était si paisible que le temps semblait s'être arrêté.

Un panneau indiquait Sete Cidades. Plus par habitude que par méfiance, en tournant à droite, Tomás regarda dans le rétroviseur.

La voiture noire de l'homme blond les suivait.

L'automobile que Tomás avait louée à Ponta Delgada parcourut lentement la petite localité de Sete Cidades, encore endormie à cette heure matinale. Les maisons, coquettes et soignées, avaient les fenêtres ouvertes et du linge séchait au soleil, mais il n'y avait pas âme qui vive dans les rues.

– C'est tellement mignon, observa Graça. On aurait dû amener ton père.

Tomás, qui gardait l'œil fixé sur le rétroviseur, regarda sa mère à la dérobée. Il y avait des jours avec et des jours sans, mais aucun doute n'était permis, Graça souffrait d'Alzheimer. Aujourd'hui semblait être un bon jour, sa mère le reconnaissait et parlait à peu près normalement avec lui, avec tant de naturel que Tomás en oubliait presque qu'elle était atteinte de sénilité précoce. La remarque au sujet de son père était pourtant là pour lui rappeler que cette lucidité était trompeuse et que sa mère avait effacé de sa mémoire certains événements relativement récents. Dont le décès de son mari. Graça parlait de lui comme s'il était encore en vie, et Tomás avait renoncé à

lui rappeler une vérité qu'elle oubliait aussitôt. Qui sait, peut-être était-ce mieux ainsi ? Si elle pensait que son mari était encore vivant, il était sans doute préférable de le lui laisser croire ; l'illusion paraissait inoffensive et la rendait heureuse.

– Regarde ! Regarde !

– Quoi ?

Sa mère indiqua une élégante façade blanche avec une tour au milieu, surmontée d'une croix.

– L'église. Viens, allons la voir.

Connaissant le penchant de sa mère pour les choses religieuses, Tomás n'hésita pas ; il stationna la voiture et sortit. Il regarda derrière lui et vit la petite automobile noire déboucher dans la rue et se garer au bord du trottoir, à une centaine de mètres de distance.

– Bon sang ! s'exclama-t-il intrigué, la main sur la portière encore ouverte.

– Qu'y a-t-il mon fils ?

– C'est cette voiture, dit-il. Elle ne nous lâche pas.

Sa mère tourna la tête en direction de l'automobile.

– Quelqu'un qui se promène, comme nous. N'y pense plus.

– Mais il va où nous allons et s'arrête là où nous nous arrêtons. Ce n'est pas normal !

Graça sourit.

– Tu crois qu'il nous suit ?

– S'il ne nous suit pas, c'est tout comme !

– Allons, tu n'es pas sérieux ! Tu regardes trop de films, Tomás. Quand on rentrera à la maison, j'en parlerai à ton père, je trouve que tu as trop d'imagination. Cette semaine, tu seras privé de ton feuilleton. La télévision ne te fait guère de bien !

Tomás claqua la portière de la voiture et se mit à marcher en direction de la voiture noire, bien décidé à tirer cette histoire au clair.

– Attends-moi ici. Je reviens tout de suite.

– Tomás, où vas-tu mon garçon ? Viens-là ! Tout de suite !

Mais Tomás poursuivit son chemin. En le voyant approcher, l'homme blond démarra la voiture noire et fit marche arrière afin de rester à une distance raisonnable. Tomás s'arrêta, sidéré par un comportement aussi ostensible.

– Ça alors ! murmura-t-il ébahi. Ce type est vraiment en train de me suivre. Je n'y crois pas !

Il recommença à marcher un peu plus vite en direction de l'automobile noire, et l'homme blond recula à nouveau ; tous deux semblaient jouer au chat et à la souris, sans que l'on sache vraiment qui chassait qui. Réalisant que, bien qu'il le suivît ouvertement, l'inconnu n'avait guère envie d'être abordé, Tomás fit demi-tour et revint vers sa mère.

– Que fais-tu, Tomás ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Tu veux que je te dise, je n'en sais rien ! L'homme nous suit, c'est clair, mais il n'a visiblement pas envie de s'expliquer.

– Il nous suit ? Mais dans quel but ?

– Est-ce que je sais ! répondit son fils avec un haussement d'épaules. Ça doit être un taré. (Résigné, il désigna la façade blanche.) On entre dans l'église ?

Ils pénétrèrent dans l'église de Sete Cidades. Tomás regarda à deux reprises derrière lui pour voir si on les suivait. Le véhicule noir était arrêté au bout de la rue, mais à peine avaient-ils franchi la porte du sanctuaire qu'il se remit en mouvement.

Il se rapprocha et se gara à proximité de l'église.

La visite dura une quinzaine de minutes et, au moment où Tomás et sa mère se dirigeaient vers la sortie, ils notèrent une silhouette adossée à la porte, le profil se détachant dans le clair-obscur matinal. Ils s'approchèrent et Tomás réalisa qu'il s'agissait de l'homme blond aux cheveux courts, le chauffeur de la voiture noire.

– Je peux vous aider ? demanda Tomás.

– *Professor Thomas Norona* ? demanda l'homme avec un fort accent.

Il était américain.

– Tomás *Noronha*, corrigea le Portugais. En quoi puis-je vous être utile ?

L'homme ôta ses lunettes noires, sortit une carte de visite de la poche de son veston et ébaucha un sourire contraint.

– Je suis le lieutenant Joe Anderson, de la base aérienne de Lajes, précisa-t-il en exhibant sa carte de visite.

Tomás saisit le carton et l'examina. La carte de visite, sur laquelle on pouvait voir le visage laiteux d'un homme coiffé d'un béret d'officier, indiquait qu'il s'agissait du lieutenant Joseph H. Anderson, officier de liaison de l'US Air Force à la base de Lajes.

– Pour quelle raison me suivez-vous ?

– Veuillez excuser mes manières, monsieur. J'ai reçu l'ordre de découvrir votre lieu de résidence, mais sans entrer en contact avec vous.

– Vous avez reçu l'ordre de me suivre ? Mais qui vous l'a donné ?

– Les services du renseignement militaire.

– Vous plaisantez, je suppose !

– Je vous assure que rien de ce que je fais en service n'est une plaisanterie, monsieur, dit le lieutenant Anderson sur un ton sentencieux. D'ailleurs, on vient de m'envoyer de nouvelles instructions. Je dois vous emmener le plus vite possible à Furnas.

– Quoi ?

– Vous y êtes attendu à déjeuner.

– Pardon ?

Le lieutenant consulta sa montre.

– Nous avons une heure pour nous y rendre. Nous allons maintenant à Ponta Delgada où un hélicoptère de l'US Air Force nous attend.

– Ne m'en veuillez pas, mais vous êtes gonflé ! s'exclama Tomás, perplexe. Je suis ici en vacances avec ma mère, et je n'ai nulle intention de rencontrer qui que ce soit !

– Mais c'est une personnalité très importante de Washington, monsieur.

– Même si c'était le Président ! Ma mère vit dans une maison de retraite ; j'ai pris des congés pour passer un peu de temps avec elle et c'est avec elle que je vais rester !

– On m'a informé que l'affaire pour laquelle cette personne est venue jusqu'ici est de la plus haute importance. Elle apprécierait fortement que vous preniez quelques heures pour aller à Furnas.

– Et puis quoi encore !

– Acceptez seulement d'entendre ce que nous avons à vous dire. Vous verrez que vous ne le regretterez pas...

Tomás fit une moue d'étonnement.

– Mais de quoi diable s'agit-il ?

– C'est confidentiel.

– Vous pensez vraiment que je vais interrompre mes vacances pour rencontrer je ne sais qui et parler de je ne sais quoi ?

– Tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit d'une affaire de la plus haute importance.

Tomás regarda le lieutenant américain, réfléchissant à l'invitation. Une huile serait venue de Washington pour lui parler d'une affaire de la plus haute importance ? En réalité, il ne voyait guère en quoi cela pouvait le concerner, mais il ne faisait aucun doute que sa curiosité légendaire était piquée au vif.

– Vas-y mon fils, suggéra Graça. Ne t'en fais pas pour moi.

L'historien se mordit la lèvre, hésitant.

– Vous dites que ça ne prendra que quelques heures ?

– Oui, monsieur.

– Et ma mère ?

– Compte tenu du caractère confidentiel de la rencontre, je crains qu'elle ne puisse vous accompagner, monsieur. Il faudra qu'elle reste à Ponta Delgada.

Tomás regarda Graça.

– Qu'en penses-tu, maman ?

– Tu sais, ça m'irait bien de rentrer à l'hôtel. Je me sens fatiguée et un petit somme me fera du bien.

Tomás se frotta le menton et regarda le lieutenant Anderson.

– Qui est la personne qui veut s'entretenir avec moi ?

Le lieutenant esquissa un sourire victorieux, jugeant la partie gagnée. Il mit la main à la poche et en sortit un portable.

– J'ai parlé avec lui mais je ne connais pas son nom. On l'appelle *Eagle One*. Cela étant, il m'a autorisé à l'appeler pour que vous parliez avec lui, au besoin. Vous pensez que c'est nécessaire ?

– Bien évidemment !

L'Américain composa un numéro et établit la communication.

– Bonjour monsieur. Lieutenant Anderson à l'appareil. Je me trouve actuellement avec le professeur *Norona* qui souhaiterait vous parler... Oui monsieur... Tout de suite monsieur.

Anderson tendit le portable à Tomás qui le saisit prudemment, comme s'il risquait d'être piégé.

– Allô ?

Il entendit un éclat de rire à l'autre bout du fil, puis une espèce de rugissement qui sortit du téléphone.

– Alors, petit génie, comment ça va ?

Impossible de se tromper, cette voix grave et rauque, accompagnée de cette expression, ne pouvait être que celle du chef de la Direction de la science et de la technologie de la CIA, qu'il avait rencontré

quelques années auparavant.

C'était Frank Bellamy.

– Bonjour, M. Bellamy, dit Tomás avec une certaine froideur, en reconnaissant la voix. Comment allez-vous ?

– Mais quel est ce ton ? demanda l'homme à l'autre bout du fil en pouffant de rire à nouveau. Ne me dites pas que ça ne vous fait pas plaisir de me parler...

– Je suis en vacances, M. Bellamy, soupira l'historien. Que me veux la CIA ?

– Il faut qu'on parle.

– Je viens de vous dire que je suis en vacances.

– Au diable les vacances ! Cette affaire est de la plus haute importance !

Tomás leva les yeux au ciel, s'armant de patience.

– De quoi s'agit-il ?

Frank Bellamy fit une pause, comme s'il évaluait ce qu'il pouvait dire par téléphone, puis baissa la voix pour répondre.

– Sécurité nationale.

– Laquelle ? La vôtre ?

– Des États-Unis et de l'Europe, y compris du Portugal.

Le Portugais éclata de rire.

– Vous vous moquez de moi, dit-il. Le Portugal n'a pas de problème de sécurité nationale, soyez rassuré.

– C'est vous qui le dites. Je dispose d'autres informations.

– Quelles informations ?

– Il se passe des choses d'une extrême gravité. Tomás fronça les sourcils, intrigué.

– De quoi parlez-vous ?

L'Américain renifla et posa le doigt sur le bouton pour raccrocher, conscient que son interlocuteur avait mordu à l'hameçon.

– On se voit au déjeuner.

II

La voix stridente déchira l'air sur un ton impérieux.

– Ahmed, viens ici !

Le garçon se leva d'un bond, comme effrayé par ce rugissement. Sans hésiter, il sortit de la chambre en courant et trouva son père assis sur le sofa à côté d'un vieillard à la barbe blanche effilée, un turban sur la tête. Ahmed le connaissait de loin : à la mosquée, il l'avait vu d'innombrables fois diriger la prière.

– Oui, père ?

Ignorant la question de son fils, M. Barakah se tourna vers son visiteur.

– Voici mon garçon.

Le vieillard observa attentivement Ahmed, l'examinant avec une expression de bonhomie.

– Quand voulez-vous que je commence ?

– Dès demain, si c'est possible, dit M. Barakah. On pourrait profiter du début de la nouvelle année. (Il se tourna vers son fils en remuant ses doigts couverts de bagues.) Approche, Ahmed. Tu as déjà salué le cheik Saad ?

Ahmed fit deux pas en avant et baissa la tête, presque honteux.

– *Assalamu alaykum*, murmura-t-il, à peine audible.

– *Wa alaykum assalam*, répondit le clerc, inclinant aussi la tête.

Alors c'est toi le fameux Ahmed ?

– Oui, cheik.

– Quel âge as-tu ?

– Sept ans.

– Tu es un bon musulman ?

Ahmed acquiesça avec conviction.

– Oui.

– Tu jeûnes pendant le ramadan ?

Le garçon sembla troublé et regarda furtivement son père, ne sachant pas ce qu'il devait répondre.

– Je... Ma famille..., bredouilla-t-il. Mon père... mon père ne veut pas.

Le cheik Saad éclata de rire, tout comme son hôte.

– Et il a tout à fait raison ! s'exclama le visiteur, encore amusé par l'embarras du garçon. Le Prophète, dans son immense sagesse, a décidé que le jeûne ne s'appliquait pas aux enfants. (Il rajusta son turban, que son éclat de rire avait déplacé.) Maintenant, dis-moi : combien de fois tu pries par jour ?

Le garçon ouvrit la main et montra la paume, les doigts écartés.

– Cinq fois.

Le mollah haussa un sourcil, l'air sceptique, comme s'il doutait.

– C'est vrai ? demanda-t-il. Tu te réveilles à l'aube pour la première prière ?

– Oui, répondit Ahmed sûr de lui.

– Je ne te crois pas.

– Je le jure !

Le clerc regarda son hôte pour qu'il lui confirme ce que l'enfant venait de dire.

– C'est la vérité, assura M. Barakah. Le soleil n'est pas encore levé que je le vois déjà en train de prier. Il est très pieux.

– Et il le fait tous les jours ?

Le père jeta un coup d'œil sur son fils.

– Eh bien... pas tous. Parfois il n'arrive pas à se réveiller, le pauvre.

– Quoi qu'il en soit, il a l'air très bon, considéra le cheik Saad, impressionné. Bravo Ahmed ! Toutes mes félicitations ! Tu es vraiment un bon musulman.

Le garçon était rempli de fierté.

– Je ne fais que mon devoir, dit-il, faussement modeste.

Le clerc fit un geste en direction de son hôte.

– Ton père pense que tu aimerais mieux connaître la parole d'Allah. C'est vrai ?

Ahmed hésita et regarda à nouveau son père à la dérobée, comme s'il essayait de comprendre le sens de la question.

– Tu as déjà vu le cheik Saad à la mosquée, n'est-ce pas ? intervint M. Barakah. Il est le mollah qui nous guide et il connaît parfaitement

le Livre sacré. Je lui ai demandé de t'enseigner le Coran et les prières, et aussi de t'aider à approfondir tes connaissances sur l'islam. Il nous fait l'immense honneur d'accepter cette responsabilité. Dorénavant, le cheik sera ton maître. Tu comprends ?

– Oui, père.

– Tu seras un bon élève et tu deviendras un musulman vertueux, dit M. Barakah sur un ton sentencieux. Tu vivras selon les enseignements du Prophète et les lois d'Allah.

– Oui, père.

L'hôte se pencha sur la table, saisit la théière fumante et versa du thé dans la tasse du visiteur qui dégageait une expression de bonté affable.

– Demain c'est le premier jour du mois de *mouharram* et l'on va célébrer l'hégire, dit le mollah. (Il fit une pause pour boire une gorgée de thé.) Tu sais ce que c'est ?

– C'est la fuite du Prophète à Médine, cheik.

Le clerc posa sa tasse et sourit.

– C'est un jour parfait pour commencer les leçons.

Le cheik Saad posa le livre avec beaucoup de solennité et, sans le lire, commença à réciter d'une voix mélodieuse, les yeux clos en adoration pour les paroles divines, les mains ouvertes comme si elles accueillaient le ciel :

– *Bismillah arrahmâni' rrahim*, entonna-t-il. Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux !

Il fit une pause, donnant ainsi à son élève la possibilité de commencer le verset suivant.

– *Al-hâmdo li' Lhali Râbbil-âlamîn, arrahmâni' rrahim, Mâliqui yâumi'b dîn !* répondit Ahmed. Louange à Dieu, le Maître de l'univers, le Clément, le Miséricordieux, le Souverain du Jour du Jugement dernier !

– *Iyyâca nâebudo wa-Iyaca nastain !* reprit le clerc. C'est Toi que nous adorons ! C'est Toi dont nous implorons le secours !

– *Ehdena serata' Imustaquim, serata' ladina aneâmta âlaihim, gâiri' lmaghdubi âlaihim, wala dalin*, dit le garçon. Guide-nous dans la Voie droite, la Voie de ceux que Tu as comblés de bienfaits, non celle de ceux qui ont mérité Ta colère, ni celle des égarés !

– *Amin !* conclurent-ils en même temps sur un amen final.

Le cheik Saad ouvrit les yeux, caressa la couverture avec tendresse

et regarda enfin son jeune élève.

– C’est ainsi que tu dois réciter la *fatiha*, la première sourate du Coran, dit-il en se référant au court chapitre initial. (Il saisit le livre avec soin et le leva jusqu’au visage d’Ahmed, comme s’il tenait dans ses mains une couronne impériale.) Que sais-tu du Coran ?

Le garçon écarquilla les yeux.

– Moi, cheik ? C’est le Livre des Livres, la voix d’Allah qui s’adresse directement à nous.

– Et tu sais qui l’a écrit ?

Ahmed regarda le livre, puis son maître, puis le livre à nouveau ; il était surpris par la question tant la réponse était évidente.

– Eh bien... c’est Allah, Lui-même.

Le clerc sourit et caressa une fois de plus l’ouvrage qu’il tenait dans les mains.

– Ceci est une copie parfaite du livre éternel, l’*Oum al-Kitab*, que Dieu conserve toujours auprès de Lui. Le Coran consigne, effectivement, les paroles d’Allah, s’adressant directement aux croyants et faisant la dernière révélation à l’humanité. La voix de Dieu, vibrante et puissante, jaillit de ces pages sacrées et se répand sur ces versets d’une beauté inégalée. Mais n’oublie pas que pour transmettre Son message, Allah *al-Khaliq*, le Créateur, a eu recours aux services de Son messenger, le Prophète. Dans son dernier sermon, avant de mourir, Mahomet a dit : « Je laisse deux choses derrière moi, le Coran et mon exemple, la *sunna* ; suivez-les, vous ne vous sentirez jamais perdus. » Loué soit le Seigneur !

– Allah *an-Nur*, répondit l’élève. Dieu est la lumière.

– La première fois que Dieu s’est manifesté, ce fut une nuit du mois du ramadan, alors que Mahomet, comme il le faisait habituellement, s’était recueilli dans une grotte de Hira pour méditer. Cette fois, l’ange Gabriel lui est soudainement apparu et lui a dit : « Lis ! » Mais Mahomet était analphabète et il expliqua à l’ange qu’il ne savait pas lire. Alors Gabriel insista trois fois et, comme par magie, le cœur de Mahomet s’ouvrit aux paroles d’Allah. (Le cheik saisit de nouveau le Coran, alla directement aux dernières pages et chercha le chapitre 96.) Il s’agit de la sourate de la révélation, dit-il en tendant le livre à son élève. Lis les versets révélés au Prophète dans la grotte de Hira.

Ahmed prit le livre et lut la sourate 96, répétant les premières paroles sacrées entendues par Mahomet.

– « Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé toute chose, qui a créé l'homme d'une adhérence. Lis ! Ton Seigneur est le Très Noble, qui a enseigné par le calame, a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas. »

Il venait de lire les versets primordiaux ; le maître tendit les mains et reprit le livre.

– Le Seigneur enseigne par la plume ce que l'homme ne sait pas. En d'autres termes, Allah s'adresse directement aux croyants à travers le Coran. (Il passa une fois de plus la main sur la couverture richement ornée du livre.) Lorsque Mahomet rentra chez lui, à La Mecque, il était troublé, mais il finit par comprendre qu'Allah l'avait choisi pour messager. De nouvelles révélations suivirent, qui allaient constituer l'essence de l'islamisme. Le Prophète les expliqua à sa femme, Khadidja, qui les accepta immédiatement et devint ainsi la première musulmane. Puis, il les expliqua à son cousin, Ali, qui les accepta lui aussi et devint ainsi le premier musulman. Le Prophète commença alors à prêcher l'islam en public, mais on ne l'écoutait pas. Treize années s'écoulèrent ainsi, sans qu'il soit entendu. Comme il s'était mis à prêcher contre les idoles de La Mecque, lesquelles attiraient des pèlerins qui faisaient la prospérité de la ville, la population se révolta contre Mahomet. Ce fut alors qu'un groupe de pèlerins lui demanda d'arbitrer un conflit ancien entre deux grandes tribus de Médine, les Aws et les Khazraj. La médiation fut un succès, les deux tribus acceptèrent l'islam et invitèrent le Prophète à venir vivre avec elles. Comme il était persécuté par sa propre tribu à La Mecque, Mahomet accepta l'invitation et partit pour Médine.

– C'est aujourd'hui ! s'exclama l'élève, tout excité.

– C'est aujourd'hui ! répéta le cheik en souriant. Oui, aujourd'hui c'est l'hégire, dit-il en sirotant du thé. Cela fait mille trois cent cinquante-quatre ans aujourd'hui que Mahomet a quitté La Mecque et traversé le désert pour se rendre à Médine. (Il posa la tasse de thé sur la table.) Et pour quelle raison l'hégire est si importante ?

Le garçon hésita, déconcerté. Il connaissait l'histoire de l'hégire, bien sûr, mais la pertinence de l'événement lui échappait. La fuite de Mahomet à Médine était importante parce que les adultes disaient que c'était important, cette raison lui avait toujours suffi. C'est pourquoi la question de son maître suscitait une certaine perplexité. L'hégire était importante, un point c'est tout. Pas besoin de raison.

– Eh bien..., hésita-t-il, la voix soumise. L'hégire est importante

parce que... parce que ce fut le premier jour.

– Le premier jour de quoi ?

Cette question laissa Ahmed presque muet.

– De l'année ? murmura-t-il presque avec crainte.

– Oui, bien sûr, l'hégire marque le début de notre calendrier, tout le monde sait ça. Mais pourquoi ?

Le garçon baissa la tête sans répondre. La question était très difficile, il avait beau se creuser les méninges, rien ne venait. Voyant son élève dans une impasse, Saad se porta à son secours.

– L'hégire est importante car elle constitue le premier jour de l'islam, dit-il sur un ton condescendant. C'est à Médine que Mahomet a créé la première communauté musulmane et construit la première mosquée, et c'est pour cette raison que ce jour est sacré entre tous, celui d'où procèdent tous les autres, celui qui marque le début de l'année. Loué soit le Seigneur !

Sous l'influence du cheik Saad, Ahmed devint un enfant plus pieux encore. Il faisait intégralement la *salat*, c'est-à-dire qu'il priait cinq fois par jour. Auparavant, il lui arrivait de rater la prière du matin, la plus difficile car elle interrompait le sommeil, mais c'était fini à présent ; il était devenu si rigoureux que ses yeux étaient constamment entourés de cernes obscurs, qu'il exhibait fièrement à l'école et à la mosquée comme des trophées, preuve indubitable de sa foi.

La *salat* n'était que le deuxième pilier de l'islam, et son maître veilla à ce qu'il respecte les autres. Le premier, la *shahada*, était le plus facile, puisqu'il consistait en une simple déclaration par laquelle on affirmait croire en un seul Dieu et reconnaître en Mahomet Son messager. Ça, il l'avait déjà fait étant enfant, alors qu'il ne comprenait pas encore ce qu'il disait. Mais le cheik insistait beaucoup sur le troisième pilier, la *zakat*, qui consistait à faire l'aumône.

– Le Prophète, qu'Allah le garde pour toujours sous sa protection, a dit : « N'est pas croyant celui qui mange à sa faim, pendant que son voisin meurt de faim. » (Saad fit un geste, montrant la pièce où il enseignait l'islam à Ahmed.) Tout ce que tu vois autour de toi peut appartenir temporairement à ta famille, mais le véritable propriétaire, c'est Dieu. C'est pourquoi nous devons toujours accomplir la *zakat* et partager entre nous tous les biens d'Allah *ar-Rahman*, le Miséricordieux.

Après cette conversation, Ahmed mit un point d'honneur à montrer qu'il était devenu prodigue et, à la prière du vendredi suivant, à la mosquée, il profita d'un instant pendant lequel le cheik croisa son regard pour donner à un mendiant infirme un billet qu'il avait conservé exprès pour l'occasion. Ce fut un geste difficile, car c'était là, en réalité, tout l'argent qu'il avait réussi à économiser au cours des derniers mois, mais il se disait qu'ainsi il impressionnerait son maître. Lorsqu'il regarda Saad, cependant, il le vit qui secouait la tête, visiblement contrarié par ce geste.

Le garçon fut d'abord surpris, puis intrigué par cette réaction inattendue. N'avait-il pas fait preuve d'une grande générosité ? Après tout, ce billet était tout l'argent qu'il possédait ; c'était la somme de toute la menue monnaie que son père lui avait donnée au long de l'année et qu'il avait soigneusement gardée dans une boîte à chaussures. Donner toutes ses économies à un mendiant n'avait pas été facile, il ne l'avait fait que parce qu'il était un bon musulman. N'était-ce pas là ce que devait faire un croyant respectueux des enseignements de l'islam ? En fait, il ne voyait rien de déplacé dans son geste. Mais alors, pour quelle raison le cheik désapprouvait-il cette *zakat* ? La somme était-elle trop faible ? Peut-être fallait-il donner encore plus d'argent ? Mais il n'était qu'un petit garçon qui allait à l'école, il ne possédait rien d'autre !

La réponse à ces interrogations lui fut donnée au cours suivant.

– Ce n'est pas une question de quantité, chacun donne ce qu'il peut, expliqua maître Saad avec douceur. La question est que la *zakat* doit être donnée discrètement.

– Mais pourquoi donc, cheik ?

– Pour que le mendiant ne se sente pas honteux. (Il pointa un doigt accusateur vers son élève.) Et pour que tu ne te sentes pas supérieur à lui. (Il montra les paumes de ses deux mains.) Le prophète a dit : « La meilleure charité est celle que donne la main droite, tandis que la main gauche ne le sait pas. »

Souviens-toi que ce n'est pas à moi que tu dois faire plaisir, ni à tes semblables.

– Mais alors à qui dois-je faire plaisir, cheik ?

Maître Saad leva les yeux au ciel.

– À Allah.

III

Vu du ciel, le petit village de Furnas semblait tout droit sorti d'un conte de fées, avec ses petites maisons coquettes le long des coteaux verdoyants, ses jardins propres et ses espaces bien aménagés. Ici et là s'élevaient dans les airs des jets de vapeur qui témoignaient de la forte activité géothermique caractéristique de la région.

L'hélicoptère contourna le bourg et se posa dans un champ, entre une maison blanche et des vaches qui paissaient un peu plus loin, vaguement perturbées par le fracas des hélices de l'intrus qui venait d'atterrir. Le lieutenant Anderson sauta le premier hors de l'appareil et tendit la main à Tomás pour l'aider à sortir. Ils s'éloignèrent rapidement de l'hélicoptère, le corps courbé et la tête baissée, pour ne s'arrêter que devant un Humvee qui les attendait sur la route proche. Ils montèrent à l'intérieur et le véhicule démarra, puis s'enfonça dans les rues sinueuses et paisibles de Furnas.

– Vous savez à quoi me font penser les Açores ? demanda Tomás à l'Américain, le regard fixé sur les façades des maisons qui défilaient dehors.

– À quoi, monsieur ?

– À un film de Walt Disney que j'ai vu au cinéma quand j'étais enfant.

– *Cendrillon* ?

– Non, non. Pas un dessin animé, un film avec des personnages en chair et en os.

– Comme *Mary Poppins*...

– C'est ça. Sauf que celui auquel je pense racontait un voyage en Arctique. Sans savoir comment, des voyageurs se retrouvaient tout à coup dans un endroit perdu, où tout était vert et où il y avait des volcans, des forêts avec des arbres immenses et des animaux qui n'existent plus. (D'un geste, il indiqua le paysage à l'extérieur.) Les

Açores ressemblent à cet endroit perdu.

Le lieutenant Anderson regarda autour de lui et acquiesça.

– En effet, ce paysage a quelque chose d'irréel. Pour ma part, j'avoue qu'il me fait penser à la Suisse.

Après avoir roulé pendant quelque temps, le Humvee s'arrêta brusquement dans une rue étroite, à côté d'un hôtel. L'Américain invita son hôte à sortir.

– C'est ici, monsieur.

Tomás sauta du véhicule, mais s'étonna de voir que le lieutenant Anderson ne bougeait pas de son siège.

– Vous ne venez pas ?

– Non, dit-il en secouant la tête. Votre rencontre avec *Eagle One* aura lieu en tête à tête, monsieur. N'oubliez pas que tout cela est confidentiel, je ne suis qu'un simple messenger. (Il fit un signe d'adieu.) Au revoir.

Le Humvee démarra en trombe et s'éloigna. Tomás respira profondément et se dirigea vers l'entrée de l'hôtel ; il n'avait pas de sympathie particulière pour l'homme qu'il allait rencontrer, mais la curiosité était plus forte que lui. Il pénétra dans le hall et entendit aussitôt la voix rauque l'interpeller.

– Et alors, vous êtes en retard !

Il se retourna et vit Frank Bellamy, le visage dur et vieilli, un verre de whisky à la main. Il avait toujours son maintien militaire, les mêmes rides qui déchiraient les coins de ses yeux glacés et cruels, mais ses cheveux étaient devenus tout blancs. L'Américain fit un pas en avant et lui tendit la main.

– Bonjour M. Bellamy, dit Tomás, le saluant à son tour. Quel bon vent vous amène ?

L'homme de la CIA posa le verre de whisky sur une table et fit un geste en direction du restaurant de l'hôtel.

– La gastronomie, Tomás, la gastronomie.

– Et qu'a-t-elle de si spécial ?

– J'ai entendu dire qu'elle est délicieuse.

La salle du restaurant, spacieuse et aérée, bourdonnait comme une ruche. Les serveurs s'affairaient autour des tables, avec de grands plateaux chargés de saucisses, de choux, de carottes, de riz, de navets et, surtout, de pommes de terre, le tout dégageant un fumet appétissant. L'un d'eux s'approcha de leur table et commença aussitôt

à les servir.

– Comment s'appelle ce plat ? demanda Bellamy tout en posant sa serviette sur ses cuisses.

– Pot-au-feu de Furnas, répondit Tomás. Il s'inspire d'un classique de la cuisine portugaise qui vient de Trás-os-Montes, une région du nord du Portugal.

– Mais vous conviendrez que celui des Açores est spécial, répliqua l'Américain. Ce n'est pas tous les jours que l'on déguste un plat cuisiné par la terre...

– Vous avez vu comment ça se prépare ?

– Non.

– C'est tout près d'ici, à côté du lac de Furnas. Du fait de l'activité géothermique, la terre y est très chaude. On a creusé le sol et on y a installé une structure sur laquelle on pose les casseroles avec tous les aliments. On recouvre le tout et on laisse mijoter pendant cinq heures. Vers midi, on va retirer les plats et on les apporte directement ici, au restaurant.

– Vous avez déjà vu ces installations ?

– Oui, bien sûr. Elles se trouvent dans un recoin, à côté du lac.

Frank Bellamy porta à la bouche une saucisse avec du riz et s'extasia de plaisir.

– Humm... Quel délice !

Le Portugais goûta aussi.

– C'est le meilleur de tous les pot-au-feu à la portugaise, dit-il. En fait, ce pot-au-feu de Furnas est une des merveilles de la gastronomie mondiale. En cuisant très lentement dans la terre, les mets acquièrent cette saveur si spéciale... C'est difficile à expliquer. Vous avez fait un très bon choix, félicitations.

– Lorsque je suis arrivé ce matin, on me l'a chaudement recommandé.

Le serveur s'approcha et versa du vin rouge dans leurs verres. Tomás sentit qu'il se détendait ; c'était vraiment merveilleux de revenir à Furnas et de se régaler d'un tel pot-au-feu. Mais sans doute fallait-il aussi s'intéresser au reste du menu, c'est-à-dire à ce que son interlocuteur avait apporté pour alimenter la conversation.

– Outre la gastronomie, qu'est-ce qui vous amène par ici ? demanda-t-il, toujours piqué par la curiosité. En quoi puis-je intéresser la CIA ?

Bellamy s'essuya la bouche avec sa serviette, but un peu de vin et fixa son interlocuteur.

– Ce n'est pas la CIA, dit-il, c'est la NEST.

– La quoi ?

– NEST, répéta-t-il. C'est une unité d'action rapide créée aux États-Unis dans les années soixante-dix pour faire face à des situations spéciales.

– NEST, avez-vous dit ? Que signifie ce sigle ?

– *Nuclear Emergency Search Team.*

– Nucléaire ? C'est un laboratoire de physique nucléaire ?

– Non. C'est une unité spéciale qui s'occupe des crises mettant en jeu des armes nucléaires.

Surpris, Tomás cessa de mâcher et dévisagea Frank Bellamy.

– Ça alors ! Vous voilà dans de beaux draps ! (Il digéra l'information et avala le morceau de viande qu'il avait dans la bouche.) Vous avez quitté la CIA ?

– Non, non. J'y suis encore. Je suis toujours à la tête de la Direction de la science et de la technologie. D'ailleurs, c'est précisément pour cette raison que je fais partie de la NEST. Cette unité est composée de spécialistes en armement qui travaillent pour le Département de la défense, la *National Nuclear Security Administration* et des laboratoires nationaux, c'est-à-dire les organismes chargés de la mise au point, de la maintenance et de la production des armes nucléaires américaines.

– Ah, la NEST contrôle les armes nucléaires américaines...

– Négatif. La NEST est une unité qui a été créée pour localiser, identifier et éliminer du matériel nucléaire.

Le Portugais sembla intrigué.

– Quel genre de matériel nucléaire ?

– Des bombes atomiques, par exemple. En fait, tout matériel nucléaire susceptible d'être utilisé contre les États-Unis par ses ennemis, notamment des pays ou des organisations terroristes. Nous disposons, en tout, de plus de sept cents personnes prêtes à répondre à une menace nucléaire, même si nos équipes sont bien plus petites. En moins de quatre heures, par exemple, on peut envoyer une équipe de recherche et d'intervention en quelque lieu où il existe une menace.

– Eh bien ! c'est comme dans les films américains.

– Je crains que ce ne soit bien réel.

Tomás croqua une pomme de terre, ayant presque peur de poser la question suivante.

– Et... et il y a eu des menaces de ce type ?

– Quelques-unes.

– Vous êtes sérieux ?

– Un mois après le 11 Septembre, par exemple, la CIA a été informée par un agent dont le nom de code était *Dragonfire*, que des terroristes étaient en possession d'une arme nucléaire de dix kilotonnes, et que cette arme se trouvait à New York. Comme vous pouvez l'imaginer, le gouvernement a paniqué. Le vice-président Dick Cheney a été aussitôt exfiltré de New York et le Président Bush y a envoyé la NEST, avec pour mission de trouver la bombe.

– Et alors, vous l'avez trouvée ?

Bellamy fit un bruit avec le coin de la bouche, comme s'il essayait d'aspirer un morceau de viande coincé entre les dents.

– C'était une fausse alerte.

– Ah, bon. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est si des menaces de ce type sont bien réelles.

– Il y en a tous les jours.

Ce fut au tour de Tomás d'émettre un son avec sa langue et d'ébaucher une expression d'impatience.

– Allez, c'est bon... Sérieusement.

– Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux, insista Bellamy. Chaque jour nous devons faire face à une menace d'attaque nucléaire.

– Ce n'est pas possible.

– Vous ne me croyez pas ? Sachez que le Pakistan a fabriqué des armes nucléaires grâce à la technologie que son chef de projet, un certain Abdul Qadeer Khan, a volée à l'Occident. Ensuite, ce monsieur s'est mis à vendre cette technologie à d'autres pays, comme l'Iran, la Libye et la Corée du Nord, au moins.

– C'est ça, vous revoilà avec le même discours, ricana Tomás. Avec l'Iraq déjà, vous nous aviez sorti la même rengaine, et on a vu ce que ça a donné !

– L'Iraq, ce fut une belle sottise du fils Bush. L'histoire des armes de destruction massive n'était qu'un prétexte pour entrer en guerre afin de contrôler le pétrole et étendre la domination américaine au Moyen-Orient. Malheureusement, dans le cas des exportations de M. Khan et de son réseau, je crains qu'il ne s'agisse d'une affaire très

sérieuse.

– Vous avez des preuves ?

– Bien sûr.

– Je ne parle pas de preuves comme celles que votre secrétaire d'État est allé présenter à l'ONU contre l'Iraq...

– N'ayez aucun doute, nous avons des preuves. En 2003, on a reçu une information au sujet d'un navire allemand, le *BBC China*, faisant route vers la Lybie. Le navire a été intercepté en Méditerranée et lorsqu'on l'a inspecté, on a découvert qu'il transportait des milliers de composants pour des centrifugeuses. Prise la main dans le sac, la Lybie a reconnu que l'expéditeur était M. Khan, et elle a révélé qu'il avait promis d'équiper le pays en armes nucléaires contre une centaine de millions de dollars. Ça, c'est la Lybie qui l'a dit, pas moi. Le même M. Khan s'est rendu au moins treize fois en Corée du Nord. À votre avis, pour y faire quoi ? Voir si les Coréennes avaient de gros nichons ? On a également des informations qui attestent que cet individu est allé en Iran, et on le soupçonne d'avoir fait affaire avec un quatrième pays, mais on ignore lequel précisément. Il peut s'agir de la Syrie ou de l'Arabie Saoudite. Vous voulez d'autres preuves ?

– Si vous en avez...

– Eh bien en voilà, rétorqua Bellamy sur un ton guilleret. À l'époque où le *BBC China* a été intercepté, les laboratoires de M. Khan ont distribué, dans une foire internationale de l'armement, une brochure proposant à qui voulait bien les acheter différents types de technologie nucléaire. Nous avons fait pression sur le Pakistan pour qu'il mette un terme aux activités illicites du chef de son projet nucléaire. M. Khan a été emprisonné et, en 2004, il est apparu à la télévision pakistanaise où il a tout avoué.

– Il a avoué ?

– En direct, à la télé. Il a dit qu'il avait agi tout seul.

– Ah ! Il a tout fait tout seul...

Agacé par l'ingénuité implicite de cette dernière observation de Tomás, Bellamy roula les yeux.

– Écoutez, est-ce que les cafards pètent en français ? Non. Eh bien, il y a autant de probabilités pour que M. Khan ait agi sans que les militaires pakistanais en soient informés. (Il forma un O avec le pouce et l'index.) C'est-à-dire zéro ! (Il avala une gorgée de vin.) Le type envoie des centrifugeuses en Lybie, fait distribuer des brochures dans

une foire aux armements et se rend à plusieurs reprises en Iran et en Corée du Nord, et les militaires pakistanais ne seraient pas au courant ? Qui peut croire une chose pareille ? Il est clair que M. Khan n'est que la face visible du problème ! Tout comme il est clair que les militaires pakistanais sont mouillés jusqu'au cou dans cette histoire ! Comment ne le seraient-ils pas ? Ils sont les promoteurs de la prolifération nucléaire dans le monde entier ! Le chef des services secrets pakistanais, l'ISI, était le général Hamid Gul. Eh bien, vous savez ce qu'il a dit ? Il a déclaré publiquement qu'il était du devoir du Pakistan de développer l'infrastructure nucléaire islamique et, presque en même temps, il a ajouté que les États-Unis n'étaient pas en mesure de contrer des attentats-suicides musulmans. En d'autres termes, il a établi, publiquement, un lien entre la question nucléaire et la question des attentats-suicides. Et s'il a dit ça en public, je vous laisse imaginer ce qu'il est capable de faire en privé. Autant dire que l'ISI a des liens très forts avec les groupes terroristes islamiques, comme par exemple le Lashkar-e-Toiba, qui est à l'origine des grands attentats de Bombay et entretient des relations avec Al-Qaïda. Vous ne trouvez pas que ce genre de liens entre un État islamique et des terroristes ressemble à un baril de poudre prêt à exploser ?

– Bien sûr que oui. Mais je pensais que le Pakistan était votre allié. Si c'est le cas, pour quelle raison ne faites-vous rien ?

Bellamy secoua la tête, avec frustration.

– Bon sang, mais à cause de l'Afghanistan ! répliqua-t-il. Depuis le 11 Septembre, il est devenu essentiel que le Pakistan coopère dans la lutte contre les talibans et Al-Qaïda, et on a donc décidé de fermer les yeux sur ce que les militaires faisaient avec les armes nucléaires. Mais chacun sait que tout ça est une grande mascarade. Le Pakistan dit en public qu'il est contre les fondamentalistes islamiques, mais en privé il les soutient, les arme et les protège. Vous savez quel est le problème ? C'est qu'il y a de multiples pouvoirs au Pakistan, et les plus puissants sont l'ISI et les militaires. Leur puissance est telle que l'ancienne Première ministre pakistanaise, feu Benazir Bhutto, a révélé que la première fois qu'elle a vu la bombe atomique de son pays c'était une maquette que lui avait présentée l'ancien directeur de la CIA. En clair, les militaires ont refusé de lui montrer la bombe dont disposait le pays qu'elle était censée diriger. Incroyable, non ? Et lorsque Mme Bhutto a été écartée du pouvoir, elle a déclaré qu'elle avait été victime d'un

« coup d'État nucléaire », fomenté par les militaires pour l'empêcher de contrôler ces armes. Et c'est avec ces gens-là que nous devons traiter. Avec les militaires, qui constituent un État dans l'État au Pakistan et qui ont des liens avec les fondamentalistes islamiques, tout est possible. D'ici à ce que les armes nucléaires pakistanaïses tombent entre les mains des terroristes, mon cher, il n'y a qu'un tout petit pas. Suis-je assez clair ?

– On ne peut plus clair !

– C'est pour ça que je peux vous affirmer, pour répondre à votre question, que chaque jour nous sommes confrontés à la menace d'un attentat nucléaire. En réalité, la question n'est plus tant de savoir si un attentat va se produire, cela ne fait aucun doute, mais quand. (Il soupira et répéta.) Quand ?

Tomás se tortilla sur sa chaise, mal à l'aise. Pour essayer de se détendre, il laissa glisser son regard sur le vaste jardin qui s'étendait au-delà du restaurant, fixant son attention sur la flore exubérante, en particulier les hibiscus et les hydrangées qui emplissaient le parc. La tranquillité et la torpeur qui y régnaient contrastaient avec les paroles graves de son interlocuteur.

– M. Bellamy, dit-il. Qu'attendez-vous de moi ?

L'Américain s'adossa sur sa chaise et le dévisagea, une lueur de défi scintillant dans ses yeux bleus glacés.

– Que vous vous joigniez à nous.

– À nous, qui ?

– À la NEST.

Tomás fronça les sourcils, surpris par la proposition.

– Moi ? Pour quoi faire ?

– Eh bien, la NEST a des équipes spéciales en Europe, dans la région du Golfe persique et sur la base aérienne de Diego Garcia, dans l'océan Indien. Nous avons besoin de vous pour notre équipe en Europe.

– Mais pourquoi moi ? Je ne suis pas militaire, ni ingénieur, ni spécialiste de physique nucléaire. Je ne vois pas en quoi je vous serais utile dans l'une de ces unités.

– Allons, ne soyez pas modeste. Vous avez d'autres talents.

– Lesquels ?

– Vous êtes un cryptanalyste de tout premier plan, par exemple.

– Et après ? Je suis sûr que vous en avez d'autres, certainement

bien plus talentueux que moi.

– Non. Vous êtes unique.

– Je ne vois pas en quoi...

Frank Bellamy tripota la cuillère à dessert.

– Dites-moi une chose : où avez-vous passé l'année dernière ?

La question déconcerta Tomás.

– Eh bien... au Caire. Pourquoi ?

– Et qu'y avez-vous fait ?

– J'ai étudié à l'université Al-Azhar. J'ai fait une spécialisation en études islamiques et j'ai appris l'arabe.

– Pourquoi ?

– Parce que cela m'est très utile pour étudier les langues anciennes du Moyen-Orient. Comme vous le savez, je parle et je lis l'araméen, la langue de Jésus, et l'hébreu, la langue de Moïse. L'arabe, qui était celle de Mahomet, peut m'aider comme instrument de recherche pour étudier l'histoire des grandes religions, un domaine qui m'intéresse beaucoup sur le plan universitaire. Qui plus est, le premier traité de cryptanalyse a été rédigé en arabe.

– Et vous avez appris des choses utiles au Caire ?

– Oui, bien sûr. D'ailleurs, je donne déjà des cours à quelques élèves musulmans à Lisbonne. Pourquoi cette question ?

L'Américain inclina la tête, appuya les coudes sur la table et regarda Tomás droit dans les yeux.

– Vous me demandez encore pourquoi ? Vous êtes un excellent cryptanalyste, vous lisez et parlez l'arabe, vous connaissez l'islam à fond et, après m'avoir écouté vous parler du type de menace auquel nous devons faire face, vous osez me demander pourquoi ? Vous avez du toupet !

Le Portugais respira lentement et profondément.

– Ça y est, je commence à comprendre...

– Il était temps !

– Mais ne comptez pas sur moi. Je ne veux pas faire partie de cette organisation que vous représentez.

– Vous préférez la politique de l'autruche, c'est ça ? Mettre la tête dans le sable et faire comme si de rien n'était. Eh bien, sachez qu'il se passe des choses d'une extrême gravité, des choses dont le grand public n'a pas la moindre idée. Et vous, vous pouvez nous aider à y faire face.

– Mais pour quelle raison dois-je aider l'Amérique ? C'est vous qui avez semé la pagaille en Iraq ; maintenant, vous n'arrêtez pas de geindre et c'est nous qui devons vous aider ?

– Certes, mais l'Iraq n'est pas un problème exclusivement américain. Il est aussi européen.

– Bien sûr ! Continuez à me raconter des histoires !

Bellamy serra les lèvres et s'adossa à nouveau à son dossier, ses yeux ne quittant pas ceux du Portugais.

– Nous avons découvert quelque chose, Tom. Nous avons besoin de votre aide.

– Quelle chose ?

– Un e-mail d'Al-Qaïda.

– Et cet e-mail, qu'a-t-il de spécial ?

– Je ne peux pas vous le dire maintenant. Cette information ne pourra vous être communiquée que si vous vous joignez à nous.

– Tout ça, c'est des histoires !

L'ébauche d'un sourire se devina dans le regard glacé et calculateur de l'homme de la CIA.

– Dites-moi, Tom, vous aimez Venise ?

Tomás ne comprit pas pourquoi la conversation avait changé de sujet et hésita à répondre, mais il le fit, curieux de voir jusqu'où cela irait.

– C'est l'une de mes villes préférées. Pourquoi ?

– Venez avec moi à Venise. Le Portugais éclata de rire.

– J'aime Venise mais, sans vouloir vous offenser, je préférerais y aller en plus galante compagnie, si vous voyez ce que je veux dire. En outre, je suis ici en congés avec ma mère et je ne vais pas l'abandonner.

– Et quand s'achèvent vos vacances ?

– Après-demain.

– Eh bien, c'est parfait. J'ai fait escale aux Açores, mais en fait c'est à Venise que je vais. Nous n'avons qu'à nous y retrouver dans trois jours.

– Mais qu'y a-t-il de si spécial à Venise ?

– Le Grand Canal.

Tomás pouffa de nouveau.

– Et quoi d'autre ?

– Une dame que j'aimerais vous présenter.

– Qui donc ?

Frank Bellamy se leva, signifiant par là que le déjeuner était fini. Il sortit son portefeuille de sa poche et, d'un geste déplaisant, posa un gros billet sur la table avant de répondre.

– Une braise.

IV

Dans une certaine mesure, l'homme qui apparut au fond du couloir avait un aspect ascétique. Il était maigre, portait une djellaba, la longue tunique blanche que revêtent habituellement les hommes très religieux, et arborait une barbe noire, longue et fournie.

– C'est lui ! C'est lui ! dit d'une voix excitée un garçon du groupe qui attendait à la porte de la salle.

– Lui, qui ? demanda Ahmed, regardant d'un air interrogateur le personnage qui parcourait tranquillement le couloir.

– Le nouveau professeur, idiot !

Le professeur de religion ayant pris sa retraite l'année précédente, un autre avait été nommé pour le remplacer. Ahmed fréquentait une madrasa financée par Al-Azhar, l'institution éducative la plus puissante du monde islamique. Il étudiait les mathématiques, l'arabe et le Coran. Bien que l'enseignement religieux occupât plus de la moitié des cours à la madrasa, ses principales connaissances sur l'islam lui étaient transmises chez lui et à la mosquée par le cheik Saad, avec qui il étudiait depuis bientôt cinq ans. Il avait passé tout ce temps, non à discuter de l'islam, mais à apprendre par cœur le Coran, tâche qui l'enthousiasmait et lui donnait le sentiment d'être adulte. Il en était déjà à la sourate 24 et il savait que, lorsqu'il connaîtrait la totalité du Livre sacré sur le bout des doigts, il serait particulièrement respecté par sa famille et on le considérerait comme un enfant très pieux.

Cependant, l'apparition de l'homme au fond du couloir allait tout changer. Le nouveau professeur approcha de la porte de la salle et ralentit le pas. D'un signe de tête, il invita les élèves à entrer, puis il alla occuper sa place dans la classe.

– *Assalamu alaykum*, salua-t-il. Je m'appelle Ayman bin Qatada et je suis votre nouveau professeur de religion. Nous allons commencer

le cours en récitant la première sourate.

Les premières leçons furent en tout point semblables à d'autres qu'Ahmed avait eues sur l'islam, à la madrasa, chez lui ou à la mosquée. Le professeur Ayman avait une voix riche et faussement douce. Ses paroles et le ton sur lequel il les proférait dégageaient parfois une telle force qu'au bout de quelques cours le professeur était capable de galvaniser les élèves et d'enflammer la classe avec des tirades vibrantes d'émotion.

Il devint peu à peu évident que ses cours n'étaient pas uniquement consacrés à apprendre par cœur le Coran. Passionnant et débordant d'imagination, le professeur Ayman racontait beaucoup d'histoires et encourageait les enfants à participer, ce qui rendait ces leçons de religion extrêmement animées. C'était probablement le cours le plus intéressant de la madrasa.

Au bout d'un certain temps, le contenu du cours commença à changer, à devenir un peu différent de celui de l'ancien professeur ou encore de l'enseignement que dispensait le cheik Saad, chez Ahmed ou à la mosquée. Jusqu'au jour d'une certaine leçon, mémorable entre toutes.

Après avoir fait réciter quelques sourates, le professeur Ayman poursuivit son cours en évoquant non pas les messages de vertu du Coran, comme le faisait habituellement son prédécesseur, mais l'histoire de l'islam. Les yeux brillants, d'une voix vibrante et enflammée, il consacra toute l'heure à parler de la grandeur de l'empire bâti au nom d'Allah.

– Avec Mahomet, que la paix soit avec lui, l'islam a commencé à s'étendre à la force de l'épée, expliqua le professeur Ayman, le poing levé comme s'il tenait lui-même un cimeterre ensanglanté. Lorsqu'il était à Médine, le prophète, que Dieu le garde à jamais à ses côtés, s'est attaché à convertir les Arabes à la vraie foi. Il le fit par le prêche, mais aussi par la guerre contre les tribus de La Mecque. Il fallut livrer vingt-six batailles, mais, par la grâce d'Allah, le messager divin finit par soumettre tout le peuple arabe et le convertir à l'islam. Lorsque les musulmans se rassemblèrent à La Mecque pour le premier hadj, Mahomet, que la paix soit avec lui, monta au mont Arafat pour faire son sermon d'adieu. (Le professeur inspira profondément, comme si, à cet instant, il était l'émule du Prophète.) « À partir d'aujourd'hui, il n'y aura plus deux religions qui coexisteront en Arabie », dit-il, citant

les paroles de Mahomet. « Je suis descendu par Allah avec l'épée à la main, et ma richesse viendra de l'ombre de mon épée. Et celui qui sera en désaccord avec moi sera humilié et persécuté. »

Les élèves ne connaissaient pas ces paroles du Prophète mais, en les entendant sortir de la bouche du professeur exalté, la classe entière se leva comme un seul homme.

– *Allahu akbar !* crièrent les élèves à l'unisson. Dieu est le plus grand !

Ayman sourit, enchanté par cette réaction de ferveur religieuse. Le brouhaha s'amplifia sans doute un peu trop, car l'homme dut faire un geste des deux mains pour imposer le silence.

– Quelques jours après le sermon final, Mahomet, que la paix soit avec lui, fut pris d'une fièvre qui dura vingt jours, et il finit par mourir. Il avait soixante-quatre ans lorsqu'Allah l'appela au jardin éternel. À ce moment-là, toute l'Arabie était déjà musulmane.

– *Allahu akbar !* entonnèrent encore les enfants. *Allahu akbar !*

Le professeur demanda une fois de plus le silence.

– Pensez-vous qu'avec la mort du Prophète, que la paix soit avec lui, l'histoire s'acheva ? (Il hocha la tête.) Pas du tout. Au contraire, elle n'a été que le début d'une grande et glorieuse épopée. Après la mort de Mahomet, que la paix soit avec lui, l'*umma* s'est trouvée temporairement divisée, mais elle finit par choisir un successeur. Qui ? Le savez-vous ?

– Le calife, répondit aussitôt un élève.

– Bien évidemment que le successeur fut le calife, dit Ayman avec un certain agacement. *Calife* veut dire « *successeur* », tout le monde sait ça. Ce que je veux, c'est que vous me disiez qui a été le premier calife.

– Abu Bakr, dirent deux autres élèves.

– Abu Bakr, confirma le professeur. C'était l'un des beaux-pères de Mahomet, que la paix soit avec lui. Abu Bakr et les trois califes qui lui ont succédé sont aujourd'hui désignés comme les quatre « Califes bien guidés » parce qu'ils ont entendu la révélation de la bouche du Prophète en personne et parce qu'ils ont appliqué la charia, protégé l'*umma* et attaqué les *kafirun*.

Tous les élèves savaient que la charia était la loi de l'islam, l'*umma*, la communauté universelle islamique et les *kafirun*, pluriel de *kafir*, les infidèles. Mais une main hésitante se leva. C'était celle d'Ahmed, pour qui l'affirmation du Prophète selon laquelle sa richesse

viendrait de l'ombre de son épée constituait une nouveauté, car jamais le cheik Saad ou l'ancien professeur de religion ne lui en avaient parlé.

– Et comment l'ont-ils fait, professeur ?

– Eh bien, de la même manière que le Prophète, que la paix soit avec lui. Le saint Coran dans une main et l'épée dans l'autre ! Abu Bakr a exercé le califat en respectant pleinement la justice de Dieu, en tempérant lorsqu'il fallait tempérer, en punissant lorsqu'il fallait punir. Et le deuxième calife, Omar ibn al-Khattab, a lancé un grand djihad contre les nations qui étaient aux frontières de l'Arabie, comme l'Égypte, la Syrie, la Perse et la Mésopotamie, pour répandre la foi et agrandir l'empire. Par la grâce d'Allah, nous avons aussi conquis Al-Quds. (Il leva le poing en signe de victoire.) *Allahu akbar* !

– *Allahu akbar* ! reprit la classe, enthousiasmée.

Rien dans cet enseignement ne constituait vraiment une nouveauté, mais ce professeur avait l'art de présenter les choses sous une forme que les élèves trouvaient bien plus intéressante.

– Croissons et prospérons, en répandant la charia à travers le monde, comme l'a ordonné Allah dans le saint Coran ! (Le ton enthousiaste et enflammé d'Ayman devint subitement lugubre.)

Les choses se sont cependant compliquées avec la mort d'Uthman ibn Affan, le troisième des quatre Califes bien guidés. C'est lui qui a été assassiné par des musulmans révoltés, les kharijites. Lorsque Ali ibn Abi Talib, le quatrième calife, commença son règne, il décida de ne pas venger la mort du troisième calife car il craignait que l'insurrection des kharijites ne se développe. Mais cela allait à l'encontre de la charia et des commandements divins, comme le fit observer le gouverneur de Syrie, Mu'awiya, qui exigea que les kharijites soient châtiés. Comme le calife Ali refusait d'obtempérer, Mu'awiya déclara qu'Ali violait la charia et n'était donc plus le calife légitime, et il se révolta. Ali rétorqua que c'était lui le successeur de Mahomet et que le Prophète, que la paix soit avec lui, ne permettrait jamais une révolte contre lui : une telle révolte était donc contraire à la charia elle-même. L'*umma* se divisa ainsi en deux camps : d'une part, les chiites, qui soutenaient Ali, d'autre part les sunnites, qui appuyaient Mu'awiya. De nombreuses batailles s'ensuivirent, mais Ali finit par mourir et Mu'awiya devint calife, marquant ainsi le début de la première dynastie de califes, celle des Omeyyades.

– Nous sommes sunnites, n'est-ce pas ? demanda un élève.

– L'*umma* est sunnite, répondit sentencieusement Ayman. Seul l'Iran est chiite. L'Iran et certaines régions de l'Iraq et du Liban. Mais les musulmans légitimes, c'est nous, les sunnites. Nous allons du Maroc au Pakistan, de la Turquie au Nigéria, nous sommes la véritable *umma*. Les chiites sont des apostats parce qu'ils sont restés avec Ali après que celui-ci eut violé la charia et qu'ils adorent des saints, comme Ali et son fils Hussein.

– Et après ? voulut savoir un élève.

– Et après quoi ?

– Que s'est-il passé lorsque la première dynastie de califes a commencé ?

– Ah, la dynastie des Omeyyades ! s'exclama le professeur, reprenant le fil de son récit. Eh bien... ce fut une époque troublée. Le califat s'installa à Damas, mais l'insurrection des kharijites se poursuivit, ce qui contraignit l'armée islamique à pacifier l'empire au lieu de se concentrer sur sa principale mission, l'expansion et la conquête. Mu'awiya employa toutes les méthodes possibles, y compris les massacres à grande échelle, jusqu'à ce qu'il parvienne finalement à mettre fin à la révolte des kharijites. Mais le plus important, c'est que son fils Yazid, lorsqu'il devint calife à son tour, écrasa une autre révolte, conduite par Al-Hussein ibn Ali, un petit-fils de Mahomet, que la paix soit avec lui. Le calife décapita Hussein et extermina sa famille.

Les élèves parurent choqués par cette affirmation.

– Le calife a tué le petit-fils du Prophète ? s'étonna un élève, les yeux écarquillés.

– Comment a-t-il pu faire ça ? demanda un autre.

– Mahomet, que la paix soit avec lui, fut un grand homme, dit le professeur. Mais, attention, c'était un homme, ce n'était pas Dieu, et il ne prétendait pas l'être. Tous les hommes doivent se soumettre à la charia, y compris les descendants du Prophète, car les lois d'Allah sont universelles et éternelles. La violation de la charia peut impliquer l'apostasie et l'Envoyé de Dieu a prévu la peine de mort pour ce crime. (Il inclina la tête, comme s'il faisait une concession.) Mais il est vrai aussi que le massacre des descendants du Prophète, que la paix soit avec lui, a choqué l'*umma* et c'est pour cette raison que les Abbassides, qui étaient loyaux à la famille de Mahomet, assassinèrent le dernier calife de la dynastie et mirent ainsi fin aux Omeyyades.

– Ce fut la fin des califes ?

– Non, ce fut le début de la deuxième dynastie de califes, celle des Abbassides.

– Ah bon ? Alors l'*umma* est restée unifiée... Le professeur Ayman hésita.

– Eh bien, pas exactement. La priorité des Abbassides fut d'exterminer les Omeyyades jusqu'au dernier. Ce n'est pas un hasard si le premier calife de cette dynastie, Abu al-Abbas, est connu comme l'Exterminateur. Il a ordonné de tuer tous les Omeyyades qui seraient encore en vie, y compris les femmes, les vieillards et les enfants. Et lorsqu'ils furent tous tués, lorsqu'il n'en restait plus aucun, il les fit exhumer et fit écraser leurs os.

– Aucun n'en a réchappé ?

– Hormis Abdul Rahman, qui s'est enfui en Al-Andalus, où il reconstitua le califat omeyyade à Cordoue. Tous les autres sont morts.

– Mais cela n'a pas permis d'unifier l'*umma*, professeur ?

– Malheureusement, non. Les Abbassides ont transféré le siège du califat à Bagdad, mais notre empire a commencé à se fragmenter du fait de nombreuses scissions internes. Des États indépendants se sont constitués, les Fatimides, les mamelouks sont apparus. Il régnait une grande confusion. La seule chose qui nous maintenait unis, outre le saint Coran, c'était les agressions extérieures qui se produisaient. C'est à cette époque que les *kafirun* arrivèrent d'Europe et, profitant de notre fragilité, attaquèrent Al-Quds et la Terre sainte. (Tous les élèves présents dans la classe savaient que les *kafirun*, c'est-à-dire les infidèles d'Europe auxquels le professeur faisait allusion, étaient les croisés, qui conquièrent Al-Quds, le nom arabe de Jérusalem). Peu après, nous avons subi les invasions des Mongols, qui occupèrent Bagdad et mirent fin à cinq siècles de dynastie abbasside. (Il fit une courte pause, comme s'il se préparait à dire ce qui allait suivre.) Et après ? Lorsque les Mongols s'installèrent dans la capitale du califat, qui s'est levé contre eux ?

Il glissa son regard sur la salle silencieuse. Les élèves faisaient un effort pour trouver un nom, mais rien ne leur venait.

– Qui ? demanda Ayman à nouveau.

– Saladin ? risqua un élève.

Le professeur éclata de rire.

– Saladin a vaincu les *kafirun* d'Europe. Ce que je veux savoir c'est qui s'est opposé aux Mongols. Qui ?

Pour toute réponse, il n'eut qu'un silence total.

– Vous n'avez jamais entendu parler d'Ibn Taymiyyah ?

De nombreux élèves hochèrent la tête, ils connaissaient ce nom. Ahmed n'en faisait cependant pas partie, il n'avait jamais entendu parler de ce personnage.

– Qui fut Ibn Taymiyyah ? demanda le professeur.

– Ce fut un grand musulman, répondit l'un des élèves qui connaissait ce nom.

– Un géant ! renchérit Ayman. Le cheik Ibn Taymiyyah a été un géant. Il est né dix ans après l'invasion mongole et son père est devenu l'imam de la mosquée de Damas. Les mamelouks ont continué à combattre les Mongols, mais le problème c'est que l'élite mongole s'est convertie à l'islam. Comme vous le savez, le Prophète, qu'Allah le bénisse, a interdit de tuer des musulmans. Si les Mongols devenaient musulmans, cela signifiait qu'on ne pouvait plus les combattre. Ou bien pouvaient-ils être combattus ? Le cheik Ibn Taymiyyah consulta les textes sacrés, analysa la question et émit une fatwa qui légalisait le djihad contre les Mongols en ces termes : « Il est établi par le Livre, par la *sunna* et par la nation unanime, que quiconque désobéit à une seule des lois de l'islam sera combattu, même s'il a prononcé les deux déclarations d'acceptation de l'islam. » Le cheik a aussi ajouté : « La foi c'est l'obéissance. Si une partie de la foi est en Allah et une autre n'est pas en Allah, il faudra combattre jusqu'à ce que la totalité de la foi soit en Allah. » Ainsi, le cheik Ibn Taymiyyah a apporté une caution légale et divine à la guerre contre les Mongols qui s'étaient convertis à l'islam. Le cheik a dit à nos soldats que la défaite qu'ils avaient subie face à l'ennemi était comme la défaite de Mahomet, que la paix soit avec lui, à la bataille d'Uhud, mais que leur insurrection serait semblable au triomphe du Prophète, que la paix soit avec lui, à la bataille de la tranchée. Les événements qui suivirent prouvèrent qu'il avait raison. Avec l'aide spirituelle du cheik Ibn Taymiyyah, les Mongols finirent par être vaincus. (Le professeur tendit les mains au plafond.) Dieu est le plus grand !

– *Allahu akbar* ! répétèrent les élèves, à nouveau galvanisés.

– Le cheik Ibn Taymiyyah était encore vivant lorsque naquit le grand Empire ottoman, qui est à l'origine du troisième califat, dont Istanbul était la capitale. Les Ottomans détruisirent l'Empire romain d'Orient, s'emparèrent de Constantinople, conquièrent les pays voisins

et attaquèrent partout les *kafirun* européens. Le grand califat ottoman est parvenu aux portes de Vienne et a duré presque sept siècles. Mais les Ottomans et l'*umma* ont commencé à se détourner de la charia et à céder à la tentation d'obéir aux lois humaines plutôt qu'à la loi d'Allah. Ce changement se produisit à une époque où les *kafirun* commencèrent à mettre au point de nombreuses machines, de plus en plus puissantes, ce qui eut pour conséquence de fragiliser les Ottomans et avec eux l'*umma* tout entière. Jusqu'à l'extinction du califat ottoman en 1924.

– Qu'Allah maudisse les *kafirun* ! cria Abdullah, un garçon assis juste derrière Ahmed. Mort aux infidèles !

– Oui, c'est vrai, les *kafirun* sont responsables de la fin du grand califat, dit le professeur Ayman. Mais la décision d'en finir avec le califat fut prise par le nouvel émir turc, Mustafa Kemal, qu'il brûle pour l'éternité dans le grand brasier. Cet apostat s'est autoproclamé Atatürk, le père des Turcs, mais il était de toute évidence sous l'influence diabolique des *kafirun* et de la culture de l'époque, qui l'amenèrent à séparer la religion de l'État. Il eut même l'audace, imaginez, de transformer la grande mosquée Sainte-Sophie en musée !

– Mort à l'apostat ! cria le même Abdullah.

Un autre reprit aussitôt :

– Qu'Allah le garde en enfer pour l'éternité !

Le professeur leva les bras, cherchant à calmer les esprits. Il voulait inculquer à ses élèves l'orgueil d'être musulmans, mais il n'avait nullement l'intention de déclencher une mutinerie.

– Du calme, du calme ! ordonna-t-il. Restez calmes !

L'agitation diminua, le brouhaha s'atténua. Ahmed, qui jusqu'alors s'était tu, digérant tout ce qu'il avait entendu, se surprit lui-même à lever la main pour demander la parole.

Le professeur posa son regard sur lui.

– Oui, mon garçon. Qu'est-ce qu'il y a ?

Ahmed sentait son cœur battre à tout rompre, sans qu'il puisse le contrôler ; il ne savait pas si cela était dû au trac de prendre la parole en public, ou à l'indignation causée par ce que les *kafirun* avaient fait à l'*umma*.

– Professeur, comment pouvons-nous rester calmes ? demanda-t-il avec orgueil. Aujourd'hui, il n'existe aucun califat ! Vous avez dit tout à l'heure que les califes étaient les successeurs du prophète Mahomet.

S'il n'y a pas de calife, est-ce qu'on ne viole pas la volonté de l'apôtre de Dieu ?

Le professeur Ayman s'approcha d'Ahmed et lui passa la main dans les cheveux, lui faisant comprendre qu'il trouvait sa question très pertinente.

– Soyez patients et espérez. L'*umma* va se réveiller.

– Mais quand, professeur ? Quand ?

Le professeur respira profondément et ébaucha un sourire énigmatique.

– Bientôt.

V

Le canot glissait rapidement sur le Grand Canal, tel un bolide zigzaguant entre les pesants *vaporetti*, les élégantes gondoles et les taxis légers, mais Tomás ne parvenait pas à détacher son regard des éblouissantes façades byzantines que renvoyait le miroir liquide en reflets ondulés. Les palais se succédaient, pâles et orgueilleux ; lorsqu'ils étaient éclairés à l'intérieur, on apercevait par les fenêtres une infinité de tableaux, de candélabres et d'étagères de livres, surmontés de plafonds richement ornés.

– On y est presque, dit Guido, le guide italien qui était venu chercher Tomás à l'aéroport.

Cela faisait quelques années déjà que l'historien n'était pas venu à Venise, mais revenir dans la grande et vieille cité des Doges était chaque fois une expérience à couper le souffle. Il parcourut l'eau du regard ; la mer était d'un vert limoneux et des vaguelettes se formaient à la base de l'embarcation. Il inspira l'air frais du soir. Une vague odeur de varech imprégnait l'atmosphère et les cris des mouettes étaient incessants, tantôt joyeux tantôt mélancoliques.

Le canot vira à gauche, et le Grand Canal s'ouvrit alors, révélant les tours de San Giorgio Maggiore au fond à droite. L'embarcation traversa le Bacino di San Marco, longea l'immense place et l'imposant campanile, sur la gauche, puis s'arrêta près du Ponte della Paglia.

– Nous sommes arrivés, annonça Guido.

Tomás sauta sur le petit quai, où des files de gondoles noires attendaient le chaland, suivi de près par le guide.

– Où a lieu la réunion ?

Guido désigna la grande structure gothique recouverte de marbre rose, juste à côté.

– Ici, au Palais ducal.

– Ici ? s'étonna Tomás. Vous organisez des réunions dans le palais

des Doges ?

– Bien sûr. Vous connaissez un meilleur endroit à Venise ?

– Mais je pensais que c'était pour les touristes...

L'Italien haussa les épaules en riant.

– On a prétexté des travaux de restauration pour fermer le palais au public. Personne ne viendra nous déranger, soyez rassuré.

Ils marchèrent en direction des arcades de la façade tournée vers la mer où, de part et d'autre de la porte d'entrée, deux carabinieri armés de pistolets automatiques montaient la garde. Ils s'identifièrent et entrèrent dans le palais. C'était sombre. Le guide emprunta l'escalier et conduisit l'historien au deuxième étage, où se tenaient d'autres carabinieri armés. Après s'être à nouveau identifiés, ils passèrent par la Sala del Guariento et Guido s'arrêta devant la porte suivante, faisant signe à Tomás de continuer tout seul.

– Je vous en prie, dit-il. La réunion se tient ici, dans la Sala del Maggior Consiglio.

La porte s'ouvrit et révéla un immense salon aux murs et au plafond richement ornés. Tomás savait qu'au temps des doges c'était justement ici qu'avaient lieu les réunions du grand conseil, ce qui exigeait un espace suffisamment vaste pour accueillir les deux mille conseillers environ que comptait la cité. Tout comme à cette époque, le centre de la Sala del Maggior Consiglio était occupé par une énorme table, autour de laquelle plusieurs dizaines de personnes s'affairaient, certaines assises, d'autres déambulant nerveusement d'un côté ou de l'autre, des feuilles de papier passant de main en main.

À une extrémité, devant le *Paradis* démesuré du Tintoret, trônait, tel le doge gouvernant Venise, un personnage à l'aspect austère et dominateur : Frank Bellamy.

Un maillet retentit.

– Mesdames et messieurs, dit Bellamy de sa voix grave et rauque, puis-je avoir votre attention, s'il vous plaît !

Le bruit des chaises cessa rapidement, les conversations s'interrompirent, les derniers raclements de gorge se firent entendre et le silence finit enfin par s'installer. Dehors, on pouvait entendre la douce rumeur de la mer et les mouettes qui continuaient à pousser leurs cris.

– Bienvenue à la réunion annuelle de la NEST en Europe, poursuivit l'homme de la CIA. La majorité des personnes ici présentes

font partie de l'équipe depuis plusieurs années déjà, mais, comme à l'accoutumée, de nouveaux éléments nous ont rejoints. Cette fois-ci, au lieu des habituels militaires, ingénieurs et physiciens, la NEST accueille des personnes qui ont des compétences et des profils différents. Nous pensons qu'elles nous aideront à identifier des menaces concrètes. Jusqu'à une époque récente, nous avons confié cette mission essentiellement aux services secrets, CIA, MI5 et Mossad notamment, pour nous concentrer sur la réponse à apporter à toute menace dont nous faisaient part ces services. Mais, après le 11 Septembre, nous avons choisi de renforcer nos capacités, c'est pourquoi nous avons aujourd'hui parmi nous ces nouveaux éléments. (Il fit un signe en direction de la table.) Je demande aux nouveaux venus de se lever.

Cette dernière phrase déconcerta quelque peu Tomás. Certes, il était nouveau, mais il n'avait pas accepté de faire partie de la NEST, simplement de participer à cette réunion. En réponse à la demande de l'orateur, une dizaine de personnes se levèrent et Tomás sentit le regard froid de Bellamy se poser sur lui. À contrecœur, il repoussa sa chaise et se leva aussi.

– Je vous demande d'accueillir chaleureusement ces nouveaux membres de l'équipe.

Des applaudissements fournis emplirent la Sala del Maggior Consiglio. Tomás fut tenté de protester et de dire qu'il n'appartenait pas à l'équipe, mais il se tut devant une telle acclamation. S'apercevant de l'attention dont il était l'objet, il esquissa un sourire gêné et se rassit le plus vite possible.

– Nous allons commencer par une brève réunion d'introduction, destinée surtout aux nouveaux arrivés, mais qui sera aussi l'occasion de rappeler à tous pour quelle raison nous sommes ici et pourquoi notre mission est aussi importante, reprit Bellamy. Puis nous passerons à des tables rondes plus spécialisées, pour discuter de l'évolution de la situation dans chaque théâtre d'opérations et analyser les réponses à apporter aux nouveaux défis. Ce programme vous convient-il ?

Un chœur d'approbation s'éleva de la table.

– Bien. L'Occident va être la cible d'une attaque nucléaire, commença-t-il par dire.

Un brouhaha emplit la salle, tandis que les participants échangeaient des regards interrogateurs.

– Je ne vous annonce là rien que vous ne sachiez déjà, n'est-ce pas ? L'Occident va effectivement faire l'objet d'une attaque à l'arme nucléaire. La seule question est de savoir quand. C'est pour cela que nous existons. (Le brouhaha diminua.) Comme vous le savez, la NEST a été créée aux États-Unis dans les années soixante-dix, mais n'oublions pas que tout cela a commencé en 1945, lorsque les scientifiques du projet *Manhattan* ont fait exploser une première bombe atomique à Alamogordo, au Nouveau-Mexique, puis celles d'Hiroshima et de Nagasaki. (Bellamy soupira.) À cette époque, je travaillais à Los Alamos, au projet *Manhattan*, et je me souviens du choc que je ressentis lorsque je m'aperçus que l'Amérique croyait posséder un grand secret.

On entendit des rires dans la salle.

– Je suis sérieux, insista-t-il, réagissant aux rires. Aujourd'hui ça peut sembler anecdotique, mais à l'époque nos hommes politiques pensaient vraiment que la bombe atomique était un grand secret américain. Ils ne comprenaient pas que nous nous étions limités à résoudre un problème technique et qu'en faisant exploser la bombe, nous avons prouvé que ce problème avait été résolu. À partir de là, n'importe quel autre scientifique pouvait en faire autant. Cette connaissance était à la portée du monde entier. Croire que l'inventeur de la bombe atomique peut garder le secret de sa fabrication, c'est comme croire que celui qui a inventé la roue pouvait garder son invention secrète. En réalité, la boîte de Pandore était ouverte. C'était le début de l'ère nucléaire et il était impossible de revenir en arrière. Un groupe de physiciens, parmi lesquels Einstein, Oppenheimer et Bohr, est alors venu nous dire qu'il n'y avait aucun secret à protéger et qu'à brève échéance, le monde disposerait d'armes nucléaires.

– Cette prévision ne s'est pas réalisée, observa un homme en uniforme assis à l'autre extrémité de la table.

– Pas immédiatement, convint l'orateur. Mais le fait est que la fabrication d'une arme nucléaire ne recèle pas de grands mystères, vous ne trouvez pas ? On recense déjà une dizaine de pays au moins qui la possèdent et une vingtaine d'autres qui auraient la possibilité de l'assembler. Le traité de non-prolifération nucléaire est parvenu à contenir le problème mais, comme vous le savez, la situation risque fort de devenir rapidement incontrôlable. N'oublions pas que la bombe atomique est l'arme la moins chère jamais inventée si l'on

rapporte son coût à son pouvoir de destruction. Avec l'arme atomique, la destruction d'une ville coûte beaucoup moins cher qu'avec n'importe quel autre type d'armes.

– N'oubliez pas que la Libye a payé une centaine de millions de dollars pour que M. Khan leur fabrique des armes nucléaires, ajouta un homme assis à côté de Bellamy. Ces bombes sont vraiment très bon marché.

– Exact, reprit Bellamy. Souvenez-vous aussi qu'avec l'évolution technologique, l'arme nucléaire devient de moins en moins coûteuse et de plus en plus efficace. Ce qui la rend accessible aux pays en développement. En outre, la technologie mise en œuvre pour faire fonctionner une centrale nucléaire est pratiquement la même que celle qui est utilisée pour fabriquer l'arme nucléaire. Ce qui signifie que les projets nucléaires des pays en développement ne sont pas pacifiques. La bombe atomique étant relativement facile à fabriquer et bon marché, elle est devenue particulièrement attrayante pour les pays pauvres. Ceux-ci n'ont pas besoin de beaucoup d'argent pour devenir menaçants. Il leur suffit de produire des armes nucléaires. Dès lors qu'un pays a pris la décision stratégique de devenir une puissance nucléaire, ce ne sont pas les sanctions internationales qui peuvent l'en empêcher. Et nul besoin d'être riche ou développé, il lui suffit de le vouloir. (Il regarda autour de la table.) Mes amis, les armes nucléaires sont à présent les armes des pauvres. Si j'en possède une, je peux menacer et intimider mon voisin. Et, comme vous le savez, les probabilités qu'un pays pauvre fasse exploser une bombe atomique sont beaucoup plus grandes que dans le cas d'un pays riche.

La majorité des personnes présentes dans la salle savaient déjà parfaitement tout cela, mais elles observèrent néanmoins un silence pesant. Bien qu'elles fussent presque toutes conscientes du danger, le fait de le rappeler n'était nullement réjouissant. C'est comme la mort : on sait tous qu'elle nous attend, mais personne ne veut y penser.

– Mais là n'est pas la plus grave menace, voyez-vous ! En fin de compte, si un pays en développement nous attaque avec une bombe nucléaire, nous avons la possibilité de riposter avec dix bombes thermonucléaires. Non, la menace la plus grave, vous ne l'ignorez pas, est celle que représentent les terroristes. Et parmi ceux-ci, les plus menaçants sont les djihadistes islamiques. S'ils faisaient exploser une bombe nucléaire ici, à Venise, par exemple, contre qui exercerions-

nous des représailles ? Les fondamentalistes musulmans n'ont pas de quartier général, ils ne possèdent pas de ville ni de pays. En réalité, ils n'ont aucune adresse à laquelle nous puissions envoyer notre réponse. Avec les terroristes, la menace des représailles ne marche pas. Et depuis le 11 Septembre, nous nous sommes aperçus que dès qu'ils en auront la possibilité, ils nous attaqueront avec des armes nucléaires. D'un côté, ils ne craignent pas les représailles. De l'autre, ils aiment les actes spectaculaires qui attirent l'attention. Les armes nucléaires sont donc parfaites pour les fondamentalistes islamiques. Ce sont eux qui font peser la plus grande menace et, dans le fond, c'est à cause d'eux que nous existons.

Il acheva son exposé et consulta sa montre, exaspéré.

– Bon sang ! grommela-t-il.

– Il y a un problème, M. Bellamy ?

– La personne qui devait animer la réunion est en retard. (Il appuya les mains sur la table et se leva en soupirant.) Bon, je vais demander de l'aide à l'un de nos collaborateurs qui participe à une réunion restreinte dans la Sala del Consiglio dei Dieci. Je n'en ai pas pour très longtemps.

Frank Bellamy se dirigea vers la porte, mais il s'arrêta à mi-chemin, comme s'il s'était souvenu de quelque chose.

– Ah ! s'exclama-t-il. Vous ferez preuve de respect à son égard, hein ? Il est du Mossad.

VI

Le groupe de garçons se rassembla le long du canal, les yeux fixés sur les maisons blanches qui s'alignaient sur l'autre rive, les poings serrés, animés par la rage de la vengeance. Ahmed se trouvait parmi eux et regardait les maisons, habité par le même sentiment.

– Il faut qu'on donne une leçon aux *kafirun*, marmonna Abdullah entre les dents, les cheveux au vent. Vous avez entendu ce qu'a dit le professeur ? Les *kafirun* nous haïssent et font tout ce qu'ils peuvent pour humilier l'*umma*. Nous devons venger la fin du califat.

La déclaration eut le même effet que l'allumette avec laquelle on allume une mèche : elle enflamma leur volonté.

– Par Allah, on va le faire aujourd'hui même, s'exclama Ahmed, en frappant la paume de sa main. (Il regarda autour de lui, une expression de défi dans les yeux.) Qui me suit ?

– Moi, répondirent-ils tous d'une seule voix.

Ils se regardèrent les uns les autres, sans trop savoir comment concrétiser la décision qu'ils venaient de prendre. Se décider était une chose, agir en était une autre. Ils se tournèrent vers Ahmed.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

Le garçon réfléchit un moment.

– Nous rentrons tous chez nous mettre une djellaba. (Il désigna le pont sur le canal.) On se retrouve ici dans une demi-heure. Celui qui ne vient pas est un apostat !

Le groupe se sépara rapidement, tous partirent en courant. Ahmed entra furtivement chez lui, regardant de tous côtés. Il ne voulait pas que ses parents ou ses frères le voient, il n'avait aucune envie qu'on lui pose des questions. Il fila dans sa chambre, ouvrit le placard et en sortit la longue tunique blanche qu'il portait habituellement pour la prière du vendredi, à la mosquée du quartier. Il la revêtit à la hâte et, alors qu'il s'apprêtait à sortir, sa sœur cadette apparut tout à coup.

– Où vas-tu habillé comme ça ? s'étonna-t-elle.

Ahmed s'arrêta un instant, sans réagir.

– Moi ? Je... je... je vais à la mosquée.

– À cette heure-ci ?

Le garçon l'écarta et se dépêcha de sortir de la maison, craignant que quelqu'un d'autre n'apparaisse.

– Ordres du cheik, lança-t-il sur le pas de la porte, avant de disparaître.

Ils se retrouvèrent près du pont sur le canal. Ahmed fut le troisième à arriver, mais les autres ne tardèrent pas. Ils portaient tous une djellaba, comme convenu.

– Et maintenant ? demanda l'un d'eux, presque embarrassé.

Ahmed fit un signe en direction des maisons blanches, de l'autre côté.

– Maintenant, on traverse le pont et on va voir les *kafirun*.

– Et quand on y sera, on fera quoi ?

C'était une bonne question. Ahmed se frotta le menton, songeur. Ils traversaient le pont, entraient dans le quartier chrétien et... et... et après ? Les yeux du garçon glissèrent sur le canal et se posèrent sur les cailloux arrondis qui y étaient éparpillés.

– Ramassez des cailloux, s'exclama-t-il. On va attaquer les *kafirun* avec !

– Bonne idée !

Les garçons coururent jusqu'au canal et se remplirent les poches de pierres. Puis, leurs djellabas anormalement pesantes, ils montèrent jusqu'à l'entrée du pont et s'arrêtèrent un instant pour rassembler leur courage. Ils étaient arrivés jusque-là. Seraient-ils capables de franchir le pas suivant ?

– Par Allah, allons-y ! cria Ahmed, plus pour s'encourager lui-même que pour animer les autres.

– *Allahu akbar* ! crièrent les autres, en s'efforçant aussi d'être vaillants.

Le groupe avança. Dix garçons, tous vêtus de tuniques blanches et les poches débordant de pierres. Ils traversèrent le pont en tremblant de peur, le visage fermé, affichant une détermination qu'ils ne ressentaient pas vraiment. Si leurs parents les voyaient ! Mais ils étaient musulmans et de l'autre côté se trouvait l'ennemi, les *kafirun*... les croisés. Leur devoir de bons musulmans n'était-il pas de faire

respecter l'islam ?

Ils entrèrent dans le quartier copte en silence afin de ne pas attirer l'attention par des cris. Leur courage s'était presque évanoui. Qu'allait-il se passer à présent ? Un croisé allait-il apparaître devant eux, brandissant une épée ? Que feraient-ils si cela arrivait réellement ? Leur imagination leur jouait des tours, et ils voyaient déjà des croisés partout, qui les observaient.

« Il vaut mieux en finir rapidement », pensa Ahmed en arrivant près de la première habitation, de l'autre côté du pont, les jambes et les mains tremblantes. Il sortit une pierre de sa poche et visa la maison.

– Commençons par celle-ci, dit-il. Attaquons-la !

Les autres membres du groupe, tous aussi pressés d'en finir le plus vite possible, saisirent également les pierres qu'ils avaient dans les poches de leurs djellabas.

– *Allahu akbar* ! s'écrièrent-ils en chœur pour s'armer de courage.

Une volée de cailloux s'abattit sur la maison sans provoquer de dégâts apparents. Ils sortirent d'autres pierres de leurs poches et recommencèrent l'opération, mais cette fois avec plus de conviction. Ce deuxième assaut provoqua quelques bris de vitres.

Ils s'arrêtèrent un instant, figés par la crainte.

– Qu'est-ce qui se passe ? dit une voix d'adulte de l'autre côté.

Paniqués, ils firent demi-tour, prenant leurs jambes à leur cou. Ils s'enfuirent en courant, leurs sandales soulevant des nuages de poussière, jusqu'au pont et au-delà, jusqu'à leur quartier, puis s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle. Alors ils éclatèrent de rire, évacuant ainsi leur crainte et leur excitation.

Par Allah, comme ils se sentaient fiers ! Ils avaient donné une leçon aux *kafirun*.

Pendant les cours de religion à la madrasa, le professeur Ayman parlait énormément de l'histoire de l'islam, en particulier des grandes confrontations avec les *kafirun*. Il décrivait le massacre perpétré par deux cent mille soldats de l'Empire romain d'Orient sur les trois mille hommes de l'armée de Mahomet presque comme s'il s'était produit la semaine précédente, et il évoquait sur le même ton les guerres avec les croisés pour la conquête de Jérusalem, ou Al-Quds.

– Lorsque Omar conquiert Al-Quds, il refusa de prier dans une église

afin que personne n'ose la transformer en mosquée, raconta-il. Il donna l'ordre de ne pas maltraiter les *kafirun* chrétiens et autorisa le retour des *kafirun* juifs, auxquels les chrétiens avaient interdit d'entrer dans Al-Quds. Eh bien, savez-vous ce qu'ont fait les chrétiens lorsqu'ils reprirent Al-Quds pendant les croisades ?

Les élèves demeuraient silencieux, attendant que le professeur réponde à sa propre question.

– Ils tuèrent tous les croyants ! Hommes, femmes, vieillards, enfants... personne n'en réchappa ! Personne ! Ils passèrent tous les croyants par le fil de l'épée ! (La voix s'exaltait, le ton devenait enflammé et vibrant.) Et ils ne se sont pas arrêtés là, ces chiens. Ils osèrent transformer le Dôme du Rocher en église, vous vous rendez compte ! Et à la sainte mosquée d'Al-Aqsa, vous savez ce qu'ils lui ont fait, vous le savez ? Ils changèrent son nom et l'appelèrent le Temple de Salomon ! Temple de Salomon, vous avez bien entendu ! Ils ont confisqué la sainte mosquée d'Al-Quds et en ont fait le logement de l'émir *kafir*. Voilà ce qu'ils ont fait ! (Un brouhaha d'indignation parcourut la salle.) Les *kafirun* nous haïssent, conclut-il en répétant la phrase par laquelle il terminait chacune de ces histoires. Ils veulent exterminer l'islam.

Les histoires de ce genre se succédaient. Ayman aimait les raconter et les élèves adoraient les entendre. Il comparait le comportement des chrétiens avec celui des musulmans, répétant chaque fois avec de nouveaux détails l'histoire de Saladin, le grand émir musulman qui, lorsqu'il conquiert Jérusalem, laissa partir librement tous les chrétiens et alla même jusqu'à indemniser les veuves et les orphelins des soldats chrétiens morts au combat.

– Vous pensez que les *kafirun* méritaient autant de considération ? demandait-il après chaque nouvel épisode de la geste de Saladin.

– Par Allah, non ! répondait la classe.

– Les *kafirun* ont exterminé les trois mille martyrs de l'armée de Mahomet, que son nom soit sacré à jamais ! Les *kafirun* ont tué tous les croyants à Al-Quds ! Les *kafirun* de Napoléon ont envahi l'Égypte et la Syrie. Les *kafirun* sont venus chez nous contrôler notre pétrole ! Les *kafirun* nous ont imposé des gouvernements fantoches pour nous diriger à leur gré ! Les *kafirun* nous imposent des lois qui sont contraires à la charia ! Méritent-ils autant de considération ?

– Par Allah, non !

Les attaques contre le quartier copte devinrent de plus en plus audacieuses. Ahmed et son groupe remplissaient de pierres les poches de leurs djellabas, traversaient le pont et attaquaient des maisons de plus en plus éloignées. Ils allèrent même jusqu'à caillasser un restaurant, mais ils prenaient la fuite dès qu'apparaissait un adulte et retournaient en courant dans leur quartier. Après chacun de ces raids, l'adrénaline leur donnait la sensation qu'ils étaient aussi braves que Saladin, bien qu'un peu moins cléments.

Même en sachant que ses parents désapprouveraient les attaques, Ahmed considérait qu'il accomplissait son devoir de bon musulman. Il était néanmoins conscient qu'il ne respectait ainsi qu'une partie de ses obligations de croyant. L'autre, plus spirituelle, se déroulait à la mosquée et consistait à se recueillir ou à mémoriser le Coran. Mais le plus grand défi religieux qu'il devait relever apparaissait chaque année, à la même époque.

Le ramadan.

Quand arriva le mois sacré pour la première fois après qu'on lui eut présenté le cheik Saad, Ahmed décida secrètement d'accomplir le quatrième pilier de l'islam, le *sawm*, le jeûne. Les enfants n'étaient pas soumis au *sawm*, comme ses parents et le mollah le lui avaient souvent répété, mais Ahmed estimait qu'il était de son devoir de bon musulman de le respecter.

– Le *sawm* nous aide à nous faire une idée de la souffrance des malheureux qui n'ont pas à manger, leur expliqua le cheik à une occasion où ils avaient parlé du ramadan. Les bons musulmans doivent jeûner pour obéir à Dieu.

Pendant le mois sacré, Ahmed se réveillait avant le lever du jour, comme il le faisait déjà auparavant, mais cette fois il se mit à partager avec sa famille un repas léger et insipide, à la lumière des lampes jaunâtres de la salle. On évitait le sel pour ne pas avoir soif, le jeûne s'étendant aussi aux boissons. Le *sawm* commençait à l'aube, moment auquel sa mère préparait le repas que les enfants emportaient à l'école.

Les cinq enfants quittaient la maison vers cinq heures du matin. Ahmed et ses deux frères aînés allaient à une madrasa, ses sœurs à une autre. Arrivé à l'école, le garçon jetait la nourriture dans la poubelle et

passait la journée à jeun. Les premières heures et les premiers jours sans manger lui coûtèrent énormément, mais au bout d'un certain temps il commença à s'habituer et, bien qu'il ressentît une certaine faiblesse et de l'irritabilité, il continua à respecter secrètement le *sawm*.

Il découvrit ainsi que l'heure la plus agréable du ramadan était le crépuscule. Lorsque le soleil incandescent disparaissait à l'horizon et que, de la mosquée, montait l'appel mélancolique du muezzin à la prière, sa mère disposait sur la table des dattes et des cruches pleines d'eau que tous consommaient aussitôt, même les plus petits, bien que les adultes pussent présumer qu'ils n'avaient pas jeûné. Venaient ensuite la prière du début de soirée puis le grand repas, un vrai banquet cette fois : la table se remplissait de mets délicieux, comme d'excellents *koshari*, de délicieux *taamiyya*, de succulents *molokhiyya*, accompagnés de pain *baladi* et de fromage *domiati*, le tout arrosé de thé et de yaourt. Le repas s'achevait par les inévitables sucreries, des baklavas variés que le garçon dévorait avec une gourmandise difficile à dissimuler.

Ahmed considéra le ramadan comme le mois des bonnes actions. Outre la préparation des repas, sa mère mettait à profit l'inactivité de la journée pour cuisiner pour les pauvres. Son fils, pieux et plein de bonne volonté, profitait du fait que le vendredi était jour de repos pour l'aider ; puis il emportait la casserole à la mosquée et distribuait la nourriture aux nécessiteux.

Cette première fois où il respecta le *sawm* en secret, lorsque arriva la *Laylat al-Qadr*, la Nuit de la Destinée, qui signalait la première révélation faite à Mahomet dans la grotte de La Mecque peu avant la fin du mois sacré, Ahmed ne ferma pas l'œil. Il passa toute la nuit à prier, confiant dans la promesse faite par Dieu selon laquelle, cette nuit-là, aucune prière ne serait ignorée.

– C'est écrit dans le Livre sacré : « La nuit de la Destinée est meilleure que mille mois ! », lui avait dit le cheik Saad pendant une leçon à la mosquée, récitant par cœur les versets 3 et 4 de la sourate 97. « Durant celle-ci les anges descendent ainsi que l'Esprit par permission de leur Seigneur. »

La Nuit de la Destinée vaut plus que mille mois réunis ? Au cours de cette nuit, les anges descendent sur terre pour exécuter les ordres d'Allah ? Il alla lui-même consulter le Coran, lut et relut la sourate 97.

C'était vrai, c'était écrit ! Il fallait donc en profiter pour prier toute la nuit, puisqu'elle valait plus que mille autres. Il pria pendant des heures et des heures, mais en réalité il n'avait pas grand-chose à demander à Dieu. Bien sûr, en bon musulman, sa piété n'en serait que plus grande s'il priait pour les pauvres et les défavorisés. Il pria, donc. Il devait aussi prier pour rester honnête et intègre, comme le préconisait le Coran, et pour qu'Allah lui donne des forces pour respecter scrupuleusement Ses lois et qu'Il ne le laisse pas tomber en tentation. Et il pria encore.

Désormais, il accomplissait intégralement le *sawm* pendant le ramadan, en secret il est vrai, et priait jusqu'à l'aube la Nuit de la Destinée. Aux prières habituelles qu'il faisait depuis l'âge de sept ans pendant cette nuit sacrée, il en avait ajouté d'autres après qu'il eût fait la connaissance du professeur Ayman. Lorsqu'il eut douze ans, il se mit à prier pour les défavorisés et pour l'incorruptibilité de son âme. Mais, à partir de cette époque, il estima qu'il devait aussi prier pour l'islam en cette période difficile, prier pour que le Prophète ait enfin un successeur, prier pour que le califat soit restauré.

Et il pria.

Quelqu'un frappa à la porte avec douceur à l'heure du déjeuner. Le ramadan était fini depuis un mois environ, toute la famille était à table et mangeait du chevreau grillé.

– Ahmed, va voir qui c'est, ordonna son père, occupé avec un morceau de viande.

Le fils se leva et alla ouvrir la porte. De l'autre côté, il vit un homme voûté, au regard soumis.

– M. Barakah est là ?

Ahmed regarda dans la direction de la salle.

– Père, c'est pour vous.

– Qui est-ce ?

– C'est un monsieur qui veut vous parler.

M. Barakah s'essuya les mains à une serviette et se leva. Ahmed retourna à table et ne prêta pas attention à la conversation qui s'était engagée à la porte.

Quelques instants plus tard, cependant, il entendit gronder la voix de son père.

– Ahmed, viens là !

Le ton était comminatoire et le garçon sursauta de peur sur sa chaise.

– Viens là, je t’ai dit.

Ahmed se leva, se demandant ce qui avait bien pu se passer pour que son père soit à ce point irrité. Il s’approcha de la porte, craintif. Le visiteur se tenait toujours à l’entrée, la tête basse comme un pénitent.

– Oui père ?

Il ne la vit pas arriver. La gifle fut soudaine et brutale, si forte que le garçon chancela et se cogna contre le mur.

– Tu n’as pas honte ? hurla son père, le tirant à nouveau vers la porte. Tu n’as aucun respect ?

– Qu’y a-t-il, père ? parvint-il à demander, la voix étranglée. Qu’est-ce que j’ai fait ?

Une autre gifle, cette fois-ci sur l’autre joue.

– Ce que tu as fait ? Tu as le toupet de me demander ce que tu as fait ? (Il le saisit par le cou et le força à regarder le visiteur.) Tu connais ce monsieur ?

Le regard troublé par les larmes, Ahmed dévisagea l’inconnu.

– Non, balbutia-t-il en secouant la tête.

– Ce monsieur habite de l’autre côté du canal, dans le quartier chrétien. Il dit que toi et tes petits copains vous êtes allés là-bas lancer des pierres sur sa maison. C’est vrai ?

Ahmed sentit des sueurs froides lui parcourir le corps et il regarda mieux le visiteur au visage soumis et au dos courbé. C’était ça, un *kafir* ? C’était ça, un terrible croisé ? C’était des gens comme ça qui humiliaient l’islam ?

– Réponds, insista son père en le secouant comme un sac.

Ce fut au tour d’Ahmed de baisser la tête.

– Oui, murmura-t-il.

Sans lâcher son fils, M. Barakah regarda le visiteur, lui présenta des excuses et le salua. Lorsque l’inconnu s’en alla, il poussa la porte et traîna le garçon dans sa chambre. Une fois la porte refermée, Ahmed vit son père défaire la ceinture de son pantalon et comprit aussitôt ce qui l’attendait.

Maudit *kafir*.

VII

La porte de la Sala del Maggior Consiglio s'ouvrit et Frank Bellamy revint accompagné d'un homme rondouillard, de petite taille, affublé d'une barbe grisonnante et portant de fines lunettes sur le bout de son nez. Il avait l'air si drôle et inoffensif que le voisin de Tomás se pencha vers lui pour lui murmurer une plaisanterie :

– Si les gens du Mossad sont tous comme ça, je ne donne pas cher d'Israël !

L'historien sourit par politesse, mais il garda toute son attention fixée sur les deux hommes qui s'approchaient de la table. Bellamy indiqua à son invité où il pouvait s'asseoir.

– Mes amis, je vous présente David Manheimer.

Le nouveau venu inclina la tête pour saluer les présents.

– *Shalom*.

Le groupe le salua à son tour et l'homme de la CIA reprit :

– Comme certains de vous le savent, David est notre contact avec le Mossad et il a une grande expérience des groupes terroristes islamiques. Il a interrogé beaucoup de terroristes et a ainsi pu établir un profil et un cadre précisant leurs motivations qui sont une référence pour tous les services de renseignements du monde occidental. C'est un privilège de l'avoir parmi nous, ne serait-ce que pendant un court moment puisqu'il doit retourner à l'autre réunion. (Il sourit à l'Israélien.) Allez-y David.

L'homme du Mossad s'éclaircit la voix.

– Que puis-je dire que vous ne sachiez déjà ? commença-t-il dans un anglais guttural. Le terroriste religieux est un bigot. Il a tendance à se concentrer sur une valeur unique et à exclure toutes les autres. Dans le cas des terroristes musulmans, la valeur centrale consiste à obéir à Allah et au Prophète et à imposer la loi islamique, coûte que coûte. La religion leur fournit une explication du monde et de la place

qu'ils y occupent, mais en même temps elle les pousse à l'action. Pour ces croyants, il n'y a pas de zones grises, seulement du blanc ou du noir, et toutes les ambiguïtés morales sont éliminées. Les choses sont ou ne sont pas, il n'y a pas de juste milieu. Les terroristes se considèrent eux-mêmes comme le peuple de Dieu et les autres comme les ennemis de Dieu, et ce faisant ils déshumanisent l'adversaire au point de vouloir le tuer comme on tuerait... des fourmis, par exemple. Ils prétendent purifier le monde, mais ne se rendent pas compte qu'ils ne font que le souiller davantage.

– Des fous, en somme, fit observer une voix.

Manheimer regarda aussitôt l'homme qui avait parlé, un individu maigre, aux mâchoires saillantes.

– Vous n'y êtes pas du tout, le corrigea-t-il sur un ton péremptoire. Tous les tests psychologiques effectués sur eux montrent que nous avons affaire à des personnes parfaitement normales. Ce ne sont ni des psychopathes, ni des déséquilibrés. Ce sont des personnes comme vous et moi. D'ailleurs, vous avez sans doute remarqué que lorsque la police interroge des voisins ou des gens qui connaissent un terroriste après qu'il a commis un attentat, ils sont très surpris, car pour eux c'était quelqu'un d'absolument banal. Et c'est le cas, en effet. De nombreux terroristes se montrent même fort sympathiques et affables, personne ne les imaginerait capables de commettre de tels actes.

– Je continue à dire qu'ils sont fous.

– Absolument pas ! La seule faiblesse psychologique qu'on rencontre fréquemment chez presque tous les terroristes c'est un fort complexe d'infériorité. Ils supportent mal la domination intellectuelle, culturelle et technologique de l'Occident. Comme ils ne parviennent pas à l'égaliser, ils se sentent complexés et, partant, rejettent l'Occident et s'accrochent à la religion, qu'ils considèrent supérieure à tout. Or, comme vous le savez, ce n'est que lorsqu'on se sent inférieur qu'on a besoin de proclamer sa supériorité. Ils ne font que rationaliser ce complexe d'infériorité en se convaincant eux-mêmes que ce sont eux qui sont supérieurs, eux qui sont bons, eux qui ont raison. En réalité, les terroristes musulmans se considèrent comme des saints et des martyrs, luttant pour une cause juste, qui donnent leur vie pour le bien de l'humanité. Ils ne font ainsi qu'exorciser leur complexe d'infériorité.

– Mais ils commettent des actes de folie...

– De notre point de vue, oui. Mais pas du leur. Lorsqu'on saisit leur manière de raisonner, on est même surpris par la logique absolue avec laquelle tout s'imbrique. Il suffit de considérer comme bons certains présupposés, par exemple que les ordres du Coran et de Mahomet doivent être suivis à la lettre. Le reste n'est que la conséquence de cette prémisse...

– Il y a bien une explication à ces comportements, insista l'homme aux mâchoires saillantes, toujours combatif. Si elles ne sont pas folles, ces personnes doivent être incultes et pauvres, puisque...

– Vous vous trompez, une fois de plus ! coupa Manheimer. Toutes les études montrent que les terroristes ont généralement un niveau d'éducation supérieur à la moyenne, le plus souvent universitaire. Les terroristes islamiques n'échappent pas à la règle. Certes, certains sont pauvres et incultes, mais la majorité a fréquenté l'université, possède des diplômes, et dans certains cas, ce sont même des gens riches. Ben Laden, par exemple, est millionnaire. (Il secoua la tête et ébaucha un sourire condescendant.) Je sais bien que les hommes politiques et les universitaires occidentaux expliquent tout par des causes socio-économiques. D'une certaine manière, cela vous rassure, vous vous dites que si vous réglez les problèmes socio-économiques de ces peuples, vous réglerez le problème du terrorisme. Je peux comprendre ce type de raisonnement. Mais avez-vous déjà remarqué qu'un pourcentage anormalement élevé de terroristes est saoudien ? Or, pour autant que je sache, l'Arabie Saoudite baigne dans les pétrodollars et il n'y a pour ainsi dire pas de Saoudiens pauvres. Cette réalité tend à réduire à néant l'argument politiquement correct fondé sur les causes socio-économiques. (L'Israélien leva le doigt, doctement, comme pour souligner son point de vue.) Il faut absolument que vous compreniez que si dans certains cas les questions socio-économiques peuvent effectivement jouer un rôle, la motivation fondamentale des terroristes musulmans est avant tout d'ordre religieux. Je sais que pour un Occidental c'est difficile à comprendre, mais c'est la pure vérité : les terroristes musulmans se contentent d'appliquer les ordres du Coran et de Mahomet, convaincus qu'en obéissant aveuglément aux paroles divines, ils parviendront à se libérer de leur complexe d'infériorité vis-à-vis de l'Occident.

– Je ne peux pas accepter cette explication, insista l'homme aux mâchoires saillantes.

– C’est pourtant ce que révèlent les interrogatoires et les examens des terroristes musulmans que nous avons capturés. Comme vous pouvez l’imaginer, nous avons établi le profil approfondi d’une multitude de fondamentalistes islamiques. Les conclusions ne laissent aucune place au doute.

– Ça me paraît incroyable. Peut-être que...

Frank Bellamy, jusqu’alors impassible, s’anima soudainement.

– Excusez-moi messieurs, mais nous n’allons pas nous lancer dans un débat, interrompit-il. Si M. Dahl a des doutes sur ce qu’il vient d’entendre, je suis sûr que David pourra lui transmettre les rapports adéquats. (Il consulta sa montre, indiquant par là que l’exposé était clos.) David, je crois qu’il est l’heure...

– Oui, en effet, confirma l’homme du Mossad en se levant. Je vous prie de m’excuser, mais on m’attend pour une autre réunion. Ce fut un plaisir de passer ce moment avec vous.

Malgré son embonpoint, Manheimer quitta la pièce d’un pas léger, aussi rapidement qu’il était arrivé. Bellamy reprit son rôle d’animateur.

– Nous approchons de la fin de cette réunion générale et les tables rondes vont bientôt commencer. Mais je ne voulais pas conclure sans rappeler quelles seraient les conséquences d’un échec éventuel de notre mission de surveillance. (Il se tourna vers une femme d’une quarantaine d’années assise à sa gauche.) Evelyn, s’il vous plaît, pourriez-vous nous expliquer ce qui arriverait à nos sociétés si un tel attentat se produisait ?

Evelyn se leva et rajusta son manteau noir.

– *Jolly good, mister Bellamy.*

– Le professeur Evelyn Cosworth est l’une de nos nouvelles recrues, précisa l’homme de la CIA. Elle est professeur de sociologie à l’Imperial College de Londres. Sa thèse de doctorat porte sur les conséquences des grandes catastrophes pour la survie ou la mort des civilisations. Vous avez la parole, Evelyn.

Le professeur jeta un dernier regard sur ses notes.

– Ce que j’ai à vous dire est très simple et bref, commença-t-elle par expliquer, avec un fort accent *upper class* britannique. Les seules bombes atomiques à avoir jamais été utilisées contre des sociétés humaines ont été celles d’Hiroshima et de Nagasaki, en 1945. Ces explosions ont provoqué l’effondrement immédiat de la société

japonaise. La même chose se produirait-elle de nos jours ? Étant donné que nous n'avons pas encore connu le terrorisme nucléaire, nous en sommes réduits à en supputer les effets, sans grandes certitudes toutefois. Il y a cependant un certain nombre de choses dont nous pouvons être sûrs. Si un attentat nucléaire se produisait en Amérique, par exemple, les ondes de choc se feraient brutalement sentir sur l'ensemble de la planète. Bien évidemment, les premières victimes seraient les personnes atteintes par l'explosion, qui mourraient ou seraient blessées pour la plupart. Mais, comme cela s'est produit au Japon, les conséquences d'un tel événement iraient bien au-delà. Les populations perdraient automatiquement confiance dans leurs gouvernements. Cette perte de confiance pourrait pratiquement paralyser l'économie américaine. Des mutineries, des révoltes et un état insurrectionnel généralisé, qui rendraient les États-Unis ingouvernables, ne seraient pas à exclure. Or, le krach financier de 2008 a montré qu'à l'heure actuelle les économies de la planète sont toutes reliées par un réseau invisible, mais bien réel. On a vu aussi à quel point la confiance est importante : confiance dans l'économie, dans le système, dans l'administration. Un effondrement de la confiance en Amérique pourrait provoquer un nouvel effondrement de l'économie mondiale. Il est possible que notre civilisation survive à un tel choc. Mais si l'intention des terroristes est de détruire l'Occident, il leur suffit de faire exploser ensuite une deuxième bombe atomique, puis une troisième et une quatrième. Mes chers amis, je peux vous assurer que notre civilisation ne survivrait pas à une telle catastrophe.

Un silence absolu s'abattit sur la Sala del Maggior Consiglio. Profitant de l'impact causé par les prédictions du professeur Cosworth, Frank Bellamy reprit la direction de la réunion.

– Ceux qui pensent que le terrorisme nucléaire est uniquement un problème américain devraient y réfléchir à deux fois, dit-il en guise de conclusion. Bien, cette réunion générale est à présent terminée. Vous trouverez dans votre documentation le programme de la journée. Vous pouvez à présent vous diriger vers les salles où vont se dérouler les tables rondes spécialisées. Dans ce salon va se tenir la réunion avec les nouveaux membres de la NEST, que j'invite à s'approcher de moi. Mesdames et messieurs, bon travail.

Suivit un brouhaha de chaises que l'on déplace, de documents que l'on range et de conversations qui reprennent. Le chahut s'étant

momentanément installé, Tomás se leva et alla occuper un siège libre à deux chaises de Bellamy. L'Américain rangeait ses papiers, mais il leva les yeux dans sa direction.

– Alors Tomás ? Vous avez appris quelque chose ?

– Oui, bien sûr. Mais n'oubliez pas que je ne suis pas un nouveau membre de la NEST. Je suis juste venu assister à une réunion, rien de plus.

Bellamy passa un long moment à le dévisager, l'air mi-songeur, mi-ironique.

– Autant que je me souviene, vous n'êtes pas seulement venu assister à une réunion...

– Ah non ? Que suis-je venu faire alors ?

– Vous êtes venu nous aider à déchiffrer un e-mail d'Al-Qaïda.

– Mais vous avez dit que je ne pourrais avoir accès à cet e-mail que si j'acceptais de faire partie de la NEST. Or, que je sache, je n'ai encore rien accepté de tel.

– Vous allez accepter.

L'historien rit.

– Ah oui ? Qu'est-ce qui vous rend si sûr de vous ?

– La personne que je vais vous présenter. Elle ne va pas tarder à arriver.

– De qui parlez-vous ?

Le visage de l'Américain s'éclaira, révélant son habituel sourire dénué de tout humour.

– De la braise, bien sûr.

VIII

Le cheik fit doucement glisser ses doigts minces sur la couverture en cuir du Coran comme si c'était Dieu qu'il caressait.

– Pourquoi as-tu fais cela ? demanda le cheik Saad de sa douce voix.

Ahmed conserva son regard dur, soutenant celui du maître, convaincu qu'aucune réprimande ne l'éloignerait du chemin de la vérité.

– Ce sont des *kafirun*, cheik.

– Et après ? Quel mal t'ont-ils fait ?

– Ils ont fait du mal à l'islam. Qui fait du mal à l'islam fait du mal à Allah et donc à l'*umma*. Et qui fait du mal à Allah et à l'*umma* me fait du mal à moi.

– Tu le crois vraiment ?

– Oui.

– Est-ce là ce que je t'ai enseigné ces cinq dernières années ? Est-ce là ce que tu as appris avec moi ? Est-ce là ce que tu as appris dans cette mosquée ?

Le garçon baissa la tête et ne répondit pas. Le cheik se caressa la barbe, songeur.

– Qui te raconte ces choses-là ?

– Des gens.

– Quelles gens ?

Le garçon garda le silence un moment. S'il mentionnait le professeur Ayman, cela risquait de lui attirer des ennuis, pensa-t-il. Il était sans doute plus prudent de donner une réponse évasive.

– Mes amis.

Saad pointa le doigt vers son élève.

– Eh bien, va dire à tes amis qu'en persécutant les chrétiens ce sont eux les *kafirun*.

Ahmed leva les yeux, étonné.

– Que voulez-vous dire par là, cheik ?

Le maître désigna le Coran qu'il tenait dans la main.

– À quelle sourate en es-tu ?

– Pardon ?

– Combien de sourates connais-tu par cœur ?

L'élève sourit fièrement.

– J'en suis à la sourate 25, cheik.

– Ces cinq dernières années tu as appris par cœur les vingt-cinq premières sourates ?

– Oui.

– Alors récite-moi la cinquième sourate. Maintenant.

– La cinquième sourate, cheik ? dit Ahmed à nouveau étonné, en écarquillant les yeux. Mais elle est énorme...

– Récite-moi le verset 82 de la sourate 5.

Le garçon ferma les yeux et fit un effort de mémoire. Il passa mentalement en revue la cinquième sourate et arriva enfin au verset demandé.

– « Tu trouveras certainement que les juifs et les idolâtres sont les ennemis les plus acharnés des croyants. » récita-t-il. « Et tu trouveras certes que ceux les plus disposés à aimer les croyants sont ceux qui disent : “Nous sommes chrétiens”. »

– Tu vois ? demanda le cheik. Tu vois ? Les chrétiens sont les plus disposés à sympathiser avec les musulmans ! C'est ce que dit Allah dans le Coran. C'est la voix d'Allah lui-même qui le dit !

– Mais cheik, la sourate 5 dit aussi d'autres choses, argumenta Ahmed, combatif. Au verset 51, Allah dit ceci : « Ô vous qui croyez ! Ne prenez pas pour alliés les juifs et les chrétiens ; ils sont alliés les uns des autres. Et celui d'entre vous qui les prend pour alliés devient un des leurs. »

– C'est vrai, reconnut Saad. Mais souviens-toi qu'Allah dit au verset 256 de la sourate 2 : « Nulle contrainte en religion ! » Ce qui signifie que nous ne pouvons pas obliger les chrétiens à se convertir.

– Le problème, cheik, c'est que dans cette même sourate, au verset 191, Allah dit autre chose : « Et tuez-les, où que vous les rencontriez. Telle est la rétribution des mécréants. » Et deux versets plus loin, Allah dit : « Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sédition et que la religion soit entièrement à Allah seul. S'ils cessent, alors plus

d'hostilités sauf contre les injustes. » Le cheik se redressa. « Diable de garçon », songea-t-il, « outre qu'il est précoce, il connaît vraiment la première partie du Coran sur le bout des doigts ! » Quelle que soit la source de toute cette information, le fait est qu'il avait toujours une réponse toute prête.

– Écoute, Ahmed, il est vrai que tout cela est écrit dans le Coran et correspond à la volonté d'Allah, affirma-t-il lentement, comme s'il pesait ses mots. Mais je dois te rappeler que Dieu reconnaît les juifs et les chrétiens, qu'il appelle les Adeptes du Livre. Et au verset 109 de la sourate 2, Allah dit : « Beaucoup de gens du Livre aimeraient pouvoir vous rendre mécréants après que vous avez cru, par jalousie de leur part, après que la vérité leur est venue. Pardonnez et oubliez. » Tu vois ? « Pardonnez et oubliez. » Même si Allah blâme les chrétiens et les juifs, il demande aux croyants de pardonner aux Adeptes du Livre. Il nous faut donc pardonner et oublier. C'est un ordre direct d'Allah.

– Mais, cheik, vous n'avez pas récité la totalité du verset, corrigea l'élève. Vous en avez omis une partie.

– Ah oui ! Laquelle ?

– Au verset 109, Allah dit effectivement ce que vous avez cité, admit-il. Mais la phrase complète est : « Pardonnez et oubliez jusqu'à ce qu'Allah fasse venir Son commandement. » C'est-à-dire que les croyants ne doivent pardonner et oublier que jusqu'à ce qu'Allah fasse venir Son commandement. Cela implique qu'une fois qu'apparaît Son commandement, on ne doit plus ni pardonner ni oublier ! On doit faire autre chose. Dans la même sourate, quelques versets plus loin, Allah dit : « Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sédition et que la religion soit entièrement à Allah seul. »

Le cheik Saad soupira, exaspéré.

– Écoute, Ahmed, dit-il. Le Livre sacré est complexe et parfois contradictoire. Tu dois par-dessus tout...

– Complexe ? Contradictoire ? s'étonna l'élève en s'enhardissant. (Il désigna le Coran du regard.) Cheik, ce qui est écrit dans le Livre sacré est simple et direct. Allah dit, au verset 193 de la sourate 2 : « Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sédition et que la religion soit entièrement à Allah seul. » C'est très clair ! C'est...

– Tais-toi ! coupa Saad sur un ton subitement irrité, le visage rouge de colère, élevant la voix pour la première fois au cours des cinq années pendant lesquelles il avait instruit Ahmed. Tu ne dois pas

parler ainsi ! Aucun bon musulman ne doit parler ainsi ! Tu as tout juste douze ans, tu es encore un enfant ! Tu ne vas pas m'apprendre ce que dit ou ne dit pas Allah dans le Coran ! Je sais parfaitement ce que Dieu dit dans le Livre sacré ! J'ai étudié le Coran toute ma vie. L'islam, c'est Allah, que nous appelons *ar-Rahman* et *ar-Rahim*, le Clément et le Miséricordieux ! L'islam, c'est Mahomet, qui a dit qu'il était le frère de tout homme pieux ! L'islam, c'est Saladin, qui a épargné les chrétiens lorsqu'il a libéré Al-Quds ! L'islam, c'est les cent quatorze versets du Coran qui parlent d'amour, de paix et de pardon ! (Ahmed s'enfonça dans son coin, intimidé par cette soudaine colère.) Dans le Coran, Allah nous invite à être généreux avec nos parents, avec notre famille, avec les pauvres, avec les voyageurs, poursuivit Saad sur le même ton. Nous ne devons pas être dépensiers, nous ne devons pas tromper les autres. L'ostentation et l'orgueil sont de grands défauts, l'honnêteté est une vertu. Voilà ce que dit Allah dans le Coran ! (Emporté par ses mots, il leva un doigt justicier.) L'islam, c'est ce que le Miséricordieux énonce au verset 177 de la sourate 2 : « Mais la piété est la qualité de celui qui croit en Allah, au Jour dernier, aux Anges, aux Livres et aux Prophètes, qui donne de son bien, quelque amour qu'il en ait : aux proches, aux orphelins, aux nécessiteux, aux voyageurs indigents et à ceux qui demandent l'aide, et pour délier les jugs ; qui accomplit la *salat* et acquitte la *zakat*. Et ceux qui remplissent leurs engagements lorsqu'ils se sont engagés, ceux qui sont endurants dans la misère, la maladie et quand les combats font rage, les voilà les véridiques et les voilà les vrais pieux ! » (Il fixa sur son élève un regard encore furieux.) Et, par-dessus tout, n'oublie pas que l'islam est pacifique, tu entends ? Pa-ci-fi-que ! « Ô vous qui croyez ! » ordonne Allah au verset 29 de la sourate 4 « Ne vous tuez pas vous-mêmes. » Il est donc interdit de tuer ! C'est Allah qui le proclame dans le Coran ! « Ne vous tuez pas vous-mêmes. »

Le silence se fit dans la petite salle de la mosquée ; on entendait uniquement la respiration haletante du cheik et l'incessant bourdonnement des mouches. Saad se frotta le visage avec la main, s'efforçant de se calmer et de contrôler ses émotions, et l'élève baissa les yeux, gêné par l'embarras de son maître.

Ayant recouvré sa sérénité, le maître s'éclaircit la voix.

– À travers le Coran, Allah a reconnu les prophètes des juifs et des chrétiens comme Ses messagers, dit-il avec sa tranquillité habituelle.

Dieu dit, au verset 3 de la sourate 3 : « Il a fait descendre sur toi le Livre avec la vérité, confirmant les Livres descendus avant lui. Il fit descendre la Thora et l'Évangile. » Et Allah ajoute, au verset 163 de la sourate 4 : « Nous t'avons fait une révélation, comme Nous en fîmes à Noé et aux Prophètes après lui. Et Nous avons fait révélation à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob, aux Tribus, à Jésus, à Job, à Jonas, à Aaron, à Salomon, et Nous avons donné les Psaumes à David. » Le problème, c'est que les messages originaux de ces prophètes de la Torah et de l'Évangile ont été déformés par des intermédiaires, tels que les rabbins et les curés. C'est pourquoi Allah a eu besoin de faire une dernière fois la révélation, cette fois à Mahomet, et d'ordonner que Ses paroles soient consignées dans le Livre sacré afin qu'elles ne soient plus déformées. Lorsque le Coran parle, c'est donc Allah qui parle. Et dans le Coran, Jésus est reconnu comme un véritable prophète. N'as-tu pas lu cela ?

– Oui, cheik. Je l'ai lu.

– Le message d'Allah est un message de bonté, de compassion et de tolérance. Dans le dernier sermon qu'il a fait avant de mourir, Mahomet a dit : « Il n'y a pas de supériorité d'un Arabe sur un non-Arabe, ni d'un non-Arabe sur un Arabe, ni d'un Blanc sur un Noir, ni d'un Noir sur un Blanc, la seule supériorité qui compte est celle qui s'obtient par la conscience de Dieu. » (Il marqua une pause pour laisser décanter cette phrase.) Est-ce bien clair ?

– Oui cheik, acquiesça Ahmed de nouveau.

L'élève hésita, comme s'il voulait ajouter autre chose mais, intimidé par l'irritabilité inattendue de son maître, il se tut.

– Qu'y a-t-il mon garçon ? demanda Saad qui avait noté son hésitation.

– Rien, cheik.

– Parle.

Le regard d'Ahmed se posa sur l'ouvrage que son maître caressait encore.

– Lorsque Mahomet a dit qu'il n'y avait pas de races supérieures, il disait ce qui figure dans le Coran ?

– Bien sûr.

– Mais, cheik, dans cette même phrase, le Prophète dit clairement que, s'il n'y a pas de race supérieure, l'islam est néanmoins supérieur. Ce que l'apôtre d'Allah dit, c'est : il n'y a pas de supériorité entre les

hommes, « la seule supériorité qui compte est celle qui s'obtient par la conscience de Dieu ». Cela revient à dire que les musulmans sont supérieurs. Allah dit, à la sourate 3 verset 19 : « Certes, la religion acceptée d'Allah, c'est l'islam. »

– Bien sûr, l'islam c'est la soumission à Dieu. Qui se soumet à Dieu est supérieur. Mais souviens-toi que les Adeptes du Livre ont aussi la conscience de Dieu...

– C'est une conscience dénaturée par les rabbins et les prêtres, cheik. Ce n'est pas la véritable conscience. Ils ne connaissent Dieu qu'à travers des intermédiaires et non de manière directe, comme nous.

– C'est vrai, reconnu le maître. Et alors ?

– Cela montre que nous ne sommes pas tous égaux, cheik.

– J'admets que non, reconnu Saad. Mais n'oublie pas qu'Allah dit à la sourate 2, verset 62 : « Certes, ceux qui ont cru, les juifs, les chrétiens et les sabéens, quiconque a cru en Allah, au Jour dernier et a accompli de bonnes œuvres, tous auront leurs récompenses auprès de leur Seigneur ; ils n'éprouveront aucune crainte et ne seront jamais affligés. » Le même message est répété dans deux autres versets. Comme tu le vois, parmi les Adeptes du Livre, les personnes qui ont fait le bien seront récompensées par Allah. Cela montre qu'il existe une tolérance à l'égard des autres religions.

– Et cependant, au verset 51 de la sourate 5, Allah indique clairement qu'un croyant ne peut pas être ami d'un juif ou d'un chrétien...

– C'est vrai.

Ahmed hésita à nouveau, se demandant s'il devait dire ce qu'il avait en tête, mais cette fois il surmonta son hésitation.

– Et puis, il y a autre chose aussi, mais s'il vous plaît, ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire...

Saad sourit, bienveillant.

– Sois tranquille.

– Vous avez dit tout à l'heure que, dans le Coran, Allah a interdit de tuer.

– En effet.

– Mais alors, pour quelle raison, au verset 193 de la sourate 2, dit-il : « Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sédition et que la religion soit entièrement à Allah seul » ? Et pourquoi est-il dit au verset 191 de la même sourate : « Et tuez-les, où que vous les

rencontriez. Telle est la rétribution des mécréants » ? Et pour quelle raison Allah ordonne-t-il dans le Coran de tuer ceux qui commettent certains crimes ? En fin de compte, est-il interdit de tuer ou non ?

Le maître demeura un moment sans savoir que dire.

– Eh bien... c'est-à-dire, c'est interdit, mais... c'est aussi permis... Enfin... c'est permis mais seulement dans certaines circonstances, évidemment.

– C'est ça, cheik. C'est permis dans certaines circonstances. Et ça va même plus loin : tuer est une *obligation*, par exemple s'agissant des croyants qui ont commis un meurtre, des apostats ou de ceux qui ont eu des relations sexuelles illicites, ou encore des *kafirun*. Souvenez-vous que le verset 29 de la sourate 4 s'adresse aux croyants, pas aux *kafirun*. « Ô vous qui croyez ! » dit Allah, « Ne vous tuez pas vous-mêmes ! » C'est-à-dire ne tuez pas d'autres croyants, ne tuez pas d'autres musulmans, à l'exception des criminels. Mais Allah n'interdit pas de tuer des *kafirun*. D'ailleurs, nous n'avons pas encore parlé du verset 5 de la sourate 9, où Allah...

La voix d'Ahmed s'éteignit lorsqu'il vit son maître pâlir au moment exact où il mentionna ce verset. Mais le cheik demeura silencieux et son élève poursuivit sa phrase.

– ... au verset 5 de la sourate 9, Allah dit : « Tuez les idolâtres où que vous les trouviez. Capturez-les, assiégez-les et guettez-les dans toute embuscade. »

Les muscles des mâchoires du maître se contractèrent, trahissant l'effort qu'il faisait pour se dominer.

– Ça c'est pour les idolâtres, pas pour les Adeptes du Livre, argumenta-t-il sur un ton froid et tendu.

– Ce sont tous des idolâtres, cheik ! Les *kafirun* chrétiens n'adressent-ils pas de prières aux statues qu'ils mettent dans les églises ? N'adorent-ils pas des saints et la mère de Jésus ? Ne disent-ils pas que Jésus est le fils de Dieu ? C'est ça l'idolâtrie. C'est dans le Coran : « Il n'y a d'autre Dieu en dehors de Dieu ! » Vous-même l'avez dit pendant les innombrables leçons tout au long de ces années ! Il n'y a qu'un Dieu ! Personne ne prie Mahomet ! Personne ne prie la mère de Mahomet ! Personne ne prie Abu Bakr ou un autre calife ! Un véritable croyant ne prie que Dieu, et Dieu seul ! Mais les *kafirun* chrétiens prient Jésus, prient sa mère, prient l'Esprit saint, ils prient tel ou tel saint, ils prient le pape, ils prient devant des statues... Ils

prient tout et n'importe quoi ! Ils croient même que Jésus est une espèce de Dieu... Ça c'est de l'idolâtrie ! Et Allah dit : « Tuez les idolâtres où que vous les trouviez. »

– C'est exact, mais cet ordre a été donné dans le cadre d'une bataille particulière, il ne saurait être interprété comme un ordre général.

– Il n'est pas lu comme un ordre général uniquement par ceux qui ne le veulent pas, cheik, répondit l'élève avec un regard altier. Il est évident que tous les versets du Coran s'inscrivent dans un certain contexte. Mais Allah n'est-il pas *as-Samad*, l'Éternel ? Ainsi, ses ordres, s'ils doivent être replacés dans leur contexte, sont néanmoins éternels. Lorsque Allah, dans son infinie sagesse, a révélé au Prophète le verset dans lequel il ordonne que certaines accusations doivent être confirmées par quatre témoins au moins, cet ordre s'inscrit-il, oui ou non, dans un certain contexte ?

– Oui, bien sûr.

– Et cependant, il est éternel. Il en va de même de l'ordre de tuer les idolâtres. Comme tous les versets du Coran, cet ordre s'inscrit dans un contexte. Ce qui ne l'empêche pas d'être aussi éternel que les autres. (Il tendit la main vers son maître.) Vous-même avez dit à maintes reprises que le Livre sacré est atemporel. Si tel est le cas, ce verset l'est aussi.

Saad respira profondément, soudain abattu.

– J'ignore qui t'enseigne de telles choses, s'exclama-t-il avec un geste d'impuissance, esquivant le problème posé par son élève. (Pour mettre un terme à la conversation, il saisit délicatement le Coran et se leva de sa chaise.) Mais tu devrais faire attention.

Ahmed fronça les sourcils, surpris par cet avertissement inattendu.

– Pourquoi, cheik ?

Le maître lança un dernier regard à son élève avant de lui tourner le dos et de quitter la salle.

– Parce que ce que tu dis est dangereux.

IX

– Bon sang ! Elle est en retard !

Frank Bellamy leva les yeux de sa montre et regarda la porte, exaspéré.

– Que se passe-t-il ? demanda Tomás.

– C’est l’une de nos chefs d’équipe. Elle est en retard.

– Attendons encore un peu.

– Non, ce n’est pas possible, insista-t-il, regardant une nouvelle fois sa montre. J’ai une autre réunion de prévue et ensuite un dîner.

Le salon commençait à se vider et Bellamy regarda la dizaine de personnes qui s’y trouvaient et qui attendaient toutes des instructions. Le crépuscule approchait et l’éclairage de la Sala del Maggior Consiglio avait été allumé quelques instants auparavant. Il vérifia que l’écran plasma et le lecteur de DVD avaient bien été installés, lança un dernier regard chargé d’espoir vers la porte et, prenant la décision qu’il ne pouvait plus reporter, il désigna les chaises vides.

– Mesdames et messieurs, veuillez vous asseoir, dit-il. Nous allons commencer la réunion.

Le brouhaha des chaises que l’on tire et des personnes qui s’assoient fut cette fois bien plus bref qu’il ne l’avait été un quart d’heure plus tôt, lorsque la réunion préliminaire s’était achevée. Cette fois, les participants ne se connaissaient pas et les conversations se limitèrent aux politesses d’usage.

– Comme je l’ai dit précédemment, les personnes ici présentes viennent d’horizons qui ne sont traditionnellement pas ceux où la NEST a l’habitude de recruter. Ce que nous attendons de vous, c’est avant tout que vous nous aidiez à déceler toute menace potentielle ici, en Europe. Chacun de vous a, pour une raison ou pour une autre, des connaissances approfondies sur l’islam, et des relations avec les communautés musulmanes qui vivent dans vos pays. Mais, pour

autant que je sache, personne parmi vous n'est familiarisé avec le type de menace auquel nous sommes confrontés, raison pour laquelle j'ai souhaité que nous ayons cet échange. (Il rangea ses papiers et observa une pause avant de lancer la question provocatrice qui allait donner le ton de la réunion.) Si j'étais un terroriste souhaitant commettre un attentat nucléaire, que pensez-vous que je devrais faire ?

La question resta en l'air, insidieuse, jusqu'à ce que les participants comprennent que Bellamy attendait vraiment une réponse.

– Me procurer une bombe, je suppose, risqua Tomás.

– Très bien, dit Bellamy, semblant approuver l'idée. Et où me la procurerais-je ?

– Je n'en sais rien. Je l'achèterais à ce M. Khan, par exemple.

L'homme de la CIA pesa la réponse.

– Ce serait une bonne option. Le problème c'est que M. Abdul Khan a déjà été neutralisé, mais, je l'admets, cela ne constitue pas nécessairement un grand obstacle. M. Khan peut être hors circuit, mais il ne manque pas d'autres Khan prêts à prendre sa place. N'oublions pas qu'il a fini par avouer, en 2008, qu'il n'était que le prête-nom des militaires pakistanais qui eux, je le crains, continuent leurs affaires dans une relative impunité. Bon nombre d'entre eux sont des fondamentalistes musulmans et, si j'étais un terroriste islamique, je pourrais effectivement songer à solliciter leur aide. Mais s'il en est ainsi, pour quelle raison, selon vous, les djihadistes n'ont-ils pas encore fait exploser une de ces bombes ?

Le groupe resta silencieux. La question était pertinente.

– La réponse est simple, indiqua Bellamy, répondant à sa propre question. Parce qu'une telle bombe porterait l'adresse de son expéditeur.

– Je ne comprends pas, confessa le professeur Cosworth de l'autre côté de la table.

– Eh bien, chaque bombe atomique a une signature qui peut être lue. La NEST dispose d'une base de données très complète sur tout ce qui a trait à la conception des armes nucléaires, allant des textes publiés dans des revues scientifiques à des passages de romans d'espionnage. Tout y est. Dans l'hypothèse où une bombe nucléaire exploserait, la NEST a l'obligation d'analyser les caractéristiques de l'explosion, notamment sa force de destruction et la composition des isotopes des retombées radioactives qui se produiront inévitablement.

Ces caractéristiques seront comparées avec les informations dont nous disposons sur les arsenaux nucléaires existants. Dans notre base de données, nous conservons des éléments très concrets concernant les bombes que possèdent le Pakistan, l'Inde, la Corée du Nord... n'importe qui. En comparant les caractéristiques de l'explosion avec ces données, nous serons en mesure de déterminer quel a été le pays qui a fabriqué la bombe en question et l'a livrée aux terroristes. En d'autres termes, l'explosion elle-même va nous fournir l'adresse de l'expéditeur. En sachant où les terroristes sont allés chercher leur bombe, nous pourrions exercer des représailles et détruire le pays qui la leur a livrée. Vous comprenez ? C'est ça qui a empêché les militaires pakistanais de fournir des armes nucléaires aux djihadistes musulmans. Ils savent que nous pouvons localiser l'origine de la bombe.

Tout le monde hocha la tête en même temps, en signe de compréhension.

– Partant, l'hypothèse la plus vraisemblable pour que des terroristes se procurent une arme nucléaire intacte, c'est le vol, reprit Bellamy. Dans un tel cas de figure, je crains que le principal suspect ne soit la Russie. Depuis la fin de l'Union soviétique, les systèmes de contrôle et de sûreté atomiques se sont effondrés. Le pays dispose de quarante mille à quatre-vingt mille ogives nucléaires et la façon dont celles-ci sont gardées fait froid dans le dos. Il suffit de penser que l'inflation a atteint deux mille pour cent en Russie pour comprendre combien il était facile de corrompre un scientifique ou un militaire en situation difficile. D'ailleurs, dès que le système communiste s'est effondré, des armes ont été bradées. Un amiral a même été condamné pour avoir vendu soixante-quatre navires de la flotte russe du Pacifique, parmi lesquels deux porte-avions, à l'Inde et à la Corée du Sud ! Qu'est-ce qui nous garantit que les Russes n'ont pas également vendu des armes nucléaires ?

– S'ils l'avaient fait, objecta le professeur Cosworth, je suppose que vous le sauriez déjà.

L'homme de la CIA se leva et brancha l'écran plasma et le lecteur de DVD.

– Vous croyez ? Alors regardez cette interview que le général Alexander Lebed, à l'époque conseiller du Président Boris Eltsine, a accordée en 1997 à CBS pour l'émission *60 Minutes*.

Bellamy appuya sur un bouton du lecteur, l'écran s'alluma et l'image du général russe assis face au journaliste Steve Kroft apparut. En introduction, on entendait Kroft évoquer le problème de la localisation de bombes nucléaires soviétiques d'une kilotonne, de la taille d'un attaché-case. Des enceintes sortirent les voix de Kroft et de Lebed.

– Vous pensez que ces armes ont été recensées et qu'elles sont en lieu sûr ? demanda le journaliste.

– Certainement pas, rétorqua Lebed. Certainement pas.

– Il serait facile d'en voler une ?

– C'est de la taille d'un petit attaché-case.

– Il est possible d'en mettre une dans un attaché-case et de partir avec ?

– La bombe elle-même a la forme d'un attaché-case. En réalité, c'est un attaché-case. Il est possible de la transporter. On peut aussi la mettre dans un autre attaché-case, si on le souhaite.

– Mais c'est déjà un attaché-case.

– Oui.

– Si je comprends bien, je pourrais me promener avec dans les rues de Moscou, de Washington ou de New York sans que les gens ne s'aperçoivent de rien ?

– Oui, sans aucun doute.

– Et il serait facile de la faire exploser ?

Lebed réfléchit un instant.

– Il suffirait d'une vingtaine ou d'une trentaine de minutes.

– Mais on n'a pas besoin de codes secrets du Kremlin ou de choses de ce genre ?

– Non.

– Vous êtes en train de me dire qu'un grand nombre de ces bombes ont disparu et que personne ne sait où elles sont passées ?

– Oui, plus d'une centaine.

– Où se trouvent-elles ?

– Quelque part en Géorgie, en Ukraine ou dans les pays baltes, qui sait ? Il se peut qu'il y en ait même hors de ces pays. Il suffit d'une personne pour faire exploser ces armes nucléaires, une seule.

– Vous affirmez que ces armes ne sont plus sous le contrôle des militaires russes...

– Je suis en train d'affirmer que plus de cent armes, sur un total de

deux cent cinquante, ne sont pas contrôlées par les forces armées de la Russie. J'ignore où elles se trouvent. Je ne sais pas si elles ont été détruites, si elles ont été gardées, ou bien si elles ont été vendues ou volées. Je n'en sais rien.

Bellamy éteignit le lecteur de DVD et l'image disparut de l'écran.

– Il me semble que ces explications posent clairement la dimension du problème auquel nous sommes confrontés, dit-il en reprenant sa place. Il convient de préciser qu'après cette interview du général Lebed, un porte-parole du gouvernement russe a déclaré que ces armes n'avaient jamais existé et que celles qui existaient avaient été détruites. (Il sourit de manière sarcastique.) Il y a comme une petite contradiction, vous ne trouvez pas ? D'abord on dit que ces armes n'ont jamais existé, pour affirmer aussitôt après qu'elles ont déjà été détruites, ce qui donne à penser qu'en fin de compte elles ont bel et bien existé.

Le silence envahit la Sala del Maggior Consiglio. Tomás avait du mal à assimiler ce qu'il venait d'entendre.

– Vous pensez que ces armes qui ont disparu sont tombées entre les mains de terroristes ? demanda-t-il.

– C'est possible, acquiesça Bellamy. Mais ce qu'il importe de noter dans cette interview, c'est que les paroles du conseiller du Président sont une illustration parfaite de l'effondrement du système de sûreté en Russie. Si ça se trouve, les bombes nucléaires dans des attachés-cases ne sont pas tombées entre les mains de terroristes, mais ils ont très bien pu s'en procurer d'autres. Souvenez-vous que l'arsenal nucléaire russe comprend entre quarante mille et quatre-vingt mille ogives. Comment peut-on être sûr, avec la corruption qui règne dans le pays, qu'elles sont toutes en sécurité ? Et puis, il n'y a pas que la corruption, il y a aussi le laxisme. Les inspecteurs américains qui ont visité des installations nucléaires russes en 2001 ont révélé que, lorsqu'ils sont arrivés au local où les armes étaient stockées, la porte était grande ouverte !

– *Gott im Himmel*, murmura un homme qui était resté silencieux jusque-là, allemand de toute évidence.

– Ce problème est effectivement d'une extrême gravité, insista Bellamy. Il semblerait qu'entre-temps la situation se soit améliorée en Russie et que la discipline soit revenue. Par ailleurs, il est bon de se

rappeler que les armes nucléaires doivent être entretenues, sous peine de ne plus fonctionner. En outre, bon nombre d'entre elles sont protégées par des verrous électroniques, ce qui complique considérablement les choses. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de risque de vol. Ce risque existe, bien sûr, mais il existe, selon nous, des risques bien plus grands.

– Plus grands ? s'étonna le professeur Cosworth. Mon Dieu ! Quels risques peuvent être plus grands que de voir des terroristes voler une... une bombe atomique ?

La conversation fut interrompue par une voix féminine qui provenait de la porte et qui résonna dans la salle :

– Pourquoi les terroristes ne construisent pas eux-mêmes une bombe nucléaire ?

Tous les visages se tournèrent vers l'entrée, cherchant à voir qui était la nouvelle venue.

– Rebecca ! s'exclama Bellamy soulagé. Vous êtes en retard !

Une jeune femme aux cheveux courts et blonds comme les blés se dirigea vers la table. Elle avait de grands yeux bleus, lumineux et expressifs, et des lèvres pulpeuses et aussi appétissantes que des fraises. Elle portait un pull-over jaune et un jean bleu clair, parfaitement assortis à ses yeux et à ses cheveux.

La déshabillant du regard, Tomás remarqua qu'elle avait le corps incurvé comme une guitare, des seins petits mais pointus, et ce fut à cet instant qu'il comprit qui elle était.

– Je vous prie de m'excuser, dit Rebecca, avec l'accent nasal des Américains. J'ai été retardée par le trafic sur le Grand Canal.

C'était la fameuse braise annoncée par Bellamy.

X

Ahmed se balançait d'avant en arrière, au rythme des paroles monocordes qu'il répétait sans cesse, comme une litanie dont il tentait d'apprivoiser les sons.

– « Mais les infidèles vont même jusqu'à traiter l'Heure du Jugement dernier de mensonge », entonna-t-il, récitant les versets de la sourate 25 pour la cinquième fois consécutive, dans un effort pour mémoriser ce chapitre du Coran. « Mais à ces négateurs Nous réservons un Brasier ardent qui, les voyant de loin venir, les recevra avec des pétilllements et des grondements de colère ; et quand ils y seront jetés, chargés de chaînes, en un étroit réduit, ils n'auront qu'un seul souhait, celui de leur destruction définitive ! Ce n'est pas... »

Il se tut.

On entendait des voix agitées dans la maison. Il se pencha en direction de la porte, fermée, de sa chambre pour essayer de distinguer les sons. Cela venait du salon. C'était la voix de son père. Et celle de sa mère. Se disputaient-ils une fois de plus ? Ça allait mal finir, pensa-t-il découragé ; sous peu, son père allait se mettre à battre sa mère. Il ne se sentait pas le courage de supporter une scène de plus, mais au moment où il allait se boucher les oreilles, il entendit d'autres voix. Il se concentra à nouveau. Qu'est-ce que c'était que ça ? On entendait aussi ses frères, ils parlaient tous avec exaltation. Par Allah, que se passait-il ?

Il hésita. Il était assis par terre, le Coran posé sur un *kursi*, un support dépliant en bois qui facilitait la lecture et, surtout, lui permettait de tenir le Livre sacré au-dessus de ses genoux, position suffisamment respectueuse. Mais le bruit l'empêchait de réciter, et il finit par fermer le Coran qu'il déposa délicatement sur une étagère. Puis il passa la tête par la porte.

– Que se passe-t-il ?

Le vacarme se poursuivait et personne ne répondit à sa question. Intrigué, il sortit de sa chambre et se dirigea vers le salon. Il vit sa famille engagée dans une discussion très animée et, au milieu de la pièce, le téléviseur allumé, avec un homme en cravate qui parlait.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-il de nouveau, l'attention fixée sur l'écran, espérant une réponse.

– On ne sait pas trop, répondit son père sans quitter le téléviseur des yeux. Il y a eu des problèmes lors d'une parade militaire et il semble qu'on a tiré sur le Président.

– Quel Président ?

– De quel Président peut-il s'agir ? Sadate, bien sûr.

– On a tiré sur Sadate ? Pourquoi ?

– Est-ce que je sais ? C'est de ça qu'on est en train de discuter. Moi je crois que c'est à cause des rivalités entre eux, le pouvoir crée beaucoup d'ennemis. Ton frère pense que ce sont les sionistes.

Ahmed désigna le téléviseur.

– Et que disent-ils à la télé ?

– Rien, répondit son frère aîné avec un haussement d'épaules. Ils disent que le Président a été conduit à l'hôpital.

– C'est tout ?

– Et que l'état d'urgence a été décrété.

Il devint vite évident qu'ils n'apprendraient rien de plus de la télévision. Mais toute la famille était dans un état d'excitation fébrile et personne ne voulait rester enfermé à la maison.

Malgré la chaleur brûlante dehors, ils sortirent dans la rue où ils tombèrent sur leurs voisins. Ils ressentaient tous la même chose et étaient incapables de contenir l'agitation nerveuse qui s'était emparée d'eux. Les conversations ne portaient que sur un seul sujet : que s'était-il passé et qui avait commis cet acte ? Les uns disaient que c'était un coup d'État des généraux, les autres que tout cela était une invention, les premiers étaient choqués par de tels propos, d'autres insistaient sur le rôle des Israéliens, affirmant que les accords de Camp David avaient été un piège ; le fait est que le vacarme avait aussi envahi la rue.

La mère d'Ahmed, qui était allée jeter un œil sur une casserole restée sur le feu, apparut soudain sur le pas de la porte, essoufflée.

– Vite ! Vite ! Venez voir !

Ils se précipitèrent tous à l'intérieur, la famille et les voisins, et fixèrent leur attention sur l'écran. L'homme à la cravate avait disparu ; à sa place on voyait des images du Coran et une voix récitait des passages du Livre sacré. Ils étaient paralysés, tentant de comprendre ce que tout cela pouvait bien signifier. Pour quelle raison récitait-on le Coran à la télévision ?

– La radio ! s'exclama M. Barakah.

Le père d'Ahmed se précipita dans la chambre d'où il rapporta un petit récepteur ondes courtes. Il posa l'appareil sur la table, le brancha et le régla sur la station qu'il avait l'habitude d'écouter. Un son mélodieux et mélancolique sortit de la radio. C'était un programme musical quelconque, et les sons flottaient, ils allaient et venaient, plus nets à un moment puis aussitôt plus lointains, avec toujours ce léger sifflement caractéristique des ondes courtes.

– Quelle heure est-il ? demanda le frère aîné d'Ahmed.

Son père consulta sa montre ; quatre minutes avant l'heure.

– Les infos sont dans quatre minutes.

Ils attendirent rassemblés autour de l'appareil, rongés d'impatience. À la télévision, on continuait à réciter le Coran ; Ahmed identifia les versets de la sourate 2. Le programme musical de la radio, qui semblait s'éterniser, s'arrêta enfin et une voix posée et distante emplit la pièce.

« – Ici Londres. Vous écoutez le programme en langue arabe de la BBC. »

Il y eut quelques secondes de silence grésillant, puis les coups métalliques et imposants de Big Ben se firent entendre et la voix reprit.

« – Le président Anouar el-Sadate est mort. Le chef de l'État égyptien a été victime d'un attentat aujourd'hui au Caire. L'assassinat n'a pas encore été revendiqué, mais... »

Les cours ne reprirent que la semaine suivante. La loi martiale décrétée par le vice-président Moubarak obligea Ahmed et toute sa famille, tout comme d'ailleurs l'ensemble des Égyptiens, à rester à la maison pendant quelques jours. La plus grande confusion régnait alors quant aux motifs réels de l'attentat mais, deux jours plus tard, l'identité des assassins fut révélée à la télévision.

– Qui sont ces hommes d'Al-Gama'a ? demanda Ahmed à son père

au déjeuner, après avoir entendu les informations.

– Al-Gama'a al-Islamiyya, rectifia M. Barakah, en donnant le nom complet du mouvement. Ce sont des extrémistes.

– C'est quoi des extrémistes ?

– Tu as de ces questions ! rétorqua son père avec impatience. Ce sont des musulmans qui veulent que la charia soit appliquée.

– Des cinglés ! ajouta sa mère, penchée sur le plat pour y découper une tranche d'agneau. Des fous !

– Tais-toi, femme ! Que sais-tu de tout cela ?

– Je sais que les choses vont empirer...

– Mais non, pas du tout ! rétorqua son mari sur un ton sentencieux, en tendant son assiette à sa femme pour qu'elle le serve. Moubarak va les mater, tu vas voir.

– Et s'il ne le fait pas ?

– S'il ne le fait pas, eh bien... ça peut vraiment mal finir.

– Tuer le Président ! insista la mère en levant les yeux au ciel, comme si elle prenait Allah à témoin. A-t-on déjà vu ça, mon Dieu ? A-t-on déjà vu ça ? Prions le Miséricordieux pour que tout s'arrange ! *Inch'Allah !*

– Ils pensent peut-être qu'on est en Amérique ! s'exclama le père, se préparant à avaler son premier morceau d'agneau. C'est là-bas qu'on tue les présidents...

– Sadate n'aurait pas dû faire la paix avec les sionistes, estima le fils aîné, qui était resté silencieux jusqu'à présent. Il a eu tort de le faire !

– Ça c'est vrai, je suis d'accord avec toi, acquiesça M. Barakah en mastiquant. Le Président aurait dû être plus prudent. Il a manqué de respect à l'*umma* et aux martyrs des guerres contre les sionistes. Tu as raison.

– Sadate l'a bien cherché..., insista le fils aîné. Vous savez ce qu'a dit l'un des hommes qui lui a tiré dessus ? « J'ai tué le Pharaon. »

Le père rit.

– Le Pharaon, elle est bonne celle-là !

La conversation se poursuivit avec animation, mais Ahmed n'y prêtait plus attention. L'explication que son père lui avait donnée des extrémistes l'avait laissé songeur et avait plongé son esprit dans un tourbillon. Ce sont des musulmans qui veulent faire appliquer la charia ? Mais en quoi est-ce mal ? La charia est la loi de Dieu et elle a

été ordonnée par Allah dans le Livre sacré. N'est-il pas juste qu'Al-Gama'a veuille que la loi de Dieu s'applique ? Ahmed avait la tête remplie d'interrogations et d'incertitudes mais, compte tenu du climat de peur qui s'était installé après la mort du Président et de la purge engagée par le vice-président, il savait que le moment était très mal choisi pour commencer à poser des questions à voix haute.

Il valait mieux se taire.

La madrasa rouvrit ses portes la semaine suivante et Ahmed assista aux cours dès le premier jour. Il avait le sentiment qu'il ne parviendrait pas à se taire indéfiniment ; il avait besoin de *savoir*. Sa tête grouillait de questions et il lui fallait des réponses, d'urgence. Il les trouverait peut-être dans la classe de religion, pensa-t-il, en attendant avec impatience le début du cours.

Lorsque le professeur Ayman apparut, il remarqua sur son visage une expression étrange, comme un mélange de joie et d'appréhension : tantôt il souriait, tantôt il regardait autour de lui d'un air méfiant. Un climat de peur semblait vraiment s'être emparé de la population, et son professeur n'y échappait pas. La tension était devenue palpable, mais Ahmed ne doutait pas que le cours de religion lui montrerait la voie.

Ce ne fut pourtant pas ce qui arriva. Le cours fut ce jour-là extrêmement décevant ; au lieu de parler de ce qui l'intéressait, le professeur Ayman se contenta de faire réciter le Coran par cœur aux élèves.

La récitation du Livre sacré était quelque chose de très beau, se reprit aussitôt Ahmed, subitement honteux de sa déception. Comment pouvait-il être déçu de réciter le Coran ? C'était les paroles d'Allah *as-Samad*, l'Éternel, et il devait ressentir un grand honneur chaque fois qu'il avait l'occasion de les prononcer. C'est ainsi qu'il devait toujours penser !

Quelques instants après la fin de la leçon, lorsque tout le monde fut sorti de la salle de classe, il s'aperçut qu'il marchait derrière son professeur. Il ne l'avait pas fait exprès, mais le fait est qu'il le suivait.

Ayman parcourait le couloir, sa longue djellaba blanche frottant par terre, et le garçon le suivait deux mètres derrière. Très attentif à tout ce qui se passait autour de lui, le professeur ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était suivi et il s'arrêta soudainement pour faire face

à Ahmed.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il avec rudesse. Pourquoi me suis-tu ?

Le ton agressif de la question fit presque sursauter le garçon qui écarquilla les yeux.

– Je... il faut que je vous parle, professeur.

Ayman regarda immédiatement autour de lui, comme s'il cherchait une menace cachée.

– Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

– Rien, professeur. C'est moi qui ai quelques... enfin, je me pose beaucoup de questions.

– Des questions ? Quelles questions ?

– Sur ce que dit le Coran.

Le professeur prit un air interrogateur.

– Ça alors ! Ce que dit Allah dans le saint Coran est très clair. Il suffit de lire ce qui est écrit et d'obéir à ses ordres.

– Je sais, professeur, mais le mollah de ma mosquée me dit des choses différentes.

– Quelles choses ?

– Sur les *kafirun*.

Le corps d'Ayman se détendit visiblement. Il fit un geste rapide de la main, invitant son élève à le suivre.

– Suis-moi, ordonna-t-il en recommençant à marcher dans le couloir. Nous allons parler dans mon bureau.

Avançant à nouveau derrière son professeur, Ahmed se sentit envahi par une douce sérénité. Le professeur Ayman *savait*, se tranquillisa-t-il en le regardant dans sa djellaba. Il lui montrerait la vérité.

La vérité sur les *kafirun*.

XI

Frank Bellamy désigna la femme blonde qui venait d'arriver.

– Je vous présente Rebecca Scott, un agent de la CIA actuellement détaché auprès de la NEST, qui va participer à notre petite réunion.

Des « salut » et des « bonjour » fusèrent en chœur, accompagnés de signes de tête et de sourires ; la nouvelle venue était vraiment ravissante et tous les regards se posèrent sur elle. Elle s'assit à côté de Bellamy et posa son attaché-case à ses pieds.

– La spécialité de Mlle Scott, poursuivit l'orateur, est le montage et le démontage d'armes nucléaires. Cela signifie qu'en cas de crise elle est l'une des personnes auxquelles on fera appel pour neutraliser une bombe atomique. En outre, Mlle Scott a une expérience du combat en Afghanistan. (Il fixa son attention sur elle.) Lorsqu'on regarde ce joli visage, on a l'impression d'avoir affaire à un ange, vous ne trouvez pas ? Mais n'oubliez pas : elle a une poigne d'acier !

Le groupe éclata de rire, bien que personne ne sût s'il s'agissait vraiment d'une plaisanterie. Adoptant une attitude très professionnelle, Rebecca se redressa sur sa chaise et fit le tour de la table du regard.

– Merci beaucoup M. Bellamy, commença-t-elle par dire. C'est un plaisir d'être ici avec vous. D'après ce que j'ai compris en entrant dans cette salle, vous avez déjà envisagé la possibilité que des terroristes puissent acquérir une bombe nucléaire intacte.

– Exact, confirma Bellamy. Nous allons à présent aborder les scénarios encore plus probables.

Rebecca Scott acquiesça.

– Eh bien, il est plus probable que des terroristes fabriquent une arme nucléaire qu'ils n'en volent une. C'est d'ailleurs le scénario le plus préoccupant. La probabilité qu'il se produise est extrêmement élevée.

Les personnes présentes froncèrent les sourcils, à la fois surprises et intriguées.

– C'est possible ? demanda Tomás sans perdre de temps pour essayer de se faire remarquer par la Vénus qui illuminait la salle. On parle bien d'une bombe nucléaire...

– Et alors ?

– Eh bien, je suppose qu'on ne fabrique pas une bombe nucléaire comme ça, en un tournemain.

Rebecca leva deux doigts.

– Il suffit de deux jours, dit-elle. Voire moins.

– Quoi ?

– Fabriquer une bombe nucléaire est on ne peut plus facile. Je dis bien on ne peut plus facile. La seule difficulté est de se procurer la matière fissile. Si un groupe terroriste dispose de cette matière et d'un ingénieur un tant soit peu compétent, le reste est un jeu d'enfant.

– Vous parlez sérieusement ?

– Le plus sérieusement du monde, croyez-moi ! La majorité des gens pensent que pour fabriquer un tel engin il faut un mégacomplexe, avec de gigantesques installations et d'importantes ressources, comme pour le projet *Manhattan*. Grave erreur. Les instructions pour fabriquer une de ces bombes sont accessibles sur Internet et dans plusieurs ouvrages techniques que l'on trouve dans n'importe quelle bonne bibliothèque. Il suffit de les lire.

– Excusez-moi, mais ça ne doit pas être aussi simple que cela...

– Il y a quelques difficultés, c'est vrai, reconnut-elle. Mais pour l'essentiel, c'est réellement très simple. Pour que vous vous fassiez une idée, laissez-moi vous expliquer ceci : il existe deux types de bombes nucléaires. L'une est au plutonium, c'est celle que préfèrent les forces armées car elle est hautement fissile, ce qui permet de déclencher une explosion avec d'infimes quantités de matière et la rend donc miniaturisable.

– Comme les attachés-cases russes.

– Exactement. La bombe de Nagasaki, par exemple, était une bombe au plutonium. Mais ce type d'engin pose de délicats problèmes. Le premier est sa fabrication. La bombe au plutonium détone par implosion, ce qui requiert une ingénierie complexe et très minutieuse de symétrie explosive. Qui plus est, le plutonium est très difficile à manier car il est hautement radioactif. Il suffit d'en respirer une infime

quantité pour mourir.

– Je croyais que vous aviez dit que faire une arme nucléaire était un jeu d'enfant..., observa Tomás.

– Et c'est le cas, affirma Rebecca. Mais aucun groupe terroriste n'optera pour la bombe au plutonium en raison des difficultés que je viens d'énumérer. Leur choix se portera toujours sur la bombe à uranium, du type de celle larguée à Hiroshima. Il s'agit d'un engin qui utilise de l'uranium hautement enrichi, composé à plus de quatre-vingt-dix pour cent de l'isotope fissile U-235. Si l'on dispose d'uranium hautement enrichi avec cet isotope, il est possible de fabriquer une bombe atomique n'importe où – même dans un garage.

– Vous plaisantez ! dit le professeur Cosworth.

– Hélas non. Dès lors qu'on dispose d'uranium hautement enrichi, la construction de l'engin est d'une facilité déconcertante.

– D'accord, mais le maniement de l'uranium hautement enrichi doit exiger une prudence particulière, argumenta Tomás. Il ne faut pas oublier qu'on parle de matière radioactive. Que je sache, cela ne se fait pas dans un... un garage !

– Il suffit d'un garage, répéta Rebecca, catégorique. En quoi consiste l'uranium hautement enrichi exactement ? À l'état naturel, l'uranium est composé de trois isotopes : U-234, qui est résiduel, U-235 et U-238. Seul l'U-235 est intéressant à des fins militaires. Le problème c'est que lorsqu'on extrait cet uranium de la terre, il contient moins de un pour cent de cet isotope. L'écrasante majorité de l'uranium naturel est constituée par l'isotope U-238. Il faut donc traiter l'uranium dans des centrifugeuses de manière à éliminer l'U-238 et accroître la proportion de l'isotope U-235. Vous me suivez ?

– C'est comme ça qu'on l'enrichit ?

– Exactement. Il faut enrichir l'uranium en isotope U-235. C'est là le seul aspect complexe de la production d'une bombe atomique. L'uranium qui est extrait de la terre est broyé, puis on le laisse tremper dans de l'acide sulfurique afin qu'il ne reste que l'uranium pur. Cet uranium pur est filtré et séché, puis transformé en une poudre que l'on appelle *yellowcake*. Cette poudre est ensuite soumise à un gaz à des températures élevées et ainsi transformée en un composé gazeux qui est ensuite injecté dans des machines qui tournent à une vitesse supersonique, appelées centrifugeuses. Dans les centrifugeuses, les différents isotopes se séparent du fait de leur masse : le plus lourd,

l'U-238, est déporté vers l'extérieur de la centrifugeuse, et le plus léger, l'U-235, s'accumule au centre. Au fur et à mesure que le gaz passe de centrifugeuse en centrifugeuse, la quantité d'U-235 augmente. Ce procédé nécessite environ mille cinq cents centrifugeuses qui fonctionnent en cascade pendant un an jusqu'à ce qu'on obtienne suffisamment d'U-235 purifié pour dépasser le seuil critique de détonation. À ce stade, le gaz est transformé en une poudre métallique, appelée oxyde d'uranium, et finalement en un métal gris, ayant le plus souvent la forme d'un œuf. Lorsqu'on le touche, on constate qu'il est froid et sec. Il suffit...

– Lorsqu'on le touche, dites-vous ? Mais cet uranium n'est pas radioactif ? demanda Tomás.

– Bien sûr qu'il est radioactif, confirma Rebecca. Mais sa toxicité est très faible. L'uranium hautement enrichi est aussi toxique que... je ne sais pas, moi... le plomb, par exemple. Si on en respire ou on en avale il est évident qu'on se sentira mal, mais rien de plus. L'uranium hautement enrichi est peu radioactif, ce qui signifie qu'on peut le manipuler sans gants, voire le transporter dans un simple sac à dos. S'il est un tant soit peu protégé, même les détecteurs de radiations sont incapables de le déceler !

– Mon Dieu ! s'exclama le professeur Cosworth, horrifiée.

– C'est pour cela qu'une bombe atomique à l'uranium intéresse tant les terroristes. On peut même dormir avec une petite quantité de cette matière sous son oreiller ! (Elle leva l'index.) Mais attention, il faut tout de même prendre quelques précautions. À partir de certaines quantités, il faut éviter d'accumuler de l'uranium hautement enrichi dans la mesure où il peut arriver que les atomes d'U-235 se divisent de façon spontanée et projettent des neutrons qui, à partir d'une certaine masse, pourraient diviser un nombre suffisant d'atomes pour provoquer une réaction en chaîne et donc une explosion nucléaire. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a un seuil critique d'uranium enrichi à ne pas dépasser. Si l'on dispose d'un tel matériau, il faut absolument le séparer en petites quantités sous-critiques, vous comprenez ?

– Dans le cas de l'uranium hautement enrichi, quelle est cette valeur critique ? interrogea Tomás, toujours très curieux. Comment puis-je savoir si la quantité de matière dont je dispose est sous-critique ou critique ?

– La masse critique d'uranium est inversement proportionnelle au

niveau d'enrichissement. Le niveau minimal d'enrichissement pour déclencher une réaction nucléaire est de vingt pour cent. Dans ce cas, il faudrait amasser à peu près une tonne d'uranium pour provoquer une explosion nucléaire spontanée. À l'autre extrémité du spectre, l'enrichissement peut atteindre quatre-vingt-dix pour cent ou plus. Dans ce cas, de petites quantités suffisent.

– Combien ?

– Une cinquantaine de kilos. (Elle fit un geste avec les mains pour donner une idée du volume.) C'est plus ou moins de la taille d'un ballon de football.

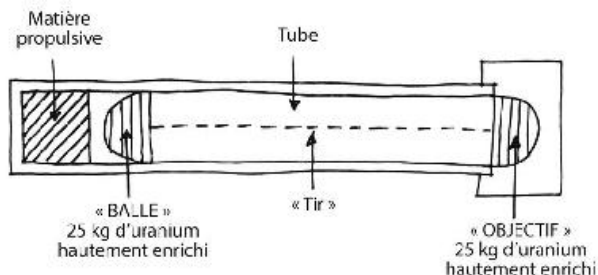
– Vous êtes en train de nous dire que si j'amasse cinquante kilos d'uranium enrichi à quatre-vingt-dix pour cent, je peux provoquer une explosion nucléaire spontanée ?

– Oui.

– Fichtre !

– C'est aussi simple que ça ! s'exclama Rebecca, en balançant la tête de haut en bas. Vous allez comprendre pourquoi il est si facile de fabriquer une telle bombe. (Elle prit un stylo et commença à dessiner sur une feuille de format A4.) Il suffit de construire un tube... De mettre vingt-cinq kilos d'uranium hautement enrichi à une extrémité, que nous appellerons la *balle*, et vingt-cinq encore à l'autre extrémité, que nous appellerons l'*objectif*... De placer un peu de matière propulsive derrière la balle... De projeter celle-ci en direction de l'objectif... Les deux quantités sous-critiques entrent en collision et deviennent critiques... Et bang, c'est l'explosion nucléaire !

Elle montra le schéma aux participants qui étaient autour de la table, ébahis.



– C'est tout ? voulut savoir le professeur Cosworth, mi-scandalisée, mi-terrorisée.

– Je vous avais prévenus qu’il était facile de fabriquer une bombe nucléaire, oui ou non ? fit observer Rebecca en continuant de montrer le schéma à son auditoire. Lorsqu’on rassemble deux masses sous-critiques d’uranium hautement enrichi et qu’elles dépassent le seuil critique des cinquante kilos, la détonation se produit. C’est une bombe de ce type qui a été utilisée à Hiroshima. (Elle rangea son schéma.) Et je ne vous ai pas encore dit le pire !

– Parce qu’il y a pire ?

– En fin de compte, les terroristes n’ont même pas besoin de construire un tel engin. Il leur suffit de poser par terre vingt-cinq kilos d’uranium hautement enrichi, de monter au premier étage et de lancer dessus les vingt-cinq autres kilos. Lorsque les deux masses sous-critiques entreront en collision, et bien que celles-ci ne soient pas à l’intérieur d’un engin, elles pourront provoquer le passage au seuil critique et déclencher l’explosion nucléaire. (Elle haussa les épaules.) Un jeu d’enfant.

L’Allemand assis à la table porta une fois de plus les mains à la tête.

– *Mein Gott !*

La réunion s’acheva une demi-heure plus tard, avec la distribution de documents pour consultation ultérieure. Tomás les feuilleta et constata qu’ils étaient remplis de schémas et d’équations. Il aurait certainement du mal à suivre tous ces raisonnements, mais pour un ingénieur tout cela était limpide.

– Tom ! appela une voix.

Le Portugais leva la tête et vit Frank Bellamy et la blonde qui le regardaient.

– Oui ?

– Venez. Laissez-moi vous présenter Rebecca Scott.

Tomás se leva et lui tendit la main.

– Comment allez-vous ? demanda Tomás.

Elle avait la main douce et chaude.

– Bonjour, Tom, répondit Rebecca. M. Bellamy m’a beaucoup parlé de vous.

– En bien, j’espère ? La femme rit.

– Il m’a dit que le Palazzo Ducale de Venise était l’endroit parfait pour que nous fassions connaissance.

– Ah oui ? Pourquoi ?

Rebecca haussa les épaules et regarda l'homme de la CIA, l'invitant à répondre à la question.

– Eh bien, vous ne savez pas qui a été emprisonné ici, Tomás ? demanda Bellamy.

– Ici, dans ce palais ? Je n'en ai pas la moindre idée.

– C'est votre collègue italien. (Il indiqua un point au-delà du grand tableau du Tintoret qui ornait le mur.) Il a été emprisonné par là-bas, dans les prisons, et il a tenté de s'enfuir par un trou dans le toit.

– Je ne vois pas de qui vous parlez.

– Mais de votre collègue italien, voyons ! (Bellamy regardait Rebecca du coin de l'œil.) Casanova.

La blonde éclata de rire, amusée par la remarque et, surtout, par la mine ahurie de Tomás.

– Vous et vos plaisanteries ! observa l'historien avec aigreur.

Bellamy maintenait son regard fixé sur Rebecca.

– Soyez prudente avec ce Portugais, la prévint-il. Il a l'air innocent comme ça, mais c'est un homme à femmes.

– Ne faites pas attention, dit Tomás, s'efforçant de surmonter son embarras. Vous travaillez pour la NEST depuis longtemps ?

La meilleure tactique était de changer de sujet.

– Oui, depuis un certain temps, confirma-t-elle. Je suis en poste à Madrid d'où je coordonne les opérations dans la péninsule Ibérique.

– Ah bon ! Cela explique que M. Bellamy nous ait présentés.

L'homme de la CIA en profita pour mettre son grain de sel.

– J'espère que votre collaboration sera profitable ! L'historien lui jeta un regard réprobateur.

– M. Bellamy, je vous ai déjà dit que je ne suis pas certain de vouloir travailler pour la NEST...

– Allons, Tom. Ce n'est qu'une collaboration. Vous serez bien payé et vous n'aurez pas grand-chose à faire, vous verrez.

– Je ne sais pas, vraiment ! Il faut que j'y réfléchisse.

– Ne me dites pas que vous ne voulez pas travailler avec moi, dit Rebecca en faisant la moue et en cillant.

Le Portugais s'esclaffa.

– Eh bien, vous ne reculez devant aucun argument !

– Allons, Tom, insista Bellamy. Il nous faut une réponse. Que décidez-vous : vous vous joignez à nous, oui ou non ?

Les yeux de l'historien allaient de Bellamy à Rebecca, hésitants.

– Vous me garantissez que cela ne me prendra pas beaucoup de temps ?

– Bien sûr que non ! Ce que nous attendons de vous, ce n'est pas la quantité de travail, c'est la qualité. Comme je vous l'ai déjà expliqué, il y a un e-mail d'Al-Qaïda qu'il nous faut déchiffrer et nous sommes convaincus que vous seul pouvez le faire.

Finalement, songea Tomás, qu'avait-il à perdre ? Il s'agissait d'une simple mission de consultant et en plus il serait royalement payé. Où était le problème ? Sa décision était prise.

– Très bien ! Vous pouvez compter sur moi.

Les deux Américains sourirent et lui serrèrent la main.

– Bravo ! s'exclama Bellamy. (Il consulta sa montre pour la énième fois et regarda Rebecca.) Écoutez, je dois participer à une autre réunion. Puisque vous allez travailler ensemble, je suppose que vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire...

– En effet, M. Bellamy, dit-elle. Il faut vraiment que je parle avec Tom. Laissez-moi juste me rafraîchir deux minutes et je reviens.

L'Américaine s'éloigna, tandis que les deux hommes la suivaient du regard, les yeux fixés sur ses formes féminines.

– Une *pin-up*, hein ? observa le patron de la CIA. Vous connaissant, je parie que c'est elle qui a fait pencher la balance et vous a décidé à vous joindre à nous.

Sans détacher les yeux de la femme qui avançait vers l'angle de la pièce, Tomás s'esclaffa.

– Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Rebecca quitta la salle et Frank Bellamy soupira. Il se tourna vers le Portugais, ses yeux bleus scintillants de froideur.

– Vous êtes un sacré numéro !

XII

Le bureau était petit et étroit, tellement dénué de décoration qu'il y régnait une ambiance ascétique, à l'instar de son occupant. Aux murs pendaient des posters de sanctuaires sacrés ; d'un côté, on voyait une photographie avec une foule immense autour de la Kaaba à La Mecque, durant le *hadj*, de l'autre une image de la mosquée Al-Aqsa au sommet de la colline d'Al-Quds.

Le professeur Ayman ferma la porte à clé et invita son élève à s'asseoir devant lui.

– Alors ? demanda-t-il. Que se passe-t-il ? Quels sont ces doutes qui t'incitent à me suivre comme une ombre ?

À présent qu'il était là, Ahmed avait presque honte d'avoir avoué qu'il avait des doutes. Comment pouvait-on avoir des doutes sur ce qu'Allah avait dit ? Les interrogations lui étaient un peu sorties de l'esprit, et il dut faire un effort pour se remémorer la conversation qu'il avait eu quelques semaines auparavant avec le cheik Saad.

– Voilà, professeur. Le mollah de ma mosquée dit que l'on doit pardonner aux *kafirun* adeptes du Livre, comme le dit la sourate 2, et être indulgent avec eux, et que les chrétiens sont les plus proches des musulmans, comme le dit la sourate 5.

Le garçon se tut un instant, attendant la réaction du professeur.

– Et toi ? Qu'en penses-tu ?

– Il est vrai qu'Allah dit cela dans le Livre sacré, reconnu Ahmed. Mais Allah dit aussi d'autres choses. Et tout ça me perturbe un peu.

– Comment s'appelle ce mollah ?

– C'est le cheik Saad.

Le professeur Ayman prit un bloc-notes et écrivit le nom. Puis il le rangea et dévisagea à nouveau son élève, cette fois pour diriger la conversation.

– Dis-moi, mon garçon, où la loi islamique est-elle écrite ?

– Dans le Coran, professeur.

– Et que fait-on lorsque apparaît une situation nouvelle qui n’a pas été prévue par le saint Coran ?

L’élève hésita ; il n’avait jamais envisagé une telle possibilité.

– Il y a des situations qui ne sont pas prévues dans le Livre sacré ? s’étonna-t-il, une expression interrogative dans le regard.

– Bien sûr. Comment fait-on pour les résoudre ?

Le regard d’Ahmed devint opaque ; il n’avait pas de réponse à cette question.

– Je pensais que tout était prévu dans le Coran, professeur.

– Eh bien ce n’est pas le cas, répliqua Ayman.

La question troublait Ahmed. La parole d’Allah était gravée dans le Coran. Était-il possible de la trouver aussi ailleurs ?

– Alors... alors elle est où ?

– Remontons à l’époque du Prophète pour comprendre comment est née la charia, suggéra le professeur en montrant le poster de la Kaaba à La Mecque, comme si la photographie pouvait les transporter jusqu’à cette époque lointaine. Chaque fois que les croyants avaient un différend et qu’ils ne savaient pas quelle était la volonté de Dieu, ils posaient la question à Mahomet, que la paix soit avec lui. L’apôtre de Dieu recevait alors la réponse dans une révélation d’Allah. Mais parfois, Allah ne se prononçait pas. Lorsque cela se produisait, le Prophète décidait par lui-même. Au verset 32 de la sourate 3, Allah dit : « Obéissez à Allah et au Messager. » La même exhortation apparaît dans d’autres versets du Coran, n’est-ce pas ?

– Oui, professeur. Il faut toujours obéir à Dieu et au Prophète.

– C’est en effet ainsi que l’on connaît la loi d’Allah : à travers le saint Coran. Et si par hasard surgit une situation pour laquelle le Livre sacré n’a pas de réponse, il faut demander au Prophète. Ahmed réfléchit un moment à ce que son professeur venait de lui dire. Les lois sont dans le Coran ou les paroles du Prophète.

En cas de doute, on demande à Mahomet. Il gesticula, plus par perplexité que par inconfort.

– Mais, professeur, le Prophète est mort ! argumenta-t-il, en ouvrant les bras comme s’il énonçait une évidence. Que doit-on faire à présent lorsque apparaît une situation qui n’est pas prévue dans le Livre sacré ?

– Ah ! s’exclama Ayman en levant le doigt, péremptoire. C’est une

bonne question ! Ce fut justement le problème que les premiers croyants rencontrèrent après que l'apôtre de Dieu partit au paradis, qu'Allah le garde pour toujours auprès de lui.

– Et comment ont-ils fait pour le régler ?

– Comme tu le sais, l'autorité fut transmise au successeur du Prophète, c'est-à-dire au premier calife, Abu Bakr, n'est-ce pas ? Chaque fois qu'il y avait un différend, les gens se tournaient vers Abu Bakr ou vers certains autres compagnons de Mahomet, qui avaient tous été témoins de décisions antérieures de l'apôtre de Dieu, comme sa seconde femme, Aïcha, ainsi que Mu'adh ibn Jabal, Abu Hurairah, Abu Obayda ou encore Omar ibn al-Khattab. Les compagnons du Prophète agissaient comme des juges et consultaient le saint Coran. Lorsque le Livre sacré ne donnait pas de réponse, ils appliquaient ce qu'Allah avait prévu au verset 21 de la sourate 33 : « Vous avez dans le Messenger d'Allah un excellent modèle », et au verset 80 de la sourate 4 : « Quiconque obéit au Messenger obéit certainement à Allah. » En d'autres termes, le Prophète, que la paix soit avec lui, est un exemple qui doit être suivi. C'est pourquoi ils recherchaient des indications dans la vie de Mahomet, que la paix soit avec lui.

– Ce sont les *hadith* ! s'exclama Ahmed, les yeux illuminés. Ce sont les *hadith* ! C'est pour ça que les mollahs dans les mosquées parlent toujours des *hadith* et de la *sunna*...

– Ni plus ni moins ! confirma le professeur. Mais on ne dit pas les *hadith*. On parle d'un *hadith* et de plusieurs *ahadith*. Au pluriel, c'est *ahadith*, et au singulier *hadith*.

– Pardon.

– Les *ahadith* relatent des histoires de Mahomet, que la paix soit avec lui, et établissent ainsi sa *sunna*, c'est-à-dire son exemple. Les épisodes de la vie du Prophète, que la paix soit avec lui, servent ainsi de source du droit, et ils ne sont supplantés que par le saint Coran. (Le ton de sa voix changea, comme s'il faisait un aparté.) D'ailleurs, on ne peut comprendre un grand nombre de versets du Coran que si l'on connaît les circonstances de leur apparition. Ces circonstances sont justement relatées dans les *ahadith*.

– Mais, professeur, comment sait-on que ces épisodes que racontent les *ahadith* se sont vraiment produits ? Mon mollah m'a dit que de nombreux *ahadith* ont été falsifiés...

– À juste titre, confirma Ayman. Il existe en effet maintes relations

fausses d'épisodes de la vie de Mahomet, que la paix soit avec lui. C'est pour cette raison que, deux cents ans après la mort du Prophète, que la paix soit avec lui, certains érudits se sont mis à colliger les *ahadith* et à vérifier de quelle manière ils avaient été transmis au fil du temps, de façon à garantir leur fiabilité. Le recueil le plus important est celui de l'imam al-Boukhari, qui a analysé trois cent mille *ahadith* et établi que deux mille étaient authentiques, car il était parvenu à remonter jusqu'au premier messenger d'Allah. Ces *ahadith* sont publiés dans un recueil intitulé *Sahih al-Bukhari*. L'imam Muslim a également établi un recueil tout aussi crédible, connu sous le nom *Sahih Muslim*.

– Donc n'importe quel *hadith* qui figure dans ces recueils est considéré authentique ?

– Tout à fait, confirma le professeur. Mais laisse-moi revenir à la question de la formation des lois islamiques car elle est importante. Imagine à présent qu'une décision légale... une fatwa devait être prise. Que faisait-on ? Si le saint Coran était muet sur la question, on allait voir Aïcha qui se souvenait d'une *sunna*, un exemple de la vie de Mahomet, que la paix soit avec lui, que l'on adaptait à la situation en cause. Mais imagine qu'aucun épisode ne se présentait à elle, qu'elle ne trouvait aucun *hadith* adapté. Que faisait-elle ? Elle disait à la personne d'aller voir Abu Obayda, par exemple. Peut-être que lui se souvenait de quelque *hadith* approprié. Si tel n'était pas le cas, Obayda disait à la personne de s'adresser à Abu Bakr.

– Et si le calife non plus n'avait pas de réponse ?

– Eh bien, dans ce cas, on réunissait un conseil auquel on posait la question, pour voir si quelqu'un se souvenait d'un épisode de la vie de Mahomet, que la paix soit avec lui, susceptible de contribuer à la résolution du problème. Si personne n'avait de souvenir, alors le conseil prononçait une nouvelle décision, mais toujours en s'inspirant de l'esprit du saint Coran ou de la *sunna*.

– Ça n'est pas une *ijma'ah* ?

– Parfaitement, ces décisions sont les *ijma'ah*. En résumé, la source suprême de l'islam est le saint Coran. Lorsque le Livre sacré n'a pas de réponse, on va voir les *ahadith* qui racontent les épisodes de la vie du Prophète, que la paix soit avec lui, et on en extrait une *sunna*, un exemple adapté au problème. Quand les *ahadith* n'offrent pas de réponse, les sages émettent une *ijma'ah* inspirée du saint Coran ou de la *sunna*.

– Mais ça, c'était du temps où des personnes qui avaient connu le Prophète vivaient encore. Comment fait-on les *ijma'ah* aujourd'hui ?

– De la même manière, avec un conseil de sages, rétorqua Ayman. Actuellement, une grande partie des *ijma'ah* émane du Conseil islamique pour la recherche, qui se réunit ici au Caire, à l'université Al-Azhar.

– Notre université ?

– Oui, la nôtre. Al-Azhar est la plus prestigieuse université de l'islam, tu ne savais pas ?

– Comment pouvais-je l'ignorer ! s'exclama Ahmed, soudainement rempli d'orgueil. Et nous en faisons partie...

– Notre madrasa appartient à Al-Azhar, en effet.

L'élève conserva pendant un moment un sourire sur son visage, mais une interrogation l'assaillit aussitôt.

– J'ai un doute, professeur : comment pouvons-nous être certains que les décisions de ces sages sont toutes justes ?

– C'est un problème, en effet, reconnut le professeur Ayman, le regard soudain troublé. Le Conseil islamique pour la recherche subit l'influence du gouvernement et ses *ijma'ah* tendent à être adoptées pour satisfaire le gouvernement et non Allah. (Il secoua la tête.) Cela n'est pas normal. Il me semble que l'*umma* ne peut pas faire confiance à des sages qui ne disent que ce qui est convenable, et non ce qui est vrai. Il y a d'autres sages dont les *ijma'ah* sont plus conformes au saint Coran ou à la *sunna*.

– Lesquels ?

– Le grand mufti d'Arabie Saoudite, par exemple. Ou l'École de la loi islamique du Qatar.

Le silence s'installa. On entendait l'éternel bourdonnement des mouches, jusque-là simple bruit de fond, ainsi que le son étouffé de voix et de pas dans le couloir, derrière la porte fermée à clé.

Ahmed gesticula sur sa chaise.

– Professeur, je n'ai pas encore bien compris. Je peux vous poser une question ?

– Bien sûr.

Le garçon resta silencieux un moment, se demandant quelle était la meilleure formulation.

– Je ne comprends pas ce que cela a à voir avec le problème des *kafirun*, dit-il, revenant à sa question initiale. Le mollah de ma

mosquée dit que les chrétiens sont les plus proches de nous et que nous devons pardonner et être indulgents. C'est effectivement ce que dit Allah dans le Coran, mais en même temps, il dit d'autres choses. Il dit que nous ne pouvons pas être amis des *kafirun* juifs et chrétiens. Il dit que nous devons tuer les *kafirun* jusqu'à ce que s'achève la persécution et qu'ils se convertissent et cessent d'être des *kafirun*. Il dit que nous devons préparer toutes sortes d'embuscades contre les idolâtres et les tuer. En fin de compte, où est la vérité ?

– Elle est dans tout ce que tu as dit.

L'élève secoua la tête, obstiné.

– Excusez-moi, mais je ne comprends toujours pas. Qu'est-ce que les choses dont vous avez parlé ont à voir avec le problème des *kafirun* ?

– Mais tout ! Absolument tout ! Le saint Coran et les *ahadith* fournissent une réponse claire au problème des *kafirun*.

– Quelle réponse ? Laquelle ?

Le professeur se caressa discrètement le menton, passant lentement les doigts entre les poils noirs et légèrement frisés de sa barbe fournie.

– Tu as déjà entendu parler de la *nasikh* ?

– Oui, bien sûr. Mon mollah en a parlé dans une leçon, il y a un an environ. Pourquoi ?

– Qu'est-ce que la *nasikh* ?

– C'est... c'est la révélation progressive du Coran.

– En effet, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Ahmed se mordit la lèvre. Le cheik Saad avait effectivement déjà abordé cette question, mais tellement rapidement que la notion ne s'était pas gravée dans son esprit.

– Je ne sais pas.

Le professeur sourit.

– La *nasikh* est la clé face aux contradictions apparentes du Coran. En réalité, il n'y a aucune contradiction. Le Livre sacré est parfait. *Nasikh* signifie qu'Allah a décidé, dans son infinie sagesse, de révéler progressivement le saint Coran. Il aurait pu tout révéler d'un seul coup, mais Dieu, qui sait tout et prévoit tout, a préféré le faire par phases, de façon progressive. Ce qui veut dire que les nouvelles révélations annulent les précédentes. Tu as compris ?

Le garçon fit une moue intriguée.

– Humm... oui.

Face au ton hésitant de la réponse, le professeur Ayman comprit que ce « oui » était en fait un « non » déguisé.

– Je vois que tu n’as rien compris, fit-il observer. Mais je vais essayer d’être plus clair. Avant que ce ne soit vers La Mecque, dans quelle direction le saint Coran ordonnait-il de se tourner pour prier ?

– Al-Quds.

– Exactement ! On a dit aux croyants de se tourner d’abord vers Al-Quds pour prier, puis vers La Mecque. Il semblerait qu’il y ait une contradiction ici. En fin de compte, quel ordre est valable ?

– Le deuxième, évidemment.

– C’est ça la *nasikh*, ou l’abrogation. À travers le saint Coran, Allah a ordonné d’abord de prier dans la direction d’Al-Quds, puis de se tourner vers La Mecque. Lorsqu’il y a une contradiction apparente, on applique le principe de la révélation progressive. Les nouvelles révélations annulent les précédentes. L’ordre de prier en se tournant vers La Mecque a annulé l’ordre précédent. Il en va de même avec l’alcool, par exemple. D’abord, l’alcool était autorisé quelles que soient les circonstances, puis il a été interdit uniquement pendant la prière, et plus tard il a été complètement interdit. Quelle est l’ordre qui est valable ?

– Le dernier, bien sûr.

– *Nasikh* ! Les révélations antérieures sont annulées par les nouvelles. C’est ça l’abrogation. Nous pouvons continuer à lire les versets annulés dans le saint Coran bien sûr, mais ils ne sont plus valables. Tu as compris ?

– Oui, répondit l’élève sur le ton convaincu de celui qui a enfin compris.

– À présent, il y a encore une chose que tu dois comprendre, dit Ayman. La révélation progressive se divise en deux périodes fondamentales : celle de La Mecque et celle de Médine. La première période est celle de La Mecque, au cours de laquelle le Prophète, que la paix soit avec lui, n’a jamais parlé de guerres et a prôné la tolérance et le pardon envers les Adeptes du Livre. Durant cette première période de treize ans, il s’est contenté de prêcher, de prier et de méditer. Le seul conflit qu’il a eu a concerné l’adoration des idoles. Mais ensuite le Prophète, que la paix soit avec lui, s’est enfui à Médine et tout a changé. Pendant cette seconde période, il n’a pratiquement parlé que de guerres et il s’est mis à prêcher l’islam l’épée à la main. Il

a commandé personnellement les croyants au cours de vingt-six batailles, il a ordonné que des personnes soient tuées, il s'est réjoui lorsqu'on lui a montré les têtes décapitées de ses ennemis et il a combattu les Adeptes du Livre. Maintenant, dis-moi une chose : quand a commencé l'ère islamique ?

– Avec l'hégire.

– Qui correspond justement à la fuite du Prophète, que la paix soit avec lui, à Médine. Cela signifie que la phase véritable de l'islam est celle de Médine et non celle de La Mecque. Si c'était celle de La Mecque, l'ère islamique aurait commencé avec la première révélation. Mais ce n'est pas le cas. L'ère islamique n'a débuté que lorsque Mahomet, que la paix soit avec lui, est parti pour Médine ; elle n'a commencé que lorsque l'Envoyé de Dieu, que la paix soit avec lui, s'est mis à prêcher la guerre et l'intolérance envers les Adeptes du Livre. Tu as compris ?

– Oui.

– Et maintenant, dis-moi : lors de quelle phase de la révélation progressive de l'islam Allah a-t-il dit dans le saint Coran que l'on doit pardonner aux juifs et aux chrétiens et être indulgents avec eux ?

– Celle de La Mecque.

– Et lors de quelle phase a-t-il dit que l'on doit tendre des embuscades aux idolâtres et les tuer ?

– Celle de Médine, bien sûr.

– À la lumière du principe de la *nasikh*, que doit-on conclure de cette apparente contradiction ?

– La période de Médine est postérieure à celle de La Mecque, constata Ahmed. Donc la révélation énoncée à la sourate 9 a annulé celle de la sourate 2. Et l'ordre d'Allah qui demeure valable est celui qui se trouve à la sourate 9, verset 5.

Ayman ouvrit les bras, ferma les yeux, leva le visage et, avec l'expression mystique d'un ascète en transe, il entonna le verset que la révélation progressive avait authentifié.

– « Tuez les idolâtres où que vous les trouviez. Capturez-les, assiégez-les et guettez-les dans toute embuscade ! »

XIII

La cloche de la basilique sonna lentement, comme si elle donnait le rythme de Venise, la mélodie se propageant harmonieusement sur l'énorme place, ponctuant le murmure assourdi des pigeons qui virevoltaient parmi la foule.

– Il est déjà sept heures, constata Rebecca en jetant un regard sur la discrète Torre dell'Orologio située en face. Vous voulez qu'on aille prendre un verre ?

– Oui, pourquoi pas ? acquiesça Tomás. Si on allait manger une glace ?

– Entendu. Mais après on fera un tour chez Harry's, d'accord ?

– Ça marche.

Ils traversèrent la Piazzetta, et passèrent entre le campanile et la basilique. Les coupoles blanches et arrondies du sanctuaire reflétaient les derniers rayons de soleil, qui projetaient des ombres sur les colonnes salies des vieilles galeries entourant la Piazza San Marco. Toute la place semblait agitée d'un bruissement nerveux ; c'était une véritable marée humaine. Les touristes assiégeant les terrasses se photographiaient devant les bâtiments, ignorant les pigeons qui volaient alentour pour s'emparer des miettes que leur jetaient par poignées les Vénitiens.

Tomás et Rebecca se dirigèrent vers l'une des terrasses, située à proximité de la Torre dell'Orologio, où des hommes en smokings élégants accordaient des violons, des violoncelles et un piano en prévision du concert en plein air de début de soirée. Ils contournèrent la terrasse et, sous les vieilles galeries, s'arrêtèrent devant le marchand de glaces du Gran Caffè Lavena.

– Une glace au chocolat, demanda-t-elle.

Décidé à l'impressionner, Tomás choisit de sortir son meilleur italien. Il s'approcha du comptoir à l'ancienne et, regardant Rebecca

dans le reflet des miroirs oxydés par le temps, s'adressa à l'employé.

– *Per me, uno gelato di fragola, per favore.*

L'Américaine lui lança un regard étonné.

– Mazette, je ne savais pas que vous parliez italien !

– Oh, je parle une infinité de langues. (Il lui fit un clin d'œil et sourit avec malice.) En fait, j'adore pratiquer les langues !

À la plaisanterie, Rebecca ne se montra pas choquée et éclata de rire.

– Vous feriez mieux de garder votre langue pour la glace.

Leurs cornets à la main, ils s'éloignèrent de Lavena et traversèrent la Piazza San Marco en direction de l'étroit passage qui s'ouvrait entre le musée Correr et les longues arcades des Procuratie Nuove. Derrière, l'orchestre qui avait fini de s'accorder attaqua les premières notes de *Strangers in the night*, emplissant l'air d'une douce mélancolie.

– Que fait une femme aussi jolie que vous à la NEST ? demanda Tomás en léchant sa glace à la fraise.

– J'aime l'aventure et les défis, répondit-elle, tenant d'une main la glace et de l'autre son attaché-case. Après ma formation d'ingénieur, j'ai été recrutée par la CIA et j'ai fini sous les ordres de M. Bellamy, à la Direction de la science et de la technologie. Après le 11 Septembre, on a eu très peur avec l'incident *Dragonfire*, une alerte nucléaire à New York qui...

– Oui, je sais, M. Bellamy m'a raconté.

– Ah bon. Suite à ces attentats, on a compris que les terroristes musulmans étaient prêts à tout. Même à l'impensable. Mon gouvernement est parvenu à la conclusion qu'une attaque nucléaire terroriste était devenue inévitable et il a décidé de renforcer la NEST. M. Bellamy y a été détaché et il m'a proposé de rejoindre l'équipe. Au bout de quelque temps, cependant, on a réalisé que la menace ne se limitait pas à l'Amérique et il a fallu étendre notre zone d'opérations au reste de la planète. C'est pour ça que j'ai d'abord été envoyée en Afghanistan, avant de diriger notre centre opérationnel dans le sud de l'Europe, à Madrid.

– Pourquoi Madrid ?

Rebecca fronça les sourcils.

– Vous êtes historien, vous avez vécu au Caire l'année dernière, où vous avez étudié l'islam, et vous me demandez « pourquoi Madrid » ?

– C'est en rapport avec Al-Andalus ?

– Bien sûr.

Tomás réfléchit quelques instants à la raison pour laquelle Madrid avait été choisie comme siège de ce centre opérationnel de la NEST.

– C'est logique, en effet, reconnut-il. Les musulmans ont occupé une grande partie de la péninsule Ibérique entre 711 et 1492. Lorsque j'étais à l'université Al-Azhar, au Caire, j'ai entendu quelques fondamentalistes évoquer Al-Andalus avec nostalgie et affirmer que l'Islam devait récupérer la péninsule Ibérique. (Il haussa les épaules.) Mais il m'a semblé que c'était un objectif à long terme.

– Vous faites erreur.

Le Portugais regarda l'Américaine, qui croquait déjà le cône de sa glace.

– Que voulez-vous dire ? Vous pensez vraiment qu'ils ont des projets immédiats sur la péninsule Ibérique ?

Rebecca cessa de lécher sa glace un instant et le regarda à la dérobée.

– Vous plaisantez ? Bien sûr qu'ils en ont ! Oussama ben Laden a écrit, je cite ses mots : « Nous demandons à Allah que l'*umma* récupère son honneur et son prestige, et lève à nouveau l'étendard d'Allah sur toute la terre islamique qui nous a été volée, de la Palestine à Al-Andalus. »

– Ben Laden a écrit ça ?

– Dans une lettre adressée au grand mufti d'Arabie Saoudite, en 1994.

– Ça alors !

– Et notez qu'il ne s'agit là que d'un petit échantillon. Les djihadistes affirment leur volonté de récupérer Al-Andalus. Le bras droit de Ben Laden au sein d'Al-Qaïda, l'Égyptien Ayman al-Zawahiri, a déclaré dans un enregistrement diffusé en 2007 : « Ô nation musulmane du Maghreb, zone de bataille et de djihad. Faire revenir Al-Andalus dans le giron de l'Islam est un devoir qui incombe à l'*umma* en général, et à vous en particulier. » En outre, le mentor de Ben Laden, Abdullah Azzam, a déclaré qu'il était obligatoire de faire la guerre pour récupérer les terres musulmanes d'Al-Andalus. Même le Hamas, dans sa revue destinée aux enfants, en parle !

– Vraiment ? Que racontent les gens du Hamas aux petits Palestiniens ?

– Qu'il est du devoir des musulmans de récupérer Séville et

l'ensemble d'Al-Andalus. Sans parler bien sûr, du cheik Qaradawi, le leader spirituel des Frères musulmans, qui a écrit que l'Islam avait été expulsé de deux régions d'Europe : Al-Andalus et les Balkans avec la Grèce, mais qu'il allait y revenir. Ou du cheik Al-Hawali qui, dans une lettre au Président Bush juste après le 11 Septembre, a écrit : « Imaginez, Monsieur le Président, que nous pleurons encore Al-Andalus et que nous nous souvenons de ce que Ferdinand et Isabel ont fait à notre religion, à notre culture et à notre honneur ! Nous rêvons de le reconquérir ! »

– Bon, d'accord, mais ce ne sont sans doute que des mots...

L'Américaine s'immobilisa juste après la terrasse du café Florian, devant l'étroit passage qui permettait de sortir de la Piazza San Marco.

– Des mots, dites-vous ? Tom, on ne rigole pas avec ces gens-là ! Nous avons passé des années à penser que tout ça c'était des mots, que les musulmans parlaient, parlaient, mais qu'ils ne feraient rien et... et voyez où cette naïveté nous a conduits !

– Mais les musulmans fondamentalistes ont-ils mené des actions concrètes en Al-Andalus ?

Ils recommencèrent à marcher et quittèrent la place, tournant à gauche en direction du quai où se trouvaient les *vaporetti*.

– Les attentats de Madrid en mars 2004.

– D'accord, mais ils s'inscrivaient dans le cadre du soutien de l'Espagne à l'invasion de l'Iraq.

– Non, Tom. Les attentats de Madrid étaient liés aux desseins musulmans sur Al-Andalus. L'appui de l'Espagne à l'invasion de l'Iraq n'a été qu'un prétexte. Vous n'avez pas compris ce que Ben Laden disait dans sa lettre au grand mufti ? Cette lettre date de 1994, dix ans avant les attentats de Madrid ! Et n'avez-vous pas entendu ce qu'Al-Zawahiri a déclaré dans l'enregistrement de 2007 ? Ce sont les chefs d'Al-Qaïda qui s'expriment ! S'ils affirment qu'Al-Andalus doit être récupéré, vous pouvez être certain qu'ils vont tout faire pour y parvenir !

– Très bien, convint Tomás. Admettons que les attentats de Madrid sont liés aux desseins islamiques sur la péninsule Ibérique. Ce que j'aimerais savoir, c'est si vous avez eu d'autres indices vous permettant de conclure que les fondamentalistes avaient l'intention d'agir pour récupérer Al-Andalus.

– Par hasard, on en a eu.

– Lesquels ?

– En Algérie, il existe une organisation terroriste appelée Groupe salafiste pour la prédication et le combat. Ce groupe s'est affilié à l'organisation de Ben Laden et d'Al-Zawahiri et a changé son nom en Al-Qaïda au Maghreb islamique. Lors d'un attentat perpétré en 2007 en Algérie, il a déclaré : « Nous ne nous reposerons pas tant que nous n'aurons pas récupéré notre Al-Andalus tant aimé. » Depuis lors, les autorités espagnoles ont été très préoccupées par les activités de ces groupes. Les services secrets espagnols, le CNI, ont découvert l'existence sur Internet d'un soi-disant Groupe pour la libération d'Al-Andalus. On sait que plus de trois mille personnes, en Espagne, consultent régulièrement les sites musulmans fondamentalistes et que quatre-vingt pour cent environ des personnes arrêtées ces dernières années en Espagne en raison de leurs liens avec le terrorisme international sont originaires d'Afrique du Nord. Cela signifie que les terroristes sont en train d'installer des cellules dormantes dans le pays. Les autorités espagnoles ont entre-temps découvert que les musulmans fondamentalistes avaient pris le contrôle de dix pour cent des mosquées informelles du pays et prêchaient dans des caves, des garages et des endroits de ce genre. Et ce n'est pas tout. On a découvert que de nombreux moudjahidines originaires d'Espagne s'entraînaient dans des camps terroristes au Mali, au Niger et en Mauritanie. On a aussi compris qu'un grand nombre des moudjahidines envoyés en Iraq sont originaires d'Espagne. Imaginez ce qu'ils pourront faire lorsqu'ils reviendront en Espagne, avec l'expérience qu'ils auront acquise dans les camps d'entraînement au Sahel et les champs de bataille en Iraq ! N'ayez aucune illusion, la situation est extrêmement préoccupante !

– J'étais loin d'imaginer qu'on en était là...

– La vérité, Tom, c'est qu'Al-Qaïda considère que tous les territoires qui ont été musulmans doivent le redevenir. Ben Laden veut récupérer Al-Andalus pour l'intégrer au grand califat. On maintient le public dans l'ignorance, mais certains hommes politiques savent parfaitement ce qui se passe. L'ancien ministre allemand des Affaires étrangères, Joscka Fischer, a affirmé dans certains cercles que si Israël tombait, le prochain pays à être attaqué serait l'Espagne.

Tomás se gratta la nuque.

– Oui, effectivement..., soupira-t-il. De toute évidence, l'Espagne

est face à un grave problème.

– Et le Portugal aussi.

– Comment ça ?

– Tom, vous êtes un doux rêveur ou quoi ? Vous avez oublié ce qu'était le Portugal avant de devenir une nation ?

– Vous insinuez qu'Al-Qaïda... Al-Qaïda a des visées sur le Portugal ?

Ils s'arrêtèrent à l'entrée du Harry's, à quelques mètres de l'embarcadère des *vaporetti*. Les eaux du Grand Canal léchaient les pierres du quai et les gondoles glissaient lentement, semblables à des spectres attachés à l'ombre du destin.

– Vous êtes bien placé pour savoir quels territoires faisaient partie d'Al-Andalus, non ?

– Eh bien, l'Espagne... et le Portugal, bien sûr !

Rebecca ouvrit la porte du Harry's Bar et, avant d'entrer, regarda subrepticement l'historien.

– Vous avez la réponse à votre question.

XIV

Quelques jours après la conversation dans le bureau, alors qu'il marchait dans le couloir en direction de la salle de classe, Ahmed sentit quelqu'un le saisir à l'épaule et le tirer, le forçant à se retourner. Il leva la tête, étonné et découvrit la silhouette blanche et efflanquée du professeur Ayman qui s'inclinait vers lui, sa barbe noire lui frôlant l'épaule.

– Je me suis renseigné sur ton mollah, lui murmura-t-il à l'oreille. C'est un soufi. (Ayman se redressa et reprit sa voix normale.) Éloigne-toi de lui.

Aussitôt après avoir donné ce conseil, le professeur tourna les talons et reprit son chemin. L'élève resta cloué sur place, ne sachant que faire, les yeux fixés sur la djellaba qui s'éloignait, incapable de comprendre la signification de ce qu'il venait d'entendre.

– Professeur ! parvint-il à lancer en direction de la silhouette. Quel problème cela pose-t-il qu'il soit soufi ?

Déjà arrivé à la porte de la salle, Ayman regarda derrière lui et lui adressa un sourire énigmatique.

– Tu vas comprendre.

Le cours commença avec les récitations habituelles du Coran. Plusieurs élèves, parmi lesquels Ahmed, s'efforçaient de mémoriser tout le Livre sacré et ils étaient capables de réciter les premières sourates sans regarder le texte. Au bout d'une demi-heure, le professeur annonça que le reste du cours serait consacré à l'histoire de l'islamisme, ce qui provoqua une onde de satisfaction parmi les élèves, qui tous aimaient les histoires grandioses qu'il racontait avec un talent inégalé.

– À ses débuts, l'islam connut des heures glorieuses, commença par dire Ayman, reprenant un thème cher à tous. L'armée du Prophète,

que la paix soit avec lui, soumit toute l'Arabie à la volonté d'Allah, puis aussitôt après, suivant l'ordre que Dieu avait donné dans le saint Coran ou à travers la *sunna*, nos vaillants moudjahidines attaquèrent les pays voisins où ils imposèrent l'islam. Ce fut une époque de luttes constantes, de guerres et de batailles, mais l'islam en sortait toujours vainqueur.

– *Allahu akbar !* s'exclamèrent quelques élèves, pressentant qu'il s'agissait là des prémices d'une grande épopée.

Le professeur leur fit signe de se taire.

– Au bout d'un certain temps, cependant, certains croyants plus veules commencèrent à se lasser de la guerre. Ils se préoccupaient davantage de leur bien-être que d'obéir aux lois données par Allah dans le saint Coran et de répandre la parole de Dieu. Lorsque notre armée conquiert des peuples qui n'étaient pas arabes, comme ici en Égypte ou en Syrie, ces croyants veules ont eu des contacts avec les *kafirun* chrétiens qui y vivaient et ils ont fini par se laisser influencer par eux.

– Des croyants influencés par les *kafirun* ? Que voulez-vous dire, professeur ? demanda un élève, étonné.

– Par exemple, ils voyaient des moines chrétiens enfermés dans des monastères qui disaient qu'ils étaient en méditation pour communier avec Dieu et pour trouver la paix et l'amour. Toutes ces sornettes ont influencé les croyants veules, et beaucoup d'entre eux ont alors commencé à parler de l'amour d'Allah et non de la force d'Allah. C'est ainsi qu'est né le soufisme, un mouvement qui prêche la paix, l'amour et la spiritualité. (Le regard d'Ayman survola la salle.) L'un de vous est-il soufi, par hasard ?

Trois mains hésitantes se levèrent. Le professeur dévisagea les trois élèves et ébaucha une expression de dédain.

– Eh bien, sachez que le soufisme ce n'est pas l'islam.

Les trois garçons écarquillèrent les yeux, surpris, et plus intimidés encore lorsque les autres élèves posèrent leur regard sur eux. Que voulait dire par là le professeur ?

– Mais moi je suis croyant, professeur, argumenta l'un d'eux sur un ton de plainte presque apeurée. Je fais la *salat* complète, je respecte la *zakat* et le...

– Le simple respect de quelques préceptes de l'islam ne fait pas d'un individu un croyant, coupa Ayman d'une voix rude et menaçante.

Pour être un musulman, il faut respecter tous les préceptes, sans exception. Tous. C'est ce que dit Allah au verset 65 de la sourate 4 du saint Coran, et c'est ce qui est établi dans la *sunna* du Prophète, comme le précise un *hadith*. Le messenger d'Allah commandait les hommes sur le champ de bataille, et les soufis viendraient nous dire à présent que la guerre n'est pas importante ? Les soufis renient l'exemple du Prophète, que la paix soit avec lui, et ils se considèrent encore croyants ? N'est-il pas établi par Allah, dans la sourate 33, verset 21 du saint Coran, que « vous avez dans le Messenger d'Allah un excellent modèle » ? Si le Prophète lui-même faisait la guerre et ordonnait de décapiter des *kafirun*, n'est-ce pas là un excellent modèle à suivre ? S'il ordonnait de tuer au combat, qui sont les soufis pour dévaloriser la guerre ? (Ayman scruta l'un des autres élèves qui s'était dit soufi, un garçon grassouillet avec de grands yeux noirs.) Où est-il dit dans le saint Coran que nous devons éviter de recourir à la force ?

La question flotta dans le silence, le professeur gardant toujours les yeux fixés sur l'élève. Se sentant interpellé, celui-ci se vit dans l'obligation de répondre. Il était recroquevillé sur sa chaise et, lorsqu'il ouvrit la bouche, il n'en sortit qu'un murmure tremblant.

– Que... que dites-vous, professeur ?

– Montre-moi où il est dit dans le saint Coran que nous devons éviter de recourir à la force ?

Embarrassé, le garçon regarda le volume posé devant lui.

– C'est... c'est dans... dans la sourate 3, professeur.

– Récite le verset.

L'élève ne le connaissait pas par cœur et il ouvrit le Coran, sa main potelée tremblant d'appréhension. Il trouva la sourate 3 et passa l'index sur les pages, parcourant en silence les versets qui se succédaient. L'opération dura un moment, mais le professeur n'intervint pas, le silence ne faisant qu'accroître l'intensité dramatique de la scène.

– J'ai trouvé ! s'exclama enfin l'élève, avec soulagement. J'ai trouvé, c'est au verset 134 !

– Récite-le.

Le garçon souffla pour calmer son angoisse, comme s'il était une machine à vapeur qui devait laisser échapper la pression pour ne pas exploser. Son gros corps tremblait et il commença à réciter le verset d'une voix hésitante.

– « Ceux qui dépensent pour la cause d'Allah dans l'aisance et dans l'adversité, qui dominent leur rage et pardonnent à autrui – car Allah aime les bienfaisants. »

– C'est tout ?

L'élève leva la tête ; il transpirait abondamment et ne savait trop que dire.

– Il y a d'autres sourates où... où Allah dit la même chose, professeur.

– Bien sûr qu'il y en a, acquiesça Ayman d'une voix glaciale. Par exemple, sourate 42, verset 37, Dieu promet le meilleur pour ceux « qui évitent les péchés les plus graves ainsi que les turpitudes et qui pardonnent après s'être mis en colère. » (Il haussa les épaules.) Et après ? Allah veut que l'on se pardonne entre croyants et que l'on fasse le bien. Alors, pardonnons et faisons le bien entre croyants. C'est pour ça que nous sommes de bons musulmans. Mais développer l'islam, c'est aussi faire le bien ! Pardonner aux *kafirun* qui se convertissent à l'islam c'est aussi pardonner ! Il y a, cependant, des limites au pardon, non ? Que dit Allah dans le saint Coran au sujet de ceux qui volent ? Il demande de pardonner ? Non ! Dieu ordonne de leur couper les mains ! Que dit Allah, à travers la *sunna*, à propos des personnes qui commettent l'adultère ? Qu'il faut leur pardonner ? Non ! Il dit qu'il faut les lapider jusqu'à la mort ! Que dit le saint Coran au sujet des idolâtres ? Qu'il faut leur pardonner ? Non ! Il ordonne de leur tendre des embuscades et de les tuer ! Le saint Coran doit être lu dans son intégralité, la charia doit être intégralement respectée ! Vous avez compris ?

Un murmure d'assentiment parcourut la classe.

Il désigna l'élève rondouillard qui était de nouveau silencieux et recroquevillé sur sa chaise.

– Les soufis ont affaibli l'islam, accusa-t-il, comme si ce garçon représentait tous les soufis. Lorsque les croisés *kafirun* envahirent l'Islam et conquirent Al-Quds, qu'Allah les maudisse à jamais, certains soufis se sont opposés à l'usage de la force, en disant que la guerre que prêchait le saint Coran n'était pas physique, mais spirituelle. Ces sornettes ont affaibli l'islam et c'est à cause de ces maudits soufis que les croisés sont parvenus à humilier l'*umma*. Et lorsque, plus tard, les Mongols ont attaqué et conquis Bagdad, siège du califat, certains soufis ont répété la même hérésie, affirmant qu'il ne fallait pas lutter

par les armes, qu'on ne réglait rien par la force... et toutes sortes de balivernes chrétiennes de ce genre. Ils ont affaibli une fois de plus l'islam et en conséquence l'*umma* a été à nouveau humiliée ! Et vous savez qui s'est élevé contre les soufis et les a dénoncés comme hérétiques ? C'est Ibn Taymiyyah ! Vous savez ce qu'a dit Ibn Taymiyyah ? (Il regarda la classe comme s'il attendait une réponse, alors que tous savaient que la question était purement rhétorique et que personne n'allait répondre.) Ibn Taymiyyah a déclaré que le soufisme est un mouvement chrétien ! (Il leva le doigt pour souligner l'affirmation.) Un mouvement chrétien ! Ils se prétendent croyants mais ils sont chrétiens ! Tout comme les *kafirun* chrétiens, les soufis considèrent que lorsqu'ils prient Allah, ils sont avec Allah et Allah est avec eux. Où cela est-il écrit dans le saint Coran ? Nulle part ! De telles prières sont des prières de *kafirun* chrétiens et pas d'un véritable croyant ! Par-dessus le marché, les soufis se sont mis à s'adresser aux saints, exactement comme les infidèles chrétiens et les chiïtes, niant ainsi qu'il n'existe qu'un seul Dieu. (Il désigna à nouveau l'élève.) Ils ne sont rien d'autre que des *kafirun* qui se prétendent croyants ! Donc ne vous laissez pas tromper par ces apostats ! L'islam que prêchent les soufis n'est pas l'islam du saint Coran ! Lisez ce qui est réellement écrit dans le Livre sacré et vous connaîtrez la parole de Dieu. Ne laissez pas les intermédiaires faire l'interprétation qui leur convient !

Le reste du cours fut tendu, essentiellement en raison de la présence des trois élèves qui s'étaient déclarés soufis et de la manière dont le professeur avait expliqué ce mouvement. Tout le monde avait déjà entendu parler des soufis, bien sûr ; il arrivait même qu'on lise des poèmes soufis à la madrasa ou à la maison. Mais ce que personne n'avait encore imaginé, c'était que la doctrine soufie représentait une déviance par rapport au Coran et à la *sunna* du Prophète.

De tous les élèves, Ahmed fut le plus touché par cette révélation. À mesure que la salle se vidait, le garçon pensait à ce que le professeur lui avait dit une heure plus tôt dans le couloir. Le cheik Saad était soufi. Soufi ! Le mot, désormais maudit, n'arrêtait pas de résonner dans sa tête. Soufi ! Le cheik Saad était soufi !

Tourmenté par tant de nouveauté, Ahmed avait besoin d'éclairages supplémentaires. Il s'approcha du professeur et attendit que tous les élèves fussent sortis.

– Tu as compris à présent pour quelle raison tu dois t'éloigner de

ton mollah ? lui demanda Ayman, le regard sévère.

– Oui, professeur. Mais j'ai encore besoin de savoir certaines choses.

La salle était vide et Ayman se dirigea vers la porte pour sortir, accompagné de son dernier élève.

– Je t'écoute.

– Les soufis, professeur. Dans quel verset de quelle sourate du Coran se...

– C'est lui !

La voix dans le couloir et l'apparition du groupe de policiers postés à la sortie de la salle de classe paralysèrent Ayman et rendirent muet Ahmed qui suivait derrière et qui mit un moment à comprendre ce qui se passait.

– C'est lui ! répéta la même voix, en désignant la silhouette en djellaba blanche qui s'était arrêtée sur le pas de la porte.

Ahmed regarda l'homme qui avait parlé et montrait à présent le professeur de religion, et il reconnut l'émir de la madrasa. L'un des policiers, sans doute le chef, fit un signe à ses hommes.

– Arrêtez-le !

Ils se saisirent aussitôt d'Ayman. L'un d'eux lui tordit le poignet et l'obligea à courber le dos.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda le professeur, la voix altérée, en se démenant pour essayer de se libérer. Laissez-moi ! Par Allah, laissez-moi ! Je veux...

Un policier lui donna un coup de poing dans le ventre et deux autres le menottèrent dans le dos. Le professeur étant immobilisé, les hommes le poussèrent de force dans le couloir. Tout se passa très vite ; Ayman trébucha et finit par tomber en poussant un cri de douleur, mais les policiers continuèrent à le pousser, le traînant par terre jusqu'à ce qu'ils tournent à gauche au fond du couloir et disparaissent.

Terrorisé, Ahmed avait assisté à toute la scène sans pouvoir faire un seul geste.

XV

Une atmosphère dense flottait à l'intérieur du Harry's Bar. Le rez-de-chaussée grouillait de monde et Tomás préféra emmener Rebecca au premier étage, où l'ambiance était plus tranquille. Ils s'assirent dans un coin éclairé par une lumière feutrée et commandèrent un *bellini* pour commencer.

– Je ne veux pas passer pour un rabat-joie, observa Tomás en faisant une grimace, mais le Harry's Bar n'est pas à la hauteur de sa réputation. (Il indiqua le menu.) Le rapport qualité-prix laisse pour le moins à désirer.

– Ne vous en faites pas, c'est la NEST qui paie.

– Je le sais ; c'est bien pour ça que j'ai fait ce commentaire, dit-il en riant. Si ça devait sortir de ma poche, j'aurais payé sans rien dire !

Rebecca passa la main dans ses cheveux blonds et ses yeux bleus survolèrent le restaurant.

– Mais reconnaissez que ça a de la classe...

– Je ne le nie pas.

L'Américaine emplît d'air ses poumons, comme si elle voulait ainsi inspirer toute l'histoire du Harry's.

– C'est magnifique ! s'exclama-t-elle d'un air extasié. Hemingway avait l'habitude de venir ici, vous savez ?

Tomás afficha un sourire narquois.

– Vous autres Américains, on dirait que vous faites une fixation sur Hemingway.

– Il fut l'un de nos meilleurs écrivains, que voulez-vous ? Mais ce lieu fut aussi fréquenté par d'autres personnalités européennes. Maria Callas, Onassis... (Elle saisit le menu et montra le plat le plus célèbre du restaurant.) Vous saviez que c'est ici que fut inventé le carpaccio ? Fantastique, non ? Si on en commandait un chacun ?

– Si c'est la NEST qui paye...

Quelques instants plus tard, le serveur avait pris leur commande. Rebecca paraissait vraiment excitée d'être là, mais Tomás songeait encore à ce que l'Américaine lui avait dit avant d'entrer dans le restaurant.

– Vous croyez vraiment que les fondamentalistes islamiques ont des visées sur le Portugal ?

Elle le dévisagea de façon provocante.

– Qu'en pensez-vous, Tomás ? demanda-t-elle sur un ton de défi. C'est vous l'historien et vous connaissez l'islam à fond. Vous pensez que s'ils ont le projet de récupérer Al-Andalus, ils vont se contenter de l'Espagne ? Vous l'envisagez sérieusement ?

Tomás poussa un soupir, soudainement inquiet.

– Vous avez absolument raison, admit-il. À la lumière de ce que j'ai appris à l'université Al-Azhar, la menace est bien plus sérieuse qu'on ne l'imagine. (Il tapota la table du bout des doigts.) Vous considérez que la menace sur la péninsule Ibérique est nucléaire ?

Rebecca serra légèrement les lèvres, sceptique.

– À l'heure actuelle, nul ne peut être sûr de rien, rétorqua-t-elle. Mais je dirais que lorsqu'ils vont utiliser l'arme nucléaire, les terroristes viseront des cibles hautement médiatiques. Depuis le 11 Septembre, la barre de la terreur a été placée très haut. Après ces attentats, ils chercheront certainement un objectif encore plus spectaculaire ou plus terrible. Le nucléaire est une option évidente, mais ils peuvent aussi ne pas attaquer avec une bombe atomique. Il existe d'autres armes nucléaires...

Un air interrogateur se dessina sur le visage de l'historien.

– Quelles autres armes nucléaires ? Que je sache, les armes nucléaires qui existent sont les bombes atomiques.

L'Américaine secoua la tête.

– Il y en a d'autres.

– Vraiment ? Lesquelles ?

– Eh bien, un avion, par exemple.

Tomás secoua la tête, faisant un effort pour saisir le sens de cette information.

– Je ne comprends pas. Comment un avion peut-il être une arme nucléaire ?

Le serveur apparut avec deux verres de *bellini* qu'il posa sur la

table. L'Américaine le laissa s'éloigner, avala une gorgée de sa boisson et fixa le Portugais avec ses grands yeux bleus.

– Imaginez, Tom, que les terroristes qui ont pris le contrôle de l'avion d'American Airlines qui s'est écrasé sur la tour nord du World Trade Center, le 11 Septembre, aient choisi de voler encore une soixantaine de kilomètres vers le nord et de projeter l'avion contre la centrale nucléaire d'Indian Point. Que se serait-il passé selon vous ?

Tomás écarquilla les yeux, imaginant la scène.

– Je dois vous faire un dessin ? reprit-elle. Si l'appareil s'était fracassé contre le système de refroidissement du réacteur nucléaire, cela aurait provoqué un *meltdown* en comparaison duquel Tchernobyl aurait été une plaisanterie. Des centaines de millions de curies de radioactivité auraient été libérés. Pour que vous vous fassiez une idée, sachez qu'un tel niveau de radioactivité est des centaines de fois supérieur à celui libéré par les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki ! Sans oublier que New York et le New Jersey se trouvent à un jet de pierre !

– Je n'avais pas pensé à ça...

– Eh bien, nous, nous y pensons. Et les terroristes aussi. Après avoir envahi l'Afghanistan, on a réussi à arrêter l'un des cerveaux du 11 Septembre, un certain Khalid Cheikh Mohammed. Vous savez ce qu'il a avoué ? Il a révélé que l'objectif initial des avions était des installations nucléaires, mais qu'ils ont décidé de ne pas les attaquer pour le moment. Et il a répété l'expression « pour le moment ».

– Waouh ! Mais ces centrales ne sont-elles pas justement conçues pour résister à des tremblements de terre et autres catastrophes de ce genre ?

– En effet, mais un avion rempli de carburant qui s'écrase sur une centrale nucléaire constitue un cas de figure qui n'a jamais été prévu. Aucun des cent et quelques réacteurs nucléaires qui existent actuellement en Amérique n'a été conçu pour résister à l'impact d'un Boeing. Aucun. Et une vingtaine de ces réacteurs sont situés dans un rayon de sept kilomètres autour d'un aéroport. De plus, il n'est même pas nécessaire que l'avion provoque la fusion du cœur du réacteur. Il suffit qu'il s'écrase sur le bâtiment où est stocké le combustible nucléaire qui a déjà été utilisé. Cela provoquerait un terrible incendie qui aurait pour effet de répandre aux alentours une quantité de radioactivité équivalente à trois ou quatre Tchernobyl. Vous imaginez

la catastrophe !

Tomás vida d'un trait la moitié de son *bellini*.

– Heureusement que les cockpits des avions sont blindés à présent, observa-t-il. Il est aujourd'hui beaucoup plus difficile de prendre d'assaut un avion qu'en 2001...

– C'est vrai, acquiesça Rebecca. Mais vous ne saisissez pas la dimension du problème. De même qu'un avion peut s'écraser sur une centrale nucléaire, un camion chargé d'explosifs peut en faire autant. Si l'on considère les objectifs que les terroristes veulent atteindre, cela revient exactement au même ! Peu importe qu'ils utilisent un avion ou un camion piégé. L'important c'est de provoquer une catastrophe nucléaire. Et ça, c'est à la portée de n'importe quelle organisation terroriste suffisamment compétente.

– Comme Al-Qaïda.

– Par exemple. Et le pire, c'est que les menaces nucléaires ne s'arrêtent pas là. Les terroristes disposent d'autres types d'armes atomiques.

Tomás ouvrit la bouche, stupéfait.

– D'autres types encore ?

– On appelle ça des bombes sales.

Le serveur apparut de nouveau, cette fois avec le carpaccio et les plats principaux. Il posa les assiettes sur la table et se retira aussi vite qu'il était venu.

– Les militaires préfèrent une appellation plus sophistiquée, continua Rebecca. Ils parlent de dispositifs de dispersion radiologique.

– On dirait presque qu'il s'agit de machines à rayons X.

– Dans une certaine mesure, c'est le cas. Le principe de ces bombes est très simple. On met de la dynamite dans un attaché-case rempli de césium et on le fait exploser. Ou bien on bourre de TNT un camion contenant du cobalt et on le fait détoner. Les possibilités sont immenses et elles se résument à une idée de base, à savoir associer de simples explosifs à de la matière radioactive. C'est ça, une bombe sale.

– Vous voulez dire que de telles bombes sont capables de provoquer des explosions nucléaires ?

– Non, bien sûr que non. Mais, si on les fait exploser en plein air, elles peuvent rendre radioactive une zone de plusieurs centaines de kilomètres carrés. Vous imaginez l'impact psychologique que cela aurait ? Le césium, par exemple, émet des rayons gamma qui peuvent

causer des lésions biologiques, un empoisonnement radioactif et le cancer. Un tel attentat déclencherait une panique générale en raison de la menace invisible que représente la radioactivité. Il y aurait probablement plus de décès dus aux accidents de voiture provoqués par les tentatives de fuite désespérée que par l'explosion ou la radioactivité proprement dite. Si un matériau radioactif extrêmement puissant était utilisé, il faudrait évacuer et décontaminer pendant plusieurs mois les secteurs touchés par l'explosion. Les premières couches de sol, et même la végétation, le goudron et le ciment devraient être arrachés et stockés en lieu sûr. Des milliers de personnes seraient contraintes de déménager et bon nombre d'entre elles ne pourraient pas revenir. Vous imaginez l'anarchie qui en résulterait ?

– Mais où iraient-ils chercher la matière radioactive ?

– Oh, n'importe où. Dans les hôpitaux, par exemple. Les appareils à rayons X que vous avez évoqués tout à l'heure sont radioactifs lorsqu'ils sont branchés. Même les détecteurs de fumée utilisés dans les bureaux contiennent de la matière radioactive. Le premier terroriste venu peut s'en procurer, ajouter de la dynamite et... boum !

– Si c'est si facile que ça, pour quelle raison n'y ont-ils pas encore pensé ?

Rebecca s'étira sur sa chaise, soudain saisie de fatigue.

– Oh, ils y ont déjà pensé.

– Quoi ?

– En 1995, des terroristes tchéchènes ont posé une bombe dans le parc Izmaïlovsky, à Moscou. L'engin était composé de dynamite et de quelques kilos de césium 137, une matière hautement radioactive. Heureusement, au lieu de le faire exploser, ils ont téléphoné à une chaîne de télévision locale pour indiquer l'endroit où se trouvait la bombe. Cette fois-là, ils n'ont pas voulu provoquer de catastrophe, mais simplement faire peur. Après ce qui s'est passé le 11 Septembre, je ne sais pas si les terroristes auront autant de scrupules à l'avenir...

Le serveur arriva avec des cappuccinos fumants et disparut aussitôt. Tomás versa du sucre dans sa tasse et remua distraitement avec sa cuillère, l'esprit absorbé par les nouvelles données du problème qui venaient de lui être présentées.

– Avec tout ça, nous nous sommes éloignés du Portugal, constata-t-il.

– Oui, en effet.

– Je vous avoue que je n’ai toujours pas compris pourquoi vous m’avez recruté.

– Nous avons besoin de vous pour comprendre ce qui se passe au Portugal, ce qu’y font les fundamentalistes islamiques, s’il se produit des événements anormaux, ce genre de choses...

– Mais pour ça, vous avez les services secrets portugais, le SIS.

– Le SIS est utile pour certaines missions, mais pas pour toutes. Vous, vous avez des relations au sein de la communauté islamique, pas le SIS.

Tomás fit une moue interrogative.

– En quoi la communauté islamique portugaise vous intéresse-t-elle ? Elle ne compte que des braves gens. Je les connais bien, ce sont des personnes fantastiques et très pacifiques, d’une extrême gentillesse. Pour la plupart originaires du Mozambique, elles occupent des fonctions importantes dans la société portugaise et lorsque je discute avec elles, la question de la religion ne se pose même pas. Vous savez, j’ai toute confiance en elles.

– Il est vrai que les informations dont nous disposons sur les musulmans au Portugal sont excellentes. C’est le cas, d’ailleurs, des musulmans de tous les pays lusophones, comme le Brésil, la Guinée-Bissau et le Mozambique. Contrairement à ce qui se passe dans la plupart des pays occidentaux, au Portugal les musulmans ne constituent pas une minorité ostracisée, mais des citoyens de premier plan, très bien intégrés et ayant une formation universitaire. Il semblerait même qu’un grand nombre d’entre eux fassent passer la lusophonie avant l’islamisme, ou du moins les mettent sur le même plan.

– Alors quel est le problème ?

Rebecca dévisagea un instant son interlocuteur.

– Dans tous les troupeaux il y a des brebis égarées...

– Que voulez-vous dire par là ?

L’Américaine s’inclina, saisit l’attaché-case qui était à ses pieds, le posa sur ses cuisses et l’ouvrit. Elle en sortit un ordinateur portable qu’elle posa sur la table après avoir éloigné sa tasse.

– Al-Qaïda aime beaucoup Internet, dit-elle en appuyant sur le bouton pour allumer l’appareil. Depuis les attentats de 1998 contre les ambassades américaines à Nairobi et Dar-es-Salam, l’organisation de

Ben Laden et d'Al-Zawahiri a coordonné toutes ses grandes opérations sur Internet. (L'écran de l'ordinateur s'éclaira.) Ils ont recours à des stratagèmes très sophistiqués pour dissimuler les messages. Par exemple, ils utilisent des programmes de cryptage qui...

– Vous vous éloignez du sujet, fit observer Tomás. Ce n'est pas ce que je vous ai demandé.

– Un peu de patience, demanda Rebecca. Je ne suis pas en train de changer de sujet, rassurez-vous. J'essaie plutôt de vous montrer quelque chose. (De nombreuses icônes apparurent sur l'écran de l'ordinateur.) La stéganographie. Vous en avez déjà entendu parler ?

L'Américaine lança le navigateur Internet.

– Bien évidemment, rétorqua Tomás, presque offensé qu'une telle question lui soit posée, à lui, un cryptanalyste. C'est une méthode de cryptage très astucieuse, destinée à occulter l'existence des messages. Comme ils sont cachés dans des images insignifiantes, nul ne songe à les y chercher. Pourquoi cette question ?

L'Américaine se connecta à Hotmail.

– Parce que c'est une technique très prisée par Al-Qaïda. L'organisation de notre ami Ben Laden aime dissimuler dans des images les instructions destinées à ses membres ou aux cellules dormantes. Or, entre autres choses, nous surveillons toujours les adresses électroniques suspectes et c'est moi qui suis chargée d'intercepter les messages envoyés à celles du sud de l'Europe. (Elle saisit une adresse électronique sous Hotmail.) Cette adresse est utilisée par Al-Qaïda pour communiquer avec ses cellules dormantes. (La boîte aux lettres s'ouvrit et une liste de messages apparut.) Vous voulez voir à présent une chose curieuse ?

– Montrez-moi...

Rebecca ouvrit le dossier « courrier indésirable » et la liste des messages apparut.

– Vous recevez souvent des pourriels à caractère sexuel ?

– Oh là là ! s'esclaffa Tomás. Si vous saviez le nombre de propositions que je reçois pour augmenter la taille de mon pénis ! Comme si j'en avais besoin...

L'Américaine le regarda à la dérobée.

– Épargnez-moi vos commentaires *pro domo* ! (Elle se concentra à nouveau sur la liste de messages indésirables jusqu'à s'arrêter sur l'un d'eux en particulier, intitulé *Naughty redhaired*.) Jetez un œil sur celui-

ci.

Elle ouvrit le message qui contenait un lien vers un site dénommé *Sexmaniacs*. Rebecca cliqua sur le lien et, quelques instants plus tard, l'image d'une rousse faisant une fellation apparut. En gros plan.

– Bon sang ! s'exclama Tomás, choqué par la photographie qui occupait la totalité de l'écran. Vous fréquentez ce genre de sites ?

Rebecca leva les yeux au ciel.

– Très drôle, dit-elle. Maintenant, je vais utiliser le *key tracker* pour identifier le mot de passe. (Elle lança le logiciel d'interception et, en quelques instants, le programme révéla la clé qui lui permettait d'avoir accès au message occulte.) Et voilà ! À présent, voyez ce qui se cache là-dedans.

Elle saisit le mot de passe fourni par le *key tracker*. Le sablier de l'ordinateur se superposa à l'image de la rousse à la bouche béante et, en une poignée de secondes, la photographie porno fut remplacée par une ligne composée de lettres et de chiffres.

– Bingo !

Tomás inclina la tête et, en bon cryptanalyste, lut le message qu'Al-Qaïda avait caché dans la photo :

6 A Y H A S 1 H A 8 R U

– Ah, voilà donc le fameux e-mail d'Al-Qaïda dont m'a parlé M. Bellamy ! devina Tomás. Mais en quoi est-il si spécial pour que ce soit moi, et moi seul, qui puisse le déchiffrer ?

– Soyez patient, vous allez comprendre, dit Rebecca. Nous avons suivi le parcours de ce message et nous avons découvert qu'il a été ouvert par quelqu'un, vraisemblablement le destinataire des instructions d'Al-Qaïda. Grâce à l'adresse IP de l'ordinateur sur lequel a été ouvert le message crypté, nous avons réussi à localiser la cellule dormante. C'était un cybercafé. Comme on pouvait s'y attendre, l'agent d'Al-Qaïda ne l'a pas ouvert chez lui, mais dans un lieu public, de manière à éviter d'être identifié.

– De toute façon, ce cybercafé vous donne déjà une idée du lieu, non ? Dans quelle partie du monde se trouvait l'ordinateur sur lequel a été ouvert ce message d'Al-Qaïda ? Au Pakistan ? En Iraq ?

Rebecca garda les yeux fixés sur Tomás, de manière à percevoir sa réaction lorsqu'il entendrait la réponse.

– À Lisbonne.

XVI

La nouvelle s'était rapidement répandue dans la madrasa : le professeur de religion avait été arrêté par la police. Le camarade soufi grassouillet qu'Ayman avait interpellé lors de son dernier cours paraissait soulagé, et il tentait de convaincre ses amis que le professeur avait été arrêté pour avoir prétendu que les soufis n'étaient pas musulmans. Ses camarades de classe firent semblant de le croire, mais tous savaient que cela n'était pas possible ; le professeur avait démontré en cours que le soufisme allait à l'encontre du Coran et de la *sunna*. De plus, comment la police aurait-elle pu être informée et réagir aussi rapidement ? De toute évidence, ce n'était pas la véritable raison. Mais alors pourquoi l'avait-on arrêté ?

Ce ne fut que le lendemain que les choses s'éclairèrent. La rumeur commença à se répandre dès le début de la journée et elle semblait fondée.

– Viens là, dit Abdullah lorsque Ahmed arriva à la madrasa, en l'attirant dans un coin du couloir. Tu sais pourquoi on a arrêté le professeur de religion ?

L'enfant posa son sac à dos par terre.

– Il y a du nouveau ?

Le camarade regarda autour de lui, tel un conspirateur, avant de se tourner à nouveau vers Ahmed et de lui murmurer le secret.

– Il fait partie d'Al-Gama'a.

– Quoi ? s'étonna Ahmed, élevant la voix sans s'en apercevoir. Le professeur Ayman ?

– Chut, ordonna Abdullah, observant de nouveau autour de lui, presque alarmé. Moins fort.

– Pardon, dit Ahmed. Tu en es sûr ?

Abdullah eut l'air offensé.

– Et comment ! Je suis en train de te dire qu'il est membre d'Al-

Gama'a al-Islamiyya.

– Ah ! s'exclama son ami en portant la main à la bouche. Tu crois... tu crois... qu'il a tué le... le Président ?

Ces mots étaient prononcés d'une voix si basse qu'ils en étaient presque inaudibles.

– Ne sois pas stupide ! rétorqua Abdullah avec un rire nerveux. Ceux qui ont tué le Pharaon ont été aussitôt arrêtés. Mais il paraît que le professeur est membre d'Al-Gama'a et on arrête tous ceux qui sont liés au mouvement.

– Comment tu sais qu'il fait partie d'Al-Gama'a ?

– J'ai entendu il y a quelques jours l'émir de la madrasa parler avec le professeur d'arabe. Le nom du professeur Ayman était sur les listes d'Al-Gama'a.

La nouvelle suscita une grande excitation à l'école, non seulement auprès des élèves, mais aussi parmi les enseignants et les employés. Par Allah, vous avez vu ça ? disaient les gens, il y avait un conspirateur qui enseignait ici, à l'école !

Ahmed se sentait en état de choc. Comment avait-on pu arrêter quelqu'un qui connaissait si bien la parole de Dieu ? Le fait que le professeur Ayman ait pu tremper dans la conspiration pour tuer le Président le laissa songeur. Si le professeur était vraiment impliqué, pensa-t-il, c'est qu'il devait avoir ses motifs. Al-Gama'a était décrit à la télévision comme un mouvement radical parce qu'il préconisait l'application de la charia mais, aux yeux d'Ahmed, cela ne le diminuait nullement ; au contraire, cela l'ennoblissait. En fin de compte, la charia était la loi d'Allah et tout musulman devait naturellement vouloir son application ! Comment était-il possible que des musulmans s'opposent à la charia ?

Ce qui se passa à table, pendant que la famille déjeunait, alimenta encore sa réflexion.

– Tu as laissé brûler ces *koftas*, grommela le père en regardant avec dégoût les trois boulettes de mouton qu'il avait dans son assiette.

– Par Allah, tu recommences ! dit sa femme, levant les yeux au ciel. Ils sont comme ils ont toujours été.

– Puisque je te dis que tu as laissé brûler ces *koftas* ! insista M. Barakah en élevant la voix. (Il prit l'une des boulettes et l'exhiba, comme une preuve.) Regarde-moi ça ! Mais regarde ! Tu trouves ça mangeable ?

– Si ça ne te plaît pas, tu n’as qu’à faire la cuisine ! répliqua la femme, blessée par la critique de son mari.

M. Barakah se leva brusquement.

La gifle résonna dans la pièce et les enfants, qui étaient tous à table, se contractèrent sur leur chaise et gardèrent les yeux baissés.

– C’est comme ça que tu me parles ? s’écria M. Barakah, hors de lui. Il n’y a plus de respect dans cette maison ?

– Tu es stupide !

Avec la violence d’un taureau, le mari contourna la table et empoigna sa femme.

– Comment oses-tu, femme, me manquer de respect ?

– Lâche-moi ! Lâche-moi !

– Je vais t’apprendre, tu vas voir !

Du coin de l’œil, Ahmed vit son père entraîner sa mère hors de la pièce et, quelques instants plus tard, la porte de leur chambre claqua. Il entendit le bruit des gifles et des coups et sa mère qui criait. Personne ne broncha à table, c’était un sujet tabou entre eux ; tous voyaient ce qui se passait, mais personne n’avait jamais abordé le sujet.

Ahmed eut envie de se lever et de porter secours à sa mère, mais il se retint et demeura assis, la tête basse, le cœur lourd.

– Tiens, prends ça, saleté ! criait le père dans la chambre. Je vais te tuer, tu entends ? Je vais te tuer !

On entendait encore des bruits de coups.

– Arrête ! Arrête !

C’était la mère qui implorait.

Pour s’isoler de la brutalité ambiante, Ahmed se mit à réciter mentalement le Coran. Dans un effort pour s’abstraire de la violence et se convaincre que la leçon qui était administrée à sa mère était juste, il choisit les versets portant sur le rôle de la femme et, en particulier, le verset 34 de la sourate 4.

– « Les hommes sont responsables des femmes en raison des faveurs qu’Allah accorde à ceux-là sur celles-ci, et aussi à cause des dépenses qu’ils font de leurs biens », récita-t-il en un murmure presque inaudible. « Les femmes vertueuses sont obéissantes, et protègent ce qui doit être protégé pendant l’absence de leurs époux, avec la protection d’Allah. Et quant à celles dont vous craignez la désobéissance, exhortez-les, ensuite éloignez-vous d’elles dans leurs

lits et châtiez-les, en dernier ressort. Si elles arrivent à vous obéir, alors ne cherchez plus de voie contre elles. Allah est certes, Haut et Grand. »

Il n'interrompit sa récitation que lorsqu'il sentit que son père était revenu s'asseoir à sa place et avait repris le déjeuner.

M. Barakah transpirait et avait le souffle court. Après qu'il eut coupé la *kofta* et en eut porté la moitié à la bouche, ses fils l'imitèrent sans prononcer un seul mot. Ils entendaient leur mère pleurer dans la chambre où son mari l'avait confinée, mais personne n'osait faire quoi que ce soit.

Personne, à l'exception d'Ahmed. Tourmenté par les gémissements qui ne s'arrêtaient pas, et bien qu'il fût conscient qu'un tel traitement était juste et correct, le garçon prit, en silence, une décision qui allait changer sa vie.

Il commença par éviter de demeurer à la maison. Dès la fin des cours, il se rendait à la mosquée pour prier et étudier, et ne rentrait qu'en fin de journée, à l'heure du dîner. Mais il ne tarda pas à s'interroger sur le bien-fondé du choix consistant à se réfugier à la mosquée. Le cheik Saad était le mollah du sanctuaire, mais chaque fois qu'il le voyait, Ahmed se souvenait des mots du professeur Ayman, qu'Allah le protège : ton mollah est un soufi, éloigne-toi de lui.

Il en vint à écouter d'une oreille critique tout ce que Saad disait. Jusqu'au jour où il entendit une prière qui lui fit dresser les sourcils.

– « Mon Dieu, comme tu es bon avec celui qui va à l'encontre de Tes principes », récita le cheik à cette occasion. « Qui T'a cherché et a été rejeté par Toi, qui a cherché refuge auprès de Toi et a été trahi, qui s'est approché de Toi et a été écarté ? »

Ahmed se mit à réfléchir à cette prière. « Mon Dieu, comme tu es bon avec celui qui va à l'encontre de Tes principes » ? Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Allah est bon avec celui qui ne Le respecte pas ? Où cela est-il écrit ?

À la fin de la prière, il alla voir Saad.

– Cheik, je peux vous poser une question ?

– Je t'écoute, mon garçon.

– Quelle était la prière que vous avez récitée ? Je ne souviens pas de l'avoir lue dans le Coran...

– C’est une prière de l’ordre de la Naqshbandiyya.

– Le Prophète l’a récitée ?

Saad sourit et contourna la question.

– L’ordre de la Naqshbandiyya est apparu quelques siècles après le Prophète, mon garçon. (Il se pencha sur son élève et lui caressa les cheveux.) Je vois que cette prière t’a intéressé. Elle est belle, tu ne trouves pas ? En elle se reflètent la tolérance et la bonté de l’islam.

Ahmed ne fit aucun commentaire, mais il grava mentalement le nom de l’ordre. Dès qu’il en eut l’occasion, il s’éclipsa pour se rendre à la bibliothèque de la mosquée et rechercher dans un livre des références aux naqshbandis. Il découvrit qu’il s’agissait d’un ordre lié à Bahâ’uddin Naqshband, le saint de Boukhara qui vécut au ^{XIV}^e siècle. Vers le milieu de l’ouvrage, le texte mentionnait le courant islamique auquel appartenait cet ordre.

Il était soufi.

– Je m’en doutais, murmura Ahmed en écarquillant les yeux. Je m’en doutais.

Le lien entre le cheik et les soufis lui apparaissait clairement à présent, mais il lui manquait encore une preuve définitive. N’est-ce pas Mahomet qui a dit qu’on ne pouvait accuser quelqu’un sans preuves suffisantes ? N’est-ce pas le Prophète qui a exigé, dans certains cas, la présence de quatre témoins afin que nul ne soit injustement accusé ?

La preuve attendue surgit par hasard le vendredi suivant. À la fin de la prière de midi, Saad s’approcha de son élève.

– Tu te souviens de la prière qui t’a tant fasciné l’autre jour ?

Ahmed mit quelque temps à comprendre que le clerc se référait à la prière de l’ordre de la Naqshbandiyya.

– Oui..., murmura-t-il en essayant de ne pas laisser paraître ce qu’il pensait vraiment.

– Il y a mille manières d’atteindre le Créateur, dit le cheik de façon énigmatique. La prière n’est que l’une d’elles.

– Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire par là ?

– Veux-tu que je te montre ?

Ahmed fut tenté de dire non ; il se méfiait de ces nouveautés. Mais il comprit que c’était là une occasion en or pour mieux connaître son maître et, surmontant sa réticence, il finit par acquiescer.

Cette nuit-là, le cheik l'emmena dans le cœur du Caire, le souk Khan al-Khalili. Il emprunta une venelle et le conduisit à un bâtiment ancien, avec un grand patio central rempli de chaises et une estrade au fond. Le patio était entouré par les trois étages du bâtiment, ornés d'élégants moucharabiehs aux étages supérieurs.

– Ceci est une *wikala* annonça-t-il. (Le regard étonné de l'élève lui fit comprendre que ce mot ne lui disait rien.) Tu sais qu'anciennement, quand il n'y avait pas encore d'hôtels, il existait ici, au Caire, des auberges utilisées par les marchands qui traversaient le Sahara avec des caravanes. Ceci est l'une d'elles.

Ahmed regarda avec suspicion les chaises et l'estrade qui occupaient le patio, ainsi que la foule qui y était rassemblée. Des touristes *kafirun* commençaient à s'asseoir.

– Ces gens n'ont pas l'air de caravaniers. Que font-ils ici ?

– Un peu de patience, tu vas comprendre.

Quelques minutes plus tard, un groupe d'hommes portant des turbans et des vestes blanches ou colorées s'installa sur l'estrade, tandis qu'un autre groupe apparut aux balcons, des instruments à la main, surtout des tablas. Les applaudissements résonnèrent dans le patio et, dès qu'ils eurent cessé, les hommes aux balcons commencèrent à jouer et ceux sur l'estrade à tournoyer au rythme de la musique. C'était une mélodie étrange, quasi hypnotique, d'une puissance qui faisait vibrer l'air et les murs de la *wikala*. Les danseurs tournoyaient et tournoyaient encore, emportés par la cadence envoûtante de la musique, faisant tourner leurs tuniques comme des roues, la mélodie croissant sans cesse, dans une frénésie ensorcelante, un tourbillon exaltant ; c'étaient des toupies, le vent du désert, un maelström coloré, des corps mus par un mouvement unique, réduits à des taches, transformés en un tournoiement, possédés, en transe.

– Que font-ils ?

– Ils cherchent à communier avec le Créateur. (Le cheik fit un geste en direction des silhouettes qui virevoltaient ; les précédentes avaient quitté l'estrade en tourbillonnant et c'était à présent des hommes portant des tuniques et des turbans noirs qui tournoyaient en crescendo.) Vois comme c'est beau ! Vois comme c'est sublime ! Ils s'unissent à Dieu à travers la musique et la danse. Mais ils le font aussi à travers la méditation et la prière. Il y a mille manières de communier avec Allah.

Ahmed fit une moue de dégoût.

– Communier avec Allah ? Ils sont chrétiens ?

– Non, musulmans.

Le garçon faillit secouer la tête en signe de désapprobation, mais il se retint. Avait-on jamais vu ça ? Des musulmans qui communiaient avec Dieu ? Des musulmans qui se servaient de la méditation, de la musique et de la danse pour s'unir au Miséricordieux ? Où était-ce écrit dans le Coran ?

Il fixa les yeux sur le cheik, qui semblait comme hypnotisé par le ballet envoûtant des danseurs, et lui posa la question avec intensité.

– Qui sont ces hommes ?

– Des derviches.

– Qu'est-ce que c'est ?

Le cheik détourna enfin son attention des danseurs et sourit avec bonhomie à son élève.

– Des ascètes soufis.

La preuve !

Ahmed ne savait pas s'il devait se sentir révolté ou fier de voir enfin ses soupçons confirmés. À présent il n'y avait pas de doute possible. Le cheik était un soufi ! Le professeur Ayman avait raison ! Le cheik était un soufi. Et qu'était-ce qu'un soufi sinon un musulman soumis à des influences chrétiennes ?

Donc un *kafir*.

Cela signifiait que lui, Ahmed, était l'élève d'un *kafir* ! Cela signifiait que l'islam véritable n'était pas celui que le cheik lui expliquait dans ses leçons. Pis encore, l'islam véritable n'était pas celui que le mollah prêchait tous les vendredis à la mosquée. Ce qu'on lui enseignait, à lui et à sa famille, c'était la doctrine chrétienne déguisée, non l'islam véritable. L'islam véritable était autre. L'islam véritable était exposé par Allah dans le Coran et illustré par le Prophète dans la *sunna*. L'islam véritable était celui de la sourate 9, verset 5 : « Tuez les idolâtres où que vous les trouviez. Capturez-les, assiégez-les et guettez-les dans toute embuscade ! »

Comment de vrais musulmans pouvaient-ils ignorer des ordres aussi clairs d'Allah ?

Il en vint à éviter le cheik Saad et sa mosquée. Lorsque les cours s'achevaient à la madrasa, il déambulait dans les rues du Caire.

D'abord un peu perdu, à la recherche d'une voie qu'il était incapable de définir, il finit par se trouver lorsque, à deux pas du *wikala* où il avait vu les derviches soufis, il tomba sur la mosquée qui lui parut être la plus belle du souk Khan al-Khalili.

La grande mosquée Al-Azhar devint son lieu de prédilection après les cours. À l'heure des prières, il se rendait au sanctuaire, en plein bazar, où il récitait avec une énergie redoublée les prières à Allah. Les mollahs lui semblaient encore par trop déviants, mais au moins ils n'étaient pas soufis. En outre, il parvint à la conclusion que l'islam déviant était une tare générale en Égypte, la peur de déplaire au gouvernement semblant plus forte que la foi de ces clercs lâches. Pour contourner le problème, il se concentrait avant tout sur la récitation du Coran et ignorait l'essentiel du prêche à l'heure de la prière.

Il passait le reste du temps parmi les commerçants du bazar. Il aimait l'animation, les couleurs, les arômes, l'excitation, la variété des gens qui passaient par là. Il se promenait tout seul dans le souk, bien que son repaire habituel fût un segment de la rue Al-Muizz li-Din Allah où, à une certaine heure, s'étendait l'ombre effilée du minaret aux briques rouges en damier du complexe Al-Ghourî. De la rue, il entendait les voix des enfants de la madrasa qui récitaient en chœur le Coran et, assis au bord du trottoir, il passait le temps en accompagnant la récitation. Ah, comme c'était stimulant d'entendre les paroles d'Allah fredonnées par ces douces voix !

– Psst !

Ahmed leva la tête. Était-ce à lui qu'on s'adressait ? Il était assis sur une marche, à l'entrée du complexe Al-Ghourî, tout près de la mosquée. Cela faisait quelques semaines qu'il fréquentait cette portion de rue et les commerçants du quartier avaient fini par le remarquer.

– Psst ! Eh, petit, viens là !

C'était vraiment à lui qu'on s'adressait. Il vit le vendeur d'un magasin de chichas qui l'appelait avec la main et, après quelque hésitation, il alla le voir.

– Vous voulez me parler ?

– Oui, mon garçon. Comment tu t'appelles ?

– Ahmed.

– Tu ne voudrais pas m'aider à attirer les clients dans mon magasin ?

Le garçon regarda avec curiosité les nombreuses chichas posées par terre et sur les étagères.

– Moi, monsieur ?

– On est sur Al-Muizz, mais les touristes viennent rarement dans cette partie du souk, se plaignit le commerçant. J'ai besoin de quelqu'un qui aille les chercher à Midan Hussein. (Il sortit de sa poche une pièce de monnaie en cuivre reluisante.) Je te donne vingt piastres pour chaque touriste que tu m'amènes et qui m'achète une chicha. (Il agita la pièce comme s'il voulait tenter le gamin avec une sucrerie.) Vingt piastres !

Déconcerté par cette proposition inattendue, Ahmed leva les yeux vers le panonceau accroché au-dessus de la porte d'entrée et sur lequel on pouvait lire *Arif*. L'adolescent supposa qu'il s'agissait du nom du propriétaire de l'établissement.

– Et s'ils n'achètent rien ?

– Eh bien, dans ce cas, tu ne gagnes pas d'argent, bien sûr. Mais, si tu fais...

– Père.

La voix douce et mélodieuse venait du magasin et tous deux tournèrent la tête dans cette direction. À ce moment-là, par une porte située derrière le comptoir, apparut une fillette âgée d'une dizaine d'années, maigre et avec des yeux noirs, lumineux comme des perles polies. Ahmed sentit comme une palpitation. Cette fillette était l'être le plus beau qu'il eût jamais vu.

– Adara ! s'exclama le commerçant. Rentre !

– Mais, père...

– Rentre immédiatement ! Je suis occupé, tu ne vois pas ? Je viens tout de suite.

La fillette fit demi-tour et disparut. C'était un ange qui s'était présenté aux yeux d'Ahmed. Et il savait comment elle s'appelait. Adara. Quel nom magnifique et si approprié ! Adara. Ce mot arabe qui signifiait « vierge » était parfait pour une créature aussi sublime. Adara...

Sans hésiter, le garçon tendit la main au commerçant.

– J'accepte.

Arif le regarda et sourit, révélant des dents pourries.

– Excellent !

– Je vais remplir votre boutique de clients.

XVII

– Où se trouve votre hôtel ?

Ils venaient de sortir du Harry's et Tomás avait décidé d'être galant jusqu'au bout.

– À côté du théâtre La Fenice, dit Rebecca. C'est tout près, ne vous en faites pas.

– Je vous accompagne, mon hôtel n'est pas très loin non plus.

La nuit, Venise avait quelque chose d'irréel, de merveilleux. La lumière pâle des lampadaires caressait timidement les façades colorées de blanc, d'ocre, de rose. Partout, on pouvait voir des boutiques élégantes alternant avec des restaurants animés et des bâtiments historiques précieusement conservés. Les passants déambulaient distraitemment, leurs yeux glissant sur les vitrines richement décorées, laissant leurs pas les conduire, sans but, dans le labyrinthe des venelles.

– C'est curieux que des musulmans fondamentalistes aient recours à des images pornographiques pour dissimuler des messages codés, vous ne trouvez pas ? observa l'Américaine.

– C'est à cause d'un ordre donné par Allah dans le Coran.

– Sérieusement ? Allah ordonne de cacher des messages dans des photos de femmes dévergondées ?

Tomás s'esclaffa.

– Bien sûr que non, dit-il. Mais dans un passage du Coran, je crois que c'est le chapitre 57, il est dit : « Et Nous avons fait descendre le fer, dans lequel il y a une force redoutable, ainsi que des utilités pour les gens, afin qu'Allah reconnaisse qui, dans l'Invisible, défendra Sa cause et celle de Ses messagers. » Ce verset est interprété comme une approbation divine autorisant les musulmans à utiliser les technologies modernes pour diffuser l'islam. C'est pour ça que les fondamentalistes n'hésitent pas à recourir à des armes sophistiquées et des ordinateurs, y compris des sites pornographiques. En temps de

guerre, la fin justifie les moyens, tel est la philosophie de ces types. Je suppose que vous avez détecté une intense activité sur Internet...

– Très intense, en effet, confirma Rebecca. À l'heure actuelle, Internet est un outil essentiel d'Al-Qaïda pour toute une série d'activités : la propagande, l'entraînement, la planification, la logistique... Bref, tout ! Ils l'utilisent pour communiquer entre eux, montrer des vidéos d'attentats, transmettre des informations, des ordres et des plans secrets, et aussi pour pirater les ordinateurs occidentaux. On a déjà recensé près de cinq mille sites fondamentalistes, certains donnant des instructions détaillées sur la manière de fabriquer des bombes rudimentaires. D'autres proposent des sites, où des gens posent toute sorte de questions auxquelles répond un spécialiste en droit islamique. Un jour, sur un de ces sites, un internaute fondamentaliste qui disait appartenir à un groupe détenant un otage demandait si, à la lumière de l'islam, il était possible de le décapiter en utilisant une scie, ou bien s'il fallait utiliser un couteau ou une épée, selon l'exemple du Prophète...

– Et qu'a répondu le spécialiste ?

– Il a dit qu'il fallait suivre l'exemple du Prophète, comme l'ordonne le Coran, et il a conseillé l'emploi du couteau ou de l'épée.

Incapable de s'empêcher de visualiser la scène, Tomás fit une grimace de répulsion et respira profondément.

– Que faites-vous avec de tels sites ?

– Nous en fermons certains et en surveillons d'autres. Nous utilisons aussi une tactique qui consiste à ouvrir des sites fondamentalistes pour voir qui les fréquente. Et la nasse se remplit rapidement...

– Du menu fretin, je présume.

– Bien sûr. Les requins ont leurs propres sites et ne fréquentent que ceux dans lesquels ils ont confiance.

– Comme Ben Laden ?

– Oh, lui, il n'utilise même plus Internet.

– Il a peur de se faire prendre ?

– Oui. Actuellement, tout le noyau dur d'Al-Qaïda évite Internet. Ils savent que le risque est bien trop grand ; notre technologie d'interception est tellement sophistiquée qu'on peut les localiser à tout moment. D'après nos renseignements, Ben Laden recourt à des messagers pour transmettre ses ordres. Lorsqu'il utilise un ordinateur,

c'est uniquement pour consulter des informations que d'autres ont copiées sur un CD ou un DVD. Il ne songe même pas à se connecter à Internet.

*La note è bela,
Fa presto o Nineta,
Andemo in barcheta
I freschi a ciapar.*

La voix, fredonnant une douce mélodie, surgit de l'étroit canal en face. Attirés par la promesse de romantisme qui s'en dégageait, Tomás et Rebecca se turent et vinrent s'accouder au pont qui reliait les deux pâtés de maisons séparés par le canal ; il était petit et pittoresque, incurvé en arc au-dessus des eaux obscures.

De la pénombre liquide émergea alors une gondole furtive, le gondolier debout appuyant délicatement sur la rame, sa voix berçant les touristes qui l'écoutaient. Immobiles, le Portugais et l'Américaine, les yeux rivés sur la frêle embarcation, jouissaient de l'instant. La gondole passa sous le pont, glissant légèrement sur l'eau, et la mélodie résonna le long du canal.

*A Toni g'ho dito
Lè a tento a menar.
Nol varda, nol sente
L'è un omo de stuco.*

La silhouette noire disparut dans une courbe du canal, la voix du gondolier s'éteignant dans le lointain, tellement irréaliste que son apparition semblait n'avoir été qu'une illusion.

– Vous voulez que je vous dise, dit Tomás, revenant au problème qui le préoccupait. J'ai du mal à croire qu'il y ait des fondamentalistes au Portugal.

Rebecca mit quelques instants à se libérer de l'effet enivrant de la barcarolle, la chanson des gondoliers vénitiens, et à revenir au présent.

– Je ne vois pas pourquoi, dit-elle enfin.

– Parce que je connais notre communauté islamique. Je rencontre

fréquemment ses membres, on discute, on parle de beaucoup de choses. Ce sont des gens formidables, je vous l'ai déjà dit.

– Et moi, il me semble vous avoir déjà dit que toutes les communautés ont leurs brebis égarées.

– Mais dans le cas présent, il n'y a aucun précédent. On n'a jamais vu un musulman portugais impliqué dans des actes de... de terrorisme islamique. C'est tout à fait impensable !

Rebecca recommença à marcher et descendit l'escalier.

– Vous vous trompez.

Sa curiosité éveillée, Tomás lui lança un regard inquisiteur du haut du pont incurvé.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Des fundamentalistes islamiques originaires du Portugal ont déjà été impliqués dans des attentats.

L'historien finit par descendre et suivre l'Américaine.

– Vous êtes sérieuse ?

– Bien sûr.

– Dites-moi qui !

Rebecca continua à marcher, imperturbable, mais elle tourna la tête en arrière.

– Vous savez quel a été le premier attentat commis par Al-Qaïda sur le sol européen ?

Tomás pressa le pas pour se placer à ses côtés.

– Celui de Madrid, non ?

– Vous plaisantez ?...

– Al-Qaïda a attaqué l'Europe avant les attentats de 2004 ?

– Bien évidemment !

– Quand ?

– La première attaque de l'organisation de Ben Laden sur le sol européen a eu lieu en 1991, à Rome. À l'époque, l'ancien roi d'Afghanistan, Mohammad Zaher Shah, projetait de retourner dans son pays, ce qui constituait de toute évidence une menace pour les moudjahidines fondamentalistes et, par voie de conséquence, pour Al-Qaïda. Un membre d'Al-Qaïda s'est alors fait passer pour un journaliste et est parvenu à s'approcher du roi. Lorsqu'il s'est trouvé en face de lui, le terroriste a sorti un couteau et tenté de le lui planter dans le cœur. L'ex-monarque fut sauvé par l'étui à cigarillos en argent qu'il avait dans la poche et qui détourna la lame.

– J’ignorais cela.

– Vous savez quel était le nom de ce membre d’Al-Qaïda ?

L’Américaine s’arrêta, sortit une photographie de son sac et se tourna vers Tomás. Sur l’image apparaissait un homme barbu et bien portant, d’aspect méditerranéen du sud de l’Europe, assis dans une cellule. La légende au-dessous indiquait *Carcere di Rebibbia, Roma*.

L’historien haussa les épaules.

– Je l’ignore.

– *Paul Almida Santos*.

Rebecca prononça le nom avec un fort accent américain ; les mots qui sortirent de sa bouche étaient si étranges que Tomás mit un moment à transformer ces sons bizarres en un nom portugais.

– Ah ! s’exclama-t-il. Paulo Almeida Santos.

– C’est ça.

Il fallut un autre long moment à l’historien pour établir un lien entre ce nom, la photo et l’histoire de l’attentat de Rome.

– Vous êtes en train de me dire que... que ce terroriste d’Al-Qaïda était portugais ?

– Vous avez deviné, confirma-t-elle. Les Italiens l’ont arrêté, bien sûr. D’abord, il s’est enfermé dans le mutisme et ce n’est que des années plus tard qu’il a accepté de parler, mais pour révéler uniquement des choses que nous savions déjà. Cela étant, nous avons quand même appris que M. Santos s’était entraîné dans les camps de l’organisation qui existaient en Afghanistan et qu’il avait eu trois réunions avec Ben Laden en personne pour préparer l’attentat.

– Je n’avais jamais entendu parler de cette affaire.

– Je vous raconte tout ça pour que vous compreniez que ce que nous attendons de vous ne sera pas nécessairement de tout repos, ajouta Rebecca en remettant la photo dans son sac. Il est vrai que la communauté islamique au Portugal est paisible et qu’elle est composée de braves gens. Mais, tout comme chez les Portugais chrétiens, on peut très bien rencontrer des Portugais musulmans qui choisissent des chemins différents. Ou bien seriez-vous prêt à mettre votre main au feu que ce n’est pas le cas ?

– Bien sûr que non !

– Nos systèmes de surveillance ont révélé que le message que je vous ai montré au Harry’s a été ouvert dans un cybercafé de Lisbonne. Il provient d’une adresse que nous surveillons depuis quelques années

et qui n'est utilisée que pour transmettre des ordres concernant des opérations de grande envergure. Ce qui prouve que...

– Dans ce cas, l'interrompit Tomás, pourquoi n'avez-vous pas fermé cette adresse ?

– Parce que nous l'avons déjà localisée et que nous ne voulons pas la griller. Si on la fermait, Al-Qaïda en ouvrirait une autre, en prenant probablement davantage de précautions, et transmettrait des ordres que nous n'aurions plus aucun moyen de connaître. En ayant identifié cette adresse, nous avons au moins la possibilité de surveiller le trafic, d'intercepter des messages et de savoir si quelque chose va se passer ou non.

– Je commence à comprendre.

Rebecca se tut quelques instants, s'efforçant de reprendre l'idée qu'elle était en train d'exposer avant d'être interrompue.

– Comme je vous le disais, le fait que des ordres aient été donnés à travers cette adresse tend à démontrer que quelque chose va se passer. Et le fait que cet e-mail ait été ouvert sur un ordinateur dont l'adresse IP correspond à un cybercafé de Lisbonne montre que les destinataires de l'ordre se trouvent au Portugal.

– Donc vous considérez qu'un attentat va se produire sur le territoire portugais...

– Ça, je n'en sais rien, rétorqua-t-elle. Il n'y a qu'une manière de répondre à cette question, vous ne croyez pas ?

– Laquelle ?

– Déchiffrez le message que je vous ai montré tout à l'heure. Tout dépend de son contenu.

Tomás mit la main dans sa poche et en sortit le bloc-notes. Il le feuilleta et retrouva la page sur laquelle il avait copié la suite de lettres et de chiffres qui se cachait derrière l'image pornographique.

GAYHAS1HA8RU

– Vous ne seriez pas en mesure de me fournir la clé de ce code, par hasard ?

L'Américaine éclata de rire.

– Si on l'avait, Tom, vous pouvez être sûr qu'on l'aurait déjà utilisée ! s'exclama-t-elle. Écoutez, l'e-mail contient sans aucun doute

des ordres ayant trait à des opérations. Ce message a été ouvert à Lisbonne, ce qui signifie que cet attentat peut concerner votre pays. Si j'étais à votre place, vous savez ce que je ferais ? Je ferais des heures supplémentaires pour tenter de déchiffrer ce qu'il signifie !

– Vous savez, je ne suis qu'un simple historien. Pourquoi ne mettez-vous pas le SIS sur le coup ?

– Nous l'avons déjà fait.

– Et alors ?

Rebecca leva les yeux au ciel.

– Ils ne savent rien.

– Mais qu'ont-ils dit ?

– Que la communauté musulmane portugaise est très pacifique et qu'il n'y a pas de problème.

– Et ils ont raison.

L'Américaine désigna le bout de papier que Tomás tenait entre les doigts.

– Vous trouvez ? Dans ce cas, qui a utilisé un cybercafé de Lisbonne pour ouvrir un message codé d'Al-Qaïda ?

Le Portugais s'arrêta pour relire la ligne en question. Deux secondes plus tard, il referma le bloc d'un geste décidé et le rangea à nouveau dans sa poche.

– Je ne sais pas, dit-il. Mais, faites-moi confiance, je vais le découvrir.

XVIII

L'homme était blond, la peau rougie par le soleil, et il regardait avec intérêt les produits exposés le long de la ruelle adjacente à Midan Hussein.

– *Mister ! Mister !* appela Ahmed avec un sourire enjôleur en s'approchant du client potentiel. Venez voir la caverne d'Ali Baba !

– Ah oui ? sourit l'Occidental. Et qu'a-t-elle de spécial ?

– Elle déborde de trésors.

La vie d'Ahed après les cours consistait à déambuler dans les venelles du souk à la recherche de clients occidentaux. Il avait quelques rudiments d'anglais, des termes destinés aux touristes qu'Arif lui avait appris et qu'il améliorait au contact des étrangers.

Maints Occidentaux le trouvaient drôle et se laissaient entraîner dans le labyrinthe de Khan al-Khalili jusqu'à la boutique aux chichas, à deux pas du minaret d'Al-Ghourî. Certains jours, il attirait tellement de clients qu'il arrivait à gagner jusqu'à cinq, voire dix livres égyptiennes.

– *Masha'Allah !* Ahmed ! *Masha'Allah !*

Arif, le propriétaire de la boutique, était tellement satisfait de son jeune rabatteur qu'il commença à l'appeler « mon enfant ». Il l'invitait à manger chez lui, dans l'arrière-cuisine, d'où Ahmed pouvait souvent regarder les femmes qui restaient dans la cuisine. Arif avait plusieurs filles, toutes élancées et bruyantes, mais le garçon n'avait d'yeux que pour Adara. Les femmes se tenaient à l'écart, mais chaque fois que la fillette, pour une raison ou pour une autre, s'approchait, Ahmed rougissait et baissait la tête.

Depuis qu'il avait commencé à travailler dans la boutique, il n'avait jamais échangé un mot avec elle. Futé, en bon commerçant qu'il était, Arif avait inévitablement fini par s'apercevoir de l'intérêt que son protégé nourrissait pour sa fille. Il ne s'en formalisa pas. Il

n'était pas certain qu'Ahmed fût la personne idéale pour Adara, qu'il considérait comme particulièrement rebelle, mais à la vérité, n'étant pas plus sûr du contraire, il décida de garder un œil sur lui.

Le comportement qu'il observa chez Ahmed au fil du temps lui plut. Il découvrit que le garçon, en bon musulman, consacrait une partie de l'argent qu'il gagnait à la *zakat*, qu'il distribuait aux nécessiteux. Ahmed se contentait d'accomplir avec zèle les enseignements du cheik Saad, ayant compris que, pour l'essentiel, ceux-ci n'étaient pas nécessairement des idées soufies, mais correspondaient au véritable islam. Et c'était cet islam qu'Arif appréciait chez Ahmed. Le Coran et la *sunna* du Prophète ordonnent la générosité et le respect des autres, vertus qui commencent justement par la distribution désintéressée de la *zakat* aux déshérités. Ahmed, qui s'enorgueillissait d'être le plus croyant des croyants, ne négligeait jamais ce devoir, ce qu'Arif ne manqua pas de relever.

Allah avait également ordonné de respecter la famille et Ahmed, bien qu'il évitât de passer du temps chez lui, remettait à sa mère ce qui lui restait de l'argent qu'il gagnait au souk.

– Où as-tu trouvé ça ? lui demanda sa mère la première fois qu'il lui tendit deux billets d'une livre.

– Au souk, répondit-il avec honnêteté, comme Allah l'ordonnait dans le Coran. En travaillant dans une boutique de chichas.

Cette nouvelle n'inquiéta pas ses parents, qui le laissèrent faire ce qu'il entendait ; dès lors qu'il fréquentait la madrasa et ne redoublait pas, pour eux tout allait bien.

Mais Arif, à qui rien n'échappait, avait déjà tiré ses conclusions.

– Comment trouves-tu Adara ?

Ahmed fut surpris par la question. La fillette venait de traverser l'arrière-cuisine et son admirateur secret l'avait suivie du regard avec un intérêt mal déguisé.

– Quoi ? s'exclama-t-il, confus, comme s'il venait d'être pris la main dans les baklavas.

– Adara. Que penses-tu d'elle ?

Ahmed rougit et, sentant que son patron l'avait percé à jour, baissa les yeux.

– Je... je... ne sais pas.

– Tu ne sais pas ? Alors comme ça, tu ne la vois pas ? Mon œil ! Elle vient de passer...

L'adolescent se tint immobile à sa place, terrifié à l'idée qu'on avait pu lire en lui aussi facilement.

– Tu aurais envie de te marier avec elle un jour ?

Ahmed leva les yeux, une lueur d'espoir illuminant son visage.

– Moi ?

Arif se mit à rire.

– Oui, toi. Qui veux-tu que ce soit ? Tu crois que tu ferais un bon mari pour Adara ? C'est une brave fille, tu sais.

Son cœur tambourinant dans sa poitrine et la gorge serrée par l'émotion, le garçon ne parvint qu'à balancer la tête de haut en bas et à laisser passer un filet de voix.

– Oui.

– Tu devras la dompter, bien sûr. Ma fille est un peu rebelle et il lui faut un homme à poigne. Tu te sens à la hauteur ?

Le filet de voix revint.

– Oui.

– Ça implique que tu sois toujours un bon musulman, pas une chiffre molle comme ces *kafirun* que tu m'amènes à la boutique. Tu crois que je peux compter sur toi ?

À ce stade, la voix d'Ahmed se fit plus sûre et plus ferme ; pour ce qui était d'être un bon musulman, on pouvait compter sur lui, il était déterminé à le rester jusqu'à la fin de sa vie, coûte que coûte.

– Avec la grâce de Dieu, je ne vous décevrai pas !

Arif éclata de rire et lui donna une tape dans le dos. L'accord était conclu ; à présent, il fallait simplement attendre qu'Ahmed et Adara grandissent.

Ce qu'ils firent tout naturellement, sans que personne s'en mêle. Dans les années qui suivirent, la vie d'Ahmed gravita autour de la madrasa le matin et du souk l'après-midi. Ce fut une époque de maturation et d'expériences.

Le contact avec les touristes provoquait chez le garçon une répulsion qu'il s'efforçait de dissimuler. Il désapprouvait la tenue légère et le manque de modestie des femmes occidentales qui apparaissaient en public ; elles osaient même exposer leurs épaules et leurs cuisses, telles des filles des rues, dévergondées et vulgaires. Le Prophète n'avait-il pas ordonné la décence ? Où étaient les voiles qui devaient les protéger des regards concupiscent ? Parfois, il observait

même des couples de touristes qui marchaient main dans la main en public !

Il haussait les épaules, avec un mélange de fureur et d'indignation. C'étaient des *kafirun*, que pouvait-on y faire ? Les récits sur les croisés ne mentaient pas, en conclut-il. Le professeur Ayman, qu'Allah le protège où qu'il fût enfermé, avait raison, ces gens barbares méconnaissaient les règles les plus élémentaires de la décence et de la bonne conduite, ce n'étaient que des bêtes dominées par des instincts primaires. Les *kafirun* pouvaient être riches, ils n'en étaient pas moins des sauvages.

Quelle différence entre ces gens et Adara, par exemple ! Les mois et les années avaient passé et son corps de petite fille était devenu celui d'une jeune femme. Lorsqu'elle eut ses règles, son père lui ordonna de se couvrir pour sortir, il ne fallait pas que sa peau nue, laiteuse, déchaîne involontairement le désir sexuel des hommes. Ahmed approuva cette décision de tout cœur ; selon un hadith, le Prophète n'avait-il pas dit que « lorsqu'une femme atteint l'âge de la menstruation, il n'est pas convenable qu'elle exhibe des parties de son corps, hormis ça et ça », c'est-à-dire le visage et les mains ? Alors que les femmes *kafirun* étaient on ne peut plus vulgaires, il suffisait de poser les yeux sur la fille d'Arif pour comprendre à quel point les croyantes étaient modestes et décentes. Le contraste était saisissant ! Les *kafirun* exhibaient leur corps sans aucune pudeur, tandis qu'Adara sortait totalement couverte, comme l'avait ordonné le messager de Dieu.

Le problème, c'est qu'avec le temps la jeune fille sembla montrer quelques signes de rébellion et, à un moment donné, elle commença à choisir certaines parures qui ne semblaient guère appropriées au garçon à qui elle était promise. Au début, Ahmed ne dit rien, mais lorsque ces comportements devinrent par trop ostentatoires il ne se contenta plus et décida d'en parler à Arif.

– Adara sort toujours convenablement couverte, observa-t-il un jour au déjeuner, en pesant ses mots avec prudence. Mais, l'autre jour, je l'ai vue sortir et faire quelque chose qui risque d'attirer l'attention des hommes.

– Quoi donc ? s' alarma Arif, préoccupé par la réputation de sa fille. Qu'a-t-elle fait ?

– Elle portait des talons hauts, se plaignit Ahmed en baissant la

voix. Cela laisse les hommes imaginer ses jambes...

Le patron tapa du poing sur la table, tout à coup irrité.

– Par Allah, ce n'est pas tolérable. Lorsqu'elle rentrera, j'aurai une conversation avec elle !

– Elle doit porter des chaussures plates. (Ahmed leva le doigt.) Et il y a autre chose : elle sentait le shampoing parfumé. Ça c'est dangereux ! Ça distrait l'esprit des hommes, ça les éloigne d'Allah et ça leur inspire des pensées coupables.

Arif se leva brusquement, incapable de contenir sa légitime indignation de père outragé.

– Tu as raison ! hurla-t-il. Lorsqu'elle rentrera, je la corrigerai ! Je ne veux pas de dévergondées chez moi !

Ses contacts avec les Occidentaux exposèrent Ahmed à certaines idées nouvelles. Un jour, alors qu'il marchait dans les ruelles du souk en direction de la boutique à chichas, un touriste lui demanda ce qu'il pensait du gouvernement égyptien. Le garçon sourit et haussa les épaules.

– Je n'en pense rien, *mister*. Je ne suis qu'un simple musulman.

– Mais tu n'aimerais pas avoir la démocratie dans ton pays ?

La question laissa Ahmed impassible.

– Qu'est-ce que c'est que ça, *mister* ? Le touriste éclata de rire.

– La démocratie ? Tu n'as jamais entendu parler de la démocratie ?

– Non, jamais, *mister*.

– Eh bien, c'est le fait de pouvoir choisir ton président, expliqua l'Européen. D'avoir ton mot à dire sur la façon dont ton pays est gouverné, dont ses lois sont faites. Tu n'aimerais pas ?

– Mais, pourquoi aurais-je besoin de ça, *mister* ?

La question parut si naïve au touriste qu'elle le laissa un moment déconcerté.

– Je ne sais pas, moi, pour... pour pouvoir changer de président, par exemple. Supposons que tu penses qu'il ne gouverne pas bien. Plutôt que de l'avoir éternellement au pouvoir, tu pourrais le remplacer par un autre qui gouvernerait mieux.

– Mais, il ne se laisserait pas faire, *mister*.

Le touriste rit une fois de plus.

– Bien sûr que non ! C'est pour ça que tu as besoin de lois démocratiques, qui permettent de le remplacer. Tu n'aimerais pas en

avoir ?

– Nous n'avons pas besoin de nouvelles lois, *mister*, rétorqua Ahmed en ralentissant sa marche car ils étaient presque arrivés à la boutique. Pour nous gouverner, nous avons déjà les lois qu'il faut.

– Lesquelles ? Celles de ces dictateurs qui vous gouvernent ?

Le garçon leva le doigt au ciel.

– Celles d'Allah.

Avec le temps, il se rendit compte que le souk grouillait de policiers. Certains, qui portaient l'uniforme, étaient facilement repérables. Mais d'autres étaient en civil, se mêlaient à la foule et s'infiltraient partout, comme des fourmis.

Ahmed prit pour la première fois conscience de leur présence lorsqu'il vit des inconnus saisir les produits qu'un vendeur avait posés sur un tapis, dans la rue : des chemises de marque, des radios, des parfums.

– Contrebande, lui expliqua, laconique, Arif qui suivait la scène adossé à la porte.

Assis sur la marche de la boutique à chichas, Ahmed observait avec étonnement les hommes qui passaient les menottes au marchand, pris en flagrant délit.

– Mais n'importe qui peut l'arrêter ?

Arif rit.

– Ces types ne sont pas n'importe qui, mon garçon, dit-il suffisamment bas pour n'être entendu que par son jeune employé. Ce sont des policiers.

L'incident permit à Ahmed de prendre conscience d'une nouvelle réalité. Il y avait des policiers en civil qui circulaient dans le bazar. À partir de ce moment-là, il devint plus attentif à tout ce qui se passait autour de lui. Chaque fois qu'il voyait ces policiers arrêter quelqu'un, il s'immobilisait et les observait minutieusement. Il enregistrait leurs visages, leurs attitudes, leurs expressions, ce qu'ils disaient, la manière dont ils se déplaçaient, dont ils regardaient.

Il commença ainsi à identifier les caractéristiques qui les différenciaient. Il comprit que ces hommes n'étaient pas souriants ni spontanés comme les autres personnes qui vivaient dans le souk ; ils avaient le visage tendu, grave, fermé. Ils avaient aussi une façon particulière de marcher ; malgré tous leurs efforts, ils ne se

déplaçaient pas avec une décontraction naturelle, laissant transparaître une rigidité qu'ils ne parvenaient pas à masquer.

Ahmed apprit ainsi à les reconnaître et, surtout, à les éviter. Son travail consistait à amener des clients au magasin et il s'efforçait de s'en acquitter de son mieux. Bien qu'il eût affaire à des *kafirun*, sa tâche ne lui paraissait pas entièrement désagréable. Certains touristes se montraient aimables, d'autres allaient même jusqu'à lui donner un pourboire de cinquante piastres, voire d'une livre, mais le garçon ne s'en laissait pas conter. Il gardait toujours à l'esprit l'ordre donné par Dieu, à la sourate 5, verset 51 du Coran : « Ô vous qui croyez ! Ne prenez pas pour alliés les juifs et les chrétiens ; ils sont alliés les uns des autres. Et celui d'entre vous qui les prend pour alliés devient un des leurs. »

L'amitié avec les Adeptes du Livre était donc interdite par Allah et Ahmed ne l'oubliait pas. C'est pourquoi, lorsqu'on le voyait passer dans les ruelles du souk avec un couple de touristes derrière lui, et qu'on lui demandait où il allait, il répondait toujours la même chose :

– J'emmène ce chien *kafir* et sa catin en enfer !

XIX

Le groupe de jeunes arpentait les ruelles pentues, admirant les façades pittoresques des maisons aux vérandas ornées de fleurs et le linge coloré qui séchait aux fenêtres. Près des tavernes, encore fermées à cette heure, se dégageaient des odeurs de vin, tandis que d'autres coins empestaient l'urine, conséquence des laisser-aller nocturnes. En tête du groupe, le professeur attirait l'attention des étudiants sur les détails à ne pas rater.

– Il n'existe plus ici de maisons mauresques, expliqua Tomás à ses élèves du cours d'études islamiques. Mais, si vous regardez attentivement, vous remarquerez que l'Alfama a encore des airs de casbah, vous ne trouvez pas ?

Les élèves acquiescèrent, les regards tournés dans toutes les directions. La majorité d'entre eux étaient musulmans, mais certains étaient des chrétiens ou des agnostiques animés par la curiosité. Ils descendirent les marches, tournèrent à hauteur de l'église et atteignirent le belvédère de Santa Luzia. Les innombrables toits rouges et le lointain ruban bleuté du Tage s'étalaient sous leurs yeux, le vieux Lisbonne s'offrant à eux dans toute sa splendeur.

– C'est superbe ! s'exclama un étudiant.

Ils s'attardèrent là quelques instants pour se reposer et contempler la vue magnifique sur la ville. Le professeur, cependant, bouillonnait d'idées. Depuis qu'il était rentré de Venise, il se demandait quelle pouvait être la meilleure manière de questionner ses étudiants musulmans sur des sujets d'ordre politique, se rapportant en particulier au fondamentalisme islamique. Mais il n'entrevoyait pas d'approche satisfaisante. La question n'avait absolument rien à voir avec son cours et ces jeunes, joyeux et insoucians, lui paraissaient avoir autant d'affinités avec le fondamentalisme que l'huile avec l'eau.

Il n'en restait pas moins que le fameux e-mail d'Al-Qaïda avait bel

et bien été ouvert à Lisbonne. Il était essentiel qu'il commence à poser quelques questions, même aux personnes les plus improbables. Comme ses élèves musulmans. C'était pour cette raison qu'il avait décidé de sortir de la faculté et de faire ce cours en plein air, en visitant l'Alfama et la Mouraria, les quartiers de l'ancienne Lisbonne musulmane. Il savait que ce ne pouvait être que dans ce contexte qu'il parviendrait à créer une atmosphère propice aux questions qu'il voulait poser.

L'étudiant le plus proche de lui était Suleiman, un garçon tranquille, dont les parents d'origine indienne, venus du Mozambique dans les années soixante, étaient devenus des avocats célèbres à Lisbonne. Tomás décida de saisir cette opportunité.

– Suli, tu as vu les informations hier ?

L'élève détourna les yeux du paysage lisboète.

– Oui, bien sûr. Pourquoi ?

– Quelle horreur ce qui s'est passé en Inde, hein ?

Suleiman soupira et émit un son avec la langue.

– Ne m'en parlez pas.

– Mais qu'est-ce qui leur a pris ? Ils sont sortis dans la rue et se sont mis à tirer sur tout le monde...

– Ils sont fous. Fous à lier.

Trois mouettes s'approchèrent du belvédère, en rase-mottes et en poussant des cris aigus, obligeant certains jeunes à se baisser. S'ensuivirent des éclats de rire et quelques plaisanteries échangées sur l'incident.

Tomás laissa passer quelques secondes avant de revenir à la charge.

– Et si ça arrivait ici ?

– Quoi donc ?

– Les attentats. Imagine que ces types, ces fondamentalistes, aient des armes et... je ne sais pas moi, viennent ici, dans l'Alfama par exemple, et commencent à tuer toutes les personnes qui passent par là. Tu te rends compte, le choc que ce serait !

Suleiman prit un air interrogateur.

– Vous parlez sérieusement, monsieur ?

– Suli, qui peut nous garantir que ça n'arrivera pas ici ? Après tout, il y a des fondamentalistes partout, non ? Quelques-uns suffisent pour semer le chaos...

– Mais, nous sommes au *Portugal* ! répondit le garçon comme si ce seul fait était, en soi, suffisamment éloquent. Il n’y a pas de gens comme ça ici !

– Comment peux-tu en être sûr ?

Une expression embarrassée se dessina sur le visage de l’étudiant.

– Parce que... je ne sais pas, parce que... ben, parce que ça se saurait, bredouilla-t-il.

– Ça se saurait comment ?

– Je veux dire que j’aurais déjà entendu quelqu’un en parler, par exemple. Ou quelqu’un aurait déjà évoqué ça. Vous savez, le discours des fondamentalistes se remarque, ce n’est pas quelque chose qui passe inaperçu...

– Et tu n’as jamais rien entendu ?

– Bien sûr que non.

Tomás regarda autour de lui.

– Ni tes autres camarades ?

Suleiman se tourna aussi vers le groupe et, sans le moindre détour, il leur posa la question.

– Eh, les gars ! Vous avez déjà entendu... un mec... quelqu’un parler de... de djihad ou d’un truc du genre ici ?

Le groupe le dévisagea, l’air perplexe. Mais l’un d’eux, Alcides, fit un pas en avant, l’air convaincu.

– Moi oui.

Tomás écarquilla les yeux.

– Tu es sérieux ? Qui ?

Alcides fronça les sourcils, prit une pose de conspirateur, regarda autour de lui et, s’assurant que personne ne pouvait l’entendre en dehors du groupe, se pencha et murmura sur un ton péremptoire :

– Sylvester Stallone. Dans *Rambo*.

Ils éclatèrent tous de rire.

XX

– J’emmène ce chien *kafir* et sa catin en enfer !

Cela faisait trois ans qu’il répondait la même chose chaque fois qu’on l’interpellait en arabe dans le souk, alors qu’il se dirigeait vers la boutique à chichas suivi par un couple de touristes.

Mais un jour, quelque chose d’inattendu se produisit. Ahmed, qui avait une quinzaine d’années, connaissait le Khan al-Khalili comme s’il y avait toujours vécu. Cet après-midi-là, il décida de se rendre à El-Fishawy pour y chercher des touristes. Le café le plus ancien du Caire était situé dans une ruelle étroite et animée, derrière Midan Hussein. C’était un établissement chargé d’histoire, d’où se dégageait une atmosphère exotique qui, un jour, avait même attiré le roi Farouk en personne, et semblait plaire aux *kafirun*.

Les touristes se prélassaient dans les sofas et les fauteuils d’El-Fishawy pour fumer la chicha ou boire du thé aromatisé, tout en appréciant la décoration savamment défraîchie du café et le brouhaha animé du souk. La venelle formait un passage étroit, protégé du soleil ardent par d’énormes bâches, mais où quelques taches de lumière faisaient briller par endroits la poussière et la fumée parfumée des narguils, dans un incessant jeu de clair-obscur.

Après avoir observé les clients installés à l’extérieur d’El-Fishawy, l’attention d’Ahmed fut attirée par un couple qui fumait la chicha dans une petite salle intérieure.

– *Mister*, elle est bonne la chicha ?

L’homme leva le pouce droit et fit un clin d’œil.

– Excellente !

– Vous ne voulez pas acheter une pipe à eau bien meilleure que celle-là ?

Le touriste éclata de rire.

– Bon sang, même ici on ne peut pas avoir la paix !

– Mais, *mister*, c'est la plus ancienne boutique de chichas du Caire ! (Il désigna la photographie qu'El-Fishawy avait affichée sur le mur, avec le roi Farouk assis à une table.) Même le roi s'y fournissait !

Ce n'était que mensonges, bien sûr. L'établissement d'Arif était loin d'être ancien et il pouvait encore moins se targuer d'avoir eu d'illustres visiteurs, mais un tel discours semblait faire son effet sur de nombreux touristes et ceux-ci ne feraient pas exception. Après avoir échangé quelques mots, Ahmed comprit qu'il s'agissait d'Américains. L'homme était blond et bavard, mais la femme, une brune avec de grandes lunettes sombres, se taisait, à la satisfaction du jeune Égyptien. La discrétion de l'Américaine lui paraissait louable, les femmes devant savoir rester à leur place. Les échanges, en anglais, n'eurent donc lieu qu'entre Ahmed et le mari, qui finit par se laisser convaincre de visiter la boutique d'Arif afin de voir « les chichas les plus recherchées du Caire ».

Le guide et ses clients quittèrent El-Fishawy et parcoururent d'un pas rapide les allées du souk. Arrivés sur Al-Muizz li-Din Allah, la principale rue du Caire médiéval, ils tournèrent en direction du complexe Al-Ghouri. Le minaret, caractérisé par ses briques rouges en damier, constituait un repère, la boutique d'Arif étant située à proximité. Ils passèrent devant le vieux vendeur d'épices qui, depuis des années, lui posait toujours la même question, devenue rituelle.

– Où vas-tu d'un pas si alerte ?

Sans s'arrêter, Ahmed lui lança la réponse habituelle.

– J'emmène ce chien *kafir* et sa catin en enfer !

Après avoir fait quelques pas, le guide s'aperçut que le couple ne le suivait plus. Il s'arrêta et fit demi-tour, ne comprenant pas quel était le problème.

– Alors, *mister* ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Au grand étonnement d'Ahmed, ce ne fut pas l'Américain qui lui répondit mais sa femme.

– De quoi nous as-tu traités ?

Ahmed demeura bouche bée. L'Américaine avait parlé en arabe.

– Qu'avez-vous dit ?

– Je t'ai demandé de quoi tu nous avais traités, répéta-t-elle, sur un ton coupant et froid.

Le garçon secoua la tête, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées. L'Américaine s'était adressée à lui dans un arabe parfait, bien

qu'avec un fort accent étranger, libanais lui sembla-t-il. Qu'avait-il bien pu dire qui suscitât cette question, sur un tel ton ? Il fit un effort pour reconstituer la minute passée. Il marchait dans la ruelle, avait débouché dans la rue principale, où il avait vu le vieux, assis à l'endroit habituel, qui lui avait demandé où ils allaient et il lui avait répondu, comme à l'accoutumée, qu'il emmenait le chien *kafir* et sa catin en...

Par Allah ! La chienne *kafir* avait compris !

– Que se passe-t-il ? demanda l'Américain en anglais, sans comprendre. Pourquoi on s'arrête ?

De toute évidence, l'homme ne comprenait pas l'arabe, contrairement à sa femme. Celle-ci continuait à dévisager intensément le garçon qui, une fois revenu de sa surprise, lui rendit son regard sans paraître intimidé. Par le Prophète, aucune femme ne le ferait vaciller !

– De quoi m'as-tu traitée ? insista la touriste.

– De ce que vous êtes ! dit Ahmed, la regardant dans les yeux avec une expression de défi.

– Que se passe-t-il, chérie ? lui redemanda l'Américain, sentant que quelque chose ne tournait pas rond. Explique-moi.

Sans détacher les yeux d'Ahmed, la femme lui répondit en anglais.

– Ce gamin t'a traité de chien d'infidèle et moi de prostituée.

L'homme écarquilla les yeux, perplexe et sans voix, se demandant s'il avait bien entendu.

– Quoi ?

– Tu as bien entendu, Johnny. Il nous a insultés.

La surprise passée, le visage de l'Américain s'empourpra et, d'un geste rapide et inattendu, il gifla Ahmed.

– Comment oses-tu ? grommela-t-il, soudainement enragé.

Pris au dépourvu, le garçon tomba par terre et sentit l'Américain s'approcher.

– Espèce de sale porc ! (Un coup de pied atteignit Ahmed dans le dos.) Tiens ! Tu te prends pour qui ?

La peur d'Ahmed se transforma soudain en furie. Il se leva d'un bond et, déchaîné, se jeta sur l'Américain, le rouant de coups, le frappant tantôt au visage et sur le corps, tantôt ratant sa cible, mais cognant toujours, furieux, incontrôlable, hors de lui. Il ne voyait plus très bien, mais mettait toute sa rage dans la lutte, apercevant une main, un visage, le sol, une boutique, un pied, encore une main, dans

une confusion totale, une colère infinie.

– Chien *kafir* ! vociféra-t-il dans ce chaos infernal. Qu'Allah t'envoie brûler en enfer !

Le combat avait créé du tumulte dans la rue. Au début, Ahmed sentit que son adversaire ne s'attendait pas à la violence de son attaque, mais au bout de quelques coups il commença à réagir. L'affrontement redoubla de fureur, chacun essayant de prendre le dessus, mais ce nouveau sursaut fut soudainement interrompu par deux mains dures comme du fer qui soulevèrent Ahmed.

– Lâche-le ! ordonna une voix en arabe. Lâche-le !

Ahmed sentit son bras droit tordu dans son dos et il fut saisi d'une douleur intense. Il reçut un coup de poing dans le ventre et la douleur se déplaça, aiguë et intolérable. Il se plia en deux et se cogna le front par terre. On lui asséna deux coups de pied dans les côtes et un autre au visage. Quand il voulut ouvrir les yeux, il ne vit que du rouge, du sang coulant abondamment de son nez. Cependant, au milieu de tout ce tumulte, il parvint à distinguer les hommes qui étaient intervenus et, reconnaissant les visages austères et impitoyables, il comprit qu'il était perdu.

C'étaient des policiers en civil.

Le juge avait un air mi-déplaisant, mi-indifférent lorsqu'il leva le maillet et dévisagea le garçon qui, du box des accusés, le regardait avec angoisse.

– Pour avoir porté atteinte à l'intégrité physique d'un touriste et à l'intégrité morale d'une femme, dit-il d'une voix apathique, je condamne le prévenu, Ahmed ibn Barakah, à trois ans de prison !

Le maillet retentit sur le bureau.

Un policier le saisit aussitôt par les épaules et Ahmed eut à peine le temps d'apercevoir sa mère qui se cachait le visage et refoulait une larme, son père qui tressaillait de honte et Arif qui secouait la tête, découragé. En quelques instants, on le fit sortir de la salle d'audience, et il fut traîné dans les couloirs sales et oppressants jusqu'au fourgon cellulaire, où l'attendaient les autres condamnés. Il faisait chaud, comme toujours au Caire, mais c'était son âme qu'Ahmed sentait brûler ce jour-là. De peur et d'indignation.

Il s'assit dans le fourgon, le regard perdu, et attendit que d'autres condamnés arrivent pour être conduits en prison. Trois années

d'emprisonnement pour avoir remis à leur place un *kafir* et sa catin ! Trois années ! Mais quel était ce pays où deux *kafirun* étaient mieux considérés qu'un croyant ? De plus, il n'avait fait que se défendre contre le chien qui l'avait agressé ! Il secoua la tête, avec une expression d'indignation mêlée d'auto-apitoiement. Un *kafir* a plus d'importance qu'un croyant ! Par Allah, ce pays était descendu bien bas...

Aux yeux d'Ahmed, son procès se résumait à un récit d'une cruelle simplicité. Le touriste américain n'était en fait qu'un journaliste qui couvrait la guerre civile au Liban. Il était venu au Caire avec sa poufiasse libanaise, une chienne chrétienne probablement du clan de ces maudits Gemayel, et pour se venger de la juste correction qui lui avait été infligée, avait usé de toute son influence pour que l'ambassade américaine intervienne et fasse condamner un croyant. Le gouvernement, composé évidemment de laquais des Américains, avait sans doute été contraint de s'immiscer et d'exercer des pressions sur le tribunal. Le juge avait eu peur et l'avait condamné. Comment expliquer autrement qu'un juge ait pu accorder plus d'importance à un *kafir* qu'à un croyant ?

Tant que ce gouvernement serait en place, il serait impossible de faire quoi que ce soit. N'était-ce pas ces fantoches qui avaient eu l'impudence d'aller à Al-Quds faire la paix avec les sionistes ? Sadate le Pharaon avait payé, mais Moubarak, l'apostat, avait également pris part à la trahison ! Et que représentait le petit Ahmed face à un tel affront ? S'ils avaient eu l'audace d'aller chez les *kafirun* embrasser les sionistes, pouvaient-ils hésiter à emprisonner pendant trois ans un pauvre et humble croyant qui s'était défendu contre un croisé ?

Ce sentiment de révolte rappela à Ahmed ce qu'un autre touriste lui avait dit. Quel mot avait-il employé déjà ? « Démocratie », c'est ça ? Il avait demandé à Ahmed s'il avait envie d'avoir la démocratie en Égypte. À l'époque, il était aussitôt allé voir ce que signifiait ce mot dans l'encyclopédie. *Démocratie*. D'après ce qu'il avait compris, cela voulait dire organiser des élections afin que tout le monde aille voter pour un nouveau gouvernement.

À première vue, l'idée ne lui paraissait pas complètement mauvaise. Il fallait vérifier auprès d'un mollah, bien sûr ; pas auprès d'un soufi déviant, non, d'un vrai croyant. Le fait est que, si des élections avaient lieu, il pourrait voter contre Moubarak et sa clique,

et contre toute cette corruption qui les entraînait dans la décadence. À la place de ces canailles, on pourrait mettre au gouvernement des gens sérieux et honnêtes, de bons musulmans qui respecteraient la charia et la volonté d'Allah, qui distribueraient la *zakat* aux nécessiteux et affronteraient les *kafirun* qui humiliaient l'*umma*. Oui, c'était sans doute ce dont l'Égypte avait besoin.

La démocratie.

XXI

Tomás reprit son rythme quotidien habituel. Il donnait ses cours d'histoire à l'université de Lisbonne et collaborait comme consultant avec la fondation Gulbenkian qui, par hasard, était située dans la même rue que l'université. Les week-ends, il allait à Coimbra, rendre visite à sa mère à la maison de retraite ; lorsqu'elle était lucide, ils allaient se promener dans la vieille ville, ou au bord du fleuve, près du pont piétonnier.

La nouveauté dans sa vie, c'était Rebecca Scott qui l'appelait souvent de Madrid pour savoir s'il avait réussi à découvrir le secret du message codé qu'elle lui avait montré à Venise ou s'il avait fait des progrès dans ses recherches sur les musulmans fondamentalistes au Portugal.

– J'ai découvert quelques endroits à Lisbonne où on parle beaucoup de djihad, annonça Tomás.

– Ah oui ? Où ?

– Les cinémas où passent les films de Chuck Norris, rigola-t-il, s'inspirant du bon mot d'Alcides.

– Vous savez, vous ne devriez pas plaisanter avec ça, le sermonna l'Américaine à l'autre bout du fil. C'est très sérieux !

Leurs conversations se limitaient aux questions de travail en rapport avec la NEST, mais Tomás avait le sentiment qu'elle s'en servait comme prétexte pour parler avec lui. Il se faisait sans doute des idées, mais de fait, les conversations téléphoniques avec Rebecca lui donnaient cette impression.

Les révélations à Venise lui avaient semblé extrêmement graves sur le coup. Mais à présent qu'il avait retrouvé la douce tranquillité de Lisbonne, qu'il se laissait aller à la nonchalance des journées ensoleillées, ces terribles menaces lui paraissaient fantaisistes. Quoi qu'il en soit, il décida de ne pas se désintéresser complètement de la

question. Somme toute, la NEST avait commencé à lui verser un salaire, modeste certes, mais suffisamment intéressant pour le convaincre qu'il devait tout de même travailler un peu.

C'est pourquoi il commença à fréquenter régulièrement les mosquées. Les vendredis, on avait toutes les chances de le trouver à la Mosquée centrale, place d'Espagne, tout près donc de la faculté et de la fondation Gulbenkian. Les musulmans qui la fréquentaient le reçurent avec un mélange de surprise et de satisfaction : il n'était pas courant d'y voir des gens aux yeux verts.

– Tu veux devenir musulman ? lui demandait-on souvent.

– Non, non. Je suis ici simplement pour voir.

Avec le temps, certains finirent par le connaître, en particulier des Mozambicains et des Guinéens qui le croisaient aux ablutions avant la prière.

– Alors professeur, quand est-ce que vous allez prononcer la *shahada* ? lui demandaient-ils en plaisantant, faisant allusion à la déclaration qui proclame qu'il n'existe qu'un seul Dieu et que Mahomet est son Prophète.

Au début, il riait et répétait qu'il n'était là que pour voir, mais il sentit qu'il devait aussi entrer dans la plaisanterie et, un jour, il décida de passer à l'acte.

– J'y songe, répondit-il ce jour-là.

Cette réplique, différente de celle qu'il faisait habituellement, éveilla la curiosité de ses interlocuteurs, bien disposés à son égard.

– Vous êtes sérieux ?

– Oui, confirma-t-il. Depuis que j'ai découvert que les musulmans peuvent avoir plusieurs femmes, je ne pense plus qu'à ça !

Ce fut un éclat de rire général, accompagné de nombreuses tapes dans le dos.

– Ça dépend des femmes, rétorqua un Mozambicain, les mains dans l'eau. Il y en a certaines, on serait prêts à payer pour s'en débarrasser, crois-moi !

Nouveaux éclats de rire.

– Non, sérieusement, reprit l'historien. Il y en a qui sont mariés avec plusieurs femmes ?

– Ici au Portugal ? demanda un Guinéen qui attendait pour faire ses ablutions. Il ne manquerait plus que ça !

– Ici, les harems n'existent pas, confirma le Mozambicain, se lavant les pieds à présent. On respecte la loi ! On n'a pas le choix !

Tomás comprit que cette ambiance décontractée était propice à poser des questions plus sérieuses sans courir le risque d'offenser qui que ce soit. Il prit l'habitude de se servir des plaisanteries un brin machistes pour sonder plus avant le terrain.

– Ceux qui doivent en profiter ce sont les fondamentalistes, non ? demanda-t-il après les allusions aux harems. Eux, ils n'obéissent qu'à la charia, et ils peuvent épouser toutes les femmes qu'ils veulent...

– C'est ça, mon vieux ! C'est ça !

– J'aimerais en connaître. Vous ne pourriez pas m'en présenter ?

Chaque fois qu'il leur posait cette question, les musulmans portugais se gaussaient.

La réplique la plus courante était « Seulement en Arabie Saoudite, mec ! », assortie de sa variante : « Faut que tu demandes à Ben Laden ! »

Ce n'est que quatre semaines après être rentré de Venise, et après un nouvel appel de Rebecca lui demandant où il en était de ses recherches, qu'il ouvrit le bloc-notes et se concentra sur le message chiffré qu'Al-Qaïda avait dissimulé sous la photo de la rousse à la bouche béante.

6AYHAS1HA8RU

Il commença par lire la ligne à voix haute, en veillant à respecter les syllabes.

– *Six-ay-has-un-ha-huit-ru.* (Il se tut, faisant un effort pour discerner le sens de ce qu'il venait de lire.) Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

C'était un jour férié et il avait tout son temps pour résoudre ce mystère. Il se gratta la tête. À première vue, cela lui paraissait clairement une...

Une vibration lui fit relever la tête. C'était son portable. Il mit la main à sa poche et en sortit l'appareil.

– Allô ?

– Bonjour. Vous êtes le professeur Noronha ?

– Oui. Qui est à l'appareil ?

– C'est Norberto.

Tomás fit un effort pour se souvenir, mais ce nom ne lui disait rien.

– Désolé, je ne vois pas...

– Norberto Mamede. Je suis un de vos élèves du cours d'études islamiques.

– Ah ! s'exclama-t-il, en se frappant le front avec la paume de la main. Norberto ! Excuse-moi, j'avais la tête ailleurs. Tout va bien ?

Au bout du fil, la voix était hésitante.

– Oui, enfin... plus ou moins.

– Comment ça ? Que se passe-t-il ?

Norberto marqua une courte pause avant de répondre.

– Vous vous souvenez du cours de l'autre jour, lorsque vous nous avez emmenés dans l'Alfama et la Mouraria ?

– Oui...

– Vous vous rappelez avoir posé des questions sur les... enfin, sur les fondamentalistes ?

Le cœur de Tomás fit un bond. Il s'assit lentement sur le divan et approcha l'écouteur le plus près possible de son oreille pour être sûr de bien entendre.

– Oui...

– Eh bien... voilà. Je viens de recevoir un coup de fil et... je ne sais pas trop quoi faire, je ne sais pas à qui en parler. Je me suis souvenu de la conversation que nous avons eue l'autre jour et j'ai décidé de vous appeler, je n'aurais peut-être pas dû...

– Si, si, le rassura Tomás. Tu as très bien fait de m'appeler Norberto, sois tranquille. Alors, ce coup de fil, c'était quoi ?

La voix de l'étudiant devint à nouveau hésitante.

– Vous vous souvenez de Zacarias ?

– Qui ? Ce garçon barbu qui fréquentait la fac l'année dernière ?

– Oui, c'est lui ! Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas ? C'est lui qui m'a appelé.

– Et alors ?

– Zacarias a toujours pensé qu'il était plus musulman que le reste de la bande, il se croyait plus ceci, plus cela, il se fâchait quand on buvait de la bière... Enfin, il était plus rigoriste. Il se trouve qu'il a disparu l'année dernière et n'a plus donné de nouvelles. J'avoue que je

n'y ai pas vraiment prêté attention, c'était un mec un peu assommant parfois. Toujours est-il qu'hier soir j'étais à table lorsque le téléphone a sonné. Ma mère a décroché et m'a dit que c'était pour moi, un appel de l'étranger. Quand j'ai pris le téléphone, j'ai compris que c'était Zacarias.

– Ah bon ! Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Il avait l'air affolé et il voulait savoir si je pouvais l'aider à revenir au Portugal.

– Mais pour quelle raison était-il affolé ?

– Je crois que les types avec qui il est sont des fondamentalistes.

– Ah oui ?

– La ligne n'était pas très bonne, il y avait beaucoup d'interférences, mais je crois qu'il a dit un mot... enfin, un mot qui m'a un peu effrayé, je dois l'avouer. J'en suis encore bouleversé.

– Quel mot ? Qu'a-t-il dit ?

Norberto respira profondément pour se donner du courage.

– « Terroristes ».

XXII

La porte de la cellule était en métal et, lorsque le garde l'ouvrit, Ahmed vit une infinité de têtes et de corps se tourner dans sa direction ; le garde le poussa et la porte se referma derrière lui. La pièce empestait, une forte odeur d'excréments saturait l'air lourd et vicié. Il faisait une chaleur insupportable et le nouveau venu comprit rapidement qu'il devait être difficile de se déplacer au milieu de tout ce monde. Les prisonniers étaient entassés, pressés les uns contre les autres.

– Qui es-tu, mon frère ? demanda un des détenus, un vieux à la barbe blanche.

Ahmed se présenta et, répondant à l'interrogatoire serré auquel on le soumettait, expliqua pour quelle raison il avait été arrêté. À un certain moment du récit, une clameur s'éleva parmi les autres prisonniers approuvant les insultes et les coups qui lui avaient valu sa détention.

– Il faut faire comprendre à ces *kafirun* qu'ils ne peuvent pas venir comme ça chez nous et se comporter comme des croisés, observa l'homme à la barbe blanche, déclenchant un nouveau chœur d'approbation. Tu as bien fait, mon frère.

La cellule, dont le sol était recouvert de carrelage blanc, comportait deux petites fenêtres carrées au plafond et des toilettes dans un coin. Il était vraiment difficile de bouger dans cet espace surpeuplé. Lorsque Ahmed en parla, il reçut une réponse inattendue.

– Tu as de l'argent ?

Il regarda avec méfiance l'homme qui lui avait posé la question.

– Pourquoi tu veux le savoir ?

– Avec de l'argent tu achètes des faveurs. Tu en as ?

Sans trop comprendre encore le sens de la question, Ahmed sortit de sa poche une pièce de vingt piastres. Semblables à une nuée de

vautours, tous les regards convergèrent vers sa main.

– Ça ne suffit pas, dit l'homme. Tu en as encore ?

Hésitant, il sortit de sa poche une autre pièce de vingt piastres.

– Quarante piastres. Ça suffira peut-être. (L'homme s'approcha de la porte de la cellule.) Gardien ! Gardien !

Quelques instants plus tard, une petite fenêtre s'ouvrit et le gardien, un homme gros et mal rasé, regarda dans la cellule.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– On ne peut pas respirer ici. Ouvre la porte pendant dix minutes, s'il te plaît.

– Et qu'est-ce que ça me rapporte ?

L'homme se tourna vers Ahmed.

– Montre-lui.

Comprenant enfin ce qui se passait, le nouveau détenu montra les deux pièces au gardien.

– Quarante piastres.

La serrure grinça, la porte s'ouvrit et l'air frais s'engouffra dans la cellule comme un fleuve. La pièce devint aussitôt plus respirable, une fraîcheur apaisante caressant les visages amaigris et couverts de sueur. Mais le répit fut de courte durée. Dix minutes plus tard, le garde s'approcha et referma la porte de la cellule. À nouveau, ce fut l'été.

La situation ne s'améliora qu'à la tombée du jour, lorsque la porte s'ouvrit encore et que les prisonniers furent guidés comme des agneaux le long des couloirs de la prison. Inquiet, Ahmed tapa sur l'épaule du prisonnier qui marchait devant lui et demanda où ils allaient.

– À la soupe !

Ils débouchèrent en effet dans une salle, avec une grande table et trois gardiens assis aux extrémités. Les détenus formèrent un rang et, l'un après l'autre, s'approchèrent des gardes. Lorsque vint le tour d'Ahmed, le gardien, comprenant qu'il avait affaire à un nouveau, le dévisagea de la tête aux pieds, comme s'il l'inspectait.

– *Ya ibn al Kalb, ismakeh ?* demanda-t-il. Fils de chien, comment tu t'appelles ?

– Ahmed ibn Barakah.

L'homme lui tendit une assiette en aluminium et lui ordonna de s'asseoir. Un cuisinier s'approcha avec une grande casserole et versa du riz, du chou et du fromage de chèvre dans l'assiette. Comme on ne

lui avait pas donné de couverts, Ahmed n'eut d'autre choix que de manger avec les mains, mais il ne s'en formalisa pas. Après tout, c'était comme ça que mangeait le Prophète. Et il était très fier de manger comme le messenger de Dieu.

À la fin du repas, les détenus retournèrent dans leur cellule, située au deuxième étage du bâtiment. Le sentiment de claustrophobie revint lorsque la porte se referma. Il faisait déjà nuit noire et les prisonniers se couchèrent par terre, à même le carrelage, pour essayer de dormir. L'impression d'être comme des sardines en boîte devint alors plus intense. Observant attentivement ce qui se passait tout autour de lui, Ahmed s'aperçut que chacun d'entre eux ne pouvait occuper que deux carreaux et demi. Il sentait des pieds contre sa tête, et ses propres pieds touchaient la tête de quelqu'un d'autre. Il tenta de ne pas y penser et de s'endormir.

En vain. Il avait beau essayer, il n'y parvenait pas. Que faisait-il là ? se demandait-il constamment. Comment tout cela était-il arrivé ? Il voulait rentrer chez lui, retourner à la madrasa, parcourir le souk à la recherche de clients pour la boutique à chichas, il avait envie de s'émerveiller à la vue d'Adara, à l'heure du déjeuner, dans la cuisine d'Arif. Par Allah, il avait perdu tout cela. Et maintenant ? Qu'allait-il devenir ? Il sentit les larmes lui mouiller les yeux et les sanglots s'échapper par la bouche. Tout ça, c'était la faute du gouvernement, conclut-il. Pouvait-on admettre que, dans son propre pays, un *kafir* passe avant un croyant ?

Il se tournait et se retournait sur le peu d'espace dont il disposait, un sentiment d'injustice lui étreignant le cœur. Au temps du Prophète, songea-t-il, rien de tout cela ne serait arrivé. S'il avait pu présenter son affaire directement à l'apôtre de Dieu, nul doute que Mahomet l'aurait non seulement lavé de toute faute, mais aussi félicité de ne pas avoir laissé un *kafir* l'humilier ! Combien de croyants avaient été pardonnés pour avoir tué de nombreux *kafirun* ? Comment ne serait-il pas pardonné, lui Ahmed, pour avoir défendu son honneur ? Non, décidément le gouvernement était aux mains des *kafirun* !

À un moment donné, sa vessie lui fit si mal qu'il se leva et sautilla entre les corps allongés pour parvenir aux toilettes. L'odeur d'excréments y était particulièrement répugnante ; une nuée de mouches bourdonnait autour des latrines et Ahmed eut pitié de ceux qui étaient couchés à proximité. Comment faisaient-ils pour dormir ?

Il ne fallait pas s'étonner qu'il y eut là plus de place que dans le reste de la cellule : chacun tentait de s'éloigner le plus possible de cette puanteur. Malgré cela, et à cause du manque d'espace, certains ne trouvaient pas d'autre endroit où s'installer.

Ahmed urina longuement puis repartit en sautillant. Mais sa place avait disparu, les corps s'étaient rapprochés et avaient fini par occuper l'espace vide. Il chercha ailleurs, mais c'était partout la même chose. Il n'y avait pas de place. Il allait d'un endroit à un autre, de plus en plus désespéré, sans trouver le moindre petit carreau de libre.

– On veut dormir, protesta une voix, gênée par ce va-et-vient incessant.

– Je n'ai pas de place, se plaignit Ahmed.

Un concert de chuts irrités s'ensuivit.

– Va te coucher !

Le nouveau prisonnier regarda encore autour de lui, désespéré. Ce fut alors qu'il comprit comment tout cela fonctionnait. Bien sûr qu'il y avait de la place. Bien sûr. C'était là que se couchaient ceux qui n'en avaient pas trouvé. Résigné, vaincu et horrifié, Ahmed sautilla doucement entre les corps et, avec une moue écoeurée, se coucha au seul endroit resté libre.

À côté des latrines.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, Ahmed commença une routine qui allait se répéter pendant toute la durée de sa détention à la prison d'Abu Zaabal. Les prisonniers de sa cellule furent regroupés peu après la prière du matin et emmenés à la cantine, où on leur servit le petit déjeuner. Des fèves cuites avec du pain. Dès qu'il fut servi, Ahmed plongea les doigts dans la bouillie de fèves et sentit quelque chose de consistant au milieu de la nourriture. Étonné, il sortit l'objet de son assiette.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en exhibant ce qui ressemblait à un petit tube.

Les hommes qui étaient à côté de lui, deux frères appelés Walid, s'esclaffèrent.

– Un mégot, dit l'un d'eux.

Ne le croyant pas, Ahmed approcha le nez du tube et renifla. Ça sentait la cendre et le tabac ; c'était vraiment un mégot.

– C'est dégueulasse !

– C'est les gardiens, ajouta l'autre frère Walid en haussant les épaules. Ils mettent des saloperies dans la bouffe pour nous emmerder...

Ahmed comprit bien vite que les repas à Abu Zaabal réservaient toujours des surprises. Il pouvait ne rien trouver, comme la veille au dîner, mais il était toujours possible que les choses les plus inattendues se retrouvent dans son assiette. Le plus souvent, c'étaient de petits cailloux ou du sable, mélangés à la nourriture. Des gardiens s'étaient même vantés d'avoir craché dans la casserole alors qu'ils étaient enrhumés.

Le pire n'arrivait pourtant qu'après le petit déjeuner. Les prisonniers étaient emmenés vers une cour située au deuxième étage du bâtiment où les gardiens les obligeaient à courir, en les faisant tourner dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Si quelqu'un ralentissait, il était aussitôt insulté et fouetté avec une grande ceinture. Ahmed ne comprenait pas bien le but de la manœuvre, mais il courait comme les autres et, tout comme les autres, il se prenait des coups de ceinturon de temps en temps. À la fin de la matinée, le groupe était reconduit en cellule. Il ne fallut pas longtemps pour qu'Ahmed commence à se dire que cet endroit surpeuplé, irrespirable et fétide était en fait une bouée de sauvetage. Ce qui au début lui semblait absolument insupportable lui apparut peu à peu comme une véritable oasis. On lui avait expliqué que la cellule, qui était prévue pour vingt personnes, en contenait en réalité une soixantaine ; cette information, qui l'avait tout d'abord scandalisé, ne le choquait plus.

La cellule était devenue son refuge.

Cinq mois passèrent ainsi. Ahmed dormait mal, la nourriture était infecte, la nostalgie qu'il avait de sa vie d'antan le faisait souffrir et, de temps à autre, il était agressé par les gardiens. Il rédigea une demande spéciale et sa famille fut autorisée à lui envoyer de petites sommes d'argent, ce qui lui permettait d'acheter des cigarettes, des légumes, du fromage et des pastèques à la cantine. Comme personne n'avait de couteau, il fallait lancer les pastèques par terre pour les ouvrir.

Durant cette période, la seule chose qui l'égaya quelque peu fut une lettre que lui envoya Arif. Son ancien patron lui écrivit une missive amicale et chaleureuse, dans laquelle il l'appelait « mon fils »

et l'assurait que dans son cœur rien n'avait changé, et que l'accord qu'ils avaient conclu trois ans plus tôt tenait toujours. Adara était sa promise et elle serait à lui, adviennne ce qui adviendrait.

Un jour, alors qu'ils couraient en cercle dans la cour et que les gardiens assénaient des coups de ceinturon aux détenus qui lambinaient, un employé de la prison l'interpella.

– Ahmed ibn Barakah ! cria-t-il, lisant le nom sur une feuille, et comme personne ne répondait, il répéta plus fort : Ahmed ibn Barakah !

Le visage en sueur, les vêtements collés au corps par la transpiration, ce ne fut que la seconde fois qu'Ahmed comprit que c'était lui qu'on appelait. Que lui voulait-on ? Avait-il commis une quelconque sottise ? Allait-on le punir une fois de plus ? Il songea à ne rien dire, à faire comme s'il n'avait pas compris, mais il conclut rapidement que ce serait bien pire ; s'il devait être puni, il le serait bien plus durement pour avoir désobéi. Il s'arrêta donc et, haletant, se présenta devant celui qui avait crié son nom.

– C'est moi, dit-il en reprenant son souffle, sa poitrine se gonflant et se dégonflant. Ahmed ibn Barakah.

– Va à ta cellule chercher tes affaires et présente-toi dans cinq minutes à la cour centrale, ordonna le gardien, se tournant aussitôt vers les autres pour continuer à appeler, Mohammed bin Walid !

C'est ainsi, sans bien comprendre ce qui se passait, qu'Ahmed fut jeté dans un fourgon cellulaire avec huit autres détenus, et qu'il vit s'éloigner à travers les grilles de la lucarne le complexe pénitentiaire d'Abu Zaabal. Il aperçut le bâtiment carcéral, mais aussi l'hôpital et l'école, et le village d'Abdel Moneim Riad au fond, avant que le nuage de poussière soulevé par le véhicule ne cache tout.

Parmi les prisonniers se trouvaient les frères Walid.

– Vous croyez qu'ils vont nous libérer ? demanda l'un d'eux, sans trop y croire.

– Ça m'étonnerait, dit Ahmed, pour ne pas susciter de faux espoirs. Je n'ai pas purgé ma peine.

– Ni moi, dit le second frère.

– Et moi non plus, dit un autre prisonnier.

Les détenus qui se trouvaient dans le fourgon se rendirent vite compte qu'aucun d'entre eux n'avait encore purgé sa peine, ce qui ne

manqua pas de les démoraliser. Si ce n'était pas pour les libérer, pour quelle raison les avait-on sortis d'Abu Zaabal ? L'un d'eux observa ses compagnons un à un et son regard s'illumina.

– Vous avez remarqué ?

– Quoi ?

– Nous sommes tous des Frères musulmans.

Ils se dévisagèrent les uns les autres, et constatèrent qu'ils appartenaient effectivement tous au groupe radical islamique.

– Par le Prophète, tu as raison.

Ahmed s'éclaircit la voix.

– Pas moi.

Ils le scrutèrent avec curiosité.

– Qu'as-tu fait pour qu'on t'arrête ?

– J'ai frappé un *kafir*, dit-il avec fierté. Et le juge, au lieu de me protéger, moi, un croyant, a protégé ce *kafir*, qu'Allah le maudisse à jamais !

Un chœur d'approbation parcourut le fourgon.

– Tu parles et tu te conduis comme un vrai croyant, mon frère, déclara l'un de ses compagnons de voyage sur un ton solennel, empreint de respect. Tu ne fais peut-être pas partie des Frères musulmans, mais c'est tout comme.

Le fait d'avoir découvert qu'ils appartenaient à la même organisation islamique ou partageaient les mêmes convictions ne laissa pas de les inquiéter. De toute évidence, c'était parce qu'ils respectaient le Coran et la *sunna* du Prophète qu'ils avaient été choisis et sortis d'Abu Zaabal. Ce qui soulevait de graves questions. Que se passait-il ? Qu'allait-on leur faire ? Où les emmenait-on ?

De plus en plus anxieux, ils se mirent à regarder dehors, essayant de voir où ils étaient. Ils comprirent qu'ils traversaient la province de Qaliubiya, en direction du Caire.

Deux heures plus tard, la grande ville était derrière eux et ils approchaient de Maadi, au sud-est de la capitale. C'est alors qu'ils remarquèrent un panneau portant une inscription.

Tora.

– Qu'Allah *ar-Rahim*, le Miséricordieux, ait pitié de nous, murmura l'un des prisonniers en voyant le panneau.

– Pourquoi ? s'alarma Ahmed avec un regard interrogateur. Tu connais cet endroit ?

– Oui.

– Et alors ? On nous emmène où ?

L'homme qui avait parlé s'éloigna de la fenêtre du fourgon et s'assit à sa place avec un long soupir, les yeux baissés et vaincus, le cœur lourd.

– En enfer.

XXIII

Il décida de garder l'information secrète. Rebecca l'appela une nouvelle fois de Madrid, mais Tomás ne lui parla pas de la conversation qu'il avait eue avec Norberto. Il voulait d'abord s'assurer de certaines choses et vérifier quelques faits avant de révéler quoi que ce soit.

Sa première priorité fut de localiser la famille de Zacarias. Norberto n'ayant pas les coordonnées de son ancien camarade, qui l'avait appelé d'un numéro non identifié, Tomás devait s'y prendre autrement. Il rechercha les fiches des élèves de l'année passée, qu'il feuilleta jusqu'à ce qu'il trouve celle de l'étudiant disparu. Sur le feuillet rectangulaire orné du logo de la faculté figurait le nom de Zacarias Ali Silva et, dans un coin, la photo en couleurs, format passeport, d'un visage couvert d'une barbe noire bouclée qui le vieillissait prématurément.

Tomás prit son portable et composa le numéro de téléphone indiqué sur la fiche.

- Allô, répondit une voix de femme.
 - Bonjour madame. Pourrais-je parler à Zacarias ?
 - Zacarias n'est pas là.
 - Je suis le professeur Noronha, de l'université de Lisbonne. Il est urgent que je parle avec Zacarias. Pourriez-vous me dire où je peux le trouver ?
 - Mon fils n'est pas au Portugal.
 - Vous êtes sa mère, madame ?
 - Oui.
 - Enchanté, madame. Votre fils était mon élève l'année dernière et je tiens à vous féliciter, c'est un garçon intelligent.
- La voix à l'autre bout du fil laissa deviner une grande satisfaction.
- Je vous remercie.

– Vous savez quand Zacarias va revenir ?

– Pas avant un mois.

– Ah, c'est embêtant ! Il est très urgent que je lui parle... Il n'y aurait pas moyen de le contacter ?

– Eh bien... mon fils est allé étudier au Pakistan. C'est un peu difficile de lui parler.

– Mais Zacarias ne vous a laissé aucun contact ?

– Si, bien sûr.

– Et vous pensez que... vous pourriez me le communiquer ?

La mère hésita avant de répondre.

– Avant de partir, mon fils nous a demandé de ne pas l'appeler.

– Ah oui ? Pourquoi ?

– Oh, allez savoir ! Vous savez ce que c'est, de nos jours les jeunes n'en font qu'à leur tête...

– Mais alors, comment faites-vous pour lui parler ?

– C'est lui qui nous appelle.

– Et le numéro qu'il vous a laissé, vous ne l'utilisez pas ?

– Seulement pour les affaires très urgentes. Il a beaucoup insisté là-dessus. On ne devait l'appeler qu'en cas d'extrême urgence.

– Eh bien, il s'agit d'une affaire extrêmement urgente. Vous pourriez me le donner ?

La voix marqua une nouvelle pause.

– À vrai dire, je ne sais pas.

Tomás respira profondément. Il comprit qu'il allait devoir être persuasif.

– Voilà, madame, dit-il tout en recherchant frénétiquement le mensonge le plus convaincant qu'il puisse imaginer. Il faut vraiment que je parle à Zacarias. Une opportunité professionnelle très intéressante pour lui... vient de surgir, mais il faut agir immédiatement.

La mère de Zacarias adopta un ton distant, presque méfiant.

– Pourriez-vous m'expliquer de quoi il s'agit ?

Il fallait que le mensonge soit vraiment à la hauteur, se dit Tomás.

– Eh bien, voilà. Je fais cours à la faculté, mais je travaille aussi à la fondation Gulbenkian. La fondation a des liens avec le monde du pétrole, je ne sais pas si vous le savez...

– Tout le monde sait ça.

– Il se trouve qu'elle recherche quelqu'un qui a une formation en

études islamiques pour diriger le département des relations avec les pays musulmans. Vous savez ce que c'est, la fondation considère qu'il n'y a rien de mieux qu'un musulman pour parler avec un autre musulman, il paraît que ça facilite les affaires au Moyen-Orient. La personne qui occupait ce poste, un musulman très respecté, vient de décéder et ils ont besoin d'un remplaçant de toute urgence. Vous comprenez, il s'agit d'une fonction où les sommes en jeu sont énormes. Et où les responsabilités sont très importantes aussi... Et bien sûr, c'est royalement payé. (Il dit ces derniers mots sur le ton de la confidence, comme s'il partageait un grand secret avec elle.) Il se trouve qu'on est venu me consulter et que je leur ai conseillé de recruter Zacarias. Maintenant, si je ne parviens pas à le contacter... il faudra faire une croix dessus...

À l'autre bout du fil, le silence se fit à nouveau, plus long que les précédents.

– Je vais aller chercher le numéro de Zacarias.

Tomás regarda pendant un instant les chiffres inscrits sur le bloc-notes. Puis il se leva pour consulter l'annuaire. Il le feuilleta jusqu'à la rubrique des indicatifs internationaux et vérifia celui du Pakistan. Il regarda à nouveau le numéro que la mère de Zacarias lui avait donné.

00 92 42 973

L'indicatif du pays, 92, était bien celui du Pakistan. Il parcourut ensuite la liste des indicatifs par ville, établie, comme il fallait s'y attendre, dans l'ordre alphabétique.

Faisalabad 41

Islamabad 51

Karachi 21

Lahore 42

Il arrêta son regard sur ce dernier indicatif, 42, et vérifia une fois de plus le numéro qui lui avait été communiqué : 00 92 42 973...

Lahore.

Le numéro où Zacarias pouvait être joint en cas d'urgence était à Lahore. Il connaissait la ville de nom, qu'il associait à de multiples monuments et références culturelles, mais il s'aperçut qu'il était incapable de la situer sur une carte. Il prit l'atlas, trouva la carte du Pakistan et fit glisser son index jusqu'à Lahore. Il constata que la ville était située près de la frontière avec l'Inde. Il hésita sur la marche à

suivre. La solution la plus simple consistait à confier tout de suite l'affaire à Rebecca et aux agents de la NEST. Mais il était sans doute plus prudent de s'assurer qu'il était sur une piste sérieuse avant de donner prématurément l'alerte. Cela pouvait être embarrassant. Qui plus est, Zacarias le connaissait lui, pas les Américains qui risquaient de débarquer.

Surmontant ses dernières réticences, il composa le numéro sur son portable. La tonalité se fit entendre.

– *Salaam*, dit une voix masculine à l'autre bout du fil.

– *Hello ?* dit Tomás en anglais. Serait-il possible de parler à Zacarias Silva, s'il vous plaît ?

– *Muje angrezee naheeng aatee !*

Il comprit que l'homme ne parlait pas anglais. Il tenta alors en arabe, mais on lui répondit à nouveau en ourdou.

– *Kyaap aap ko urdu atee hay ?*

Le Portugais soupira, agacé par ce dialogue de sourds. Ça ne marcherait pas comme ça.

– Zacarias Silva, dit-il, en répétant ensuite le prénom syllabe par syllabe. Za-ca-ri-as !

– *Zacareya ? Zacareya ?*

– Oui ! C'est ça ! s'exclama-t-il enthousiaste. Il est là ?

Le Pakistanais lui fit un long discours en ourdou, totalement incompréhensible pour Tomás qui ne sut que répondre.

– Zacarias ! (Ce fut tout ce qu'il put dire lorsque l'autre lui en laissa l'occasion.) Allez l'appeler, s'il vous plaît ! Zacarias !

Une nouvelle tirade en ourdou emplît le combiné. Cependant, alors que Tomás commençait à se résigner, l'homme cessa de parler et le silence se fit.

– Allô ? s'exclama l'historien, sans bien comprendre ce qui se passait. Vous êtes là ? Allô ?

Le silence se prolongea et le Portugais se demanda ce qu'il devait faire. Devait-il attendre ? Valait-il mieux raccrocher et tenter à nouveau plus tard ? La communication avait-elle été coupée ? En fait, il n'en avait pas la moindre idée.

– Il y a quelqu'un ?

La communication semblait interrompue. À mesure que le silence se prolongeait, Tomás était de plus en plus tenté de raccrocher et de rappeler plus tard. Mais, alors qu'il s'apprêtait à le faire, la ligne

s'anima.

– *Salaam*, dit une voix à l'autre bout du fil, plus douce que la précédente.

« Peut-être parle-t-il anglais », se dit Tomás plein d'espoir.

– *Hello*, j'aimerais parler à Zacarias Silva, s'il vous plaît. Ayant entendu *Zacarias Silva* prononcé avec l'accent portugais, l'interlocuteur passa aussitôt au portugais.

– C'est moi. Qui est à l'appareil ?

– Zacarias Silva ?

– Oui, c'est moi.

– Je suis Tomás Noronha, ton professeur à Lisbonne. Tu m'entends bien ?

– Oui, oui. J'entends bien. Qu'est-ce qui se passe ?

– Zacarias, Norberto m'a parlé et il semblerait que tu aies besoin d'aide. Dis-moi ce qu'il faut faire et je le ferai.

Long silence à l'autre bout du fil.

– Professeur, je ne peux pas parler maintenant, répondit Zacarias, tellement vite qu'il en avalait les syllabes. Je vous rappelle plus tard.

La communication coupa brutalement.

Tomás garda le portable avec lui pendant le reste de la journée, attendant un éventuel appel de Zacarias. Même pendant les cours, il n'éteignit pas l'appareil. Il se sentait comme un jeune garçon amoureux, si impatient de recevoir l'appel que sa fiancée lui avait promis qu'il en soupirait.

Chaque fois que le téléphone sonnait, il s'en saisissait fébrilement, puis le reposait déçu quand il constatait que l'appel n'était pas celui qu'il espérait.

– Vous avez l'air bizarre, observa Rebecca, qui l'avait appelé. Il se passe quelque chose ?

– En fait, oui.

– Ah bon ! Quoi ?

– Du calme ! s'esclaffa-t-il. Dès que j'ai une information un peu plus concrète je vous en fais part, O.K. ?

Rebecca poussa un cri d'excitation.

– Ne me dites pas que vous avez découvert quelque chose !

– Du calme...

À vrai dire, le calme était une qualité dont Tomás lui-même était

plutôt dépourvu ces derniers temps. Il passa encore deux jours obnubilé par son portable, sans aucune nouvelle, ce qui eut pour effet de l'énerver davantage. Que pouvait-il bien se passer ? Quels secrets Zacarias cachait-il ? De quoi avait-il peur ? Pourquoi avait-il parlé de terroristes lorsqu'il avait appelé Norberto ?

Son ancien élève demeurant silencieux, l'historien commença à se dire qu'il s'était laissé dépasser par les événements. Cette nuit-là, lorsqu'il se coucha, il décida qu'il allait jouer franc-jeu avec Rebecca dès le lendemain matin. Après tout, songea-t-il, c'était bien elle et la NEST qui avaient les moyens d'arriver jusqu'à Zacarias.

Le portable le réveilla au milieu de la nuit. Il regarda, à moitié endormi, l'énorme écran numérique du réveil posé sur la table de chevet : il était 4 h 27.

Il tendit le bras et saisit l'appareil.

– Allô, oui ? dit-il, somnolant.

– Professeur Noronha ?

Cette voix lointaine le réveilla, comme une douche froide. Il se redressa aussitôt sur son lit, alerte et concentré.

– Oui, c'est moi, confirma-t-il. C'est toi Zacarias ?

– Je n'ai pas beaucoup de temps pour parler. Vous étiez sérieux quand vous avez dit que vous m'aideriez ?

– Oui, absolument. Que veux-tu que je fasse ?

– Que vous me sortiez d'ici !

– Tu as besoin d'argent pour acheter un billet d'avion ?

– De l'argent, j'en ai, répondit Zacarias. Le problème, c'est qu'ils se méfient de moi et qu'ils m'ont à l'œil. Si je vais à la gare ou à l'aéroport, ils s'en apercevront.

Tomás eut envie de lui demander qui étaient *ils*, mais il se retint. Le sentiment d'urgence que trahissait la voix de son ancien élève révélait amplement que Zacarias ne disposait pas de beaucoup de temps pour lui parler et il devait donc s'en tenir à l'essentiel.

– Alors, que veux-tu que je fasse ?

– Je ne sais pas trop. J'ai besoin de protection pour partir.

– Tu veux que je vienne ?

– C'est dangereux, professeur...

– Ne t'en fais pas pour moi. Tu es à Lahore, c'est ça ?

– Oui.

– Alors écoute. On va se retrouver dans sept jours exactement, à midi, à Lahore. (Il ouvrit le tiroir de la table de chevet et en sortit un crayon.) Dis-moi où.

Zacarias fit une pause, cherchant de toute évidence un point de rencontre.

– Le fort de la vieille ville, décida-t-il. Vous savez où c'est ?

Tomás prit note.

– Non, mais je trouverai. Donc, on se retrouve au fort de la vieille ville de Lahore, à midi, dans une semaine exactement.

– Entendu. (Le silence se fit soudainement, comme si l'ancien étudiant voulait ajouter quelque chose.) Et... professeur ?

– Oui, Zacarias ?

– Soyez très prudent.

XXIV

Les battants du portail s'ouvrirent sur un complexe pénitentiaire absolument gigantesque. Tora comportait quatre prisons, et Ahmed et ses compagnons furent conduits dans l'une d'elles. Le membre des Frères musulmans qui avait vu le nom « Tora » inscrit sur le panneau contempla le sinistre bâtiment.

– Mazraa Tora.

Les autres prisonniers enregistrèrent aussitôt ce nom, qui ne rappelait rien de particulier à Ahmed.

– Tu connais ?

– C'est la prison où sont enfermés nos frères.

La vie à Abu Zaabal avait été un véritable enfer et, on pouvait dire ce qu'on voulait, Ahmed était convaincu qu'il n'existait rien de pire. Mais il se trompait. Les premiers jours à Tora lui prouvèrent que l'enfer comportait plusieurs niveaux et que Mazraa se situait probablement au dernier d'entre eux.

On emmena les nouveaux venus vers l'une des ailes de la prison, et ils comprirent bien vite qu'il s'agissait d'un secteur spécial. Ils furent tous jetés dans une cellule immonde et, quelques heures plus tard, les gardiens emmenèrent l'un d'eux.

– Que lui veut-on ?

Nul ne put répondre.

– Attendons et nous verrons, suggéra le plus âgé du groupe.

Ils surent à quoi s'en tenir deux heures plus tard, lorsque leur compagnon réapparut, en sang et presque incapable de parler. C'est alors qu'ils comprirent qu'ils se trouvaient dans l'aile des interrogatoires.

Après avoir vu dans quel état était revenu le prisonnier et

conscient de ce qui l'attendait, le deuxième appelé résista et tenta d'échapper aux geôliers. Il fut aussitôt passé à tabac devant ses compagnons et traîné par les cheveux hors de la cellule.

– Tu vas apprendre à obéir ! rugit l'un des gardiens.

Le deuxième prisonnier revint quelques heures plus tard sur une civière. Il avait plusieurs dents cassées, le visage tuméfié et les mains ensanglantées. Puis ce fut le tour d'un autre détenu, puis d'un autre, jusqu'à ce que le jour suivant, au petit matin, Ahmed entende une fois de plus la porte de la cellule s'ouvrir. Deux gardiens entrèrent, jetèrent par terre l'homme qui venait d'être interrogé, puis s'approchèrent et s'arrêtèrent devant lui.

– C'est ton tour !

Tel un automate, ne sentant presque pas ses jambes ni ses mains qui s'étaient soudainement mises à trembler, Ahmed se leva et sortit avec eux. Il marchait comme un somnambule, sans penser, sachant ce qui l'attendait mais s'en remettant au destin, résigné, comme s'il mettait sa vie entre les mains d'Allah, *ar-Rahim al-Halim al-Karim* – le Miséricordieux, le Clément, le Bienveillant.

Il entra dans une salle peinte à la chaux, il y avait des flaques de sang sur le sol et des taches rougeâtres sur les murs. Au centre se trouvait une chaise avec des courroies pour attacher les bras et les jambes, et un appareil électrique à côté. Un gros homme en sueur, à l'aspect brutal et à la barbe clairsemée, s'approcha de lui.

– Déshabille-toi, ordonna-t-il.

Regardant furtivement la salle, le cœur battant à tout rompre et tremblant de tous ses membres, comme pris de convulsions, Ahmed hésita.

Qu'est-ce... qu'est-ce que vous allez me...

Une gifle d'une violence inouïe lui emflamma le visage.

– Déshabille-toi.

Le prisonnier se dévêtit à la hâte jusqu'à ce qu'il soit complètement nu. Le gros homme le saisit par les cheveux et l'obligea à s'asseoir sur la chaise. Les gardes qui étaient allés le chercher serrèrent les courroies autour de ses bras et de ses jambes, l'immobilisant sur le siège, et saisirent des électrodes de l'appareil posé à côté qu'ils fixèrent sur les testicules d'Ahmed. Lorsqu'ils eurent terminé, le gros homme se plaça devant lui, un grand dossier dans les mains.

– Comment tu t'appelles ?

– Ahmed ibn Barakah.

L'homme ouvrit le dossier et le feuilleta jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait. Il lut pendant quelques instants.

– Je suis en train de lire ton dossier, murmura-t-il pendant qu'il parcourait le document des yeux. Il est écrit que tu es un radical. (Il dévisagea le prisonnier, les yeux écarquillés, comme quelqu'un qui connaît la vérité et qui n'admet pas qu'on lui mente.) C'est vrai ?

Le cœur d'Ahmed faisait des bonds incontrôlés dans sa poitrine. Il savait qu'il devait répondre à chaque question sans commettre la moindre faute, mais il ne comprenait pas très bien ce que lui voulait cet homme.

– C'est vrai ? répéta le geôlier.

Le prisonnier hésita. Il lui fallait parler, mais il avait peur de donner une mauvaise réponse.

– Je... je suis un croyant, balbutia-t-il enfin. Je crois en Allah *ar-Rahman ar-Rahim*, le Bienfaisant, le Miséricordieux. Je témoigne qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son Prophète.

Le gros homme s'appuya sur son autre jambe.

– Nous croyons tous en Allah, et nous témoignons qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, rétorqua-t-il, à bout de patience. Mais ici c'est Allah *al-Hakam*, le Juge, qui commande, et ce que je veux savoir c'est si tu es ou non un radical.

– Je ne sais pas ce qu'est un radical, tenta d'argumenter Ahmed pour essayer de contourner la question. Je suis un croyant, je suis les ordres d'Allah dans le Coran et la *sunna* du...

Il ressentit une douleur d'une extrême violence dans le ventre, comme des couteaux qui le déchiraient ; elle était si forte qu'elle l'aveugla, des lucioles dansant devant ses yeux. Il tenta de se plier sur sa chaise, mais les courroies étaient résistantes et l'empêchaient de bouger.

– Tu es un radical, oui ou non ?

Comprenant qu'il n'y avait pas de place pour la négociation, il décida qu'il dirait tout ce qu'on voulait.

– Oui... oui, je suis un radical.

– Tu appartiens aux Frères musulmans ?

– Non.

La douleur revint, si puissante et si insupportable qu'Ahmed faillit s'évanouir. Il sentit qu'on lui versait de l'eau froide sur la tête et,

ouvrant les yeux, il vit le gros homme qui le regardait.

– Tu appartiens aux Frères musulmans ? demanda-t-il à nouveau.

– Non.

– Mais tu venais avec eux d'Abu Zaabal.

– Je... je suis... on m'a mis avec eux dans le fourgon. Je ne savais... je ne savais pas qui ils étaient.

– Tu ne les connaissais pas à Abu Zaabal ?

– Seulement... de vue. Deux... deux d'entre eux étaient dans ma cellule à Abu Zaabal.

– Lesquels ?

– Les frères... les frères Walid.

Le gros homme consulta les documents qu'il tenait à la main et acquiesça de la tête ; il semblait avoir accepté la réponse. Cependant, il leva rapidement les yeux et les fixa sur le détenu.

– Et Al-Gama'a al-Islamiyya ? Tu en fais partie ?

Ahmed comprit que c'était une question très dangereuse. Une faction d'Al-Gama'a était responsable de la mort de Sadate et l'ensemble du mouvement était pourchassé par le gouvernement. Le moindre élément susceptible de l'associer à cette organisation serait explosif, dévastateur.

Il secoua la tête avec conviction.

Une fois de plus, la douleur intolérable, l'aveuglement et les lucioles. La souffrance était incroyablement forte, comme si on lui plantait mille poignards dans le corps. Cette fois, il perdit vraiment connaissance.

Il revint à lui avec une impression de froideur et d'humidité sur le visage ; on l'avait à nouveau aspergé d'eau.

– Je pose encore une fois ma question : tu fais partie d'Al-Gama'a al-Islamiyya ? Dis la vérité.

– Non ! répéta Ahmed, en secouant vigoureusement la tête. Non !

Le gros homme montra les papiers qu'il tenait à la main.

– Pourtant, il est dit ici que des témoins soutiennent que tu as des sympathies pour le mouvement.

– Quels... quels témoins ? Je ne sais rien, je le jure ! Par le Prophète, je jure que je ne sais rien !

– Tu mens !

– C'est la vérité ! Je ne fais pas partie d'Al-Gama'a ! Je le jure !

– Tu n'as pas participé au martyre du Président ?

– Moi ? demanda Ahmed avec étonnement, les yeux écarquillés.
Bien sûr que non ! Bien sûr que non !

– Tu peux le prouver ?

– Je... j'avais douze ans quand c'est arrivé ! Comment aurais-je pu y participer ?

– Mais tu avais des amis d'Al-Gama'a !

– J'avais beaucoup d'amis. Si ça se trouve, certains d'entre eux étaient d'Al-Gama'a... Je ne sais pas.

L'homme feuilleta encore quelques pages, parcourant des yeux les informations qui y étaient consignées.

– D'après ce rapport, tu es devenu radical.

– Je suis un croyant. J'obéis aux instructions d'Allah dans le Coran et à la *sunna* du Prophète. Si c'est ça être radical, alors oui, je suis radical.

L'interrogateur continua d'examiner les documents, s'intéressant cette fois à la date de naissance d'Ahmed.

– Donc, tu es né en 1969, c'est ça ? (Il se gratta la barbe pendant qu'il calculait.) En effet, tu avais à peine douze ans quand le Président a été martyrisé. (Il lut encore quelques lignes et leva la tête lorsque quelque chose attira son attention.) Dis donc, pourquoi as-tu cessé de fréquenter ta mosquée ?

À ce moment-là, Ahmed comprit, étonné, que la police avait mené une enquête assez approfondie sur lui, allant jusqu'à poser des questions à son sujet à la mosquée !

– Quelle mosquée ? demanda-t-il, sachant pertinemment à laquelle son interlocuteur faisait allusion, mais cherchant à gagner du temps pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

– Celle de ton quartier. Pourquoi tu as cessé de la fréquenter ?

– Parce que... parce qu'on n'y enseignait pas le véritable islam. Le gros homme haussa les sourcils.

– Ah non ? Alors c'était quoi ?

– C'était une version christianisée de l'islam, une version faite pour plaire aux *kafirun*. Ce n'était pas le véritable islam.

– Ah bon ? Et c'est quoi le véritable islam ?

– Celui qui est dans le Coran et la *sunna* du Prophète.

– Dans cette mosquée, on n'enseignait pas le Coran et la *sunna* ?

– Si bien sûr, reconnut Ahmed. Mais seulement une partie. Certaines choses n'étaient pas expliquées.

– Comme quoi ?

– Que nous ne devons pas être amis des Gens du Livre, par exemple. C'est ce qu'Allah affirme dans le Coran et que certaines personnes qui se prétendent croyantes semblent vouloir ignorer. Ou que l'on doit tendre des embuscades aux idolâtres et les tuer où qu'ils soient, comme Allah l'ordonne dans le Livre sacré. Rien de tout ça n'était enseigné dans la mosquée, le mollah faisait comme si ça n'existait pas.

Le gros homme respira profondément et jeta les documents sur la table. Puis il regarda ses hommes et fit un signe de la tête en direction d'Ahmed.

– Emmenez-le et amenez-en un autre.

XXV

L'odeur âcre et pénétrante de la pollution s'insinua par ses narines et lui envahit les poumons. Tomás toussa, affolé, et regarda dehors. Un nuage violet surplombait les rues et planait sur les milliers et les milliers de motos et d'automobiles qui encombraient les artères poussiéreuses de Lahore. Le pire, c'était les autorickshaws dont les pots d'échappement crachaient d'épaisses fumées noires, telles des cheminées d'usine sur roues.

La toux lui déchirait les poumons.

– S'il vous plaît, demanda-t-il au chauffeur, sentant qu'il s'asphyxiait, vous pouvez fermer les fenêtres ?

– Yes, *mister*, accepta le chauffeur.

Le Pakistanais tourna la poignée jusqu'à ce que la fenêtre de sa portière se ferme et, une main sur le volant, alors que le véhicule continuait à rouler, il s'inclina vers l'autre côté et commença à en faire autant.

– Attention ! cria Tomás en voyant le taxi se diriger vers un autorickshaw.

Une embardée rapide permit d'éviter la collision de justesse. Le chauffeur se retourna et, exhibant ses dents jaunâtres, esquissa la caricature d'un sourire.

– Ne vous en faites pas, *mister*. À Lahore, c'est toujours comme ça.

Les fenêtres restèrent fermées et l'intérieur du taxi parut enfin suffisamment hermétique pour qu'il soit possible de respirer au milieu d'un immense nuage de pollution.

Tomás inspira profondément, soulagé.

– Ouf ! Maintenant on se sent beaucoup mieux.

Il examina alors le labyrinthe urbain. Lahore était une ville plate et poussiéreuse, mais surtout chaotique. Les maisons étaient basses et les bâtiments de couleur ocre, inachevés. Un nuage de smog barrait

l'horizon irrégulier en permanence et la bruine était si chargée de poussières qu'elle en obscurcissait le jour.

– Le Zamzama, c'est loin ? demanda Tomás qui s'impatientait.

L'avenue dans laquelle le taxi était engagé était si embouteillée qu'il semblait presque impossible d'avancer.

– Non, *mister*.

L'information le rassura.

– Combien de temps faut-il pour y arriver ? Cinq minutes ? Dix ? Le chauffeur rit.

– Non, *mister*. Vu la circulation, ça va bien nous prendre au moins une heure...

Tomás n'en crut pas ses oreilles.

– Oh, non !

Il se cala dans son fauteuil, se préparant mentalement à un voyage lent et long. Pris au piège de ce trafic infernal, le taxi avançait par à-coups. Pas étonnant, dans ces conditions, que le voyage dure une heure. Il avait fallu une bonne dizaine de minutes pour faire les deux cents derniers mètres !

Il se sentait fatigué après toutes les correspondances qu'il avait effectuées. Il avait passé les dernières vingt-quatre heures à prendre des avions les uns après les autres : de Lisbonne à Londres, où il n'y avait pas ce jour-là de correspondance directe pour le Pakistan ; de Londres à Manchester, juste à temps pour prendre le vol de nuit de la compagnie aérienne pakistanaise ; de Manchester à Islamabad, où il avait débarqué au petit matin ; et enfin d'Islamabad à Lahore. Quatre vols avaient été nécessaires pour arriver à destination. Le bon côté des choses, c'est qu'il avait travaillé pendant tout ce temps.

Il ferma les yeux pour tenter de se décontracter. Mais le travail qu'il avait effectué pendant les vols occupait son esprit ; c'étaient des images aussi obsédantes que celles des jeux vidéo qui impriment la rétine pendant des heures même après la partie. Bien qu'ayant les yeux fermés, il ne voyait que les lettres et les chiffres qui formaient des combinaisons dans l'obscurité, comme un immense sudoku mental.

– Y en a marre ! grommela-t-il en ouvrant les yeux.

Il comprit qu'il ne parviendrait pas à dormir tant qu'il n'aurait pas trouvé la solution de l'énigme dans laquelle il était plongé. Se rendant à l'évidence, il s'inclina sur son siège et ouvrit sa mallette d'où il tira

le bloc-notes. Il le feuilleta et revint à la ligne qui l'obsédait chaque fois qu'il fermait les yeux.

6AYHAS1HA8RU

À côté de la ligne et sur les pages suivantes, les tentatives infructueuses de casser le code se multipliaient. « Ça n'avance pas », se dit-il. Peut-être était-il préférable d'aborder la question sous un autre angle. À l'instar des cryptanalystes de la NEST, il était toujours parti du principe qu'il se trouvait devant un code d'une grande complexité étant donné que ses concepteurs semblaient disposer de moyens si sophistiqués qu'ils étaient parvenus à dissimuler le message dans une image. Mais était-il sur la bonne voie ? Ses échecs répétés, tout comme ceux des cryptanalystes de la NEST, démontraient amplement qu'ils faisaient fausse route.

Et s'il changeait de perspective ? S'il essayait de se mettre à la place des auteurs du message ? Mieux encore, s'il parvenait à comprendre la situation du destinataire à Lisbonne ?

Il se gratta la tête, totalement absorbé par ce mystère.

Tout d'abord, il fallait observer que ce message, bien qu'envoyé par des musulmans, probablement des Arabes, avait été rédigé en caractères latins. Ce détail, songea-t-il, n'était pas anodin. Quelle interprétation devait-il en faire ? À première vue, il pouvait en conclure que le destinataire à Lisbonne n'avait pas la possibilité d'ouvrir un message en caractères arabes. Et pour cause, il l'avait consulté dans un cybercafé, comme l'avait découvert la NEST, et il était normal que l'ordinateur du cybercafé ne dispose pas d'un logiciel pour l'arabe. Donc le message avait dû être envoyé en caractères latins.

Mais une autre conclusion découlait de cette observation. Celui qui avait envoyé le message ignorait de toute évidence que l'adresse du destinataire était placée sous surveillance. D'ailleurs, Rebecca l'avait déjà dit. Dans ce cas, et une fois le message dissimulé sous la photo porno, les terroristes n'avaient sans doute pas ressenti la nécessité d'utiliser un code très complexe. Pourquoi l'auraient-ils fait puisqu'ils se sentaient en sécurité ? Du reste, on pouvait même supposer que le destinataire à Lisbonne ne disposait pas des moyens nécessaires pour

déchiffrer un message par trop complexe. Le problème ainsi posé, une chose devenait parfaitement claire.

Le code devait nécessairement être simple.

Simple.

– C’est évident, murmura Tomás soudain éclairé. Comment n’y ai-je pas pensé plus tôt ?

– Pardon, *mister* ?

Le Portugais regarda, hébété, le chauffeur de taxi qui le fixait dans le rétroviseur. L’esprit tout entier occupé par son énigme, les yeux un instant rivés sur le visage du Pakistanais, il mit un moment à comprendre ce que l’homme lui avait demandé.

– Ce n’est rien, dit-il, replongeant dans son bloc-notes. Je parle tout seul.

Avec des gestes frénétiques, il se mit à essayer, stylo à la main, des solutions traditionnelles pour déchiffrer le message. La clé ne devait pas être bien compliquée. Il tenta le chiffre de César, mais n’obtint aucun résultat. Il essaya ensuite les chiffres de substitution homophones, en vain. Il prit la table de Vigenère et y rechercha une solution, mais là encore il fit chou blanc.

– Il faut, une fois de plus, que je me mette dans la peau de ceux qui ont envoyé et reçu le message, murmura-t-il, songeur.

Il se concentra à nouveau sur sa feuille, comme si l’intensité du regard pouvait lui révéler le secret qui s’y dissimulait. Si l’expéditeur était un membre d’Al-Qaïda, il y avait de fortes chances qu’il soit arabe. Tout comme le destinataire. Même s’ils n’étaient pas arabes, ils étaient du moins musulmans fondamentalistes, ce qui signifiait obligatoirement qu’ils savaient l’arabe, ne serait-ce que parce qu’ils avaient dû mémoriser le Coran. Autrement dit, bien que rédigé en caractères latins, le message original était très probablement aussi en arabe.

En *arabe*.

Or, l’arabe s’écrit de droite à gauche ! Comment avait-il pu négliger un tel détail ?

Il reprit le chiffre de César, les chiffres de substitution homophones et la table de Vigenère, mais en lisant les résultats en sens inverse. Encore une fois sans succès. Il soupira, découragé. Dans un dernier élan, il se mit à écrire la suite de chiffres et de lettres en grands caractères, comme s’il pouvait ainsi en percer le secret.

Il dessina des lettres démesurément grandes, à tel point qu'il fallut les écrire sur deux lignes d'égales dimensions :

6 A Y H A S
1 H A 8 R U

– *Six-Ayhas-Un-Ha-Huit-Ru ?*

Tout à coup, cette forme inattendue lui sembla receler des potentialités. De gauche à droite, cela n'avait aucun sens. Mais de droite à gauche ?

– *Sahya-Six-Ur-Huit-Ah-Un.*

Rien, non plus.

Et s'il s'agissait de coordonnées géographiques ? Ur, il le savait, avait été la première ville du monde. C'est là qu'était née l'écriture. Et Abraham aussi. Elle était située en Mésopotamie, dans l'actuel Iraq, une base aérienne américaine se trouvait à proximité. Serait-ce une piste ? Ce message correspondrait-il aux coordonnées d'un lieu ? Serait-ce l'endroit où un attentat allait être commis ?

À Ur ?

C'était une possibilité, conclut-il. Mais le fait que les chiffres soient séparés, le six d'un côté, le huit de l'autre et le un isolé au milieu, ne lui semblait pas correspondre à des coordonnées. Il se mit alors à imaginer des approches différentes, permettant d'associer les nombres. À première vue, il ne pourrait relier que le six et le un, situés l'un au-dessous de l'autre. Il tenta donc d'imaginer un lien qui passe entre la ligne du haut et celle du bas. Il commença dans un sens, sans résultat, puis dans l'autre.

– Mon Dieu...

Bouche bée, le message lui apparut soudainement devant les yeux, puissant et cristallin. Il prit son stylo et se mit frénétiquement à griffonner avec des flèches la voie du secret que dissimulait le message.

6 A Y H A S
 ↑ ↓ ↑ ↓ ↑ ↓
 1 H A 8 R U

– J’ai trouvé ! s’écria-t-il.

Le chauffeur sursauta.

– Quoi ? Que se passe-t-il ?

Comprenant qu’il avait manifesté trop vivement son enthousiasme, Tomás rougit, embarrassé.

– Rien ! Rien ! dit-il, revenant à la réalité. (Il regarda dehors.) Dites-moi, c’est encore loin ?

La voiture longeait un petit terrain de hockey, tout gazonné, et déboucha sur une grande avenue d’aspect européen, à l’entrée de laquelle un canon du XIX^e siècle était installé.

– Nous sommes arrivés.

Le taxi se gara près du trottoir et, par la fenêtre, Tomás aperçut une femme au corps sculptural près du canon, les cheveux recouverts d’un voile en soie orangé. Comme si elle était dotée d’un sixième sens, elle se tourna vers le taxi, retira ses lunettes de soleil et le fixa avec des yeux bleus brillants.

C’était Rebecca.

XXVI

Ahmed, l'estomac endolori, incapable de marcher, revint à sa cellule traîné par les gardes. Cependant, il était en bien meilleur état que tous les autres détenus interrogés avant lui. Et, autre détail qui n'échappa pas à ses compagnons, son interrogatoire n'avait pas duré plus d'une demi-heure.

– Que s'est-il passé ? lui demanda un des prisonniers qui n'avait pas encore été interrogé, avec un mélange de confiance et de méfiance.

– Je crois qu'ils recherchent encore des croyants impliqués dans le meurtre du Pharaon, expliqua Ahmed, faisant allusion à l'assassinat de Sadate.

– Et toi tu n'as pas trempé là-dedans ?

– Bien sûr que non.

– Comment as-tu réussi à les en convaincre, mon frère ?

– J'avais douze ans à l'époque.

Tous les détenus finirent par être interrogés, et la plupart d'entre eux revenaient à moitié inconscients auprès de leurs compagnons. La première phase des interrogatoires dura deux jours, puis suivirent deux autres jours pendant lesquels il ne se passa rien, ce qui permit aux plus mal en point de récupérer quelques forces. Le cinquième jour, cependant, trois geôliers entrèrent dans la cellule et l'un d'eux, après avoir appelé le plus âgé des frères Walid, lui tendit un flacon et une cuillère.

– Prends deux doses de ce sirop !

Walid jeta un regard interrogateur sur le flacon.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Bois ! rugit le gardien.

Conscient qu'il ne pouvait pas s'opposer à cet ordre, le détenu saisit le flacon et avala deux cuillères du sirop. Lorsqu'il eut fini, les

gardiens restèrent dans la cellule, comme s'ils attendaient que le produit fasse son effet.

Quelques minutes plus tard, le geôlier donna un nouvel ordre.

– Masse-toi les parties !

– Quoi ?

– Fais ce que je te dis ! hurla-t-il à nouveau. Masse-toi !

Le prisonnier obéit et se massa, sans trop comprendre. Au bout d'un moment il s'arrêta, surpris par l'énorme érection qui déformait son pantalon. Apparemment satisfaits du résultat, les geôliers se regardèrent en souriant avant de s'adresser à nouveau au détenu.

– Ton frère ?

Walid désigna un homme qui était à l'autre bout de la cellule.

– Il est là.

L'un des gardiens alla le chercher et celui qui semblait être le chef cria l'ordre suivant.

– Déshabille-toi !

Sans même songer à hésiter, le frère cadet ôta ses vêtements et se tint au milieu de la pièce, les bras, le dos et la poitrine couverts d'ecchymoses laissées par l'interrogatoire qu'il avait subi le premier soir.

– Mets-toi à quatre pattes !

Le détenu obéit. Un silence lourd pesait sur la cellule ; les autres prisonniers osaient à peine respirer, de peur d'attirer l'attention. Le chef des geôliers se tourna alors vers l'aîné des frères Walid, dont l'érection demeurait visible sous son pantalon, et sourit avec malice.

– Sodomise-le !

Le détenu écarquilla les yeux, stupéfait.

– Comment ?

– Tu es sourd ou quoi ? cria le gardien. Sodomise-le !

Une expression de panique saisit Walid, l'aîné.

– Mais... mais... mais, c'est mon frère !

Le garde fit un pas en avant, saisit le prisonnier à la gorge et serra si fort que celui-ci ne put respirer pendant quelques instants.

– Si tu oses contester encore un de mes ordres, je te tue ! Tu entends ? Je te serre le cou de toutes mes forces et je te tue ! (Il désigna le frère cadet qui était nu et à quatre pattes au milieu de la cellule.) Sodomise-le !

Acculé, sans aucune échappatoire, le frère aîné baissa son pantalon

et s'approcha de son frère par derrière. Abasourdis par ce qui était en train de se passer, Ahmed et les autres détenus ne savaient pas quoi faire. La majorité d'entre eux détourna la tête afin de ne pas voir ce qui se déroulait au milieu de la cellule, mais les gémissements de douleur et les sanglots convulsifs des deux frères étaient si terribles qu'ils ne pouvaient les ignorer. À cet instant précis, dans ces circonstances, Ahmed comprit où il se trouvait réellement.

Au dernier degré de l'enfer.

Deux jours après cette terrible scène, les geôliers revinrent à la cellule.

– Ahmed ibn Barakah !

En entendant son nom, le cœur d'Ahmed ne fit qu'un bond et commença à battre à tout rompre.

– C'est moi.

– Suis-nous.

Le corps anesthésié par la peur, le détenu suivit les gardes. Ce n'était pas seulement la brève expérience de la torture qui l'effrayait autant, ni l'état dans lequel il voyait revenir ses codétenus après les interrogatoires, mais bien l'humiliation à laquelle avaient été soumis les frères Walid. Si les hommes qui s'occupaient de la prison avaient pu faire ça, se dit-il, quelles autres horreurs n'étaient-ils pas capables de commettre ? Il se prépara donc au pire. Il devait être fort, s'en remettre au destin et espérer qu'Allah *ar-Rashid*, le Guide, le mène au salut.

Accompagné par deux gardiens, Ahmed parcourut le couloir qu'il avait emprunté deux jours plus tôt pour être interrogé, mais, au lieu d'entrer dans la salle d'interrogatoire, il continua tout droit jusqu'à une porte. L'un des hommes la déverrouilla et poussa le détenu dans une cour. Ils le conduisirent par un escalier à l'étage inférieur puis, par un nouveau couloir, jusqu'à une autre porte, qu'ils ouvrirent.

– Entre.

Bien qu'effrayé, Ahmed obéit et franchit le seuil. C'était une nouvelle cellule avec une quinzaine de détenus, qui avaient tous l'air en bien meilleur état que ceux qu'il venait de quitter.

Il se retourna en entendant le son métallique derrière lui. La porte de la cellule s'était refermée. Une sensation de soulagement l'envahit et il respira profondément. Ahmed comprit qu'il avait quitté l'aile des

interrogatoires et avait été transféré dans un quartier normal.

À partir de ce moment-là, sa vie devint beaucoup plus facile. Dans ce quartier, les détenus étaient autorisés à faire des exercices tous les jours dans la cour, et même à jouer au football. Son quotidien se transforma ainsi en une expérience d'abord plus agréable, puis routinière, pour finir par devenir ennuyeuse. Lorsqu'il n'y avait pas de jeux ni d'autres activités, Ahmed traînait dans la cour, mélancolique, sans but et sans savoir que faire pour tuer le temps.

Il y avait cependant des moments qui l'aidaient à vivre. Il avait commencé à recevoir de la nourriture que sa mère lui envoyait deux fois par mois et il pouvait même lire des journaux, comme *Al-Ahram* et *Al-Gomhouria*, que les prisonniers se passaient. C'est ainsi qu'il prit connaissance des dernières informations sur la guerre sacrée que menaient les moudjahidines en Afghanistan, qu'Allah les protège et les accueille dans Son jardin, ainsi que des détails plus révoltants concernant l'occupation du Liban par les sionistes, qu'Allah les maudisse et les envoie en enfer. Ah, comme il aurait aimé se joindre aux moudjahidines !

Sa solitude cessa justement un jour où il était assis dans un coin de la cour de la prison, en train de lire les derniers détails au sujet d'une grandiose bataille menée par le Lion du Panshir, le glorieux commandant Ahmed Chah Massoud, contre les *kafirun* russes qui avaient osé mettre leurs pieds immondes en terre islamique. Alors qu'il était au milieu de l'article, captivé par le récit de cette bataille victorieuse qui s'était déroulée à Jalalabad, il vit une ombre se poser sur le journal.

Il leva les yeux et discerna une silhouette plantée devant lui, le soleil l'empêchant de distinguer ses traits. Pour se protéger de la lueur gênante, il mit la main devant son front et, bouche bée, reconnut l'homme qui le dévisageait avec un sourire chaleureux.

C'était Ayman.

Le professeur de religion qui avait tant influencé Ahmed à la madrasa avait considérablement vieilli pendant les trois années qu'il avait passées derrière les barreaux. Sa barbe fournie était devenue grise et Ayman avait l'air fatigué, le corps déjà légèrement courbé, les rides lui creusant le coin des yeux.

La rencontre fut particulièrement émouvante pour Ahmed. Durant

ces trois dernières années, il s'était souvent demandé ce qui avait pu arriver à son ancien professeur, dans quel état il se trouvait, s'il était toujours vivant. Il priait fréquemment Allah pour qu'il protège son maître, et il était à présent devant lui, certes vieilli et usé, le corps voûté par la prison, mais la flamme de l'islam scintillait toujours dans ses yeux ; il était à la fois un détenu et un homme libre, le corps enfermé en prison, mais l'âme tournée vers Allah.

– Que vous ont-ils fait, professeur ? demanda-t-il, une fois surmontée l'émotion des retrouvailles.

Ayman fit un geste d'aimable réprimande.

– Ne m'appelle pas « professeur », dit-il. Ici, je ne suis pas professeur. De plus, tu en sais à présent assez sur l'islam pour être traité comme un adulte.

– Comment dois-je vous appeler, alors ?

– Frère, comme tout le monde. Nous sommes tous deux musulmans et Allah exige modestie et pudeur de notre part à tous. Appelle-moi frère.

Ahmed avait du mal à appeler frère son ancien professeur, tant l'habitude était ancrée, mais il avait aussi conscience qu'il suffisait de s'y habituer.

– D'accord... mon frère.

Il eut du mal, mais il y parvint.

– Très bien, approuva Ayman. Maintenant, raconte-moi. Comment vas-tu ?

– Je vais bien, *masha'Allah*. Mais que vous ont-ils fait, profess... mon frère ?

L'ancien professeur de religion haussa les épaules.

– Ils m'ont fait ce qu'ils font à tous les frères, qu'Allah les maudisse à jamais ! Ils m'ont torturé. (Il déboutonna sa chemise et lui montra les ecchymoses sur sa poitrine.) Ils m'ont battu, m'ont passé à la gégène, m'ont pendu comme un animal à l'abattoir. (Il tendit les mains et montra le bout déformé de ses doigts.) Ils m'ont arraché les ongles, l'un après l'autre, qu'Allah les emporte en enfer !

Ahmed regarda, impressionné, les doigts mutilés et secoua la tête, ayant du mal à contenir la fureur qui bouillonnait en lui.

– Moi aussi, ils m'ont torturé, ces chiens maudits !

– Que t'ont-ils fait ?

– Ils m'ont envoyé des décharges électriques.

– Et quoi d'autre ?

– Vous trouvez que ce n'est pas assez ?

Ayman secoua la tête d'un côté puis de l'autre, comme s'il disait que cela aurait pu être pire.

– Et maintenant que tu as subi la torture, tu as peur d'eux ?

Le jeune dévisagea son ancien professeur avec une expression scandalisée, comme s'il venait d'être insulté.

– Peur, moi ? Bien sûr que non !

– Et alors ?

Ahmed tremblait.

– Je les hais ! Je les hais ! Comment peuvent-ils se comporter ainsi ? Comment peuvent-ils nous faire ça ? (Il cracha par terre, comme par désespoir.) Ces chiens sont la honte de l'islam ! Où a-t-on déjà vu un croyant punir un autre croyant pour protéger les *kafirun* ?

– Les gens du gouvernement prononcent la *shahada* et pratiquent la *salat*, dit l'ancien professeur, mais ils ne sont pas croyants.

– Ce sont des chiens enragés !

Regardant le fil de fer barbelé qui serpentait au-dessus des murs entourant la cour de la prison, Ayman se racla bruyamment la gorge et cracha par terre, avec un geste de profond mépris.

– Pire que ça, rétorqua-t-il sentencieusement. Ce sont des *kafirun* !

XXVII

– Vous avez déjà lu Kipling ? demanda Rebecca.

– Bien sûr, n'oubliez pas que je suis historien...

L'Américaine posa la main sur le cuivre ouvragé de la pièce d'artillerie qui dominait la grande avenue.

– Donc vous connaissez le Zamzama ?

Les yeux verts de Tomás se posèrent sur le fût du canon que soutenaient des roues imposantes.

– « Qui contrôle le Zamzama contrôle le Pendjab », a écrit Kipling au début de son plus grand roman, *Kim*. (Il la regarda.) C'est vraiment vrai ?

Rebecca sourit, comme s'il n'y avait pas de réponse à la question, ou comme si elle ne la connaissait pas, ou plutôt comme si cela n'avait aucune importance, et elle fit un signe de la tête vers le côté gauche de l'avenue.

– Allons-y ! On a du pain sur la planche.

Ils traversèrent The Mall en direction du musée de Lahore, une belle bâtisse de style néomoghol que Tomás admira. Le Raj britannique dans toute sa splendeur. Dans cette partie de la ville, tout était grandiose et imposant, la large avenue séparant Lahore comme un fleuve majestueux, avec d'un côté le superbe musée en style néomoghol, à la Taj Mahal, et de l'autre l'université du Pendjab. Chaque côté de l'avenue était bordé de larges trottoirs et d'espaces verts, ce qui donnait à cette partie de la ville un certain charme, en contraste complet avec le chaos et la pollution qui avaient accueilli Tomás à l'entrée de Lahore.

– Vous savez, dit-il, j'ai réussi à déchiffrer le message que vous avez intercepté.

– Non, c'est vrai ?

Tout en marchant le long du trottoir, l'historien ouvrit sa sacoche

et en sortit le bloc-notes.

– Oui, c’est vrai. Je m’y suis colleté pendant tout le voyage et j’ai fini par découvrir le code utilisé par Al-Qaïda.

– Et que dit-il ?

– Le message ? Je n’en suis pas encore là, faute de temps. Le fait est que...

Rebecca consulta sa montre et leva la main pour l’arrêter.

– Nous n’avons pas le temps pour ça maintenant, dit-elle d’une voix grave et tendue. Il est dix heures du matin et la rencontre avec votre ancien élève est dans deux heures. Nous avons beaucoup de choses à faire d’ici là. Le code sera pour plus tard.

Freiné dans son enthousiasme, Tomás se tut et se laissa guider par l’Américaine, sans cesser d’admirer l’architecture impériale du quartier.

Les façades des bâtiments étaient certes défraîchies, mais l’architecture continuait de refléter toute la splendeur du Raj. En regardant The Mall, il était facile de voyager dans le temps et d’imaginer les après-midi indolents passés à jouer au cricket, les gentlemen qui arpentaient les trottoirs, des *Times* vieux de plusieurs semaines pliés sous le bras, les ladies qui se pavanaient avec des ombrelles, les chevaux et les charrettes qui parcouraient la rue avec leur cliquetis caractéristique, les notables en nœud papillon ou en cravate qui entraient dans les clubs, à l’heure du thé, pour déguster des scones, les conversations qui tournaient autour du *great imperial game*, des *memsahib* vêtues de...

– C’est ici.

La voix de Rebecca mit un terme au Raj à Lahore et ramena Tomás à la réalité. L’Américaine s’était arrêtée à côté d’une grande camionnette bleue garée au bord du trottoir.

Une navette spatiale.

Telle fut l’impression que lui donna l’intérieur de la camionnette. L’extérieur du véhicule n’avait rien à voir : une vieille carrosserie emboutie par endroits, dont la peinture bleue était quelque peu flétrie, à moitié recouverte d’une épaisse couche de poussière et maculée de boue. Les pneus étaient presque lisses et, à vrai dire, la seule chose qui distinguait la camionnette des carcasses ambulantes qui encombraient la circulation à Lahore c’étaient les vitres teintées, apparemment

destinées à protéger les occupants de la chaleur torride du Pendjab.

Le véhicule était si délabré à l'extérieur que Tomás s'attendait à voir la même chose à l'intérieur, mais en entrant il fut saisi par un sentiment d'irréalité absolue. L'atmosphère était sombre et fraîche, le véhicule était bourré d'écrans LCD et de haute technologie, une touche de sophistication planait dans l'air. Le contraste était tel qu'il douta un instant. Ça ne pouvait pas être la camionnette déglinguée qu'il avait vue un moment auparavant. Il devait s'être trompé !

– *Howdy !*

La voix masculine venait de l'avant du véhicule. Ou plutôt, du cockpit ! Faisant un effort pour s'habituer à l'obscurité, Tomás distingua deux silhouettes. C'étaient deux jeunes hommes, d'une vingtaine d'années, en chemise claire et en cravate, avec deux énormes écouteurs sur les oreilles.

– Je m'appelle Jarogniew, dit l'un d'eux, en se retournant pour tendre la main. Mais on m'appelle Jerry, c'est plus facile. Comment ça va ?

– Moi c'est Sam, dit l'autre, imitant le geste de son partenaire.

Le nouveau venu leur serra la main.

– Enchanté. Moi, c'est Tomás.

– *No shit, Sherlock !* sourit Jarogniew. On pensait que vous étiez cet enfoiré de Ben Laden !

Ils éclatèrent de rire et Tomás en fit autant, plus par politesse que parce qu'il avait vraiment apprécié la plaisanterie.

– Allons, allons, messieurs ! dit Rebecca, qui était entrée dans la camionnette et venait de fermer la porte. Un peu de tenue ! Que va penser notre invité ?

– O.K., Maggie, répondit Jarogniew, de toute évidence le plus plaisantin des deux. On y va, boss ?

– Oui.

Jarogniew mit le contact et la camionnette démarra en trombe, projetant les passagers contre leurs sièges. Rebecca sourit et se tourna vers le Portugais.

– Ne faites pas attention, Tom. Ils rigolent tout le temps, mais on peut leur faire confiance. Ce sont nos meilleurs agents au Pakistan.

– Ils vous ont appelée Maggie ?

L'Américaine haussa les épaules.

– Oh, ne faites pas attention.

- Mais, finalement, vous vous appelez Maggie ou Rebecca ?
- Ce n'est pas ça ! Ils trouvent que je ressemble à Meg Ryan...

Tomás la dévisagea avec soin, observant attentivement ses grands yeux bleus et ses cheveux blonds et courts.

- En effet, c'est bien vu, reconnu-il. Il y a vraiment quelque chose.
- Vous trouvez ?

– Enfin, vous êtes bien plus jolie, s'empessa-t-il d'ajouter. Vous voulez que je vous dise ? Meg Ryan ne vous arrive pas à la cheville...

Rebecca éclata de rire.

– Ah, ces latins ! Bellamy m'avait prévenue ! Il faut que je fasse attention avec vous !

- Et moi ? Il faut que je fasse attention avec qui ?

L'Américaine se mit à regarder les rues qui défilaient dehors. La camionnette avait fini par quitter The Mall pour entrer dans le secteur pakistanais de Lahore.

– Il faudra que vous soyez prudent au fort, dit-elle en adoptant un ton moins léger. Ces gens-là ne rigolent pas.

- Et qui va me protéger ? Vous ?

– Bien sûr. (Elle fit un signe en direction des deux hommes assis à l'avant.) Et eux aussi.

Tomás porta son attention sur les intéressés.

- La NEST a des agents au Pakistan ?

– Non. Jerry et Sam travaillent à l'ambassade, à Islamabad. Disons qu'on nous les a prêtés pour cette opération. Vous voyez Jerry ?

Tomás regarda l'homme qui conduisait la camionnette. Jarogniew était gros, il avait une calvitie reluisante et des cheveux seulement derrière les oreilles.

- Oui.

– C'est notre expert en communication. Ses parents sont venus de Pologne, mais désormais son pays c'est cette camionnette. Il met sur pied des systèmes de communication et s'occupe de la surveillance opérationnelle. S'il y a la moindre anomalie, Jerry sera le premier à s'en rendre compte.

Le Portugais garda ses yeux posés sur la calvitie du chauffeur.

- Et s'il détecte une anomalie, que se passera-t-il ?

– Dans ce cas, il devra la signaler. Tout dépendra alors de moi et de Sam.

Les yeux de Tomás glissèrent vers l'homme assis à côté du

chauffeur. Sam était un individu corpulent, aux cheveux courts et à la barbe clairsemée, complètement vêtu de noir.

– Sam, c’est les gros bras du groupe ?

– Oui, on peut dire ça.

– On dirait Van Damme en plus moche ! observa Tomás. Est-ce qu’il fait aussi du karaté ?

Le commentaire se voulait une boutade, mais Rebecca le trouva pertinent.

– Sam ! appela-t-elle.

L’homme en noir tourna la tête.

– Oui, Maggie, qu’y a-t-il ?

– Avant de venir à Islamabad, que faisais-tu ?

– Je crains que cette information ne soit confidentielle...

Rebecca fit une grimace et un clin d’œil appuyé.

– Allez, tu peux nous le dire !

L’homme rit.

– *Navy Seals*, dit-il. Je menais des opérations spéciales en Afghanistan, comme vous le savez. Vous n’avez pas oublié le thé que nous avons pris à Kandahar ?

– Comment aurais-je pu oublier ! Dehors, ça tirait de partout et nous on savourait cette lavasse...

– Si vous vous en souvenez, pourquoi vous me posez la question ?

– Pour rien, rétorqua-t-elle. Je voulais simplement que notre ami comprenne qu’il est en de bonnes mains.

– *Right*.

L’agent regarda à nouveau devant lui et reprit sa conversation avec le chauffeur. Rebecca se pencha en direction du Portugais.

– Vous voyez ? Sam est responsable de votre sécurité. Si Jerry détecte le moindre problème, Sam et moi devons être prêts à réagir. Votre vie dépendra de notre capacité de réaction.

Tomás se redressa sur son siège.

– Bon sang, vous commencez à me faire peur. Vous pensez vraiment que ça peut mal tourner ?

Le regard de Rebecca revint au chaos urbain de Lahore, au milieu duquel la camionnette essayait de se frayer un chemin en zigzaguant.

– Écoutez, Tom. Avez-vous une idée du genre de musulmans qui vivent dans cette ville ?

– Des soufis, rétorqua Tomás. D’ailleurs, les soufis de Lahore sont

célèbres. Qui ne connaît pas les nuits soufies au sanctuaire de Baba Shah Jamal ? Il paraît qu'ils dansent jusqu'à ce qu'ils entrent en transe pour se livrer à Dieu. On dit que c'est intéressant, et très mystique.

Elle le dévisagea à nouveau, un scintillement incrédule dans les yeux.

– Des soufis, dites-vous ?

– Oui. C'est le courant le plus pacifique de l'islam, avec les ismaéliens. Les soufis vivent en paix et en harmonie. Pour eux, le djihad est un concept qui renvoie à la lutte de l'esprit pour atteindre la perfection, ce n'est pas nécessairement la guerre ni les massacres.

Rebecca secoua affirmativement la tête, mais sans conviction.

– Oui, il y a des soufis à Lahore, c'est vrai. La ville est effectivement un centre du mysticisme islamique. (Le ton de l'Américaine s'assombrit.) Mais, il ne faut pas oublier que des musulmans d'un tout autre genre vivent aussi ici. Vous avez déjà entendu parler du Lashkar-e-Taiba ?

L'historien acquiesça.

– L'Armée des purs, traduisit-il. C'est eux qui ont perpétré les attentats de Bombay en 2008. Pourquoi ?

– Le Lashkar-e-Taiba est de Lahore.

– Vous plaisantez...

– Ainsi que quelques autres organisations fondamentalistes islamiques. Lahore, Peshawar, Rawalpindi et Karachi sont d'authentiques viviers de radicaux. (Elle indiqua les rues, dehors.) Lahore peut être la ville de la nuit soufie de Baba Shah Jamal, mais n'oubliez jamais qu'elle est aussi la ville des matins sanglants du Lashkar-e-Taiba.

La camionnette quitta les encombrements et s'enfila dans une ruelle dégagée qui déboucha près de grandes murailles. Deux autocars étaient garés devant et quelques touristes se promenaient, l'appareil photo autour du cou. La camionnette s'approcha doucement et stationna à côté de l'un des autocars.

– Nous sommes arrivés, annonça Jarogniew. Le fort, c'est ici.

Le silence se fit dans le véhicule. Avec un mélange de curiosité et de préoccupation, Tomás tendit la tête et observa l'entrée du fort.

– Lahore est la ville des fondamentalistes islamiques, répéta Rebecca. N'oubliez pas que c'est des gens comme eux que vous allez rencontrer ici.

Les gens avaient l'air tout à fait normaux. Comme la majorité de ceux qui entraient dans le fort étaient des touristes, Tomás porta son attention sur les quelques Pakistanais qui se trouvaient là. Il y avait des chauffeurs d'autocar, de taxi, d'autorickshaws, quelques marchands de boissons ou de dépliant touristiques, ainsi que des passants. L'historien scruta chacun de ces visages pour y déceler une éventuelle menace, mais ils avaient tous l'air inoffensifs.

– Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

Rebecca regarda sa montre.

– Onze heures, dit-elle. Encore une heure.

XXVIII

Les retrouvailles avec son ancien professeur rallumèrent un peu d'espoir chez Ahmed. Chaque fois qu'il pouvait sortir de sa cellule et aller dans la cour, il en profitait pour retrouver Ayman et s'imprégner un peu plus de sa sagesse. Le maître n'était pas toujours disponible car il passait souvent de longs moments avec d'autres membres d'Al-Gama'a al-Islamiyya à discuter de politique et de théologie.

Mais Ahmed aimait la compagnie de ces hommes avec lesquels il partageait tant d'idées et qu'il admirait pour avoir eu le courage de tuer le Pharaon. Avec eux, il apprit à se comporter en véritable croyant ; dans sa façon de parler et de s'habiller, il devint progressivement comme eux. Il se mit à marcher les yeux baissés, comme le faisaient les croyants les plus pieux, de façon à éviter le regard des autres. On lui apprit aussi à ne pas regarder une femme au-dessus du menton. Comme il n'y en avait aucune dans la prison, il s'entraîna à avoir ce regard respectueux avec les autres détenus.

Il apprit à se couvrir toujours la tête, afin d'éloigner le diable, et, surtout, à prier correctement ; il ne devait pas regarder ses pieds lorsqu'il s'agenouillait, mais l'endroit où il allait poser la tête quand il s'inclinerait devant Dieu. À la cantine, il mangeait comme les Frères musulmans ou les membres d'Al-Gama'a, c'est-à-dire avec les doigts. C'est ainsi que mangeait Mahomet, c'était donc ainsi que les vrais croyants devaient manger.

Il constata que les autres détenus, plus instruits que lui en religion, remuaient tout le temps les lèvres, mais ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il eut le courage de demander pourquoi.

– Parce que je prie, expliqua Ayman. Nous devons constamment prier, nous devons nous repentir à chaque instant, nous purifier en permanence. N'oublie pas que faire la *salat* cinq fois par jour, c'est le minimum qui est exigé des croyants, mais qu'Allah aimerait qu'on la

fasse plus souvent.

Ahmed commença donc à murmurer des prières du bout des lèvres. S'il lui arrivait parfois d'oublier, le fait de voir un autre frère prier lui rappelait qu'il devait accomplir son devoir de bon musulman. Le découvrant empreint d'une telle dévotion, Ayman s'entretenait souvent avec lui pour l'initier davantage au véritable islam.

Son ancien élève connaissait déjà tout le Coran par cœur, ce qui faisait de lui un *hafiz*, « celui qui a préservé ». Mais, comme la majorité des croyants, il n'en comprenait pas bien le contenu ; les implications philosophiques, politiques et théologiques lui échappaient. L'arabe du VII^e siècle, dans lequel le Livre sacré était écrit, n'était pas facile. Pour compliquer les choses, les versets ne pouvaient être compris que replacés dans le contexte des *ahadith* qui expliquaient leur raison d'être. Ahmed soupçonna à ce moment-là le cheik Saad de lui avoir volontairement caché le contexte de maints versets, et il recherchait donc auprès d'Ayman l'explication qui éclairerait tout.

Et son ancien professeur accédait à ses demandes.

Par un matin ensoleillé mais anormalement froid, ils se retrouvèrent à nouveau seuls dans la cour de la prison.

– Notre gouvernement est composé de *kafirun*, affirma Ayman. Tous ces gens qui nous commandent, toutes ces lois qui nous régissent et qui nous ont envoyés en prison... tout ça c'est des trucs de *kafirun* qui se prétendent croyants.

Ayman ne disait pas cela sur un ton insultant, il faisait une simple constatation théologique, ce qui accrut la curiosité d'Ahmed.

– Mon frère, tu le penses vraiment ? Notre gouvernement est... est *kafir* ?

– Certainement ! C'est dans le Livre sacré. N'importe quel croyant studieux sait ça. Le gouvernement est *kafir*, ça ne fait absolument aucun doute.

Ahmed médita ces paroles.

– Mais où est-ce que c'est écrit dans le Livre sacré, mon frère ? Que je sache, les gens qui nous gouvernent ont prononcé la *shahada*, ils font la *salat* et croient en Allah. Ça ne fait pas d'eux des musulmans ?

Ayman s'assit avec un profond soupir sur un banc de la cour, le soleil ardent lui réchauffant un peu le corps.

– Laisse-moi te raconter un *hadith* qui a eu d'importantes implications pour l'islam, commença-t-il. Un jour, deux hommes sont allés voir Mahomet, que la paix soit avec lui, pour lui demander de trancher un différend. Le Prophète, que la paix soit avec lui, répondit à leur question, mais l'homme lésé n'accepta pas cette décision et tous deux s'en furent donc consulter Omar ibn Barakah al-Khattab. En apprenant que l'homme lésé n'avait pas accepté le jugement du Prophète, que la paix soit avec lui, Omar saisit son épée et le décapita. (Ayman inclina la tête en direction de l'élève, avec un air interrogateur.) Tu vois le problème que cela a créé, n'est-ce pas ?

– Omar a violé la charia, comprit Ahmed.

– Récite-moi le verset qui énonce la loi qu'Omar a violée, ordonna Ayman, vérifiant ainsi comment son ancien élève avait mémorisé le Coran et ce qu'il en avait compris.

– « Ô vous qui croyez ! » dit Allah à la sourate 4, verset 29. « Ne vous tuez pas vous-mêmes ! »

Ayman secoua la tête en signe d'approbation.

– Exactement ! Omar avait violé la charia ! Ou, du moins, c'est ce qu'il semblait. Lorsqu'un musulman assassine un autre musulman, la charia exige que l'assassin soit exécuté. Omar aurait donc dû être tué. Le Prophète, que la paix soit avec lui, se vit alors contraint de juger l'affaire. Ce fut à cette occasion que Dieu, par l'intermédiaire de l'ange Gabriel, lui récita la phrase de la sourate 4, verset 65 : « Non !... Par ton Seigneur ! Ils ne seront pas croyants aussi longtemps qu'ils ne t'auront demandé de juger de leurs disputes et qu'ils n'auront éprouvé nulle angoisse pour ce que tu auras décidé, et qu'ils se soumettent complètement à ta sentence. » En d'autres termes, ce qu'Allah a indiqué au Prophète par l'intermédiaire de l'ange, c'est qu'en n'acceptant pas la décision du Prophète, l'homme lésé a cessé d'être musulman. Ainsi, Omar n'a pas tué un musulman mais un *kafir* et il ne devait donc pas être exécuté. Tu comprends ?

– Oui, mon frère.

– Maintenant, dis-moi : quelles sont les conséquences de cette décision ?

Ahmed fronça les sourcils.

– Omar a été épargné ?

– Ça c'est évident, s'exclama Ayman soudainement exaspéré. Bien sûr qu'Omar a été épargné ! Mais ce n'est pas ce qui compte.

L'important c'est que deux points fondamentaux ont été établis : tuer des *kafirun* n'est pas nécessairement un crime, et ne pas accepter *toutes* les décisions du Prophète fait de nous des *kafirun*. J'ai bien dit : toutes ! Tu te souviens de ce qui est énoncé à la fin de la sourate 4, verset 65 : « qu'ils se soumettent complètement à ta sentence ». Si la soumission est incomplète, on cesse d'être musulman. La soumission doit donc être complète. D'ailleurs, Allah dit exactement la même chose à la sourate 4, versets 150 et 151 du saint Coran : « Ceux qui ne croient pas en Allah et à Ses messagers, et qui veulent faire distinction entre Allah et Ses messagers et qui disent : “Nous croyons en certains d'entre eux mais ne croyons pas en d'autres”, et qui veulent prendre un chemin intermédiaire, les voilà les vrais mécréants ! » Autrement dit, il n'y a pas de chemin intermédiaire. Si nous n'acceptons pas *toutes* les lois, nous devenons des *kafirun*.

– Que voulez-vous dire par là, mon frère ? Si je ne respecte pas une loi, une seule, quelle qu'elle soit, je cesse d'être musulman ?

– C'est exactement ce que dit Allah dans le saint Coran ! Pour être musulman, il faut toujours respecter toutes les lois. Il suffit de ne pas se conformer à quelques-unes d'entre elles et on cesse d'être musulman. Par exemple, tu pries cinq fois par jour, n'est-ce pas ?

– Oui, toujours.

– Si tu pries cinq fois par jour, comme le saint Coran le prescrit, mais si par hasard tu ne respectes pas le jeûne du ramadan, comme le saint Coran l'exige, tu cesses d'être croyant et tu deviens *kafir*. Tu as compris ? Ibn Taymiyyah lui-même, faisant allusion aux Mongols qui acceptèrent l'islam mais conservèrent certaines de leurs pratiques païennes, a dit : « Tout groupe, quel qu'il soit, qui accepte l'islam, mais qui, en même temps, ne respecte pas certains de ses préceptes, doit être combattu par tous les musulmans. »

– Ah ! s'exclama Ahmed en se grattant la tête. C'est pour ça qu'au dernier cours, à la madrasa, vous avez dit que les soufis ne sont pas des croyants ?

– Exactement ! Ils ont prononcé la *shahada* et ils pratiquent la *salat* et la *zakat*, ils peuvent même faire le *hadj* et respecter le jeûne pendant le mois sacré, mais, en invoquant des saints dans leurs prières, ils nient qu'il n'y a qu'un Dieu. Ainsi, ils ne respectent pas tous les préceptes de l'islam, ce qui, au regard du saint Coran et de la *sunna*, fait d'eux des *kafirun*.

– Je comprends...

– Mais il faut que tu comprennes encore autre chose, s'empressa d'ajouter Ayman. Comme tu le sais, Allah s'est lassé de voir Sa parole déformée par des intermédiaires et il a décidé de dicter Ses lois une dernière fois aux hommes. Il a choisi Mahomet, que la paix soit avec lui, comme messenger. Cependant, pour empêcher que Sa parole ne soit à nouveau déformée, Allah a exclu les intermédiaires et prescrit que Sa loi soit consignée dans le saint Coran. Ainsi, il serait impossible de dénaturer Sa parole. Qui souhaiterait réinterpréter la volonté de Dieu serait confronté à ce qu'Il a fait consigner dans le Livre sacré. La charia est ainsi un ordre qu'Allah a donné directement aux croyants, sans intermédiaire. « Ne craignez donc pas les gens, mais craignez-Moi », dit Dieu à la sourate 5, verset 44.

– Tout ça, je le sais déjà, mon frère. Où voulez-vous en venir ?

Ayman regarda son ancien élève dans les yeux

– Récite-moi, s'il te plaît, la phrase de la *chahada* que le muezzin prononce dans l'*adhan*, lorsqu'il appelle les croyants à la prière.

– « *Ash-hadu na la illaba illallab* », entonna Ahmed. « J'atteste qu'il n'y a de Dieu qu'Allah. » « *Asb-hadu Mubammad ur rasulullab* », compléta-t-il. « J'atteste que Mahomet est son Prophète. »

– La déclaration que tu viens de réciter implique notre soumission à Dieu et à Dieu seul, ajouta Ayman. « Il n'y a de Dieu qu'Allah. » Cela signifie que toutes les autres autorités qui existent sur terre, y compris les présidents et les gouvernements, valent moins que la volonté d'Allah, exprimée directement dans le saint Coran. Ce qui veut dire qu'il faut obéir à la volonté d'Allah même si cela implique de désobéir à un président ou à un policier. Les commandements d'Allah sont au-dessus de tout. C'est clair ?

– Oui... très clair. (Ahmed hésita.) Le Prophète a dit ça ?

– Bien sûr ! s'exclama Ayman, presque scandalisé par la question. Tu ne connais pas le *hadith* de la rencontre du chrétien Adi avec l'apôtre de Dieu, que la paix soit avec lui ?

– Non, je l'avoue.

– Le chrétien Adi est allé voir le Prophète, que la paix soit avec lui, et l'a entendu réciter le verset qui dit que les Adeptes du Livre ont décidé de rendre un culte à leurs rabbins et leurs prêtres, plutôt qu'à Dieu. Le chrétien nia que cela fût vrai et Mahomet, que la paix soit avec lui, pour démontrer qu'il avait raison, déclara : « Tout ce que

leurs prêtres et leurs rabbins considèrent permissible, ils l'acceptent comme permissible ; tout ce qu'ils déclarent interdit, ils le considèrent interdit ; ainsi, ils leur rendent un culte. »

Ahmed réfléchit pendant quelques instants sur la signification du *hadith* qu'il venait d'entendre.

– Donc, le Prophète considérait que les *kafirun* au lieu d'adorer Dieu, adoraient les intermédiaires de Dieu, conclut-il.

– Tout à fait. Mais ce *hadith* est particulièrement important car il établit que l'obéissance aux lois et aux décisions humaines constitue une manière de rendre un culte. Dès lors, celui qui accepte des lois n'émanant pas d'Allah rend un culte à un autre qu'Allah. Or, comme tu le sais, mon frère, cela est contraire à l'islam. Celui qui le fait devient un *kafir*. N'oublie pas que le calife Ali lui-même a été destitué et tué pour ne pas avoir intégralement respecté la charia. Nul n'est au-dessus de la Loi divine ! Ni les califes, ni les présidents, ni les policiers ! Allah est l'unique autorité.

– Et... et en ce qui concerne les lois de notre pays ? Sont-elles compatibles avec l'islam ?

L'ancien professeur respira profondément, comme si la question l'agaçait.

– Qu'Allah me donne la patience ! murmura-t-il. Aujourd'hui, je n'en ai pas !

Sans rien ajouter, il se leva et partit.

XXIX

L'inquiétude et l'attente lui retournaient les sangs. Tomás regarda sa montre pour la dixième fois en moins de cinq minutes et respira profondément, sans savoir s'il souhaitait que le temps s'accélère ou ralentisse. Il ferma les yeux et désira ardemment être transporté deux heures plus tard. Ce serait merveilleux si, en ouvrant les yeux dans quelques instants, il était une heure de l'après-midi et que la rencontre avec Zacarias avait déjà eu lieu !

Il rouvrit les yeux et consulta sa montre une fois de plus. Onze heures cinq.

– Bon sang !

– Qu'y a-t-il ? demanda Rebecca.

– Encore cinquante-cinq minutes à attendre. (Il remua sur son siège, soucieux.) Ne vaudrait-il pas mieux y aller maintenant ?

– Où ça ?

– Dehors ! s'exclama Tomás, la voix vibrant d'impatience. Zacarias y est peut-être déjà.

Rebecca regarda dehors.

– Vous l'avez vu ?

– Non, bien sûr que non !

– Alors, pourquoi une telle impatience ?

– Eh bien... ça nous ferait sortir de cette maudite camionnette, non ? En plus, on réglerait cette histoire une bonne fois pour toutes ! Plus vite ce sera fait, mieux ce sera.

L'Américaine le regarda, une expression maternelle dans ses yeux bleus.

– Restez calme, Tom, dit-elle sur un ton apaisant. Nous sortirons lorsque le moment sera venu. Pas une minute avant, pas une minute après. Vous avez compris ?

Les paroles de Rebecca semblaient avoir l'effet d'un sédatif et

Tomás se rendit compte qu'il se détendait.

– D'accord.

– Ne vous en faites pas, nous contrôlons la situation, ajouta-t-elle en désignant les deux agents. Jerry et Sam surveillent ce qui se passe dehors. (Les deux hommes avaient cessé leur conversation et semblaient concentrés sur les équipements électroniques qui remplissaient ce qui, selon Tomás, ressemblait à un cockpit.) Laissez-les travailler. Mais si vous voyez Zacarias, faites-moi signe, O.K. ?

– Comptez sur moi.

Le silence régnait dans la camionnette. On entendait seulement les communications électroniques dans le cockpit, Jarogniew testant les instruments et Sam scrutant le moindre mouvement à l'extérieur. Cette attente était pesante, songea Tomás, qui se sentait à nouveau rongé par la nervosité. Où exactement se déroulerait la rencontre avec Zacarias ? Son ancien élève ne lui avait parlé que du fort de la vieille ville, mais à présent qu'il se trouvait devant, il constata qu'il s'agissait d'un énorme complexe. Comment connaître le lieu exact de la rencontre ? Qu'allait-il se passer ? Zacarias viendrait-il vraiment ? Il l'avait trouvé extrêmement nerveux au téléphone. Et s'il se produisait un imprévu ?

Sentant que l'inquiétude gagnait à nouveau l'historien, qui ne cessait de remuer et de soupirer sur son siège, Rebecca essaya de lui occuper l'esprit.

– Vous avez vécu en Égypte ? demanda-t-elle.

Tomás fit oui de la tête.

– Je suppose que vous avez lu un dossier sur moi ?

– En effet, mais il révèle rarement ce qui se passe dans la tête d'une personne, répliqua l'Américaine. On y découvre ce qu'elle a fait, mais on n'arrive pas nécessairement à expliquer pourquoi.

– Vous voulez savoir pourquoi je suis allé au Caire ?

– Oui.

– Parce que j'ai voulu apprendre l'arabe et connaître l'islam, répondit-il. Je suis expert en langues anciennes et cryptanalyste. Je connais déjà l'hébreu, la langue de Moïse, et l'araméen, la langue du Christ. Mais il me manquait la langue et la culture de Mahomet. En outre, n'oubliez pas que le plus ancien traité de cryptologie est écrit en arabe.

– Vraiment ?

– Vous l'ignoriez ? C'est un texte du IX^e siècle, qui n'a été découvert qu'en 1987, dans des archives à Istanbul. Il s'intitule *Un manuscrit sur le déchiffrement des messages cryptographiques*. (Il fronça les sourcils.) C'est un titre fantastique, non ?

– Qui en est l'auteur ?

– Abu Yusuf Yacub ibn Ishaq as-Sabbah ibn Omran ibn Ismail al-Kindi.

Tomás prononça le nom très rapidement, ce qui suscita la perplexité de son interlocutrice.

– Qui ?

L'historien éclata de rire.

– Pour simplifier, on l'appelle Al-Kindi, précisa-t-il un brin amusé. C'est lui le principal responsable de mon intérêt pour l'arabe. Je tenais à lire son manuscrit en version originale. C'est fascinant. C'est pour ça que je suis allé au Caire apprendre l'arabe. Mais, bien sûr, j'ai fini par m'intéresser également à l'islam. J'ai étudié à l'université Al-Azhar, la plus prestigieuse université islamique du monde, ce qui m'a permis de comprendre un peu mieux ce qui se passe dans la tête des musulmans. J'ai parlé avec des tas de gens, vous n'avez pas idée.

– Vous avez rencontré des fondamentalistes ?

– Bien sûr.

Rebecca changea de position sur son siège, subitement intéressée. Elle avait commencé à interroger Tomás sur son séjour en Égypte simplement pour essayer de le distraire, mais elle comprit à ce moment-là que l'historien pouvait lui ouvrir de nouvelles perspectives.

– Et alors ?

– Alors quoi ?

– Allons, ne faites pas semblant de ne pas comprendre ! s'exclama Rebecca. (Maintenant c'était elle qui se montrait impatiente.) Que vous ont dit ces types, Tom ? Pour quelle raison se sont-ils mis à attaquer tout le monde ? Pourquoi commettent-ils ces attentats horribles ? Ils vous l'ont expliqué ?

L'historien fronça les sourcils.

– Vous insinuez que vous ne savez pas pourquoi les radicaux lancent de telles attaques ?

– Euh... À vrai dire...

Il croisa les bras et la regarda, se demandant ce qu'il fallait penser

de son ignorance. Que la vérité soit dissimulée au grand public, c'est une idée à laquelle il était habitué. Mais Rebecca était une professionnelle et il n'y avait pas de raisons de ne pas lui dire ce qu'il savait.

– Je vais vous expliquer, dit-il. Mais vous n'allez pas aimer...

XXX

Il fallut deux jours pour qu'Ayman parvienne à rassembler toute la patience dont il était capable afin de s'asseoir avec Ahmed et d'aborder à nouveau cette question qui l'agaçait. Il avait avec lui un gros livre bleu qu'il montra à son élève.

– Ça, c'est le code pénal égyptien, annonça-t-il en feuilletant le livre bleu à la recherche des passages qu'il jugeait pertinents. Jetons un coup d'œil à l'article 274... Le voici. (Il s'éclaircit la voix pour lire le texte.) « Une femme adultère sera condamnée à une peine d'emprisonnement ne pouvant être supérieure à deux ans. » (Il regarda son interlocuteur.) Maintenant récite-moi ce que dit Allah à la sourate 24, verset 2 du Livre sacré.

Ahmed fit un effort de mémoire ; il savait que l'interrogation de son maître ne portait pas uniquement sur ce verset, mais qu'il testait ainsi également sa connaissance du Coran.

– « La fornicatrice et le fornicateur, fouettez-les chacun de cent coups de fouet. »

– Et il y a aussi un *hadith* qui évoque l'ordre du Prophète, que la paix soit avec lui, de lapider à mort un couple adultère, ajouta Ayman. Il en existe encore un autre selon lequel Allah a récité au Prophète, que la paix soit avec lui, un verset dans lequel il ordonne que ceux qui ont commis un adultère soient lapidés à mort, mais malheureusement celui-ci a été perdu. Quoi qu'il en soit, ce qui importe ici c'est qu'Allah ordonne dans le saint Coran de donner cent coups de fouet aux personnes adultères, et que la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui, ordonne qu'elles soient lapidées. Mais notre loi, rends-toi compte, ne prévoit au maximum que deux ans de prison pour les femmes adultères et six mois pour les hommes ! C'est ça, l'islam ?

– Bien sûr que non.

Ayman feuilleta à nouveau le code pénal.

– Voyons maintenant l'article 317, dit-il, trouvant rapidement la page qu'il cherchait. Écoute : « La sentence pour vol est de trois ans d'emprisonnement, assortis de travaux forcés. » (Il leva les yeux.) À présent, récite-moi l'ordre donné par Allah à la sourate 5, verset 38.

Il fallut quelques secondes pour qu'Ahmed identifie mentalement le texte.

– « Le voleur et la voleuse, coupez-leur la main. »

– Le Prophète, que la paix soit avec lui, l'a également ordonné, comme cela est dit dans certains *ahadith*, en précisant qu'il fallait couper la main droite. Ainsi, Allah a commandé de couper la main des voleurs et le Prophète a spécifié qu'il s'agissait de la main droite ; mais notre législation ne prévoit que trois ans de prison assortis de travaux forcés. Je pose une nouvelle fois la question : c'est ça, l'islam ?

– Non, mon frère, bien sûr que non !

L'ancien professeur leva le code pénal devant ses yeux et fit une mimique de mépris.

– J'ai déjà lu les lois égyptiennes dans tous les sens et je n'y ai rien trouvé qui châtie l'apostasie. À la lumière de cette législation, n'importe qui peut cesser d'être croyant et devenir *kafir* chrétien ou n'importe quoi d'autre. À présent, récite-moi ce que dit Allah à la sourate 2, verset 217.

La sourate 2 étant le chapitre le plus long du Coran, Ahmed mit un certain temps à se la remémorer.

– « Et ceux parmi vous qui abjureront leur religion et mourront infidèles, vaines seront pour eux leurs actions dans la vie immédiate et la vie future. Voilà les gens du Feu : ils y demeureront éternellement. »

– Ce que complète la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui, ajouta Ayman. Un *hadith* approprié a consigné ainsi cet ordre du messenger d'Allah, que la paix soit avec lui : « Tuez ceux qui renieront notre religion. » (Il leva le livre bleu qu'il tenait à la main.) Ce qui signifie qu'Allah envoie les apostats brûler en enfer et que le Prophète ordonne de les tuer, mais la loi égyptienne ne considère même pas ça comme un crime ! Et je demande une fois de plus : c'est ça, l'islam ?

– Par Allah, évidemment non !

– Je me suis contenté de te donner trois exemples, mais il y en a une infinité d'autres qui montrent la contradiction absolue qui existe entre la Loi divine et la législation en vigueur en Égypte. (Il renifla et cracha.) Tu sais à quoi l'Égypte me fait penser ? (Ahmed secoua la

tête.) Avant que le Prophète, que la paix soit avec lui, ne commence à prêcher la parole d'Allah, l'Arabie tout entière était plongée dans la *jahiliya*, l'ignorance de Dieu. Une société *jahili* est justement celle qui ne se soumet pas exclusivement et totalement à Allah, qui vit dans l'ignorance de ses lois. Or, cela est très grave, car la Loi divine est la loi universelle. (Il se baissa et ramassa un petit caillou.) Tu vois ce caillou ? Je vais le lâcher. (Il le laissa tomber.) Il est tombé, tu as vu ? Et pourquoi est-il tombé ?

– À cause de la loi de la gravité, mon frère.

– Qui est une Loi divine ! La loi de la gravité est la même sur la Terre et sur la Lune, elle est la même aujourd'hui qu'il y a dix mille ans, elle est éternelle et universelle parce qu'elle a été établie par Allah. Il en va de même de la charia. De même que la loi de la gravité et l'ensemble des lois de la nature, la Loi divine qu'Allah a prescrite pour les hommes est éternelle et universelle, elle est valable pour tous les hommes indépendamment de leur race ou de leur nationalité, ici comme en Amérique, aujourd'hui comme demain ou à l'époque du Prophète, que la paix soit avec lui. La charia est la meilleure loi car elle vient de Dieu et, que je sache, les lois des créatures ne sauraient être comparées à la loi du Créateur.

– Donc, il faut rejeter les lois humaines.

– De toutes nos forces ! Le fondement du message d'Allah est exactement celui-ci : nous devons tous accepter la Loi divine et rejeter toutes les autres lois. Le principe qui est à la base de tout est la vérité que tu as énoncée tout à l'heure : « *La ilaha illallah* », « Il n'y a de Dieu qu'Allah ». Cette proclamation constitue une déclaration de guerre, en ce qu'elle interdit aux hommes d'adopter des lois qui ne sont pas permises par Dieu. « *La ilaha illallah* » a rendu les hommes libres les uns par rapport aux autres. Un croyant ne peut pas être l'esclave d'un autre, nous sommes tous libres et nul ne peut exercer d'autorité sur un autre. On ne peut se soumettre qu'à Allah et à Sa charia. L'islam a mis fin à la justice des hommes et a institué la Justice divine. Allah a interdit de consommer de l'alcool et les croyants ont aussitôt obéi. Cela est à comparer avec les gouvernements laïques *jahili*, avec toute leur législation, leurs institutions, leurs policiers et leurs militaires, qui ont tant de mal à faire respecter leurs lois. L'Amérique aussi a essayé d'interdire l'alcool, non ? A-t-elle réussi ? L'échec de l'Amérique, comparé au succès de l'islam à cet égard, n'est-il pas la preuve que la

Loi divine est bien plus efficace que les lois humaines ?

– En outre, nous sommes plus libres.

– Plus libres ? Nous sommes totalement libres ! L'islam libère l'homme des lois et traditions humaines imparfaites pour ne le soumettre qu'à Dieu. L'univers tout entier est ainsi placé sous l'autorité d'Allah, et l'homme, qui constitue une infime partie de cet univers, obéit aux lois universelles. La Loi divine, qui régit tout, permet l'harmonie entre l'homme et le reste de l'univers. L'être humain se libère. L'islam n'accorde aucune importance à la race, la langue, la nationalité, la classe sociale, nous sommes tous des gouttes d'eau qui se rassemblent dans un ruisseau et tous les ruisseaux convergent vers un grand fleuve qui se jette dans l'immensité de l'océan. Compare, par exemple, l'empire de Dieu avec les empires humains du passé. Prends l'Empire romain ! Tu as vu ce qui s'est passé ?

Ahmed ne saisit pas le sens de la question.

– Il s'est achevé ?

– Bien sûr que l'Empire romain s'est achevé, c'était inévitable. Non, ce que je veux dire c'est qu'il rassemblait des personnes de toutes les races, mais les relations entre elles n'étaient pas libres. Les uns étaient nobles, les autres esclaves, et les Romains avaient plus de pouvoir que les peuples d'autres régions. Regarde les grands empires européens, comme les empires britannique, espagnol, portugais ou français ! Ils étaient tous fondés sur la cupidité et l'orgueil, l'oppression et l'exploitation des peuples. Regarde l'empire communiste ! Là, ce ne sont pas les nobles qui commandent, c'est le prolétariat ou, pour être plus exact, une élite privilégiée qui a usurpé le pouvoir au nom du prolétariat. Le communisme est fondé sur la lutte des classes, pas sur l'harmonie. Compare tout cela avec l'islam qui libère l'être humain de ses chaînes et le soumet à la Loi divine. Dans son sens le plus profond, « *La ilaha illallah* » signifie que la vie humaine, sous tous ses aspects, doit être régie par la charia, ce qui a une importante conséquence, mon frère. Tu sais laquelle ? (La question étant purement rhétorique, Ahmed ne dit rien.) Il faut s'opposer à ceux qui se révoltent contre la souveraineté d'Allah et décident de proclamer des lois humaines ! Dieu a voulu que le Prophète, que la paix soit avec lui, mette fin à la *jahiliya* et impose la Loi divine parmi les hommes. J'ai bien dit *impose*. Le problème c'est

qu'avec le temps, la charia a été suspendue et les hommes ne respectent plus la volonté d'Allah.

– Mon frère, tu trouves que l'Égypte vit à présent dans la *jahiliya* ?

– Et comment ! affirma Ayman, dont tout le corps commença alors à trembler et la voix à vibrer. Bien évidemment ! Allah a institué l'islam justement pour mettre fin au culte des lois humaines imparfaites. Toutes les personnes sur terre doivent obéir à Dieu et à Dieu seul. Nul n'a le droit de faire des lois. Accepter l'autorité personnelle d'un être humain, c'est accepter que celui-ci partage l'autorité d'Allah. C'est une hérésie ! C'est la source de tous les maux de l'univers ! (Incapable de rester assis, il se leva avec un geste d'exaltation, le bras levé comme pour souligner ses sentences sans appel.) Il n'y a qu'un Dieu : Allah ! Il n'y a qu'une autorité sur terre : Allah ! Il n'y a qu'une loi : la charia ! Mais ici, en Égypte, et dans les pays qui se réclament de l'islam, l'autorité est celle du gouvernement et la loi en vigueur est la loi de ce gouvernement. Et moi je demande : c'est ça, l'islam ? Bien sûr que non ! Bien sûr que non ! Ces gouvernements qui se réclament de l'islam sont, en réalité, *jahili*, dans la mesure où ils limitent la charia, en ne punissant pas l'adultère de mort par lapidation, en n'ordonnant pas que les voleurs soient amputés de la main droite, en ne considérant pas l'apostasie comme un crime, conformément à la Loi divine. Un individu peut être adultère, enivré, voire *kafir*, dès lors qu'il obéit à la loi humaine, il est considéré comme un bon citoyen ! Quel sens cela a-t-il ? Et un croyant qui tue une femme adultère à coups de pierres, respectant ainsi la charia, est réputé, peux-tu l'imaginer, être un criminel et un fanatique, et il est même emprisonné ! C'est ça, un pays islamique ? Comme je te l'ai déjà expliqué, dans le saint Coran, Allah ordonne que *tous* Ses préceptes soient respectés, pas seulement quelques-uns. Celui qui respecte certains préceptes et en ignore d'autres est, en toute rigueur, un *kafir*. Ce qui signifie qu'aux yeux de Dieu ces gouvernements *jahili* qui nous commandent ne sont rien d'autre que des gouvernements *kafirun*.

Ahmed s'efforça de saisir les implications de ce qu'il venait d'entendre. Les gouvernements qui n'appliquent pas la charia sont *kafirun*, se répéta-t-il mentalement. Cela signifiait que son gouvernement était *kafir*.

– Mais... mais... comment pouvons-nous vivre dans un pays *kafir* ?

– C'est justement la question que nous posons, moi et mes compagnons. L'Égypte est-elle oui ou non un pays croyant ? Si elle l'est, elle doit respecter intégralement la Loi divine. Si elle ne la respecte pas dans sa totalité, elle devient *kafir*.

– Vous avez parfaitement raison, mon frère ! s'exclama Ahmed. Et que pouvons-nous faire pour imposer le respect de la volonté de Dieu ?

Une fois calmée la passion qui l'animait quelques instants plus tôt, Ayman se rassit.

– Nous devons renverser le gouvernement, il n'y a pas d'autre solution. Je répète ce que je t'ai dit : Allah a voulu que le Prophète, que la paix soit avec lui, mette fin à la *jahiliya* et impose la Loi divine parmi les hommes. Le terme *impose* est ici fondamental, je ne cesserai pas de le souligner. Par conséquent, Dieu nous oblige à instaurer à nouveau la communauté islamique sous sa forme originelle, afin qu'il soit mis un terme à l'état de *jahiliya* dans lequel le monde est plongé. La souveraineté a été retirée à Allah et transférée à l'homme, ce qui a amené certains hommes à en commander d'autres et à édicter des lois qui sont en contradiction avec la Loi divine. La conséquence de cette rébellion a été le retour à l'oppression. Regarde notre gouvernement : n'est-il pas corrompu ? La corruption est partout, non ? Comment se fait-il que les juifs soient aujourd'hui plus puissants que toute l'*umma* ? Comment est-il possible que les chrétiens nous commandent et mettent en place des gouvernements fantoches pour nous opprimer ? Comment avons-nous pu nous laisser diviser ? Nous devons lancer un mouvement qui unisse l'*umma*, qui instaure à nouveau la Loi divine parmi les hommes et rétablisse le véritable islam.

– C'est pour ça qu'Al-Gama'a a tué le Pharaon ?

– Bien sûr. Ce n'est pas à cause de l'accord avec les sionistes à Camp David, comme le croient certains. Le conflit avec les sionistes n'est qu'un symptôme du mal, non le mal en soi. Le véritable mal, c'est que les lois humaines prévalent sur la Loi divine. Tout le mal dont souffre l'*umma* est la conséquence de cette erreur. C'est pour ça que nous avons envoyé le Pharaon brûler en enfer !

– Mais sa mort n'a pas servi à grand-chose, constata Ahmed. La

jahiliya continue.

– La mort du Pharaon n’a constitué qu’un premier pas, d’autres suivront. Il n’y a pas d’autre possibilité. Les ordres d’Allah dans le Livre sacré sont très clairs et il est inutile de feindre qu’ils n’y sont pas, comme beaucoup le prétendent, qui se disent croyants et sont *jahili* en réalité.

Ahmed inspira profondément et se balança sur le banc comme un pendule, pour considérer le problème. Cela faisait un certain temps qu’il songeait à la question, en particulier depuis qu’un touriste qu’il avait guidé dans le souk du Caire lui avait donné une idée.

– Si ça se trouve, il y a une autre voie, murmura-t-il.

– Laquelle ?

– Un jour, un *kafir* m’a dit qu’il était possible de changer de gouvernement sans trop de difficulté, dit-il lentement. Il a dit que ça s’appelait la démocratie. Selon ce *kafir*, c’est...

L’ancien professeur se leva brusquement.

– Démocratie ? s’exclama-t-il presque en hurlant, la voix chargée d’indignation. Démocratie ?

Ahmed sursauta, il ne s’attendait pas à une telle réaction et beaucoup moins encore au ton virulent et scandalisé sur lequel elle avait été prononcée.

– Pourquoi, mon frère ? J’ai dit... j’ai dit une bêtise ?

– Tu n’as pas écouté ce que je viens de t’expliquer ? Je te révèle l’islam, je te montre qu’Allah a ordonné le respect intégral de la charia, que la liberté véritable réside dans le respect de la Loi divine et tu... tu... tu viens me parler de... de démocratie ? Tu n’as rien compris à ce que je t’ai enseigné ?

– Mais si professeur... mon frère ! se défendit Ahmed, la voix soumise et timide, courbé par l’embarras. Que je sache, jusqu’à présent nous n’avons pas parlé de ça ! En réalité, je... je ne sais même pas quoi penser de la démocratie, j’aimerais comprendre ce que dit Allah à ce sujet. Ne vous offensez pas, je vous en prie !

Ayman soupira bruyamment, tel une machine à vapeur libérant de la pression, et fit un effort pour se calmer. Il se rassit et dévisagea son élève.

– Tu sais ce qu’est la démocratie ?

La question affola quelque peu Ahmed.

– Eh bien... la démocratie c’est... c’est de pouvoir choisir un

nouveau gouvernement.

– Ce qui a de graves et d'importantes conséquences. Imagine que les croyants soient minoritaires et que le gouvernement qui est élu soit *kafir*. Que se passe-t-il alors ? Nous acceptons d'être gouvernés par des *kafirun* ?

Placé devant une possibilité qu'il n'avait jamais imaginée, l'élève prit un air grave en examinant la question.

– C'est vrai, je n'avais pas pensé à ça.

– Et ce n'est là que le moindre des problèmes, s'empressa d'ajouter Ayman. Le problème essentiel est théologique. Et celui-là est insurmontable.

– Je ne comprends pas...

– Quelle est, dis-moi, la loi véritable qui doit gouverner les hommes ?

– C'est la Loi divine, la charia, bien sûr !

– Et alors, ne vois-tu pas que la démocratie donne aux hommes le pouvoir de faire eux-mêmes leurs propres lois ? Dans une démocratie, ce sont les hommes qui décident ce qu'on peut ou ne peut pas faire, ce qu'on peut ou non interdire. Et ça, c'est contraire à l'islam ! Dans l'islam, les hommes n'ont pas le pouvoir de décider ce qui est légal ou illégal. Ce pouvoir appartient exclusivement à Allah ! Les personnes coupables d'adultère doivent être lapidées à mort, même si on n'est pas d'accord avec ce châtiment. C'est Dieu qui fait la loi, pas les individus ! La Loi divine est énoncée dans le saint Coran et la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui, et, qu'on le veuille ou non, elle doit être intégralement respectée. Si les gens ne le font pas, ils deviennent des *kafirun* et la société est plongée dans la *jahiliya*. C'est pour ça que la démocratie est inacceptable pour l'islam. En retirant le pouvoir à Dieu et en le confiant aux hommes, elle est source d'hérésie et de polythéisme.

– Mais, mon frère, j'ai déjà lu quelque part que l'Amérique veut que l'islam ait la démocratie...

Ayman s'esclaffa bruyamment.

– Laisse-moi rire ! s'exclama-t-il. Seuls ceux qui ne connaissent pas l'islam peuvent dire ça ! Ou, plus probablement, ceux qui ont un plan pour détruire l'islam ! Dire qu'un croyant peut être démocrate, cela revient à dire qu'un croyant peut être polythéiste. Ce sont deux choses contradictoires, c'est comme si on voulait mélanger l'huile et l'eau ! La

démocratie prévoit la liberté de religion, notamment le droit de changer de religion, mais ça c'est contraire à l'islam, comme tu le sais ! N'est-ce pas le Prophète, que la paix soit avec lui, qui a décrété la peine de mort pour les apostats ? Comment cela pourrait-il être compatible avec la liberté de religion ? La démocratie prévoit également la liberté d'expression, ce qui signifie qu'on peut même critiquer Allah et Ses décisions. Or l'islam interdit expressément une telle chose.

– Vous avez raison, reconnu Ahmed. Seulement, je ne vois pas où cette interdiction est établie.

– Dans la *sunna*. Un *hadith* révèle que le Prophète, que la paix soit avec lui, a demandé à un groupe d'amis : « Qui peut s'occuper de Ka'b ibn al-Ashraf ? », il s'agissait d'un poète qui critiquait Mahomet, que la paix soit avec lui. Un homme appelé Musslemah a demandé : « Vous voulez qu'on le tue ? » Le Prophète, que la paix soit avec lui, a répondu : « Oui ». Musslemah a alors décapité le poète et Mahomet, que la paix soit avec lui, a dit : « S'il s'était tu, comme tous ceux qui partagent son opinion, il ne serait pas mort. Mais il nous a offensés avec sa poésie, et quiconque parmi vous suivrait son exemple subirait le même sort. » Ce *hadith* montre qu'on ne peut pas critiquer l'islam et que le châtement pour celui qui le fait est la mort. D'ailleurs, il va de soi qu'on ne saurait critiquer l'islam. Comment le respect de Dieu serait-il compatible avec la liberté d'expression ? Comment l'islam pourrait-il être compatible avec la démocratie ? (Il secoua la tête et ébaucha un sourire irrité.) Tu sais ce que veulent vraiment les *kafirun* américains, tu le sais ? (Ahmed ne dit rien, attendant qu'Ayman réponde lui-même à sa question.) Récite-moi ce que dit Allah dans la sourate 5, verset 51.

L'élève se concentra à nouveau.

– « Ô vous qui croyez ! Ne prenez pas pour alliés les juifs et les chrétiens ; ils sont alliés les uns des autres. Et celui d'entre vous qui les prend pour alliés devient un des leurs. »

– Ce qu'Allah veut dire dans ce verset c'est non seulement qu'on ne peut pas être amis avec les Gens du Livre, mais qu'on ne peut pas non plus leur faire confiance. Cela est répété ailleurs dans le saint Coran, par exemple dans la sourate 3, verset 100. Il serait naïf de notre part de croire que les juifs et les chrétiens sont de bonne foi lorsqu'ils analysent l'histoire islamique et font des propositions pour notre

société, comme celle de la démocratie. Lorsqu'ils avancent de telles idées, ce qu'ils veulent réellement c'est atteindre les fondements de l'islam et abattre la structure de notre société. Lorsqu'ils prêchent la liberté, la démocratie et les droits de l'homme, les *kafirun* chrétiens s'en prennent en réalité à l'islam avec de puissantes armes intellectuelles.

– Mais l'Iran a la démocratie, mon frère, non ? argumenta Ahmed. Et, que je sache, les Iraniens sont très respectueux de la charia.

– Ils l'ont déjà été davantage, rétorqua le maître avec un grimace pleine d'ironie. Qui plus est, les Iraniens sont chiites, ils ne pratiquent pas le véritable islam. De toute façon, force est de constater que ceux qui commandent réellement en Iran sont les ayatollahs, qui eux ne sont pas élus. Bien qu'élus, les présidents et les parlementaires iraniens n'ont pas le pouvoir de violer la charia, simplement celui de la faire respecter. Mais, ce qui importe vraiment, c'est de résister à la tentation de céder face aux armes intellectuelles de l'Occident *kafir*, sous peine d'abandonner la Loi divine et de la remplacer par la loi des hommes. Où est-il dit dans le saint Coran que la démocratie est nécessaire ? Si Allah n'en parle pas, c'est qu'elle ne l'est pas ! La Loi divine, qui régit la totalité de l'univers, suffit. Si la loi d'Allah est bonne pour tout l'univers, pourquoi ne le serait-elle pas pour les hommes ?

Ahmed se gratta la tête, à la fois éclairé et perplexe.

– Alors, que faut-il faire, mon frère ?

– Ce qu'Ibn Taymiyyah a dit que nous devons faire.

L'élève souleva un sourcil, surpris par la référence au cheik qui avait lutté contre les Mongols.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Dans une situation semblable à la nôtre, Ibn Taymiyyah a consulté le saint Coran et la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui, et en a conclu qu'un gouvernement qui ne respecte qu'une partie de la charia et ignore l'autre se contente, en réalité, de suivre les hommes et non pas Dieu. Le cheik a dit : « La foi c'est l'obéissance. Si elle est pour partie en Allah et pour partie en un autre que Lui, la guerre est obligatoire jusqu'à ce que toute la foi soit en Allah. »

Ahmed demeura un instant silencieux, réfléchissant à la fatwa d'Ibn Taymiyyah.

– Vous voulez dire, mon frère, que la seule solution c'est la

guerre ?

L'ancien professeur de religion se leva, mettant ainsi un terme à la conversation. Mais avant de se diriger vers ses compagnons, qui s'étaient rassemblés de l'autre côté de la cour pour se préparer à la prière de la mi-journée, il se tourna vers son élève.

– Ça s'appelle le djihad.

XXXI

La foule évoluait calmement autour du van, ignorant qu'il était en réalité un centre de communication américain hypersophistiqué. Détournant son regard des passants qui marchaient dans la rue, Tomás fixa Rebecca avec curiosité :

– Dites-moi. Pourquoi à votre avis les radicaux lancent-ils leurs attaques ?

– Eh bien, je suppose que cela tient à... à des raisons socio-économiques, à la pauvreté, à l'ignorance...

– Quelles raisons socio-économiques ? Quelle pauvreté ? Quelle ignorance ? Vous oubliez que Ben Laden est millionnaire ? Vous ne savez donc pas qu'une grande partie des hommes qui commettent ces attentats ont fait des études supérieures ? D'ailleurs, à la réunion de la NEST, à Venise, un type du Mossad est venu dresser le profil de ces gens-là.

– En effet... Vous avez raison. Et donc quelle est l'explication ? Vous l'avez découverte ?

– Bien sûr.

– Et alors ?

– Ceux que vous appelez des fondamentalistes se contentent de suivre à la lettre les ordres énoncés dans le Coran et ceux qui découlent de la vie de Mahomet. C'est aussi simple que ça.

– Ce n'est pas tout à fait ça, corrigea-t-elle. Ils font une interprétation abusive de l'islam.

– Qui vous a dit ça ?

– C'est-à-dire... hésita Rebecca, déconcertée par la question. C'est... je ne sais pas, c'est dans la presse. J'ai déjà lu ça dans *Newsweek*... ou dans *Time*, je ne sais plus trop.

Tomás inclina légèrement la tête, comme un professeur qui réprimanderait du regard son élève préféré.

– Et vous y avez cru ?

– Eh bien, il n'y a pas de raison d'en douter... Si ?

L'historien respira profondément. Son problème n'était pas tant de répondre à la question que de savoir par où commencer.

– Écoutez, il faut comprendre toute une série de choses au sujet de l'islam, dit-il. La première, sans doute la plus importante, c'est que l'islam, ce n'est pas le christianisme. Nous nous imaginons que les prophètes sont toujours en faveur de la paix, que pour eux la vie est sacrée, quelles que soient les circonstances, et qu'à aucun moment ils n'acceptent la guerre ni les massacres. C'est vrai ou c'est faux ?

– Eh bien... oui, c'est vrai. (Elle changea de ton et devint plus affirmative.) Mais, il est également vrai que la majorité des guerres sont provoquées par les religions ! Combien de tueries ont été commises au nom du Christ ?

– Ordonnées par le Christ ?

– Non, bien sûr que non, mais commises en son nom...

– Ne mélangez pas tout, corrigea Tomás. Il faut bien comprendre que, lorsqu'un chrétien fait la guerre, il désobéit au Christ. N'est-ce pas Jésus qui a dit que lorsqu'on nous frappe sur une joue il faut tendre l'autre ? En refusant de tendre l'autre joue et en choisissant la guerre, le chrétien désobéit à son prophète, vous êtes d'accord ?

– Oui, bien sûr.

– Eh bien, c'est là une différence importante entre le christianisme et l'islam. Dans l'islam, en effet, lorsqu'un musulman fait la guerre et tue des gens, il se contente peut-être d'obéir au Prophète, tout simplement. N'oubliez pas que Mahomet était un chef militaire ! Dans l'islam, il peut arriver que le musulman qui refuse de faire la guerre soit précisément celui qui désobéit au Prophète.

Rebecca fronça les sourcils, exprimant ainsi une incrédulité absolue.

– Vous parlez sérieusement ?

– Rappelez-vous ce que je vais vous dire, ajouta l'historien en scandant ses mots. La majeure partie du Coran est composée de versets qui ont trait à la guerre.

L'Américaine demeura sceptique.

– Ce n'est pas possible ! s'exclama-t-elle. J'ai toujours entendu dire que l'islam était pacifique et tolérant.

– Et il l'est, à condition que l'on soit tous musulmans. L'islam

impose des règles de paix et de concorde entre les croyants. Le problème, c'est que nous ne sommes pas tous musulmans. Il est écrit dans le Coran, au chapitre 48, je crois : « Mahomet est le Messager d'Allah. Et ceux qui sont avec lui sont durs envers les mécréants, miséricordieux entre eux. » L'expression *miséricordieux entre eux* est interprétée comme un ordre de tolérance entre croyants, et *durs envers les mécréants* comme une consigne d'intolérance à l'égard des infidèles. Dans notre cas, en tant que non-musulmans, les ordres énoncés dans le Coran ou qui découlent de la vie de Mahomet sont que nous devons payer aux musulmans une taxe humiliante. Si nous ne le faisons pas, nous serons tués. En d'autres termes, si l'on suit à la lettre les règles de l'islam, le choix est très simple : soit nous nous convertissons à l'islam, soit on nous humilie, soit nous sommes assassinés.

– Mais je n'ai jamais entendu parler de ça...

– Tout simplement parce qu'en Occident ces faits sont occultés. La version de l'islam qui nous est présentée est expurgée de ces détails perturbants. On nous offre une version christianisée de l'islam. Il est même fréquent, en Occident, d'entendre des dirigeants islamiques citer des textes soufis pour montrer que l'islam n'est que paix et amour. Ce que personne ne dit, c'est que le soufisme est un mouvement mystique islamique très minoritaire et fortement influencé par le christianisme. L'idée qui en ressort est que l'islam est très proche du christianisme, ce qui n'est pas tout à fait vrai. Mahomet faisait des choses qui étaient naturelles à l'époque, mais qui sont aujourd'hui inacceptables pour un Occidental. Ces choses, on prend bien soin de nous les cacher.

– Humm... tout cela est assez nouveau pour moi, dit Rebecca avec une moue dubitative. Vous pouvez me donner des exemples de ces « choses » que l'on ne nous raconte pas ?

– Eh bien, la première grande bataille à laquelle Mahomet a participé a été la bataille de Badr, contre sa propre tribu de La Mecque. Les musulmans ont remporté la victoire et les chefs ennemis ont été tués ou capturés. L'un d'eux, appelé Uqbah, implora qu'on lui laisse la vie sauve et il demanda à Mahomet qui veillerait sur ses enfants s'il était exécuté. Vous savez ce que le Prophète lui a répondu ? « L'enfer », et il a ordonné de le tuer. Un autre chef ennemi, appelé Abu Jahl, a été exécuté et le musulman qui l'a décapité a exhibé sa tête devant Mahomet. En la voyant, et après s'être assuré

qu'il s'agissait bien d'Abu Jahl, le Prophète rendit grâce à Dieu pour la mort de son ennemi.

– Seigneur ! s'exclama Rebecca. Cela a vraiment eu lieu ?

– C'est amplement documenté, assura Tomás. D'ailleurs, l'ancien dirigeant d'Al-Qaïda en Iraq, Al-Zarkawi, a invoqué cet épisode lorsqu'il a décapité un otage américain en 2004. Si je me souviens bien, Al-Zarkawi a dit : « Le Prophète, le plus miséricordieux, a ordonné de trancher la tête de certains prisonniers à Badr. Il nous a ainsi donné un bon exemple. »

Rebecca se mordit les lèvres.

– C'est pour ça que les fondamentalistes décapitent leurs otages...

– Ils ne font que suivre l'exemple du Prophète, ce que le Coran leur ordonne de faire.

– Et il y a d'autres situations comme celles-là ?

– Vous en voulez encore ? s'étonna Tomás. Eh bien, je vais vous raconter l'histoire d'une tribu juive qui a refusé de se convertir à l'islam. Il s'agissait des Qurayzah. Mahomet a encerclé la tribu pendant presque un mois et les Qurayzah ont fini par se rendre. Il leur a alors demandé de désigner quelqu'un pour décider de leur sort. Les juifs ont choisi un musulman appelé Mu'adh qu'ils connaissaient déjà et dont ils attendaient de la clémence. Mais Mu'adh choisit de faire exécuter les hommes et de réduire les femmes et les enfants en esclavage. En apprenant cette décision, Mahomet dit : « Tu as décidé conformément au jugement d'Allah, là-haut dans les sept cieux. » Mahomet se rendit alors au marché de Médine et donna l'ordre de creuser une fosse. Puis, il ordonna qu'on amène les prisonniers et, à mesure qu'on les lui présentait, il les décapitait. Les femmes et les enfants captifs furent ensuite remis aux musulmans, à l'exception de ceux qui se convertirent à l'islam.

– Quelle horreur ! C'est vraiment arrivé ?

– Bien sûr. D'ailleurs, un verset du Coran fait allusion à cet épisode.

Rebecca secoua la tête.

– Je n'avais pas la moindre idée de tout cela.

– C'est ce que j'ai essayé de vous expliquer tout à l'heure, insista l'historien. En Occident, on ne présente qu'une version christianisée de l'islam, en prenant soin d'éliminer tous ces détails qui pourraient nous choquer ou nous rendre hostiles. Vous imaginez Jésus ordonnant de

couper la tête des gens, disant à des condamnés qu'on s'occupera de leurs enfants en enfer, et se glorifiant devant la tête d'un ennemi décapité ? C'est choquant pour nous et c'est pour cela que de tels détails nous sont cachés ! Mais il est important de les connaître afin de mieux comprendre Al-Qaïda, le Hamas et tous ces gens-là.

– Bien sûr, vous avez raison.

– Souvenez-vous que les fondamentalistes n'inventent rien. Ils se contentent d'exécuter à la lettre les ordres du Coran et de suivre l'exemple du Prophète. Ils citent à tout bout de champ les textes sacrés de l'islam et le grand problème c'est que, lorsqu'on consulte les sources pour vérifier ce qui est effectivement écrit, on constate qu'ils ont raison. De fait, ce qu'ils disent est confirmé dans les textes.

– Mais, c'est très grave ! s'exclama Rebecca. S'il en est réellement ainsi, alors...

– Attention !

– ... je ne vois pas comment on pourra nous...

– Attention !

La voix devint plus péremptoire et parvint à interrompre le dialogue animé. Rebecca et Tomás cessèrent de parler, se tournèrent vers les sièges avant et virent Sam, penché dans leur direction, qui les fixait.

– Qu'y a-t-il Sam ?

– Désolé d'interrompre votre conversation, ça avait l'air passionnant.

– En effet, mais qu'y a-t-il ? Il se passe quelque chose ?

L'agent tendit le bras dans leur direction, en leur montrant sa montre et en tapotant du doigt sur le cadran.

– L'heure approche.

XXXII

Chaque fois qu’Ahmed s’approchait du groupe de prisonniers d’Al-Gama’a al-Islamiyya qui gravitait autour d’Ayman, il prêtait l’oreille et écoutait leurs conversations. Celles-ci portaient sur des thèmes variés, allant de la théologie à la politique en passant par la philosophie, mais dans tous ces échanges, parfois calmes, parfois animés, un mot revenait à tout bout de champ.

Djihad.

En bon musulman connaissant l’arabe, Ahmed savait très bien ce qu’il signifiait. L’origine du terme était *juhd*, c’est-à-dire effort, lutte, tentative, combat. Son sens exact découlait naturellement du contexte. Mais Ahmed n’ignorait pas que, dans le cadre de ces conversations, ce mot renvoyait surtout à la guerre sainte, au combat pour Allah.

Ce matin-là, alors qu’il attendait qu’Ayman puisse lui expliquer une question théologique, Ahmed sentit le regard de l’un des membres d’Al-Gama’a se poser sur lui. C’était un homme qui avait le visage barré par une cicatrice et des yeux noirs pénétrants ; on disait qu’il avait déjà tué deux policiers.

– Mon frère, pourquoi ne te joins-tu pas au djihad ? demanda l’homme sur un ton à la fois de défi et de provocation. Tu ne veux pas plaire à Allah ?

– Bien sûr que si.

– Alors, le djihad est la voie.

– Il y a de nombreuses façons de faire le djihad, argumenta Ahmed, répétant ce que le cheik lui avait appris des années auparavant.

L’homme d’Al-Gama’a s’esclaffa, moqueur, et secoua la tête avec une pointe de mépris.

– Ça, c’est l’excuse de ceux qui ne veulent pas faire le djihad et

servir Allah. Ce n'est pas ainsi que tu suivras la bonne voie, mon frère.

L'avertissement perturba Ahmed. Était-ce vraiment une excuse ? Que voulait-il dire par là ? Y avait-il, oui ou non, plusieurs manières de faire le djihad ? Le ton moqueur, implicite dans la remarque du détenu d'Al-Gama'a, le dérangerait, non seulement en raison du bien-fondé de la question, mais aussi parce qu'il admirait ces hommes. Par Allah, n'avaient-ils pas affronté le gouvernement et tué le Pharaon ? Ils l'avaient fait, en sachant pertinemment qu'ils seraient arrêtés, torturés et exécutés ! Quel courage ! Ils étaient au service d'Allah et avaient placé Allah au-dessus de leurs propres vies ! Quelle foi ! Ils étaient vraiment dignes d'admiration ! Et l'un de ces hommes, l'un de ces braves, l'un de ces héros qu'il admirait tant s'était moqué de lui à cause de sa réponse !

Par Allah, il devait tirer tout cela au clair !

Lorsque Ayman fut enfin disponible pour l'éclairer sur la question qu'il souhaitait lui poser, Ahmed changea d'avis et préféra l'interroger sur la guerre sainte.

– Que sais-tu du djihad ? lui demanda Ayman lorsque son élève aborda le sujet.

– Je sais ce que le cheik Saad m'a appris pendant les cours particuliers et ce qu'il en disait à la mosquée.

– Ah oui, le soufi ! s'exclama Ayman sur un ton de mépris. Et que t'a-t-il appris, mon frère ?

– Il m'a dit que le djihad renvoie à plusieurs types de combat, pas seulement au combat militaire, et que ça peut être la bataille morale qu'on engage pour résister au péché et à la tentation.

– Et quel verset du Coran a-t-il cité pour étayer une observation aussi intéressante ?

La question, posée avec une ironie évidente, laissa Ahmed perplexe.

– Eh bien, c'est-à-dire... Il n'a pas cité le Livre sacré...

– Tiens donc ! Et qu'a-t-il cité, alors ?

– Un *hadith*.

– Lequel, dis-moi ?

– C'est un *hadith* qui raconte que, au retour d'une bataille, Mahomet a dit à ses amis qu'il revenait du petit djihad et qu'il allait à présent entreprendre le grand djihad. Lorsque ses amis lui demandèrent ce qu'il voulait dire par là, l'apôtre de Dieu leur répondit

que le petit djihad était la bataille qu'il avait engagée pour lutter contre les ennemis de l'islam, et que le grand djihad était la lutte spirituelle que menaient les musulmans.

Ayman passa ses doigts déformés sur sa barbe grise, un éclat sibyllin dans le regard.

– Dis-moi, mon frère, où est relaté ce *hadith* ?

– Eh bien... ça je l'ignore.

– Moi, je le sais ! rétorqua le maître, soudain péremptoire. Cet épisode est mentionné par Al-Ghazali, qui a vécu cinq siècles après le Prophète, que la paix soit avec lui. Tu sais qui était Al-Ghazali, je suppose...

Ahmed baissa la tête, presque honteux.

– Le fondateur du soufisme.

– Pas étonnant que ton mollah t'ait bourré le crâne avec ces âneries chrétiennes ! La bataille au nom d'Allah serait le petit djihad ? Pff ! C'est vraiment n'importe quoi ! (Il pointa l'index vers l'élève.) Pour ton information, sache qu'Al-Ghazali a mentionné ce *hadith* sans citer sa source. Ce *hadith* ne figure pas dans la liste de *ahadith* compilée dans le *Sahih al-Bukhari* ou le *Sahih Muslim*. C'est donc un faux *hadith*, inventé par les soufis afin d'affaiblir, aux yeux des croyants, l'importance de l'épée. D'ailleurs, il suffit de lire le saint Coran et tous les *ahadith* crédibles pour comprendre que cette histoire absurde n'est pas conforme à la parole d'Allah ou la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui. Nulle part dans le Livre sacré, Allah ne décrit le djihad en ces termes, et Mahomet, que la paix soit avec lui, ne l'a fait dans aucun des *ahadith* cités par Al-Bukhari ou Al-Muslim, les plus fiables de tous les recueils de *ahadith* jamais compilés. Tu peux donc oublier cette histoire insensée qu'on t'a racontée.

Ahmed gardait la tête basse, comme s'il se repentait et voulait se faire pardonner.

– Oui, mon frère.

– Quelles autres âneries t'a racontées ton mollah sur le djihad ?

– Il m'a dit qu'il existe trois catégories de djihads : le djihad de l'âme, le djihad contre Satan et le djihad contre les *kafirun* et les hypocrites. Il a ajouté qu'il fallait avoir mené à bien le premier pour passer au suivant.

– Humm ! murmura Ayman, évaluant ce qu'il venait d'entendre.

Ton mollah est rusé, il s'est servi de la vérité pour te tromper. Ces trois catégories de djihads existent effectivement. Mais le problème c'est que ton mollah, bien qu'il reconnaisse explicitement que ce sont des catégories, feint de ne pas s'en apercevoir et les traite comme s'il s'agissait d'étapes. Ce ne sont pas des étapes ! Si c'étaient des étapes, il faudrait que je cesse de lutter contre Satan pendant que je lutte pour mon âme. Or, cela n'a aucun sens, n'est-ce pas ? En réalité, ces trois catégories évoluent côte à côte, main dans la main ! Je fais le djihad de l'âme en même temps que le djihad contre Satan et le djihad contre les *kafirun* et les hypocrites. Un djihad n'exclut pas les autres, au contraire il les complète et les renforce ! Tu saisis ?

– Oui, mon frère.

– Pour que tu comprennes le djihad et l'injonction d'Allah à le faire, il faut d'abord que tu saisisse une chose, dit le maître. La charia a été révélée graduellement. Le Prophète, que la paix soit avec lui, n'a pas reçu toutes les révélations en une seule fois. Allah a préféré révéler la Loi divine par étapes et sur de nombreuses années. Premièrement, Il a désigné Son messager, que la paix soit avec lui, à qui Il a ordonné de convertir sa famille et les tribus, sans combattre ni imposer le paiement de la *djizia*, l'impôt que les *kafirun* doivent acquitter pour pouvoir vivre avec les croyants. Sur ordre d'Allah, les treize années que le Prophète, que la paix soit avec lui, a passées à La Mecque ont ainsi été uniquement consacrées aux prêches. Puis Allah lui a ordonné d'émigrer à Médine et de prêcher pour les tribus qui y vivaient. Plus tard, Dieu l'a autorisé à combattre, mais uniquement ceux qui le combattaient. Le Prophète, que la paix soit avec lui, n'a pas été autorisé à faire la guerre à ceux qui ne lui faisaient pas la guerre. Ensuite, Allah lui a ordonné de combattre les polythéistes jusqu'à ce que la Loi divine soit totalement instituée. Les *kafirun* furent alors divisés en trois catégories : ceux qui étaient en paix avec les croyants, ceux qui étaient en guerre avec les croyants, et les *dhimmis*, ceux qui vivaient avec nous, payaient la *djizia* et bénéficiaient ainsi de notre protection. Enfin, l'ordre vint de faire la guerre aux Adeptes du Livre qui nous étaient hostiles, guerre qui ne cesserait que lorsqu'ils se convertiraient à l'islam ou, à défaut, paieraient la *djizia* et deviendraient des *dhimmis*.

– Il ne restait donc que deux catégories de *kafirun*...

– Exactement. Ceux qui étaient en guerre contre les croyants et les

dhimmis. Ce fut la dernière étape, étape qui est toujours en cours car il n'y a rien dans le saint Coran ou dans la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui, qui y ait mis un terme. (Il se pencha vers Ahmed.) À présent je te demande : pourquoi est-il important de comprendre ces phases ?

– À cause de la *nasikh*, l'abrogation.

– Tout à fait ! La volonté d'Allah a été révélée par étapes, et chaque étape a annulé la précédente. Maintenant dis-moi : lorsque ton ami mollah, ce *kafir* soufi qui a été ton professeur, parlait du djihad, quelles étaient les étapes qu'il mentionnait ?

– Les premières.

– Et pourquoi ?

Ahmed eut un air interrogateur.

– Je l'ignore.

– Parce que c'étaient celles qui lui convenaient ! s'exclama Ayman avec une extrême véhémence. Parce que c'étaient celles qui lui permettaient de présenter un islam en paix avec les *kafirun* ! Parce que c'étaient celles qui ne choquaient pas les *kafirun* chrétiens ! Ce maudit mollah a choisi d'ignorer que le djihad est le thème principal du saint Coran ! Ce mollah hérétique a choisi d'ignorer que l'expression *djihad fi sabilillah*, c'est-à-dire la guerre dans le sentier d'Allah, est utilisée vingt-six fois dans le saint Coran ! Ce mollah apostat a choisi d'ignorer que des sourates entières du saint Coran sont consacrées exclusivement à la guerre et que certaines d'entre elles ont été appelées avec des noms de batailles, comme la sourate Ahzab, la sourate Qital, la sourate Fath et la sourate Saff ! Que dit Allah dans la sourate 8, verset 65 ? « Ô Prophète, incite les croyants au combat ! » Et que dit Allah dans la sourate 9, verset 14 ? « Combattez-les ! Allah, par vos mains, les châtiara, les couvrira d'ignominie, vous donnera la victoire sur eux. » Comment ignorer ces ordres directs de Dieu ? Comme si cela ne suffisait pas, il y a des milliers d'*ahadith* qui illustrent la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui, au sujet de la guerre ! Le *Sahih al-Bukhari* à lui seul compile plus de deux cents chapitres ayant le djihad pour titre, et le *Sahih Muslim* en recense une centaine ! N'oublie pas que le Prophète, que la paix soit avec lui, a dit : « Je suis descendu pour Allah avec l'épée à la main et ma richesse viendra de l'ombre de mon épée. Et celui qui sera en désaccord avec moi sera humilié et poursuivi. » (Il se pencha vers Ahmed, le regard

enflammé, exalté.) Tu sais pour quelle raison ton mollah a choisi d'ignorer tout cela, tu le sais ?

L'élève secoua la tête sans se risquer à dire un seul mot.

– Parce qu'il fait partie de la conspiration *kafir* qui tente d'empêcher les croyants de comprendre réellement le saint Coran ! s'écria-t-il. Voilà pourquoi !

Ahmed était bouche bée. À grand-peine, il retrouva la parole.

– Mais, mon frère, il me semble qu'Allah dit, dans le Coran, qu'il n'y a pas de contrainte dans la religion...

– En effet, convint Ayman en baissant le ton de sa voix pour retrouver son calme. Telle est Sa volonté, nul ne peut être obligé à se convertir à l'islam et à se soumettre à Allah. Bien sûr, ceux qui refusent de se convertir devront rendre des comptes le jour du Jugement dernier, mais ce problème est entre eux et Allah, il ne concerne pas les croyants. Allah nous a ordonné de les laisser en paix, Il s'occupera de la question le moment venu. Cependant, souviens-toi que les dernières révélations de Dieu, qui abrogent les précédentes, prévoient que les *kafirun* qui ne se convertissent pas sont obligés de payer la *djizia* et de devenir *dhimmis*. S'ils ne le font pas, ils seront tués. C'est vrai ou non ?

– C'est vrai.

– Cependant, comme cela ne les intéresse pas, les soi-disant croyants qui veulent plaire aux *kafirun* chrétiens, tels que ton mollah soufi, extraient des premiers versets coraniques des vérités définitives, sans tenir compte du fait qu'il s'agit de vérités provisoires, qui ne furent valables que pendant l'étape initiale de la révélation de la Loi divine. Ils énoncent une vérité, à savoir qu'il ne saurait y avoir de contrainte en religion, pour faire valoir que les guerres ne peuvent qu'être défensives, ce qui est faux.

Cette dernière affirmation intrigua Ahmed.

– Que voulez-vous dire par là, mon frère ? Le djihad n'est pas défensif ?

L'ancien professeur de religion le regarda avec lassitude.

– Défensif ? Alors quand le Prophète, que la paix soit avec lui, a attaqué les tribus juives et, plus tard, La Mecque, il faisait un djihad défensif ? Lorsque Omar, béni soit-il, a conquis Le Caire, et Damas et Al-Quds, il faisait un djihad défensif ? Quel djihad défensif ? Où en est-il question dans le saint Coran ? Ils parlent de djihad défensif

comme s'il s'agissait d'une guerre défensive. Le djihad n'est pas une simple guerre ! N'ayons pas peur des mots : le djihad est le recours à la force pour répandre la Loi divine parmi les hommes !

– Mais... justement, mon frère. N'y a-t-il pas là une contradiction ? Comment peut-on répandre la Loi divine par la force s'il ne saurait y avoir de contrainte dans la religion ?

Ayman soupira, s'efforçant de maîtriser son impatience.

– Par Allah, je vois que l'influence du mollah soufi t'a perturbé plus que je ne le pensais, s'exclama-t-il. Tu mélanges deux choses différentes. Il est vrai qu'il n'y a pas de contrainte en religion. Mais il est vrai aussi que, dans les dernières révélations abrogatoires, Allah a ordonné que les *kafirun* qui refuseraient de se convertir payent la *djizia* ou soient tués. L'ordre d'Allah, dans la sourate 9, verset 29 du saint Coran, est très clair : « Combattez ceux qui ne croient ni en Allah ni au Jour dernier ; qui n'interdisent pas ce qu'Allah et Son messager ont interdit, et qui ne professent pas la religion de la vérité, parmi ceux qui ont reçu le Livre, jusqu'à ce qu'ils versent la capitation de leurs propres mains, après s'être humiliés. » (Il leva le doigt, péremptoire.)

« Combattez-les jusqu'à ce qu'ils versent la capitation », répéta-t-il. (Il fit un geste dans lequel il englobait la cour de la prison, comme si le monde était contenu dans cet espace.) Est-ce que, par hasard, à notre époque, les *kafirun* paient la capitation ?

– Pas que je sache.

– Alors, s'ils ne la paient pas, que devons-nous faire conformément aux ordres d'Allah ?

Confronté directement à la question, Ahmed hésita, se demandant s'il devait pousser le raisonnement jusqu'à son terme.

– Nous devons... les combattre ?

– Selon l'exemple du Prophète, que la paix soit avec lui, nous devons d'abord accorder un délai aux *kafirun* pour qu'ils se convertissent ou paient la *djizia*. (Il se pencha vers son élève, presque menaçant.) Mais, s'ils ne respectent pas ce délai, ils devront être tués, cela va de soi.

Ahmed se mordit la lèvre inférieure.

– Cela ne risque pas d'être un peu... un peu brutal ?

Le visage d'Ayman s'empourpra, il fronça les sourcils et se raidit.

– Brutal ? s'écria-t-il, scandalisé. Que veux-tu dire par brutal ?

– Eh bien... tuer quelqu'un, même un *kafir*... enfin... de nos jours ce n'est peut-être pas la...

– De nos jours ? coupa Ayman furieux. Depuis quand la charia a-t-elle une date de péremption ? La Loi divine est éternelle ! Les ordres d'Allah sont éternels ! La loi de la gravité est aussi valable aujourd'hui qu'elle l'était au temps de Mahomet, que la paix soit avec lui ! La charia est éternelle ! Tu ne l'as pas encore compris ?

Ahmed baissa la tête, embarrassé.

– Si, mon frère, murmura-t-il faiblement. Vous avez raison. Excusez-moi. Je vous demande pardon.

Le recul de l'élève calma Ayman. L'ancien professeur de religion leva les yeux vers le ciel qu'il balaya de la main.

– Derrière l'univers, il existe une Loi qui le régit, une Force qui le meut, une Volonté qui le gouverne, dit-il d'une voix à nouveau posée. À aucun moment il n'est possible de désobéir à la Volonté et à la Loi divines. Les étoiles, la lune, les nuages, la nature, tout est soumis à Sa loi et à Sa volonté, et c'est ainsi que l'univers trouve son harmonie. (Il désigna les détenus qui étaient dans la cour.) Or, l'homme fait partie de cet univers ; dès lors, les lois qui le gouvernent ne sont pas différentes de celles qui régissent l'univers. De la même manière qu'Allah a créé les lois qui s'appliquent à l'univers, il a créé celles qui s'appliquent à l'homme. Les êtres humains doivent obéir à la Loi divine pour être en harmonie avec l'univers et en paix avec eux-mêmes. Si, au lieu de cela, ils cèdent à leurs tentations, à leurs instincts et rejettent la charia, alors ils entrent en conflit avec l'univers et de là découlent la corruption et tous les problèmes auxquels l'islam et le monde sont actuellement confrontés. Est-ce bien clair ?

– Oui, mon frère.

– L'islam, c'est l'affirmation que le pouvoir appartient à Dieu et à Lui seul. Les *kafirun* sont libres de choisir leur religion, mais cette liberté ne signifie pas qu'ils peuvent se soumettre aux lois humaines. Tout système institué dans le monde doit relever de l'autorité d'Allah et ses lois doivent émaner de la Loi divine. C'est sous la protection de ce système universel que chaque individu est libre d'adopter la religion qu'il veut. Mais souviens-toi : celui qui usurpe le pouvoir divin doit être exclu. Cette exclusion s'effectue par le prêche ou, lorsque des obstacles surgissent, par la force. C'est-à-dire en recourant au djihad.

Ahmed secoua la tête, frustré.

– Ce n'est pas du tout ce que le cheik Saad m'a enseigné durant toutes ces années. Il disait que le djihad était uniquement défensif et que...

– Ça c'est le discours des lâches qui ont peur d'assumer les conséquences des ordres d'Allah dans le saint Coran ou de la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui, coupa Ayman irrité. Ils font comme si on n'y trouvait pas ce qui manifestement s'y trouve. Les *kafirun* chrétiens déforment le concept de djihad, en insinuant qu'il impose la tyrannie. Bien au contraire, le djihad libère les hommes de la tyrannie. Et ces lâches qui se prétendent croyants sont tellement gênés devant les *kafirun* chrétiens qu'ils soutiennent que le djihad est purement défensif, et pour le prouver ils invoquent les versets qui ont été abrogés. (Il inclina la tête.) Quand ton mollah parlait du djihad défensif, que fallait-il défendre selon lui ?

– Eh bien... les territoires de l'islam, je suppose.

– Quelle honte ! Comment a-t-il pu suggérer cela ? En soutenant une telle idée, on diminue de fait la grandeur de l'islam et on laisse entendre que les territoires sont plus importants que la foi. Le djihad n'est défensif que dans la mesure où il défend l'homme et le libère des chaînes d'autres hommes. Il ne peut être considéré défensif que dans ce sens. Du reste, Dieu a donné l'ordre d'étendre la Loi divine à toute l'humanité ! Et comment y parvient-on ? Uniquement par le prêche ? Bien sûr que non ! Il faudrait être bien naïf pour penser que les sociétés *jahili* accepteraient de mettre leurs lois en conformité avec la Loi divine, de manière à rendre viable un climat de liberté qui permettrait aux *kafirun* de choisir la religion qu'ils veulent sans contraintes. C'est pour cela que le djihad est nécessaire. Le djihad n'a pas pour but de défendre des territoires, il vise à imposer la Loi divine !

Ayman se pencha en avant et fit un petit tas de sable, puis il en mit un peu dans la main et se leva.

– D'après toi, combien ça vaut ?

Ahmed regarda les grains de sable qui s'échappaient entre les doigts du maître.

– Je ne sais pas... rien, je crois.

– Rien, confirma Ayman en s'essuyant les mains pour se débarrasser du sable. Autrement dit, les territoires n'ont aucune valeur

en soi. L'islam recherche la paix, mais non une paix superficielle qui se limite à assurer la sécurité de ses territoires et de ses frontières. Ce que recherche l'islam c'est la paix la plus profonde qui soit : la paix de Dieu et de l'obéissance à Dieu seul. Tant que cette paix n'existera pas, on devra lutter pour elle. La lutte passe par le prêche et, si nécessaire, par le djihad. Après avoir lu le saint Coran et connu la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui, y a-t-il un seul croyant véritable qui pense que le djihad ne concerne que la défense des frontières ? Dieu dit dans le Livre sacré que l'objectif est de balayer la corruption de la surface de la terre ! Si l'objectif était de défendre les frontières, il l'aurait dit. Mais il ne l'a pas dit. Le djihad n'est donc pas une simple phase temporaire, c'est une étape fondamentale qui existera tant qu'existera la *jahiliya* parmi les hommes. Il est du devoir de l'islam de lutter pour la liberté de l'homme jusqu'à ce que tous se soumettent à la Loi divine. L'islam s'adresse à l'ensemble de l'humanité et son champ d'action est la planète tout entière. Soit les *kafirun* se convertissent, soit ils paient la *djizia*. Tels sont les ordres d'Allah et c'est pour ça que le djihad existe.

– Oui, mon frère.

Ayman s'adossa au banc et regarda le firmament.

– Si les *kafirun* ne le font pas, alors il faudra les tuer.

XXXIII

– *Bluebird*.

La voix déchira l'air dans des grésillements.

– *Bluebird*, vous m'entendez ?

Tomás ajusta l'oreillette qu'on lui avait installée pour tenter d'améliorer la qualité de réception.

– C'est moi que vous appelez ? demanda l'historien.

– Oui, confirma la voix. Vous m'entendez bien ?

– Très bien.

Nouveaux grésillements.

– Vous avez localisé *Charlie* ? résonna la voix de Jarogniew dans l'écouteur.

– Quel *Charlie* ?

– Le type que vous allez rencontrer. Je vous l'ai déjà expliqué dans la camionnette : vous, vous êtes *Bluebird* et lui c'est *Charlie*.

L'historien regarda autour de lui en essayant de reconnaître un visage parmi les gens qui étaient sur la place. De nombreuses personnes, surtout des musulmans, vaquaient à leurs occupations, mais aucune d'entre elles ne ressemblait à son ancien élève.

– Non, je n'ai pas encore vu Zacarias.

– Bon sang, pesta Jarogniew. N'utilisez pas son vrai nom ! Lui c'est *Charlie*, je viens de vous le dire.

Tomás émit un sifflement d'impatience avec la langue.

– Quelle idée absurde, protesta-t-il en levant les yeux au ciel. Quel est le problème si je l'appelle par son nom ? Quelle est l'utilité de ces codes stupides ? On n'est pas dans un film ! Est-ce que j'ai l'air de James Bond ? À quoi servent ces pitreries ?

– À la sécurité.

– La sécurité de quoi ?

– Bon Dieu ! Je déteste travailler avec des amateurs, ils ne font que

des conneries ! grommela Jarogniew, bouillant d'impatience. Écoutez *Bluebird*, il faut que vous compreniez que les types auxquels on a affaire s'y connaissent en technologie. S'ils ont vent de cette rencontre, il est clair qu'ils vont contrôler les fréquences radio. Si c'est le cas, ils nous tomberont dessus. C'est pourquoi je vous conseille d'utiliser les noms de code que je vous ai donnés. C'est compris ?

L'historien soupira, acceptant de se soumettre, mais sans être tout à fait convaincu.

– Oui.

Il regarda encore une fois autour de lui. Le fort de Lahore paraissait une oasis de tranquillité au milieu de l'enfer urbain, malgré l'animation qui régnait sur la place située devant l'entrée. De l'autre côté de la place, des croyants sortaient de la mosquée Badshahi, l'une des plus grandes et des plus belles du monde, avec ses quatre minarets d'une rare élégance. Le fort et la mosquée avaient été construits dans le style moghol, caractérisé par l'épaisseur des murs, la couleur rouge brique et les larges coupoles qui rappelaient les stupas tibétains. Ces monuments étaient d'une extraordinaire finesse architecturale ; rien d'étonnant à cela, le style moghol n'avait-il pas produit la pure merveille qu'était le Taj Mahal ?

Malgré l'exceptionnelle beauté de la mosquée, ce qui laissait Tomás sans voix, c'était surtout la porte d'Alamgiri, qui donnait accès au fort. Elle était particulièrement imposante. Il avait lu dans les livres d'histoire qu'il était courant, à l'époque moghole, que des éléphants la traversent avec des membres de la famille royale sur le dos. Il fixa la porte et tenta d'imaginer la scène : des éléphants passant par la porte d'Alamgiri. Quel spectacle ce devait être !

Il regarda sa montre.

Onze heures quarante-cinq.

Quinze minutes avant l'heure convenue avec Zacarias. Il scruta de nouveau la place, attentif aux visages des passants qui déambulaient, mais sans reconnaître celui qu'il attendait. Y aurait-il eu un problème quelconque ? Son ancien élève allait-il vraiment venir ?

– *Bluebird*.

Cette fois, il entendit une voix féminine dans l'oreillette.

– Qu'y a-t-il, Rebec... (Il n'acheva pas, se souvenant de ce que

Jarogniew lui avait dit quelques minutes auparavant. Il ne pouvait appeler personne par son nom. Mais quel était le code qu'on lui avait attribué ?) Qu'y a-t-il *Shopgirl* ?

– Je suis... *Crrrrr*... même en... *Crrrrr*... minaret qui...

– Vous pouvez répéter ?

– ... et je ne sais pas... *Crrrrr*.

– *Shopgirl* ?

La communication avec Rebecca semblait compromise. Par sécurité, Tomás appela Jarogniew par son nom de code :

– *Alpha* ? Tout va bien ?... *Alpha* ?

Il était clair que, pour une raison ou pour une autre, les communications étaient perturbées. Tomás émit une interjection irritée et retourna à la camionnette.

– Il y a un problème avec les communications.

Aussitôt entré dans la camionnette, Jarogniew lui ôta le petit appareil émetteur-récepteur qu'il portait à la ceinture et entreprit de faire des tests pour déterminer l'origine du dysfonctionnement. Se rendant compte qu'il y avait un imprévu, Rebecca revint également à la camionnette pour voir ce qui se passait.

– Tu as dix minutes pour régler ça, fit-elle savoir à Jarogniew.

– Sois tranquille, rétorqua l'agent, absorbé par la réparation.

Tomás et Rebecca s'installèrent sur la banquette arrière, n'ayant d'autre choix que d'attendre. L'heure de la rencontre approchait et les appareils ne fonctionnaient pas. Quel serait le prochain problème ? Très familiarisée avec les situations de tension, l'Américaine était consciente qu'elle ne pouvait rien faire pour le moment et qu'il valait mieux essayer de se détendre. Elle devait détourner son esprit de cette difficulté et la meilleure manière de le faire était de l'occuper à autre chose.

– Je pense encore à ce que vous m'avez raconté tout à l'heure, murmura-t-elle. J'avoue que ça m'a perturbée.

– Je comprends, répondit Tomás. Mais il n'y a pas de quoi en faire un plat.

– Comment ça, il n'y a pas de quoi en faire un plat ?

L'historien secoua la tête. Expliquer l'histoire à des profanes avait quelques inconvénients...

– Il faut que vous compreniez que Mahomet était un homme du

VII^e siècle, dit-il. Ses actions doivent être replacées dans le contexte de l'époque. Le fait est que Mahomet a uni les Arabes et créé une civilisation. Il a promu le monothéisme, encouragé la charité, fixé des règles de coexistence sociale... Ce n'est pas rien ! Ce fut sans aucun doute un grand homme. Nous ne pouvons donc pas le juger à la lumière de la morale en vigueur aujourd'hui en Occident. Même si nous ne nous en apercevons guère, notre morale est imprégnée de valeurs chrétiennes et nous avons tendance à considérer les choses à travers le prisme de ces valeurs.

– Êtes-vous en train d'insinuer que nous devons accepter ce que font les fondamentalistes ?

– Non, absolument pas. Nous devons faire preuve de tolérance avec les personnes tolérantes et d'intolérance avec celles qui sont intolérantes. L'Angleterre et les États-Unis ont été tolérants avec le nazisme et voyez où ça nous a menés ! Nous ne devons pas être naïfs au point de penser qu'il est possible de dialoguer avec des gens intolérants. C'est simplement impossible ! Al-Qaïda est intolérante. Le Lashkar-e-Taiba est intolérant. Le Hamas est intolérant. Tous ces mouvements suivent le Coran à la lettre et ont pour ambition d'imposer l'islam à tout le monde. Parfois, je vois des intellectuels occidentaux qui défendent l'idée selon laquelle il faut dialoguer avec Al-Qaïda ou le Hamas, et ça me donne envie de rigoler. On ne peut dire ça que lorsqu'on n'a pas la moindre idée de...

– Eh, ça vous embêterait de vous taire ?

C'était Jarogniew qui était en train de tester l'appareil.

– Nous allons parler moins fort, promet Rebecca.

– J'essaie de me concentrer, bon sang !

– O.K., c'est bon, dit-elle en baissant la voix. Ce que vous dites, Tom, c'est que nous devons faire face aux musulmans.

– Négatif.

– Pardon, mais c'est ce qui ressort de ce que vous avez dit.

– Ce que j'ai dit, c'est que nous devons faire face à ce qu'on appelle traditionnellement le fondamentalisme.

– Mais les fondamentalistes appliquent les préceptes énoncés dans le Coran et ceux qui découlent de l'exemple du Prophète, non ?

– En effet.

– Cela ne fait pas d'eux les véritables musulmans ?

Tomás s'esclaffa.

– On dirait Ben Laden qui parle.

Rebecca attendit la suite de la réponse, mais comme elle ne venait pas, elle insista.

– Il me semble que vous n’avez pas répondu à ma question...

– Je ne sais pas si je peux répondre à une telle question, avoua l'historien. C'est un point très délicat. Lorsque j'étais au Caire, je me suis rendu compte que, dans leur for intérieur, bon nombre de musulmans se demandaient si, dans le fond, les fondamentalistes n'avaient pas raison. En fin de compte, tout ce que disent les fondamentalistes est fondé sur les versets du Coran et des exemples réels de la vie de Mahomet. Rien de tout cela n'est inventé. Ce qui, vous le comprendrez, a de quoi perturber maints musulmans, et ce d'autant plus que le Coran établit que, pour être un musulman véritable, il faut respecter tous les préceptes de l'islam et pas seulement quelques-uns. Que cela nous plaise ou non, faire le djihad contre les infidèles est l'un de ces préceptes. Un point c'est tout.

– S'il en est ainsi, pour quelle raison l'ensemble des musulmans ne les respecte pas à la lettre ?

– Ça risque de nous mener loin. (Il fit une pause.) Vous voulez vraiment que je vous l'explique ?

– Je veux bien, en attendant que Jerry ait réglé le problème.

Tomás regarda l'Américain qui trafiquait l'appareil, puis parcourut du regard la foule qui se pressait dehors. Pas le moindre signe de Zacarias. Et même s'il était apparu, Rebecca avait raison, on ne pouvait rien faire tant que le problème technique ne serait pas réglé.

– Eh bien, si l'on suit à la lettre les ordres énoncés dans certains textes religieux, comme le Coran ou la Bible, la violence est inévitable.

– La Bible aussi ?

– Bien sûr ! s'exclama Tomás en tentant de faire abstraction du problème qui les préoccupait à ce moment-là. N'avez-vous pas lu dans l'Ancien Testament que Dieu a donné l'ordre de lapider les personnes adultères ? Si l'on suivait cet ordre à la lettre, ce serait du joli ! Les juifs et les chrétiens évitent, par conséquent, de faire une lecture littérale de la Bible. Et c'est aussi ce que font les musulmans laïques par rapport au Coran. Ils comprennent que les temps ont changé et que les préceptes établis par Mahomet au VII^e siècle reflètent la réalité de cette époque et ne peuvent pas être transposés dans la nôtre. Ceux-là sont vraiment pacifiques, ils sont musulmans mais veulent vivre en

paix et acceptent l'Occident. Seulement voilà, pour une autre partie des musulmans, il faut faire une lecture littérale de la loi islamique. Les uns, que nous désignons habituellement sous le nom de fondamentalistes ou de radicaux, estiment qu'il faut appliquer immédiatement l'intégralité de la charia. Il s'agit de fanatiques qui nous ont déclaré une guerre à mort et commettent des tueries un peu partout. Les autres fondamentalistes sont les conservateurs. Ceux-là aussi veulent exterminer l'Occident, mais ils se rendent compte que l'ennemi est plus fort qu'eux et ils préfèrent opter pour un arrangement temporaire, en attendant un moment plus propice pour attaquer.

– Et les gouvernements de ces pays ? Que pensent-ils ?

– Il y a de tout, comme vous le savez. Mais ceux qui ne sont ni fondamentalistes ni conservateurs sont critiqués par une partie de leur propre population.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils violent la charia, fit observer l'historien. La loi islamique requiert, par exemple, que l'on lapide les personnes adultères, comme c'est aussi exigé dans l'Ancien Testament. Seulement, comme vous pouvez l'imaginer, cela heurte la morale occidentale. N'est-ce pas Jésus qui a dit, en prenant la défense de la femme adultère : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » ? Certains gouvernements musulmans, qui subissent l'influence de la culture occidentale, ont prévu des peines plus légères pour ce type d'infraction. Mais n'est-ce pas Mahomet qui a ordonné de lapider les personnes coupables d'adultère ? Si un gouvernement est musulman, pourquoi n'exécute-t-il pas ce commandement du Prophète ? Ces deux questions sont très compliquées et mettent ces gouvernements en difficulté.

– Les populations musulmanes considèrent qu'il faut lapider à mort une personne coupable d'adultère ?

– Nombreux sont les musulmans qui pensent que oui.

– D'accord, mais ça c'est le peuple ignorant qui parle...

– Vous faites erreur ! Beaucoup de musulmans instruits et éclairés sont fondamentalistes. La principale caractéristique d'un fondamentaliste islamique est sa volonté de respecter intégralement, et authentiquement, l'islam. Si le Coran ordonne de prier cinq fois par jour en se tournant vers La Mecque, il prie. Si le Coran ordonne de

faire l'aumône, il fait l'aumône. Si le Coran ordonne de couper la main aux voleurs, il la coupe. Si le Coran ordonne de tuer les infidèles qui n'acceptent pas d'être humiliés en payant une taxe discriminatoire, il les tue. C'est aussi simple que cela. Pour un fondamentaliste, il n'y a pas de zone grise. Ce que le Coran et le Prophète disent de faire doit être fait car cela correspond au bien. Ceux qui n'obéissent pas au Coran et au Prophète sont des infidèles, au service du mal. Un point c'est tout. Les musulmans vivent dans le royaume de la lumière et les infidèles sont plongés dans les ténèbres.

– Tout ça je le sais déjà, dit Rebecca. Mais comment font ces gens-là pour ne pas évoluer avec leur temps ? J'avoue que ça, ça m'échappe.

– Ça vous échappe car vous ne connaissez pas l'histoire de l'islam, ajouta Tomás. (Il se plia sur son siège et retira une carte du sac de voyage qu'il avait à ses pieds. Il la posa sur ses cuisses, l'ouvrit et désigna certaines directions.) Dès l'époque de Mahomet, les musulmans se sont habitués à être offensifs et à dominer les autres peuples. Ils se sont rapidement étendus au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Ils ont recouru à la force pour occuper l'Inde, les Balkans et la péninsule Ibérique, et ils ont même attaqué la France et l'Autriche.

– Mais, j'ai toujours entendu dire que les musulmans avaient des relations pacifiques avec les autres religions...

– Qui vous a dit ça ?

– J'ai lu ça dans un article ou un autre. On y expliquait que ce sont les croisades qui sont à l'origine des hostilités entre chrétiens et musulmans.

Tomás éclata de rire.

– C'est du baratin, tout ça ! Les croisades ont été la première tentative des chrétiens pour abandonner une posture défensive, alors que depuis quatre siècles ils étaient attaqués. Ce n'est qu'avec les croisades que les chrétiens se sont dressés contre les musulmans et sont passés à l'offensive. (Tomás indiqua d'autres points sur la carte.) Les croisades ont constitué la première réponse des chrétiens aux attaques incessantes des musulmans. Outre la reconquête de la Terre sainte, les chrétiens ont récupéré la péninsule Ibérique et, avec les découvertes portugaises, ils ont commencé à se répandre dans le monde entier. En assez peu de temps, des empires européens se sont constitués sur toute la planète. De toutes petites puissances comme le

Portugal ont même occupé des zones qui relevaient de l'aire d'influence islamique, comme certaines régions de l'Inde ou le détroit d'Ormuz, et sont allées jusqu'à bâtir des forts en Arabie, alors même qu'avant de mourir, le Prophète avait dit qu'elle ne pouvait être occupée que par des musulmans. Malgré l'extraordinaire expansion européenne, l'islam a maintenu son objectif déclaré, à savoir conquérir toute l'Europe. Il a tenté une dernière fois de repartir à l'offensive, en attaquant à nouveau le Saint Empire romain au ^{xvii}e siècle. Mais le second siège de Vienne fut un échec et les troupes islamiques battirent en retraite. Ce fut le début de la fin. Les défaites se suivirent les unes après les autres, jusqu'à ce que les Européens pénètrent en plein cœur de l'islam.

– Au ^{xix}e siècle, ajouta l'Américaine.

– Avant cela, corrigea Tomás. Napoléon envahit l'Égypte en 1798. Comme vous pouvez l'imaginer, ce fut un véritable choc pour les musulmans. Et le pire, c'est que ce ne sont pas les armées islamiques qui ont chassé les infidèles français, comme on pouvait s'y attendre, mais une petite escadre britannique. Les musulmans ont alors compris que les puissances occidentales pouvaient envahir leurs terres comme bon leur semblait et, comble de l'ironie, que seules d'autres puissances européennes étaient capables de les en déloger !

– Eh bien, d'une certaine manière, c'est une forme de justice immanente, vous ne trouvez pas ? constata Rebecca. Les musulmans se sont comportés en impérialistes pendant des siècles, envahissant pays après pays. Il fallait bien que, tôt ou tard, ils connaissent le sort qu'ils avaient imposé aux autres...

– Vu sous cet angle, c'est vrai. Toujours est-il qu'ils ont découvert que ce sort était fort peu enviable, lorsque l'expansion européenne en terre islamique s'est accentuée au ^{xix}e siècle, quand les Britanniques ont occupé Aden, l'Égypte et le golfe Persique, et que les Français ont colonisé l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. Ce processus a culminé avec la défaite de l'Empire ottoman à la fin de la Première Guerre mondiale. La Grande-Bretagne et la France ont ensuite dépecé tout le Moyen-Orient, les Britanniques s'appropriant l'Iraq, la Palestine et la Transjordanie, et les Français la Syrie et le Liban. Le symbole de cette domination occidentale sur l'islam fut l'abolition du califat ottoman en 1924.

– J'ai bien compris, mais tout ça c'est de l'histoire ! répliqua

Rebecca. Que je sache, tous ces pays ont recouvré leur indépendance. De plus, ce sont les Turcs eux-mêmes qui ont aboli le califat, pas les Occidentaux...

L'historien replia la carte et la remit dans son sac de voyage.

– Vous trouvez que tout ça c'est de l'histoire ? Sachez que les musulmans ne sont pas de votre avis. Nous autres, Occidentaux, nous envisageons l'histoire comme quelque chose qui est déjà passé et qui ne doit pas nous conditionner. Une fois de plus, c'est la culture chrétienne qui nous guide, même si nous ne nous en apercevons pas. Mais les musulmans ne sont pas des chrétiens et ils voient les choses d'une façon différente. Ils considèrent des événements survenus il y a mille ans comme s'ils s'étaient produits récemment !

– Vous exagérez encore...

– J'aimerais bien ! Je sais que pour nous tout cela semble étrange, mais pour les musulmans le passé a une importance démesurée, c'est une source d'orientation religieuse et légale. Dans le fond, ils considèrent que le passé reflète les intentions de Dieu, et donc que toute l'histoire est très actuelle. C'est pourquoi la colonisation des pays islamiques par les Européens les choque au plus haut point.

– Mais, comme je viens de vous le dire, ils ont recouvré leur indépendance il y a fort longtemps ! insista Rebecca. Pour autant que je sache, la plupart de ces pays se sont débarrassés du joug colonial entre 1950 et 1970...

– C'est vrai, mais pour eux c'est comme si cela s'était passé hier. Vous noterez que l'islam a été la principale civilisation du monde à une époque où le christianisme était plongé dans le Moyen Âge. Les musulmans en sont venus à se considérer comme les gardiens de la vérité divine et, partant, à estimer que leur suprématie en était la conséquence naturelle et logique. Mais voilà qu'ils ont été soudainement confrontés à la reconquête chrétienne, aux conséquences des découvertes portugaises et aux bouleversements des Lumières, et ils se sont rendu compte que, du jour au lendemain, c'était l'Occident qui contrôlait le monde. Les infidèles occidentaux, jusqu'alors sur la défensive, étaient devenus les maîtres de la planète et avaient même réussi à coloniser les pays islamiques ! La capitale du califat, Istanbul, mit fin au califat et, sur décision d'Atatürk, se mit à imiter la culture et le système laïque des infidèles occidentaux, en séparant la religion de l'État. Comment pensez-vous que les

musulmans ont perçu cette transformation ?

– Je suppose qu'ils n'ont pas dû apprécier...

– C'est le moins qu'on puisse dire ! Et, pour aggraver les choses, le contraste entre le niveau de vie des deux civilisations est devenu criant. De nombreux musulmans ont commencé à comparer leur vie à celle des Occidentaux et ils se sont posé des questions. Pour quelle raison les pays islamiques vivaient-ils dans la pauvreté et avaient des gouvernements si corrompus ? Pour quel motif étaient-ils à la traîne, loin derrière l'Occident ? Pourquoi diable ne parvenaient-ils pas à fabriquer de belles automobiles ni à aller sur la Lune ? Incapables d'affronter la domination technologique et financière des Occidentaux, ces musulmans en ont conclu qu'ils ne pouvaient rivaliser que sur le plan culturel. C'est-à-dire avec l'islam ! N'est-ce pas l'islam qui a dominé le monde, de l'Inde à la péninsule Ibérique ? Mahomet n'avait-il pas créé en quelques années une grande civilisation ? Comment y était-il parvenu ? En respectant intégralement la loi islamique. Donc la même réponse pouvait être apportée aux problèmes contemporains. Beaucoup ont commencé à penser que la situation était telle parce qu'on avait abandonné la véritable foi et que, si on respectait à nouveau tous les préceptes de l'islam, la splendeur d'antan reviendrait avec éclat.

– Et c'est ce qui les a précipités dans le fondamentalisme...

– Exactement ! Lorsqu'un musulman dit qu'il se sent humilié par l'Occident, il ne veut pas dire que l'Occident le maltraite. Ce qu'il veut dire, c'est qu'il est humiliant de voir que l'Occident est supérieur à l'islam sur les plans économique, culturel, technologique, politique et militaire. Le péché de l'Occident est de se montrer plus puissant que l'islam. De là au raisonnement qui en découle, il n'y a qu'un pas. De nombreux musulmans pensent qu'en rejetant la modernité et en appliquant à la lettre les préceptes du Coran et l'exemple du Prophète, l'islam retrouvera la gloire et la suprématie.

– Et c'est cette idée que les fondamentalistes ont commencé à défendre après la chute du califat ottoman...

Tomás fit une moue.

– En réalité, ce retour aux fondamentaux de l'islam a commencé au Moyen Âge, avec le cheik Ibn Taymiyyah qui a préconisé une interprétation littérale du Coran et de l'exemple de Mahomet, avant d'être relancé au XVIII^e siècle, suite au choc qu'a provoqué l'invasion de

l'Égypte par Napoléon. À cette époque est apparu, en Arabie, un théologien appelé Abdelwahhab. S'inspirant d'Ibn Taymiyyah, il a rejeté les innovations apparues au fil du temps, prôné le retour de l'islam à ses sources les plus originelles, à savoir le Coran et la *sunna* du Prophète, et réaffirmé que le djihad est un devoir fondamental des musulmans. Abdelwahhab a déclaré que les musulmans qui ne respectaient pas l'islam à la lettre étaient des infidèles, et il s'est allié à un émir nommé Ibn Saoud. Ensemble, ils ont conquis ce qui est aujourd'hui l'Arabie Saoudite et créé une dynastie qui gouverne encore actuellement le pays. Les Al Saoud en sont les leaders politiques et les descendants d'Abdelwahhab les chefs religieux. Mais, ce qu'il faut bien comprendre, c'est que la direction des madrasas et des universités est aujourd'hui confiée aux wahhabites.

– Quoi ? !

– Je suis sérieux. De nos jours, l'éducation en Arabie Saoudite repose sur le fondamentalisme le plus rigoriste et primaire qui puisse exister. Vous comprenez le problème qui en découle, n'est-ce pas ? En raison du contrôle qu'exercent les wahhabites sur le système éducatif saoudien, l'enseignement de l'islam dispensé à l'école aux Saoudiens dès leur plus jeune âge est fondé sur le djihad, le meurtre des infidèles, la mutilation des voleurs, la lapidation à mort des personnes adultères, etc. Et comme si cela ne suffisait pas, au ^{xx}e siècle on a découvert du pétrole !

Rebecca fit une grimace.

– Qu'est-ce que le pétrole a à voir avec ça ?

L'historien frotta son pouce contre son index.

– L'argent, expliqua-t-il. Le pétrole a enrichi les Saoudiens. Du jour au lendemain, les wahhabites se sont retrouvés pleins aux as et devinez ce qu'ils ont décidé de faire ?

– Ils ont construit de grandes mosquées ?

Tomás rit aux éclats.

– Oui, aussi, dit-il. Mais, surtout, ils ont commencé à financer des madrasas dans l'ensemble du monde islamique, en contrôlant l'enseignement.

– Mon Dieu !

– Et oui, c'est comme ça ! De sorte qu'un peu partout, les écoles financées par les wahhabites saoudiens se sont mises à enseigner l'islam du djihad ! Ces madrasas, dont les programmes d'enseignement

préconisaient le retour au ^{VIII}e siècle et le meurtre des infidèles, et rejetaient la modernité en faisant valoir que le retour à l'islam originel placerait à nouveau les musulmans à l'avant-garde, sont devenues de véritables viviers de fondamentalistes.

– Mais cela n'a aucun sens ! Comment le fait de rejeter la modernité peut les replacer au premier plan ? Je ne saisis pas...

– Il faut que vous compreniez que ce message, qui prône le retour aux origines, s'est répandu à un moment de vulnérabilité, alors que de nombreux musulmans se sentaient humiliés par le colonialisme et avaient le sentiment d'être traités comme des citoyens de second ordre dans leur propre pays...

– Mais, n'était-ce pas justement ainsi qu'ils traitaient les chrétiens, les juifs et les hindous ? Ne les ont-ils pas considérés comme tels pendant des siècles, les obligeant même à payer des taxes discriminatoires et humiliantes pour qu'ils puissent vivre sur leurs propres terres ?

– Bien sûr que si, reconnut Tomás. Mais, lorsque les chrétiens leur ont réservé le même traitement, ils n'ont pas apprécié et, on peut le comprendre, ils se sont sentis humiliés. Cette humiliation a été l'aspect négatif de la colonisation européenne. Mais la médaille a un revers. Les Européens ont construit des infrastructures qu'ils n'avaient pas, ils ont mis sur pied des systèmes scolaires et des services publics qui n'existaient pas et ils ont aboli l'esclavage. Tout bien considéré, on ne peut pas comparer le niveau de développement des régions islamiques qui ont été colonisées par les Européens et celui des régions qui sont restées sous domination musulmane. Les Palestiniens, par exemple, ont créé sept universités depuis l'occupation israélienne de 1967. Ceci est à mettre en parallèle avec les huit universités d'Arabie Saoudite, un pays immensément riche, ou avec le retard de l'Afghanistan ! Pour ne rien dire de l'obscurantisme. Pour vous donner une idée, sachez que la totalité des livres qui ont été traduits dans l'ensemble du monde musulman depuis le ^{IX}e siècle est de cent mille environ, ce qui correspond exactement au nombre de livres traduits de nos jours en Espagne en une seule année !

– Mais alors quel est le problème des fondamentalistes ? Ils ne comprennent pas les avantages de la modernisation ?

– Les fondamentalistes et les conservateurs ne voient pas les choses de cette manière, que voulez-vous que j'y fasse ? Selon eux, l'islam a

été dépassé par l'Occident justement parce qu'il s'est éloigné des lois divines. Et, influencés par les enseignements des wahhabites financés par le pétrole saoudien, ils estiment que seul le retour aux pratiques du VII^e siècle permettra à l'islam de revenir au premier plan. Ils n'ont pas une vision humanitaire du monde, mais une vision orthodoxe islamique.

– Quel est le pourcentage de musulmans qui raisonnent de la sorte ?

– Difficile à évaluer. Je dirais que le musulman moyen veut juste vivre tranquillement et en paix, respecter Dieu et être heureux. Je crois que ces musulmans sont majoritaires. Ils ont une connaissance sommaire de l'islam, ignorent les fondements coraniques du djihad, mais ils savent qu'ils ne veulent pas vivre dans un pays où la charia est appliquée intégralement.

– Donc, la majorité est laïque.

– Oui, je crois qu'on peut le dire. Cependant, dans certains cas, il arrive qu'une population musulmane soit majoritairement fondamentaliste. La révolution islamique n'a-t-elle pas bénéficié d'un large soutien populaire en Iran ? N'est-ce pas le Hamas qui a gagné les élections en Palestine ? En Algérie, c'est le Front islamique du salut qui a remporté le premier tour des élections. Et s'il n'a pas remporté le second, c'est parce que le processus électoral a été annulé. Les fondamentalistes algériens tranchaient la gorge à des milliers de personnes mais, visiblement, la majeure partie de la population approuvait ! Cela montre que les fondamentalistes jouissent d'un soutien populaire plus large qu'on ne le pense, même si, en règle générale, ils restent effectivement minoritaires.

– Donc, si je vous ai bien compris, il y a les fondamentalistes, les conservateurs et les laïcs.

– Étant entendu que les laïcs ont tendance à être majoritaires, insista Tomás. Mais, il ne faut pas se faire d'illusions, les deux autres groupes sont très dangereux et, dans quelques pays islamiques, ils constituent indubitablement la majorité. Ne soyons pas naïfs au point de croire que les musulmans sont tous très tolérants et que le conflit qui existe est dû à de simples problèmes sociaux et à l'existence de l'État d'Israël. La question est malheureusement bien plus vaste et dangereuse que cela. La majorité peut être laïque, mais elle est silencieuse. Alors que la minorité fondamentaliste est très active et

bruyante.

– Je vois.

– Actuellement, l'islam est en train de se réveiller. On observe, chez certains musulmans, une volonté très forte de passer à l'offensive et d'étendre l'islam à l'ensemble de la planète en imposant...

– C'est prêt !

Ils regardèrent devant eux ; Jarogniew tenait l'appareil à la main, prêt à le réinstaller. Tomás se leva et s'approcha de l'Américain, qui fixa l'ensemble à sa ceinture et commença à faire les branchements.

– Alors ? Quel était le problème ?

– Quelques fils qui provoquaient un faux contact, expliqua Jarogniew. C'est un problème très fréquent qui peut parfois faire capoter une opération. Je me souviens d'une fois où...

Mais Tomás n'écoutait déjà plus. Il avait les yeux rivés sur un garçon portant un *shalwar kameez* blanc et un turban gris. Il lui parut familier, mais il n'en était pas sûr ; il avait la barbe plus fournie et semblait un peu plus maigre. Cependant, ses doutes disparurent lorsque le jeune homme leva la tête quelques instants.

– C'est lui, murmura-t-il.

– Qui ?

– *Charlie* est arrivé.

XXXIV

La visite de sa mère à la prison de Tora était toujours un événement qu'Ahmed attendait avec impatience. Son père refusait d'aller le voir parce que, disait-il, son fils l'avait humilié et avait attiré le malheur et le déshonneur sur la famille, mais une mère reste une mère. Les détenus qui n'étaient pas confinés dans les quartiers spéciaux étaient autorisés à recevoir des visites deux fois par mois, et sa mère n'en avait jamais raté une seule. Elle était parmi les premiers visiteurs à entrer et lui apportait habituellement une collation qui faisait les délices de son fils et compensait le dur régime de la prison. Au début, les gardes contrôlaient minutieusement ces collations, en ouvrant les gamelles et en plongeant leurs doigts sales à l'intérieur. Lorsqu'il entendit son élève se plaindre de ces inspections, Ayman lui expliqua ce qu'il devait faire pour les éviter.

– Bakchich.

– Quoi ?

– Tu dois payer les gardes !

Bien qu'élémentaire, l'idée lui parut géniale. À partir du moment où il commença à soudoyer les gardes, avec de l'argent ou du tabac, les choses devinrent effectivement beaucoup plus faciles.

L'inquiétude se lisait chaque fois sur le visage de sa mère ; somme toute, ce n'était pas rien d'avoir un fils en prison. Mais ce jour-là, lorsqu'il l'aperçut, Ahmed se rendit compte qu'elle était différente : son expression n'était pas la même, elle ne paraissait pas si inquiète et semblait même, si l'on peut dire, joyeuse, ce qui ne manqua pas de le surprendre.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il dès qu'ils se furent assis dans la salle des visites.

Elle le dévisagea avec un sourire lumineux.

– Ne me dis pas que tu n'es pas au courant...

– Moi ? Non.

– La requête que nous avons présentée au tribunal a été acceptée.

Ahmed conserva son air indifférent.

– Et alors ?

La mère sembla presque scandalisée, choquée par la froideur du garçon.

– Et alors ? s'étonna-t-elle. Mon fils, le juge a décidé que tu devais être libéré ! Ça ne te suffit pas ?

Ahmed haussa les épaules.

– C'est purement formel, tu sais ! fit-il remarquer sans enthousiasme. Ça ne veut rien dire.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Mère, cela fait un an et demi que je suis détenu. Étant donné que j'ai purgé la moitié de ma peine et que je me suis bien comporté, il est normal que le juge prononce ma libération conditionnelle.

– Mais... tu ne te réjouis pas ? Conditionnelle ou non, tu vas être libéré ! Le juge a ordonné qu'on te libère ! Ça ne te réjouit pas ?

– Quand est-ce que ça aura lieu ?

– Dans deux semaines.

Ahmed rit involontairement

– Mère, vous y croyez, vous ?

– Bien sûr que j'y crois. (Elle le regarda avec méfiance.)

Pourquoi ? Je ne devrais pas y croire ?

– Bien sûr que non.

– Et pourquoi ?

Ahmed fit un signe en direction du gardien qui surveillait la salle.

– Parce que ce sont des menteurs ! Parce qu'ils font ce qu'ils veulent ! Bien sûr qu'ils vont me libérer !

– Mais voyons, mon fils, ce ne sont pas les gardes qui ont pris la décision. Ni le gouvernement. C'est le juge.

– Et après ? Il est déjà arrivé quatre fois que le juge ordonne la libération de frères d'Al-Gama'a. Et vous savez ce qui s'est passé ? Ils sont toujours là ! Le gouvernement se moque bien des décisions des juges ! Si l'un d'eux ordonne notre libération, le gouvernement invoque les mesures spéciales justifiées par l'état d'urgence pour nous maintenir en prison. Nous ne sortirons d'ici que lorsque le gouvernement le décidera, pas quand les tribunaux l'ordonneront...

Sa mère retrouva son sourire.

– Dis-moi, est-ce que par hasard tu ferais partie d'Al-Gama'a ?

– Eh bien... en fait, non.

– C'est ce que nous a dit l'oncle Mahmoud, qui a des relations dans la police. Apparemment, celle-ci a compris que tu n'es pas un membre d'Al-Gama'a, et elle ne va donc pas invoquer l'état d'urgence pour empêcher ta libération.

Ahmed dévisagea sa mère avec attention, comme s'il tentait de voir à travers elle.

– Mère, vous parlez sérieusement ?

– Bien sûr !

– La police a dit ça à l'oncle Mahmoud ?

Elle leva une main fragile et, tendrement, lui caressa la joue.

– Mon fils, dit-elle avec tendresse. Tu vas rentrer à la maison.

Ayman, habitué aux tergiversations répétées du gouvernement dans de telles circonstances, réagit d'abord avec scepticisme. Mais les détails de la conversation de l'oncle Mahmoud avec la police finirent par le convaincre, lui aussi, de la libération imminente de son élève.

– En effet, ta mère a raison, observa Ayman en opinant de la tête. C'est vrai, tu n'es pas membre d'Al-Gama'a. Ils ont dû chercher mais, comme il fallait s'y attendre, ils n'ont rien trouvé, ni document ni témoin, qui te rattache à nous. Il est donc tout à fait normal qu'ils te libèrent.

Ils se trouvaient à la cantine de la prison à l'heure du déjeuner et la soupe venait d'être servie. Écoutant distraitement le raisonnement de son maître, Ahmed fit un geste de lassitude.

– Ça m'est indifférent.

Ayman le dévisagea avec curiosité.

– Tu n'as pas l'air très satisfait...

– Qu'est-ce que je vais faire une fois dehors ? Vous avez dit, et à juste titre, que nous vivons dans une société *jahili* qui se prétend croyante. Comment croyez-vous que je vais me sentir quand je serai dehors et que je ne pourrai rien faire pour imposer la volonté d'Allah ? Comment un véritable croyant peut-il vivre au milieu de la *jahiliya* ?

Le maître parcourut la cantine des yeux, observant les détenus qui déjeunaient.

– Dans leur majorité, les frères sortent d'ici brisés, ils ont peur d'affronter à nouveau les *kafirun* qui se disent croyants et nous

commandant. (Son regard revint sur Ahmed.) Et toi ? Comment te sens-tu après ton passage ici, à la prison ? Toi aussi, tu as peur ?

– Moi ? Peur ? grommela son élève, indigné par une telle supposition. Jamais ! Pour qui me prenez-vous ?

– Et alors ?

– Alors ? Je vais sortir d'ici avec la rage ! Je vais sortir révolté ! Comment pourrais-je accepter ce que notre gouvernement est en train de nous faire ? Jamais je ne l'accepterai ! Comment pouvez-vous penser que je suis aussi faible ? (Il mit la main sur sa poitrine.) Nous sommes croyants et ils poursuivent les croyants ! Comment osent-ils ? Et comment osez-vous croire, mon frère, que j'ai peur de ces... de ces chiens ? Si vous pensez que ces suppôts de Satan m'effraient, moi, vous vous trompez !

Ayman ouvrit les mains en geste d'approbation.

– Qu'Allah soit loué, tu es un véritable croyant ! s'exclama-t-il. Pardonne-moi d'avoir douté, mais tu n'ignores pas que rares sont ceux qui réagissent comme toi. Lorsqu'on les soumet à la torture et à l'enfermement, la plupart des frères sont brisés. Mais certains, rares et courageux comme toi, en sortent plus déterminés encore. Ils forment l'avant-garde de l'islam et portent le flambeau qui guide l'humanité jusqu'à Dieu.

En entendant ces mots, Ahmed se sentit submergé par l'émotion et une vague d'orgueil qui dissipèrent son indignation.

– Si c'était possible, moi aussi je porterais le flambeau. (Il se frappa la poitrine.) Moi aussi !

Ayman tapota sur la table en bois où ils étaient assis.

– C'est possible.

– Comment ?

– En suivant la voie du Prophète, que la paix soit avec lui.

Ahmed écarquilla les yeux.

– Que suggérez-vous ?

– Le djihad.

L'élève se tut. Cela faisait longtemps déjà qu'il réfléchissait à la question. Depuis qu'il avait commencé à comprendre vraiment le Coran et la *sunna* du Prophète, il se demandait s'il n'avait pas l'obligation d'obéir aux ordres d'Allah : répandre la foi, si possible par le prêche, et par la force si nécessaire. Ahmed n'avait jamais

spécifiquement abordé la question de sa participation à Al-Gama'a avec son maître, celle-ci était toujours restée implicite, comme un fantôme planant sur leurs conversations.

Une chose, cependant, lui apparaissait de plus en plus clairement : s'il croyait réellement en Allah et en Son message, il devait Lui obéir. L'obéissance n'était pas vraiment une option, mais un ordre divin. Et l'ordre que Dieu avait donné au Prophète dans ses dernières révélations était de soumettre l'humanité tout entière à l'islam. « Et combattez-les jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus de mécréance, et que la religion soit entièrement à Allah », dit Allah dans le Coran, sourate 8, verset 39. Combattez-les jusqu'à ce que la religion soit *entièrement* à Allah ! L'ordre ne pouvait être plus explicite. Comment un croyant pouvait-il ignorer cette injonction divine ? Dieu ordonnait de combattre les *kafirun* jusqu'à ce qu'ils se soumettent tous !

Et lui, Ahmed ? S'il se disait croyant, ne devait-il pas être cohérent avec sa foi ? S'il se soumettait à la volonté d'Allah, ne devait-il pas obéir à Ses ordres ? Comment pourrait-il prétendre que cet ordre indiscutable n'était pas gravé en lettres d'or dans le Coran ? Il l'était ! Il l'avait lu ! Il l'avait appris par cœur ! « Et combattez-les jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus de mécréance, et que la religion soit entièrement à Allah. » S'il était véritablement croyant, il devait obéir, il n'y avait pas d'échappatoire ; sa volonté et son opinion personnelles ne comptaient pas.

La volonté d'Allah était souveraine.

Il se tourna et devisagea Ayman avec détermination, sa décision était prise, sa soumission à Dieu serait totale.

– Que dois-je faire ?

La réponse à cette question arriva deux semaines plus tard. Ayman avait expliqué qu'il devait consulter les frères pour déterminer la meilleure voie à suivre, et Ahmed dut attendre les instructions. Pour la première fois, il se sentait absolument en paix avec lui-même. Il avait décidé de participer au djihad et d'accomplir les ordres divins. Par Allah, pouvait-il y avoir plus grande joie dans la vie que de réaliser la volonté de Dieu ?

Les jours passèrent et il reçut finalement une notification l'informant officiellement du jour et de l'heure de sa libération. Ce serait dans soixante-douze heures. Il montra le document à son maître

qui lui demanda d'être patient. Il aurait rapidement des nouvelles.

La veille de sa libération, alors qu'Ahmed se trouvait dans la cour où il faisait ses adieux à des camarades qu'il ne reverrait plus, Ayman apparut et lui fit signe de le suivre vers un endroit plus discret, à côté du mur.

– Les frères m'ont donné la réponse, lui annonça le maître dans un murmure, en jetant des coups d'œil autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait. Tout est prêt.

– Et alors ?

– Nous voulons que tu continues à étudier.

La réponse laissa Ahmed bouche bée.

– Des études ? Quelles études ? Ce que je veux c'est combattre ! Je veux faire le djihad !

Ayman le regarda avec un air légèrement réprobateur.

– Du calme, mon frère. Calme-toi et écoute-moi : après le nom de Dieu, sais-tu quelle est le deuxième mot le plus utilisé par Allah dans le saint Coran ?

Encore plein de frustration, l'élève secoua la tête avec une véhémence mêlée de rage mal contenue.

– Non.

– *Ilm*, dit le maître en posant l'index sur sa tempe. La connaissance. Dans trois cents versets du saint Coran, Allah exhorte les croyants à mettre à profit leur intelligence et la connaissance. Le Prophète lui-même, que la paix soit avec lui, a affirmé : « La première chose créée par Allah fut l'intellect. » (Il se tapota le front du doigt.) Nous devons donc utiliser notre cerveau.

– C'est très bien, j'utilise mon cerveau, mais je veux m'en servir pour faire le djihad, comme Allah l'ordonne aux croyants !

– Et tu vas le faire, l'assura Ayman. N'aie aucun doute. Mais, d'abord, tu dois acquérir des connaissances.

– Quel type de connaissances ?

L'ancien professeur de religion regarda autour de lui pour s'assurer une fois de plus que personne n'écoutait.

– Tu dois devenir un ingénieur.

En entendant ce mot, Ahmed ébaucha une grimace.

– Pour quoi faire ?

– Je me souviens qu'à la madrasa ton professeur de mathématiques te félicitait beaucoup. Je suppose que tu aimes cette discipline, non ?

– Oui, j’aime les maths. Et après ?

– Les frères disent qu’on a besoin d’ingénieurs. Tu sembles fait pour ça. On veut donc que tu poursuives tes études et que tu deviennes ingénieur.

Ahmed respira profondément, résigné.

– Très bien, si telle est votre volonté...

– Telle est la volonté des frères, oui.

– Mais, vous m’assurez que j’aurai une place dans le djihad ?

– Le moment venu, tu recevras des instructions, *inch’Allah*. Mais cela n’arrivera que lorsque tu auras fini tes études d’ingénieur.

– Très bien.

– Et nous avons déjà choisi le lieu où tu vas étudier.

Malgré la frustration, Ahmed sourit.

– Par Allah ! Ça c’est de l’organisation ! s’exclama-t-il. Et vous m’envoyez où ? J’espère au moins que c’est au Caire...

Le maître secoua la tête.

– Notre pays est devenu trop dangereux, il y a beaucoup de policiers dans les facs qui surveillent les étudiants. De plus, n’oublie pas que tu as un casier, maintenant. Il va falloir que tu quittes l’Égypte.

– Quoi ?

– Ici, tu serais aussitôt arrêté.

– Alors, je veux aller au pays des mosquées sacrées, dit Ahmed sur un ton péremptoire. C’est le seul pays qui applique l’essentiel de la charia.

Ayman secoua à nouveau la tête.

– Non, répéta-t-il. Tu n’iras pas en Arabie Saoudite, il y déjà beaucoup de monde là-bas. Nous voulons que tu sois complètement en dehors des circuits habituels. Nous avons choisi une autre destination pour toi.

– Laquelle ?

– L’Europe.

La nouvelle causa un choc à Ahmed.

– Moi ? En Europe ? (Il ne pouvait pas croire ce qu’il venait d’entendre.) Mais... vous êtes devenus fous ? Vous voulez m’envoyer chez les *kafirun* ?

– Du calme, mon frère, dit Ayman en lui posant la main sur

l'épaule pour le rassurer. Ce que nous voulons, c'est t'envoyer là où personne ne te surveillera et où tu te sentiras à l'aise. Le monde islamique est plein de gouvernements *jahili* qui ne font que ce que veulent les *kafirun*. Ce ne serait pas sûr pour toi, ici. Nous devons t'envoyer quelque part où tu passeras absolument inaperçu.

Ahmed se frotta le menton, l'air songeur.

– Aller en Europe est un grand sacrifice, dit-il. Si vous tenez vraiment à m'envoyer chez les *kafirun*, j'ai une condition. Vous devez me financer pour que je puisse me marier.

Ayman ouvrit la bouche, ébahi.

– Par Allah, tu as une fiancée ?

– Oui, elle m'est promise depuis que j'ai douze ans.

– Tu es plein de surprises, mon frère, s'exclama le maître. Ne t'en fais pas, Al-Gama'a te viendra en aide. D'ailleurs, le mariage est le meilleur moyen de passer inaperçu. C'est... parfait !

Ahmed respira profondément, très satisfait de la tournure des événements.

– Alors nous sommes d'accord, dit-il. Où voulez-vous m'envoyer ? De nombreux frères vont à Londres...

– Justement, c'est ça le problème. À Londres, il y a déjà trop de frères et les *kafirun* commencent à se méfier. On ne peut pas t'envoyer là-bas. Tu dois aller dans un endroit plus tranquille, où personne ne t'embêtera.

– À quoi pense Al-Gama'a ?

– En Al-Andalus, annonça le maître. Nous voulons que tu ailles dans une grande ville du califat d'Al-Andalus.

– Le califat de Cordoue ?

– Oui.

– Vous voulez m'envoyer à Cordoue ?

Avec un sourire qui laissa apparaître ses dents pourries, Ayman secoua la tête une dernière fois et annonça enfin la destination choisie pour son protégé.

– Al-Lishbuna.

– Quoi ?

Le maître sortit de sa poche une feuille toute froissée qu'il déplia devant son élève ; c'était une petite carte de l'Europe. Il posa un doigt déformé et sale sur une ville située à l'extrémité occidentale de la péninsule Ibérique.

– Les *kafirun* l'appellent Lisbonne.

XXXV

Zacarias était apparu par la porte d'Alamgiri, ce qui signifiait qu'il devait déjà attendre son ancien professeur depuis quelque temps à l'intérieur du fort. L'appareil de communication étant à présent opérationnel, Tomás hâta le pas et s'approcha de lui. Le garçon échangea un bref regard avec l'historien et poursuivit son chemin, comme si de rien n'était, traversant la place entre le fort et la mosquée.

– Il s'en va ! annonça Tomás dans l'appareil que Jarogniew lui avait installé.

– *Bluebird*, *Charlie* a établi le contact ?

– Vous voulez dire... il m'a vu, oui.

– Il a fait un signe ?

Tomás hésita, les yeux fixés sur l'individu en *shalwar kameez* qui marchait devant lui.

– Je n'en suis pas certain, dit-il. Il m'a regardé et m'a reconnu, ça j'en suis sûr. Mais je ne peux pas garantir qu'il m'ait fait un signe quelconque. Peut-être. Je ne sais pas.

– Suivez-le.

L'historien obéit et mit ses pas dans ceux de Zacarias. Il regarda autour de lui, à la recherche de Rebecca et de Sam, mais ne les vit pas. La place n'était pas aussi bondée qu'auparavant, mais elle restait animée.

– *Bluebird*, appela à nouveau Jarogniew. Quelle est la situation ?

– Il se dirige vers une grande porte située de l'autre côté de la place, où il n'y a qu'un petit passage.

– C'est la porte de Roshnai, précisa la voix dans l'écouteur. Continuez la filature.

Arrivé à la porte, Zacarias dut baisser la tête pour passer. Tomás en fit autant et, une fois dans la rue, il remarqua que son ancien élève

regardait derrière lui comme s'il voulait s'assurer que l'homme qu'il devait rencontrer était toujours là. Cet échange de regards encouragea l'historien qui l'interpréta comme une invitation à le suivre, et il pressa le pas pour s'approcher de lui.

Ils marchaient à présent dans les ruelles de la vieille ville de Lahore. Habitué au souk du Caire, Tomás s'attendait à ce que ce quartier fût plus pittoresque, avec des bancs un peu partout et un certain charme exotique dans les ruelles. Mais il n'en était rien. La vieille ville était sale et délabrée, avec des bâtiments décrépits et des fils électriques qui pendaient partout. Les rues étaient boueuses à cause des ruptures de canalisations et des égouts à ciel ouvert, et encombrées par des motos, des mulets, des juments, des chariots, les autorickshaws et, de temps à autre, une voiture, le tout dans une cacophonie de klaxons et de radios à plein volume. Aucun charme ne s'en dégagait, plutôt un dégoût permanent.

L'ancien élève enfila une ruelle sur la droite, aussi immonde que les autres, et entra dans ce qui semblait être une maison de thé improvisée. Il n'y avait pas de murs extérieurs, seulement quelques chaises en plastique et un énorme tonneau dans lequel fermentait du lait. Zacarias s'assit sur une chaise et jeta des regards inquisiteurs tout autour de lui, comme s'il se sentait traqué.

– *Bluebird*, quelle est la situation ?

– Pas maintenant. Silence radio !

Tomás ralentit l'allure, entra dans le même établissement et s'assit à deux chaises de distance. Il vit le garçon commander un lassi, une boisson à base de lait fermenté, et suivit son exemple. Puis il demeura assis en silence, attendant de voir ce qui allait se passer.

– La situation est compliquée, professeur.

Ce fut la première chose que dit Zacarias. L'ancien élève s'exprima en portugais, presque sans remuer les lèvres, tout en regardant vers la rue comme s'il voulait dissimuler quelque chose. Si on l'observait de loin, on pouvait penser qu'il fredonnait ou murmurait une prière.

Comprenant qu'il fallait dissimuler leur conversation, Tomás mit son coude sur la table et posa sa tête dans sa main, afin que la paume cache sa bouche et qu'on ne puisse pas voir ses lèvres bouger.

– Alors ? demanda-t-il. Que se passe-t-il ?

– J’ai pensé que vous les aviez semés. Mais quand je vous attendais dans le fort, j’ai remarqué l’un d’eux. J’ai failli paniquer.

Tomás regarda vers la rue, tentant de distinguer quelque silhouette suspecte, mais il ne remarqua rien d’anormal. Des passants se croisaient et des motocyclettes circulaient dans le raffut et des nuages de fumée, chacun semblant vaquer à ses occupations.

– Ils te surveillent ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que j’en sais trop et que je leur ai dit que je n’étais pas d’accord avec ce qu’ils préparent. (Il se mordit les lèvres et leva les yeux au ciel, comme s’il regrettait.) Moi et ma grande gueule ! Je n’apprendrai jamais à me taire...

– Mais tu sais quoi, concrètement ?

– Je sais qu’il va y avoir un grand attentat. Quelque chose de terrible, pire que le 11 Septembre.

– Pire encore ? s’étonna l’historien. Où ?

– En Occident.

– Oui, mais plus précisément ?

Zacarias secoua la tête.

– Ça je l’ignore.

– En Europe ou en Amérique ?

– Je sais seulement que ce sera en Occident.

– Et quand est-ce que ça doit avoir lieu ?

– C’est imminent.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? Ce sera aujourd’hui, demain, la semaine prochaine, dans un mois... Quand ?

– Imminent, ça veut dire imminent.

Le serveur s’approcha et tous deux se turent. L’homme plaça un verre en aluminium devant Zacarias et tendit l’autre à Tomás, puis retourna devant le grand tonneau où le lait fermentait.

L’historien porta le verre à sa bouche et goûta le lassi ; il avait la fraîcheur du yaourt. Il reposa son verre et essuya le liquide blanc qui lui colorait la commissure des lèvres.

– O.K., j’ai compris que l’attentat peut se produire à tout moment, reprit-il. Mais qui va faire ça ?

– Un musulman portugais.

Tomás ouvrit la bouche, stupéfait.

– Quoi ?

– C’est sérieux. C’est un type de Lisbonne.

– Comment s’appelle-t-il ?

– Ibn Taymiyyah.

Le professeur fit une moue d’incrédulité.

– Ce n’est pas un nom très portugais...

– Que voulez-vous que je vous dise ? C’est comme ça qu’il s’appelle.

– Et il va commettre un attentat comme ça, sans raison, tout seul ?

– Il ne sera pas seul, c’est clair.

– Alors qui sera avec lui ?

– Al-Qaïda.

En entendant ce nom, Tomás sentit ses poils se hérissier et il dut boire une gorgée de lassi pour se calmer et tenter de reprendre le fil de son raisonnement. Tout cela prenait des proportions qui le dépassaient. Al-Qaïda ? Dans quel pétrin s’était-il fourré ? Il eut envie de parler avec Rebecca ou l’un des autres Américains et de leur demander conseil, mais il savait qu’il ne pouvait pas ; il était seul à la barre.

– Dis-moi comment tu sais tout ça ?

– Al-Qaïda a demandé de l’aide aux types avec qui je suis. Ils devaient faire passer par le Pakistan du matériel en provenance d’Afghanistan. Comme on manque d’hommes, ils m’ont demandé de leur donner un coup de main. C’est comme ça que je me suis rendu compte de ce qui se préparait.

– Et comment sais-tu qu’un Portugais est impliqué là-dedans ?

– Ibn Taymiyyah ? Ben, j’ai parlé avec lui.

– Tu es sérieux ?

– Oui. J’ai passé à peine dix minutes avec lui ; je le connaissais de Lisbonne et j’ai engagé la conversation.

– Tu connaissais ce type ?

– Oui. Je l’avais déjà croisé à la mosquée et à la fac aussi.

– Quelle fac ?

Zacarias lança un bref regard en direction de son ancien professeur.

– La nôtre, dit-il en fixant à nouveau l’horizon. La faculté de sciences sociales et humaines de l’université de Lisbonne.

– Tu plaisantes...

– Je crois même qu'il a été votre élève.

Tomás ouvrit une nouvelle fois la bouche, complètement abasourdi. La conversation était devenue totalement surréaliste. Un de ses anciens élèves était à présent membre d'Al-Qaïda et allait commettre un attentat ? Était-ce une plaisanterie de mauvais goût ?

– Excuse-moi, mais je ne me souviens d'aucun Ibn Taymiyyah dans mes cours, dit-il après avoir cherché dans sa mémoire.

– Vous apprenez par cœur le nom de tous vos élèves ?

– Bien sûr que non, il y en a trop. Mais un tel nom ne s'oublie pas. Ibn Taymiyyah ? Il est évident que je m'en souviendrais, d'autant plus qu'il est très chargé d'histoire !

Zacarias haussa les épaules.

– Si ça se trouve, il n'a pas été votre élève, admit-il. Mais je l'ai vu à la fac, j'en suis sûr.

L'historien se redressa sur son siège, décidant de laisser cette question de côté pour le moment. Il y avait d'autres priorités.

– Bon, on verra ça plus tard, murmura-t-il. Maintenant explique-moi qui sont les gens auxquels tu essaies d'échapper ?

Zacarias demeura un instant silencieux, comme s'il craignait de prononcer leur nom.

– Vous avez déjà entendu parler du... du Lashkar-e-Taiba ? marmonna-t-il, en regardant à nouveau dans toutes les directions pour s'assurer que personne ne l'avait entendu.

– Ce sont les types de l'attentat de Bombay, en 2008. Tu es mêlé à ces gens-là ?

– Malheureusement.

– Mais... comment ?

Le jeune haussa les épaules, comme s'il était lui-même incapable de comprendre comment il s'était mis dans un tel pétrin.

– Vous savez, je suis venu ici pour étudier dans un « complexe éducatif », près de Lahore, dit-il en désignant vaguement une direction. Ça s'appelle Muridke, je ne sais pas si vous en avez déjà entendu parler.

– Non.

– Muridke a un campus, à une quarantaine de kilomètres d'ici. À l'intérieur, il y a un hôpital, des écoles, une mosquée, des laboratoires... tout. On appelle ça un complexe éducatif, mais c'est

aussi, d'une certaine manière, un camp d'entraînement.

– D'entraînement ? D'entraînement à quoi ?

– Au djihad, pardi !

Tomás le regarda d'un air interrogateur.

– Tu es venu au Pakistan t'entraîner pour faire le djihad ?

– Ce n'est pas tout à fait ça. Je suis venu à Muridke sans vraiment savoir dans quoi je me fourrais. En fin de compte, le complexe est géré par la Jamaat-ud-Dawa, l'Association pour la profession de foi, qui dirige plus d'une centaine d'écoles et de séminaires dans tout le Pakistan, ainsi qu'un réseau d'hôpitaux et de services sociaux. Ça m'a inspiré confiance, c'est clair. (Il hésita.) Ce que j'ignorais, c'est que... que la Jamaat-ud-Dawa n'est qu'une vitrine du Lashkar-e-Taiba.

Il y eut un bref silence, rompu par une moto qui passa en pétaradant devant l'établissement.

– Les autorités sont au courant de tout ça ?

Zacarias rit à contrecœur.

– Les autorités appuient tout ça ! s'exclama-t-il.

– Le gouvernement pakistanais appuie cette organisation ?

Le jeune homme secoua la tête.

– Le gouvernement ne contrôle rien, dit-il. Ce sont les services secrets pakistanais, l'ISI, qui tirent les ficelles. Ce sont eux qui contrôlent le pays. Ils s'acoquinent avec les talibans, avec le Lashkar-e-Taiba... et, si ça se trouve, même avec Al-Qaïda, je ne sais pas.

L'historien secoua la tête, comme si c'en était trop pour lui.

– Dans quel monde vit-on ?

– Les types du Lashkar-e-Taiba m'ont recruté à Muridke. J'étais très naïf et je n'ai pas bien compris dans quoi je m'engageais. Quand je m'en suis rendu compte, c'était trop tard.

Zacarias laissa glisser ses yeux sur les maisons décrépies de la vieille ville, plongé dans ses pensées, songeant à l'enchaînement de circonstances qui l'avait conduit à cet instant et à ce lieu, comme s'il n'avait été qu'une feuille à la merci du vent.

– Les types du Lashkar-e-Taiba te surveillaient dans le fort ?

Le garçon fit une grimace.

– Je ne sais pas, dit-il en sursautant, comme si son esprit venait de réintégrer son corps. J'en ai vu un, c'est sûr. Mais c'était peut-être une coïncidence.

Tomás se frotta le menton, songeur. Il avait vraiment envie de

demander des instructions à Jarogniew ou à Rebecca, mais ça ne lui paraissait pas raisonnable pour le moment.

– Que veux-tu faire à présent ?

– Je ne sais pas. (Zacarias hésita.) Je veux partir d'ici, mais je crains que ce ne soit trop risqué.

– Je ne suis pas venu tout seul.

– Ah bon ! Avec qui êtes-vous venu ?

– Des forces de sécurité.

L'information sembla terroriser Zacarias. Le garçon écarquilla les yeux comme si on lui avait parlé du diable.

– Quoi ? Ne me dites pas que vous avez contacté la police pakistanaise ? ! (Il porta la main à la tête, rongé d'inquiétude.) Oh, non ! Vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit ? Ces types sont en cheville avec le Lashkar-e-Taiba, ils travaillent main dans la main. (Il regarda autour de lui, désorienté.) Mon Dieu, qu'allons-nous faire à présent ?

– Calme-toi ! dit Tomás d'un ton tranquille. Je n'ai pas contacté la police pakistanaise.

– Alors qui ?

– Les Américains.

Zacarias regarda dans la rue, essayant d'identifier des visages d'Occidentaux.

– Où sont-ils ?

L'historien fit un geste vague.

– Ils traînent par là...

– Et ces types peuvent me sortir d'ici ?

– Bien sûr. Et même tout de suite si tu veux. Ils te cachent dans une voiture et te conduisent à une base militaire pas très loin d'ici. Ensuite, ils te mettent dans un avion de l'US Air Force et te font sortir aussitôt du pays. Il suffit de le demander.

Le garçon respira profondément, comme s'il venait de se libérer d'un poids immense.

– Ouf ! C'est incroyable !

– Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Zacarias se leva d'un bond, débordant soudain d'énergie et d'enthousiasme.

– On s'en va ! s'exclama-t-il, sans même tenter de dissimuler qu'il parlait avec Tomás. Il n'y a pas de temps à perdre. (Il fit un geste en

direction du chemin par où ils étaient venus.) Mais, d'abord, il faut aller au fort.

– Pourquoi ?

Le garçon jeta un billet sur la table et sortit, accompagné de son ancien professeur.

– J'ai apporté une preuve avec moi.

– Quelle preuve ?

– La preuve qu'un grave attentat se prépare. Mais, quand j'étais au fort et que j'ai vu le type du Lashkar-e-Taiba, j'ai été pris de panique et je m'en suis débarrassé, je ne voulais pas me faire prendre avec ça sur moi. Maintenant, nous devons aller la chercher ! Lorsque vous verrez...

– *Ibn al-Kalb !*

L'insulte interrompit la conversation et paralysa Tomás. Il sentit une silhouette noire se dresser entre lui et Zacarias, aperçut une lame qui scintilla au soleil et, comme dans un rêve, il la vit s'abattre sur son ancien élève.

– Ahhh !

L'inconnu venait de poignarder Zacarias.

XXXVI

Ahmed fut sidéré par Lisbonne. C'était la première fois qu'il sortait d'Égypte pour se rendre dans un pays étranger, qui plus est occidental, et le contraste entre les deux mondes provoqua en lui un choc brutal. Il en avait déjà eu un aperçu avec les *kafirun* dans le souk du Caire, mais deviner les différences et se sentir écrasé par elles étaient deux choses bien distinctes.

La nouveauté qui le surprit d'emblée et à laquelle il n'était pas vraiment préparé, fut la richesse qu'il découvrit au Portugal. Les automobiles paraissaient neuves tant elles brillaient, les portes des autobus s'ouvraient automatiquement, les routes étaient impeccables, les trottoirs n'étaient pas jonchés de papiers ou de sacs plastique, les gens étaient bien habillés et sentaient le parfum, les maisons étaient entretenues, on ne voyait ni égouts à ciel ouvert, ni ordures au coin des rues, ni nuées de mendiants, l'air qu'on respirait était sain et tout paraissait propre et ordonné.

Quel contraste avec Le Caire !

Et que dire des comportements des Portugais ? Il n'avait jamais vu autant de *kafirun* d'un seul coup, mais le plus choquant fut d'observer les femmes qui, partout, exposaient leur peau blanche. Par Allah, elles étaient pratiquement nues ! On voyait leurs bras, leurs jambes, leurs cheveux, leurs épaules ; certaines portaient des chemisiers si courts qu'on voyait leur ventre et entrevoyait même leurs seins !

– Des prostituées ! grommela-t-il à voix basse, indigné. Toutes des prostituées !

Et le plus extraordinaire, c'est que les hommes ne semblaient pas y prêter attention ; un comportement aussi éhonté ne paraissait guère les gêner. Il les voyait même traiter les femmes comme si elles étaient

leurs égales, se mêlant à elles sans pudeur. Il observa de nombreux couples qui marchaient dans la rue main dans la main, et il les avait même vus, de ses yeux vus, s'embrasser sur la bouche en public ! Quelle obscénité !

Sentant qu'il se noyait dans ce torrent d'immoralité et de dégénérescence, il décida de chercher refuge et réconfort dans une mosquée. On lui dit qu'il y en avait une près de Martin Moniz et il se résolut à s'y rendre, mais il eut beau chercher, impossible de la trouver. Il déambula, perdu, dans le centre de Lisbonne et prit peur lorsqu'il vit un policier s'approcher de lui. Pensant qu'il venait l'arrêter, il se prépara à fuir mais, paralysé par la peur, il resta cloué sur place. Le policier s'adressa à lui en portugais et Ahmed, figé, secoua la tête en faisant signe qu'il ne comprenait pas. Après ce premier contact infructueux, il entendit l'agent lui parler dans un anglais rudimentaire mais compréhensible.

– Je peux vous aider ?

Le policier voulait l'aider ! Au Caire, il avait toujours considéré les policiers comme des oppresseurs, agressifs et corrompus, une engeance qu'il fallait éviter à tout prix. Au contraire, si surprenant que cela puisse paraître, cet agent-là se montrait affable. Méfiant, Ahmed balbutia une excuse improvisée et s'éloigna le plus vite possible, convaincu qu'il y avait là une ruse quelconque.

Quel étrange pays !

– Ces Portugais doivent passer leur temps à voler les croyants, observa-t-il après sa première promenade en ville.

Ahmed avait été installé chez les Qabir, une famille de musulmans d'origine mozambicaine qui vivait à Odivelas. Nul ne suspectait le lien entre le visiteur et Al-Gama'a, et l'hospitalité accordée à Ahmed n'était que la contrepartie d'anciens services.

– Pourquoi dis-tu cela, mon frère ? demanda le chef de famille, Faruk. Il s'est passé quelque chose ?

– Je fais allusion à toute cette opulence, à tout cet argent que les Portugais exhibent. Ce sont des gens très riches, ils ont forcément dû le voler quelque part.

Faruk s'esclaffa.

– Qui ? Nous ? (Nouvel éclat de rire.) Nous sommes parmi les

peuples les plus pauvres d'Europe occidentale ! Mon frère, il faut que tu voyages un peu plus en Europe pour te rendre compte de ce qu'est vraiment la richesse ! Tu t'apercevras alors que certains peuples sont bien plus riches que nous !

Ahmed fixa les yeux sur son hôte, avec une moue qui exprimait un mélange d'incrédulité et d'indignation.

– Les autres *kafirun* sont encore plus riches ? Par Allah, ils doivent s'en mettre plein les poches !

– Tu n'y es pas vraiment, mon frère. Nous investissons beaucoup dans l'éducation et nous savons que la véritable richesse c'est le savoir. Si tu parcoures ce pays ou le reste de l'Europe, tu verras que ce continent n'est guère pourvu de richesses naturelles. Il n'y a pas de pétrole, pas d'or, pas de diamants. (Il porta l'index à la tempe.) En revanche, nous possédons des connaissances. En Occident, on sait faire des voitures, des avions, des ponts, des ordinateurs... C'est ça notre richesse.

Ahmed se tut. Il était évident que cette famille était déviante et vivait dans la *jahiliya*. Ces pseudo-croyants étaient tellement intégrés qu'ils se référaient aux *kafirun* occidentaux en disant *nous* et non *eux* ! Incroyable ! En outre, leurs comportements étaient inconvenants. Ainsi, la fille aînée de Faruk, Fatima, portait des jeans et, sans aucune pudeur, montrait son visage et ses cheveux dans la rue, suscitant les regards lubriques des *kafirun*. Et que dire de la femme de son hôte, Bina ? On avait parfois l'impression que c'était elle qui commandait vraiment à la maison. Comment Faruk pouvait-il le tolérer ? Pourquoi n'y mettait-il pas bon ordre ? Et comme si tout cela ne suffisait pas, Ahmed avait déjà vu de ses propres yeux des bières dans le réfrigérateur ! Comment était-ce possible ?

Le nouveau venu commença à fréquenter la mosquée d'Odivelas, mais il la jugea trop déviante. Où étaient les appels au djihad, à l'application de la charia ? Où entendait-on réciter les ordres de Dieu dans le Coran incitant les croyants à tendre des embuscades aux idolâtres ? Nulle part ! Par Allah, quels musulmans étaient-ce là ?

Al-Gama'a avait donné pour instruction à Ahmed de ne jamais laisser paraître qu'il était un véritable croyant. Il devait, en toutes circonstances, dissimuler ses pensées, même devant des musulmans portugais. C'était une question de sécurité ; il ne devait surtout pas

attirer l'attention sur lui, l'organisation voulant à tout prix éviter qu'il figure sur les listes de croyants identifiés par les services secrets occidentaux. C'est pourquoi il garda le silence, malgré l'indignation que suscitait en lui toute cette *jahiliya*.

La goutte d'eau qui fit déborder le vase fut l'événement qui se produisit à la fin de la deuxième semaine, alors qu'il dînait avec les Qabir. Ce soir-là, Fatima arriva à la maison tout excitée par une nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Une de ses amies musulmanes avait été, un an plus tôt, obligée par sa famille à épouser un inconnu. Or, on venait de découvrir que la jeune fille avait un amoureux secret et qu'elle avait apparemment gardé des relations avec lui, même après le mariage.

– Ça a fait un scandale, observa Fatima.

– Cette petite devrait être raisonnable, dit la mère. C'est une écervelée !

– Oh, tu la connais ! Lorsqu'elle se met quelque chose en tête, impossible de l'en dissuader. Elle a décidé que son amant est l'homme de sa vie et qu'elle ne veut pas le quitter ! Maintenant qu'on a tout découvert, je crois qu'elle va divorcer et épouser celui qu'elle aime.

L'agitation attira la curiosité d'Ahmed, qui demanda qu'on lui explique ce qui se passait. Fatima résuma la situation dans son arabe hésitant, ce qui laissa Ahmed bouche bée.

– Elle continuait à voir son amant ? demanda-t-il, sidéré.

– Oui, confirma Fatima.

– Et maintenant ?

– Et maintenant... Eh bien, elle va divorcer.

– Mais... mais... et l'adultère ?

– Oui, c'est embêtant pour le mari, reconnut-elle. Mais, il n'avait qu'à refuser un mariage arrangé ! Qui sème le vent récolte la tempête, n'est-ce pas ?

– Mais il y a eu adultère ! insista Ahmed scandalisé. C'est permis ?

Les Qabir échangèrent un regard.

– Eh bien... bien sûr que non, dit Faruk.

– Ah, bon ! Et alors quelle sera la sanction pour cette fille adultère ?

L'hôte lança un regard réprobateur à sa fille, comme s'il lui reprochait d'avoir abordé ce sujet en présence d'Ahmed, compte tenu de ses valeurs manifestement conservatrices, mais il dévisagea

l'Égyptien et se força à sourire, quelque peu embarrassé par ce qu'il allait dire.

– Il n'y aura aucune sanction.

Ahmed cessa de manger.

– Quoi ? Il n'y aura aucune sanction ? Vous n'allez rien faire ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que... parce que, ici, l'adultère n'est pas un crime.

En entendant ça, Ahmed faillit s'étouffer et se mit à tousser sans pouvoir s'arrêter. Lorsque enfin il se calma, il eut envie de se lever, de hurler sur tout le monde, d'ordonner aux femmes de la maison de se voiler, de jeter toutes les bières par la fenêtre, de...

Il se contrôla.

Ses ordres étaient de ne pas révéler ses pensées. Il devait à tout prix dissimuler qu'il était un véritable croyant. Par Allah, il lui fallait absolument respecter les consignes d'Al-Gama'a.

Mais il comprit que cela n'allait pas être facile.

Il passa les trois premières années à Lisbonne, à apprendre le portugais et à suivre les cours du lycée pour pouvoir s'inscrire à l'université. Irrité par tant de comportements déviants, il quitta la maison des Qabir dès qu'il le put et loua une chambre à quelques centaines de mètres de là. Sa capacité de mémorisation, développée pendant l'enfance en apprenant le Coran par cœur, lui fut extrêmement utile et, au bout de ces années, il parlait le portugais avec un léger accent étranger.

Au lieu de l'inciter à remettre en question tout ce qu'il avait pensé jusqu'alors, la modernité qu'il voyait autour de lui contribua au contraire à renforcer ses croyances et à accroître son ressentiment. Comment les *kafirun* pouvaient-ils être si aisés et les véritables croyants si pauvres ? Comment Allah avait-il pu permettre une telle injustice ? La réponse était claire. Les croyants s'étaient détournés du droit chemin. Ils avaient abandonné la charia et Dieu leur avait infligé cette humiliation suprême !

Il fallait, de toute évidence, revenir aux véritables lois islamiques. La charia devait être intégralement respectée et la Loi divine restaurée sur la terre. C'était la seule manière pour les croyants de plaire à Dieu et de recevoir Ses faveurs en retour, et ainsi redevenir plus riches, plus

prospères et plus puissants que les *kafirun*. Il était fondamental de retourner aux valeurs du passé pour rétablir l'hégémonie à l'avenir.

Ahmed acheva avec succès ses études secondaires et, comme convenu avec Al-Gama'a, il décida de présenter sa candidature à l'Institut supérieur technique de Lisbonne et à l'université de Lisbonne pour faire des études d'ingénieur. Il fut reçu aux deux établissements, ce qui n'était guère surprenant compte tenu des notes qu'il avait obtenues au lycée, et décida d'entrer à l'université de Lisbonne, plus proche de l'appartement qu'il avait loué.

C'est à cette époque qu'il reçut une lettre du Caire. Il l'ouvrit fébrilement et constata qu'elle lui avait été envoyée par Arif, son ancien patron du souk. Après les félicitations et les préambules d'usage, le propriétaire de la boutique de chichas lui disait que sa fille, Adara, était en âge de se marier, et il voulait savoir si son ancien protégé était toujours disposé à accomplir ce dont ils étaient convenus quelques années plus tôt.

Ahmed répondit aussitôt et, en deux mois, les formalités nécessaires furent accomplies par le père et le futur époux. Lorsque les documents pour le mariage furent signés et que tout fut prêt, Ahmed envoya au Caire, par courrier, le billet d'avion. Quand il sortit du bureau de poste, il poussa un cri de joie.

La belle Adara serait bientôt là !

XXXVII

C'était comme dans un film.

D'une main, l'inconnu saisit Zacarias, et de l'autre il lui donna plusieurs coups de poignard. Il le frappa une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que Tomás, sortant de sa torpeur, lui envoie un coup de pied à la tête. Déséquilibré, l'homme tomba par terre, lâchant Zacarias, et regarda le Portugais.

– *Kafir !* s'écria-t-il.

Puis il se releva d'un bond et, le poignard couvert de sang, avança vers Tomás, menaçant.

– *Blackhawk ! Blackhawk !* (C'était Jarogniew qui criait frénétiquement.) *Go ! Go !*

Au milieu de la confusion, Tomás se souvint que *Blackhawk* était le nom de code de Sam. Mais il n'y avait pas un instant à perdre, la menace était on ne peut plus pressante.

– *Bluebird !* Dégagez de là ! Tout de suite !

Tel un félin, l'agresseur, brandissant le poignard, avançait dans sa direction. Tomás recula d'un pas et parvint à l'esquiver. Profitant du déséquilibre momentané de l'inconnu, il lui donna un nouveau coup de pied, dans le ventre cette fois, mais l'homme ne vacilla pas et, d'un bond, se jeta sur l'historien.

– *Blackhawk ! Go ! Go !*

Le Portugais parvint à stopper la main qui tenait le poignard, mais son agresseur lui asséna un coup violent dans les reins. Affaibli par la douleur, il vit la lame s'approcher de ses yeux. Il s'efforça de la repousser, mais ne réussit qu'à l'arrêter. La pointe du poignard était à quelques centimètres et Tomás n'avait que très peu de temps pour réagir.

– *Bluebird ?*

Dans un dernier sursaut, il se recroquevilla et parvint à donner un

coup de genou dans le ventre de son agresseur. Emporté par son élan, il se retourna et lui envoya le coude dans le visage. Par réflexe, la main qui tenait le couteau recula et Tomás en profita pour le frapper à la tête. L'inconnu poussa un cri de douleur et, pris d'une rage subite, lança le poignard contre sa victime avec une telle force qu'il déchira la chemise de son adversaire et le blessa.

– *Blackhawk*, que se passe-t-il ?

Le Portugais sentit une douleur aiguë à la poitrine, tout près du cœur, et comprit que la lame l'avait atteint. Il fut pris de panique. Où étaient ses renforts ? Que faisait Sam ? Et Rebecca ? Pourquoi tardaient-ils tant à venir à son secours ? Avaient-ils des problèmes de communication semblables à ceux qu'il avait lui-même rencontrés au début de l'opération ? N'entendaient-ils pas les appels insistants de Jarogniew dans leurs oreillettes ?

Il se crut perdu.

– Où es-tu *Blackhawk* ? Que se passe-t-il ?

Se rendant compte qu'il avait de plus en plus de mal à résister, Tomás se contorsionna pour essayer de se libérer, mais son agresseur parvint à l'immobiliser avec le bras gauche, comme il l'avait fait un peu plus tôt à Zacarias, et il leva très haut le bras droit pour poignarder l'historien de toutes ses forces.

L'inconnu relâcha soudainement son emprise. Tomás regarda en l'air et vit son agresseur, les yeux vitreux, un trou dans la tête, d'où sortaient de la matière blanche et du sang. Devenu raide, il s'inclina lentement, comme un arbre qui s'écroule, jusqu'à s'effondrer par terre, mort.

Couché sur le dos et finalement débarrassé de son adversaire, Tomás leva la tête et vit Sam qui tenait un pistolet des deux mains et scrutait du regard les environs, à la recherche d'une menace possible, le canon de son arme encore fumant.

– Ça va ? demanda Sam sans le regarder.

L'historien se releva en s'appuyant sur un coude et frotta son torse endolori.

– Le type m'a touché à la poitrine, dit-il. Mais je crois que ce n'est qu'une égratignure.

– Faites voir.

Le Portugais cessa de regarder la blessure qui ensanglantait sa chemise et fixa l'Américain.

– Vous en avez mis du temps ! grommela-t-il. Vous n’avez pas entendu votre copain vous appeler ?

– Je l’ai entendu.

– Et alors, qu’est-ce que vous foutiez ?

– J’ai été retenu par d’autres gros bras. (De la tête, il indiqua le bout de la rue où deux corps étaient à terre.) J’ai mis un peu de temps à m’en débarrasser.

– *Blackhawk* ! Quelle est la situation ?

– *Bluebird* est OK ! répondit Sam. *Charlie* liquidé. *Standby*.

L’historien se releva lentement et, chancelant, s’approcha de Zacarias. Celui-ci gisait par terre, inanimé, dans une mare de sang qui, apparemment, s’était écoulé par le cou. Tomás s’agenouilla près du corps de son ancien élève et glissa deux doigts sous son oreille, pour essayer de sentir ses pulsations.

Rien.

Il lui prit le pouls, mais là non plus, pas de pulsation.

– Alors ? demanda Sam.

Tomás secoua la tête tristement. L’Américain s’agenouilla aussi à côté de Zacarias et essaya de sentir les battements de son cœur. Il tira rapidement sa propre conclusion.

– Il est mort.

– *Hello* ? (C’était la voix de Rebecca à présent.) Que se passe-t-il ? Il est arrivé quelque chose ?

– Il y a eu un incident, répondit Sam. On a perdu *Charlie*. Il faut qu’on parte d’ici.

– Mais que se passe-t-il ? Comment va Tom ? (La voix était fébrile et angoissée.) Tom ! Vous allez bien ?

– Oui, ça va.

– *Shopgirl*, libérez la ligne, ordonna Sam. Il faut qu’on dégage d’ici.

À la vue des corps inertes de Zacarias et de l’inconnu, un attroupement était en train de se former. Sam voulait quitter les lieux avant l’arrivée de la police, et il poussa Tomás par le bras. Réticent à abandonner le cadavre de son ancien élève, l’historien écarta le bras de l’Américain.

– Écoutez, il faut vraiment qu’on parte d’ici ! protesta Sam avec un sentiment d’urgence. Il est mort ! Il n’y a plus rien à faire.

Tomás jeta un dernier regard sur Zacarias, comme s’il voulait le

saluer. Il regarda ses yeux vitreux, son cou lacéré, la main tendue, l'index écarté...

– Attendez !

Sam s'impacienta.

– Quoi, encore ?

Tomás se baissa à nouveau et se pencha sur la main immobile de Zacarias.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'Américain s'approcha et regarda lui aussi.

– Quoi ?

Devant le doigt, la terre semblait avoir été grattée. Tomás pencha la tête pour essayer de déchiffrer ce que Zacarias avait apparemment tenté de gribouiller sur le sol alors qu'il agonisait. Il comprit que ce devait être quelque chose de très important. Personne n'aurait consacré ses derniers instants à faire un dessin sans importance.

Il tourna une fois encore la tête et fixa les lignes. Ce n'était pas un dessin, finit-il par comprendre.

C'étaient des lettres.

USE
ME

– *Use me* ? s'interrogea Tomás. Bon sang, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

– Il demande qu'on l'utilise, traduisit Sam.

L'historien fit une moue intriguée et secoua la tête avec un geste d'incompréhension.

– Ça n'a aucun sens !

Le son lointain d'une sirène déchira l'air et les ramena à la réalité. Sam saisit aussitôt Tomás par le bras, cette fois avec détermination, et le tira avec force.

– *Let's go* !

XXXVIII

La personne qui apparut dans le hall des arrivées de l'aéroport de Lisbonne ne passa pas inaperçue. C'était une femme couverte de la tête aux pieds, vision peu commune dans la capitale portugaise.

Parmi la foule, Ahmed porta son attention sur cette jeune femme à l'apparence timide et reconnut ses yeux.

– Adara ! appela-t-il en levant le bras. Adara, par ici !

Bien qu'ils se fussent souvent croisés dans la boutique à chichas, ils n'avaient guère échangé que quelques mots. Adara portait une tenue décente, qui dissimulait ses formes, mais il était évident qu'elle était devenue une femme. Son corps s'était allongé et affermi et elle avait toujours ses yeux brillants et son visage d'ange.

Débordant de bonheur, Ahmed l'emmena dans son nouvel appartement de Monte de Caparica, où il avait emménagé pour être plus près de la faculté. Il lui servit de l'agneau grillé accompagné de riz que lui avait préparé Bina, la femme de Faruk.

– C'est bon ? demanda-t-il pour engager la conversation.

Adara acquiesça en silence.

– Tu es fatiguée ?

Elle fit de nouveau un signe affirmatif de la tête, sans quitter la nourriture des yeux. Sa femme ne semblait pas très bavarde, ce qui déçut Ahmed. Il la trouvait jolie et aurait voulu qu'elle soit joyeuse, mais elle paraissait aussi loquace qu'une huître. Le jeune marié haussa les épaules, résigné. Le moment venu, elle s'épanouirait, pensa-t-il.

Lorsqu'ils eurent fini le repas, un certain malaise s'installa. Tous deux savaient ce qui devait se passer ensuite, mais ils ignoraient ce qu'il fallait faire pour arriver à ce moment. Ahmed réfléchit à la question et opta pour une voie indirecte.

– Tu veux voir la maison ?

Adara leva les yeux, apeurée ; elle avait parfaitement compris le sens de la question. Ahmed interpréta son silence comme un consentement tacite, attitude qui devait être celle d'une femme discrète et pudique, et la conduisit dans la chambre. D'un geste, il l'invita à s'étendre sur le grand lit qui occupait le milieu de la pièce. Adara obéit et s'allongea tout habillée, le corps raide, les yeux pleins d'appréhension.

Le mari éteignit la lumière et s'allongea à côté d'elle. Il ne savait pas trop comment s'y prendre dans une telle situation, le sujet étant tabou, même dans les conversations entre hommes. Il lui semblait malgré tout que tout se passait entre ses cuisses à elle. S'enhardissant, il glissa maladroitement la main sous sa robe et explora son corps jusqu'à ce qu'il trouve une ouverture chaude. Il sentit qu'il avait une érection et se dévêtit avec empressement.

Puis il se mit sur elle et força pour la pénétrer. Mais il n'y parvint pas ; il devait sans doute y avoir un mécanisme qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre. Il eut alors l'idée de lui écarter les jambes et il poussa à nouveau. Elle gémit de douleur au moment où son mari parvint à la pénétrer.

Le rapport fut vite bâclé. Deux minutes après, Ahmed se leva et alla se laver. Puis ce fut le tour de sa femme. Lorsqu'il revint dans la chambre, il alluma la lumière et constata avec soulagement qu'une petite tache de sang maculait le drap.

Le campus de la faculté de sciences et technologie de l'université de Lisbonne était situé à Monte de Caparica, à proximité de l'appartement où ils vivaient. Ahmed s'inscrivit en ingénierie électrotechnique et passa les mois qui suivirent à assister aux cours. Il avait des matières aux noms bizarres, comme électronique théorique, instruments et mesures électriques, conversion électromécanique de l'énergie et électronique de puissance et actionneurs. Ce n'étaient pas les disciplines les plus passionnantes du monde, mais il les étudia avec sérieux et application.

Si les études se déroulaient bien, l'ambiance à la maison n'était guère réjouissante. Adara était constamment déprimée. Elle était bien différente de l'enfant joyeuse et amusante qu'il admirait dans la boutique à chichas du Caire.

Un jour, en rentrant de la faculté, il la trouva assise sur le divan en

train de pleurer.

– Que se passe-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

Sa femme se passa la main sur le visage pour essuyer hâtivement ses larmes et se redressa.

– Ce n'est rien.

– Comment ça, ce n'est rien ? Alors pourquoi pleures-tu, femme ?

Adara refusait de répondre, mais Ahmed n'admettait pas son silence. Il exigea qu'elle lui explique ce qui se passait ; il resterait là jusqu'à ce qu'il sache. Il insista tant que sa femme finit par s'ouvrir.

– Je suis malheureuse.

– Pourquoi ? Ta famille te manque ?

Elle acquiesça.

– Mais il n'y a pas que ça, n'est-ce pas ? Il y a autre chose.

Elle ne dit plus rien.

– Alors ? Pourquoi es-tu si triste ?

Adara s'enferma dans un mutisme obstiné. Mais Ahmed avait entrouvert une porte et il n'accepterait pas que les choses en restent là ; il voulait en avoir le cœur net.

Il revint à la charge quelques jours plus tard, jusqu'à ce qu'il obtienne enfin une confession surprenante.

– Je n'aime pas mon mariage.

La révélation le choqua.

– Quoi ? Que dis-tu ?

Pour la première fois depuis qu'elle s'était unie à cet homme, Adara leva la tête et fixa son mari dans les yeux, avec un air de défi, comme si en disant cela elle se libérait.

– Je n'aime pas être mariée.

Un tel aveu était inouï et laissa Ahmed stupéfait. Avait-on jamais vu une femme dire une telle chose à son mari ? Serait-elle devenue folle ?

– Que veux-tu dire par là ? Est-ce que je te maltraite, par hasard ?

– Non, bien sûr que non.

– Alors ? Quel est le problème ?

Elle baissa les yeux, une larme solitaire coula sur son visage.

– Je ne ressens pas d'amour pour toi.

Ahmed garda les yeux fixés sur elle, abasourdi. Il s'attendait à tout

sauf à ça.

– Et depuis quand est-ce important ? demanda-t-il enfin. Qu'est-ce que l'amour a à voir avec ça ? Tu es idiot ou quoi ?

Sa femme se contracta, regardant d'un côté et de l'autre, l'air perdu, désespéré.

– Je voulais un mariage... un mariage spécial, tu comprends ? Un mariage qui aurait été une grande passion, qui m'aurait donné des ailes...

– Tu es folle ?

– Je veux un amour comme dans les romans !

Le visage de son mari se durcit.

– Tu veux des romans ? Mais de quoi tu parles ?

– Je parle des livres que je lisais au Caire, en cachette, comme ceux de Barbara Cartland, Daphné Du Maurier...

– Foutaises ! coupa Ahmed, soudainement furieux. Tout ça c'est des foutaises, des saloperies des *kafirun* !

– Ce sont de beaux livres ! rétorqua-t-elle. Qui parlent d'amour, qui montrent un monde dans lequel les femmes peuvent choisir leur vie, tombent amoureuses, épousent l'homme qu'elles veulent et non celui que leur père a choisi pour elles, prennent des décisions, peuvent...

– Des conneries, oui ! aboya son mari sur un ton si agressif qu'il l'empêcha de poursuivre. Ces livres des *kafirun* ne sont rien d'autre que l'œuvre du diable ! Vouloir être belle en public, désirer séduire des hommes, rechercher le plaisir, se divertir... tout ça c'est des mirages, l'œuvre de Satan ! N'oublie pas que cette vie est temporaire. Le diable a d'innombrables stratagèmes pour nous détourner du droit chemin et ces livres immoraux des *kafirun* en font partie ! (Il leva la main au ciel.) Mais Allah *al-Hakam*, le Juge, voit tout, et si nous cédon à la tentation, il nous fermera la porte des jardins célestes. C'est ça que tu veux, brûler en enfer ?

Adara fit non de la tête ; l'idée d'aller en enfer la terrorisait.

– Alors, un peu de bon sens ! ordonna-t-il. Une bonne musulmane refoule les pulsions bestiales que décrivent ces livres. L'islam, c'est la soumission. La femme doit obéir à son mari et à Dieu, ne pas céder à Satan et à la bestialité du corps.

Adara le dévisagea à nouveau.

– Mais justement, lorsque nous sommes tous les deux, quand tu veux de l'intimité... toi aussi tu es bestial. Il n'y a aucun romantisme,

il n'y a pas... je ne sais pas, il n'y a rien. C'est horrible !

Ahmed respira profondément.

– Tu dis ça parce que tu as lu les livres des *kafirun*, avec leurs descriptions licencieuses de l'intimité entre mari et femme. Mais sache qu'aucune bonne musulmane ne doit copier le comportement des impies. Une bonne croyante évite de s'habiller comme elles, de se comporter comme elles, d'avoir la même intimité qu'elles !

– Au moins, les *kafirun* sont libres.

– Elles sont impies ! s'exclama-t-il sur le ton de celui qui n'admet pas qu'on lui réponde. Ces livres dégoûtants que tu as lus détournent les bonnes musulmanes du chemin d'Allah.

– J'aime mes romans !

Ahmed approcha le visage de sa femme et lui parla durement, d'une voix grave et tendue, lourde de menace :

– Je t'interdis de lire à nouveau de telles ordures !

Les choses n'allaient pas bien du tout à la maison. La discussion avait permis à Ahmed de comprendre le problème et son origine, mais pas de le régler. Adara était constamment malheureuse et son mari commença à se dire que son beau-père avait raison ; dans le fond c'était une rebelle. Ahmed savait qu'il devait faire preuve de fermeté pour la dompter et il entreprit de la surveiller de plus près, en faisant surtout attention à ce qu'elle lisait ou regardait à la télévision.

Son mariage traversant une mauvaise passe, il s'investit pleinement dans ses études. Il acheva sa formation d'ingénieur en 1994, à vingt-cinq ans et, grâce à une recommandation d'un membre d'Al-Gama'a, il commença à travailler sur des projets d'une entreprise saoudienne qui avait ouvert un bureau à Lisbonne. Mais la curiosité et un certain ennui lié au travail et aux silences pesants à la maison l'incitèrent à chercher autre chose.

Dès qu'il obtint un emploi, il déménagea dans une maison mieux située. Le couple quitta Monte de Caparica et s'installa dans un appartement place d'Espagne, près des bureaux de l'entreprise et de la Mosquée centrale. L'emménagement achevé, Ahmed décida de s'informer pour connaître les divers cours qu'offrait l'université où il avait obtenu son diplôme et il découvrit qu'elle disposait d'une autre faculté à deux pas de son nouvel appartement.

Dès qu'il en eut la possibilité, il se rendit à la faculté des sciences sociales et humaines. Le cours d'histoire l'attira aussitôt ; c'était une

passion depuis l'époque où il avait suivi les cours d'histoire de l'islam du professeur Ayman à la madrasa d'Al-Azhar. Il décida d'occuper ses temps libres en suivant quelques-uns des cours proposés. Parmi les disciplines enseignées, les langues anciennes l'attiraient particulièrement. Il voulut savoir qui était l'enseignant et découvrit ainsi le nom du professeur.

Tomás Noronha.

XXXIX

– Nous devons y retourner !

– Quoi ?

– Nous devons y retourner ! répéta Tomás. Tout de suite !

L'historien était assis torse nu sur le siège de la camionnette et Rebecca désinfectait la blessure qu'il avait à la poitrine avec du coton imbibé d'alcool. Mais Tomás regardait derrière lui, le regard rivé sur les murailles rouge brique du fort qui s'éloignait.

– Que se passe-t-il ? demanda Jarogniew, accroché au volant.

– Il dit qu'il veut y retourner, expliqua Rebecca en préparant le pansement.

– Pourquoi ?

Les regards se posèrent sur l'historien qui continuait à fixer le fort, au loin.

– Zacarias m'a dit qu'il avait caché une chose très importante dans le fort. Il faut qu'on aille la récupérer.

– Vous êtes fou ? s'exclama Jarogniew. À l'heure qu'il est, la police se trouve près du corps de votre ami. Si vous y retournez, un témoin risque de vous identifier.

– Mais il faut vraiment qu'on aille là-bas chercher ce que Zacarias a laissé.

– C'est quoi cette chose si importante ?

– D'après ce que j'ai compris, il s'agit d'une preuve en rapport avec l'attentat qui se prépare.

– Vous savez où elle se trouve ?

– Au fort.

– Oui, mais à quel endroit ?

– Zacarias ne me l'a pas dit.

– Et comment allez-vous la découvrir alors ? Le fort est très grand...

Tomás tourna la tête et dévisagea Sam.

– *Use me.*

L'Américain le regarda avec l'expression de quelqu'un qui n'avait pas compris.

– Hein ?

– Le message que Zacarias a écrit par terre, expliqua l'historien. C'est une piste.

Il y eut un court silence dans la camionnette, les Américains évaluant les conséquences de ce qu'ils venaient d'entendre. Comme il avait été le seul à voir le message de Zacarias, Sam fut le premier à saisir où Tomás voulait en venir. Surmontant ses dernières hésitations, il se pencha et ouvrit un sac d'où il sortit un tissu blanc.

– Enfilez ce *shalwar kameez* et ce *pakol*, dit-il en tendant à Tomás les vêtements pakistanais. Comme ça personne ne vous reconnaîtra.

Assis au volant, Jarogniew regarda son compagnon avec une moue interrogative.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Sam désigna le fort qui disparaissait au loin.

– On y retourne.

Cette fois, Tomás passa la porte d'Alamgiri et pénétra dans le complexe du fort de Lahore. Sam, également en *shalwar kameez*, marchait à côté de lui, le pistolet caché dans ses vêtements, attentif à toute menace éventuelle.

– Par où voulez-vous commencer ? demanda l'Américain.

Ils avaient dépassé la porte et se trouvaient à côté de celle de Musamman Burj. Devant eux s'étendait un vaste espace harmonieusement occupé par des bâtiments et des jardins.

– Par le centre, répondit Tomás.

Ils traversèrent le grand jardin d'un pas rapide. Un calme serein planait sur le lieu. Les corbeaux croassaient et les moineaux piaillaient sans cesse, leur gazouillis mélodieux couvrant la rumeur lointaine, mais toujours présente, de la ville. Le fort était protégé par des canons anciens placés dans les coins des murailles, par-delà lesquelles s'étendaient les maisons décrépies de la vieille ville, concentration d'édifices lépreux et de ruelles immondes.

Cependant, au milieu du jardin du fort régnait l'harmonie. Des arroseurs géants répandaient leur eau sur l'herbe et les jets

atteignaient le tronc des arbres et le chemin qu’empruntaient les visiteurs, obligeant Tomás et Sam à s’écarter pour ne pas se faire mouiller.

Ils contournèrent le jardin et s’approchèrent du premier bâtiment, une construction en pierre avec des portes basses. Tomás sortit de sa poche un plan du fort.

– Ça c’est le Diwan-i-Aam, dit-il en identifiant l’édifice. C’est ici que l’empereur moghol recevait ses visiteurs. (Les deux hommes durent se baisser pour passer la porte d’entrée.) Ces Moghols devaient être des nains, observa Tomás en constatant que toutes les portes du bâtiment étaient basses elles aussi.

Le Diwan-i-Aam avait l’air d’une relique qui avait mal résisté au temps. Le marbre ancien qui décorait l’intérieur paraissait très détérioré, bien que les arabesques sculptées dessus fussent parfaitement visibles. Les murs en plâtre étaient lézardés et recouverts d’inscriptions à la craie laissées par des visiteurs irrespectueux, probablement des adolescents amoureux, tandis que le sol se fissurait. L’intérieur était obscur et d’une fraîcheur inattendue qui contrastait agréablement avec la fournaise extérieure. Les salles étaient petites et les deux hommes les parcoururent méthodiquement, mais sans rien trouver.

– Ce n’est pas ici, conclut Tomás.

Ils sortirent par la terrasse et contemplèrent la cour en face, ornée d’un petit jardin avec un lac artificiel asséché qui découvrait les tuyaux de ses canalisations. On voyait encore d’autres édifices et, au-delà des murailles, la ville s’étalait, noyée dans le smog.

Sam désigna les autres bâtiments du complexe.

– Allons voir de ce côté.

Avant d’emprunter l’escalier pour descendre dans le jardin, Tomás jeta un dernier regard à la terrasse du Diwan-i-Aam. Ce fut alors qu’il remarqua une tache bleue, presque cachée sous l’arcade, à gauche. C’était une boîte cylindrique, ouverte sur le dessus et sur laquelle des lettres étaient peintes en blanc.

USE ME

Une poubelle.

Tomás s'immobilisa en regardant les lettres blanches sur la boîte bleue, comme hypnotisé.

– Qu'y a-t-il ? demanda Sam.

L'historien désigna machinalement la poubelle. Ils demeurèrent un long moment à la contempler, presque comme s'ils craignaient de voir ce qui se cachait à l'intérieur. L'Américain fut le premier à réagir. Il glissa la main sous son *shalwar kameez* pour saisir son arme et, tout en la gardant cachée, il se mit sur ses gardes, comme s'il sécurisait ainsi le périmètre.

– Allez voir ce qu'il y a dedans.

Tomás s'approcha lentement et pencha la tête au-dessus de l'ouverture, examinant le contenu de la poubelle. Il y vit une cannette de soda et un sachet avec quelques frites. Il plongea la main et écarta le sachet, tentant d'apercevoir ce qu'il y avait au-dessous. Il distingua une surface jaunâtre qui paraissait être un carton.

– Il y a quelque chose.

– Sortez-le.

Avec une extrême prudence, l'historien plongea le bras dans la boîte et toucha la surface jaunâtre. C'était effectivement du carton ou un épais papier. Il s'en saisit et le sortit.

Une enveloppe.

Il l'examina, d'un côté et de l'autre, mais il n'y avait rien d'écrit dessus. Indécis, il échangea un regard avec Sam. L'Américain fit un signe de tête, pour l'encourager à ouvrir l'enveloppe. Tomás vit qu'elle était fermée par un petit cordon rugueux. Il défit le nœud et l'ouvrit. Il glissa la main à l'intérieur et sentit une surface lisse et fraîche à l'intérieur.

– Alors ? s'impatienta Sam.

– Du calme.

Après s'être assuré que personne ne les espionnait, Tomás en sortit l'objet qui s'y trouvait. C'était une feuille plastifiée, de format A4. Il la retourna et ce qu'il vit provoqua un choc.

– Mon Dieu !

Voyant l'historien écarquiller les yeux, Sam ne put contenir sa curiosité.

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il dedans ?

Livide, Tomás tendit la feuille à l'Américain. Sam se rendit compte qu'il s'agissait d'un agrandissement d'une photographie prise avec un téléphone portable. L'image était sombre et légèrement floue, mais son contenu était bien visible. On pouvait voir une caisse avec des caractères cyrilliques imprimés dessus. En haut, entre le drapeau russe et les caractères cyrilliques, on pouvait voir un symbole universellement connu.

Celui du nucléaire.

XL

Une rafale de vent obligea Ahmed à se lever pour fermer la fenêtre. Il regarda dehors et écarquilla les yeux, horrifié. Adara traversait la rue et, comble de l'infamie, elle avait la tête totalement découverte.

– Par Allah ! s'exclama-t-il, incrédule. Elle est devenue folle !

Ahmed n'aimait pas que sa femme sorte seule pour aller à l'épicerie, mais impossible de faire autrement. Il était dans un pays *kafir* et il n'y avait pas de parent pour l'accompagner chaque fois qu'elle devait sortir. Il avait donc dû se résigner, mais en lui faisant promettre de cacher son visage et son corps des regards impudiques. Et voilà qu'elle désobéissait à son ordre.

Lorsqu'Adara ouvrit la porte, elle était de nouveau voilée. Mais la main de son mari s'abattit sur elle ; il la gifla plusieurs fois de suite.

– Espèce de catin ! Sale dévergondée ! Comment oses-tu me désobéir ?

Ahmed ne parvint pas à se contenir. C'était la première fois qu'il battait sa femme, mais sa colère était incontrôlable. Adara se recroquevilla dans un coin de l'entrée de l'appartement, se protégeant la tête avec les bras, le corps en boule, tremblant.

– Qu'y a-t-il ? gémit-elle. Qu'ai-je fait ?

– Catin ! Tu n'as pas honte ? J'en ai assez ! Je vais t'apprendre, tu entends ? Je vais t'apprendre !

– Qu'est-ce que j'ai fait ? Par Allah, qu'est-ce que j'ai fait ?

– Tu le sais très bien ! Sale chienne ! Dévergondée ! Tu n'es qu'une traînée !

Lorsque son mari cessa de la battre, Adara demeura un long moment repliée, sanglotante. Cette femme était vraiment rebelle, se répéta Ahmed pour la énième fois, haletant, plein de mépris dans les yeux. Mais il allait la mettre au pas, il allait lui apprendre la pudeur,

et à se comporter comme une bonne musulmane !

– Tu n’as pas le droit de me battre ! gémit-elle lorsqu’elle eut retrouvé son souffle. Tu n’as pas le droit ! Seul un mauvais musulman frappe sa femme !

– Qui t’a dit ça ?

– Le mollah de la Mosquée centrale. Il a dit que le Prophète, dans son dernier sermon, a ordonné aux croyants de bien traiter leur femme !

– Je te traite bien que je sache...

– Mais tu me bats ! Le mollah dit que le Coran garantit l’égalité des hommes et des femmes. Tu ne peux pas me maltraiter !

Son mari se força à éclater de rire.

– Ou ce mollah est un ignorant, ou il est vendu aux *kafirun*. Où cela est-il écrit ?

Elle leva les yeux, révoltée, et le dévisagea avec rancœur.

– Dans le Coran, je te l’ai déjà dit. Moi-même je l’ai lu ! Allah dit au verset 228 de la sourate 2, au sujet des épouses : « Elles ont des droits sur leurs maris équivalents à ceux de leurs maris sur elles. » C’est écrit !

– Tu connais le Coran par cœur maintenant ?

– Je connais ce verset.

– Alors, si tu le connais, cite-le intégralement. Il est vrai qu’Allah dit dans le Coran que les droits sont équivalents. Mais, dans le même verset justement, il ajoute : « Mais les hommes sont supérieurs à elles. »

– « Supérieurs à elles », admit Adara. Mais elles ont « des droits équivalents » aux leurs.

– En effet. Mais n’oublie pas qu’Allah prévoit dans le Livre sacré que le témoignage de l’épouse vaut la moitié de celui du mari, que la part d’héritage qui revient à une fille correspond à la moitié de celle du garçon, et qu’un homme peut avoir quatre femmes en même temps, tandis qu’aucune femme ne peut être mariée à plus d’un homme en même temps. Et au verset 223 de la sourate 2, Allah dit : « Vos épouses sont pour vous un champ de labour ; allez à votre champ quand et comme vous le voulez. »

– « Allez à votre champ quand et comme vous le voulez », a dit Allah, renchérit Adara, toujours combative. Il n’a pas dit de battre les épouses.

– Il le dit au verset 34 de la sourate 4 : « Celles dont vous craignez la désobéissance, exhortez-les, ensuite éloignez-vous d'elles dans leurs lits et châtiez-les, en dernier ressort. »

– C'est bien ça, insista Adara. Allah dit « exhortez-les » et « châtiez-les ». Une fois de plus, il ne dit pas de les battre.

– À quel genre de châtiment et d'exhortation crois-tu qu'Allah fait référence ?

– Je ne sais pas. Mais il ne parle pas de battre les femmes.

– Le Prophète a parlé.

La femme lui lança un regard interrogateur.

– Que veux-tu dire par là ?

– Il y a un *hadith* qui consigne ces mots du messager de Dieu : « Aucun homme ne sera interrogé sur les raisons pour lesquelles il bat sa femme. » Et dans un autre *hadith* il est écrit que le Prophète s'est plaint de ce que les femmes devenaient insolentes avec leurs maris, et il les a autorisés à les battre.

– Mon mollah a dit que ces *ahadith* ne sont pas totalement sûrs, argumenta-t-elle.

Ahmed haussa les épaules.

– Ils sont cités par Abu Dawud, précisa-t-il comme si c'était un argument suffisant. Et il y a un autre *hadith* d'Al-Bukhari dans lequel quelqu'un demande au Prophète s'il peut battre sa femme et il répond que oui, et il ajoute qu'il faut la corriger avec un *miswak*.

Adara avait du mal à accepter cela. Bien qu'elle sût qu'elle ne pouvait pas se mesurer à Ahmed s'agissant du Coran, elle ne s'avoua pas vaincue.

– Que je sache, tu ne m'as pas battue avec un *miswak*, protesta-t-elle. De plus, pour qu'un croyant batte sa femme, il doit avoir un motif valable. Il ne peut pas la battre simplement parce qu'il en a envie !

– C'est vrai.

– Alors, si c'est vrai, pourquoi m'as-tu battue ?

– Parce que tu m'as désobéi !

– Moi ?

Ahmed fit un pas en avant, énervé, et pointa sur sa femme un doigt accusateur.

– Ne fais pas semblant de ne pas savoir, car j'ai tout vu ! Tu es sortie dans la rue sans être voilée, comme l'a ordonné le Prophète, comme je te l'ai moi-même ordonné et comme il sied à une

musulmane respectueuse. Tu le nies ?

Adara ne sut que dire. Il était vrai que, ces derniers temps, elle se découvrait dès qu'elle sortait dans la rue. Elle était fatiguée des regards bizarres que lui lançaient les *kafirun* portugais qui la voyaient dans un tel accoutrement et elle voulait s'intégrer, circuler sans être observée à tout moment. Elle prenait toujours soin de se voiler à nouveau lorsqu'elle rentrait à la maison, mais visiblement son mari l'avait surprise alors qu'elle enfrenait la règle.

Elle leva les yeux et dévisagea une fois de plus Ahmed avec une expression de défi.

– En effet, je me suis dévoilée dans la rue. Et après ? Quel est le problème ?

Son mari la regarda, ébahi, n'en croyant pas ses oreilles.

– Quel est le... le... (Il secoua la tête, comme pour remettre de l'ordre dans ses pensées.) Tu te moques de moi, femme ?

– Non, je ne me moque pas ! Quel est le problème lorsque les femmes se découvrent ? Tu peux me l'expliquer ?

– Tu es folle ? Ce sont les ordres du Prophète !

– Mais il devait bien avoir une raison pour nous obliger à nous couvrir...

– Mais, tu ne sais donc pas que les hommes... les hommes deviennent excités comme des fous lorsqu'ils voient une femme découverte. Tu ne sais pas quel effet produit une femme à moitié nue sur les hommes ? Ils deviennent fous de désir ! Ça les perturbe complètement.

– Ça les perturbe ?

– Oui, ça les perturbe ! Ils ne peuvent plus travailler ! C'est le chaos total ! La société plonge dans l'anarchie ! C'est la *fitna* absolue !

Adara demeura un moment silencieuse, regardant son mari, comme si elle cherchait par où commencer. Puis elle se leva avec peine et se dirigea lentement vers la cuisine.

– Lorsque je fréquentais ma madrasa au Caire, les professeurs me donnaient aussi cette explication. Elles disaient que nous, les femmes, nous avons un grand pouvoir dans notre corps et que, si nous l'exhibons en public, la société se désintègrera. (Elle s'approcha de la fenêtre et appela son mari.) Viens voir quelque chose.

Sans comprendre où elle voulait en venir, Ahmed s'approcha.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Les femmes *kafirun* se couvrent-elles ?

– Tu sais bien que non, rétorqua-t-il avec mépris. Ces impies sont des catins qui n'ont pas honte d'exhiber leur corps.

Adara montra la rue.

– Alors regarde dehors et dis-moi une chose : tu vois des hommes qui courent partout, fous de désir ? Tu trouves que c'est l'anarchie ? Si ce que toi et les professeurs de ma madrasa dites est vrai, comment expliques-tu que ce pays de *kafirun* soit beaucoup plus organisé et ordonné que le pays des croyants ? Comment expliques-tu que je sorte découverte dans la rue et que les hommes ne me jettent pas de regards lubriques ? Comment expliques-tu que tout fonctionne si bien ici, alors qu'il y a des milliers de femmes découvertes qui se promènent partout ? Où est la *fitna* ? Où est le chaos ? Où est l'anarchie ?

Ahmed parcourut des yeux la rue en face de son appartement. Les choses étaient effectivement bien plus harmonieuses que le désordre auquel il s'était habitué en Égypte. Les gens circulaient tranquillement et les hommes ne semblaient pas perdre la tête chaque fois qu'ils apercevaient une cheville féminine. Il est vrai qu'il avait déjà entendu des ouvriers adresser des propos grivois à des filles, mais c'était relativement rare et, au Caire, n'avait-il pas assisté à des scènes bien plus indécentes ? Il observa au bout de la rue une femme qui passait, les épaules nues, et l'homme qui la croisa sur le trottoir ne manifesta aucun signe de désir lubrique. Comment expliquer un tel mystère ?

Avec un regard de mépris, le mari tourna les talons et quitta la cuisine.

– L'explication est simple, grommela-t-il en sortant. Les *kafirun* ne sont pas de vrais hommes !

XLI

La rousse lascive s'inclina au-dessus de Tomás, révélant, par son chemisier entrouvert, des seins généreux, et se fendit d'un sourire émerveillé.

– Vous désirez autre chose ?

À la question, l'historien se retint.

– Euh... non, merci.

La rousse posa son verre de champagne sur le plateau, sourit à nouveau et se dirigea en se dandinant vers l'avant de l'avion, puis disparut derrière le rideau.

– *Jesus !* s'exclama Rebecca, assise à côté de Tomás, qui avait assisté à la scène. Vous avez un succès fou avec les femmes. Même les hôtesse vous font du gringue !

Le Portugais aux yeux verts fit une petite moue et prit un air de commisération.

– Elles se rendent compte que vous me délaissez, murmura-t-il en feignant de se plaindre.

L'Américaine éclata de rire.

– C'est ça, je vous vois venir, vous tâtez le terrain !

– Hélas, c'est bien la seule chose que j'ai tâchée jusqu'à présent...

Rebecca le regarda à la dérobée.

– Si vous voulez plus, il va falloir le mériter !

– Ah oui ? s'anima Tomás, avec un sourire séducteur. Que dois-je faire ?

L'Américaine se pencha et sortit du sac qui était à ses pieds une chemise cartonnée. Sur la couverture, on pouvait voir l'aigle américaine en haut, le sigle de la NEST au-dessous et les mots *Top Secret* tamponnés à l'encre rouge dans le coin.

– Vous devez faire votre travail, lui répondit-elle sur un ton professionnel, en lui tendant le dossier. Lisez.

Avec un air résigné, l'historien prit la chemise cartonnée et l'ouvrit. Il y trouva des feuilles portant en titre la mention *Al-Qaïda*. Il alla directement aux photos, quelques pages plus loin. Certaines montraient des hommes portant des vêtements arabes, le visage caché, des armes à la main ; d'autres, représentant des bâtiments, avaient été prises par voie aérienne ou directement sur place, on pouvait lire *Camp d'entraînement* en légende ; sur d'autres encore on distinguait des chiens morts à l'intérieur de ce qui semblait être une chambre étanche. Enfin, sur quelques-unes, on voyait divers portraits d'Arabes, dont deux d'Oussama ben Laden tenant une kalachnikov.

– Ça, c'est un dossier sur Al-Qaïda, constata Tomás.

– C'est dingue, Tom, quel génie vous êtes !

Ignorant l'ironie, le Portugais ferma la chemise et la rendit à Rebecca.

– Écoutez, je ne suis pas du tout un génie, dit-il. Je suis historien et ce sujet est de votre ressort, pas du mien.

– Mais vous travaillez pour la NEST, Tom, et nous avons une urgence, argumenta Rebecca. Votre ancien élève vous a dit qu'Al-Qaïda est en possession de matière radioactive. Les inscriptions en russe sur les caisses qu'il a photographiées indiquent qu'il s'agit d'uranium enrichi à plus de quatre-vingt-dix pour cent. Autrement dit, de qualité militaire. C'est très grave et, puisque vous participez à l'opération, il serait bon que vous vous familiarisiez avec le sujet.

– Vous avez déjà lu tout ce dossier ?

– Bien sûr !

Tomás prit le verre de champagne que l'hôtesse lui avait apporté et en avala une gorgée.

– Alors, faites-moi un résumé.

Rebecca soupira, vaincue, et ouvrit la chemise.

– Très bien, dit-elle. Ceci est ce que nous savons des projets d'Al-Qaïda en ce qui concerne la fabrication et l'utilisation de bombes nucléaires, projets qui remontent aux années quatre-vingt-dix. Un certain Jamal Ahmad al-Fadl, un Soudanais qui a fait défection, a révélé qu'à cette époque Ben Laden avait voulu acheter pour un million et demi de dollars d'uranium enrichi. Notre informateur dit avoir vu, de ses propres yeux, un cylindre avec une série de lettres et de chiffres gravés dessus, notamment un numéro de série et les mots *Afrique du Sud*, indiquant l'origine de l'uranium enrichi.

– Qu’est-il arrivé à cet uranium ?

– Nous l’ignorons.

Tomás regarda la chemise.

– Vu l’épaisseur de ce dossier, je suppose que vous avez d’autres pistes.

L’Américaine feuilleta les documents contenus dans la chemise.

– Bien sûr, confirma-t-elle en sortant une photo qu’elle présenta à Tomás. Vous voyez ça ?

Sur l’image, on distinguait un alignement de tentes misérables, avec des hommes en turban, des femmes qui cuisinaient au-dessus d’un feu de bois et des enfants en guenilles qui jouaient par terre.

– On dirait un camp de réfugiés.

– Bravo ! Exactement ! s’exclama-t-elle. C’est le camp de Nasir Bagh, à la frontière entre le Pakistan et l’Afghanistan. En 1998, la police y a trouvé dix kilos d’uranium enrichi. Il était aux mains de deux Afghans qui allaient se rendre en Afghanistan. (Elle baissa la voix, comme si elle faisait un aparté.) Vous savez qui opérait librement en Afghanistan à cette époque, n’est-ce pas ?

– Al-Qaïda.

Rebecca rangea la photo et en sortit deux autres.

– Vous êtes imbattable aujourd’hui, vous devinez tout, sourit-elle. (Elle lui présenta les deux autres photographies.) Vous connaissez ces messieurs ?

Le Portugais lut les légendes qui se trouvaient sous les images.

– À en juger par ce que je peux lire, il s’agit de Bashiruddin Mahmood et d’Abdul Majeed, dit-il en désignant chaque photo. Mais je ne sais pas du tout qui sont ces hommes.

– Tous deux faisaient partie du programme d’armement nucléaire pakistanais, indiqua-t-elle. (Elle désigna le premier homme.) Bashiruddin Mahmood est l’un des principaux experts pakistanais en uranium enrichi. Il a travaillé pendant trente ans à la Commission de l’énergie atomique du Pakistan et a été l’un des artisans essentiels du complexe de Kahuta, où les Pakistanais ont produit de l’uranium enrichi pour leur première bombe atomique. Il a également dirigé le réacteur de Khosib, qui produit du plutonium pour les bombes atomiques, mais il a été contraint de démissionner après avoir déclaré en public que les armes nucléaires pakistanaises appartenaient à l’ensemble de l’*umma* et encouragé la fourniture d’uranium enrichi et

de plutonium militaire à d'autres pays islamiques. Le Pakistan le faisait déjà, mais visiblement il fallait éviter de le reconnaître publiquement.

– Un individu à la langue bien pendue, donc, railla Tomás. Mais pour quelle raison me parlez-vous de ces personnes peu recommandables ?

– Parce qu'ils se sont rendus à Kaboul pour participer à une réunion avec Ben Laden en août 2001, un mois avant les attentats de New York et de Washington. Langley n'a eu vent de cette rencontre qu'après le 11 Septembre, ce qui a failli rendre la CIA hystérique. La chose a été jugée si grave que le chef de la CIA, George Tenet, s'est rendu lui-même à Islamabad pour s'entretenir avec le Président Musharraf. Mahmood et Majeed ont alors été arrêtés par les autorités pakistanaises et interrogés par des équipes conjointes pakistano-américaines. Mahmood a nié avoir jamais rencontré Ben Laden.

– Et alors, qu'avez-vous fait ? Vous lui avez plongé la tête dans l'eau, comme vous l'avez fait aux fondamentalistes détenus à Guantanamo ?

– Ce n'est pas l'envie qui manquait, murmura Rebecca, comme si elle faisait une confidence. Mais, compte tenu des circonstances, nous ne pouvions pas adopter d'entrée de jeu des méthodes trop musclées. Au lieu de cela, les agents de la CIA ont décidé de le soumettre au détecteur de mensonges. La machine a montré que le type mentait.

– Surprenant, ironisa Tomás.

– N'est-ce pas ? Nous sommes donc allés interroger son fils. Le garçon a révélé que Ben Laden avait demandé à son père comment on fabriquait une arme nucléaire. Après que le fils eut vendu la mèche, Mahmood a reconnu qu'il était effectivement allé à Kaboul et qu'il s'était réuni, pendant trois jours, avec Ben Laden et son bras droit, Ayman al-Zawahiri. Il a fini par admettre qu'Al-Qaïda voulait vraiment fabriquer des armes nucléaires. Les compagnons de Ben Laden ont dû lui dire que le Mouvement islamique d'Ouzbékistan leur avait fourni du matériel nucléaire et ils voulaient savoir comment l'utiliser. Mahmood leur a sans doute expliqué que l'uranium dont ils disposaient suffirait à peine pour une bombe sale, mais ne permettait en aucun cas de provoquer une explosion nucléaire. Il nous a dit qu'il avait eu le sentiment qu'Al-Qaïda manquait de connaissances techniques et que le projet n'en était qu'à ses balbutiements.

– Quoi qu’il en soit, à présent il n’y a plus de doutes, conclut Tomás. Al-Qaïda veut effectivement produire des armes nucléaires.

Rebecca lui jeta à nouveau un regard sarcastique.

– N’ai-je pas dit que vous étiez un génie ? Bien sûr qu’Al-Qaïda veut fabriquer des armes nucléaires ! C’est d’ailleurs pour ça que nous pensons que Mahmood ne nous a pas dit tout ce qu’il savait. Si Al-Qaïda manquait de connaissances techniques, il ne fait guère de doutes que lui-même et Majeed leur ont fourni des instructions détaillées sur la manière de produire une bombe atomique. Mais Mahmood ne pouvait pas l’avouer, n’est-ce pas ?

– À moins de se griller complètement.

L’Américaine rangea les deux photos dans le dossier d’où elle sortit plusieurs pages agrafées.

– Maintenant, j’aimerais que vous jetiez un coup d’œil là-dessus, dit-elle en lui tendant le document. Traduisez-moi le titre.

Tomás prit les papiers et les feuilleta. Il y avait vingt-cinq pages écrites en arabe, remplies de diagrammes et de dessins. Il revint à la première page et déchiffra les caractères arabes du titre.

– *Superbombe*.

Rebecca reprit le document.

– Lorsque nous avons envahi l’Afghanistan au lendemain des attentats du 11 Septembre, nous avons pénétré dans des bâtiments, des abris, des grottes et des camps d’entraînement d’Al-Qaïda, où nous avons découvert des milliers de documents avec force détails sur les activités et les projets de l’organisation de Ben Laden. L’analyse de cette documentation a révélé qu’Al-Qaïda s’efforçait activement de mettre la main sur des armes de destruction massive. (Elle indiqua les feuillets.) Ce document, *Superbombe*, a été découvert dans la maison d’Abu Khabab, à Kaboul. Abu Khabab est un membre important d’Al-Qaïda. (Elle feuilleta le document.) Voici des informations détaillées sur divers types d’armes nucléaires existantes. En outre, on trouve dans ces pages tous les détails techniques nécessaires pour déclencher une réaction en chaîne, y compris les propriétés des matériaux nucléaires. En d’autres termes, il s’agit là d’un véritable manuel pour fabriquer une bombe atomique.

Elle rangea le manuel en arabe dans son sac et en sortit encore une photo qu’elle montra à Tomás.

– Cet individu s’appelle José Padilla, dit-elle. Il est de Chicago.

Nous l'avons arrêté à l'été 2002, après qu'il eut rencontré au Pakistan le chef des opérations d'Al-Qaïda, Abu Zubaydah. Notre ami Padilla s'était proposé de fabriquer une bombe atomique, mais Zubaydah lui a demandé de rentrer aux États-Unis afin d'y acquérir du matériel radioactif qui servirait d'explosif, et ainsi produire une bombe sale qui pourrait contaminer une vaste zone. C'est intéressant de voir qu'Al-Qaïda a refusé la proposition de Padilla, vous ne trouvez pas ? Selon toute vraisemblance, elle ne l'a fait que parce qu'elle avait sans doute déjà lancé son propre projet de bombe atomique.

– La bombe de Zacarias.

– Tout à fait. Sinon, Zubaydah n'aurait jamais rejeté la proposition de Padilla. Il ne fait aucun doute qu'Al-Qaïda a déjà...

– Mesdames et messieurs, nous allons amorcer notre descente, annonça une voix suave, sans doute celle de l'hôtesse rousse. Veuillez attacher vos ceintures de sécurité et redresser vos sièges. Nous allons atterrir à l'aéroport d'Erevan à treize heures trente-cinq heure locale, c'est-à-dire dans une demi-heure environ. Merci de voyager avec...

– Je n'ai toujours pas compris pourquoi diable vous m'avez amené en Arménie, grommela Tomás.

– Je vous ai expliqué que nous devons tirer tout ça au clair, dit Rebecca. Mon contact russe opère à Erevan et, si nous voulons nous entretenir avec lui, nous devons le rencontrer chez lui. En fin de compte, c'est nous qui le sollicitons, non ? Soyez patient.

– Ce détour par Erevan, c'est à cause des inscriptions en cyrillique sur la photo de Zacarias ?

– Oui, mais pas seulement. (Elle désigna à nouveau la chemise cartonnée.) Avant de quitter Lahore, j'ai appelé Langley, qui m'a dit que la photo est parfaitement plausible, car elle est conforme à toutes les informations dont nous disposons. Nous savons que, dans les années quatre-vingt-dix, des éléments d'Al-Qaïda se sont rendus dans trois États d'Asie centrale qui appartenaient auparavant au bloc soviétique et, profitant du chaos qui a suivi l'effondrement du système communiste, ils ont tenté d'acheter une ogive nucléaire ou du matériel permettant de fabriquer une bombe atomique.

– Ils y sont parvenus ?

– Nous sommes convaincus que non. Mais, en 1998, on a appris qu'ils avaient versé deux millions de dollars à un Kazakh qui leur avait promis de leur remettre un engin nucléaire soviétique de la taille

d'une valise.

– Quelle valise ? Une de celles dont a parlé le général Lebed, l'ancien conseiller du Président Eltsine ?

– Celles-là mêmes !

– Si je me souviens bien de l'enregistrement que M. Bellamy nous a montré à Venise, le général Lebed a déclaré dans une interview à la télévision américaine que plusieurs valises de ce type avaient disparu. Vous êtes en train de me dire qu'Al-Qaïda a mis la main sur l'une d'elles ?

– C'est une possibilité. D'ailleurs, cette année-là, la revue arabe *Al Watan al-Arabi* a indiqué qu'Al-Qaïda avait acheté vingt ogives nucléaires à des mafieux tchéchènes pour trente millions de dollars et deux tonnes d'opium. Nous n'avons pas été en mesure de confirmer cette information. Mais, selon Hamid Mir, le biographe de Ben Laden, Ayman al-Zawahiri, le numéro deux d'Al-Qaïda, lui aurait dit en 2001 qu'Al-Qaïda possédait déjà des engins nucléaires, et qu'il suffisait de disposer de trente millions de dollars et de prospecter un peu le marché noir d'Asie centrale pour acquérir du matériel atomique de fabrication soviétique. D'après Al-Zawahiri, Al-Qaïda s'était d'ailleurs déjà procuré quelques armes nucléaires de petit format. Ces informations proviennent de sources différentes, mais elles concordent toutes et semblent même se compléter. Comme vous pouvez le comprendre, cela nous préoccupe énormément.

– Vous pensez que la photo de Zacarias constitue la preuve indubitable que tout ça est véridique ?

Rebecca regarda par le hublot de l'avion.

– C'est ce que nous allons savoir à Erevan.

L'appareil avait déjà amorcé sa descente, oscillant légèrement selon la direction du vent. L'hôtesse passa à côté de Tomás et lui lança encore un sourire charmeur, mais l'historien était tellement plongé dans ses pensées qu'il ne s'en aperçut même pas.

– Qui est la personne avec laquelle nous allons parler ? voulut-il savoir.

– Préparez-vous à rencontrer un personnage un peu spécial. Il s'appelle Oleg Alekseev.

– D'accord, mais qui est-il ?

– Un ancien colonel du Komitet Gosudarstveno Bezopasnosti.

– Hein ?

Rebecca remit la chemise cartonnée dans son sac et vérifia que sa ceinture de sécurité était attachée, se préparant pour la phase finale de l'atterrissage.

– Le KGB.

XLII

Ahmed appréciait le cours de langues anciennes, surtout parce que les thèmes abordés étaient liés au Moyen-Orient. Le professeur Noronha commença par enseigner aux étudiants quelques rudiments des langues de la Mésopotamie, l'ancien « pays des deux fleuves », l'Iraq actuel, puis il évoqua plus longuement l'Égypte et la langue des pharaons, le copte.

Il était naturel que la matière intéresse l'étudiant arabe puisqu'elle abordait l'histoire de son propre pays. Bien que musulman, l'étudiant se considérait aussi comme un bon Égyptien et ressentait secrètement de l'orgueil pour ses ancêtres, même ceux de la période préislamique. Tout en vivant dans la *jahiliya*, ils avaient su ériger d'extraordinaires pyramides qu'il avait tant de fois contemplées pendant son enfance au Caire. Ces édifices grandioses, posés sur le plateau de Gizeh, n'étaient-ils pas dignes d'admiration ?

Un jour, alors qu'il se préparait à assister à l'un de ces cours, en feuilletant le journal il tomba sur une nouvelle qui appela son attention. Intitulé « *Massacre à Louxor* », l'article rendait compte du massacre de plus de soixante touristes *kafirun* par ce que le journal qualifiait de « radicaux islamiques », mais qui étaient pour Ahmed de véritables musulmans.

– *Allahu akbar !* s'exclama-t-il, s'efforçant de maîtriser l'excitation qui s'était emparée de lui. (Après avoir vérifié que personne ne l'observait, il murmura une prière.) Que le grand djihad soit enfin déclaré et que Dieu, le Tout-Puissant, nous aide à vaincre !

Convaincu que cet événement marquait le début d'un mouvement qui aboutirait à la chute du régime *jahili* et à la prise du pouvoir par les véritables croyants, il eut envie de rentrer immédiatement en Égypte afin de participer au djihad. Dès qu'il arriva chez lui, il appela Salim, son contact d'Al-Gama'a al-Islamiyya à Londres. Salim lui laissa

entendre, à demi-mots, que le mouvement était effectivement responsable de cet acte glorieux.

Ahmed exultait, excité et rempli d'orgueil.

– C'est un grand jour pour l'*umma*, déclara-t-il, débordant d'enthousiasme. Tu crois que je peux prendre le premier avion pour me joindre au djihad ?

– Ce n'est pas le bon moment, lui souffla la voix à l'autre bout du fil. Les événements à Thèbes ont conduit le Pharaon à réprimer durement les croyants. La situation est très dangereuse et instable. Remercie Dieu d'être là où tu es. Tu dois y rester pour le moment.

Ahmed savait que, pour des raisons de sécurité, son interlocuteur utilisait un langage codé. Thèbes était l'ancien nom de Louxor, et le pharaon était le Président Moubarak. Le régime allait poursuivre les véritables croyants, comme il l'avait fait après l'assassinat de Sadate.

– Mais le peuple est avec nous ?

Salim hésita, cherchant la meilleure façon de décrire la manière dont les Égyptiens avaient accueilli cette action.

– D'après les informations dont je dispose, mon frère, notre peuple est plongé dans la *jahiliya*. Nous devons donc agir avec une extrême prudence. Pour assurer le triomphe de la véritable foi, le Prophète, que la paix soit avec lui, a choisi de procéder à la révélation par étapes. Nous devons suivre son bel exemple et faire preuve de patience.

Ces paroles judicieusement choisies indiquaient que la journée de gloire et de martyre n'avait pas été bien accueillie par l'homme de la rue. C'était une information déconcertante.

Cependant, Ahmed ne se découragea pas.

– Quand me permettrez-vous de m'associer au djihad ? Quand ?

– Sois patient et attends.

– Je n'ai fait que ça jusqu'à présent, mon frère. Mais je sens que mon heure est arrivée. Quand ferez-vous appel à moi ?

Son interlocuteur marqua une courte pause, peut-être pour réfléchir à ce qu'il pouvait dire au téléphone. Il respira profondément et finit par répondre.

– Le jour approche.

Le massacre de Louxor renouvela l'intérêt d'Ahmed pour l'Égypte ancienne, le sujet de ses premiers cours à la faculté. Il était néanmoins

un peu surpris car, après avoir abordé la civilisation égyptienne et les hiéroglyphes, le professeur Noronha passa directement à l'Ancien Testament et à l'hébreu, puis au Nouveau Testament et à l'araméen et au latin. Le cours, semestriel, était sur le point de s'achever et le professeur n'avait pas encore abordé la plus grande et la plus importante période de l'histoire de l'humanité. L'islam.

Ahmed avait toujours tenu à s'asseoir dans un coin discret de la salle, afin de ne pas attirer l'attention sur lui. Cependant, constatant que le semestre tirait à sa fin, il décida de s'adresser à l'enseignant lors de l'un des derniers cours. Il l'aborda à la sortie de la salle, se présenta et posa sa question.

– Professeur, vous n'allez pas parler de l'islam ?

– Hélas, non.

– Pourquoi ?

– Tout d'abord parce qu'on n'aura pas le temps, car ce cours ne dure qu'un semestre, expliqua Tomás. Ensuite parce que l'arabe n'est pas précisément une langue ancienne, comme vous devez le savoir. Or, ce cours porte justement sur les langues anciennes et...

– L'arabe du Coran est une langue ancienne, interrompit Ahmed. D'ailleurs, de nombreux locuteurs de l'arabe contemporain ne le comprennent pas. De plus, l'arabe est la langue de Dieu. C'est en arabe qu'Allah s'est adressé aux croyants.

– Les juifs disent que c'est en hébreu...

– Les juifs sont des menteurs ! s'écria Ahmed, irrité par la référence au peuple maudit pour avoir rompu l'Alliance avec Dieu. Mahomet a dit : « L'heure ultime ne viendra que lorsque les musulmans auront combattu les juifs et les auront tués, lorsque les juifs se cacheront derrière un rocher ou un arbre, et que le rocher ou l'arbre diront : "Ô musulman, ô serviteur d'Allah, un juif se cache derrière moi ; viens le tuer". » Ainsi a parlé le Prophète et ses paroles expriment le sort que nous réservons à ces misérables.

Tomás resta un instant bouche bée, ahuri par l'agressivité verbale de l'étudiant.

– Bien... hésita-t-il. Cela... enfin, cela ne fait pas partie de ce cours.

Sentant qu'il avait perturbé le professeur, Ahmed baissa la voix, mais ne changea pas de sujet.

– Certes, mais comment pouvez-vous ignorer l'islam ? insista-t-il. Il

est important que les gens de ce pays connaissent la parole d'Allah.

– Sans aucun doute, acquiesça le professeur, un rien agacé par le ton arrogant de l'étudiant. Mais ce cours porte sur les langues anciennes et l'islam n'est pas au programme pour les motifs que je vous ai indiqués, et pour un autre encore : je ne connais pas l'arabe et je ne suis pas expert en questions islamiques.

– Mais vous devriez l'apprendre. N'êtes-vous pas curieux ?

– Oui, vous avez raison. D'ailleurs, pour vous dire la vérité, je songe à aller apprendre l'arabe dans un pays islamique. Je m'intéresse beaucoup à la cryptanalyse et le premier traité qui ait été publié sur la question est rédigé en arabe. J'aimerais pouvoir le lire dans le texte.

– Voilà une excellente idée, approuva Ahmed. Vous n'avez qu'à aller dans un pays arabe apprendre la langue et vous initier, en même temps, à l'islam. Qui sait, vous finirez peut-être par vous convertir.

– En effet, qui sait ?

Tomás commença à s'éloigner de cet étudiant qui devenait quelque peu importun, mais il l'entendit prononcer les dernières phrases.

– N'oubliez pas que l'histoire n'est pas encore finie, lança Ahmed derrière lui, en guise d'avertissement. Un jour ce seront les historiens musulmans qui analyseront le passé chrétien de la péninsule Ibérique.

Montant déjà l'escalier, le professeur leva la main et fit un signe.

– Au revoir.

– L'islam reviendra.

Ahmed était étendu sur son lit, relisant les *ahadith* compilés dans le *Sahih Bukhari* pour essayer de se détendre après sa journée de travail. Il rouspéta en entendant la sonnette de la porte, mais il ne bougea pas.

– Adara ! appela-t-il. Va voir qui c'est !

Les textes islamiques étaient sa seule compagnie pendant ses loisirs et il n'avait pas envie de se lever. Il avait la trentaine et songeait, depuis quelque temps, à prendre une deuxième femme. La vie avec Adara était un enfer et, de plus, elle ne lui avait toujours pas donné de fils. Il avait déjà pensé, à trois reprises, à lui dire de vive voix « Je te renie ! » et à divorcer, mais il ne cessait de remettre cela à plus tard.

La meilleure solution était sans doute de prendre une seconde épouse, une fille respectueuse, obéissante et féconde. Comme les musulmanes au Portugal lui paraissaient trop déviantes, à cause de l'influence licencieuse des *kafirun*, il demanderait à sa famille de lui

trouver une vierge en Égypte.

Il réfléchit encore. Non, ça ne pouvait pas marcher. Il vivait au Portugal et les maudits *kafirun* risquaient de lui causer des problèmes s'il avait une deuxième femme. La meilleure solution serait peut-être de divorcer.

En entendant la sonnerie pour la seconde fois, Ahmed leva les yeux au ciel et respira profondément ; il se souvint qu'Adara était sortie faire des courses. Avec un soupir d'impatience, il posa le livre sur la table de chevet et se leva pour aller ouvrir la porte.

– C'est qui ? demanda-t-il en portugais.

Un homme à la barbe fournie et en vêtements blancs islamiques se tenait dans le couloir de l'immeuble.

– Ahmed ibn Barakah ? interrogea l'inconnu, un musulman de toute évidence.

– C'est moi, répondit-il en arabe. Que puis-je faire pour vous ?

– Je m'appelle Ibrahim Sakhr, dit l'homme en se présentant. Je viens de la part d'Ayman bin Qatada.

En entendant le nom de son ancien professeur, Ahmed eut un large sourire et invita l'inconnu à entrer. Il le fit asseoir dans le meilleur sofa et lui offrit du thé et des biscuits. Après les politesses d'usage, l'hôte posa la question qui engageait le visiteur à expliquer la raison de sa présence.

– Comment va Ayman ?

– Actuellement, il est au Yémen.

– C'est vrai ? s'étonna Ahmed. Et que fait-il là-bas ?

– Il sert l'islam.

L'hôte jeta un regard songeur par la fenêtre, comme s'il sondait l'espace au-delà de l'horizon.

– Ah, le Yémen ! s'exclama-t-il. Quelle chance ! il travaille toujours pour Al-Gama'a ?

– Bien sûr. Ayman est un bon musulman. (Ibrahim avala une gorgée de thé.) Et toi ? Es-tu toujours un bon musulman ?

– Moi ? Bien sûr.

– Tu n'as pas été corrompu par la *jahiliya* qui sévit dans ce pays de *kafirun* ?

– Jamais !

– Nous savons que tu n'as pas tenu des propos de véritable croyant en public...

Ahmed fut presque offensé par cette observation.

– Que veux-tu dire par là, mon frère ? Tu insinues quelque chose ?

– Je ne fais que répéter ce que j’ai entendu.

– Il est vrai que j’ai évité de faire des déclarations susceptibles de révéler que je suis sur le chemin de la vertu. Mais je n’ai fait qu’obéir aux instructions que j’ai reçues d’Al-Gama’a ! Ayman m’a demandé de ne pas me faire remarquer et d’éviter qu’on ne devine que je suis un croyant véritable ! Comment peux-tu à présent faire des insinuations aussi offensantes ? Pour quelle raison tu...

Le visiteur posa la main sur son épaule.

– Calme-toi, mon frère, dit-il d’une voix sereine. C’était pour te sonder.

– Tu n’imagines pas ce qu’il m’en coûte de me taire malgré tout ce que je vois autour de moi ! Il y a dans ce pays des gens qui se prétendent croyants et qui boivent du vin et laissent leurs femmes s’exposer aux regards impudiques ! Tu crois peut-être que je ne meurs pas d’envie de les sermonner ? Mais les ordres d’Al-Gama’a sont clairs et, avec l’aide de Dieu, je m’efforce de les respecter.

– Je sais mon frère, insista Ibrahim. Je voulais juste m’assurer que ton silence signifiait que tu respectais les ordres et que tu ne t’étais pas laissé corrompre par les *kafirun*.

– J’espère qu’il ne reste pas l’ombre d’un doute dans ton esprit.

– Sois tranquille, l’assura le visiteur. Maintenant je suis convaincu de ce qu’Ayman disait à ton sujet.

Ahmed prit la théière fumante et, tâchant de se calmer, versa encore un peu de thé dans la tasse du visiteur.

– Heureusement ! Parfois, j’ai l’impression qu’Al-Gama’a m’a oublié...

– On ne t’a pas oublié.

– On dirait que si ! Voilà plus de quinze ans qu’on m’a envoyé ici. Qu’attendent de moi les frères ? Quelle est mon utilité ici, dans ce pays de *kafirun* ?

Ibrahim prit un biscuit et le trempa dans la tasse.

– En réalité, nous avons une mission pour toi.

L’hôte ouvrit de grands yeux, soudain rempli d’espoir. Il attendait ce jour depuis qu’il avait appris le massacre de Louxor.

– Sérieusement ? (Il leva les yeux au plafond, presque comme s’il priait.) Dieu est grand ! Il est *Al-Karim*, le Bienveillant, et *As-Samad*,

l'Éternel ! (Il regarda le visiteur.) Comme il est bon de savoir que je n'ai pas été oublié !

Ibrahim croqua le biscuit ramolli.

– Tu ne l'as pas été.

– Quelle est la mission qui m'est destinée, mon frère ?

– Nous voulons que tu t'entraînes pour devenir un moudjahidine.

Ahmed ne pouvait croire ce qu'il venait d'entendre. S'entraîner pour devenir un moudjahidine ?

– Mais... mais, c'est mon rêve ! Par Allah, c'est merveilleux ! C'est tout ce que je désire dans la vie !

– Encore heureux, sourit Ibrahim, satisfait de voir tant d'enthousiasme. Tu es un véritable croyant, ça ne fait aucun doute. (Il haussa un sourcil.) Ton passeport est à jour ?

– Tout est en ordre.

L'homme d'Al-Gama'a sortit une enveloppe de sa poche et la tendit à Ahmed. Celui-ci l'ouvrit avec une expression intriguée et vit qu'elle contenait une liasse de dollars et une liste de contacts, avec des numéros de téléphone et des adresses. Il leva les yeux sur Ibrahim avec un air interrogateur.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Ce sont les personnes que tu vas contacter lorsque tu arriveras là-bas.

– Là-bas où ? Au camp d'entraînement ?

Le visiteur indiqua du doigt une des adresses figurant sur la liste et son regard scintilla.

– En Afghanistan.

XLIII

– Nous sommes suivis.

Tomás regardait la silhouette qui se reflétait dans la vitrine d'une des boutiques de la rue Abovyan, l'une des principales artères du centre d'Erevan, et observait distraitemment l'image de l'homme qui semblait les surveiller.

– Je sais, rétorqua Rebecca, sans s'inquiéter. Je l'avais déjà remarqué à la réception de l'hôtel.

– Que fait-on ?

– Rien.

Une telle réponse déconcerta Tomás.

– Mais... comment ça... on laisse le type nous suivre ? On ne fait rien ?

– Que suggérez-vous ? Vous voulez partir en courant ? Ou vous préférez que je sorte mon arme et que je le descende ?

– Eh bien, je ne sais pas... Vous êtes plus habituée que moi à faire face à ce genre de situation.

Rebecca poussa Tomás par le bras, lui faisant signe d'avancer.

– Ne faites pas attention. Poursuivons notre promenade et nous verrons bien ce qui arrivera.

Cela faisait dix minutes qu'ils avaient quitté l'hôtel situé sur Abovyan et qu'ils marchaient le long d'une petite place dominée par l'antique Kino Moskva, un immense complexe de cinémas d'architecture soviétique inimitable. Au pied de ce monument de l'avant-garde communiste, il y avait une terrasse avec des auvents recouverts de publicités pour Coca-Cola, ironie qui n'échappa pas à Tomás.

Ils traversèrent la rue et descendirent Abovyan. C'était une rue élégante, avec de nombreuses boutiques et des trottoirs spacieux. Partout on pouvait voir des publicités pour les principaux produits

arméniens, notamment des tapis et des brandys, et les gens avaient une apparence moyen-orientale, même si leurs vêtements et leur culture étaient nettement occidentaux. Rien d'étonnant à cela, on était dans le plus ancien pays chrétien au monde.

Erevan leur fit l'impression d'une ville où régnait un certain désordre, et qui ressemblait à un grand bazar, même si le centre avait l'air plus soigné. Surtout ici, sur Abovyan, l'artère la plus huppée de la ville. Le trottoir sur lequel ils marchaient s'élargit considérablement, menant à une énorme place dominée par un restaurant, le Square One.

Le Portugais regarda autour de lui, comme s'il découvrait l'endroit et, du coin de l'œil, il chercha la silhouette qui les suivait depuis l'hôtel.

– Il ne nous a pas lâchés, observa-t-il.

– Laissez-le, répondit Rebecca avec une certaine indifférence. Profitez plutôt de la promenade.

– Mais je ne suis pas venu ici pour faire du tourisme, argua Tomás, sur un ton entre la plainte et la récrimination. Quand est-ce qu'on va rencontrer votre Russe ?

– Je ne sais pas. J'attends que le colonel entre en contact avec nous.

– Il sait que nous sommes ici ?

– Bien sûr qu'il le sait. (Elle fit un signe de la tête en direction de l'individu qui les suivait.) D'ailleurs, je parie que ce type est un de ses hommes.

Avec un geste presque mécanique, Tomás se retourna et regarda directement l'homme.

– Vous croyez ? murmura-t-il.

– C'est ce que nous allons voir.

La rue Abovyan débouchait sur la surprenante place de la République, le centre d'Erevan et le cœur de la ville. De forme ovale, la place était entourée de bâtiments élégants, aux façades de brique ocre et rouge, et de larges arcades ; elle était une synthèse entre l'imposant style architectural soviétique et les lignes traditionnelles arméniennes. Le centre de la place était occupé par des fontaines grandioses, vers lesquelles se tournèrent les deux visiteurs pour admirer les jets d'eau.

Du coin de l'œil, Tomás continuait d'observer l'ombre qui les suivait. Rebecca pouvait trouver cela normal, mais lui n'était pas

habitué aux filatures et ça le rendait nerveux. Il s'aperçut que l'homme était au téléphone et, quelques instants plus tard, qu'il rangeait son appareil et se dirigeait vers eux.

– Attention ! dit Tomás en posant la main sur l'épaule de Rebecca. Le type vient par ici.

L'Américaine se retourna et dévisagea l'homme qui s'approchait effectivement sans chercher à se dissimuler. Maintenant qu'il était plus près d'eux et qu'ils pouvaient mieux le détailler, ils remarquèrent qu'il avait le type arménien, un nez proéminent et le visage émacié.

– Qui est Scott ? demanda l'homme dans un anglais rudimentaire.

– C'est moi, dit-elle. Rebecca Scott.

– J'ai un message pour vous de la part du colonel Alekseev. Il veut vous voir, ce soir, au CCCP.

C'était le sigle russe d'URSS, l'ancienne Union soviétique, ce qui ne manqua pas de surprendre les deux visiteurs.

– CCCP ? s'étonna Rebecca. Je ne comprends pas.

– C'est un établissement sur Nalbandyan, à côté de la place Sakharov. (Il désigna une rue en face de la place de la République.) C'est cette rue-là. Soyez au CCCP à vingt-deux heures pile. (Il porta la main au front et fit un salut militaire.) Au revoir.

L'homme s'éloigna, sa mission achevée. Tomás le regarda remonter la rue Abovyan, jusqu'à ce qu'il sente le regard de Rebecca posé sur lui.

– Vous voyez, dit-elle. Le colonel ne fait jamais faux bond.

XLIV

Peshawar.

Ce nom était une légende et le goût à la fois âpre et exotique de l'aventure parcourait cette grande ville.

Combien de fois les journaux égyptiens avaient-ils évoqué ce lieu magique dans des articles qui rendaient compte de la glorieuse épopée que fut le djihad contre les *kafirun* soviétiques ! Une main sur sa valise et l'autre accrochée à une poignée, Ahmed s'efforçait de garder l'équilibre dans un pittoresque autocar bondé qui bringuebalait dans les rues de Peshawar, zigzaguant au milieu de la circulation. L'autocar était tellement plein qu'il y avait des gens sur le toit. Arborant des couleurs criardes, la carrosserie recouverte de tôles dorées ou de morceaux d'aluminium aux motifs farfelus, les phares agrémentés de sourcils métalliques, on aurait dit un palais ambulante.

Ils longèrent un bâtiment grandiose, rouge sombre, surmonté de coupes arrondies, dans le plus pur style néomoghol, et Ahmed jeta un regard interrogateur au Pakistanais qui se contorsionnait à côté de lui.

– C'est le musée, indiqua l'homme en anglais.

L'autocar déboucha dans une rue particulièrement animée et s'immobilisa avec un grincement de freins. Partout des voitures klaxonnaient presque sans discontinuer, les pots d'échappement crachaient des nuages de fumée grise et les passants se faufilaient entre les véhicules, tels des fourmis. Agacé par le chaos qui régnait autour de lui, Ahmed dévisagea à nouveau son compagnon de voyage.

– La mosquée Mehmet Khan, c'est encore loin ? demanda-t-il, rongé d'impatience.

L'homme tendit le bras devant lui.

– C'est juste là, près du Khyber Bazar, indiqua-t-il. Quand vous y

arriverez, tournez à gauche et prenez la rue des Orfèvres. Vous verrez la mosquée un peu plus loin.

Ahmed sauta de l'autocar, traversa l'océan de voitures et de carrioles jusqu'au trottoir de gauche, puis se dirigea vers le fond de l'artère embouteillée. La rue appartenait aux hommes, tous en vêtements traditionnels ; on ne voyait aucune femme nulle part.

La rue aboutissait au bazar, en plein cœur de la vieille ville, où la confusion était plus grande encore, si une telle chose était possible. On y trouvait une infinie variété de marchands : de lunettes, de malles, de casseroles, de vêtements, un bric-à-brac incroyable, et les trottoirs débordaient d'étals ambulants couverts de *miswak*, ces brosses à dents naturelles en bois d'arak, mais aussi de sucreries comme les *tooth* et les fruits secs, surtout des dattes.

Se rappelant les instructions qu'il avait reçues avant de quitter Lisbonne, le visiteur égyptien s'arrêta devant une boutique de vêtements et désigna une tunique traditionnelle blanche, accrochée à un cintre.

– Comment ça s'appelle, ça ?

Le vendeur regarda la tunique.

– *Shalwar kameez*.

Ahmed sourit, amusé par la ressemblance inattendue entre le mot pakistanais *kameez* et le portugais *camisa*, signifiant chemise. Soit Vasco de Gama avait introduit le terme portugais dans le sous-continent indien, soit il avait rapporté le mot ourdou avec lui au Portugal.

– Donnez-moi celui-ci.

Le commerçant évalua sa taille à l'œil, sortit un *shalwar kameez* plié dans son emballage, et le remit au client. Ahmed désigna ensuite les chapeaux traditionnels afghans posés les uns sur les autres sur un plateau.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ?

– Des *pakol*.

– Donnez-m'en un aussi.

Il régla, demanda où se trouvait la rue des Orfèvres et poursuivit son chemin, tenant ses achats pliés dans un sac en plastique dans une main et sa valise dans l'autre. Ici et là se répandaient des odeurs d'épices, présentées en tas multicolores dans des sacs de toile ou des sachets en plastique. Dans d'autres ruelles on ne voyait pas de voitures

mais des motos et des bicyclettes, des ânes et des carrosses, et surtout un flot de passants, tous en *shalwar kameez*.

Vers le milieu du bazar partait une rue étroite où abondaient les vitrines regorgeant d'articles en or, et Ahmed comprit qu'il s'agissait de la rue des Orfèvres. À vrai dire, c'était plutôt un couloir, animé et plein de richesses certes, mais rien de plus qu'un simple passage étroit entre les boutiques.

Le visiteur y aperçut quelques femmes. C'étaient les premières qu'il rencontrait dans des lieux publics de Peshawar, et il constata avec satisfaction qu'elles étaient totalement couvertes avec des burqas noires, les yeux et le nez étant dissimulés par une espèce de grillage. Cela confirmait, pensa-t-il avec plaisir, qu'il était chez des gens pieux ; rien à voir avec l'indécence que l'on voyait au Portugal ou, à un bien moindre degré, en Égypte !

Il parcourut la rue d'un pas rapide et découvrit assez vite le minaret qui s'élevait sur la gauche. Il contempla l'édifice et s'approcha d'un orfèvre qui attendait les clients à la porte de sa boutique.

– C'est bien la mosquée Mehmet Khan ? demanda-t-il.

L'homme fit un signe avec la tête.

– C'est elle.

Ahmed regarda autour de lui et, comme s'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait, il posa ses paquets par terre et sortit un papier de sa poche.

– Où se trouve le marché Shanwarie ?

L'orfèvre montra une cour sur sa gauche.

– Là, à côté.

La cour était un espace fermé, totalement entouré d'appartements avec des balcons, où des vêtements bariolés séchaient sur des cordes à linge. On entendait des oiseaux chanter, probablement enfermés dans des cages laissées sur les balcons, leur gazouillis joyeux résonnant agréablement dans cet espace clos. Tout le rez-de-chaussée était occupé par de petites boutiques, devant lesquelles les marchands bavardaient les uns avec les autres, assis sur la marche de l'entrée. C'était sans aucun doute le marché qu'Ahmed cherchait, même s'il était bien plus modeste qu'il ne l'avait imaginé.

Sans perdre de temps, il consulta le papier qu'il avait dans la poche et regarda autour de lui pour situer l'adresse qu'il cherchait.

Lorsqu'il l'eut trouvée, il s'engouffra dans une entrée discrète et gravit un escalier obscur jusqu'au deuxième étage, puis il s'immobilisa devant une grille. Il appuya sur le bouton à côté de la porte.

Un homme chauve en *shalwar kameez*, portant une longue barbe blanche, ouvrit la porte et le dévisagea.

– *Assalamu alaykum*, salua l'homme avec un accent algérien. Que puis-je faire pour vous ?

– *Wa alaykum assalam*, répondit Ahmed. Je viens au sujet de la sourate 9, verset 5.

– « Tuez les idolâtres où que vous les trouviez », répondit l'homme, donnant l'autre partie du mot de passe en arabe. « Capturez-les, assiégez-les et guettez-les dans toute embuscade. » (Ayant achevé de réciter le verset, l'homme ouvrit les bras et l'embrassa.) Bienvenue mon frère ! J'ai été informé de ton arrivée.

Le maître de maison accueillit Ahmed et l'emmena dans une chambre où se trouvaient quatre lits superposés, comme dans un dortoir. Les deux lits du haut étaient déjà occupés, bien que les occupants fussent absents, et l'hôte lui attribua le lit inférieur gauche.

– Tu vas dormir ici, dit-il en ajustant les draps. Demain matin, un frère viendra te chercher et, si Dieu le veut, il t'emmènera dans les *mukhaysam*.

Les yeux d'Ahmed scintillèrent en entendant le mot magique. *Mukhaysam*. Ils allaient l'emmener dans les *mukhaysam* ! Était-ce possible ? Il eut envie de sauter de joie. *Mukhaysam*, tout le monde le savait, était le nom donné aux camps d'entraînement en Afghanistan. Son rêve était-il sur le point de se réaliser ? Par Allah, il avait tant attendu ce moment !

– Demain ? demanda le nouveau venu, incapable de contenir son excitation, craignant presque d'avoir mal entendu. Je vais... je vais demain dans les *mukhaysam* ?

– *Inch'Allah* ! Il faut que tu sois prêt à six heures du matin.

C'était vrai ! Par Allah, c'était vrai ! Son visage s'illumina de joie, mais il fit un effort pour se contenir.

– Et... et dans quel *mukhaysam* est-ce que je vais ?

Évitant de s'appesantir sur la question, l'hôte se retourna pour sortir de la pièce et laisser son invité s'installer.

– Si Dieu le veut, tu le sauras le moment venu.

Ahmed se reposait, allongé sur son lit, lorsque, une heure plus tard, le maître de maison réapparut.

L'homme voulait savoir si tout allait bien et, examinant son invité de la tête aux pieds, il constata avec désapprobation qu'il portait une djellaba égyptienne.

– As-tu un *shalwar kameez* ?

Ahmed alla chercher son sac, l'ouvrit et en sortit le vêtement traditionnel, d'un blanc immaculé, qu'il venait d'acheter au bazar.

– Le voilà. (Il exhiba aussi avec enthousiasme le chapeau afghan.) J'ai même acheté un *pakol*.

Secouant la tête avec une grimace de réprobation, l'homme ouvrit le tiroir d'une armoire et en tira un *shalwar kameez* vieux et déchiré.

– Demain, tu mettras ça.

Ahmed prit la tunique blanche mais sale, une lueur de déception dans le regard.

– Ça, mon frère ?

– Oui, confirma-t-il en lui tendant la main. Donne-moi tous tes papiers, y compris ton passeport.

– Pourquoi ?

– Ils vont rester là, tout comme ta valise. On te les rendra lorsque tu reviendras.

Le visiteur sortit les documents de sa poche et les remit à son hôte. L'homme les glissa dans une enveloppe sans même les regarder et prit un stylo pour écrire le nom de son titulaire.

– Comment t'appelles-tu ?

– Ahmed, répondit-il, encore contrarié par l'aspect miteux du *shalwar kameez* qui lui avait été remis. (Visiblement, ils voulaient qu'il aille dans les *mukhayyam* en guenilles, tel un mendiant implorant la *zakat*.) Ahmed ibn Barakah. Je viens de...

D'un geste rapide, l'homme lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de poursuivre.

– Je ne veux pas le savoir, le sermonna-t-il. Ici, personne ne dit d'où il vient, ni quel est son véritable nom, mon frère. Il faut que tu trouves un nom par lequel tu veux qu'on t'appelle et que tu conserveras.

Ahmed le regarda, hésitant.

– Eh bien... J'avoue que je n'ai pas pensé à ça.

– Il va falloir que tu y penses, mon frère. Quand on arrive ici, on

abandonne tout derrière soi, y compris sa famille et son identité. On cesse d'être des personnes normales et, avec la grâce de Dieu, on devient un moudjahidine.

Le terme avait une connotation symbolique si forte qu'Ahmed sentit son cœur s'accélérer. C'était la première fois que quelqu'un l'appelait moudjahidine ! D'abord il avait entendu le terme *mukhayyam*, et maintenant moudjahidine. Par Allah, le djihad était vraiment proche !

– Tous les moudjahidines changent de nom ? demanda Ahmed.

– Tous.

– Toi aussi ?

– Bien sûr.

– Comment tu t'appelles ici ?

– Ici, je suis Abu Bakr, précisa l'homme. (Clairement, il utilisait un nom de guerre inspiré du premier califat. Abu Bakr montra l'enveloppe qui contenait les documents qu'Ahmed lui avait remis.) À présent, il faut que tu me dises ton nom, je dois le noter sur l'enveloppe.

Ahmed s'efforça de penser à l'histoire de l'islam, mais il n'eut pas à se concentrer longtemps : il trouva rapidement quel personnage historique il désirait incarner.

– Je sais ! s'exclama-t-il. J'ai un nom.

– Et c'est ?

– Omar ibn al-Khattab ! annonça-t-il satisfait. Je porterai le nom du conquérant de l'Égypte et d'Al-Quds.

– Ce n'est pas possible, on a déjà un Omar. D'ailleurs, la plupart des frères ont choisi des noms de grands califes ou de grands guerriers, comme Saladin par exemple. Il faut que tu sois plus original.

Ahmed se mordilla la lèvre inférieure tout en réfléchissant, recherchant quelqu'un qu'il aurait envie d'incarner. Une idée lui vint rapidement.

– Je crois que j'ai trouvé.

– Qui ?

Le visiteur inspira calmement et sentit tout le passé glorieux de l'islam emplir son âme lorsqu'il prononça le nom qu'il admirait le plus, celui par lequel il serait désormais connu en tant que moudjahidine.

– Ibn Taymiyyah.

L'homme qui s'appellerait désormais Ibn Taymiyyah venait de terminer la prière du matin lorsque la porte de la chambre s'ouvrit lentement et que la barbe blanche d'Abu Bakr apparut.

– C'est l'heure, mon frère.

Ibn Taymiyyah rangea sa valise sous le lit, prit son sac et sortit aussitôt de la pièce.

– Il est déjà arrivé ? demanda-t-il.

– Oui, ton guide est là, confirma l'autre. Tu dois éviter de lui parler. S'il t'ordonne de faire quelque chose, obéis sans le questionner. Ne lui pose jamais de questions. Tu as compris ?

– Oui.

Ils parcoururent le couloir et Ibn Taymiyyah vit un petit garçon à la peau très brune et aux cheveux noirs et gras, visiblement un Afghan, qui se tenait dans le vestibule. Abu Bakr les présenta et le guide fit signe au visiteur de le suivre.

Après avoir pris congé de son hôte, Ibn Taymiyyah sortit sur le palier. Il sentit la porte de l'appartement se refermer derrière lui et, quelques minutes plus tard, il suivait son guide dans le Khyber Bazar, encore calme à cette heure matinale.

Un pickup était garé au bord du trottoir avec des hommes, des femmes et des poules sur la plateforme arrière. Le guide fit signe à Ibn Taymiyyah de monter. À peine celui-ci eut-il sauté sur la plateforme que la camionnette démarra en vrombissant et, profitant du calme matinal des rues, sortit de Peshawar en dix minutes.

Le pickup emprunta la légendaire passe de Khyber, ne s'arrêtant qu'aux checkpoints successifs établis par les différentes milices tribales. Inconfortable et cahotant, le voyage se prolongea pendant quelques heures jusqu'à ce que, près de Sadda, la camionnette quitte la route principale et prenne un raccourci, qui ressemblait fort à un chemin de chèvres.

Ils progressèrent ainsi pendant plusieurs kilomètres, bringuebalant dans la poussière. Au bout de quelques heures, le guide désigna des monts arides sur la droite et annonça :

– L'Afghanistan !

Ibn Taymiyyah ne quitta pas la montagne des yeux, fasciné. Après ce que les moudjahidines avaient fait subir aux *kafirun* russes, cette

terre était sacrée à ses yeux. Pendant des années, il avait entendu parler de l'Afghanistan, les récits des grandes batailles victorieuses nourrissant son imagination, et finalement il était sur le point de fouler le sol de cette terre bénie !

Au bout de quelques minutes, la route déboucha sur un espace occupé par un grand arbre et des camionnettes stationnées. Le pickup s'immobilisa à côté des autres véhicules et les occupants commencèrent à descendre. Sans bien comprendre ce qui se passait, mais voyant que le guide en faisait autant, Ibn Taymiyyah suivit son exemple. Il avait mal au dos et les jambes endolories, et fit quelques exercices pour détendre ses muscles.

– Où sommes-nous ? demanda-t-il en arabe tout en faisant ses assouplissements.

Le guide afghan lui fit signe qu'il ne comprenait pas. Ibn Taymiyyah répéta la question mais, obtenant la même réponse, il comprit qu'il devait s'y prendre autrement.

– Afghanistan ? demanda-t-il.

Le guide désigna d'autres véhicules garés sur une autre place, au-delà des arbres, et dit quelque chose en pachto. Des personnes se croisaient sur un chemin entre les deux places et passaient toutes sous l'énorme arbre. Ibn Taymiyyah observa un peu plus et distingua deux silhouettes à l'ombre de l'arbre. Elles portaient des *shalwar kameez* noirs, l'uniforme de la police pakistanaise.

Ce fut alors qu'il comprit.

– La frontière, s'exclama-t-il. C'est la frontière !

Il suivit le guide et les autres personnes qui voyageaient avec lui en direction de l'arbre. Il remarqua que les policiers pakistanais inspectaient les gens chargés de sacs qui traversaient dans un sens ou dans l'autre, lesquels étaient tous vêtus de *shalwar kameez* en loques. Il comprit pourquoi Abu Bakr n'avait pas voulu qu'il s'habille avec les vêtements qu'il avait achetés au bazar ; s'il était arrivé là avec un *shalwar kameez* tout neuf, il se serait très certainement fait remarquer.

Le guide le regarda et, simulant avec deux doigts des jambes qui marchaient, il lui fit comprendre qu'il devait avancer sans s'arrêter. Ibn Taymiyyah obéit et se mêla à la queue sans un regard pour les policiers. Il vit le guide s'approcher des Pakistanais, leur remettre une poignée de roupies pour qu'ils ne posent pas de questions et

poursuivre son chemin, apparemment sans aucune inquiétude.

En face, de l'autre côté, se trouvaient d'autres pickups qui attendaient les clients, comme des taxis. Ils avancèrent dans leur direction, mais Ibn Taymiyyah s'aperçut que des hommes en turban blanc, armés d'AK-47, les surveillaient. Il regarda mieux et se rendit compte que ce n'étaient pas des hommes mais de jeunes garçons. Ils paraissaient très jeunes, aucun d'entre eux n'avait plus d'une quinzaine d'années, et affichaient un air méfiant.

Le guide lui aussi semblait gêné par la présence de ces garçons armés. Il baissa la tête et, s'adressant discrètement à Ibn Taymiyyah, prononça le mot qui expliquait tout.

– Talibans.

Ils étaient en Afghanistan.

XLV

La nuit tomba, chaude. Au milieu de la place, une statue d'Andreï Sakharov leur signala qu'ils étaient au bon endroit. Tomás l'observa en se disant qu'elle était adaptée aux circonstances. Après tout, Sakharov n'était-il pas le père de la bombe atomique soviétique, l'homme à l'origine lointaine des caractères cyrilliques qui figuraient sur la caisse photographiée par Zacarias au Pakistan ?

– Cherchez la rue Nalbandyan, demanda Rebecca en regardant dans toutes les directions.

Tomás indiqua la droite.

– C'est celle-là, vous voyez ? Celle qui est parallèle à Abovyan.

Ils descendirent la rue Nalbandyan en direction de la place de la République. Bien qu'elle soit située en plein centre d'Erevan, cette artère était beaucoup plus tranquille qu'Abovyan, où se trouvait leur hôtel et où ils avaient dîné.

– C'est ici, dit l'Américaine.

Tomás regarda à droite et vit quatre énormes lettres rouges.

СССР.

Une faucille et un marteau géants flanquaient le sigle russe de l'ancienne URSS. À côté, un escalier creusé dans la rue menait à ce qui semblait être une cave. Tomás et Rebecca le descendirent et arrivèrent devant une porte sur laquelle figurait l'effigie de Lénine. Il y avait un bouton sur la droite et l'historien appuya dessus.

La porte s'ouvrit aussitôt sur un homme corpulent, à l'air patibulaire, un agent de sécurité visiblement. Rebecca sortit de sa poche une carte de la NEST qu'elle lui montra.

– Nous venons voir le colonel Oleg Alekseev.

Le garde examina la carte et, d'un signe de tête, l'invita à entrer. Ils pénétrèrent dans un petit vestibule, orné d'une immense carte de

l'ancienne Union soviétique sur le mur de droite, et entendirent un fort bruit de musique provenant de la salle d'à côté.

– Suivez-moi.

Ouvrant la marche, l'homme pénétra dans une salle remplie de spots rotatifs rouges. La musique était si forte que les murs vibraient, mais ce qui attira immédiatement l'attention de Tomás, ce ne fut pas la musique stridente, ni les lumières psychédéliques, mais le spectacle qui se déroulait au milieu de la salle.

Tournant le dos à l'entrée, une femme dansait, nue, ses seins généreux attirant le regard de plusieurs hommes assis sur des chaises hautes, un verre à la main. La lumière rouge des spots caressait le corps en sueur de la femme qui se trémoussait sur la piste, donnant à la scène un air irréel. Quelques hommes se léchaient les lèvres de façon lascive et se frottaient le ventre en regardant le spectacle, visiblement excités par les seins qui se balançaient, tandis que d'autres paraissaient indifférents, attendant sans doute l'attraction suivante.

– Ça c'est typique du colonel, observa Rebecca en hurlant, essayant de parler plus fort que la musique.

– Quoi donc ? demanda Tomás, en criant lui aussi.

– Donner rendez-vous dans un club de strip-tease. C'est tout lui !

Le garde du corps leur fit signe d'attendre et disparut par une porte latérale, les laissant tous deux au milieu de la salle. Tomás mena l'Américaine près du mur et, comme la musique assourdissante ne permettait pas de se parler, ils regardèrent la strip-teaseuse. C'était une femme grande et bronzée, aux cheveux noirs bouclés, qui avait un air vulgaire. Elle balançait ses larges hanches au rythme de la musique et commençait déjà à défaire le cordon qui maintenait sa petite culotte.

– *Privet*, Rebecca !

Tomás se retourna et vit un homme grand, la soixantaine, avec des cheveux poivre et sel, des sourcils noirs et d'énormes arcades sourcilières ; il n'était pas sans rappeler l'acteur américain Anthony Quinn.

Rebecca se leva et salua l'homme en lui faisant trois bises sur les joues. Elle fit signe à Tomás et le présenta au Russe. Le colonel Alekseev lui serra la main de façon énergique et enthousiaste et les invita à le suivre dans la salle d'à côté.

– Venez, dit-il. On ne s’entend pas ici !

La pièce était petite mais elle avait l’énorme avantage de les isoler du vacarme assourdissant qui régnait dans le club de striptease. Des posters de femmes nues ornaient les murs. Il y avait quatre sofas autour d’une table basse en verre, un long divan de couleur rouge criarde, et un petit bar dans un coin, vers lequel se dirigea le colonel.

– Que voulez-vous boire ? demanda-t-il en prenant des verres. Whisky, gin, vodka ?

Rebecca opta pour une eau gazeuse, mais Tomás hésita, les yeux glissant d’une bouteille à l’autre.

– Que me conseillez-vous ?

– Vous êtes en Arménie, buvez la boisson nationale arménienne ! (Le Russe saisit une bouteille contenant un liquide brillant, couleur caramel.) Du brandy ! L’Ararat est le plus fameux !

– Alors allons-y !

Le colonel servit les boissons et ils s’installèrent tous les trois sur le sofa. Le Russe vida d’un trait un verre de vodka et soupira longuement lorsqu’il eut fini.

– Aaah ! Ça c’est la sainte Russie ! (Les yeux subitement congestionnés, sans doute à cause de l’alcool, il se tourna vers Tomás.) Et alors, ce brandy ?

Le Portugais se vit contraint de goûter la boisson. Elle avait un goût brûlant et acidulé.

– Ce n’est pas mauvais.

Le Russe éclata de rire.

– Pas mauvais ? Pas mauvais ? (Nouvel éclat de rire.) Le brandy arménien est l’un des meilleurs au monde ! (Il se pencha en direction de Tomás et lui fit un clin d’œil.) Et la *devushka* ? Hein ? La *devushka* ?

– Qui ?

– La fille ! La fille qui est à côté ! Ne me dites pas que vous ne l’avez pas remarquée ! Vous êtes gay ou quoi ?

– Ah oui ! Oui, la danseuse.

– Danseuse ! Danseuse ! (Il s’esclaffa et se tourna vers Rebecca.) Où avez-vous déniché cet oiseau ? demanda-t-il. (Sans attendre la réponse, il s’adressa à nouveau à Tomás.) C’est la première fois que j’entends quelqu’un appeler danseuse une putain ! (Il baissa la voix, comme s’il allait faire une confidence.) Galina est bonne, mais la

meilleure c'est Natalya, celle qui vient après. Vous voulez l'essayer ?

La question laissa Tomás perplexe, il ne sut que répondre.

– Moi ?

– Oui, vous ! Vous voulez essayer Natalya oui ou non ? (Il plissa les yeux, avec un air de méfiance.) Je vous parie qu'il est vraiment gay !

– Colonel, culpa Rebecca pour porter secours à l'historien, le professeur Noronha n'est pas venu ici pour se distraire avec... avec des prostituées. C'est lui qui a découvert la photographie que nous vous avons envoyée. Le professeur Noronha a un rôle très important dans cette opération. Il est expert en cryptanalyse et, en outre...

– Je sais parfaitement qui il est, culpa le colonel russe avec une sobriété qui semblait parfaitement impossible cinq secondes plus tôt. J'ai lu les documents du FSB.

Le sigle ne laissa pas d'intriguer Tomás.

– Le FSB ? s'étonna-t-il. Qu'est-ce que c'est ?

– *Federalnaya Sulzhba Bezopasnosti*, répondit le colonel, comme si ses mots allaient tout éclairer.

L'historien conserva son expression interrogative.

– D'accord, mais encore ?

– Le FSB est le successeur du KGB, expliqua Rebecca. Le colonel Alekseev est notre contact informel au FSB. (Elle se tourna vers le Russe.) Je suppose que vous avez analysé attentivement la photo que nous vous avons envoyée du Pakistan. Auriez-vous déjà une réponse à nous donner ?

Le colonel posa son verre vide sur la table, s'empara de la bouteille de vodka et en versa encore un peu dans son verre.

– J'ai tout ce que vous voulez savoir, promit-il. Mais d'abord vous devez me faire une faveur.

– Tout ce que vous voudrez.

– Je veux que vous voyiez une des merveilles de la nature.

– Ah oui ? s'étonna Rebecca. De quoi s'agit-il ?

Le colonel poussa un cri. La porte de la petite salle s'ouvrit et l'agent de sécurité passa la tête pour savoir ce qu'on lui voulait.

– Sasha, dit Alekseev. Va me chercher Natalya.

XLVI

– *Bismillah ar-Rahman ar-Rahim* ! récita une voix au loin.

En entendant les premiers mots du Coran, Ibn Taymiyyah sursauta dans son sac de couchage. L'endroit où il venait de se réveiller était obscur et étrange. Son premier réflexe fut de se demander où il était, mais il s'entendit répondre aussitôt, en un murmure enthousiaste :

– Je suis dans un *mukhayyam* ! Je suis en Afghanistan ! *Allahu akbar* !

Sa seconde pensée faillit le terroriser. La *salat* du matin avait déjà commencé et il n'était pas en train de prier avec ses nouveaux compagnons ! Par Allah, qu'allaient penser de lui les moudjahidines ? Qu'il n'était pas pieux ? Qu'il manquait de zèle ? Qu'il ne respectait pas ses devoirs de croyant ?

Encore à moitié endormi, il se dégagea du sac de couchage étendu par terre, fit rapidement ses ablutions et se dirigea en courant vers la mosquée. Le soleil ne s'était pas encore levé et il faisait un froid terrible, mais l'inconfort physique n'était rien comparé aux reproches qu'il se faisait pour avoir raté la première *salat*. Pourquoi ne s'était-il pas réveillé à l'heure ?

Il comprit aussitôt qu'il ne s'était pas encore adapté à l'heure solaire d'Asie centrale. En outre, il payait à présent l'excitation qu'avait suscitée l'idée d'aller dans les camps d'entraînement en Afghanistan et le manque de sommeil des quatre dernières nuits, à commencer par la dernière qu'il avait passée à Lisbonne, puis le voyage de nuit en avion à destination d'Islamabad, suivi de la nuit passée à Peshawar, et enfin cette première nuit à Khaldan.

Khaldan.

Comme ce nom était beau et mystérieux ! Khaldan était l'un des nombreux *mukhayyam* que les frères avaient mis sur pied un peu partout en Afghanistan ! C'était donc là que les moudjahidines se

préparaient pour le djihad ! Il n'arrivait pas à croire qu'il était là, mais c'était pourtant vrai. Il était arrivé la veille et avait aussitôt démarré l'entraînement pour devenir un moudjahidine. *Allahu akbar* ! Dieu était grand en effet !

Après la prière, le chef du camp, Abu Omar, les rassembla tous sur la grande place, devant les bâtiments. Omar était un Jordanien, trapu et musclé ; on comprenait en le regardant qu'il devait être un guerrier redoutable, sans doute presque autant que le personnage historique dont il avait repris le nom, le calife Omar ibn al-Khattab qui avait succédé à Abu Bakr, l'homme qui avait conquis Le Caire, Damas et Al-Quds.

Omar leur ordonna de courir autour de la place puis de faire des étirements. Pendant qu'il s'entraînait avec ses compagnons, Ibn Taymiyyah contempla le camp, presque en adoration. Au centre s'élevait la mosquée, un bâtiment de brique avec un toit en zinc ; à l'entrée du complexe se trouvait la cantine, en pierre et le toit recouvert de feuilles séchées, et, de l'autre côté, près d'un talus qui menait à un cours d'eau, s'étendait un pâté de petites bâtisses rustiques, tellement rudimentaires que le plancher était le sol lui-même. Il s'agissait de la zone résidentielle, où se trouvait le baraquement où il avait passé la nuit.

Après les échauffements, Abu Omar conduisit les recrues en file indienne hors du camp, vers les montagnes alentour. Pendant les premières centaines de mètres, Ibn Taymiyyah réagit bien, mais, après l'enthousiasme du début, il commença à sentir des douleurs dans les muscles et à avoir les jambes lourdes comme du plomb.

Haletant, il leva la tête et tenta de localiser le reste du groupe. Ils étaient tous loin devant et semblaient faire une pause en attendant qu'il les rejoigne. Il faillit se décourager, mais dans un sursaut d'orgueil, il continua à gravir la montagne jusqu'à rattraper enfin ses compagnons, le cœur battant, les poumons en feu, exténué.

– *Masha'Allah*, mon frère, dit Omar en l'accueillant avec un sourire, faisant signe au groupe de reprendre l'ascension. *Yallah ! Yallah !*

Ibn Taymiyyah ouvrit de grands yeux, horrifié.

– Omar, attends ! parvint-il à dire entre deux halètements. Laisse-moi au moins reprendre mon souffle...

– Le djihad n’attend pas, rétorqua Omar. Un véritable moudjahidine transforme ses faiblesses en forces. (Il se tourna à nouveau vers le groupe et lui ordonna de recommencer à courir.)
Yallah ! Yallah !

L’instructeur et les recrues reprirent l’ascension. N’ayant guère le choix, Ibn Taymiyyah s’efforça de les suivre, se traînant sur le chemin pierreux, et tentant de se reposer dans les descentes. Par Allah, il n’était plus un enfant, pensa-t-il. Il avait trente-deux ans. En outre, il ne s’était jamais sérieusement entraîné et, bien qu’il ne fût pas gros, il avait pris un peu d’embonpoint avec les plats que lui préparait Adara. Il devait sans aucun doute perdre quelques kilos pour retrouver la forme.

Abu Omar, hormis quelques éclats de rire et des encouragements occasionnels, paraissait indifférent aux difficultés de la nouvelle recrue et poursuivait l’entraînement du groupe, qui devait gravir et descendre la montagne. Ibn Taymiyyah se traînait comme une loque, quelques kilomètres en arrière. Parfois il voyait ses camarades loin devant, d’autres fois il les perdait complètement de vue.

Cet exercice, devenu pour lui très pénible, n’en finissait pas ; il ne s’acheva que bien plus tard, lorsque Abu Omar les ramena au camp. Couché par terre, s’efforçant de retrouver son souffle et un peu d’énergie, la nouvelle recrue eut encore la force de lever le bras et de consulter sa montre pour calculer combien de temps avait duré toute cette épreuve.

Cinq heures.

La vie dans le camp de Khaldan était bien plus dure qu’il ne l’avait imaginé lorsqu’il en était loin. La nourriture n’était guère ragoûtante ; ce n’était le plus souvent qu’un plat de haricots qui n’apaisait jamais leur faim. Lorsque les provisions diminuaient, ils trouvaient délicieux les aliments qu’on leur servait ; les vendredis, leur ordinaire s’améliorait, on tuait un agneau. Comme Ibn Taymiyyah aimait ces vendredis ! Il avait l’impression de ne vivre que pour eux...

Les exercices physiques se révélèrent extrêmement durs. Tantôt ils couraient dans la montagne, tantôt ils traversaient des rivières à l’eau glacée avec des sacs de pierres sur le dos. De temps à autre, Abu Omar les contraignait à courir pieds nus et Ibn Taymiyyah terminait

invariablement l'exercice les pieds en sang ; parfois, ils devaient courir en portant des armes, des kalachnikovs ou des mortiers.

– Il est dur Omar, hein ? observa un Algérien avec un sourire compréhensif, pendant une pause.

Ibn Taymiyyah haussa les épaules.

– S'il est l'émir du camp, il doit être dur, n'est-ce pas ? observa-t-il. S'il ne l'était pas, il ne pourrait pas commander des moudjahidines.

– Omar n'est pas l'émir du camp.

La nouvelle surprit Ibn Taymiyyah.

– Ah bon ? Alors qui est-ce ?

– C'est le cheik.

– Quel cheik ?

– Le cheik, qu'Allah le protège. Il est ici depuis le djihad contre les *kafirun* soviétiques. (Il fit un geste en direction du nord-est.) Il vit dans les montagnes, là-bas, et il vient rarement par ici. Mais c'est lui l'émir de ce *mukhayyam*. De celui-ci et d'autres aussi, qu'il y a dans les parages. Omar n'est que son lieutenant ici, à Khaldan.

L'*umma* tout entière semblait être représentée dans le camp. Il y avait des Saoudiens, des Marocains, des Algériens, des Yéménites, des Tchétchènes, des Tadjiks, des Ouzbeks, des Somaliens, des Indonésiens, des Cachemiris, des Palestiniens et d'autres croyants encore ; certains venaient même de pays *kafirun*, comme la Grande-Bretagne, l'Espagne ou la France.

Il constata rapidement que le *mukhayyam*, tout comme la prison bien des années plus tôt, avait sa routine propre. Après la première *salat* et la course du matin, venait le petit déjeuner, simplement composé de thé et de pain qu'Ibn Taymiyyah dévorait avec une voracité quasi animale.

La faim lui rongeaient l'estomac en permanence mais, au bout de quelques semaines, il constata avec un mélange de fierté et d'inquiétude que sa bedaine de trentenaire avait disparu et que ses côtes étaient de plus en plus saillantes. Rien de tout cela ne le surprit vraiment ; son amaigrissement accéléré n'était que le résultat logique du régime forcé et des exercices pénibles auxquels il avait été soumis depuis son arrivée.

Après le petit déjeuner, cependant, les choses se calmaient un peu dans le camp. Un cours d'instruction militaire était organisé dans un

petit bâtiment situé près de la cantine, où l'instructeur, un Érythréen nommé Abu Nasiri, leur présentait les différents types d'armements généralement utilisés par les moudjahidines et leurs spécificités, en donnant des précisions sur les munitions correspondantes.

Dès le premier cours, Abu Nasiri leur montra un pistolet au format caractéristique. Tout le monde avait vu cette arme, que les officiers allemands utilisaient dans les films américains sur la Deuxième Guerre mondiale.

– Vous savez ce que c'est ? demanda-t-il.

– Un Luger, répondit aussitôt un Tchétchène, visiblement fasciné par le pistolet.

Abu Nasiri fit tourner le pistolet dans sa main.

– En réalité, ça s'appelle un Parabellum, expliqua-t-il. Je l'ai choisi pour ce premier cours, non seulement parce que c'est une arme très célèbre, mais aussi à cause de son nom, Parabellum. Vous savez ce que ça signifie ?

Personne ne savait.

– C'est du latin, précisa-t-il. La société qui a inventé le Luger avait pour devise cette phrase en latin : *Si vis pacem para bellum*. Ce qui signifie ?

– Quelque chose sur la guerre, tenta une recrue qui avait l'air d'être un Algérien, bien qu'originnaire de France. *Bellum* en latin a donné « belliqueux » en français.

– Exactement, cela a un rapport avec la guerre, acquiesça Abu Nasiri. Mais quelle est la traduction exacte de la devise ?

Comme cela était prévisible, il n'obtint pas de réponse.

– *Si vis pacem para bellum* signifie : « Si tu veux la paix, prépare la guerre. » (Il agita le pistolet.) C'est une devise parfaitement adaptée à un moudjahidine, vous ne trouvez pas ? Bien qu'il faille la reformuler, bien sûr. Un guerrier de l'islam dirait : *Si vis islam para djihad*, c'est-à-dire : « Si tu veux l'islam, prépare le djihad ».

Après le Parabellum, Ibn Taymiyyah apprit à manier un autre pistolet allemand, le Walther PPK, puis les pistolets russes Tokarev TT et Makarov PM. Abu Nasiri leur présenta ensuite l'arme d'assaut la plus célèbre au monde, la kalachnikov AK-47 ; puis les pistolets-mitrailleurs, comme l'Uzi, et les mitrailleuses légères, notamment la Degtyarev DP ; les lourdes PK et PKM, alimentées par des ceintures à munitions, et les ultralourdes Douchka, tellement puissantes qu'elles

devaient être tractées.

Outre les cours théoriques, des exercices étaient organisés pour tester chacune de ces armes. Le groupe allait dans une vallée des alentours s'entraîner à tirer à balles réelles. La première fois qu'il entendit le tir d'une Douchka, Ibn Taymiyyah eut l'impression de devenir sourd ; l'écho de la détonation dans les montagnes fut si puissant que les recrues furent effrayées par cette arme. Abu Nasiri leur fit aussi essayer des lance-roquettes antichars de fabrication soviétique, en particulier les versions successives du RPG.

Au cours des exercices de tir, Ibn Taymiyyah apprit à assembler et à démonter les armes les yeux fermés, à respirer lorsqu'il visait et à calculer la trajectoire des balles et des grenades en fonction de la distance et du vent. En réalité, et malgré ses insuffisances sur le plan physique, il se révéla un excellent élément pour la précision de ses tirs et ses qualités dans le maniement des armes ; il était capable de monter et de démonter une kalachnikov en soixante-dix secondes alors qu'il fallait deux bonnes minutes à la majorité de ses camarades.

– *Masha'Allah*, Ibn Taymiyyah, le félicita Abu Omar lorsqu'il découvrit son talent. *Masha'Allah*.

En bon ingénieur, Ibn Taymiyyah aimait toute la partie de la formation consacrée à la balistique et au maniement des armes. Même les détonations dont l'écho résonnait dans les montagnes et les vallées, et qui auparavant l'impressionnaient, lui étaient devenues familières.

Au camp, un esprit de camaraderie s'était développé parmi les recrues, unies comme des frères par la foi et par ces liens invisibles qui rapprochent les hommes lorsque le monde les menace. Pour eux, seul le présent importait et leur sentiment de fraternité était le ciment qui soudait le groupe. Le problème était qu'ils ne pouvaient pas révéler leur véritable identité, ni évoquer les causes pour lesquelles ils luttait dans leur région d'origine. C'était une mesure de sécurité sensée, certes, mais qui laissait Ibn Taymiyyah quelque peu frustré ; il aurait voulu en savoir davantage sur les hommes pour lesquels il était prêt à donner sa vie.

Il arrivait, cependant, que des détails transparaissent à travers des petits gestes ou certaines paroles. En observant avec attention le comportement de chaque moudjahidine, il comprit que les

Tchétones et les Tadjiks avaient une ample expérience du combat, tandis que les Saoudiens étaient les plus paresseux. Il y en avait même qui étaient gros et indolents, mais que les instructeurs traitaient avec une déférence particulière, sans doute en raison de leurs importantes contributions financières au djihad.

Outre la course, les leçons tactiques étaient le point faible d'Ibn Taymiyyah. En revanche, il fit preuve d'une grande habileté dans le maniement des explosifs, une fois de plus grâce à sa formation d'ingénieur. Il manipulait la dynamite comme s'il l'avait toujours fait, même s'il était surtout attiré par les explosifs plastiques, comme le Semtex, qui se distinguait des autres car il était complètement indétectable. Il apprit à poser et à désamorcer des mines et à piéger des objets.

Ses connaissances d'ingénieur lui permettaient même de débattre avec l'instructeur, Abu Nasiri, de questions relatives à la chimie et à la physique des explosifs, notamment la composition et la réaction chimique caractéristiques de chacun d'eux. Cette question passionnait tant Ibn Taymiyyah qu'il passait des nuits avec l'instructeur à produire de la nitroglycérine, de la poudre noire, du RDX, du Semtex, du TNT et d'autres explosifs pouvant être fabriqués avec des produits qu'il était facile de se procurer dans le commerce, tels que le café, le sucre, le phosphore, des citrons, des engrais, des crayons, des produits d'entretien, du sable, des batteries, de l'huile de maïs et de la peinture.

Ibn Taymiyyah connut la gloire le jour où il parvint à fabriquer une bombe avec sa propre urine.

– Il est rare de voir un moudjahidine manier si habilement les explosifs, observa Abu Nasiri, vraiment impressionné. Tu es un phénomène, mon frère !

Ibn Taymiyyah devint un expert en la matière, à tel point qu'il fut autorisé à fréquenter les grottes dans lesquelles était conservé l'arsenal. C'étaient des cavernes creusées dans le flanc de la montagne qui surplombait le camp. Les entrées étaient étroites, à peine un mètre de large, et il fallait ramper pour y pénétrer ; mais à l'intérieur, des galeries gigantesques y avaient été aménagées.

La première caverne était bourrée de munitions ; il y avait des milliers et des milliers de balles et de grenades stockées dans des caisses en bois empilées les unes sur les autres ; sur nombre d'entre

elles étaient peints des nombres et des caractères cyrilliques. La deuxième caverne, celle où Ibn Taymiyyah allait le plus souvent, contenait aussi des milliers d'explosifs rangés dans le même type de caisses, si ce n'est qu'à la place des lettres cyrilliques, celles-ci comportaient des inscriptions indiquant qu'elles provenaient d'Italie ou du Pakistan.

– Et la troisième caverne ? demanda-t-il au bout de deux mois dans le camp, se sentant déjà suffisamment en confiance pour interpeller le responsable de Khaldan. Que contient-elle ?

Abu Omar, toujours conscient de sa responsabilité s'agissant de la gestion du *mukhayyam*, prit un air grave.

– Tu ne peux pas y aller.

– Pourquoi ?

Omar secoua la tête.

– Parce que tu ne peux pas.

Le contenu de la troisième caverne ne fit qu'exciter la curiosité d'Ibn Taymiyyah et l'interdiction accrut son intérêt. Que diable pouvait-elle bien contenir de si important pour justifier un tel secret ?

Après les exercices avec les armes, les recrues rentraient au camp pour la *salat* du soir et se retrouvaient à la cantine pour le dîner, l'inévitable plat de riz cuisiné par deux Afghans. Au bout d'un certain temps, Ibn Taymiyyah se lassa de ce plat répétitif et décida d'aller à la cuisine protester auprès des cuisiniers, d'autant qu'il avait déjà vu des poules courir en liberté dans le camp.

En voyant la recrue s'adresser aux employés de la cuisine, Abu Nasiri le prit à part dans le réfectoire désert.

– Tu ne peux pas leur parler, dit-il.

– Quel est le problème ?

– Ce sont des Afghans. L'une des règles des *mukhayyam* est que les moudjahidines ne peuvent pas parler avec les Afghans.

Ibn Taymiyyah ne comprenait toujours pas.

– Mais pourquoi ?

Abu Nasiri baissa la voix.

– Personne ne peut leur faire confiance, ce sont des traîtres, murmura-t-il sans remuer les lèvres. Crois-moi, il vaut mieux que tu ne parles pas avec eux.

Après le repas venaient les cours de religion, considérés par les instructeurs comme la partie la plus importante de la formation des moudjahidines. Ils se regroupaient à la cantine, éclairée par des torches faute d'électricité ; parfois ils récitaient le Coran ou bien ils discutaient de divers aspects de l'islam.

Il était alors intéressant de constater que les rapports hiérarchiques s'estompaient. L'autorité d'Abu Omar et des autres instructeurs se limitait finalement aux questions d'ordre pratique ; pour tout le reste, ils se sentaient tous frères. Ils pouvaient exprimer leurs différentes opinions et contester les instructeurs sans aucun sentiment de soumission. Pour l'essentiel, Ibn Taymiyyah connaissait déjà les sujets théologiques, les ayant abordés avec Ayman lorsqu'il était jeune, mais de temps en temps des points nouveaux apparaissaient.

– Ce qui distingue un moudjahidine d'un guerrier *kafir* est sa préparation morale et sa pureté devant Dieu, expliqua Omar. Un moudjahidine est un soldat d'Allah, partant, les règles qu'il doit respecter au combat sont très rigoureuses. Il doit éviter les tueries aveugles, en particulier de femmes et d'enfants, ainsi que la destruction des sanctuaires religieux, comme les églises ou les synagogues.

– Et si les femmes et les enfants participent à l'effort de guerre des *kafirun* ? demanda un Tchétchène, songeant clairement à une situation qu'il avait vécue. Que faut-il faire dans ce cas-là ?

L'instructeur répondit sans hésiter.

– Dans ce cas, ils doivent être tués, affirma-t-il. Les lois du djihad sont très claires à ce sujet. Un *hadith* raconte qu'on a demandé une fois au Prophète s'il était juste de tuer les femmes et les enfants des *kafirun*. Il a répondu : « Je considère ces derniers comme leurs parents. » Autrement dit, si les parents sont *kafirun*, dans certaines circonstances il est permis de tuer leurs enfants. Par exemple, quiconque soutient l'ennemi, d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce qu'en lui offrant de l'eau, voire un simple appui moral, est également un ennemi et peut donc être tué.

Le groupe acquiesça en faisant un mouvement de la tête.

– Imagine, mon frère, qu'une femme *kafir* prie pour que son mari tue un croyant, insista le Tchétchène. Ou bien qu'un enfant *kafir* prie pour que son père tue un moudjahidine.

– Tous deux doivent être tués, déclara Abu Omar sans hésitation. Il

suffit qu'un *kafir* souhaite la mort d'un croyant pour qu'on puisse le tuer, même s'il s'agit d'un enfant. En tout état de cause, et dans la mesure du possible, il faut éviter de recourir à la force. Mais, lorsque le djihad est engagé, nul ne doit fuir ses responsabilités. Le Prophète a dit : « Celui qui rencontrera Allah sans avoir jamais participé au djihad aura un défaut en lui. » (Il leva le doigt pour souligner un point crucial.) Le djihad occupe un grand nombre de pages du saint Coran. On dénombre plus de cent cinquante versets dans lesquels Allah, *al-Hakam*, le Juge, énonce les règles de la guerre, ce qui montre clairement que la vérité doit s'accompagner de la force physique pour la protéger et la propager. Comme chacun le sait, la plupart des guerres décrétées par Mahomet ont été offensives. Or, puisque Allah nous ordonne dans le Coran de suivre l'exemple de Son messenger, nous devons nous aussi lancer des guerres offensives. Il y a même un *hadith* qui cite ainsi le Prophète : « J'ai été envoyé l'épée à la main jusqu'à ce qu'Allah seul soit vénéré. Il a placé ma subsistance à l'ombre de ma lame et décrété l'humiliation de tous ceux qui s'opposent à moi. » On peut voir par là que l'apôtre de Dieu valorisait l'épée et préconisait son usage jusqu'à ce que tous les êtres humains se soumettent à Allah. Dans un autre *hadith*, le Prophète est ainsi cité : « J'ordonne par Allah de combattre contre tous jusqu'à ce que tous disent qu'Allah est le seul Dieu et que je suis son Prophète. » En d'autres termes, l'objectif de l'islam est de gouverner le monde entier et de soumettre l'humanité à l'islam. D'aucuns, qui se prétendent musulmans, préfèrent ignorer que le Prophète a prononcé ces paroles. Cependant, mes frères, les ordres de Mahomet sont clairs : le djihad durera tant qu'il y aura des *kafirun*, jusqu'à ce qu'ils se convertissent ou paient la *djizia*.

– Mais qui décrète le djihad offensif, mon frère ? demanda une recrue originaire de Grande-Bretagne. Certains soutiennent que seul le calife peut le faire...

– C'est un point débattu, admit Omar. Pour un grand nombre de nos frères, le djihad offensif est déjà décrété dans le Coran ou la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui. Pour le comprendre, il suffit de considérer les *ahadith* que je viens de citer ou de lire l'ordre d'Allah au verset 216 de la sourate 2 du Coran : « Le djihad vous a été prescrit alors qu'il vous est désagréable. » (Il leva le doigt et répéta les mots qui lui semblaient essentiels.) « Alors qu'il vous est désagréable. ».

Mais, pour d'autres frères, le djihad offensif, qui est certes une obligation pour les croyants, ne peut-être décrété que par le calife. Comme vous le savez, la tradition va dans ce sens. Le calife a l'obligation de lever une armée et d'attaquer les *kafirun* une ou deux fois par an, comme l'ont fait autrefois Abu Bakr, Omar ibn al-Khattab et tant d'autres. Le calife qui ne le fait pas viole la volonté d'Allah, telle qu'elle est exprimée dans le Coran ou la *sunna*. Les croyants ont l'obligation de faire le djihad jusqu'à ce que tous les êtres humains soient croyants ou paient la *djizia*.

– Mais le dernier califat a été aboli, observa la même recrue. Comment faire à présent qu'il n'y a pas de calife ?

– Selon moi, il convient d'appliquer les ordres donnés par Allah dans le Coran ou à travers l'exemple du Prophète, répondit l'instructeur. Mais, un accord semble se dégager pour que le califat soit restauré afin que ce point de discorde soit surmonté et que des guerres soient lancées tous les ans contre les *kafirun*. Dans un *hadith*, le Prophète a dit : « Si tu reçois l'ordre de marcher contre l'ennemi, alors marche. » C'est justement parce que nous avons négligé l'ordre divin d'attaquer les *kafirun* qu'Allah nous a abandonnés. Nous avons ignoré Ses règles et Lui nous a ignorés à Son tour. C'est parce que nous avons cessé de mener le djihad offensif, comme l'ordonne Allah dans le Coran ou la *sunna* du Prophète, que nous sommes contraints à présent de faire le djihad défensif. Il est donc urgent de restaurer le califat et de mettre un terme à l'humiliation de l'*umma*, en répandant l'islam sur toute la planète.

– Et comment le fait-on ? Comment peut-on restaurer le califat ?

Abu Omar saisit la kalachnikov qu'il avait toujours avec lui et la souleva avec véhémence.

– Par la guerre !

XLVII

– Natalya !

Plantureuse et évaporée, la blonde peroxydée qui apparut à la porte portait une robe rouge vif, très cintrée à la poitrine et à la taille, et qui s'élargissait ensuite en un jupon dentelé jusqu'aux cuisses. C'était le genre de corps que les femmes détestaient avoir, trop gros à leur goût, mais la cellulite était la dernière chose que les hommes voyaient dans ces formes opulentes.

– Vous m'avez appelée, mon colonel ?

– Viens là, *devushka* !

– Mais mon spectacle va bientôt commencer...

– Il y en a pour une minute, ne t'en fais pas !

Natalya s'approcha, parfaitement consciente de l'effet bestial que son corps lubrique produisait sur les hommes.

– Qu'y a-t-il, mon colonel ? ronronna-t-elle en caressant la poitrine du Russe. On a besoin de sa Natalya ?

Alekseev désigna Tomás.

– C'est pour te présenter à ce monsieur, dit-il. Allez, embrasse-le...

La blonde sourit avec malice et s'approcha du Portugais, qui échangea un regard alarmé avec Rebecca. L'Américaine lui fit signe que tout allait bien, ce que Tomás interpréta comme une invitation à ne pas contrarier Alekseev.

Natalya se pencha sur lui et approcha son visage ; le Portugais commença à sentir son parfum bon marché et ses lèvres chaudes et charnues se coller aux siennes. Il voulut résister, gêné par la présence de Rebecca, mais cette bouche humide et ardente était vraiment délicieuse. Derrière ses lèvres, Natalya avait une langue experte, qui pénétra, humide et chaude, dans la bouche entrouverte de l'historien et l'explora goulûment.

Le baiser dura presque une minute. Lorsque la femme détacha ses

lèvres, Tomás sentit ses mains le peloter entre les jambes, histoire de le sonder.

– Alors ? demanda le colonel.

Natalya se retourna et lui fit un clin d'œil, voulant dire par là qu'elle avait accompli sa mission.

– Il est dur.

Une fois de plus, le colonel partit d'un bruyant éclat de rire et mit la main aux fesses, rebondies, de Natalya.

– Je le savais ! s'exclama-t-il. Je le savais ! Personne ne résiste à ma Natalya ! L'homme qui lui résistera n'est pas encore né !

Natalya jeta un regard en direction de la porte.

– Je peux y aller, mon colonel ? C'est l'heure de mon spectacle...

– Vas-y *devushka*. Tu vas leur en mettre plein la vue !

La femme lança un regard plein de promesses à Tomás, puis tourna les talons et marcha vers la porte en se trémoussant. Lorsqu'elle fut sortie, le colonel s'adressa au Portugais.

– Alors ? Comment l'avez-vous trouvée ?

Tomás échangea un nouveau coup d'œil avec Rebecca, comme s'il attendait des instructions. L'Américaine haussa les épaules ; après ce qu'elle venait de voir, que pouvait-elle ajouter ?

– Elle... elle est jolie, dit le Portugais.

– Vous voulez goûter ? C'est cher, mais elle en vaut la peine !

– Je... ce sera pour la prochaine fois.

– Ah, vous allez le regretter ! Cette fille sait faire des choses qui vous font défaillir. Il n'y a pas si longtemps, j'ai passé un moment avec Natalya qui m'a laissé sur le cul, sans mauvais jeu de mot ! Vous savez, avec sa bouche elle est capable de...

Rebecca toussota. Elle commençait à se lasser de ce petit jeu.

– Colonel, si vous le permettez, il y a une affaire assez urgente dont nous aimerions vous parler.

Alekseev fronça ses lourds sourcils et respira profondément, comprenant, résigné, qu'il ne pourrait pas échapper à cette conversation.

– Ah oui, la photographie n'est-ce pas ?

– Tout à fait !

– Que voulez-vous savoir ?

– Nous vous avons envoyé la photo. Pouvez-vous nous expliquer de quoi il s'agit ?

Le Russe s'inclina et saisit le verre de vodka qu'il avait laissé sur la table.

– Ça, c'est la Russie dans ce qu'elle a de pire ! s'exclama-t-il en avalant une gorgée de vodka. Il faut que vous compreniez que, lors de l'effondrement de l'Union soviétique en 1991, la Russie a hérité de la plus grande industrie nucléaire de la planète, c'est-à-dire du plus important arsenal d'armes atomiques et du plus grand stock d'uranium enrichi et de plutonium de qualité militaire au monde. Tout ce matériel se trouvait dans des dizaines de complexes si bien cachés qu'ils ne figuraient même pas sur les cartes. Nous avions une dizaine de villes secrètes, accueillant près d'un million de personnes, où se concentrait toute l'industrie nucléaire soviétique. Avec l'effondrement de l'économie et l'indiscipline galopante, toute cette industrie s'est retrouvée sans contrôle réel. Lorsque l'inflation a atteint les deux mille pour cent, les gens ont commencé à être mal payés ou à recevoir leurs salaires avec des mois de retard, les bâtiments n'ont plus été entretenus, le matériel nucléaire a été négligé, même les clôtures électriques ont dû être débranchées car il n'y avait plus assez d'argent pour payer l'électricité. Pour que vous ayez une idée, sachez que des portes d'entrepôts abritant des tonnes d'uranium enrichi n'étaient fermées que par des cadenas ! Et les gardes qui étaient censés surveiller ces dépôts, vous savez ce qu'ils faisaient ? Ils quittaient leur poste pour aller manger un morceau ou boire un verre... ou pour aller voir une *devushka* !

– La situation était vraiment catastrophique...

– Vous l'avez dit !

– Au milieu de toute cette anarchie, quel était, selon vous, le matériel le plus exposé au trafic ? demanda Rebacca.

– Vous savez, le pays dispose de milliers d'ogives nucléaires, stockées dans plus d'une centaine d'endroits. Le plus grand risque, d'après moi, concerne les armes nucléaires tactiques portables, les RA-155 de l'armée de terre et les RA-115 de la marine. Elles sont petites, pèsent à peine une trentaine de kilos, peuvent être activées par un seul soldat en moins de dix minutes et elles sont conservées dans des positions avancées, où la sécurité laisse plus qu'à désirer. Bon nombre des officiers chargés de leur protection ont pris leur retraite mais continuent de vivre dans les complexes où ces armes nucléaires tactiques sont stockées. Ces hommes savent où se trouve ce matériel,

ils y ont facilement accès et touchent des pensions de misère. C'est un mélange détonant. Qui peut garantir qu'ils refuseront si on leur propose un bon paquet de roubles qui les tirera de la misère ?

– C'est évident, convint Rebecca. Mais y a-t-il déjà eu des vols confirmés ?

– D'armes nucléaires tactiques ? Je ne saurais le dire.

– Le général Lebed, le conseiller de l'ancien Président Eltsine, a révélé publiquement que certaines de ces armes avaient disparu...

– Je ne peux pas en parler.

Rebecca sortit de son sac la photo de Zacarias.

– Bien. Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas d'armes nucléaires tactiques dont il s'agit ici, n'est-ce pas ? dit-elle en présentant l'image de la caisse avec des caractères cyrilliques et le symbole de l'énergie nucléaire. C'est de l'uranium enrichi. D'où vient ce matériel ? Que pouvez-vous nous dire là-dessus ?

Le colonel sortit ses lunettes, les posa sur son nez et se pencha vers la photo, qu'il examina avec soin.

– Ainsi, voilà la fameuse photo ?

– Vous ne l'aviez pas encore vue ?

– Très chère, vous l'avez envoyée à Moscou. (Il éloigna ses yeux de l'image et les posa sur Rebecca.) Je suis à Erevan, non ?

L'Américaine le dévisagea avec un air interrogateur, le regard alarmé.

– Que voulez-vous dire par là ? Ne me dites pas que vous n'avez pas de réponses à me donner...

Alekseev rangea ses lunettes, sourit et se tourna vers la porte.

– Sasha !

La porte s'ouvrit et le garde de sécurité passa la tête dans l'embrasure.

– Oui, mon colonel ?

– Vladimir est déjà arrivé ?

– Il est en chemin, mon colonel.

– Dès qu'il arrivera, dites-lui de venir me voir.

– Bien, mon colonel.

Dès que la porte fut refermée, Alekseev reprit sa position et regarda ses visiteurs.

– Je fais entièrement confiance à l'homme du FSB qui enquête sur cette affaire, dit-il. Je l'ai fait venir exprès pour qu'il nous dise ce qu'il

a découvert.

Rebecca respira, soulagée.

– Ouf ! s'exclama-t-elle en se détendant. J'ai failli m'inquiéter !

Le colonel attrapa le verre qui était resté sur la table et le vida d'un trait.

– Il faut que vous compreniez une chose, dit l'officier russe une fois passée la brûlure de l'alcool. Avec une inflation à deux mille pour cent, le mot d'ordre en Russie était : « Tout est à vendre ». À cette époque-là, on vendait de tout ! Des kalachnikovs, des mines, des tanks, des avions... tout ! Il y a même un amiral qui a vendu soixante-quatre navires, dont trois porte-avions, de la flotte du Pacifique ! (Il éclata de rire.) Vous vous rendez compte où nous en étions arrivés ? Le type a vendu une escadre russe !

– Parlez-moi de l'uranium enrichi.

Le Russe s'adossa au sofa et souffla, comme s'il répugnait à aborder cette question.

– Ah, oui. L'uranium enrichi ! Il se pencha à nouveau et remplit encore une fois son verre. Vous savez de quelle quantité d'uranium enrichi dispose la Russie ? Neuf cents tonnes.

– Alors que cinquante kilos suffisent pour fabriquer une bombe atomique, observa Rebecca.

– En effet, soupira Alekseev. Le pire, c'est que la majeure partie de cet uranium enrichi est stockée dans des lieux très peu sûrs. D'après un relevé, plus de deux cents entrepôts présenteraient de graves problèmes de sécurité, notamment des clôtures arrachées et des fenêtres non protégées, et seraient facilement accessibles pour des voleurs.

– Je sais, dit l'Américaine. Notre Gouvernement a dépensé des millions de dollars pour vous aider à remettre ces installations en état. Dès que nos dollars ont cessé d'affluer, la sécurité s'est à nouveau détériorée. Apparemment, il est plus facile de voler dans un complexe nucléaire russe que de dévaliser une banque.

– Tout ça est très compliqué, reconnut le colonel en essuyant les gouttes de sueur qui coulaient de son front. Le problème est aggravé par le fait que l'uranium enrichi à quatre-vingts pour cent ou plus n'est pas seulement utilisé dans les installations militaires, mais aussi ailleurs. Nous employons de l'uranium enrichi dans quarante réacteurs de recherche scientifique, des réacteurs de navires et de sous-marins,

ainsi que dans des installations de production de combustibles. Une grande partie de ce matériau fissile est conservé dans de simples dépôts, faciles d'accès.

– Faciles à quel point ? Que voulez-vous dire ?

– Laissez-moi vous donner un exemple. En novembre 1993, un capitaine de notre marine a pénétré dans les chantiers navals de Sevmorput, près de Mourmansk, par une porte non gardée et il est entré dans le bâtiment où était conservé le combustible des sous-marins nucléaires. Une fois à l'intérieur, il s'est emparé de trois pièces du noyau d'un réacteur contenant cinq kilos d'uranium enrichi, il a mis ce matériel fissile dans un sac et il est reparti comme il était entré. Personne n'en a rien su. Nous n'avons découvert l'affaire que bien des mois plus tard, lorsque le capitaine s'est fait prendre en vendant l'uranium enrichi.

– C'est très préoccupant ! observa Rebecca.

L'officier russe haussa les épaules.

– Vous trouvez ? demanda-t-il. Ce qui est réellement préoccupant, c'est que cette histoire n'a rien d'extraordinaire, elle ressemble à beaucoup d'autres. Ce qui s'est passé à Sevmorput s'est également déjà produit à la base navale d'Andreeva Guba ou à la base de sous-marins de Vilyuchinsk-3, pour ne citer que quelques exemples. Et les affaires dans lesquelles des civils sont impliqués ne manquent pas non plus, comme par exemple à Luch, à Sarov ou encore à Glazov. Un homme qui a été arrêté avec de l'uranium hautement enrichi volé à Podolsk n'a été condamné qu'à trois ans avec sursis parce que le juge a eu pitié de lui. Le voleur voulait simplement se faire un peu d'argent pour acheter une nouvelle gazinière et un nouveau frigo.

– Combien d'incidents de ce type se sont déjà produits en Russie ?

– Quelques-uns, comme vous pouvez le voir.

– Combien ?

Alekseev soupira, agacé par la pression.

– L'agence internationale de l'énergie atomique à elle seule en a recensé dix-huit en Russie, entre 1993 et 2002.

– Ça, c'est ce que dit l'agence. Quel est le chiffre exact ?

– Il est supérieur.

Rebecca s'inclina en direction de son interlocuteur, plongeant fermement ses yeux dans les siens, comme un fauve qui ne va pas lâcher sa proie.

– Quel est le chiffre ?

Le Russe prit la bouteille de vodka et remplit une nouvelle fois son verre.

– Je ne peux pas vous le dire, murmura-t-il. Cette information est confidentielle. En revanche, je peux vous révéler que, pendant la seule période de transition de l'Union soviétique à la Russie, nous avons perdu suffisamment de matériel pour construire vingt bombes atomiques.

L'Américaine écarquilla les yeux, incrédule.

– Combien ?

– Vingt bombes.

– Mon Dieu !

XLVIII

Ce matin-là, les recrues de Khaldan étudiaient la technique et les principes sous-jacents aux *itishadi*, les attentats-suicides. Abu Omar commença par présenter les principes théologiques qui légitimaient les actions menées par les *chahid*, les martyrs, le suicide étant strictement interdit par le Coran.

– Les exceptions, ce sont justement les *itishadi*, souligna l'instructeur, se référant aux suicides commis dans le contexte des combats. Le martyr dans le djihad est le seul moyen de s'assurer l'accès au paradis. Quelqu'un connaît-il le verset du Coran où cela est précisé ?

À côté d'Ibn Taymiyyah était assis un Palestinien de Gaza, sans doute lié au Hamas. Le garçon leva la main.

– C'est dans la sourate 3, verset 169, dit-il rapidement. « Ne pense pas que ceux qui ont été tués dans la voie d'Allah soient morts. Au contraire, ils sont vivants, auprès de leur Seigneur, bien pourvus. »

– Très bien, approuva Abu Omar. Il ressort clairement de ce verset que la mort pendant le djihad nous conduit auprès d'Allah, dans les jardins éternels où l'eau et la nourriture abondent. Il existe même un *hadith* qui dit que soixante-douze vierges attendent le *chahid*. Ça, c'est...

Un joyeux murmure parcourut la salle.

– Ça y est ? demanda l'instructeur. Vous pensez déjà aux soixante-douze vierges ?

Le murmure se transforma en franche rigolade.

– À Gaza, de nombreux frères rêvent de devenir *chahid* à cause des vierges, observa le Palestinien avec un rire coquin.

Nouvel éclat de rire général.

– En effet, comment ne pas souhaiter mourir en martyr si le *chahid* est le seul, parmi les croyants, à avoir une place assurée au paradis ?

demanda Omar lorsque le calme fut revenu. Avec la paix d'Allah et les vierges qui nous attendent, on sait ce qui nous reste à faire. Que sont les souffrances de cette vie comparées aux récompenses qui nous sont promises ? Il y a d'autres versets du Coran et d'autres *ahadith* qui parlent du paradis qui attend les *chahid*. Par exemple, voyez ce que dit Allah au...

Curieux d'en savoir plus sur l'expérience de son voisin, Ibn Taymiyyah s'inclina sur le côté.

– Tu as connu beaucoup de *chahid* ? murmura-t-il.

– Oui, confirma le Palestinien. Moi aussi je veux être un *chahid*.

– Tu es sérieux ?

– Tu ne vois pas ce qui nous attend, mon frère ? Le paradis ! Les rivières, les jardins ! Le vin sans alcool ! La grâce de Dieu !

– Et les vierges...

Le Palestinien sourit de nouveau.

– Tu sais ce que font de nombreux frères au moment de devenir *chahid* ? Comme ils ne peuvent pas cesser de penser aux vierges, ils se protègent le ventre avec du carton pour s'assurer qu'après avoir explosé, leurs organes génitaux parviendront intacts au paradis.

Ibn Taymiyyah rit.

– Je ne te crois pas !

– Je le jure sur Allah ! Avant de partir en mission, de nombreux *chahid* se protègent les parties. On dit que c'est très efficace pour...

Soudain, des tirs se firent entendre à l'extérieur.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Les tirs nourris semèrent le chaos dans la salle, et les recrues se jetèrent sous les tables.

– Le camp est attaqué, cria Abu Omar, saisissant aussitôt sa kalachnikov et se précipitant dehors.

Le premier moment de confusion passé, Ibn Taymiyyah et ses compagnons suivirent l'exemple de l'instructeur et allèrent chercher leurs armes. Entraînés au maniement des kalachnikovs, ils enlevèrent le cran de sûreté et sortirent du bâtiment en courant, le corps baissé, le doigt sur la détente, les yeux grands ouverts en direction des tirs pour localiser la menace et la neutraliser.

Alors que ses compagnons s'apprêtaient à ouvrir le feu, Ibn Taymiyyah remarqua trois silhouettes qui tiraient ; il s'agenouilla et pointa aussi son arme dans leur direction.

– Arrêtez ! ordonna Abu Omar avant que les recrues ne commencent à tirer. Ne tirez pas ! Ce sont nos frères !

C'est à ce moment-là qu'Ibn Taymiyyah s'aperçut que les ennemis n'étaient autres qu'Abu Nasiri et deux autres instructeurs. Tous trois tiraient frénétiquement en l'air, comme des enfants, et le groupe qui avait interrompu le cours les regarda sans comprendre.

– Que se passe-t-il ? demanda Abu Omar à Abu Nasiri en essayant de surmonter le bruit des rafales de mitrailleuse. Il s'est passé quelque chose ?

– *Masha'Allah !* crièrent les instructeurs. *Masha'Allah !*

De nouveaux tirs.

– Que se passe-t-il ?

Abu Nasiri cessa momentanément de tirer.

– Allumez la radio ! cria-t-il, à moitié hystérique. Écoutez ce que les *kafirun* sont en train d'annoncer !

– Quoi ?

– Nous avons mis l'Amérique à genoux ! Nous avons mis l'Amérique à genoux ! *Masha'Allah !*

Les instructeurs reprirent leurs tirs dans une ambiance euphorique. Intrigués, Abu Omar et les recrues se précipitèrent à la cantine ; dans le réfectoire il y avait un récepteur à ondes courtes dont ils se servaient parfois le soir.

Ibn Taymiyyah connaissait par cœur la fréquence de la BBC en arabe, que ses parents écoutaient lorsqu'il était enfant, et il la rechercha. L'appareil émit les sifflements habituels des ondes courtes jusqu'à ce que la fréquence souhaitée soit localisée.

Une voix en arabe se fit entendre dans la cantine.

« ... nous ignorons pour l'instant ce qui va arriver à l'autre immeuble, dit la voix, qui improvisait de toute évidence. Il a été endommagé par le premier avion, mais il est toujours debout. En revanche, la tour touchée par le second appareil s'est effondrée. La première tour va-t-elle s'effondrer elle aussi ? » Une deuxième voix, apparemment au téléphone, répondit à la première. « Eh bien... je ne veux même pas y penser ! Il s'agit là d'une tragédie sans... sans précédent. Le chaos règne dans le centre de New York. Tout le monde se demande qui a bien pu lancer cette attaque brutale contre le World Trade Center. Le Président Bush, qui a appris la nouvelle alors qu'il se trouvait dans une... »

Masha'Allah ! cria Abu Nasiri dehors, fou de joie.

Le groupe qui s'était rassemblé à la cantine autour de la radio se précipita vers l'extérieur en tirant et en sautant de joie, bruyamment, en hurlant, en criant en chœur les mots qui les remplissaient de bonheur.

Allahu akbar !

Masha'Allah !

Allahu akbar !

Les célébrations ne s'achevèrent que tard dans la nuit.

La moto tressautait sur le chemin, soulevant des nuages de poussière rougeâtre, et Ibn Taymiyyah serra le conducteur à la taille pour ne pas tomber. Il sentit que l'engin ralentissait et regarda devant lui. Une silhouette était assise à une table, en terrasse, et prenait un café.

Ibn Taymiyyah saisit le Walther PPK dans sa main droite, se préparant à agir dès qu'il en recevrait l'ordre.

– Maintenant ! dit le conducteur.

Ibn Taymiyyah sauta de la moto en marche, arma le Walther tout en s'approchant à pas rapides de la silhouette assise à la table de la terrasse, pointa son arme vers la tête et pressa la détente trois fois de suite.

La silhouette tomba en arrière et l'assassin s'enfuit en courant, sauta à l'arrière de la moto, qui démarra en trombe et disparut rapidement du lieu de l'attentat.

– Très bien ! applaudit Abu Nasiri, faisant irruption à la terrasse. Tu fais un assassin parfait, mon frère ! Tu as réalisé cet exercice encore mieux que la simulation d'enlèvement.

La moto fit demi-tour et revint sur les lieux. Ibn Taymiyyah en descendit et alla vérifier la précision de ses tirs dans la tête du mannequin qui était à terre.

– J'ai mis une balle à côté, dit-il.

– Ça ne fait rien, le consola l'instructeur. Deux balles dans la tête suffisent largement pour régler son compte à un *kafir*.

Pas convaincu, Ibn Taymiyyah regarda la moto, dont le moteur tournait toujours.

– Je peux essayer encore une fois ?

– Bien sûr. Mais cette fois, arme ton pistolet quand la moto

ralentit, n'attends pas de commencer à marcher. C'est risqué ce que tu as fait. Imagine que tu aies sauté juste au niveau de l'objectif, qu'aurais-tu fait ? Tu devais encore armer, ce qui laissait suffisamment de temps au *kafir* pour se rendre compte de la menace et réagir, tu comprends ?

– Oui, mon frère.

Sans perdre de temps, Abu Nasiri alla relever le mannequin et le replacer à la table.

– Alors, allons-y pour un nouvel essai.

Ibn Taymiyyah ne bougea pas en regardant le mannequin.

– Et si, au lieu de tirer sur la tête, je le tuais comme Allah le recommande ?

– Que veux-tu dire ?

– Allah dit, à la sourate 47, verset 4 du Coran : « Lorsque vous rencontrerez ceux qui ont mécru, frappez-les au cou. »

L'instructeur fixa également les yeux sur le mannequin.

– Tu veux le décapiter ?

– Oui, c'est l'ordre que donne Allah.

– C'est très compliqué, tu n'as pas le temps de faire ça en ville, observa Abu Nasiri en secouant la tête. Exerce-toi à tuer avec ton pistolet. On fera des exercices de décapitation un autre jour.

La recrue se dirigea à nouveau vers la moto, s'installa à l'arrière, ajusta son Walther, et la moto démarra pour se mettre en place. Alors qu'il était prêt à recommencer l'exercice, Ibn Taymiyyah aperçut une silhouette qui s'approchait en gesticulant frénétiquement dans sa direction.

– Qui est-ce ? demanda-t-il au conducteur de la moto.

– C'est Omar, répondit son compagnon. On dirait qu'il nous appelle.

Ils roulèrent alors, vers le responsable du camp pour voir ce qu'il voulait.

– Ibn Taymiyyah, mon frère, dit Abu Omar en posant la main sur son épaule. Va chercher tes affaires immédiatement.

– Quelles affaires ?

– Celles que tu as apportées avec toi en venant ici.

– Pourquoi ?

– Tu dois partir dans cinq minutes.

La nouvelle laissa Ibn Taymiyyah bouche bée.

– Partir ? Mais pour aller où ?

– Le cheik veut te parler. Il a demandé qu'on te conduise à son refuge le plus vite possible.

– Mais pourquoi ?

Abu Omar singea Ibn Taymiyyah.

– Pourquoi, pourquoi... C'est tout ce que tu sais dire ? (Il indiqua les baraquements.) Par Allah, va plutôt chercher tes affaires et tais-toi ! Tu as l'air d'un enfant avec tous tes pourquoi. Un bon moudjahidine ne parle pas. Il agit !

Ibn Taymiyyah se mordit la lèvre, se reprochant son manque de discipline, et obéit.

– Oui, mon frère.

En le regardant s'éloigner, Abu Omar fit un geste rapide de la main, comme s'il le chassait.

– *Yallah ! Yallah !* Dépêche-toi.

Voyant son élève partir, Abu Nasiri courut derrière lui pour lui donner les derniers conseils.

– Emporte un manteau, recommanda-t-il lorsqu'il l'eut rejoint. Il fait froid là-haut, dans les montagnes. Et qu'Allah t'accompagne, tu vas avoir besoin de son aide, mon frère.

En entendant cette remarque, Ibn Taymiyyah s'arrêta et regarda son instructeur.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Qu'une mission très importante t'attend.

– Quelle mission ?

Abu Nasiri secoua la tête et regarda autour de lui, comme s'il craignait d'en avoir déjà trop dit.

– Je ne peux pas te le dire. Seul le cheik peut le faire.

– Ah, le cheik ! Ce personnage si mystérieux ! s'exclama-t-il. Mais en fin de compte, qui est-ce ?

L'instructeur ouvrit de grands yeux, surpris par la question.

– Il n'y a aucun mystère, c'est l'émir de notre camp, dit-il. Par Allah, tu ne sais pas qui est le cheik ?

– Non.

– Dis donc, tu ne lis pas les journaux qu'on reçoit ici, au *mukhayyam* ?

– Bien sûr que si, pourquoi ?

– Le cheik est le héros de l'*umma*, mon frère. Le cheik est l'homme

qui a humilié l'Amérique !

Ibn Taymiyyah ne comprenait rien. De qui pouvait-t-il bien parler ?

– Quoi ?

Abu Nasiri fixa son élève dans les yeux.

– Le cheik, c'est Ben Laden.

XLIX

Un homme minuscule, aux cheveux blonds, dégarni, entra dans le petit salon du strip club. En l'apercevant, le colonel Alekseev se leva d'un bond et ouvrit les bras pour l'accueillir chaleureusement.

– Vlad !

Les deux hommes s'embrassèrent. Le colonel attira le nouveau venu vers le sofa et lui présenta Rebecca et Tomás.

– Voici Vladimir Tarasov, un camarade du FSB, annonça-t-il. Un gars bien !

– Enchantée, répondit Rebecca en lui serrant la main.

– Comment allez-vous ? dit Tomás lorsque vint son tour de saluer le nouveau venu. Je vois que vous vous connaissez depuis longtemps...

Alekseev regarda Vladimir et s'esclaffa.

– Oh, depuis la guerre d'Afghanistan ! (Il saisit Vladimir par l'épaule et l'attira à lui.) Vlad travaillait avec moi dans l'unité de contre-information du KGB à Kaboul. (Un éclat de rire retentit.) Quelle époque, hein ?

– Tu l'as dit, convint Vladimir avec un sourire triomphant. Avec nous, ça ne rigolait pas !

Ils s'installèrent sur le sofa et échangèrent quelques politesses. Le colonel se remplit encore un verre de vodka tandis que le nouveau venu se plaignait du retard du vol d'Aeroflot qui l'avait empêché d'arriver à l'heure à Erevan.

Une fois les politesses échangées, Rebecca reprit la photo de Zacarias pour la montrer à Vladimir.

– Je suppose que vous avez déjà vu ça.

Le Russe acquiesça.

– Le FSB a fait distribuer cette photo dans tous les bureaux du pays, confirma-t-il. Je l'ai reçue à Ozersk et j'ai passé les deux derniers

jours à enquêter là-dessus.

– Et... vous avez découvert quelque chose ?

Vladimir approcha l'image de ses yeux et l'analysa avec soin.

– Vous dites que ce matériel est entre les mains d'Al-Qaïda ?

– Oui.

Vladimir regarda attentivement la photo pendant quelques instants, comme s'il voulait corroborer une fois de plus ce qu'il savait déjà, puis il la rendit à l'Américaine.

– J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

– Allez-y !

– C'est du matériel bien réel.

Un silence s'abattit sur la salle. On entendait seulement l'écho assourdi de la musique dans le salon du strip club, de l'autre côté de la porte.

– Vous en êtes sûr ?

– Sans l'ombre d'un doute.

Rebecca garda la photo à la main, comme si elle pouvait encore en tirer quelque secret.

– Et où l'ont-ils obtenu ?

– On suppose que c'est au complexe de Mayak.

– Mayak ? Là où a eu lieu la catastrophe nucléaire en 1957 ?

– Exactement.

– Comment Al-Qaïda a-t-elle pu se procurer ça à Mayak ? Il s'y serait produit un accident dont vous ne nous auriez pas parlé ?

Vladimir rit nerveusement.

– Nous n'avons eu que des incidents sur ce site maudit, s'exclama-t-il. Mayak dépend d'Ozersk et relève donc, malheureusement, de ma compétence. Croyez-moi, ce site nous a donné d'énormes soucis. En 1997, nous avons découvert tout à fait par hasard qu'un groupe de travailleurs de l'usine de radio-isotopes numéro 45, à Mayak, vendait depuis deux ans de l'iridium radioactif avec des documents falsifiés. Même le directeur de l'usine était impliqué dans le trafic. L'année suivante, le FSB a découvert un plan échafaudé par des employés d'une autre unité de Mayak, appelée Chelyabinsk-70, pour voler plus de dix-huit kilos d'uranium hautement enrichi.

– Rien que ça ! s'étonna Rebecca. C'est presque la moitié de la quantité nécessaire pour fabriquer une bombe atomique.

– En effet. Près d'un an plus tard, on a trouvé une tonne d'acier

radioactif abandonné aux alentours d'Ozersk. L'enquête a révélé que le matériel avait été volé à Mayak. Si l'acier radioactif n'avait pas été découvert, et si quelques menus incidents n'avaient pas permis de déceler les vols d'iridium et d'uranium hautement enrichi, on n'en aurait rien su. Et s'il a été facile de repérer ces vols, réalisés par des amateurs qui ont commis des erreurs, imaginez la quantité de matériel nucléaire que des professionnels ont pu dérober à Mayak sans qu'on le sache.

– Je croyais que la sécurité avait été renforcée à Mayak, souleva l'Américaine. Nous y avons consacré beaucoup d'argent.

– Oui, à présent ça va mieux. Mais inutile de prétendre que tous les problèmes ont été réglés. On a même démantelé des réseaux de trafic de drogue impliquant des soldats en poste à Mayak. Ça en dit long sur les insuffisances du système de sécurité sur place.

Rebecca exhiba à nouveau la photo.

– Qu'est-ce qui vous fait penser que cette caisse d'uranium enrichi vient véritablement de Mayak ?

– Les numéros de série indiqués dessus. Ils correspondent à l'inventaire de Mayak.

– Et quand est-ce qu'elle a été volée ?

– Nous n'en sommes pas sûrs. Mais en 1997, on a découvert en rase campagne, près d'Ozersk, les cadavres de plusieurs soldats et employés qui étaient censés être de service, la nuit précédente, au complexe de Mayak. Et aussi, en ville, on a trouvé les corps de membres de la famille des employés. Quelques recherches ont été entreprises, mais elles n'ont rien donné et l'affaire a été classée. Mais, lorsque j'ai vu cette photo, j'ai commencé à me demander ce qui avait bien pu se passer et j'ai décidé de rouvrir l'enquête.

– Vous avez découvert quelque chose de nouveau ?

– On n'a pas encore fini de faire l'inventaire du matériel placé dans le coffre de Mayak. (Il hésita.) Mais deux ou trois choses ont déjà appelé notre attention.

– Quoi donc ?

– Nous avons voulu visionner les enregistrements vidéo de la nuit où les gardes et les employés retrouvés morts étaient censés être de service. Comme par hasard, le système de vidéosurveillance du bâtiment où auraient dû se trouver les deux employés était en panne. On a aussi vérifié les passages signalés aux postes-frontières russes à

cette époque-là pour vérifier s'il y avait eu une anomalie quelconque au moment où on a découvert les corps.

– Et alors ?

– La frontière la plus proche de Mayak est celle du Kazakhstan, située à moins de quatre heures de route. Or, notre poste-frontière situé entre Ozersk et le Kazakhstan a enregistré le passage d'un groupe d'hommes quelques heures avant que les corps des gardes, des employés et des membres de leur famille ne soient découverts.

– Et qu'avaient-ils de particulier ces hommes ?

– Leur nationalité.

– Ne me dites pas qu'ils étaient arabes...

– Tchétchènes. (L'homme du FSB sortit de sa poche la photo d'un individu brun, qui avait l'air originaire du Caucase.) L'un d'entre eux s'appelle Ruslan Markov, il était très actif dans la guérilla. On a un dossier sur lui.

Rebecca et Tomás se penchèrent sur la photo, comme si le visage qu'on leur montrait pouvait leur apporter des réponses.

– Vous croyez que c'est ce type ?

– Qu'en pensez-vous ? demanda Vladimir. Les Tchétchènes sont musulmans. De plus, nombre d'entre eux sont fondamentalistes et entretiennent des relations avec d'autres mouvements islamiques. Markov est tchétchène, nous savons qu'il avait des contacts avec des groupes fondamentalistes et était impliqué dans l'exécution d'otages en Tchétchénie et dans le sud de la Russie. Nos registres indiquent qu'en compagnie d'une bande de Tchétchènes il a traversé la frontière la plus proche de Mayak quelques heures avant que ne soient découverts les corps des employés et des membres de leur famille. Quelles conclusions tirez-vous de ces informations ?

Rebecca ne répondit même pas, tant la réponse était évidente. Au lieu de cela, elle indiqua la photo qu'elle tenait à la main.

– Où se trouve ce Markov ?

– D'après nos informations, il serait mort ; nos hommes l'auraient abattu au cours d'un combat dans les environs de Grozny.

– Dommage ! grommela-t-elle.

– Il ne nous apprendra plus rien, mais il n'est pas difficile de deviner ce qui a dû se produire après le vol d'uranium enrichi à Mayak. Les Tchétchènes ont abandonné les corps des gardes, des employés et des membres de leur famille, ces derniers ayant

probablement été utilisés pour exercer un chantage, puis ils se sont enfuis au Kazakhstan et ont disparu de la circulation. Là ou ailleurs, le jour même ou un peu plus tard, ils ont fini par vendre l'uranium enrichi à Al-Qaïda. Rien de plus simple.

L'Américaine fit tourner la photo entre ses doigts, indécise quant à ce qu'il convenait de faire.

– Et maintenant ? demanda-t-elle.

Comprenant que le briefing de l'homme du FSB était terminé, Tomás se leva et s'approcha de Rebecca.

– Maintenant il n'y a qu'une chose à faire, dit le Portugais, rompant son long silence. Nous devons trouver cette caisse.

L

Le 4x4 soviétique avançait en cahotant sur les chemins poussiéreux et montagneux du sud de l'Afghanistan, la terre ocre et sombre se découpant sur le ciel bleu parsemé de nuages blancs. Un moudjahidine avec un goût prononcé pour la vitesse était au volant et, à l'arrière, un second, armé d'une kalachnikov, se tenait à côté d'Ibn Taymiyyah. Les nids de poule secouaient terriblement le véhicule, mais cela n'empêchait pas le conducteur d'appuyer à fond sur l'accélérateur.

Au bout de deux heures, ils arrivèrent en vue d'un barrage routier, et les moudjahidines s'emparèrent immédiatement de leurs armes, prêts à toute éventualité, mais ils reconnurent les garçons en *shalwar kameez* et turbans blancs qui gardaient le poste de contrôle. Bien que tendus, les occupants du 4x4 posèrent leurs armes.

– Talibans, dit le chauffeur, un brin irrité.

Les talibans contrôlèrent leurs documents très lentement, les lisant avec une extrême attention, tournant et retournant les feuilles comme si elles dissimulaient quelque secret. Lorsqu'ils eurent terminé, l'un d'eux sortit de la poche une petite cassette audio et dit quelque chose d'incompréhensible en pachtou au chauffeur. Le moudjahidine soupira et, s'efforçant d'être patient, glissa la cassette dans le lecteur de la voiture.

Serait-ce de la musique ? se demanda Ibn Taymiyyah. Il eut aussitôt la réponse. Des haut-parleurs du véhicule sortit une voix caverneuse qui récitait des versets en arabe ancien. Il prêta l'oreille et comprit qu'il s'agissait de la première sourate du Coran.

Les talibans sourirent avec approbation et leur firent signe d'avancer.

– Par Allah, ils sont vraiment très croyants, observa Ibn Taymiyyah alors qu'ils s'éloignaient du poste de contrôle, se retournant pour voir les silhouettes qui disparaissaient dans un nuage de poussière soulevé

par le 4x4.

Le moudjahidine qui était à côté de lui acquiesça.

– Parfois ils en font trop, constata-t-il avec rancœur. Ils exigent des choses qui ne sont ordonnées ni par Allah dans le saint Coran ni par la *sunna* du Prophète.

– Comme quoi ?

Le moudjahidine indiqua le lecteur de cassettes d'où continuaient à sortir des versets coraniques.

– L'obligation d'écouter le saint Coran en voyage, par exemple. Où cela est-il exigé dans le Livre sacré ? Dans quel *hadith* le Prophète, que la paix soit avec lui, a-t-il énoncé un tel précepte ?

Ibn Taymiyyah connaissait le Coran par cœur ainsi que la majeure partie des *ahadith* fiables et il savait que le moudjahidine avait raison. Nulle part cela n'était exigé des croyants. Les talibans en faisaient trop ! conclut-il, leur zèle était exagéré. Mais il savait qu'il n'était pas conseillé de dire du mal de leurs hôtes ; les moudjahidines avaient besoin d'eux pour pouvoir continuer à préparer le djihad dans le *mukhayyam* et ils prenaient toujours soin de ne pas les critiquer ouvertement.

Cela n'empêcha pas le chauffeur, après s'être assuré que les Afghans étaient loin derrière, de se pencher sur le lecteur et d'arrêter la cassette. Lorsque la récitation s'interrompt, les trois occupants du 4x4 rirent, amusés par leur petite révolte contre les talibans, comme si ce geste exprimait une volonté commune.

L'incident créa une affinité indéfinie entre Ibn Taymiyyah et les deux moudjahidines avec qui il voyageait. C'était un sentiment aussi léger qu'une plume portée par le vent, mais le fait est qu'il dura un certain temps. Profitant de l'ambiance détendue qui s'était installée dans le véhicule, la recrue risqua une question.

– Vers où nous dirigeons-nous ?

– Vers le nid d'aigle, expliqua le moudjahidine qui se tenait à côté de lui.

– Et qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'est notre base dans les montagnes. (Il laissa passer un instant avant de préciser, comme s'il ajoutait un post-scriptum.) C'est là que vit le cheik.

Ah, Ben Laden ! pensa la recrue à nouveau excitée par la

perspective de la rencontre.

– Que peut-il me vouloir ?

– Je l'ignore, rétorqua le moudjahidine. Tu le sauras le moment venu, *inch'Allah* !

Ibn Taymiyyah regardait la route, perdu dans ses pensées.

– Vous connaissez le cheik depuis longtemps ?

– Depuis la guerre contre les Russes.

– Et comment est-il ?

– C'est l'un des meilleurs hommes au monde, qu'Allah le protège et le guide. Un croyant très pieux. Si tout le monde était comme lui, mon frère, tu peux être sûr que l'islam serait déjà maître du monde et les *kafirun* seraient tous soumis à la volonté d'Allah. Le cheik est l'émir de plusieurs *mukhayyam* que nous avons en Afghanistan, y compris Khaldan, où nous sommes allés te chercher.

– Oui, je sais, c'est pour ça que je suis surpris qu'un personnage aussi important veuille me connaître. Je ne suis personne.

– Tu es un croyant. Donc, tu es important.

– Certes, mais il y a des millions de croyants comme moi dans le monde entier. Pour quelle raison veut-il parler avec moi en particulier ?

– J'ignore quel est le motif exact, mon frère. Mais connaissant le cheik comme je le connais depuis des années, il y a une chose dont je suis sûr.

– Quoi ?

Le moudjahidine laissa son regard planer sur la terre ocre et sèche d'Afghanistan.

– S'il t'a fait appeler avec autant d'urgence, c'est que de grandes choses se préparent, dit-il en posant ses yeux sur le passager. Attends-toi à une mission d'une extrême importance.

Un pickup apparut brusquement sur la route et vint se placer à hauteur du 4x4, ce qui fit sursauter Ibn Taymiyyah. Outre le conducteur, il y avait trois hommes à l'arrière, deux qui tenaient un lance-roquette et un autre accroché aux manettes d'une mitrailleuse posée sur une petite plateforme. On avait presque l'impression qu'ils allaient ouvrir le feu à bout portant sur le 4x4.

– *Assalamu alaykum* ! saluèrent les deux moudjahidines qui accompagnaient la recrue de Khaldan.

Ces salutations eurent pour effet de calmer Ibn Taymiyyah. Ils semblaient tous se connaître, il n'y avait donc pas de problème.

– Qui sont-ils ?

– Les gardes du nid d'aigle.

Ibn Taymiyyah examina le pickup qui les avait interceptés. Le véhicule roula pendant plusieurs centaines de mètres à côté de leur 4x4, apparemment pour s'assurer de l'identité de ses occupants, puis se mit à le suivre.

Il regarda la route qui défilait devant eux. Ils serpentaient depuis un moment sur les pentes de la montagne enneigée, et il lui sembla qu'ils étaient déjà plus haut. Il faisait froid et l'air paraissait plus léger.

Le passager se pencha vers le moudjahidine assis à côté de lui.

– On arrive ?

Le moudjahidine désigna le sommet des montagnes, en face.

– Oui, confirma-t-il. Le nid d'aigle est juste là.

Ibn Taymiyyah était très excité à l'idée de connaître l'homme que les Américains considéraient comme le responsable du djihad engagé contre eux, mais il s'efforçait de rester calme. Pendant tout le voyage, il n'avait cessé de penser à cette rencontre et il s'était demandé ce que lui voulait Oussama ben Laden. Maintenant que cet instant était proche, sa curiosité était plus grande que jamais et il faisait tout son possible pour penser à autre chose.

– On est haut, hein ? remarqua-t-il en regardant la vallée en bas.

– Oui, à trois mille mètres d'altitude. (Le moudjahidine indiqua un autre sommet, plus distant.) Pendant le djihad contre les Russes, les *kafirun* avaient installé une base là-haut qui nous a donné du fil à retordre. On a dû la bombarder nuit et jour pour les expulser.

– Tu as combattu contre les Russes ? voulut savoir Ibn Taymiyyah plein d'admiration et de respect.

– Allah dans Sa grandeur m'a accordé ce privilège.

– Et comment étaient-ils ?

– Courageux. Ils n'étaient pas comme les *kafirun* américains qui se sont enfuis après la raclée qu'on leur a donnée à Mogadiscio. Les Russes étaient durs et patients. Ce fut un djihad très difficile, qui a fait beaucoup de martyrs parmi les croyants.

Le passager acquiesça. Comme il aurait aimé participer au djihad contre les Russes : l'islam était sorti grandi de cette guerre devenue mythique ! Il se frotta les mains pour se réchauffer et regarda autour

de lui, fasciné par les paysages merveilleux qui s'offraient à lui. Les sommets enneigés et escarpés étaient d'une beauté à couper le souffle, surtout lorsqu'ils se détachaient sur le ciel bleu orangé du crépuscule, comme c'était le cas à présent. L'existence d'un tel lieu sur terre était la preuve irréfutable qu'Allah était le Créateur suprême.

– Quelle est cette montagne ?

Le moudjahidine lui jeta un nouveau regard avant de répondre sur un ton protecteur, comme si elle lui appartenait :

– Tora Bora.

Par endroits, l'entrée d'une grotte déchirait la pente enneigée de la montagne. Bien que la lumière du jour diminuât rapidement, on voyait encore des moudjahidines armés jusqu'aux dents à l'entrée des cavernes. Le 4x4 continua de monter encore quelques centaines de mètres, puis tourna à proximité d'une grotte et s'immobilisa avec un grincement, un nuage de poussière planant lentement derrière lui.

– Nous sommes arrivés ! annonça le chauffeur en serrant le frein à main et en coupant le moteur.

Le calme s'installa. Ibn Taymiyyah descendit lentement du véhicule, se demandant ce qu'il devait faire ensuite, mais il croisa aussitôt le regard d'un homme d'une quarantaine d'années qui était sorti de la grotte et venait à sa rencontre. Après avoir salué le nouveau venu, l'homme lui fit signe de le suivre. Ibn Taymiyyah se sépara des deux moudjahidines qui l'avaient amené de Khaldan et suivit son nouveau guide.

– Le cheik t'attend, lui annonça celui-ci.

La grotte était obscure, malgré la présence, ici ou là, d'une lampe accrochée au mur, qui diffusait une lumière jaune. Ibn Taymiyyah parcourut les galeries le cœur battant ; il pensait d'abord que c'était à cause de l'excitation, mais il haletait tellement qu'il dut s'arrêter pour reprendre son souffle.

– Que se passe-t-il ? demanda l'homme qui le guidait. Tu te sens bien, mon frère ?

Le nouveau venu soufflait et dut s'adosser au mur pour se reposer.

– Je ne sais pas, dit-il. Je me sens... épuisé.

L'homme l'observa avec attention et sourit lorsqu'il eut compris le problème.

– C’est normal, rassure-toi, le tranquillisa-t-il. Tu souffres du mal des montagnes. Se retrouver en si peu de temps à trois mille mètres d’altitude est une épreuve qui laisse tout le monde hors d’haleine.

Le visiteur ayant récupéré, son guide continua à avancer le long du couloir, jusqu’à une ouverture au milieu du mur. Une lueur en provenait. Les deux hommes la franchirent et pénétrèrent dans une galerie bien illuminée où se trouvaient trois moudjahidines assis en tailleur, leurs kalachnikovs posées sur les genoux.

S’apercevant que l’invité était arrivé, ils posèrent leurs armes par terre et se levèrent ; l’un d’eux, le plus grand, s’approcha avec un sourire, les bras ouverts.

– *Assalamu alaykum* mon frère, dit-il en lui tendant les mains. Bienvenu au nid d’aigle !

Ibn Taymiyyah le reconnut grâce aux photos qu’il avait vues de lui. Ce visage ne lui était pas inconnu avant les attentats de New York, mais il ne lui était devenu familier que ces deux dernières semaines, à la lecture des journaux qui arrivaient à Khaldan et rendaient compte de ce qui s’était passé en Amérique.

C’était Oussama ben Laden.

LI

Rebecca raccrocha le téléphone et regarda Tomás.

– Je vais réserver un vol pour Washington, dit-elle. Vous voulez venir ?

Le Portugais lui tournait le dos. Il contemplait la ville illuminée et le ciel étoilé au-dessus d'Erevan. Il était plus d'une heure du matin, et ils se trouvaient tous deux sur la terrasse de l'hôtel, près de la piscine obscure et silencieuse. Après qu'ils eurent quitté le CCCP, l'Américaine avait insisté pour appeler Frank Bellamy avec son téléphone satellite, seul moyen de communication qui ne soit pas sur écoute.

En entendant la question, Tomás se retourna, se gratta le menton et plissa les yeux, songeur.

– Qu'a dit M. Bellamy ?

– Que le Président avait décrété le DEFCON 4.

– Diable ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

– *Defense Readiness Condition*, dit-elle, développant l'acronyme. C'est un état d'alerte des forces armées des États-Unis. L'état normal est le niveau 5. L'alerte de niveau 4 concerne une menace qui n'est pas encore clairement définie et s'étend à l'ensemble du globe. À l'heure qu'il est, la chasse est ouverte. Les services secrets du monde entier font pression sur leurs sources pour essayer de localiser l'unité d'Al-Qaïda qui se promène dans la nature avec de l'uranium enrichi.

– Mais comment diable organise-t-on une battue de cette envergure ?

– En parlant avec beaucoup de monde et en posant moult questions. En plus, n'oubliez pas que nous avons une piste.

– Laquelle ?

– Votre ancien élève n'a-t-il pas dit que le terroriste s'appelait Ibn Taymiyyah ? À présent, tout le monde essaie de localiser ce type.

– Et vous en avez déjà une ?

L'Américaine secoua la tête.

– Pas encore.

– Et vous n'en aurez pas.

Rebecca leva les yeux et le regarda, étonnée.

– Pourquoi ? Pourquoi dites-vous cela ?

– Rebecca, vous savez qui était Ibn Taymiyyah ?

Son étonnement ne fit que s'accroître.

– Je ne comprends pas votre question...

– Ibn Taymiyyah était un cheik arabe qui s'est opposé à l'invasion mongole de Bagdad au Moyen Âge. C'est l'un des théoriciens du djihadisme. Vous saisissez ce que je suis en train de dire ?

– Non.

– Ibn Taymiyyah est un pseudonyme ! s'exclama-t-il, péremptoire. Personne ne porte ce nom. Vous pourrez examiner tous les registres douaniers que vous voudrez, vous ne le trouverez jamais, tout simplement parce qu'il n'existe pas ! Et si par hasard vous tombez sur quelqu'un avec un passeport à ce nom, soyez certaine que ce ne sera pas la bonne personne. Vous comprenez, maintenant ?

– Vous croyez ?

– J'en suis certain. En outre, Zacarias m'a dit que ce soi-disant Ibn Taymiyyah avait fréquenté mes cours. J'ai déjà appelé le secrétariat de la faculté à Lisbonne pour leur demander de vérifier s'il y avait une trace informatique d'un étudiant qui aurait été inscrit à l'université sous ce nom au cours des dix dernières années. Personne. Vous avez déjà parlé avec le SIS portugais ?

– Bien sûr. Nous leur avons demandé d'identifier Ibn Taymiyyah.

– Et alors ? Quelle a été leur réponse ?

– Ils ne l'ont pas encore donnée.

– Et ils ne vous en donneront pas car, comme je vous l'ai dit, il n'y a pas d'Ibn Taymiyyah.

– Alors, il faut trouver un autre angle pour le localiser.

– D'après ce que m'a dit Zacarias, notre seule certitude est que notre homme fréquentait la Mosquée centrale de Lisbonne et ma faculté. Il a même probablement été mon élève, du moins si l'on en croit Zacarias. C'est donc par la fac qu'il faut commencer.

Rebecca tripota pendant quelques instants le fil du téléphone satellite, réfléchissant à ce que Tomás venait de lui dire.

– Tom, votre université dispose des noms de tous les étudiants qui

y ont été inscrits depuis dix ans ?

– Bien sûr.

– Et il existe des photographies de chacun d'entre eux ?

– Oui, c'est obligatoire pour s'inscrire.

– Très bien, voilà ce que nous allons faire, dit-elle avec résolution.

Je vais dire à Bellamy de contacter le gouvernement portugais afin que celui-ci demande à votre université d'envoyer tout cela à Washington le plus rapidement possible. Vous pensez que vous pouvez nous aider à identifier les noms et les visages de vos anciens élèves ?

– Évidemment !

– Alors, vous devrez venir à Washington avec moi. Par ailleurs, nous devons aussi tenter de découvrir où va se dérouler l'attentat. Nous surveillons déjà tous les ports et postes-frontières des pays occidentaux. Qui plus est...

– Je sais où il va se produire.

– Comment ? Vous savez ?

– Étant donné que cet attentat implique une nouvelle escalade du djihadisme et compte tenu du mode de raisonnement des fondamentalistes islamiques, il n'est pas très difficile de deviner quel sera l'objectif.

– Ne me dites pas que ce sont les États-Unis...

– Ça ne fait aucun doute.

– Pourquoi pensez-vous cela ? Parce que nous sommes le « Grand Satan » ?

– Parce que vous êtes les leaders du monde occidental, dit Tomás.

– Allons donc ! s'exclama Rebecca. Ils vont nous attaquer simplement à cause de ça ? Ça n'a pas de sens !

L'historien soupira, s'efforçant d'être patient.

– Écoutez, vous savez de quoi vous accusent les fondamentalistes ? Ils accusent l'Amérique d'avoir exterminé les Indiens, d'avoir réduit les Noirs en esclavage, d'avoir commis des crimes de guerre à Hiroshima et à Nagasaki, ainsi qu'en Corée, au Vietnam, en Iraq, en Afghanistan, etc., de soutenir Israël et les tyrans arabes, d'exploiter le pétrole des pays arabes, d'être immoraux, de pratiquer l'usure, d'autoriser la consommation d'alcool, de tolérer la liberté sexuelle, de garantir la liberté d'expression, de défendre la démocratie, de laisser les femmes servir les passagers dans les avions, de...

– Ça va, j'ai compris, rétorqua Rebecca. Nous sommes coupables

de tout.

– Exactement ! Certaines de ces accusations sont très étranges, comme vous l’avez sans doute remarqué. Par exemple, celle d’avoir réduit les Noirs en esclavage. Sachant qui la profère, c’est assez hilarant ! N’est-ce pas Mahomet qui a autorisé l’esclavage ? Il avait lui-même des esclaves ! Et l’Arabie Saoudite ? Savez-vous quand ce pays islamique, le plus sacré de tous, la patrie de Mahomet, la terre où se trouvent La Mecque et Médine... savez-vous quand l’Arabie Saoudite a aboli l’esclavage ? En 1962 ! On peut s’étonner de voir que les fondamentalistes sont si indignés par les pratiques des Américains, alors même que le Prophète les approuvait, non ?

– Où voulez-vous en venir ?

– À une idée très simple : l’interminable liste de griefs des fondamentalistes islamiques à l’égard de l’Amérique n’est rien de plus qu’une série de prétextes utilisés pour dissimuler leur motivation véritable. Ainsi, lorsque l’Occident est confronté à une exigence islamique et qu’il satisfait une revendication, cela ne suffit pas à apaiser l’antagonisme car, aussitôt après, un autre grief est formulé, puis un autre, et encore un autre. Et il y a pire encore. Lorsque les Américains se rangent aux côtés de musulmans contre des chrétiens, comme ce fut le cas en Bosnie et au Kosovo, c’est purement et simplement ignoré. Les fondamentalistes et les conservateurs islamiques en arrivent même à oublier, ce qui est un comble, que les États-Unis ont énormément contribué à la guerre que l’Afghanistan a menée contre l’Union soviétique, et ils n’hésitent pas à affirmer que les moudjahidines ont vaincu seuls les Soviétiques. Tout cela révèle l’existence d’un problème de fond, vous ne trouvez pas ?

– Certes, mais quel problème ? Que reprochent-ils concrètement à l’Amérique ? C’est ça que je ne comprends pas...

– Lorsque l’islam est né, le grand ennemi était la tribu qui dominait La Mecque. Dès que celle-ci a été vaincue, tous les autres non-musulmans qui vivaient en Arabie sont devenus les grands ennemis. Lorsqu’ils furent convertis, assimilés, tués ou expulsés, ce fut au tour de la Perse de devenir le grand ennemi. Une fois cet empire vaincu, le grand ennemi suivant fut Constantinople, qui dirigeait la chrétienté. Avec la chute de l’Empire romain d’Orient, le grand ennemi se déplaça à Vienne, capitale du Saint Empire romain germanique. Puis, lorsque la Grande-Bretagne et la France prirent la

tête du monde chrétien, ces deux pays devinrent le « Grand Satan ». Et maintenant ? Qui est le leader du monde occidental ?

– L'Amérique.

– Donc, l'Amérique est le grand ennemi, affirma Tomás. L'Amérique est attaquée, pas nécessairement parce qu'elle maltraite les musulmans, mais simplement parce qu'elle est le leader de l'Occident, la première puissance mondiale et, par conséquent, le principal obstacle à l'expansion de l'islam sur toute la planète. Mais le plus grave c'est que, les États-Unis s'étant révélés plus puissants que tous les autres pays musulmans réunis sur les plans économique, culturel, politique et militaire, ils humilient l'islam parce qu'ils sont la preuve qu'un pays régi par les lois des hommes est plus fort que de nombreux pays qui obéissent aux lois de Dieu. C'est insupportable pour bon nombre de musulmans en général, et pour les fondamentalistes en particulier. C'est pourquoi tous les prétextes sont bons pour diaboliser l'Occident et surtout son leader, l'Amérique. Les chrétiens d'Occident étant la seule force capable de faire face à l'islam, les fondamentalistes se disent que s'ils parviennent à renverser le leader, l'ennemi se disloquera, ce qui donnera naissance au grand califat qui propagera l'islam dans le monde entier.

– Donc, si je comprends bien, le véritable crime de l'Amérique c'est d'être puissante.

– Tout à fait.

Rebecca leva les yeux au ciel et secoua la tête.

– Mon Dieu !

Tomás s'agenouilla à côté de l'Américaine et l'aida à démonter le téléphone satellite, pliant les éléments jusqu'à ce que l'ensemble se réduise à ce qui semblait être une mallette en métal.

– Et c'est pour cela, ma chère, que je n'ai pas le moindre doute sur la cible du grand attentat qui se prépare actuellement.

Rebecca referma la mallette et se leva, se rendant à l'évidence.

– L'Amérique.

LII

Ce fut l'instant le plus inoubliable de la vie d'Ibn Taymiyyah. Le cheik était là, devant lui, il l'avait entendu le saluer, il le voyait en chair et en os. Il cligna des yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas ; il n'y avait pas de doute, le cheik était vraiment comme sur les photos.

Il eut envie de se pincer ; il se refusait presque à le croire, mais la ressemblance avec les images dans les journaux ne trompait pas. Aussi incroyable que cela puisse paraître, devant lui se tenait, souriant et affable, l'homme qui avait tenu tête à l'Amérique, le croyant qui avait rendu son orgueil à l'islam. Le grand Oussama ben Laden.

Par Allah, quel privilège !

– *Allahu akbar* ! s'exclama Ibn Taymiyyah, s'inclinant en signe de respect. Je vous remercie de votre invitation. C'est un grand honneur d'être ici, devant vous. Vous êtes un don d'Allah, cheik, l'orgueil de l'*umma*, la Lumière qui...

– Allons, allons, l'interrompit Ben Laden, presque gêné par tous ces compliments. Ici, je ne suis qu'un frère. Tout comme toi et tous ceux que tu as rencontrés au nid d'aigle, je ne suis rien de plus qu'un simple sujet d'Allah, que Dieu m'aide à Le servir pour l'éternité ! (Il prit son invité par le bras et le conduisit auprès des deux autres hommes.) Viens, installe-toi ici avec nous. (Il lui présenta ses compagnons.) Voici notre frère Uthman ibn Affan et notre frère Ayman al-Zawahiri... qui est égyptien, comme toi.

Toujours aussi troublé, Ibn Taymiyyah salua les deux compagnons du cheik et ils s'assirent sur un tapis. On n'était pas mal ici, pensa-t-il. La galerie mesurait quatre mètres sur six environ ; elle était chauffée par un poêle à bois qui crépitait agréablement, ce qui rendait la pièce accueillante. La lueur jaune des flammes dansait par intermittence sur les parois de la grotte, dessinant des ombres sur les étagères chargées de livres et les kalachnikovs qui pendaient, accrochées à des clous.

– Alors ? demanda Ben Laden, s’installant à sa place. Le voyage s’est bien passé ?

Le cheik avait une voix douce et calme, presque mielleuse, et un sourire engageant.

– Peut-être un peu long, dit le nouveau venu. (Il s’inclina un peu, se frotta le dos avec la main et fit une grimace.) Les amortisseurs du 4x4 étaient durs. Je vais avoir besoin d’un peu de temps pour récupérer...

Les hôtes rirent par courtoisie.

– Excuse-moi de t’avoir soumis à cette épreuve, mon frère, s’exclama Ben Laden. C’est pour une bonne cause, crois-moi.

– Je suis entièrement à vos ordres, cheik. C’est un grand honneur que vous ayez pensé à moi ! Je n’avais jamais imaginé servir un croyant aussi illustre.

– Ce n’est pas moi que tu sers, rétorqua Ben Laden en levant le doigt au plafond. C’est Allah.

– En vous servant, dit-il avec respect, c’est Allah que je sers.

Un moudjahidine entra dans la galerie en tenant un plateau avec une théière, deux tasses et deux verres d’eau. Ibn Taymiyyah profita de l’interruption pour examiner le héros de l’*umma*. Ben Laden était un homme maigre et, surtout, grand, ce qui le surprit. Il ne s’attendait pas à quelqu’un d’une telle stature ; cela ne se voyait pas sur les photos des journaux. Le cheik avait une longue barbe noire effilée, il portait un *shalwar kameez* et une veste de camouflage par-dessus, sans insignes. Un turban blanc lui couvrait la tête.

Le moudjahidine qui venait d’entrer posa le plateau par terre, déposa les deux verres près de Ben Laden et d’Al-Zawahiri, donna les tasses aux deux autres hommes assis sur le tapis et commença à verser le thé.

– Tu as faim, mon frère ? demanda Ben Laden à son invité.

Depuis qu’il était entré en Afghanistan, Ibn Taymiyyah souffrait de sous-alimentation chronique. Dans une certaine mesure, il est vrai, il s’y était habitué, la formation dispensée aux moudjahidines visant aussi à les aguerrir, de sorte qu’il fit un effort pour dominer l’appétit qui le consumait.

– Ça va bien, cheik.

Mais l’hôte, qui semblait connaître la vie dans les camps

d'entraînement, fit signe au moudjahidine qui avait servi le thé.

– Hassan, quand pourrons-nous manger ?

– Dans un quart d'heure, Abu Abdullah.

Le visiteur prit note de ce nouveau nom. Apparemment, les gens les plus proches du cheik l'appelaient Abu Abdullah, c'est-à-dire père d'Abdullah. Il espérait qu'un jour il pourrait s'adresser ainsi à lui.

Le moudjahidine se retira et tous les quatre sirotèrent les boissons qui leur avaient été servies. Ben Laden posa son verre près de la kalachnikov et soupira.

– Comme tu dois le savoir, dit-il en changeant le ton de sa voix pour indiquer qu'il entrait dans le vif du sujet, avec l'aide de Dieu, il y a deux semaines, nous avons touché l'Amérique en plein cœur.

– Ce fut une grande victoire, cheik, affirma Ibn Taymiyyah. Grâce à vous, l'islam est en train de retrouver la place qui est la sienne. *L'umma* est fière de votre exploit.

– C'est la voie de la vertu, mais c'est une voie difficile, reprit l'hôte. Les actions glorieuses menées à Washington et à New York par nos frères, qu'Allah les garde pour toujours au paradis, entourés de vierges, signifient que le djihad a commencé. Rien ne sera plus comme avant. À présent, on ne peut plus faire marche arrière, et avec la grâce de Dieu, la guerre va se généraliser. Bien que nous n'ayons pas revendiqué l'opération, les *kafirun* de l'alliance des croisés et des sionistes savent déjà que c'est nous qui les avons frappés, et ils s'apprêtent à engager des représailles. Sous peu, ils viendront nous attaquer ici, dans notre sanctuaire, en Afghanistan.

– Laissez-les venir, s'enthousiasma Uthman le poing serré. On va leur infliger la même leçon que celle que nous avons donnée aux Russes. Et ces *kafirun* américains n'ont pas la trempe des Russes, comme ils l'ont démontré à maintes reprises. Ils ne manquent pas de technologie et d'arrogance, mais quand ils sentent que ça commence à mal tourner... ils se dégonflent.

– C'est vrai, en effet, convint Ben Laden. Ces gens-là sont effectivement des lâches, mon frère. Ils préfèrent utiliser des avions pour éviter de risquer leur vie au sol. Mais ici, sur cette terre que nous connaissons si bien, les choses seront différentes. Nous allons les attirer dans un combat pour lequel ils ne sont pas assez courageux. Je n'ai pas oublié qu'il a suffi d'une explosion pour qu'ils s'enfuient de Beyrouth, de deux explosions pour qu'ils quittent Aden, et qu'il a juste

fallu abattre deux hélicoptères et tuer une demi-douzaine de soldats pour qu'ils décampent de Mogadiscio ! Par Allah, ce qui les attend à présent est bien pire que ça ! (Il soupira.) Certes, avec toute leur technologie et les immenses ressources financières dont ils disposent, ils sont très puissants et on ne peut pas les affronter de manière conventionnelle. Au début, il nous faudra même reculer et l'Afghanistan cessera d'être un refuge sûr.

– Le Pakistan nous aidera, avec la grâce d'Allah, opina Uthman.

– Je n'en suis pas si sûr, mon frère, rétorqua Ben Laden. Les *kafirun* dominant nos gouvernements corrompus, presque tous incapables de résister à la pression de l'alliance des croisés et des sionistes. La *jahiliya* est présente partout et c'est pour ça que l'islam a besoin de nous. Comme à l'époque du Prophète, que la paix soit avec lui, un petit groupe devra constituer l'avant-garde et soumettre l'humanité à Allah. N'oublie pas ce que Dieu dit à la sourate 2, verset 249 : « Lorsqu'ils eurent traversé la rivière, ils dirent : “Nous voilà sans force aujourd'hui contre Goliath et ses troupes.” Ceux qui étaient convaincus qu'ils auront à rencontrer Allah dirent : “Combien de fois une troupe peu nombreuse a, par la grâce d'Allah, vaincu une troupe très nombreuse !” »

– Ce petit groupe, c'est nous, précisa al-Zawahiri, rompant son mutisme. Avec l'aide de Dieu, nous serons la lumière qui éclairera l'*umma* et la transmettra au reste de l'humanité, comme l'ordonne Allah dans le saint Coran ou à travers la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui. Le jour viendra où il n'y aura que des croyants ou des *dhimmis* qui paient la *djizia*, *inch'Allah* !

– Nous allons mettre fin à l'humiliation de voir les *kafirun* nous dominer, affirma Ben Laden. Voyez ce qu'ils font en Palestine ! Voyez comment ils manipulent nos gouvernements, comme si c'étaient des pantins ! Voyez les lois humaines contraires à la charia qu'ils nous imposent avec leur culture corrompue ! Voyez les bases militaires que l'alliance des croisés et des sionistes a installées sur la terre des deux saintes Mosquées, violant la volonté du Prophète, telle qu'il l'a exprimée dans son dernier sermon. Comment avons-nous pu en arriver là ? Comment les croyants ont-ils pu se laisser humilier de la sorte ? Cela n'a été possible, mes frères, que parce que nous nous sommes détournés de la Loi divine ! Allah nous a punis parce que nous avons ignoré Sa charia et cédé aux tentations et aux désirs humains ! Si

Allah a créé l'univers et s'Il règne sur lui, qui en sait plus sur les lois véritables ? Allah ou les êtres humains ? Le créateur ou la créature ? C'est pourquoi nous devons réaffirmer la Loi divine, comme l'a fait le Prophète, que la paix soit avec lui, et comme l'ont fait les premiers califes, qu'Allah les bénisse. Si l'*umma* respecte tous les préceptes de la Loi divine, comme elle y est tenue, l'islam redeviendra la force dominante de l'humanité. Mais tant que la charia ne sera pas respectée, nous continuerons à être humiliés et les *kafirun* de l'alliance des croisés et des sionistes continueront à nous commander.

– Cela, nous ne pouvons plus le tolérer ! vociféra Uthman. Notre djihad est juste. Les *kafirun* combattent pour l'argent et le désir de soumettre les autres hommes à leur volonté, les moudjahidines combattent parce qu'ils ont le devoir de servir Allah et Allah seul. Quel est le combat que Dieu favorisera ? Celui mené par les cupides ou par les justes ? Allah répandra sa grâce sur le djihad des moudjahidines ! C'est pour cela que nous vaincrons, avec Son aide, et bien que la voie du djihad soit difficile !

– Nous avons lancé la mise à feu, dit Ben Laden, reprenant son idée de départ. Outre qu'il vise à réparer les humiliations auxquelles les *kafirun* de l'alliance des croisés et des sionistes ont soumis l'*umma* au long des années, le djihad que nous avons déclenché au cœur de l'Amérique est surtout destiné à les provoquer, à les forcer à envahir la terre des croyants. Mais il ne s'agit-là que de la première étape d'un long processus. La deuxième consistera à se servir de cette attaque des *kafirun* pour réveiller le grand géant endormi, la plus grande force existant à la surface de la terre : l'*umma*. Lorsque les *kafirun* viendront combattre en terre islamique, baissant enfin leurs masques et se montrant sous leur vrai jour, celui des croisés qu'ils sont en réalité, les croyants finiront par se réveiller et nombre d'entre eux se joindront à nous.

Ibn Taymiyyah, qui avait jusqu'à présent suivi l'exposé sans rien dire, remua sur son tapis, inquiet.

– Cheik, vous pensez vraiment que les *kafirun* vont nous attaquer ici, en Afghanistan ?

– Ils n'ont pas le choix, mon frère. Nous les avons provoqués et je serais même déçu s'ils ne le faisaient pas. Il faut que tu comprennes que, dans les circonstances actuelles, nous ne pouvons pas les vaincre en menant un combat conventionnel. Nous devons donc les attirer sur

la terre des croyants, où nous leur infligerons une leçon qu'ils n'oublieront jamais. Je prie donc pour qu'ils attaquent l'Afghanistan et j'espère même qu'ils n'en resteront pas là, qu'ils envahiront d'autres pays islamiques, comme le Pakistan et le pays des deux fleuves, l'Iraq, et d'autres encore si c'est possible. En nous attaquant, les *kafirun* feront bien plus pour notre cause que mille fatwas. Non seulement ils tomberont dans une gigantesque embuscade mais, et c'est plus important encore, ils inciteront aussi des milliers de croyants à nous rejoindre pour participer au djihad. Ces attaques de l'alliance des croisés et des sionistes vont enflammer l'*umma* et l'encourager à agir. Viendra alors la troisième étape, à savoir l'expansion du conflit à tout le monde islamique. Avec la grâce de Dieu, nous attirerons les *kafirun* dans une guerre d'usure à laquelle ils ne s'attendent manifestement pas. Les *kafirun* aiment les guerres hollywoodiennes, avec un début, un milieu et une fin bien définis, mais le combat que nous leur réservons sera interminable. Puis, la quatrième étape consistera à étendre notre djihad au monde entier. Grâce à Internet, tout croyant pourra se joindre à nous et lancer des actions n'importe où dans le monde. Nous disposons déjà de quelques cellules dormantes en Occident et nous en constituons d'autres afin qu'elles entrent en action le moment venu, *inch'Allah*.

– Et ce sera quand ?

Ben Laden montra les cinq doigts de la main.

– Ce sera le début de la cinquième étape, dit-il. L'idée est d'attirer les *kafirun* de l'alliance des croisés et des sionistes dans une embuscade planétaire et de les pousser à la limite de leurs capacités militaires. Ils auront fort à faire en Afghanistan, en Iraq, en Iran, au Pakistan, au Liban, en Somalie, mais aussi avec les champs pétrolifères, la protection des occupants sionistes de la Palestine... bref, une multitude d'événements qui se produiront en même temps. Lorsqu'ils s'en rendront compte, ils n'auront plus la capacité militaire ou financière pour pouvoir supporter cette situation bien longtemps. C'est à ce moment-là que l'Amérique s'effondrera.

– Et... et après ?

– Avec l'implosion de l'Amérique, les gouvernements corrompus de l'islam se retrouveront sans appui et, avec la grâce de Dieu, ils seront renversés par l'*umma*. Nous atteindrons alors l'objectif final.

Le cheik se tut, comme s'il avait terminé son exposé, et le visiteur

se tortilla sur son tapis, la curiosité aiguisée par cette vision glorieuse.

– Excusez-moi, cheik, dit-il timidement. Quel est cet objectif final ?

– Le nouveau califat.

Le silence se fit dans la grotte, tout juste ponctué par l'agréable crépitement du bois dans le poêle. Ibn Taymiyyah méditait encore sur la perspective grandiose que laissait présager ce qu'il venait d'entendre.

– C'est ce qui va arriver ? demanda-t-il enfin, les yeux brillants de fascination. Le califat va vraiment être rétabli ?

Ben Laden acquiesça d'un signe de tête.

– Tel est le plan, si Dieu le veut, dit-il. Le djihad engagé il y a deux semaines au cœur de l'Amérique a constitué la mise à feu. Nous allons maintenant attendre que les événements que nous avons déclenchés suivent leur cours naturel. Les *kafirun* vont recevoir une telle leçon qu'ils seront contraints de laisser les croyants en paix. Sans les *kafirun* pour soutenir nos gouvernements corrompus, les véritables croyants pourront prendre le pouvoir dans leurs pays. Comme par un effet de dominos, un pays sera libéré après l'autre, jusqu'à ce que la charia s'impose partout. Il n'y aura plus alors une multitude de pays musulmans mais un seul. L'*umma* sera enfin unie et le grand califat sera proclamé, *inch'Allah*. Une fois le califat rétabli, le calife devra se conformer à la volonté d'Allah, exprimée dans le Coran et la *sunna* du Prophète, que la paix soit avec lui, et ordonner que le djihad soit porté une ou deux fois par an contre les *kafirun*, jusqu'à ce que le monde entier soit converti et que ceux qui ne l'ont pas été paient la *djizia* aux croyants, comme Dieu l'a ordonné.

– Avec la grâce d'Allah, c'est exactement ce qui va se passer, s'exclama Uthman avec emphase, ce qui contrastait avec le ton apaisé de Ben Laden. Le monde entier sera composé de croyants. Ceux qui refuseront d'admettre la vérité seront humiliés et transformés en *dhimmis*, comme le veut Allah. Et ceux qui n'accepteront pas de verser le tribut seront tués.

Le cheik posa la main sur l'épaule d'Ibn Taymiyyah.

– Et c'est en vue de ce grand djihad pour le califat mondial que nous avons besoin de toi, mon frère, dit-il. Nous t'avons réservé la plus grande de toutes les missions, celle qui atteindra le point le plus vulnérable de l'alliance des croisés et des sionistes et provoquera son effondrement définitif. Grâce à cette mission, l'*umma* sera de

nouveau...

– Vous permettez ?

Le moudjahidine qui avait apporté l'eau et le thé un quart d'heure plus tôt pencha la tête à l'entrée de la grotte et interrompit la conversation.

– Qu'y a-t-il Hassan ?

– Le dîner est servi.

LIII

– Lui.

Après avoir sauvegardé la photographie sur un fichier distinct, le jeune opérateur de la NEST, un garçon au visage poupin et aux cheveux noirs et lisses, revint aussitôt à la liste téléchargée et fit défiler de nouvelles images. Les visages des étudiants se succédaient l'un après l'autre sur l'écran ; chaque photo y demeurerait deux ou trois secondes puis disparaissait, remplacée par la suivante. Dans la majorité des cas, c'étaient des filles et l'image était immédiatement remplacée par la suivante.

– Lui.

L'opérateur américain sauvegarda la nouvelle photo et, revenant à la liste, tenta de passer à la suivante, mais l'image qui était à l'écran y demeura, comme si elle s'était figée ou refusait de disparaître.

– Je crois qu'on a terminé, conclut l'homme de la NEST. Il n'y a plus de photos.

– Combien en avons-nous ? demanda Tomás.

L'Américain cliqua sur le fichier distinct et consulta les statistiques.

– Cinquante-quatre.

– Cinquante-quatre étudiants de sexe masculin en dix ans ? songea le professeur portugais. Oui, ça doit être ça, il y a surtout des étudiantes dans cette faculté. Je n'ai pas dû avoir plus d'une cinquantaine de garçons dans mes cours pendant toutes ces années.

L'une des deux silhouettes qui attendaient dans l'ombre, derrière Tomás et l'opérateur, rompit le silence.

– Donc, vous avez identifié tous vos élèves.

Tomás regarda derrière lui.

– Oui, M. Bellamy, acquiesça-t-il. Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

– Nous allons procéder à une identification biométrique.

– Que voulez-vous dire ?

– Il s'agit d'un procédé de reconnaissance automatique, qui analyse les traits anatomiques distinctifs des individus, expliqua Frank Bellamy de sa voix rauque et tendue. Comme vous le savez, les personnes qui entrent aux États-Unis sont photographiées par de petites caméras aux postes frontières, lorsqu'elles présentent leur passeport.

– Ah oui, s'exclama Tomás. Ce sont ces caméras rondes et jaunes, n'est-ce pas ? On m'a pris en photo aujourd'hui quand je suis arrivé à l'aéroport de Washington.

– Nous avons adopté cette procédure après le 11 Septembre, expliqua le responsable de la NEST. À présent, Don va connecter le fichier contenant les photographies de vos élèves à la base de données sur laquelle sont conservées celles de toutes les personnes qui sont entrées aux États-Unis ces deux dernières années. L'ordinateur va ensuite comparer les visages de vos élèves avec ceux de ces personnes. C'est ainsi que s'effectue la recherche.

– C'est rapide ?

Bellamy secoua la tête.

– Ça peut prendre un certain temps. L'ordinateur travaille vite, mais il y a beaucoup de photos à comparer...

Assis devant l'écran, Don procédait à la connexion entre leur fichier et la base de données des douanes. Lorsqu'il eut terminé, le processus d'identification biométrique démarra, l'icône du sablier s'affichant chaque fois que deux visages étaient comparés.

– Ça ne peut pas aller plus vite ? demanda Tomás.

– Ça représente beaucoup d'informations, répondit Don sans décoller les yeux de l'écran. Le système biométrique de reconnaissance faciale fonctionne lentement en raison des nombreuses ressemblances qui peuvent exister entre une personne et une autre. Le taux de réussite est très élevé lorsque les conditions sont respectées, notamment quand un individu regarde la caméra en face, avec une expression neutre, mais si la pose est différente ou s'il y a des appendices faciaux, comme des lunettes ou d'autres choses, ça devient plus complexe. (Il indiqua les images à l'écran.) Heureusement, les photos de vos étudiants et celles des visiteurs qui arrivent aux États-Unis ont toutes été prises de face et elles sont relativement neutres, ce qui facilite la tâche. Mais même comme ça, l'ordinateur doit prendre

des décisions sur la base d'images qui ne sont pas exactement identiques et il doit reconstituer certaines différences, par exemple la longueur des cheveux et de la barbe. Et ça, ça prend du temps.

– Mais, combien de temps plus précisément ?

– On peut y passer plusieurs jours. Voire des semaines.

– Quoi ? ! s'étonna le Portugais, en haussant la voix, alarmé. Nous n'avons pas plusieurs jours ! Et encore moins des semaines ! Mon contact à Lahore a été très clair là-dessus ! L'attentat est imminent ! On ne peut pas accélérer un peu ?

L'autre silhouette qui se tenait en retrait fit un pas en direction de Tomás. C'était Rebecca.

– Tom, comme vous pouvez le comprendre, nous sommes encore plus pressés que vous, dit-elle. N'oubliez pas que c'est notre pays qui est visé. Mais malheureusement c'est tout ce que nous pouvons faire. Il nous faut attendre que l'ordinateur fasse son travail et prier pour que ce soit à temps.

– Mais c'est quand même très lent, protesta l'historien qui ne s'était pas résigné. Il n'y a pas d'autres pistes ?

– Hélas, non.

Tomás garda les yeux fixés sur le sablier qui s'affichait à l'écran, exaspéré par la lenteur du procédé, réfléchissant à d'autres solutions.

– Et le message ?

– Quel message ?

Le Portugais dévisagea Rebecca.

– Vous ne vous souvenez pas que je vous ai dit, lorsque nous nous sommes rencontrés à Lahore, que j'avais réussi à décoder le message ?

L'Américaine porta la main à la tête.

– Mais bien sûr ! s'exclama-t-elle. Le message envoyé à Lisbonne à partir de l'adresse d'Al-Qaïda ! Avec tout ce qui s'est passé à Lahore puis à Erevan, je n'y ai plus pensé ! Pourquoi ne m'en avez-vous pas reparlé plus tôt ?

– Parce que vous n'avez pas manifesté le moindre enthousiasme lorsque je vous l'ai annoncé à Lahore. Votre réaction m'a laissé penser que vous n'y accordiez plus guère d'importance...

– Mais bien sûr que si, voyons ! Je vous le répète, ça m'était complètement sorti de l'esprit. (Elle prit un air interrogateur.) Que dit ce message ? Il contient une piste ?

Tomás sortit son bloc-notes.

– Je ne sais pas, répondit-il en ouvrant le bloc. Je suis parvenu à identifier le système de codage dans le taxi à Lahore, alors que j'allais à votre rencontre, mais je ne l'ai pas encore déchiffré.

Il feuilleta le bloc-notes, les deux Américains regardant par-dessus son épaule.

– Bon sang ! pesta Frank Bellamy. Comment avez-vous pu négliger ça ?

– M. Bellamy, on a eu fort à faire à Lahore, s'excusa Rebecca. Avec tout ce qui s'est passé là-bas, il faut reconnaître qu'on avait d'autres priorités, et cette question... enfin, elle est passée au second plan.

Les doigts de Tomás s'arrêtèrent sur une feuille avec des lignes bleues.

– Le voilà.

6 A Y H A S 1 H A 8 R U

Avec le doigt, Tomás parcourut les nombreuses tentatives qu'il avait expérimentées avant de s'arrêter sur la dernière.

– Vous voyez ça ?

6 A ← Y H ← A S
↑ ↓ ↑ ↓ ↑ ↓
1 ← H A ← 8 R ← U

– *Six-Ayhas-Un-Ha-Huit-Ru* ? lut Bellamy. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Tomás secoua la tête, mais ne put s'empêcher d'ébaucher un sourire.

– J'ai scindé la séquence originale en deux lignes que j'ai placées l'une au-dessous de l'autre. Le message étant en arabe, il doit donc être lu de droite à gauche et de haut en bas, en zigzaguant ensuite de bas en haut, en suivant le mouvement de ces petites flèches que j'ai dessinées entre les lettres et les nombres. C'est ça le sens de lecture.

– Je ne suis pas sûr de comprendre...

– Je vais vous montrer.

Avec un stylo, l'historien écrivit les lettres selon la séquence indiquée par les flèches, mettant ainsi en évidence le message codé.

SURAH 8 AYAH 16

– Voilà !

Frank Bellamy fit une grimace.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– *Surah 8 Ayah 16.*

– Je sais lire ! grommela-t-il. Mais qu'est-ce que ça signifie ?

– C'est le message qu'Al-Qaïda a adressé à son agent à Lisbonne.

LIV

– Asseyez-vous.

Seule la stricte autodiscipline qu'il s'était imposée dans le camp de Khaldan empêcha Ibn Taymiyyah de laisser transparaître la déception qu'il ressentit en voyant ce qu'on apportait pour le dîner. Cela faisait des mois qu'il n'avait pas eu un repas digne de ce nom, mais seulement des haricots et du pain. Aussi, en apprenant qu'il allait rendre visite au cheik, il n'avait pu s'empêcher de saliver en songeant qu'il allait enfin faire un vrai repas. Si Ben Laden était si puissant, pensa-t-il, il devait certainement offrir de copieux banquets !

À présent que le dîner était devant ses yeux, la déception lui faisait presque mal à l'estomac. Sur la nappe tachée qui recouvrait la table étaient posés un plat de pommes de terre baignant dans de l'huile, une petite omelette, du fromage et une corbeille avec du pain afghan. Rien d'autre. Ils prirent place à table, et Ben Laden fit signe à l'invité de se servir le premier.

Dissimulant sa déception, Ibn Taymiyyah coupa un quart de l'omelette, ce qui faisait une portion ridicule, posa quelques pommes de terre bien grasses dans son assiette, se servit une tranche de fromage et prit un morceau de pain dans la corbeille. Certes, ce n'était pas pire qu'au camp de Khaldan, mais comparé à ce qu'il espérait, le repas fut un rude revers.

Après qu'ils se furent tous servis, Ibn Taymiyyah décida de commencer par le fromage, qui avait l'air appétissant. Mais dès qu'il commença à mâcher, il se rendit compte qu'il était très salé. Pour compenser, il croqua un morceau de pain, mais ses dents se mirent aussitôt à grincer. Il écarquilla les yeux, stupéfait : il y avait des grains de sable dans le pain !

– Alors ? demanda Al-Zawahiri qui avait vu sa réaction. C'est bon ?

– Hmm-hmm, acquiesça l'invité en rougissant, embarrassé d'avoir

laissé deviner ce qu'il pensait réellement du repas. Très bon.

– Un *kochari* serait le bienvenu, non ? ajouta-t-il avec un sourire complice.

Ibn Taymiyyah lui rendit son sourire. Il se rappela qu'Al-Zawahiri était égyptien, comme lui, et l'allusion au plat de leur pays créait un lien invisible entre eux.

– C'est vrai, convint l'invité. Ou une *mloukhiya*.

Ben Laden ne semblait pas avoir un grand appétit, constata-t-il en glissant les yeux sur ses compagnons de table. Cela n'avait d'ailleurs rien d'étonnant, il suffisait de voir à quel point il était maigre. Le cheik avala les pommes de terre comme si c'était du caviar, mangea un peu de pain avec du fromage, but une gorgée d'eau et parut rassasié.

– Mon frère, dit-il tout en mâchant un dernier morceau de pain, laisse-moi t'expliquer la mission pour laquelle nous t'avons invité. Je suppose que tu t'interroges sur les raisons pour lesquelles nous t'avons fait venir au nid d'aigle...

Ibn Taymiyyah s'empressa d'avaler son omelette avant de répondre.

– Eh bien... enfin, j'avoue que j'ai vraiment été surpris lorsque Abu Omar m'a annoncé la nouvelle...

Le cheik éloigna son assiette, signalant ainsi qu'il abordait la partie essentielle de la conversation.

– Mon invitation, dit-il lentement, mesurant ses paroles, a trait, comme je te l'ai déjà expliqué, au grand djihad qui s'approche.

Ibn Taymiyyah demeura un moment silencieux, jusqu'à ce qu'il comprenne que Ben Laden attendait un signe de lui, comme si la suite de la conversation en dépendait.

– Cheik, pour moi vos désirs sont des ordres, déclara-t-il sur un ton solennel. Dites-moi ce que je dois faire et je le ferai.

En entendant ces mots, Ben Laden le dévisagea avec une telle intensité que le convive eut l'impression qu'il lisait dans son âme.

– Tu es prêt à tout ?

– Aux plus grands sacrifices.

Le cheik se pencha dans sa direction.

– Même à devenir un *chahid* ?

La référence au martyr surprit Ibn Taymiyyah. C'était donc de cela qu'il s'agissait ! Le cheik voulait le recruter pour une mission-

suicide ! Il voulait faire de lui un *chahid* ! Par Allah, c'était... c'était... un honneur !

– Ce serait pour moi un honneur insigne de mourir au service d'Allah, déclara-t-il, presque ému. Mon plus grand désir est de mourir en martyr au nom de Dieu et si Allah, dans Sa grâce et Sa générosité infinies, m'offre une telle chance, vous pouvez être sûrs que je ne Le décevrai pas.

– Tu sais que le paradis t'attend, affirma Ben Laden avec douceur. Un jour qu'il affrontait l'ennemi, le Prophète, que la paix soit avec lui, a dit : « Les portes du Paradis sont à l'ombre des épées. » Un homme qui l'entendit se leva, prit congé de ses amis, et se lança contre l'ennemi pour le combattre jusqu'à la mort. L'homme savait qu'il n'en sortirait pas vivant, c'est pourquoi il avait pris congé de ses amis. Ce *hadith* prouve, sans qu'aucun doute ne soit permis, que l'apôtre de Dieu défendait les attaques suicides, dès lors qu'elles étaient menées pour le bien de l'islam, et promettait le paradis à ceux qui en commettraient. Dans un autre *hadith*, le Prophète, que la paix soit avec lui, a apporté des précisions : « Pour Allah, le *chahid* possède six caractéristiques : il sera parmi les premiers à être pardonné ; il aura sa place au paradis ; il ne sera pas puni dans la tombe ; la terreur suprême du Jugement dernier lui sera épargnée ; il portera la couronne de la dignité sur la tête ; il épousera soixante-douze femmes au ciel ; et il pourra intercéder en faveur de soixante-dix membres de sa famille. » S'il en est ainsi, comment ne pas profiter de cette magnifique opportunité de gagner le jardin éternel ? Comment ignorer que soixante-douze femmes attendent le *chahid* au paradis ?

– Je sais, cheik.

À cet instant, Ibn Taymiyyah ne put s'empêcher de penser au moudjahidine palestinien qu'il avait connu à Khaldan et qui rêvait des soixante-douze vierges qui l'attendaient au paradis.

– Allah lui-même le dit à la sourate 4, verset 74 du saint Coran, reprit Ben Laden. « Qu'on combatte donc dans la voie d'Allah, ceux qui troquent la vie présente contre la vie future. Et quiconque combat dans la voie d'Allah, tué ou vainqueur, Nous lui donnerons bientôt une énorme récompense. » La récompense, comme chacun le sait, est le paradis. D'ailleurs, Allah précise encore, à la sourate 9, versets 88 à 89 : « Mais le Messager et ceux qui ont cru avec lui ont lutté avec leurs biens et leurs personnes. Ceux-là auront les bonnes choses et ce sont

eux qui réussiront ! Allah a préparé pour eux des jardins sous lesquels coulent les ruisseaux, pour qu'ils y demeurent éternellement. Voilà l'énorme succès ! » L'importance du djihad est telle que le Prophète a dit une fois : « Il vaut mieux passer une heure à combattre au service d'Allah que prier pendant soixante ans. »

Tout cela, Ibn Taymiyyah le savait déjà. Un moudjahidine pouvait-il ignorer qu'Allah lui promettait le paradis s'il devenait *chahid* ? En réalité, nulle part dans le Coran ou la *sunna* du Prophète, Dieu ne garantissait que le croyant accéderait aux jardins éternels. Ils avaient beau faire des efforts et tenter de respecter scrupuleusement la charia, les croyants finissaient toujours par commettre des péchés et il n'y avait aucune garantie qu'Allah leur pardonnerait. Ces garanties ne s'appliquaient que dans un seul cas, celui des martyrs. Celui qui mourrait en martyr avait la certitude d'aller au paradis, même s'il avait commis de nombreux péchés de son vivant. Dès lors, comment un véritable croyant pouvait-il ne pas souhaiter le martyre ? Être *chahid* était la meilleure manière de s'assurer une place certaine au paradis. Le seul désir de tout moudjahidine ne pouvait donc être que de mourir en *chahid*.

– Si Allah m'invite dans Ses jardins, j'accepterai avec la plus grande joie, affirma Ibn Taymiyyah. Dites-moi ce qu'il faut faire et je le ferai.

Ben Laden posa la main sur l'épaule du convive, en signe d'estime.

– Tu es un véritable croyant, mon frère, proclama-t-il. Ce sont des moudjahidines comme toi qui permettront de remettre l'*umma* sur la bonne voie et de sauver l'humanité, avec la grâce de Dieu.

– Votre générosité m'embarrasse, cheik. Je ne fais qu'accomplir mon devoir de croyant qui se soumet à la volonté d'Allah. Quels sont vos ordres ?

Ben Laden se redressa et prit la pose d'émir des moudjahidines.

– Tu te souviens du plan dont je t'ai parlé, destiné à provoquer les *kafirun* de l'alliance des croisés et des sionistes afin qu'ils viennent combattre sur notre terre, pour réveiller l'*umma* et entraîner l'effondrement de l'ennemi ?

– Oui, le plan du califat. Vous avez un rôle pour moi dans ce plan ?
Le cheik fit oui de la tête.

– J'ai un rôle très, très important.

Ibn Taymiyyah porta la main à la poitrine.

– Vous me faites un grand honneur, cheik. Si Allah a voulu que je joue un rôle aussi important dans l'expansion de la foi véritable, je veux que vous sachiez que je serai à la hauteur. Rien ne peut plus m'honorer que servir Dieu.

– Ton nom nous a été suggéré par les frères qui t'ont entraîné à Khaldan, révéla Ben Laden en se tournant vers Al-Zawahiri qui suivait la conversation en silence. Mon frère, peux-tu lui expliquer le projet ?

L'Égyptien s'éclaircit la voix.

– La situation est la suivante, commença-t-il par dire. Les *kafirun* vont nous attaquer ici, en Afghanistan. Les conditions de sécurité dont nous jouissons actuellement ne tarderont pas à disparaître. C'est pour cette raison que nous mettons en place des cellules dormantes un peu partout dans le monde. Lorsque viendront les premières vagues d'attaques, nous devons être prêts à répondre fermement. Avec la grâce de Dieu, les réponses viendront de ces cellules dormantes, car je crains que la capacité opérationnelle de notre commandement ne soit alors compromise. (Il dévisagea le convive.) Tu as suivi mon raisonnement jusqu'à présent.

– Oui, très bien.

Al-Zawahiri le désigna.

– Ce que nous voulons, c'est que tu sois l'une de ces cellules.

– Je ferai ce que vous m'ordonnerez.

– L'idée est simple. L'opération que nos valeureux frères ont lancée le 11 Septembre, jour béni s'il en est, date glorieuse qui sera gravée en lettres d'or dans l'histoire de l'humanité, a montré que l'alliance des croisés et des sionistes, si puissante soit-elle, a des points faibles que l'on peut atteindre. L'Amérique est une grande puissance, mais ses fondations sont fragiles et creuses. Si nous parvenons à atteindre ces fondations, l'édifice s'effondrera, *inch'Allah* ! Nous avons donc besoin de toi pour lancer la plus sanglante des attaques contre ces fondations.

– Et que voulez-vous que je fasse exactement ?

– J'ai parlé avec Abu Nasiri et je lui ai dit que je recherchais un moudjahidine avec un profil très spécifique pour une mission... disons, spéciale. Abu Nasiri a compris ce que je voulais et il m'a dit que, par hasard, il avait justement à Khaldan un moudjahidine qui correspondait exactement à mes attentes. (Il sourit.) C'était toi, bien sûr.

– Je me réjouis de savoir qu’Allah, dans Son immense sagesse, m’a réservé un rôle dans Ses hauts desseins.

– Nous avons besoin de quelqu’un qui soit très familiarisé avec les explosifs et qui n’ait pas encore été identifié par les services secrets des *kafirun* occidentaux. Lorsque Abu Nasiri nous a parlé de toi, nous avons vérifié comment tu étais arrivé à Khaldan, et nous avons constaté que tu avais été envoyé par Al-Gama’a. Or moi-même, étant égyptien, j’ai beaucoup de connaissances parmi les gens d’Al-Gama’a, et je me suis donc informé. Ce qui m’a été dit m’a semblé très encourageant. Non seulement tu es un véritable croyant, de ceux qui sont capables de donner leur vie pour Allah, mais tu as aussi un diplôme d’ingénieur, ce qui est extrêmement utile s’agissant d’explosifs. En outre, tu n’as jamais été membre d’Al-Gama’a et tu as vécu à Al-Lishbuna, une ville totalement en dehors des circuits des véritables croyants ! Cela signifie que tu n’as été fiché par aucune police. Et, pour couronner le tout, mon frère, tu as reçu une formation de moudjahidine. C’est tout simplement... parfait ! Je ne pouvais pas croire que tu existais ! Et, cependant, te voilà, Dieu soit loué ! Tu es un don d’Allah pour le grand djihad !

Ibn Taymiyyah rougit presque d’orgueil.

– Je ferai ce que vous avez prévu.

– Nous voulons que tu retournes à Al-Lishbuna et que tu y demeures comme cellule dormante. Tu mèneras ta vie normale jusqu’à ce que quelqu’un te contacte et te remette un ordre codé. Cette personne aura un plan qui devra être exécuté. Tu obéiras alors aux consignes opérationnelles qui te seront données.

– Mais que voulez-vous que je fasse exactement ? Que je commette un assassinat ?

– Nous voulons que tu fabriques une bombe et que tu la fasses exploser à l’endroit qui te sera indiqué.

– TNT ? Semtex ?

Ben Laden fit un signe à Al-Zawahiri, lui signifiant qu’il voulait poursuivre lui-même la conversation. Il tourna la tête et regarda Ibn Taymiyyah avec gravité.

– Nucléaire.

L’invité ouvrit la bouche et la referma, tout d’abord choqué, puis se demandant s’il avait bien entendu.

– Quoi ?

– Une bombe nucléaire.

Ibn Taymiyyah regarda autour de lui, pour s'assurer que c'était sérieux.

– Mais... mais, bégaya-t-il. (Il secoua la tête, s'efforçant de remettre ses idées en ordre.) Pardon, mais vous voulez que je fabrique et que je fasse exploser une bombe *nucléaire* ?

– C'est ça.

– Mais... non, ce n'est pas possible. On ne fabrique pas une bombe nucléaire comme ça ! Un tel engin est très complexe et sa fabrication exige d'importants moyens et du matériel sophistiqué. De plus...

– D'après ce que je me suis laissé dire, coupa Ben Laden de sa voix calme et douce, le principe serait en fait assez élémentaire.

Le moudjahidine caressa sa barbe, songeur, tout en reconsidérant la question.

– Eh bien... oui, c'est vrai, admit-il au bout de quelques instants. Cependant, pour fabriquer une telle bombe, il faut d'abord produire des matériaux très rares... du plutonium ou de l'uranium enrichi. Je ne veux pas vous décourager, mais rien que pour obtenir ce combustible nucléaire, il faut réunir une équipe pluridisciplinaire et des équipements de pointe, comme des centrifugeuses et d'autres choses de ce genre. Ensuite, ça prendra, facilement, une décennie. Et surtout, il faut savoir qu'il ne sera pas facile de trouver...

– Nous avons le matériel nucléaire.

– Pardon ?

– Un commando tchéchène nous l'a remis il y a quelques années déjà, en paiement pour des formations au djihad contre les *kafirun* russes dans le Caucase.

– Et eux, où l'ont-ils trouvé ?

– Ils l'ont volé dans des installations russes, je crois. Ça n'a aucune importance. Le fait est que, grâce à Dieu, nous disposons du matériel.

– Et c'est quel genre de matériel ? De l'uranium ? Du plutonium ?

– De l'uranium.

Son esprit d'ingénieur commença à fonctionner à toute vitesse, envisageant les possibilités inespérées qui s'ouvraient à lui.

– Et quel est le degré d'enrichissement ?

– Quatre-vingt-dix pour cent.

– Par Allah, ça va marcher ! s'exclama-t-il avec enthousiasme. Où se trouve l'uranium ?

Ben Laden sourit.

– À Khaldan.

Ibn Taymiyyah ouvrit la bouche, perplexe. Il y avait de l'uranium enrichi à Khaldan ? Mais où ? Il avait manié des explosifs avec Abu Nasiri, mais il ne se souvenait pas d'avoir vu quelque matériel radioactif que ce soit dans le camp d'entraînement. Il était lui-même allé plusieurs fois chercher des explosifs dans les grottes qui servaient d'arsenal et... et...

Il se frappa le front lorsqu'il réalisa.

– Par Allah ! s'exclama-t-il. La troisième grotte !

L'uranium était dans la troisième grotte ! C'était pour cela qu'Abu Nasiri lui en avait interdit l'entrée ! Et à juste titre ! Elle contenait de l'uranium enrichi !

– Que dis-tu, mon frère ?

Son esprit revint à la galerie où ils dînaient.

– Moi ? (Il s'étonna d'avoir pensé à haute voix.) Rien, rien. Je... je parlais tout seul.

Ben Laden ne le lâcha pas du regard, comme s'il le jugeait.

– Tu te sens capable d'accomplir cette mission ?

– Sans aucun doute ! s'exclama-t-il sans hésiter. Vous pouvez compter sur moi, cheik.

– La fabrication de la bombe... ne sera pas impossible, j'espère.

– Non, non. Si j'ai de l'uranium enrichi en quantité suffisante, c'est faisable sans grands problèmes techniques. Comme vous l'avez dit tout à l'heure, les principes sont assez simples.

– Et qu'en est-il de la décennie dont tu parlais à l'instant ?

– Non, ça c'était pour enrichir l'uranium ou pour produire du plutonium. Mais puisqu'on dispose déjà d'uranium enrichi, le problème ne se pose pas.

Enfin convaincu que l'homme qu'il avait devant lui serait à la hauteur, le cheik se frotta les mains.

– Excellent, excellent ! s'exclama-t-il. Je vais donner des instructions à Abu Omar et à Abu Nasiri pour qu'ils t'épaulent. Étant donné que les *kafirun* ne vont pas tarder, le matériel radioactif doit être immédiatement transporté dans un endroit plus sûr.

Ibn Taymiyyah leva un sourcil.

– Attention, ça pose des problèmes de sécurité très importants. Il va falloir emmener le matériel dans un endroit discret, assembler la

bombe puis la transporter vers l'objectif. Ce ne sera pas si simple que ça a en l'air à première vue...

– On s'occupe de tout ça. Je veux que tu continues à vivre comme si de rien n'était, sans te faire remarquer. Le moment venu, tu seras contacté. Alors, tu n'auras qu'à assembler la bombe et, avec la grâce de Dieu, la faire exploser à l'endroit convenu. Le reste, on s'en occupe.

– Comment saurais-je que la personne qui me contactera sera la bonne ?

– Elle utilisera un mot de passe avec le code de l'opération. Le mot de passe est le verset 16, sourate 8 du saint Coran.

Le convive fit un effort de mémoire pour se souvenir du verset en question.

– Verset 16... verset 16...

– C'est celui qui avertit les croyants qu'ils ne doivent pas fuir le djihad sous peine d'être envoyés en enfer.

– Ah, oui, je sais ! s'exclama Ibn Taymiyyah, ayant enfin identifié le verset : « Quiconque, ce jour-là, tourne le dos à l'ennemi – à moins que ce ne soit par tactique de combat ou pour rallier un autre groupe –, celui-là encourt la furie divine et son refuge sera l'enfer. »

Le cheik acquiesça.

– C'est le mot de passe.

– Très bien. Et le nom de l'opération ?

– Je te l'ai dit : il est inclus dans ce verset.

Le visiteur fit une moue d'étonnement.

– Mais le verset est long, cheik, argua-t-il. Quels sont les mots qui constituent le nom de code de l'opération ?

Avant de répondre, Ben Laden se leva de table, mettant ainsi fin au repas. Les trois autres hommes suivirent son exemple et Ibn Taymiyyah attendit la réponse.

Le cheik se tourna alors vers lui.

– *Ghadh Abum mim'Allah*, murmura-t-il. Furie divine.

LV

Tous les regards étaient fixés sur les mots que Tomás avait gribouillés sur le bloc-notes. Les membres de la CIA regardaient les pattes de mouche et secouaient la tête, sans comprendre ce qu'ils voyaient.

SURAH 8 AYAH 16

– Et merde ! jura Frank Bellamy, de sa voix rauque. Encore une nouvelle devinette !

– Non, pas nouvelle ! corrigea Tomás. Ce sont des mots et des nombres arabes. Je pense même qu'il s'agit d'une référence coranique ! Le terme *surah*, ou sourate, signifie chapitre. Quant à *ayah*, ça veut dire verset. Donc, chapitre 8, verset 16. Le message renvoie à un verset du Coran !

– Bon sang, s'exclama Bellamy, les yeux rivés sur la ligne déchiffrée. C'est quoi ce verset ?

– Je ne sais pas, dit l'historien en regardant autour de lui. Quelqu'un aurait-il un exemplaire du Coran ?

Rebecca saisit le sac qu'elle avait posé au pied d'une petite table.

– Moi ! annonça-t-elle en ouvrant le sac et en fouillant dedans. Depuis que j'ai affaire à ces gens-là, je ne lâche plus le Coran. (Elle cessa de fouiller, comme si elle avait trouvé ce qu'elle cherchait.) Le voici !

Elle tendit le livre à Tomás, qui se mit aussitôt à le feuilleter.

– Sourate 8... Sourate 8... Sourate 8, murmura-t-il, en tournant les pages à toute vitesse. Ah, la voilà ! (Il fit glisser l'index sur les versets de ce chapitre.) Voyons, maintenant... le... le verset 16.

L'historien posa son doigt sur la ligne où commençait le verset et

tous trois penchèrent la tête pour lire ce qui était écrit.

– « Quiconque, ce jour-là, tourne le dos à l'ennemi – à moins que ce ne soit par tactique de combat, ou pour rallier un autre groupe –, celui-là encourt la furie divine et son refuge sera l'enfer », lut Rebecca.

– Bordel ! pesta Frank Bellamy, les dents serrées. Encore un code ! Je vous le dis, ça ne finira jamais ! Chaque mystère en renferme un autre et on n'en sort pas !

– Mais il n'y a là aucun mystère, dit Tomás en tentant d'interpréter ce qu'il venait d'entendre. C'est un ordre d'Allah enjoignant aux musulmans de faire la guerre contre les infidèles et leur interdisant de fuir, à moins que ce ne soit pour préparer une nouvelle attaque. (Il tapa du doigt la page du Coran.) Il doit s'agir d'un ordre opérationnel.

– Un ordre d'Allah.

– Oui. Mais aussi un ordre d'Al-Qaïda. Si vous préférez, en envoyant la référence à ce verset, Ben Laden ordonne à son agent à Lisbonne de déclencher l'opération terroriste. (Il leva la tête et regarda Rebecca.) Quand ce message a-t-il été posté sur Internet ?

– Il y a deux mois.

Tomás se tourna vers l'opérateur américain qui s'occupait du traitement des données biométriques en cours.

– Vous... vous vous appelez Don, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur. Don Snyder.

– Don, inutile de comparer les photos de mes étudiants avec celles des personnes qui sont entrées aux États-Unis ces deux dernières années. Vous pouvez limiter le champ de la recherche à ces deux derniers mois.

Don regarda Frank Bellamy, comme s'il lui demandait son autorisation.

– Monsieur ?

Bellamy acquiesça.

– Allez-y !

L'opérateur se tourna vers l'écran et saisit les nouvelles instructions.

– Ceci va considérablement accélérer les choses, déclara Don, visiblement satisfait. Avec un peu de chance, nous aurons peut-être dès demain l'identification biométrique complète.

Tomás porta un doigt à sa bouche et commença à se mordiller l'ongle, le regard perdu.

– Récapitulons. Le message a été envoyé il y a deux mois. (Il regarda de nouveau Rebecca.) Selon vous, combien de temps faut-il pour assembler une bombe nucléaire et la transporter jusqu'à sa cible ?

– Ça dépend de la cible.

– Imaginez que l'uranium enrichi se trouve au Pakistan et que vous voulez en faire une bombe pour la faire exploser quelque part aux États-Unis.

– Je vois ce que vous voulez dire, observa Rebecca. Si je dispose d'uranium enrichi en quantité suffisante, l'assemblage de la bombe est assez simple. Ça peut même se faire en vingt-quatre heures n'importe où. Par exemple, dans un garage, à Bethesda. Ce qui prend le plus de temps dans tout ça, c'est d'apporter l'uranium enrichi en Amérique. Et puis, il faut aussi tenir compte du temps nécessaire pour obtenir un visa, bien sûr !

– Notre suspect est un ressortissant portugais, rappela Tomás. Il n'a pas besoin de visa.

– C'est vrai, vous avez raison. Dans ce cas, je dirais que toute l'opération peut être menée à bien en un ou deux mois.

Le silence s'abattit sur la salle. On entendait seulement le ronronnement léger des ordinateurs. Tous trois tournèrent les yeux vers la fenêtre et regardèrent au-dehors, comme s'ils s'attendaient à voir le nuage du champignon atomique dans le ciel.

– Alors le délai est expiré.

LVI

Ce matin-là, on pouvait lire les informations habituelles dans le *Washington Post*. La une était consacrée à un bombardement surprise effectué par Israël sur des cibles présumées du Hamas dans la bande de Gaza. On voyait aussi la photo d'un enfant palestinien en sang, qui avait été sorti des décombres et exhibé devant les caméras comme un *chahid*. Un porte-parole du Hamas réclamait vengeance et citait les mots du Prophète, repris à la fin de l'article 7 de la charte de son mouvement : « Le Jugement dernier ne viendra pas avant que les musulmans n'aient combattu les juifs et ne les aient tués. » Dans un encadré, on annonçait que le Président iranien allait porter l'affaire devant l'Assemblée générale de l'ONU, qui devait se réunir deux jours plus tard, tandis que les pays de l'Union européenne, tout en promettant une fois de plus d'adopter une position unanime sur la question, laissaient libre cours à leurs divergences habituelles.

– Toujours la même merde ! murmura Tomás, agacé par la rengaine des informations.

Il tourna la page.

Le Président américain demandait au Congrès d'approuver un train de mesures incitatives en faveur du secteur des énergies renouvelables. Il poursuivit, jetant un œil distrait sur les titres, et arriva rapidement à la page des sports. Il rechercha les résultats des matchs de football en Europe, mais le journal américain ne parlait que de la victoire spectaculaire des LA Lakers sur les Chicago Bulls. C'était sans doute une nouvelle formidable pour les lecteurs américains, mais à lui, Européen, cette info ne lui faisait ni chaud ni froid.

La sonnerie de son portable le sortit de sa léthargie.

– Allô ?

– Tom, mais où diable êtes-vous passé ?

– Je suis à l'hôtel, au *business center* où je lis le journal. Pourquoi ?

– C’est à côté de la réception, n’est-ce pas ?

– Oui. Il y a une grande baie vitrée. Si vous entrez par la porte principale, vous tournez à droite et c’est juste...

Avant qu’il ne termine sa phrase, Tomás vit la porte du *business center* s’ouvrir et Rebecca entrer précipitamment, le portable collé à l’oreille.

– Enfin, je vous trouve ! s’exclama-t-elle en éteignant son téléphone et en tendant le bras vers le Portugais. Je n’ai pas arrêté de vous appeler, mais vous ne répondiez pas.

– Désolé, je viens d’allumer mon portable.

Rebecca le prit par la main et l’obligea à se lever.

– Venez ! Il n’y a pas de temps à perdre !

Arraché avec vivacité à son siège, Tomás eut juste le temps de lancer le journal sur la table.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Que s’est-il passé ?

Sans se retourner, l’Américaine poussa la porte vitrée et entraîna le Portugais vers le hall de l’hôtel.

– L’ordinateur de Don a fini la recherche, annonça-t-elle. Nous avons l’identification biométrique complète.

Contrairement à la veille, la salle des opérations de la CIA à Langley grouillait de monde. Les conversations étaient animées mais, à part boire du café dans des tasses au logo de l’agence, les gens qui étaient là n’avaient pas l’air de faire grand-chose.

Lorsque Rebecca entra dans la salle avec Tomás, le volume sonore diminua et on fit place aux nouveaux venus. Intérieurement, le Portugais fut surpris par l’importance qu’on lui accordait, mais il fit comme si c’était normal et, très sûr de lui, accompagna son acolyte américaine jusqu’à Frank Bellamy.

– Vous êtes sacrément en retard ! grommela le responsable de la NEST en jetant un regard sévère à l’historien.

– Mon portable était éteint, rétorqua Tomás, comme si sa réponse expliquait tout. Alors, que se passe-t-il ?

Bellamy se tourna vers Don Snyder, qui était assis au même endroit que la veille, comme s’il n’avait pas bougé de là.

– Il se passe que l’ordinateur a fini la recherche, dit-il. Montre-lui, Don.

L’opérateur tapota sur le clavier et la photo d’un homme emplit

l'écran.

– La procédure d'identification biométrique entre les photos sélectionnées par le professeur Noronha et celles de tous les hommes qui sont entrés aux États-Unis ces deux derniers mois contenues dans notre base de données a permis d'établir quelques dizaines de liens, invraisemblables pour la plupart. Nous avons découvert que huit anciens élèves du professeur Noronha sont venus dans notre pays ces deux derniers mois et que sept d'entre eux sont déjà rentrés au Portugal.

– Il y en a donc un qui est toujours là.

Don désigna le visage à l'écran.

– C'est lui, dit-il. Rafael Cardoso. Le suspect est arrivé à l'aéroport de Miami il y a une semaine et il est descendu à l'Holiday Inn. Quelques hommes le surveillent déjà.

– Qu'en pensez-vous, Tom ? demanda Bellamy. Ce serait notre homme ?

Tomás observa le visage imberbe de son ancien élève. Au bas de la photo figurait le nom de l'intéressé : Rafael da Silva Cardoso. Le professeur Noronha se souvenait vaguement de lui, il avait assisté à ses cours de langues anciennes quelques années auparavant.

– Non, je ne pense pas, dit-il en secouant la tête avec scepticisme. Vous n'avez personne d'autre ?

– Les sept autres sont déjà retournés au Portugal.

– Montrez-les-moi.

L'opérateur tapota à nouveau sur le clavier et une série de visages défilèrent à l'écran. Tomás les examina attentivement.

– Aucun de ces étudiants qui ont été mes élèves ne m'évoque quelque chose, finit-il par dire, déçu. Il y en a d'autres ?

– Je crains que non.

Tomás respira profondément et un murmure de découragement parcourut la salle. Sentant que tous les regards étaient posés sur lui et qu'il incarnait tous les espoirs, l'historien ne se déclara pas vaincu.

– Vous m'avez dit tout à l'heure que la recherche avait produit quelques dizaines de résultats...

– Oui, mais ceux qui restent sont invraisemblables.

– Comment ça, invraisemblables ? Que voulez-vous dire par là ?

Don pianota sur le clavier une fois de plus.

– Il est normal que la comparaison donne quelques résultats

erronés, car certaines personnes peuvent avoir des traits du visage qui se ressemblent. Lorsque les ressemblances sont très grandes, cela peut perturber l'ordinateur. (Deux photos apparurent à l'écran, côte à côte.) Par exemple, l'image de gauche est celle de votre ancien élève Filipe Tavares. À droite, c'est celle de Dragan Radanovic, un serrurier de Belgrade. Leurs physionomies présentant quelques similitudes, l'ordinateur a considéré qu'il s'agissait de la même personne. Évidemment, c'est une erreur.

Le Portugais secoua affirmativement la tête, comprenant le problème, mais toujours pas disposé à jeter l'éponge.

– Combien d'erreurs de ce genre avez-vous enregistrées ?

Don appuya sur une touche pour obtenir les statistiques.

– Trente et une.

– Montrez-les-moi toutes.

L'opérateur regarda Frank Bellamy, comme s'il sous-entendait que c'était une perte de temps. Cependant, d'un signe de tête, son supérieur hiérarchique lui ordonna d'obéir et Don téléchargea toutes les comparaisons erronées.

Les paires de visages commencèrent à se succéder. Sur la première, un ancien étudiant de Tomás était apparié à un visiteur italien, la deuxième était celle d'un autre ancien élève et d'un Brésilien, et ainsi de suite, un ancien étudiant étant chaque fois couplé à un visiteur d'une autre nationalité.

À la dix-septième paire, cependant, Don brisa le silence.

– Ce cas est étonnant, dit-il en montrant l'écran. Au lieu d'un étranger, c'est un de vos anciens élèves arabe que l'ordinateur a associé à un visiteur portugais. (Il pouffa de rire.) Curieux, non ?

Cette observation poussa Tomás à fixer plus attentivement les deux photographies.

– Comment s'appelle cet étudiant ?

– Ahmed ibn Barakah. Il est égyptien. L'ordinateur l'a apparié à l'ingénieur Alberto Almeida, de Palmela.

L'historien regarda longuement la photo de son ancien élève. Il en avait un vague souvenir. C'était un garçon plutôt taciturne et, pour autant qu'il se souvînt, il avait suivi peu de cours, quelques années auparavant. À mesure que Tomás regardait la photo et faisait un effort de mémoire, les souvenirs revenaient. Il lui sembla qu'il avait parlé avec lui une fois ; une réminiscence désagréable de cette conversation

lui parvint aussitôt. Le garçon avait dit quelque chose qui avait retenu son attention. Qu'avait-il bien pu dire ?

Il ferma les yeux et se concentra à nouveau, essayant de se souvenir ; il fit un tel effort que le détail finit par lui revenir. Son ancien élève avait fait un commentaire déplaisant au sujet des juifs et lui avait dit quelque chose sur le fait que l'histoire n'était pas encore finie... Comment avait-il formulé ça ? Ah, oui, il avait dit qu'un jour ce seraient les historiens musulmans qui analyseraient le passé chrétien de la péninsule Ibérique et que...

D'un geste quasi réflexe, il tendit le bras vers l'écran.

– C'est lui !

Les Américains qui étaient autour dévisagèrent le Portugais sans comprendre.

– Comment ?

– C'est l'homme d'Al-Qaïda !

LVII

Les yeux étaient rivés sur l'écran comme s'ils tentaient de réévaluer l'image sur laquelle Tomás avait pointé un doigt accusateur. Le regard figé, le suspect regardait dans le vide, immortalisé par la caméra des douanes, sa photo à côté de celle fournie par l'université de Lisbonne. Sous chacune d'elles figurait un nom : Alberto Almeida, pour le visiteur et Ahmed ibn Barakah, pour l'étudiant.

Deux noms différents, mais le visage était le même.

Après quelques instants de silencieuse torpeur, les ordres fusèrent dans la salle des opérations de la CIA et chacun s'activa.

– Don, s'écria Bellamy, sans détacher les yeux de l'écran. Où loge cet enfoiré ?

Don, qui avait devancé son ordre, pianotait déjà furieusement sur le clavier. Les photos disparurent de l'écran et, à leur place, apparurent des séquences de mots avec toutes les informations relatives au visiteur suspect.

– Alberto Almeida est arrivé aux États-Unis par l'aéroport d'Orlando, il y a exactement... trente-trois jours, en provenance de Madrid. Comme adresse, il a donné l'hôtel Marriott d'Orlando.

– Appelez-moi le Marriott, hurla Bellamy à l'intention de Don. (Puis il regarda l'homme qui était à côté de lui.) Passez-moi la Maison Blanche. Je veux parler avec David Shapiro.

Don passa aussitôt l'appel vers la Floride via l'ordinateur. La sonnerie retentit deux fois dans les haut-parleurs avant que quelqu'un ne décroche.

– Hôtel Marriott, bonjour. Que puis-je faire pour vous ?

– Passez-moi le directeur, s'il vous plaît, ordonna Don. C'est urgent.

– Bien sûr. Un instant, je vous prie.

Une musique d'attente se fit entendre pendant quelques secondes, suivie de sonneries.

– Ici Hughs.

– Bonjour monsieur, vous êtes le directeur du Marriott d'Orlando ?

– Oui. En quoi puis-je vous être utile ?

– Je m'appelle Don Snyder, je vous appelle de Langley. Je travaille pour la CIA et j'aurais besoin de toute urgence d'un renseignement sur une personne qui est descendue dans votre établissement.

Un bref silence se fit.

– C'est une plaisanterie ?

– Hélas, non. Nous pouvons vous envoyer un agent avec toute la paperasse nécessaire, mais cette affaire est tellement urgente que je vous saurais gré de me faire confiance et de me donner ce renseignement immédiatement. Mon numéro apparaît certainement sur votre combiné et vous pouvez vérifier que je vous appelle effectivement de Langley.

La voix à l'autre bout de la ligne hésita, comme si l'interlocuteur prenait une décision.

– Très bien, soupira le directeur du Marriott. Comment s'appelle cette personne ?

– Alberto Almeida. Vous voulez que j'épelle ?

– Oui, s'il vous plaît.

Don épela le nom, puis un silence suivit pendant que le directeur vérifiait l'information sur l'ordinateur de l'hôtel.

– Effectivement, nous avons eu un certain Alberto Almeida chez nous. C'était quelqu'un qui avait la nationalité paraguayenne... pardon, portugaise. Il a passé une nuit à l'hôtel et il est parti dès le lendemain matin. Il a payé en liquide.

– Vous n'avez pas idée de l'endroit où il a pu aller ?

– Non. Vous imaginez bien que nous ne posons jamais ce genre de question à nos clients.

Lorsque Don eut raccroché, Frank Bellamy était déjà en ligne avec la Maison Blanche pour transmettre en haut lieu les nouveaux éléments. Le responsable de la NEST s'éloigna et sortit de la salle des opérations pour s'enfermer dans une cabine vitrée afin de ne pas être entendu.

– Et maintenant ? demanda Tomás.

– Nous avons déjà lancé un avis de recherche national pour retrouver ce type, répondit Rebecca avec un air grave. Mais s'il est arrivé il y a un mois aux États-Unis... je ne sais pas. Quand on a suffisamment d'uranium enrichi, il ne faut pas beaucoup de temps pour fabriquer une bombe.

Don revint au clavier.

– Je vais lancer une recherche avec la Nora.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– *Non Obvious Relationship Analysis*, dit-il en développant l'acronyme. Vous ne me croirez peut-être pas, mais il s'agit d'un système de croisement de données qui a été mis au point par les casinos de Las Vegas. D'une efficacité redoutable. (Il commença à épeler au fur et à mesure qu'il tapait.) A-l-b-e-r-t-o A-l-m-e-i-d-a.

Il saisit toutes les données qui figuraient sur la fiche des douanes de l'aéroport d'Orlando puis, par précaution, il indiqua aussi le nom *Ahmed ibn Barakah*. L'icône du sablier de l'ordinateur commença à tourner, recherchant l'information.

– Explique-moi ce que tu fais, demanda Rebecca, profitant de l'attente.

– Le système Nora associe les informations relatives à l'identité d'une personne et celles figurant dans les bases de données des sociétés de crédit, les registres publics et les ordinateurs des hôtels et quelques autres sites. Le système élabore des hypothèses fondées sur des informations réelles.

– Je ne te suis pas.

– Les casinos ont eu cette idée pour détecter les fraudes, expliqua Don en jetant un œil sur le sablier qui tournait toujours. Par exemple, Nora peut découvrir que la sœur d'un croupier était, il y a deux ans, la voisine d'un homme qui a gagné deux cent mille dollars au cours d'une partie animée par ce même croupier. Une fois la relation établie entre le croupier et le gagnant, le casino peut mener une enquête pour déterminer s'il y a eu tricherie.

– O.K., j'ai compris !

– Le système peut aussi effectuer d'autres types d'associations. Un nom arabe peut être orthographié Otmane Abderaïqib en Afrique et Uthman abd al-Ragib en Iraq. Nora est capable d'apparier ces deux noms, ce qui...

Une voix sortit soudain des haut-parleurs de la salle des

opérations, interrompant la conversation.

– Attention à toutes et à tous ! Attention !

C'était la voix de Frank Bellamy. Se tournant vers la cabine vitrée, Tomás constata que le responsable de la NEST avait terminé son coup de fil avec le conseiller du Président et qu'il tenait un micro à la main.

– Je viens d'avoir la Maison Blanche et, compte tenu des informations que nous leur avons fournies, le Président vient de décréter le DEFCON 2. Nous sommes en DEFCON 2.

Un silence pesant s'abattit sur la salle des opérations.

– J'ai déjà vu ça dans des films..., murmura Tomás.

– DEFCON 2 est le deuxième niveau d'alerte le plus élevé des États-Unis, expliqua Rebecca à voix basse. Cela signifie que nos forces armées ont été placées en état d'alerte maximal pour parer à l'éventualité d'une attaque imminente. Pour autant que je sache, la dernière fois que DEFCON 2 a été en vigueur, c'était pendant la crise des missiles à Cuba.

– Et le 11 Septembre ?

– Nous étions en DEFCON 3.

– Donc, la situation est très grave...

Rebecca le dévisagea fixement.

– Tom, il s'agit d'une bombe *nucléaire*.

Le sablier de l'ordinateur s'arrêta de tourner et une avalanche d'informations envahit l'écran. Don examina les conclusions résultant de ce gigantesque croisement de données.

– Les amis. Venez voir ça.

Les personnes qui étaient dans la salle convergèrent vers l'opérateur et regardèrent l'écran où Nora, après avoir analysé toutes les données, avait fini par déterminer le lieu où se trouvait Alberto Almeida, *alias* Ahmed ibn Barakah, *alias* Ibn Taymiyyah.

– L'enfoiré est à New York.

LVIII

Lorsque le feu passa au vert, la Chevrolet blanche démarra. Elle tourna aussitôt à droite et s'engagea dans un agréable quartier résidentiel de villas de la classe moyenne, agrémenté d'arbres et d'espaces verts. Caché derrière des nuages gris, le soleil répandait une lumière douce, tandis qu'au loin l'Hudson coulait nonchalamment, une myriade de gratte-ciel se reflétant dans ses eaux sombres.

– Vous êtes sûre que c'est par ici ?

Rebecca secoua la tête pour écarter les cheveux blonds qui tombaient sur ses yeux et jeta un coup d'œil sur la carte.

– Oui, c'est bien par ici, confirma-t-elle. Je ne connais pas très bien le New Jersey, mais ne vous en faites pas, on va trouver.

Tomás fixait la pointe sud de Manhattan, de l'autre côté du fleuve. Même après toutes ces années, c'était étrange de ne pas y voir les deux tours jumelles du World Trade Center.

– Comment se fait-il qu'Al-Qaïda ait pu entreposer ici cinquante kilos d'uranium hautement enrichi sans que personne s'en rende compte ? demanda-t-il vaguement irrité. Vous mettez en place un énorme dispositif de sécurité dans les aéroports, mais vous laissez passer un truc pareil ! Comment est-ce possible ?

Rebecca gardait les yeux sur la route, à la recherche d'indications qui l'aideraient à se repérer.

– Faire entrer de l'uranium enrichi aux États-Unis n'a rien de compliqué, dit-elle. C'est même la chose la plus facile au monde !

– Pardon ?

Elle survola à nouveau le plan pour s'assurer de sa position.

– Il y a sept ans, des journalistes d'une chaîne de télévision new-yorkaise, ABC, ont envoyé, de Djakarta, une valise contenant sept kilos de matériel radioactif à une adresse à Los Angeles. Puis, ils ont attendu pour voir ce qui allait se passer. Et vous savez ce qui s'est

passé ? Eh bien, quelque temps plus tard, la mallette a été livrée, parfaitement intacte, à l'adresse indiquée. Ce qui signifie que le matériel en question est passé par la fichue douane du port de Los Angeles sans que personne soupçonne quoi que ce soit !

– Mais, les services douaniers n'ont pas d'équipement pour détecter un produit radioactif ?

– Bien sûr que si.

– Mais alors pourquoi ne l'ont-ils pas détecté ?

– Tom, il faut que vous compreniez comment fonctionnent les douanes, dit Rebecca. Avant l'arrivée d'un bateau, nos douaniers consultent les manifestes des marchandises et les ports d'origine afin de déterminer le degré de risque potentiel de chaque cargaison. Par exemple, s'ils estiment qu'il y a de fortes probabilités qu'un navire parti de Colombie transporte de la drogue, ils peuvent décider d'inspecter sa cargaison. Dans ce cas, ils passent les conteneurs aux rayons X, voire aux rayons gamma, afin de se faire une idée plus précise de ce qu'ils contiennent. S'ils détectent quelque chose d'anormal, ils peuvent les faire ouvrir pour les inspecter.

– Très bien. Alors pourquoi ne le font-ils pas ?

– Parce que chaque jour cent quarante bateaux entrent dans les ports américains, soit cinquante mille conteneurs avec des dizaines de milliers de produits provenant des quatre coins de la planète ! Voilà pourquoi ! Vous avez une idée du nombre de conteneurs qui arrivent chaque jour dans le seul port de Los Angeles ? Onze mille ! Et vous savez combien de temps mettent cinq douaniers à inspecter un seul de ces conteneurs ? Trois heures ! Et, tant qu'on y est, à votre avis, combien y a-t-il de ports en eaux profondes en Amérique ? Plus de trois cents ! Bref, tout ça pour dire que, si vous mettez cinquante kilos d'uranium hautement enrichi dans une caisse de matériel de tennis et qu'ensuite vous indiquez sur le manifeste que la caisse en question contient des raquettes, eh bien vous pouvez être sûr que votre foutue caisse arrivera à destination sans trop d'encombres ! C'est ce qui s'est passé avec la mallette d'ABC. Et si ABC a découvert qu'il était aussi facile d'expédier des produits radioactifs en passant par la poste, vous croyez qu'Al-Qaïda n'y a pas pensé ?

– En effet, vous avez raison.

– Les possibilités d'interception sont extrêmement réduites et nous savons qu'Al-Qaïda utilise souvent des cargos pour transporter des

armes. En fait, la seule vraie difficulté pour perpétrer un attentat nucléaire c'est d'acquérir de l'uranium hautement enrichi. Dès lors qu'on a réussi à s'en procurer suffisamment, rien de plus facile que de le transporter jusqu'à l'objectif et de fabriquer une bombe !

Tomás gardait les yeux rivés sur les villas devant lesquelles ils passaient, envisageant les différentes options.

– Il ne fait donc aucun doute que la bombe a déjà été assemblée ?

– Aucun, répondit Rebecca avec force. Il leur a fallu un peu de temps pour transporter l'uranium enrichi jusqu'aux États-Unis, un bateau ce n'est pas très rapide, n'est-ce pas ? Mais, s'ils possèdent effectivement le matériel et si notre homme a reçu l'ordre de passer à l'action il y a deux mois, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour mener à bien l'opération. À l'heure qu'il est, la bombe atomique d'Al-Qaïda doit déjà être prête.

– Alors pourquoi ne l'ont-ils pas encore fait exploser ?

La voiture bifurqua à gauche, Rebecca vérifia une fois de plus sa position sur le plan, puis ralentit pour venir se garer derrière une automobile gris métallisé.

– Je l'ignore, dit-elle. Mais notre terroriste le sait, lui. (Elle examina les villas aux alentours et, ayant repéré les numéros inscrits sur les portes, elle désigna un toit au fond de la rue, une maison protégée par de hauts murs.) C'est là.

– Quoi ?

– La planque du suspect.

Les deux agents du FBI mangeaient un hot dog en écoutant de la musique à la radio lorsque Rebecca et Tomás entrèrent dans leur voiture. Après que les nouveaux venus se furent identifiés, les hommes du Bureau firent le point de la situation.

– *Fireball* est à l'intérieur, dit Ted, qui semblait être le chef.

– Qui ?

– C'est le nom de code que nous avons donné au suspect. Nous l'avons vu entrer tout à l'heure avec un sac de courses. On a pris pas mal de photos.

– Je peux les voir ? demanda Tomás.

Le compagnon de Ted tenait un appareil photo avec un énorme zoom. Il montra au Portugais le petit écran situé au dos de l'appareil.

– Le voici.

Des photos d'Ahmed chargeant d'énormes sacs de courses se succédèrent sur l'écran.

– C'est lui, confirma l'historien. Sa barbe est plus longue et on dirait qu'il a maigri, mais il n'y a pas de doute, c'est lui.

– Avec tout ce qu'il mange, c'est étonnant qu'il soit aussi maigre, plaisanta Ted.

– Il est seul ?

– Il semblerait. (Il montra les environs.) Nos hommes ont déjà commencé à interroger les voisins et les commerçants du quartier, mais apparemment ils n'ont jamais vu *Fireball* avec quelqu'un.

– Et l'uranium ? voulut savoir Rebecca. Vous l'avez déjà détecté ?

L'homme du FBI secoua la tête, en avalant les derniers morceaux de son hot dog.

– Non.

– Qu'avez-vous fait pour le localiser ?

– Pas grand-chose, reconnut Ted. Quand *Fireball* est sorti pour faire les courses, on a longé les murs de sa maison avec un compteur Geiger, mais ça n'a pas révélé de radioactivité.

– Ça ne veut rien dire, insista Rebecca. L'uranium peut se trouver dans la cave, protégé par des plaques de plomb. Si c'est le cas, le compteur ne peut pas le détecter.

– C'est vrai.

– Alors, que prévoyez-vous de faire ?

– On va bientôt couper l'électricité dans la maison. On contrôle déjà les lignes téléphoniques. Comme ça, lorsqu'il appellera la compagnie pour qu'on vienne le dépanner, l'appel sera dévié vers l'une de nos unités. Celle-ci enverra une équipe sur place qui viendra réparer la prétendue panne et rétablir le courant.

– Je comprends. Vous en profiterez pour activer le compteur Geiger à l'intérieur.

– Exactement. Et pour poser des micros dans toute la maison.

– Et si le compteur ne détecte rien ? N'oubliez pas que le matériel peut être bien protégé...

– Si on ne trouve rien et si on estime que la recherche a été incomplète, demain matin, lorsque *Fireball* sera encore endormi, une unité va s'infiltrer dans la maison pour procéder à une fouille plus approfondie.

Cet aspect du plan étonna Tomás.

- Ce n'est pas risqué ?
- Ted se tourna vers lui et sourit.
- Il faut vivre dangereusement !

Le plan se déroula avec une précision d'horloger. À la nuit tombée, comme prévu, les lumières de la maison s'éteignirent subitement. Tomás vit une lueur ténue passer devant une fenêtre ; c'était sans doute Ahmed qui se déplaçait dans la maison, une bougie à la main.

Une heure plus tard, une camionnette de la compagnie General Electric arriva sur place. Deux hommes en salopette bleue en sortirent avec leur équipement et allèrent frapper à la porte. Après une courte attente, la lueur réapparut et la porte s'ouvrit. Une silhouette indistincte, celle d'Ahmed supposa Tomás, ouvrit la porte et après un bref échange, tous trois disparurent à l'intérieur de la villa.

– C'est parti, murmura Ted en coupant la musique et en augmentant le volume de l'appareil de communication.

Aussitôt, les deux hommes du FBI sortirent leurs pistolets, des holsters placés sous leurs vestes, et vérifièrent les balles.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna Tomás. Vous pensez qu'il va y avoir du grabuge ?

– S'il y a le moindre pépin, nos hommes ont l'ordre de donner l'alerte, dit Ted sans lever les yeux du pistolet. Dans ce cas, on investit immédiatement la maison.

Deux longues heures d'attente angoissante s'écoulèrent. Postés dans différentes voitures du FBI, les agents qui surveillaient la villa échangeaient quelques mots tous les quarts d'heure pour vérifier que tout allait bien. La réponse était invariablement la même.

« Rien à signaler. »

Tout à coup, l'électricité fut rétablie dans la maison et, quelques instants plus tard, les deux hommes en salopette apparurent sur le porche et prirent congé d'Ahmed, qui les accompagnait. Ils s'engouffrèrent dans leur camionnette et démarrèrent.

– *Electric One, Electric One*, appela une voix dans l'appareil de communication. Qu'avez-vous découvert ?

– Rien, *Big Mother*, répondit l'un des pseudo-électriciens. Le compteur Geiger a légèrement réagi en passant dans la cuisine, mais pas de quoi s'alarmer. Dans le reste de la maison, il n'a rien enregistré

d'anormal.

– Et la cave ?

– On n'a pas pu y aller.

– Et pourquoi ?

– Elle était fermée à clé et *Fireball* nous a dit qu'il ne parviendrait pas à retrouver la clé dans le noir. Il avait l'air un peu nerveux et on a préféré ne pas insister.

– Et les micros ?

– On a tout installé. Vous pouvez commencer les tests.

– OK, merci *Electric One*. Bon boulot.

Les occupants de la voiture dans laquelle se trouvaient Rebecca et Tomás avaient suivi l'échange. Ted baissa le volume de l'appareil et ralluma la radio sur une station qui passait du jazz.

– Et maintenant ? dit Tomás.

– Vous n'avez pas entendu ce qu'ont dit nos hommes ? demanda Ted avec une pointe d'impatience. La recherche n'a pas été complète puisqu'ils n'ont pas pu descendre à la cave.

– Ça signifie que vous allez mener une opération au petit jour ?

– Ouais !

Il faisait sombre au-dehors et Tomás commençait à avoir un peu faim. Il se demanda s'il était utile qu'ils restent tous les deux là, mais comme Rebecca ne semblait pas vouloir bouger, il décida de ne rien dire et de rester où il était.

– Pour vous, il ne fait aucun doute qu'Ahme... euh... *Fireball* représente une menace pour la sécurité des États-Unis ? demanda-t-il.

– Aucun, répondit Rebecca. On est à présent convaincus qu'il est l'homme qu'Al-Qaïda a chargé de faire exploser une bombe atomique dans notre pays.

– Mais alors, pourquoi vous ne l'arrêtez pas ?

– Parce qu'on ne sait pas où est la bombe.

La réponse déconcerta quelque peu Tomás.

– Mais... si vous l'arrêtez, il pourra vous le dire, non ? En plus, si vous le laissez en liberté, il peut vous échapper à tout moment et faire exploser l'engin !

Rebecca le dévisagea de ses yeux bleus.

– Votre ancien élève est un fondamentaliste islamique, n'est-ce pas ?

– Je suppose que oui.

– Alors, on ne tirera rien de lui avant qu’il ne soit trop tard, dit-elle. De plus, si on l’arrêtait, ses compagnons d’Al-Qaïda comprendraient que nous sommes sur leurs talons. Ça ne ferait que précipiter les choses. Si la bombe n’est pas ici, elle est sans aucun doute entre les mains d’autres djihadistes qui la feront exploser plus rapidement. Nous devons donc faire preuve de patience, et prendre la bonne décision au bon moment.

– D’où l’importance du raid.

L’Américaine acquiesça et regarda dans la direction de la maison qu’ils surveillaient.

– Nous devons trouver cette foutue bombe.

LIX

Trois jours.

Tomás commençait à en avoir assez de l'inaction. Le raid mené trois jours plus tôt n'avait rien donné et le FBI se contentait à présent de surveiller Ahmed. Cela faisait donc trois jours qu'il passait la majeure partie de son temps enfermé dans cette fichue camionnette, garée à deux pâtés de maisons de la villa où logeait son ancien élève.

La camionnette était énorme, avec des écrans et des caméras partout ; en fin de compte, c'était elle *Big Mother*, le centre de contrôle de cette opération. Les trois hommes du FBI qui l'occupaient, dont le chef de l'opération, discutaient tranquillement, tandis que Rebecca, la tête appuyée contre la vitre, semblait endormie.

L'ennui provoqué par l'attente était usant. Le corps endolori et courbattu, Tomás cherchait constamment une position plus confortable mais sans grand succès. Il regarda le *New York Times* à ses pieds et le reprit pour la énième fois ; il l'avait déjà lu de la première à la dernière page, mais il avait encore l'espoir d'y découvrir quelque chose de nouveau qui l'occuperait.

Il déplia bruyamment le journal et jeta un coup d'œil sur les titres. La une faisait état de soupçons d'irrégularités financières impliquant un sénateur quelconque. Il feuilleta le journal et s'attarda sur un article concernant un délit d'initié à Wall Street, qui avait donné lieu à l'arrestation d'un célèbre investisseur dont Tomás n'avait jamais entendu parler. Il poursuivit. Ailleurs, un journaliste spéculait sur la teneur du discours que le Président des États-Unis devait prononcer, cet après-midi-là, à la tribune de l'Assemblée générale de l'ONU. Il l'avait déjà lu. Il passa aux sports et se lamenta de ne trouver, une fois de plus, aucune information sur les matchs de football en Europe. En revanche, il était largement question d'un match quelconque entre les Cardinals et les Philadelphia Eagles comptant pour le championnat de

l'American Football Conference.

– Quel ennui ! gémit-il en jetant le journal.

Il soupira et s'adossa à son siège, se préparant à devoir supporter encore quelques heures d'attente monotone. À côté de lui, Rebecca somnolait. Ses cheveux blonds comme les blés se répandaient sur son visage au teint clair, ce qui lui donnait un air un peu sauvage. Elle était belle. Il eut envie de la réveiller et de parler avec elle, mais il se maîtrisa. Elle était fatiguée et avait besoin de reprendre des forces. Il tendit le bras et lui caressa le visage avec tendresse, les doigts glissant sur sa peau douce.

– Humm, murmura-t-elle à la chaleur du contact.

À présent, Tomás n'avait pas seulement envie de discuter avec Rebecca, mais d'embrasser ses lèvres humides, légèrement entrouvertes. Il pencha son visage vers sa bouche d'ange, mais au dernier moment il contrôla son désir de coller sa bouche contre la sienne et glissa jusqu'à son oreille.

– Shhhh, lui souffla Tomás à l'oreille, avec une infinie tendresse. Dors.

Dans la camionnette, les trois agents du FBI tressaillirent, comme s'ils venaient de recevoir un choc électrique, et se redressèrent immédiatement.

– Le téléphone ! s'exclama le chef de l'opération, en gesticulant à l'adresse de ses subordonnés. Bob, localise-moi l'appel. Carl, mets le magnéto en route.

L'agitation soudaine réveilla Rebecca. À moitié endormie, l'Américaine tourna la tête et, sans comprendre ce qui se passait, regarda le Portugais.

– Tom, que se passe-t-il ?

Tomás mit son index devant la bouche.

– Chut ! dit-il. Quelqu'un appelle Ahmed. Écoutons.

– Hello ?

C'était la voix d'Ahmed ; il venait de décrocher.

– *Ibn Taymiyyah* ?

– *Nam.*

– *Surat-an-Nisaa, ayah arba'a wa sabiin.*

En entendant ces mots, Ahmed fit une pause, comme pour les assimiler, et répondit :

– *Allahu akbar !*

Dans la camionnette, les agents du FBI et les deux membres de la NEST semblaient comme paralysés, totalement absorbés par la conversation qu'ils venaient d'intercepter.

– Merde ! cria le chef de l'équipe du Bureau. Les enfoirés ont raccroché. (Il tourna la tête.) Bob, tu as réussi à localiser l'appel ?

Bob, les yeux rivés sur l'écran, secoua la tête.

– Non, dit-il. C'était trop court. Mais c'est un appel national.

Le chef d'équipe leva les yeux au ciel.

– Je m'en doutais. (Il se tourna vers son second subordonné.) Tu as tout enregistré, Carl ?

– Oui.

– C'est déjà ça. Envoie tout de suite l'enregistrement à Federal Plaza. Je veux que le traducteur d'arabe s'y colle le plus vite possible.

Tomás saisit le sac de Rebecca, se leva et s'approcha du chef d'équipe, sa main cherchant quelque chose.

– Excusez-moi.

L'Américain regarda derrière lui.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il irrité. Vous ne voyez pas qu'on travaille, bon sang !

– Je connais l'arabe.

Le chef d'équipe le dévisagea avec un intérêt soudain.

– Pourquoi vous ne l'avez pas dit plus tôt ? demanda-t-il, sans attendre de réponse, évidemment. Que se sont dit ces enfoirés ? Quelque chose d'important ?

– C'était bizarre. Le type qui a appelé a récité un verset du Coran à *Fireball*, qui lui a répondu que « Dieu est grand », et ils ont raccroché.

Ted se caressa le menton.

– Un verset du Coran, hein ? (Il se retourna sur son siège rotatif et s'adressa à l'un de ses hommes.) L'un d'entre vous a-t-il un exemplaire du Coran ?

Comme un bon élève, Tomás leva le doigt et mit sous les yeux de l'Américain le livre qu'il venait de sortir du sac de Rebecca.

– Le voici, dit-il. Est-ce que vous pourriez repasser l'enregistrement pour que je puisse noter la référence ?

Carl diffusa à travers les haut-parleurs de la camionnette le bref échange entre Ahmed et l'inconnu qui l'avait appelé. Lorsque celui-ci dit : « *Surat-an-Nisaa, ayah arba'a wa sabi'in* », l'historien nota la phrase sur son bloc-notes et se mit aussitôt à feuilleter le livre sacré de

l'islam.

– *Surat-an-Nisaa... Surat-an-Nisaa...*, c'est la sourate 4, dit-il. (Il trouva le chapitre en question et rechercha le verset mentionné dans l'enregistrement.) *Ayah arba'a wa sabi'in*, c'est le verset 74. (Son doigt parcourut les versets successifs de la sourate.) Voyons... Voyons... Et voilà, verset 74 ! (Il s'éclaircit la voix et lut.) « Qu'on combatte donc dans la voie d'Allah, ceux qui troquent la vie présente contre la vie future. Et quiconque combat dans la voie d'Allah, tué ou vainqueur, Nous lui donnerons bientôt une énorme récompense. »

Ils demeurèrent tous un moment silencieux, méditant ces paroles.

– Une énorme récompense ? demanda Carl. Ne me dites pas que le type a gagné à la loterie !

Les hommes du FBI éclatèrent de rire, mais les deux membres de la NEST ne s'associèrent pas à l'hilarité générale. Ignorant leurs railleries, Tomás relut le verset en silence pour en comprendre le véritable sens.

– C'est du sérieux.

– Pourquoi dites-vous ça ? voulut savoir Rebecca, pressentant une menace sourde.

– En premier lieu, considérez le début du verset : « Qu'on combatte donc dans la voie d'Allah ». Dans le texte original, en arabe, le mot utilisé pour désigner le combat est *djihad*. Il s'agit donc d'un ordre divin de faire le *djihad*. Puis, il y a cette expression curieuse : « ceux qui troquent la vie présente contre la vie future ». Dans l'original arabe, la vie présente est la vie ici-bas et la vie future c'est la vie après la mort, au paradis. En d'autres termes, Allah promet le paradis aux musulmans qui meurent en faisant le *djihad*. Cette idée est renforcée par la seconde partie du verset : « Et quiconque combat dans la voie d'Allah, tué ou vainqueur, Nous lui donnerons bientôt une énorme récompense. » Pour ceux qui meurent, la récompense est donc le paradis, comme il ressort de la référence initiale à la vie *future*.

– Et comment interprétez-vous ce verset ?

– Allah donne un ordre aux croyants, il leur enjoint de faire le *djihad* et promet le paradis aux *chahids* qui perdront la vie, dit Tomás. C'est ce que signifie ce verset.

Les agents du FBI qui s'étaient tus pour écouter l'historien secouèrent la tête presque comme un seul homme.

– Ils y croient vraiment ? interrogea le chef d'équipe. Quelle bande

d'idiots !

Tomás relut une fois de plus le verset en le replaçant dans le contexte.

– Il s'agit d'un ordre opérationnel, affirma-t-il sur un ton sentencieux. *Fireball* a reçu l'ordre de se préparer au martyre et de passer à l'action.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Convaincu que son interprétation était correcte, le Portugais ferma le Coran et dévisagea le responsable du Bureau.

– Préparez vos hommes.

– Pour quoi faire ?

Sans perdre plus de temps, Tomás prit ses affaires, fit signe à Rebecca de le suivre, ouvrit la porte de la camionnette et sortit. Toutefois, avant de disparaître, il lança un dernier regard à l'homme du FBI.

– L'attentat va avoir lieu aujourd'hui.

LX

Le portail de la maison s'ouvrit lentement.

– *Standby*.

Quelques instants après que le chef des opérations du FBI eut donné cet ordre par radio, une vieille Pontiac verte apparut au portail. Installés sur les sièges arrière de la voiture de Ted, Tomás et Rebecca virent les hommes du Bureau mitrailler le véhicule avec leurs appareils photo.

– C'est lui, confirma Ted, l'œil collé au viseur. L'enfoiré va sortir !

– *Fireball* en mouvement. *Sierra One*, tu peux le suivre ?

Ted porta le micro à la bouche et répondit.

– *Roger, Big Mother*, confirma-t-il. *Sierra One* en action.

Lorsque la Pontiac passa près de leur véhicule, Ted démarra en douceur et suivit Ahmed. C'était une partie très délicate de l'opération ; plusieurs automobiles du FBI étaient déjà en route ou bien attendaient le véhicule du suspect en divers points où il était susceptible de passer.

Pour éviter de trahir leurs intentions, la voiture dans laquelle se trouvait Tomás suivait Ahmed avec beaucoup de prudence, deux cents mètres derrière environ.

– *Sierra Two*, appela le chef d'équipe. Dépasse *Fireball* et fais une vérification avec le Geiger.

– *Roger, Big Mother. Sierra Two* en action.

Une voiture bleue déboucha rapidement de l'arrière, comme si elle était pressée, et dépassa celle où se trouvait Tomás. Puis, elle s'approcha de la Pontiac d'Ahmed et la dépassa aussi, mais lentement, avant de tourner à droite et de disparaître.

– Ici *Sierra Two*. Geiger négatif.

– Tu es certain, *Sierra Two* ?

– *Roger, Big Mother*. Je confirme, Geiger négatif.

Ted regarda furtivement ses invités de la NEST dans le rétroviseur.

– Aucune radioactivité n’a été détectée dans la voiture, dit-il. Le type n’emporte pas la bombe avec lui.

– C’est parce qu’elle doit déjà être sur site, observa Rebecca, en tapotant d’un air songeur sur la vitre de la voiture. C’est étrange, non ? (Elle regarda Tomás avec une expression dubitative.) Pour quelle raison n’ont-ils pas fait exploser la bombe puisqu’elle est déjà en place ? Ça n’a pas de sens...

– Peut-être n’est-elle pas encore sur l’objectif, dit Tomás. Si ça se trouve, Ahmed va la chercher.

– Je ne vois que ça...

Ils continuaient la filature dans les rues du New Jersey et l’opération se déroulait normalement. À un moment donné, la Pontiac s’approcha d’un rond-point et Ted pressentit le problème.

– Approchons-nous de *Blue Three*.

Blue Three était le rond-point.

– Restez sur *Blue Three*.

La Pontiac s’engagea dans le rond-point et Ted tenta de la suivre, mais la circulation devint tout à coup plus dense et l’empêcha d’avancer. Il comprit qu’un autre véhicule devait prendre le suspect en chasse.

– Merde ! râla-t-il, en tapant de rage sur le volant. (Sans se déconcentrer, il suivit des yeux la voiture verte qui faisait le tour du rond-point et, en même temps, saisit d’un geste rapide le micro de la radio.) *Fireball* dans *Blue Three*. (Il le vit tourner à droite et quitter le rond-point.) Il a pris la deux. (La Pontiac avait pris la deuxième sortie.) Il a pris la deux. Qui peut le suivre ?

Une nouvelle voix répondit.

– *Sierra Five*, j’ai *Fireball* en visuel.

En entendant qu’une autre voiture prenait le relais, Ted se décontracta et fit tranquillement le tour du rond-point. Il identifia le trajet qu’avait choisi Ahmed et, avec un sourire de satisfaction, tourna à droite et déboucha dans une rue parallèle. Il s’y engagea et accéléra, afin de le retrouver plus loin.

– Où allons-nous ? demanda Tomás sans comprendre tous les détails de la manœuvre.

– On va l’attendre un peu plus loin.

– Comment ça, un peu plus loin ? Vous connaissez déjà l’itinéraire

qu'il va suivre ?

– Vu la route qu'il a empruntée après le rond-point, on a compris où il va.

– Ah oui ?

Ted montra la jungle de béton qui se dressait de l'autre côté du fleuve, le sommet des gratte-ciels illuminés par les rayons de soleil, et les rues plongées dans l'ombre.

– À Manhattan.

L'entrée du Lincoln Tunnel semblait avaler le trafic tel un monstre affamé. Dans la voiture du FBI, les occupants demeuraient silencieux, suivant à la radio l'itinéraire emprunté par Ahmed, et s'attendant à voir à tout moment la Pontiac verte déboucher de la route 495.

– Il a pris du retard, observa Tomás avec impatience.

Personne ne répondit. Ted continua de mâcher tranquillement son chewing-gum, les yeux rivés sur le flot ininterrompu de la circulation.

– S'il se dirige vers Manhattan, c'est parce que l'engin est déjà en place, observa Rebecca. Ce n'est pas logique d'aller chercher une bombe à Manhattan pour la positionner ailleurs. Dans les parages, il n'y a pas d'objectif susceptible de présenter plus d'intérêt que Manhattan. C'est là que l'attentat doit avoir lieu.

– Vous avez raison, admit Tomás. Mais si tel est le cas, pourquoi diable ne l'ont-ils pas encore fait sauter ? Qu'attendent-ils ?

L'Américaine haussa les épaules.

– *Beats me.*

Ted, qui continuait d'observer le trafic, leur fit signe de se taire.

– Le voilà !

Il mit le contact et attendit que la voiture verte s'approche. Une fois qu'Ahmed fut passé, il démarra et le suivit, en prenant soin de laisser un véhicule entre eux pour ne pas se faire remarquer.

– *Sierra One* en action.

– Bien reçu, *Sierra One*, confirma la voiture qui avait pris le suspect en filature jusqu'alors. *Sierra Five* dépasse *Fireball* pour l'attendre à hauteur de la 30^e Rue Ouest.

L'échange à peine terminé, l'autre véhicule emprunta la voie réservée aux transports publics et dépassa à vive allure la file de voitures qui avançait lentement vers Manhattan. Tomás fut presque envieux de le voir accélérer ainsi, car l'accès au tunnel était complètement bouché. La progression se révéla encore plus lente qu'il

ne l'avait imaginé, le trafic avançant en accordéon.

Finalement, mètre après mètre, les automobiles d'Ahmed et de Ted finirent par parcourir la totalité du Lincoln Tunnel et arriver à Manhattan. Le Portugais consulta sa montre ; il avait fallu trente minutes pour effectuer ce court trajet entre le New Jersey et la Grosse Pomme.

– Quel embouteillage monstre ! constata Tomás. C'est toujours comme ça ?

– Circuler à Manhattan n'a jamais été simple, lui répondit Ted. Mais aujourd'hui c'est encore plus difficile à cause des mesures de sécurité, ça ne fait qu'aggraver les choses.

Tout à coup, le clignotant droit de la Pontiac s'alluma et la voiture tourna. Ted emprunta aussitôt la voie réservée aux transports publics et doubla le véhicule devant lui pour venir se placer derrière Ahmed. La Pontiac s'engagea dans l'enchevêtrement des rues de Manhattan, en direction de l'est, les hommes du Bureau à ses trousses.

Quatre pâtés de maisons plus loin, la voiture verte tourna en direction de ce qui semblait être un tunnel et disparut à l'intérieur. Les poursuivants avisèrent un panneau bleu portant le P de Parking.

– Stop, stop ! ordonna Ted au micro. *Near side.*

Il donnait l'ordre aux véhicules du FBI qui suivaient de s'arrêter. Mais, pour sa part, Ted ne ralentit pas, choisissant plutôt de continuer tout droit, au cas où le suspect aurait compris qu'il était suivi.

– *Sierra One*, que se passe-t-il ?

– *Fireball* vient d'entrer dans un parking, expliqua Ted, s'arrêtant un peu plus loin. *Sierra Two* et *Sierra Three*, restez où vous êtes. *Sierra Four* et *Sierra Five*, vérifiez si le parking a d'autres sorties. Attention, *Sierra One* n'aura plus qu'un seul homme, moi-même et nos deux invités allons devenir *Foxtrot One*.

– Pourquoi, *Sierra One* ?

– *Fireball* peut passer en *foxtrot*.

– Bien reçu.

Au signal de Ted, Rebecca et Tomás sortirent de la voiture et marchèrent sur le trottoir en direction du parc de stationnement.

– Que voulez-vous dire par *Fireball* peut passer en *foxtrot* ? voulut savoir Tomás, toujours aussi curieux. Que signifie *foxtrot* ?

– Il y a de fortes chances que *Fireball* sorte de sa voiture, rétorqua

l'homme du FBI. *Foxtrot* signifie piéton. N'oubliez pas que notre homme est entré dans un parking. En principe, on fait ça quand on veut garer sa voiture, n'est-ce pas ?

Ils pénétrèrent dans le parc de stationnement avec une décontraction feinte, attentifs à tout mouvement. Ils inspectèrent le premier étage et ne détectèrent rien d'anormal. Ils prirent l'escalier pour monter au deuxième, mais en entendant des bruits de pas, ils reculèrent et se cachèrent derrière un pilier.

Un homme en jeans et chemise verte émergea de l'ombre de l'escalier et se dirigea vers la sortie.

– C'est lui, dit Tomás.

Dès qu'Ahmed eut passé la porte du parking et se fut retrouvé dans la rue, tous trois se hâtèrent de sortir et de le suivre à bonne distance, bavardant comme si de rien n'était. Le musulman marchait cinquante mètres devant, le corps un peu rigide, comme s'il était tendu.

– Nous sommes tout près de Port Authority, constata Ted, en regardant le grand terminal qui se trouvait en face d'eux.

Ne prêtant pas attention à la remarque, Tomás resta concentré sur son ancien élève.

– Vous avez vu la couleur de sa chemise ? demanda-t-il.

Rebecca esquissa une moue d'indifférence.

– Elle est verte, constata-t-elle. Qu'est-ce que ça a de spécial ? Que je sache, le vert est la couleur de l'islam. Étant musulman...

– C'est vrai, confirma le Portugais. Mais pour les musulmans, le vert est aussi la couleur du paradis. De toute évidence, notre homme croit qu'il se dirige vers le paradis.

Ted éclata de rire.

– New York ? Le paradis ? Elle est bien bonne !

Ils tournèrent à l'angle de la rue et Tomás remarqua cinq policiers à cheval à sa gauche et trois autres à sa droite, tous casqués. Au bout de la rue, deux voitures de la NYPD étaient arrêtées et on entendait plusieurs sirènes qui résonnaient dans le lointain. Il leva les yeux et vit des hélicoptères qui sillonnaient le ciel de Manhattan. Pendant qu'il les observait, il avisa presque par hasard une silhouette postée sur un toit, équipée de ce qui semblait être un fusil avec viseur télescopique. C'était sans aucun doute un tireur d'élite de la police.

– Dites donc, vous n'exagérez pas un petit peu ? demanda le

Portugais étonné par un tel déploiement de forces.

– Pourquoi ? s'étonna Ted.

– Vous me demandez pourquoi ? (Il fit un geste en direction des policiers à cheval.) Vous avez vu le nombre d'agents que vous avez ostensiblement placés dans les rues ? Vous trouvez ça normal ? Vous croyez que notre homme est idiot et qu'il ne va pas se méfier ?

L'agent du FBI considéra avec détachement le dispositif policier.

– Bien sûr que tout ça est normal.

– Vous plaisantez ? s'exclama Tomás. Vous trouvez normal toute cette... cette multitude de policiers ? Vous ne craignez pas que notre suspect se rende compte qu'on le surveille ?

Ted s'esclaffa.

– Quoi ? Vous pensez que tout ça c'est à cause de *Fireball* ? Non, *man*, vous n'y êtes pas, c'est à cause de l'Assemblée générale de l'ONU. Tous les ans, c'est le même cirque à Manhattan. Des chefs d'État et de gouvernement du monde entier viennent à la tribune de l'Assemblée générale et ça sème la pagaille en ville. La vie est un enfer ici pendant quelques semaines.

– Pendant l'Assemblée générale c'est tous les jours comme ça ?

– Bon, aujourd'hui c'est pire que d'habitude, je le reconnais. Mais c'est parce que le Président va venir. Lorsqu'il est dans les parages, le dispositif de sécurité est toujours renforcé.

– Quel Président ?

– À votre avis ? Celui des États-Unis, pardi !

– Le Président des États-Unis va venir faire un discours à l'Assemblée générale de l'ONU ?

Ted acquiesça.

– Cet après-midi.

– Il... il est déjà là ?

Ted regarda sa montre.

– Oui, en principe. Il doit prendre la parole dans un quart d'heure, environ.

La nouvelle stupéfia Tomás. Il s'immobilisa sur le trottoir, les yeux fixés sur la chemise verte qui continuait d'avancer, une cinquantaine de mètres devant lui. Il venait enfin de comprendre ! Il avait lu dans la presse la nouvelle du discours à l'Assemblée générale, mais, quel idiot ! Il n'avait pas fait le lien entre les deux.

Tout était très clair à présent !

– C'est ça ! s'écria-t-il en se tapant dans la main avec le poing.
C'est ça !

– Quoi donc ? demanda Rebecca affolée. Que se passe-t-il ?

Survolté, l'historien désigna la silhouette distante d'Ahmed, épouvanté par ce qu'il venait de réaliser.

– Il attend le discours ! Il attend le discours !

– Quoi ?

– Al-Qaïda va faire exploser la bombe atomique lorsque le Président prendra la parole à l'ONU !

LXI

– *Foxtrot One à Big Mother.*

Vu les circonstances, Ted ne chercha même pas à se cacher lorsqu'il effectua l'appel sur la radio qu'il portait à la ceinture.

– *J'écoute, Foxtrot One.*

– Faites évacuer Manhattan et exfiltrez immédiatement le Président du siège de l'ONU, dit-il avec un calme olympien. Passez l'ONU et tous les bâtiments limitrophes au Geiger. Fouillez tout, de fond en comble.

Un silence embarrassé s'abattit sur les appareils de communication.

– Pourquoi, *Foxtrot One* ? Que se passe-t-il ?

– Le Président est à Manhattan ! Et *Fireball* aussi ! Il y a de fortes probabilités qu'il fasse exploser un engin nucléaire aujourd'hui même ! Suis-je assez clair ?

– Bien reçu, *Foxtrot One.*

Ils observèrent Ahmed qui traversait la Cinquième Avenue, noyé dans la foule. Ils remontaient la 42^e Rue, laissant derrière eux la Bibliothèque de New York et son style classique. Il ne faisait aucun doute que l'ancien élève de Tomás se dirigeait vers le siège de l'ONU, à l'autre bout de la ville.

– Vu la situation, ne serait-il pas préférable de l'intercepter immédiatement ? demanda Tomás, que tous ces événements avaient rendu nerveux. Ce serait peut-être plus sûr, vous ne trouvez pas ?

– Et la bombe ? voulut savoir Rebecca. Où est-elle ?

– On verra après !

– Mais non, on ne peut pas procéder comme ça ! dit-elle. Si on neutralise *Fireball*, la menace persistera. Je suis prête à parier qu'elle est aux mains de ses comparses. S'ils ne le voient pas arriver, ils n'hésiteront pas à la faire exploser. Notre priorité est donc de localiser

la bombe. Ce n'est que lorsque nous l'aurons découverte que nous pourrions agir. (Elle indiqua la silhouette d'Ahmed.) De toute façon, *Fireball* ne constitue pas encore une réelle menace. Il n'a pas la bombe avec lui, je pense donc que nous disposons d'un peu de temps.

Tomás consulta nerveusement sa montre.

– Le Président doit s'exprimer dans sept minutes. (Il regarda Ted.) En dehors de lui, qui d'autre est là ?

– Eh bien... il y a le Président du Brésil, le Premier ministre espagnol, le Premier ministre italien... le Président iranien, le Premier ministre...

– Vous avez dit iranien ?

Réalisant que le chef de l'État iranien était à l'ONU, Ted retrouva un peu d'optimisme.

– C'est vrai, le Président iranien est là. C'est une bonne chose, vous ne pensez pas ? Ce type est un fondamentaliste, non ? S'il est ici aussi, Al-Qaïda n'osera pas faire exploser la bombe aujourd'hui, qu'en dites-vous ?

– Au contraire. Al-Qaïda est un mouvement sunnite qui considère les chiïtes comme des infidèles, expliqua l'historien. Le Président iranien est chiïte, donc c'est un infidèle. S'ils parvenaient à le tuer en même temps, Al-Qaïda ferait coup double.

Ted secoua la tête et se tourna vers l'est, en direction du siège de l'Organisation des nations unies.

– Et l'ONU ? demanda Ted. Ils pourraient au moins respecter l'ONU, non ?

Tomás sourit malgré lui.

– Respecter l'ONU ? Al-Qaïda a déjà lancé des attaques meurtrières contre l'Organisation en Afghanistan, en Iraq, en Algérie, en Somalie, au Soudan, au Liban...

– Mais pourquoi ? L'Organisation des nations unies rassemble tous les peuples, bon sang ! Même les États musulmans en sont membres ! Comment peuvent-ils s'en prendre à l'ONU ?

– Al-Qaïda l'accuse de crimes contre l'islam, notamment de reconnaître l'État d'Israël, expliqua Tomás. Mais le principal problème est d'ordre théologique.

– Vous plaisantez ?

– Je suis on ne peut plus sérieux. Selon la Charte de l'ONU, toutes les religions sont égales. Mais les musulmans ne peuvent pas

l'accepter, étant donné que Mahomet a affirmé la supériorité de l'islam. Le principe de l'égalité des religions contredisant Mahomet, l'ONU est donc, selon eux, une organisation anti-islamique.

Ted écarquilla les yeux, consterné par ce qu'il venait d'apprendre.

– Mais... mais la liberté religieuse est un droit de l'homme fondamental !

– Ça, c'est ce que nous pensons, mais de nombreux musulmans ne sont pas de cet avis, fit observer Tomás. D'ailleurs, le monde islamique, et pas seulement les fondamentalistes, a soulevé de sérieuses objections à la Déclaration universelle des droits de l'homme. En fait, de nombreux pays musulmans n'acceptent pas la Déclaration, car elle affirme que les individus ont le droit de changer librement de religion. Or, cette possibilité d'apostasie est totalement contraire au Coran et aux préceptes énoncés par le Prophète, qui prévoient la peine de mort pour quiconque abjure sa foi. En outre, la Déclaration universelle des droits de l'homme établit l'égalité absolue des droits entre hommes et femmes, et entre les adeptes de toutes religions, ce qui va également à l'encontre des lois de l'islam. Pour toutes ces raisons, de nombreux musulmans, et pas seulement les fondamentalistes, considèrent ce texte comme antimusulman.

L'homme du FBI émit un grognement de frustration.

– Je ne sais pas quoi dire !

Le bâtiment des Nations unies se trouvait à quelques pâtés de maison de distance et Tomás remarqua sur l'avenue suivante, Lexington Avenue, une barrière métallique qui barrait l'accès au reste de la 42^e Rue. Au-delà de cette barrière, la circulation semblait interdite.

– *Big Mother à Foxtrot One.*

– Qu'y a-t-il, *Big Mother* ?

– Il est hors de question d'évacuer Manhattan. On n'a pas assez de temps pour ça.

– Et le Président ?

– On ne peut pas le faire sortir du siège de l'ONU. Techniquement, l'ONU n'est pas un territoire américain, et donc le Président n'est pas prioritaire par rapport aux autres chefs d'État qui s'y trouvent. Et il y en a plus d'une trentaine. Il faudrait les évacuer tous en même temps, ce qui est impossible en quelques minutes.

– Quoi ? s'exclama Ted scandalisé, perdant son calme pour la première fois. Vous êtes fous ? Le Président doit sortir immédiatement de Manhattan !

– Désolé, *Foxtrot One*. La décision émane du Président en personne et elle est définitive. Vous n'avez d'autre choix que de localiser cette bombe et de la neutraliser.

L'homme du FBI eut envie de jeter sa radio par terre, mais il se retint. Le moment était trop grave pour qu'il se permette une crise de nerfs. Il respira profondément et se maîtrisa.

– Les compteurs Geiger ont détecté quelque chose ?

– Le siège de l'ONU est nickel, *Foxtrot One*, tout comme les bâtiments alentour. On élargit la recherche à présent.

Ted remit la radio à sa ceinture et consulta sa montre une fois de plus.

– Bordel ! jura-t-il. Trois minutes avant que le Président ne commence son discours. On va peut-être devoir intercepter *Fireball*, tout compte fait !

– Je vous ai déjà dit qu'il faut d'abord localiser la bombe, répéta Rebecca, lasse d'avoir à insister sur ce point. Combien de fois dois-je vous rappeler que l'objectif ultime n'est pas d'arrêter *Fireball*, mais de neutraliser la bombe ?

De l'autre côté de Lexington Avenue, les policiers grouillaient et on pouvait voir un grand nombre de tireurs d'élite sur les balcons et les terrasses des immeubles ; partout on entendait le bourdonnement des hélicoptères et les sirènes hurlaient sans arrêt. Ce jour-là, le quartier où était situé le siège de l'ONU était effectivement le lieu le plus surveillé de la planète. Face à un tel dispositif, c'était pure folie que d'envisager de perpétrer un attentat, mais visiblement rien ne semblait impressionner Al-Qaïda.

Tomás porta son attention sur la silhouette solitaire d'Ahmed, qui remontait à présent Lexington Avenue vers le nord en passant devant les groupes de policiers et les voitures de patrouille qui contrôlaient l'accès au quartier. Son ancien élève était-il simplement en train procéder à des repérages ? L'historien remit en cause tout ce qu'il avait tenu pour acquis jusqu'à présent. Comment avoir la certitude que l'attentat était imminent ? Et si, en réalité, tout cela n'était rien d'autre que...

Il s'effondra.

Sans raison apparente, Ahmed semblait avoir trébuché et il s'était étalé de tout son long par terre.

Les trois poursuivants regardèrent fixement le corps de l'homme qui venait de s'écrouler sur le trottoir, de l'autre côté de l'avenue, essayant de comprendre ce qui se passait. Le suspect était tombé et, visiblement, il ne se relevait pas.

Que lui était-il arrivé ?

Tomás et ses deux compagnons ne quittèrent pas le corps des yeux, attendant qu'il se relève, qu'il bouge, qu'il fasse quelque chose. Mais leur cible, étendue sur le trottoir demeurait immobile, et tous trois en tirèrent la conclusion qui s'imposait.

Ahmed avait été abattu.

LXII

– *Foxtrot One* à *Big Mother*.

Ted, extrêmement irrité et de plus en plus énervé, était à nouveau accroché à sa radio.

– Qu’y a-t-il, *Foxtrot One* ?

– *Fireball* a été liquidé. Qui a bien pu lui tirer dessus ?

– Je vais vérifier, *Foxtrot One*, lui répondit-on. *Standby*.

Ils demeurèrent tous trois à l’angle de Lexington Avenue et de la 43^e Rue, près du Chrysler Building, observant le corps inerte d’Ahmed. Quelques policiers s’en approchèrent, ainsi qu’un homme en blouse blanche sorti d’une ambulance garée à proximité qui s’agenouilla devant la silhouette verte, pour contrôler les organes vitaux. L’homme en blouse blanche, manifestement un médecin, commença à parler avec les policiers ; il semblait leur donner des instructions sur la manière de procéder.

Quand ils eurent fini de parler et de gesticuler, deux agents saisirent le corps et le portèrent jusqu’à l’ambulance, une fourgonnette blanche, avec une croix rouge et les mots *Bellevue Hospital* inscrits dessus. Ils étendirent Ahmed sur un brancard et l’introduisirent dans l’ambulance par les portes arrière qui se refermèrent aussitôt.

– Il vaudrait peut-être mieux qu’on aille voir ce qui se passe, suggéra Tomás, agacé de ne plus visualiser Ahmed.

– Et si le type revient à lui ? demanda Rebecca. Il nous voit poser des questions au médecin et nous sommes démasqués. Non, je crois qu’il vaut mieux qu’on reste ici. Demandons plutôt au FBI de contacter les responsables de l’hôpital, afin qu’ils interrogent le médecin.

Ted fit un signe de tête indiquant qu’il approuvait la suggestion, et porta sa radio à la bouche.

– *Foxtrot One* à *Big Mother*. Pouvez-vous faire une vérification, s’il vous plaît ?

– J’écoute, *Foxtrot One*.

– *Fireball* a été mis dans une ambulance du Bellevue Hospital, garée près du Chrysler Building. Il faudrait contacter l’hôpital pour qu’il demande au médecin de l’ambulance ce qu’il en est.

– Bien reçu, *Foxtrot One*.

L’homme du FBI leva les yeux vers les bâtiments. Le profil lointain d’un tireur lui rappela qu’une question n’avait pas encore reçu de réponse, et il reprit sa radio.

– À propos, *Big Mother*. Sait-on quel est l’abruti qui a tiré sur *Fireball* ?

– Négatif. Nous tentons de déterminer ce qui s’est passé, mais jusqu’à présent personne ne s’est dénoncé. Quel que soit le responsable, il préfère se taire. C’est probablement un tireur d’élite un peu nerveux, je ne sais pas...

– Ça ne m’étonnerait pas du tout, marmonna Ted entre ses dents, en secouant la tête. Ils ont recruté un tas de jeunes, des bleus qui ne font que des conneries. (Il porta à nouveau la radio à sa bouche et appuya sur le bouton.) *Big Mother*, vous avez des nouvelles de l’inspection au Geiger ?

– Affirmatif, *Foxtrot One*. Plusieurs voitures équipées de compteurs ont parcouru tout le secteur ainsi que le reste de la ville. La recherche est presque terminée.

– Et alors ?

– Négatif. Aucun signe de radioactivité n’a été détecté où que ce soit à Manhattan. Tout est normal ! Apparemment, il n’y a aucune bombe, *Foxtrot One*.

Ted, Tomás et Rebecca se regardèrent sans savoir que faire ou que dire. Les événements semblaient prendre une tournure imprévisible ; ce qui paraissait certain à un moment donné devenait improbable juste après. Ils avaient l’impression d’être sur des montagnes russes.

Pour la énième fois, d’un geste devenu une espèce de tic nerveux, l’historien regarda sa montre.

– C’est l’heure.

L’homme du FBI recula de quelques pas et se planta devant la vitrine d’un magasin d’appareils électroménagers pour regarder CNN sur une télévision. Tomás et Rebecca se joignirent à lui. La chaîne transmettait des images en direct du siège de l’ONU ; on voyait un

homme en costume bleu marine et cravate rouge qui montait tranquillement à la tribune de marbre vert pour prononcer son discours.

C'était le Président des États-Unis.

– *Big Mother* à *Foxtrot One*.

– J'écoute, *Big Mother*. Que se passe-t-il ?

– Vous avez dû vous tromper au sujet de l'ambulance.

– Que voulez-vous dire ?

– Le Bellevue Hospital dit n'avoir aucune ambulance sur Lexington Avenue. D'ailleurs, il n'a aucune ambulance sur zone. Vous pouvez vérifier vos informations ?

Ted fixa les yeux sur le véhicule blanc de l'autre côté de l'avenue, sur les portières duquel on pouvait bel et bien lire *Bellevue Hospital*.

– Désolé, *Big Mother*, mais il s'agit bien d'une ambulance du Bellevue Hospital, il n'y a aucun doute là-dessus.

– Négatif, *Foxtrot One*. L'hôpital affirme qu'il n'y a aucune ambulance sur zone.

Ted ne se résigna pas.

– Ils font erreur ! insista-t-il. Elle est là devant moi, je la vois... D'un geste impulsif, Tomás, qui suivait la conversation avec une attention croissante, arracha la radio des mains de Ted et s'adressa directement au PC opérationnel.

– *Big Mother*, ici Tomás Noronha de la NEST. Je suis avec *Foxtrot One* et j'aimerais avoir un renseignement.

La réponse tarda quelques secondes, comme si le chef des opérations se demandait s'il allait répondre à un amateur étranger qui n'appartenait pas au Bureau. Cependant, la gravité des circonstances finit par lui dicter sa décision.

– Allez-y, monsieur Noronha, je vous écoute.

– Vous avez passé toute la ville au compteur Geiger, n'est-ce pas ?

– Affirmatif.

– Et vous n'avez enregistré de radioactivité nulle part ?

– Exact. On n'a rien détecté.

– Si je vous comprends bien, à aucun moment l'aiguille du compteur n'a enregistré d'activité quelconque ? Absolument rien ?

– Oui... enfin... c'est-à-dire que dans certains cas, le compteur enregistre toujours un peu de radioactivité, bien entendu.

– Dans quels cas ?

– Eh bien, quand on passe à proximité d'hôpitaux, par exemple, ils sont remplis d'équipements radioactifs. Lorsqu'on pointe un compteur Geiger sur un hôpital, l'aiguille bouge. Mais c'est normal, on n'en tient pas compte.

Tomás commença à sentir son cœur battre de plus en plus vite. Il avait l'air terrorisé ; il eut si peur de la question suivante qu'il hésita à la poser.

Mais il la posa quand même.

– Et... et les ambulances ?

– C'est la même chose.

Tomás, Ted et Rebecca se regardèrent, et tous trois comprirent l'étendue de leur méprise. Leurs regards convergèrent vers l'ambulance stationnée au pied du Chrysler Building et s'immobilisèrent pendant une longue seconde. La situation leur apparut tout à coup sous un jour totalement nouveau, et l'effroi s'abattit sur eux comme une ombre.

L'ambulance *était* la bombe atomique.

LXIII

Comme s'ils venaient de recevoir un choc électrique, tous trois se mirent à courir pour traverser l'avenue, Ted et Rebecca dégainant leurs armes. Ils étaient obsédés par la même idée, la même découverte, la même horreur !

L'ambulance était la bombe atomique.

Ils s'approchèrent du véhicule sans plus chercher à être discrets, l'urgence de la situation leur imposant d'agir rapidement. L'homme du FBI saisit la poignée et tira dessus pour ouvrir la portière arrière, mais celle-ci demeura fermée. Elle était verrouillée.

Sans hésiter, Ted pointa son arme sur la serrure, saisit son poignet pour absorber le recul de l'arme, et appuya sur la détente.

La détonation résonna dans les tympans de Tomás et sema la panique alentour. Les policiers qui assuraient la sécurité de ce secteur, se rendant compte qu'il se passait quelque chose d'anormal, sortirent leurs armes et commencèrent à crier.

– Que personne ne bouge !

Mais Ted les ignora.

La serrure de l'ambulance avait volé en éclats et il poussa la portière qui s'ouvrit aussitôt sur deux hommes à l'intérieur du véhicule, l'un en chemise verte agenouillé sur quelque chose, l'autre en blouse blanche, une arme à la main.

Ted abattit l'homme en blouse blanche, qui se plia en deux et s'effondra. L'homme en vert, Ahmed bien sûr, sortit un pistolet qu'il pointa sur lui.

Une volée de balles s'abattit sur Ted qui tomba à terre. C'étaient les policiers qui avaient ouvert le feu sur lui, pensant que l'homme du FBI avait tiré sur un médecin sans défense.

– CIA ! cria Rebecca. Cessez le feu !

Les policiers hésitèrent, puis suspendirent leurs tirs.

Un tir partit de l'intérieur de l'ambulance et Tomás s'écroula par terre, foudroyé.

Rebecca se jeta aussitôt sur l'asphalte et, couchée sur le ventre, visa Ahmed qui tournait déjà son arme fumante vers elle.

Ahmed s'effondra à l'intérieur de l'ambulance.

Cette fois, la police ouvrit le feu sur Rebecca, mais, allongée par terre, elle faisait une cible moins exposée. De plus, elle abandonna aussitôt son arme pour se protéger la tête. La voyant sans défense, les policiers cessèrent leurs tirs, tout en maintenant leurs armes braquées sur eux, même ceux qui avaient été touchés.

– Personne ne bouge ! cria l'un des policiers. Restez couchés par terre ! J'abats celui qui essaye de se lever ou qui fait le moindre geste !

– CIA ! répéta-t-elle. Je suis de la CIA ! Il y a une bombe dans l'ambulance ! On doit la désamorcer !

L'information sembla surprendre les policiers. Ils regardèrent l'ambulance puis le plus gradé du groupe, un homme bedonnant qui sembla hésiter sur la conduite à tenir.

– Vous êtes de la CIA ?

– Oui. Laissez-moi entrer dans l'ambulance. Il y a une bombe dedans !

– Ne bougez pas ! ordonna le policier bedonnant. Vous avez votre carte ?

– Oui.

– Sortez-la très lentement, et montrez-la-moi. Mais attention, au moindre geste suspect, on ouvre le feu.

Rebecca plongeait délicatement sa main ensanglantée dans sa veste et en sortit une carte qu'elle tendit en direction des agents. Les hommes de la NYPD s'approchèrent prudemment, courbés et attentifs, la tenant toujours en joue. L'un d'eux s'inclina sans se presser et prit la carte, sur laquelle on pouvait voir la photo de Rebecca, ainsi qu'un cercle arborant l'aigle américaine entourée des mots *Central Intelligence Agency*.

– Bon sang, elle est vraiment de la CIA ! constata le policier en montrant la carte au gradé.

– Je peux me lever ? demanda Rebecca.

L'officier réfléchit un instant. Il regarda la carte, puis Rebecca, revint à la carte puis retourna à Rebecca. Ne trouvant pas de motif

pour douter de l'authenticité du document, il finit par faire un signe affirmatif de la tête. Le policier qui avait pris la carte lui tendit la main pour l'aider à se relever.

L'Américaine se sentait faible et elle eut un peu de mal à se redresser. Elle avait reçu deux balles au bras droit et la manche de sa chemise était maculée de sang. Elle regarda autour d'elle et vit Tomás et Ted couchés sur l'asphalte, de petites flaques de sang autour d'eux.

– Mon Dieu !

– Vous les connaissez ?

– Ils sont avec moi, dit-elle en s'approchant aussi vite qu'elle put du Portugais. (Elle s'agenouilla près de lui et se pencha pour lui parler à l'oreille.) Tom, ça va ?

Tomás gémit et se tourna lentement.

– J'ai été touché à l'épaule, murmura-t-il avec une grimace de douleur. Mais je crois que je survivrai.

Rebecca l'étreignit, soulagée.

– Dieu merci ! J'ai eu si peur...

Tomás serra Rebecca dans ses bras, en prenant soin de protéger son épaule blessée, et l'embrassa dans le cou. Le doux parfum de ses cheveux l'envahit et il se sentit flotter, ses muscles se relâchèrent et son corps s'abandonna à elle.

– Tout va bien, murmura-t-il, en serrant les dents pour maîtriser un élanement à l'épaule. Voilà, tout va bien.

Les policiers les entourèrent.

– Madame, dit l'un d'eux sur un ton angoissé. Il y a une horloge à l'intérieur de l'ambulance.

Rebecca et Tomás sursautèrent et se tournèrent immédiatement vers lui.

– Quoi ?

– L'écran affiche un compte à rebours !

LXIV

Un policier grand et maigre aida Rebecca et Tomás à monter dans l'ambulance. Tous deux ressentait une vive douleur là où ils avaient été blessés, mais ce qu'ils venaient d'entendre leur avait donné un coup de fouet. Si intense que fût la douleur, ils devaient avant tout régler ce problème.

Le policier leur indiqua l'horloge.

– C'est ici.

Tous deux s'inclinèrent et écarquillèrent les yeux en voyant les chiffres fluorescents sur le cadran.



– Trois minutes et dix secondes avant l'explosion, murmura Tomás. Vous allez arriver à désamorcer la bombe ?

Rebecca secoua machinalement la tête.

– En trois minutes ? Non, ce n'est pas possible !

Tous deux portèrent les mains à la bouche, se sentant impuissants à résoudre le problème.

– C'est une bombe ? demanda le policier soudainement alarmé. Il vaut mieux faire évacuer le secteur.

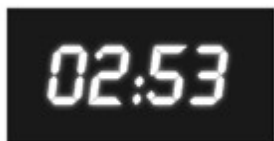
– C'est une bombe nucléaire, fit observer Rebecca. Une évacuation est inutile, il est trop tard pour ça.

Tomás la dévisagea.

– Écoutez, Rebecca. Il doit y avoir une solution !

– C'est impossible, Tom ! Il faudrait ouvrir la bombe et désactiver le propulseur. Ça ne se fait pas en... en...

Elle regarda à nouveau l'horloge.



– ... en moins de trois minutes ! C'est absolument impossible.

Refusant de baisser les bras, Tomás prit le boîtier noir avec le cadran ambré de l'horloge et l'examina.

– C'est un clavier.

– Oui, ça fait partie du système de sécurité, dit Rebecca. Le clavier sert à saisir le code qui active la bombe.

L'information suscita une lueur d'espoir.

– Ça veut dire qu'il doit aussi y avoir un code pour la désamorcer...

– C'est probable, reconnut-elle. Le problème c'est qu'on ne le connaît pas...

Tomás se tourna vers le corps de l'homme en blouse blanche qui gisait étendu dans la rue.

– Non, mais eux le connaissent, dit-il. (Il regarda le policier qui était avec eux.) L'un des types de l'ambulance a-t-il survécu ?

– Le patient, répondit l'homme de la NYPD, s'écartant pour que Tomás puisse voir Ahmed. Il a été touché aux poumons, mais il s'en sortira.

Tomás s'approcha de son ancien élève.

– Ahmed ! Ahmed !

L'Arabe avait les yeux fermés, mais il les ouvrit en entendant prononcer son nom, surpris. Il regarda Tomás avec étonnement, comme s'il le voyait, mais sans y croire.

– Professeur ! s'exclama-t-il en portugais. Que faites-vous ici ?

– C'est une longue histoire, dit Tomás en s'efforçant de sourire. Comment te sens-tu ?

Ahmed respira avec difficulté.

– Je suis prêt à entrer au paradis, murmura-t-il. Dieu est grand et miséricordieux ; Il va m'accueillir dans Son beau jardin.

En l'entendant dire ces mots, Tomás comprit qu'il n'allait pas être facile de le convaincre de révéler le code qui désamorcerait la bombe.

– Écoute Ahmed, dit-il avec douceur. Tu es libre de rejoindre le jardin d’Allah si tu le veux et quand tu le veux. Mais, tu sais, moi je ne suis pas vraiment pressé et j’aimerais continuer à vivre encore un peu.

– Je comprends, convint l’homme d’Al-Qaïda, ayant visiblement du mal à s’exprimer à cause de sa blessure. Si vous mourez maintenant, vous irez en enfer parce que vous êtes un infidèle. (Il toussa.) Mais il y a une solution.

– Laquelle ?

– Convertissez-vous à l’islam tout de suite, suggéra-t-il. Récitez la *shahada* et témoignez qu’il n’y a de Dieu qu’Allah et que Mahomet est son Prophète. Vous deviendrez aussitôt musulman et vous mourrez comme un *chahid*. Dieu, dans Sa miséricorde infinie, vous accueillera au paradis des vierges.

Pour Tomás, ces paroles résonnèrent comme une sentence de mort ; il était évident qu’Ahmed ne parlerait pas. Cependant, il ne renonça pas. Il désigna l’horloge, dont les chiffres brillaient dans l’ombre, à deux mètres d’eux, tandis que le compte à rebours se poursuivait.

– Tu vois ça ?

Ahmed tourna la tête.



– Dans une minute et demie, Dieu me recevra au paradis, murmura-t-il en arabe. Dieu est grand !

– Quand la bombe va exploser, beaucoup de gens vont mourir, Ahmed. Des femmes, des enfants, des vieillards. Tu ne peux pas laisser faire ça. S’il te plaît, donne-moi le code pour désamorcer la bombe.

– Si les victimes sont musulmanes, elles seront toutes *chahid* et iront au paradis des vierges et des rivières de vin sans alcool. Si elles sont infidèles, elles connaîtront les flammes de l’enfer. Vous avez encore le temps de vous convertir, professeur.

Tomás respira profondément.

– Écoute, Ahmed, comment pouvons-nous savoir que telle est vraiment la volonté de Dieu ? Pourquoi ne pas Lui laisser la possibilité

de choisir ?

– Je ne comprends pas, murmura l'Arabe, le regard interrogateur. Choisir quoi ? Choisir comment ? Comment peut-on dire à Dieu de choisir ?

– Donne-moi un indice pour le code, suggéra l'historien. Si je le trouve et que j'arrête le compte à rebours, c'est que Dieu a voulu que la bombe n'explose pas. En revanche, si je n'y parviens pas, c'est que Dieu a voulu qu'elle éclate. Que penses-tu de cette idée ? Ne me dis pas que tu as peur de laisser Dieu prendre la décision...

Ahmed regarda à nouveau l'horloge.



Une minute avant l'explosion. Qu'avait-il à perdre ?

– D'accord, dit-il. Dieu, dans Son infinie sagesse, décidera. Voici l'indice : *Thy mania by I*.

Tomás fit une grimace.

– Quoi ?

– *Thy mania by I*. C'est l'indice pour le code.

– C'est du Shakespeare ou quoi ?

L'homme d'Al-Qaïda lança un dernier regard en direction de l'horloge.



– Vous avez une minute, professeur, dit-il en fermant les yeux. Que la volonté d'Allah soit faite et que Sa colère s'exprime !

Comprenant qu'il n'arracherait pas un mot de plus à son ancien élève, Tomás se traîna jusqu'à l'horloge et composa *Thy mania by I* sur le clavier. Puis, il fixa les yeux sur l'écran ambré.



00:51



00:50

Les chiffres poursuivaient leur marche décroissante, inexorablement.

– Alors ? demanda Rebecca, morte d'angoisse. Vous avez réussi à arrêter le...

– Chut ! ordonna Tomás.

L'historien fit un effort pour se concentrer sur l'énigme.

Thy mania by I

Ça ressemblait à du vieil anglais et ça voulait dire, littéralement : « ta manie par moi ». Shakespeare, c'était une possibilité, mais si c'était effectivement une référence à un vers du grand poète anglais, tout était perdu. Il n'y avait pas assez de temps pour trouver la référence et le vers, et beaucoup moins encore pour déterminer le mot ou la phrase qui permettrait d'empêcher l'explosion.

Incapable de contrôler sa nervosité, il lança un regard sur l'écran de l'horloge.



00:45

Deux gouttes de sueur coulèrent sur le front de Tomás. La vérité, la triste vérité, c'est qu'il n'y avait plus de temps pour rien. Le seul espoir, était qu'il puisse s'agir d'une anagramme. Si c'était autre chose, tout était effectivement perdu. Était-ce une anagramme ?

Même si c'était le cas, le temps s'écoulait inéluctablement.

00:39

« Voyons », pensa-t-il en gribouillant la phrase sur un bout de carton qu'il arracha d'une boîte posée dans le véhicule.

Thy mania by I.

Un élanement à l'épaule le fit gémir. C'était comme si une aiguille enfoncée là lui causait un supplice lancinant, mais il respira à fond, maîtrisa la souffrance et, bien qu'il lui en coûtât, se concentra à nouveau.

S'il s'agissait d'une anagramme, pensa-t-il, il devait conserver ces lettres, mais en modifier l'ordre de manière à découvrir une autre phrase ou un autre mot utilisant les mêmes lettres. Si un tel mot existait, se dit-il, ce devait probablement être une référence islamique quelconque. Il fallait que ce soit un mot avec deux y, deux a, un t, un m...

00:32

Était-ce *Allahu akbar* ? Non, les lettres ne coïncidaient pas. Et les premiers versets du Coran ? *Bismillah ar-Rahman ar-Rahim* ? Non plus, ça ne collait pas ! Ça devait être quelque chose de secret, quelque chose que seul Ahmed connaissait. Ces phrases islamiques étaient trop évidentes pour qu'il les ait choisies comme code.

La douleur revint, plus forte. Il serra les dents, contracta tout son corps, ferma les yeux jusqu'à ce que les larmes lui viennent et attendit que le spasme s'atténue. Lorsque la douleur reflua, il regarda de nouveau l'énigme, sachant qu'il devait, coûte que coûte, rester concentré.

Et si c'était un nom ? Il secoua affirmativement la tête, encouragé par cette pensée. Oui, un nom.

Mahomet ou *Muhammad* étaient hors de question, les lettres ne coïncidaient pas et, de plus, c'était une solution par trop évidente. Son

ancien élève pouvait, bien sûr, avoir utilisé son propre nom.

Il secoua la tête. Non, *Ahmed* ça ne marchait pas non plus, c'était trop court, évidemment. Et puis la lettre *e* ne figurait pas dans l'énigme. Si c'était un nom, il était clair que ce devait être un nom secret, un nom qui... qui...

« Bon sang, si ça se trouve... si ça se trouve... »

– Ibn Taymiyyah ! s'exclama-t-il. C'est Ibn Taymiyyah !



Il s'empara du clavier et saisit *Ibn Taymiyyah*, le nom de guerre d'Ahmed pour Al-Qaïda. C'était *Ibn Taymiyyah*, il se persuada que ça ne pouvait être que *Ibn Taymiyyah*.

Il finit de saisir les lettres, le visage en sueur, la transpiration coulant abondamment le long de son nez et de son menton, et fixa l'horloge avec angoisse.



– Non ! s'exclama-t-il désespéré. Non !

L'horloge ne s'était pas arrêtée.

La bombe atomique allait exploser dans vingt secondes, Manhattan serait rayée de la carte. Tout était perdu. Le code qui arrêtrait le

compte à rebours n'était pas *Ibn Taymiyyah* ! C'était autre chose. Autre chose !

Mais quoi ?



Ses yeux revinrent à l'énigme qu'Ahmed lui avait posée et qu'il avait gribouillée sur un morceau de carton. *Thy mania by I*. En effet, de toute évidence ça ne pouvait pas être *Ibn Taymiyyah*. Le nom de guerre d'Ahmed comportait trois y et la phrase n'en comptait que deux. Ça ne pouvait pas marcher.



– Tom ! implora Rebecca d'une voix angoissée. Tom !

Il sentit que l'Américaine priait à côté de lui. La douleur à l'épaule revint, comme une vague ininterrompue, qui allait et venait de plus en plus vite à mesure que la blessure refroidissait. Elle était là, bien présente, telle une dague qui lui lacérait la chair, mais il savait qu'à ce moment-là, il devait être plus fort que tout, plus fort que la souffrance, plus fort que cette douleur atroce qui lui déchirait l'épaule. Il serra les lèvres et respira profondément, s'efforçant de l'ignorer ; la sueur coulait du sommet de son front comme une cascade, mais la vague de douleur finit enfin par refluer et Tomás réussit à retrouver sa concentration.

Il comprit qu'il n'y avait pas de temps pour chercher d'autres solutions. En outre, il était persuadé qu'*Ibn Taymiyyah* était la bonne réponse, mais qu'il manquait quelque chose. Quoi ? Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Il observa les lettres qui représentaient la solution et s'efforça de constituer autrement le nom de guerre d'Ahmed.



00:08

– Tom, ça va exploser ! se lamenta Rebecca, la peur lui étreignant la voix. Tommm !

La transpiration dégoulinait sur le visage de Tomás et les gouttes de sueur perlaient sur son menton sans discontinuer. Il s’essuya le front avec la main, sachant que le temps s’écoulait inexorablement et qu’il ne lui restait plus qu’une seule tentative.

La dernière.

Il revint à l’énigme. En fait, les lettres de la devinette et celles du nom coïncidaient toutes. *Toutes*. L’exception était ce maudit troisième y. Où diable s’était-il trompé ? Il fixa les yeux sur les deux y de la devinette, comme si, par l’intensité du regard, il pouvait lui arracher son secret. Et si... et si... et si l’orthographe était différente ? Bon sang, pourquoi pas ? Il se rappela à ce moment-là que la graphie arabe du nom *Ibn Taymiyyah* n’était pas uniformisée et que, dans certains textes, ce nom était écrit avec deux y seulement...

– Mon Dieu, nous allons mourir !



00:04

Le temps s’était écoulé.

Les doigts tremblants, Tomás saisit le clavier et, en désespoir de cause, écrivit *Ibn Taymiyah* avec deux y au lieu de trois. Il pouvait se tromper mais il n’avait plus rien à perdre. Puis il appuya sur la touche *Enter* et ferma les yeux avec force. Bien qu’il ne fût pas croyant, il se signa et s’en remit à la divine providence, résigné à mourir.

Le temps se figea.

Il se figea tellement qu’il s’éternisa. Comme rien ne semblait se produire, l’historien ouvrit un œil et, avec angoisse, regarda le cadran.

00:01

00:01

00:01

L'horloge s'était arrêtée.

Épilogue

La bière coulait à flots et les éclats de rire fusaient dans le bar. Un groupe d'hommes portant l'uniforme de la NYPD s'approcha du fauteuil où Tomás était assis ; ils le prirent par le bras et l'entraînèrent vers le centre du bar.

– *Come on, Tom !* dit l'un d'eux. Vous êtes le héros du jour ! Venez faire la fête avec nous !

Tomás fit un signe de tête en direction de Rebecca, qui était restée dans son fauteuil.

– Mais je faisais déjà la fête ! protesta-t-il. Avec un ange !

L'un des policiers se tourna vers la blonde.

– Désolé, *miss Scott*. On vous l'enlève quelques minutes !

Rebecca, qui avait le bras droit dans le plâtre, fit un signe avec le bras gauche pour dire qu'il n'y avait aucun problème.

– Pas de souci, les gars...

Les policiers traînèrent Tomás jusqu'au piano.

– *You're the man, Tom !* insista l'un d'eux, emporté par son enthousiasme. *You're the man !*

– À la dernière seconde ! cria un autre, mettant la tête entre les jambes de l'historien et le soulevant sur ses épaules. Il a désamorcé la bombe à la dernière seconde !

– *You're the man !*

Tomás rit et se laissa ainsi porter par les policiers euphoriques. Les hommes de la NYPD étaient déchaînés, ils exultaient. On posa Tomás sur une chaise à côté du pianiste.

Le musicien attendit le signal puis commença à caresser les touches, attaquant la mélodie. En entendant les notes d'introduction, les policiers new-yorkais emplirent leurs poumons et commencèrent à

crier en chœur, leurs verres levés en l'honneur du Portugais.

*For he's a jolly good fellow,
For he's a jolly good fellow,
For he's a jolly good feeellowww...
And so say all of us !*

Le chœur se transforma en rigolade générale, et Tomás en profita pour s'échapper et rejoindre Rebecca.

– Vous êtes vraiment leur héros ! sourit-elle. Je suis impressionnée !

– Et pour vous ? Je le suis aussi ?

Le sourire de l'Américaine devint encore plus lumineux. Rebecca pinça ses lèvres avec malice, se pencha vers l'historien et l'embrassa avec tendresse et douceur.

– Vous plaisantez ? Après ce que vous avez fait cet après-midi, pour moi vous êtes un... un dieu !

Tomás l'attira contre lui et eut envie de l'embrasser, mais il n'osa pas. Il préféra sentir sa chaleur et l'odeur agréable qui se dégageait de ses cheveux dorés.

– Je peux vous demander quelque chose ? murmura-t-il, la serrant un peu plus.

– Tout ce que vous voulez, rétorqua Rebecca.

En entendant ces mots, le Portugais sentit le désir monter en lui.

– Et si nous sortions d'ici ?

– Vous voulez partir ?

– Oui. Ces policiers sont sympathiques, mais je ne les connais ni d'Ève ni d'Adam. (Il lui caressa les cheveux.) Je préférerais mille fois célébrer ça avec vous.

Rebecca écarta légèrement la tête et regarda Tomás dans les yeux.

– D'accord, consentit-elle. Allons fêter ça ailleurs. Mais seulement dans un petit moment.

Le Portugais fit la moue.

– Oh, pourquoi ? Pourquoi pas maintenant ?

– Ce n'est pas possible, Tom. N'oubliez pas que les collègues de Washington sont en route, ils ne devraient pas tarder. Il y a M. Bellamy et tous les gens de la NEST. Il faut qu'on passe au moins un peu de temps avec eux, vous ne pensez pas ?

Tomás s'efforça de cacher sa déception. Il avait envie de partir tout de suite avec Rebecca et de l'embrasser dans l'ascenseur. Il s'imaginait déjà en train de faire l'amour avec elle, lui le bras gauche dans le plâtre et elle le bras droit. Ce serait assez original ! Il était déçu de ne pas pouvoir s'échapper immédiatement avec elle, mais il se résigna. Après tout, il s'agissait simplement d'attendre quelques heures de plus.

Un simple report.

– D'accord, convint-il. Quand est-ce qu'ils arrivent ?

Rebecca regarda sa montre.

– Dans une demi-heure.

La nuit, New York ressemblait à une glorieuse couronne de bijoux, rayonnante de rubis, de saphirs et d'émeraudes. Le spectacle était encore plus extraordinaire lorsqu'on le contemplait à travers la grande baie vitrée du Rainbow Grill, le bar situé au soixante-quinzième étage du RCA Building.

Les hommes de la NYPD continuaient à chanter et à boire de la bière, mais Tomás et Rebecca préféraient observer en silence la mégapole resplendissante, comme s'ils étaient hypnotisés par les lumières et les couleurs exubérantes qui ondulaient en une chorégraphie grandiose.

– J'ai vraiment hâte de sortir d'ici, observa l'historien, qui avait du mal à penser à autre chose. Vous croyez qu'ils en ont encore pour longtemps ? Ça fait déjà plus d'une demi-heure.

L'Américaine regarda sa montre.

– Vous avez raison, constata-t-elle. Ils ont vingt minutes de retard. Il vaut peut-être mieux que j'appelle pour...

– Sacré génie !

Reconnaissant la voix grave de Bellamy, Tomás se retourna. Derrière lui se tenait le responsable de la NEST qui se fendait d'une ébauche de sourire.

– M. Bellamy !

– Qu'est-ce que je répète depuis des années ? lança l'Américain sans quitter Tomás des yeux. Vous êtes un sacré génie !

– J'ai eu de la chance...

– Quelle chance ? Personne ne fait ce que vous avez fait uniquement par chance ! Toutes mes félicitations à tous les deux ! (Il

désigna Rebecca.) Vous aussi, *babe*. Vous avez été à la hauteur.

– Merci, M. Bellamy.

– On m’a informé que le Président allait vous décerner la *Presidential Medal of Freedom*, la plus haute décoration civile du pays, en reconnaissance des services insignes que vous avez rendus aux États-Unis. Et le type du FBI qui est mort, le pauvre, se verra aussi décerner une médaille à titre posthume. Il s’est conduit en héros.

À l’évocation de Ted, les visages de Tomás et de Rebecca s’assombrirent. Il n’était pas vraiment un ami, mais ils avaient tous deux passé trois jours en compagnie de l’agent du Bureau pendant qu’ils surveillaient la maison d’Ahmed et il était mort sous leurs yeux. Un étrange lien les rassemblerait à jamais.

Tomás sentit le besoin de détendre l’atmosphère.

– Alors, M. Bellamy ? Vous êtes venu tout seul ?

– Bien sûr que non.

Rebecca regarda avec une impatience subite l’entrée du bar, à la recherche de ses collègues de la NEST.

– Où sont les autres ?

– Je suis venu devant en éclaireur, répondit Bellamy. Ils ne devraient pas tarder.

– Anne est venue aussi ?

– Bien sûr.

Comme s’il obéissait à une réplique de théâtre, à peine le responsable de la NEST avait-il achevé sa phrase qu’un petit groupe envahit bruyamment le Rainbow Grill. Dès qu’ils virent Rebecca, les arrivants se dirigèrent directement vers elle. En tête du groupe venait une belle blonde aux cheveux longs, bouclés. Elle avait les larmes aux yeux et tomba dans les bras de Rebecca.

– *Oh baby !*

– *Honey !*

Stupéfait, Tomás vit Rebecca et Anne s’étreindre et s’embrasser avec une telle fougue et une telle passion qu’il crut défaillir. Il sentit ses espoirs s’évanouir peu à peu pour laisser place à une amère désillusion.

Note finale

Ce roman raconte une histoire fictive, avec des personnages fictifs, mais, comme dans toutes mes œuvres, l'essentiel de ce qui est raconté dans ce livre n'a pas été inventé.

C'est véridique.

Furie divine a été originellement publié en portugais, en 2009, et beaucoup de choses ont changé depuis lors. Ben Laden est décédé, Al-Qaïda a perdu de son influence, l'État islamique est apparu et les événements de Paris, Bruxelles et autres ont eu lieu. Toutefois, le problème central reste le même.

Les documents d'Al-Qaïda et les déclarations de ses dirigeants qui expriment leur intention de faire exploser un engin nucléaire sont avérés. On sait aussi que l'État islamique a les mêmes projets. Après avoir visité des territoires de l'État islamique en 2015, le journaliste allemand Jürgen Todenhöfer a déclaré que le mouvement veut déclencher « un holocauste nucléaire » en Occident. Et il ne faut pas oublier que la première cible choisie par les auteurs des attentats de 2016 à Bruxelles fut les centrales nucléaires de Belgique.

Il est vrai que n'importe quelle personne disposant de cinquante kilos d'uranium hautement enrichi et des connaissances techniques nécessaires peut fabriquer une bombe nucléaire en à peine plus de vingt-quatre heures, dans un garage. On peut effectivement se procurer de l'uranium hautement enrichi ou du plutonium dans des pays où les mesures de sécurité sont d'une efficacité douteuse. Il est vrai que du matériel nucléaire a été volé à plusieurs reprises dans des installations russes, y compris à Mayak. De même, le Pakistan a

réellement exporté de la technologie nucléaire vers d'autres pays islamiques et des scientifiques pakistanais ont effectivement été consultés par Ben Laden et d'autres dirigeants d'Al-Qaïda. Enfin, il est également vrai que plus de cent cinquante versets du Coran sont consacrés au djihad.

Les dialogues des personnages de ce roman ne reflètent aucunement mon opinion sur l'islam ; ils ne visent qu'à exposer les différentes perspectives qui se croisent au sujet de cette importante religion, en accordant une attention normale à la perspective dite radicale ou fondamentaliste. Cela étant, les citations du Coran ou les *ahadith* qui rendent compte de l'exemple du Prophète sont authentiques. À cette fin, l'édition française de *Furie divine* a utilisé la traduction du Coran en français par le cheik Bureima Abdu Dauda, une des plus littérales du texte original arabe. Beaucoup de traductions françaises divergent du Coran original, en arabe, sur des points essentiels pour les djihadistes. Ceux-ci lisant en général la version originale, il est très important d'avoir une traduction littérale pour comprendre le djihadisme. C'est pourquoi c'est cette traduction qui a été retenue pour les citations du Coran dans ce roman. En revanche, c'est moi qui ai traduit les *ahadith* en portugais, à partir de textes anglais traduits de l'arabe.

J'ai également utilisé d'autres sources. En premier lieu, les textes des précurseurs de l'islamisme dit radical ou fondamentaliste, que j'ai consultés dans leurs traductions de l'arabe en anglais. Il s'agit principalement des suivants : *Jihad*, de l'Égyptien Hassan al-Banna, fondateur des Frères musulmans, assassiné en 1949 ; et surtout *Milestones Along the Road*, écrit en prison par un autre Égyptien, Sayyed Qutb, en 1964 et considéré comme le texte fondamental des islamistes modernes. Qutb, qui a succédé à Al-Banna à la tête des Frères musulmans, a été exécuté en 1965, précisément pour avoir publié ce livre.

Dans le sillage des textes d'Al-Banna et de Qutb, il convient de citer d'autres œuvres que j'ai également consultées, notamment : *Defense of Muslim Lands* et *Join the Caravan*, du cheik Abdullah Azzam, l'un des mentors d'Oussama ben Laden ; *The Virtues of Jihad*, du maulana Mohammed Masood Azhar ; *Ruling by Man-Made Law*, d'Abu

Hamza al-Masri ; et *Jihad in the Qur'an and Sunnah*, du cheik Abdullah bin Muhammad bin Humaid.

Pour comprendre Al-Qaïda et connaître la pensée de son leader, j'ai consulté deux opuscules écrits par Oussama ben Laden en personne et intitulés *Declaration of War on America* et *Exposing the New Crusader War*, ainsi que l'interview qu'il a accordée à la chaîne ABC News en 1998. Deux livres importants, *Al-Qaeda*, de Jason Burke, et *The Secret History of Al-Qaeda*, d'Abdel Bari Atwan, m'ont fourni des détails au sujet de Ben Laden et des camps d'entraînement d'Al-Qaïda en Afghanistan. Sur ces camps en particulier, l'œuvre la plus importante a cependant été, sans aucun doute, *Inside the Jihad*, d'Omar Nasiri.

Il faut par ailleurs mentionner : *Terror in the Name of God*, de Jessica Stern ; *Who Becomes a Terrorist and Why*, un rapport établi en 1999 par Rex Hudson à l'intention du gouvernement américain ; *Le Choc des civilisations*, célèbre ouvrage de Samuel Huntington ; *O Fim da Fé – Religião, Terrorismo e o Futuro da Razão*, de Sam Harris ; *Sobre o Islã*, de Ali Kamel ; *The Crisis of Islam – Holy War and Unholy Terror*, de Bernard Lewis ; ainsi que *God's Terrorists – The Wahhabi Cult and the Hidden Roots of Modern Jihad*, de Charles Allen.

En ce qui concerne les documents généraux sur l'islam, outre le Coran, j'ai consulté les livres suivants : *O Islão*, d'Akbar Ahmed ; *Islam – Faith, Culture, History*, de Paul Lunde ; ainsi que *L'ABCdaire de l'Islam*, d'Yves Thoraval.

J'ai aussi puisé dans des ouvrages qui explorent la dimension belliciste de l'islam, dont les plus importants ont été *Journey into the Mind of an Islamic Terrorist* et *Islam and Terrorism*, de Mark Gabriel ; et *The Truth about Muhammad*, de Robert Spencer. Il convient de préciser que les noms de ces deux auteurs sont des pseudonymes, tous deux ayant déclaré craindre pour leur vie au cas où leurs identités véritables seraient révélées – ce qui me paraît inquiétant et symptomatique de l'intolérance à l'égard de la liberté d'expression.

S'agissant de la question nucléaire, mes sources de référence ont été : *The Atomic Bazar*, de William Langewiesche ; *Nuclear Terrorism – The Ultimate Preventable Catastrophe*, de Graham Allison ; *The Four*

Faces of Nuclear Terrorism, de Charles Ferguson et William Potter ; *The Seventh Decade – The New Shape of Nuclear Danger*, de Jonathan Schell ; *America and the Islamic Bomb – The Deadly Compromise*, de David Armstrong et Joseph Trento ; *Deception – Pakistan, the United States, and the Secret Trade in Nuclear Weapons*, d'Adrian Levy et Catherine Scott-Clark ; *The Nuclear Jihadist – The True Story of the Man Who Sold the World's Most Dangerous Secrets... and How We Could Have Stopped Him*, de Douglas Frantz et Catherine Collins ; et, enfin, *Shopping for Bombs – Nuclear Proliferation, Global Insecurity, and the Rise and Fall of the A. Q. Khan Network*, de Gordon Corera.

Je tiens également à exprimer toute ma gratitude à plusieurs personnes pour leur contribution à cette œuvre. J'adresse tout d'abord mes remerciements aux deux musulmans qui ont révisé ce roman : Paulo Almeida Santos, l'un des plus anciens membres d'Al-Qaïda, interlocuteur de Ben Laden et auteur du premier attentat de ce mouvement en Europe ; et un aimable clerc qui a connu des moudjahidines en Afghanistan et au Pakistan et qui, tout en confirmant que ce livre présente de façon exacte la vision que les fondamentalistes se font de l'islam, a préféré conserver l'anonymat. Merci aussi à José Carvalho Soares, professeur de physique à l'université de Lisbonne et chercheur au Centre de physique nucléaire, pour la révision des passages relatifs à la fabrication d'une bombe nucléaire, à Evgueni Mouravitch, qui, une fois de plus, m'a été extrêmement utile pour tout ce qui touche à la Russie et à la culture russe ; à Ali Zhan, mon guide musulman très calé, à Peshawar et Lahore ; à Hussein, qui m'a guidé dans Le Caire islamique et chrétien ; à Mohammed, qui m'a emmené au temple de Hatshepsout où, en 1997, Al-Gama'a al-Islamiyya a perpétré le massacre de Louxor ; à mes éditeurs français, Isabelle et Hervé Chopin et à toute l'équipe, y compris Agnès Chalnot, pour son engagement et son professionnalisme ; et, comme toujours, par-dessus tout à Florbela.